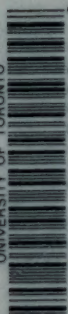
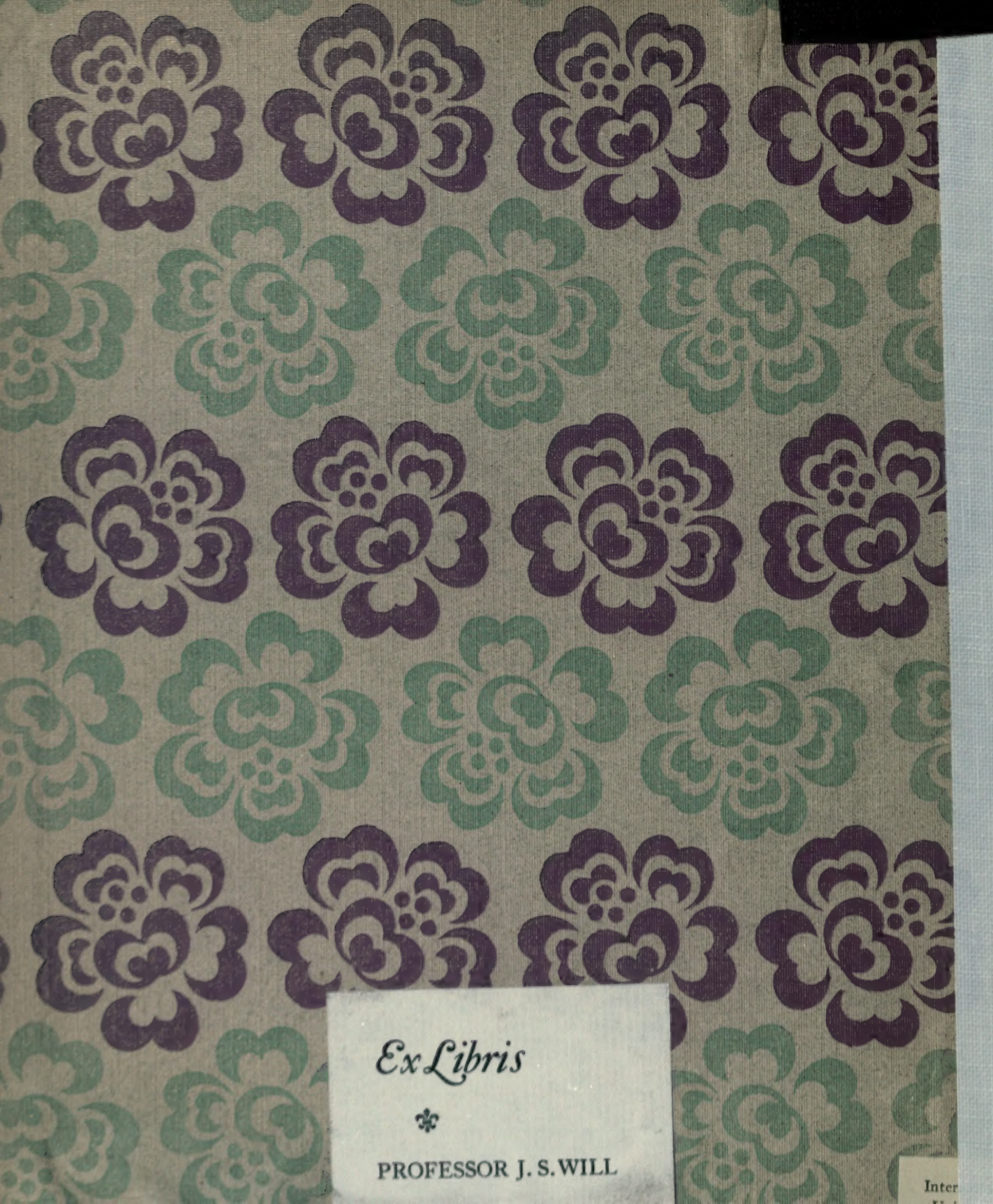




UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01158691 4




Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL





Digitized by the Internet Archive
in 2009

<http://www.archive.org/details/oeuvrescomplte05flau>

TROIS CONTES

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

TROIS CONTES

UN CŒUR SIMPLE

ILLUSTRATIONS DE FÉLIX VALLOTTON

HÉRODIAS

ILLUSTRATIONS DE RENÉ PIOT

LA LÉGENDE DE ST. JULIEN L'HOSPITALIER

ILLUSTRATIONS DE ANTOINE BOURDELLE

(TEXTE DÉFINITIF DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER)

ÉDITION DU CENTENAIRE

CV5

PARIS

LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA ET L. MARCEROU

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

1924

PQ
2246
A1
1921
v.5



810537

UN CŒUR SIMPLE





UN CŒUR SIMPLE



I



PENDANT un demi-siècle, les bourgeoises de Pont-l'Évêque envièrent à M^{me} Aubain sa servante Félicité.

Pour cent francs par an, elle faisait la cuisine et le ménage, cousait, lavait, repassait, savait brider un cheval, engraisser les volailles, battre le beurre, et resta fidèle à sa maîtresse, — qui cependant n'était pas une personne agréable.

Elle avait épousé un beau garçon sans fortune, mort au commencement de 1809, en lui laissant deux enfants très jeunes avec une quantité de dettes. Alors elle vendit ses immeubles, sauf la ferme de Touques et la ferme de Geffosses, dont les rentes montaient à 5,000 francs tout au plus, et elle quitta sa maison de Saint-Melaine pour en habiter une autre moins dispendieuse, ayant appartenu à ses ancêtres et placée derrière les halles.

Cette maison, revêtue d'ardoises, se trouvait entre un passage et une ruelle aboutissant à la rivière. Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la salle où M^{me} Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et

de cartons. Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta, — et tout l'appartement sentait un peu le moisi, car le plancher était plus bas que le jardin.

Au premier étage, il y avait d'abord la chambre de « Madame », très grande, tendue d'un papier à fleurs pâles, et contenant le portrait de « Monsieur » en costume de muscadin. Elle communiquait avec une chambre plus petite, où l'on voyait deux couchettes d'enfants, sans matelas. Puis venait le salon, toujours fermé, et rempli de meubles recouverts d'un drap. Ensuite un corridor menait à un cabinet d'étude ; des livres et des paperasses garnissaient les rayons d'une bibliothèque entourant de ses trois côtés un large bureau de bois noir. Les deux panneaux en retour disparaissaient sous des dessins à la plume, des paysages à la gouache et des gravures d'Audran, souvenirs d'un temps meilleur et d'un luxe évanoui. Une lucarne au second étage éclairait la chambre de Félicité, ayant vue sur les prairies.

Elle se levait dès l'aube, pour ne pas manquer la messe, et travaillait jusqu'au soir sans interruption ; puis, le dîner étant fini, la vaisselle en ordre et la porte bien close, elle enfouissait la bûche sous les cendres et s'endormait devant l'âtre, son rosaire à la main. Personne, dans les marchandages, ne montrait plus d'entêtement. Quant à la propreté, le poli de ses casseroles faisait le désespoir des autres servantes. Économe, elle mangeait avec lenteur, et recueillait du doigt sur la table les miettes de son pain, — un pain de douze livres, cuit exprès pour elle, et qui durait vingt jours.

En toute saison, elle portait un mouchoir d'indienne fixé dans le dos par une épingle, un bonnet lui cachant les cheveux, des bas gris, un jupon rouge, et par-dessus sa camisole un tablier à bavette, comme les infirmières d'hôpital.

Son visage était maigre et sa voix aiguë. A vingt-cinq ans, on lui en donnait quarante. Dès la cinquantaine, elle ne marqua plus aucun âge ; — et, toujours silencieuse, la taille droite et les gestes mesurés, semblait une femme en bois, fonctionnant d'une manière automatique.

II

Elle avait eu, comme une autre, son histoire d'amour.

Son père, un maçon, s'était tué en tombant d'un échafaudage. Puis sa mère mourut, ses sœurs se dispersèrent, un fermier la recueillit, et l'employa toute petite à garder les vaches dans la campagne. Elle grelottait sous des haillons, buvait à plat ventre l'eau des mares, à propos de rien était battue, et finalement fut chassée pour un vol de trente sols, qu'elle n'avait pas commis. Elle entra dans une autre ferme, y devint fille de basse-cour, et, comme elle plaisait aux patrons, ses camarades la jalousaient.

Un soir du mois d'août (elle avait alors dix-huit ans), ils l'entraînèrent à l'assemblée de Colleville. Tout de suite elle fut étourdie, stupéfaite par le tapage des ménétriers, les lumières dans les arbres, la bigarrure des costumes, les dentelles, les croix d'or, cette masse de monde sautant à la fois. Elle se tenait à l'écart modestement, quand un jeune homme d'apparence cossue, et qui fumait sa pipe les deux coudes sur le timon d'un banneau, vint l'inviter à la danse. Il lui paya du cidre, du café, de la galette, un foulard, et, s'imaginant qu'elle le devinait, offrit de la reconduire. Au bord d'un champ d'avoine, il la renversa brutalement. Elle eut peur et se mit à crier. Il s'éloigna.

Un autre soir, sur la route de Beaumont, elle voulut dépasser un grand chariot de foin qui avançait lentement, et en frôlant les roues elle reconnut Théodore.

Il l'aborda d'un air tranquille, disant qu'il fallait tout pardonner, puisque c'était « la faute de la boisson ».

Elle ne sut que répondre et avait envie de s'enfuir.

Aussitôt il parla des récoltes et des notables de la commune, car son père avait abandonné Colleville pour la ferme des Écots, de sorte que maintenant ils se trouvaient voisins. — « Ah ! » dit-elle. Il ajouta qu'on désirait l'établir. Du reste, il n'était pas pressé, et attendait une femme à son goût. Elle baissa la tête. Alors il lui demanda si elle pensait au mariage. Elle reprit, en souriant, que c'était mal de se moquer. — « Mais non, je vous jure ! » et du bras gauche il lui entoura la taille ; elle marchait soutenue par son étreinte ; ils se ralentirent. Le vent était mou, les étoiles brillaient, l'énorme charretée de foin oscillait devant eux ; et les quatre chevaux, en traînant leurs pas, soulevaient de la poussière. Puis, sans commandement, ils tournèrent à droite. Il l'embrassa encore une fois. Elle disparut dans l'ombre.

Théodore, la semaine suivante, en obtint des rendez-vous.

Ils se rencontraient au fond des cours, derrière un mur, sous un arbre isolé. Elle n'était pas innocente à la manière des demoiselles, — les animaux l'avaient instruite ; — mais la raison et l'instinct de l'honneur l'empêchèrent de faillir. Cette résistance exaspéra l'amour de Théodore, si bien que pour le satisfaire (ou naïvement peut-être) il proposa de l'épouser. Elle hésitait à le croire. Il fit de grands serments.

Bientôt il avoua quelque chose de fâcheux : ses parents, l'année dernière, lui avaient acheté un homme ; mais d'un jour à l'autre on pourrait le reprendre ; l'idée de servir l'effrayait. Cette couardise fut pour Félicité une preuve de tendresse ; la sienne en redoubla. Elle s'échappait la nuit, et, parvenue au rendez-vous, Théodore la torturait avec ses inquiétudes et ses instances.

Enfin, il annonça qu'il irait lui-même à la Préfecture prendre des informations, et les apporterait dimanche prochain, entre onze heures et minuit.

Le moment arrivé, elle courut vers l'amoureux.

A sa place, elle trouva un de ses amis.

Il lui apprit qu'elle ne devait plus le revoir. Pour se garantir

de la conscription, Théodore avait épousé une vieille femme très riche, M^{me} Lehoussais, de Touques.

Ce fut un chagrin désordonné. Elle se jeta par terre, poussa des cris, appela le bon Dieu, et gémit toute seule dans la campagne jusqu'au soleil levant. Puis elle revint à la ferme, déclara son intention d'en partir; et, au bout du mois, ayant reçu ses comptes, elle enferma tout son petit bagage dans un mouchoir, et se rendit à Pont-l'Évêque.

Devant l'auberge, elle questionna une bourgeoise en capeline de veuve, et qui précisément cherchait une cuisinière. La jeune fille ne savait pas grand'chose, mais paraissait avoir tant de bonne volonté et si peu d'exigences, que M^{me} Aubain finit par dire :

« — Soit, je vous accepte ! »

Félicité, un quart d'heure après, était installée chez elle.

D'abord elle y vécut dans une sorte de tremblement que lui causaient « le genre de la maison » et le souvenir de « Monsieur », planant sur tout ! Paul et Virginie, l'un âgé de sept ans, l'autre de quatre à peine, lui semblaient formés d'une matière précieuse; elle les portait sur son dos comme un cheval, et M^{me} Aubain lui défendit de les baiser à chaque minute, ce qui la mortifia. Cependant elle se trouvait heureuse. La douceur du milieu avait fondu sa tristesse.

Tous les jeudis, des habitués venaient faire une partie de boston. Félicité préparait d'avance les cartes et les chaufferettes. Ils arrivaient à huit heures bien juste, et se retiraient avant le coup de onze.

Chaque lundi matin, le brocanteur qui logeait sous l'allée étalait par terre ses ferrailles. Puis la ville se remplissait d'un bourdonnement de voix, où se mêlaient des hennissements de chevaux, des bêlements d'agneaux, des grognements de cochons, avec le bruit sec des car-rioles dans la rue. Vers midi, au plus fort du marché, on voyait paraître sur le seuil un vieux paysan de haute taille, la casquette en arrière, le nez crochu, et qui était Robelin, le fermier de Geffosses. Peu de temps après, c'était Liébard, le fermier de Touques, — petit, rouge, obèse, portant une veste grise et des housseaux armés d'éperons.

Tous deux offraient à leur propriétaire des poules ou des fro-

mages. Félicité invariablement déjouait leurs astuces ; et ils s'en allaient pleins de considération pour elle.

A des époques indéterminées, M^{me} Aubain recevait la visite du marquis de Gremenville, un de ses oncles, ruiné par la crapule et qui vivait à Falaise sur le dernier lopin de ses terres. Il se présentait toujours à l'heure du déjeuner, avec un affreux caniche dont les pattes salissaient tous les meubles. Malgré ses efforts pour paraître gentil-homme, jusqu'à soulever son chapeau chaque fois qu'il disait : « Feu mon père », l'habitude l'entraînant, il se versait à boire coup sur coup, et lâchait des gaillardises. Félicité le poussait dehors poliment : « Vous en avez assez, Monsieur de Gremenville ! A une autre fois ! » Et elle refermait la porte.

Elle l'ouvrait avec plaisir devant M. Bourais, ancien avoué. Sa cravate blanche et sa calvitie, le jabot de sa chemise, son ample redingote brune, sa façon de priser en arrondissant le bras, tout son individu lui produisait ce trouble où nous jette le spectacle des hommes extraordinaires.

Comme il gérât les propriétés de « Madame », il s'enfermait avec elle pendant des heures dans le cabinet de « Monsieur », et craignait toujours de se compromettre, respectait infiniment la magistrature, avait des prétentions au latin.

Pour instruire les enfants d'une manière agréable, il leur fit cadeau d'une géographie en estampes. Elles représentaient différentes scènes du monde, des anthropophages coiffés de plumes, un singe enlevant une demoiselle, des Bédouins dans le désert, une baleine qu'on harponnait, etc.

Paul donna l'explication de ces gravures à Félicité. Ce fut même toute son éducation littéraire.

Celle des enfants était faite par Guyot, un pauvre diable employé à la Mairie, fameux pour sa belle main, et qui repassait son canif sur sa botte.

Quand le temps était clair, on s'en allait de bonne heure à la ferme de Geffosses.

La cour est en pente, la maison dans le milieu ; et la mer, au loin, apparaît comme une tache grise.

Félicité retirait de son cabas des tranches de viande froide, et on déjeunait dans un appartement faisant suite à la laiterie. Il était le seul reste d'une habitation de plaisance, maintenant disparue. Le papier de la muraille en lambeaux tremblait aux courants d'air. M^{me} Aubain penchait son front, accablée de souvenirs ; les enfants n'osaient plus parler. « Mais jouez donc ! » disait-elle ; ils décampaient.

Paul montait dans la grange, attrapait des oiseaux, faisait des ricochets sur la mare, ou tapait avec un bâton les grosses futailles qui résonnaient comme des tambours.

Virginie donnait à manger aux lapins, se précipitait pour cueillir des bluets, et la rapidité de ses jambes découvrait ses petits pantalons brodés. 1

Un soir d'automne, on s'en retourna par les herbages.

La lune à son premier quartier éclairait une partie du ciel, et un brouillard flottait comme une écharpe sur les sinuosités de la Touques. Des bœufs, étendus au milieu du gazon, regardaient tranquillement ces quatre personnes passer. Dans la troisième pâture quelques-uns se levèrent, puis se mirent en rond devant elles. — « Ne craignez rien ! » dit Félicité ; et, murmurant une sorte de complainte, elle flatta sur l'échine celui qui se trouvait le plus près ; il fit volte-face, les autres l'imitèrent. Mais, quand l'herbage suivant fut traversé, un beuglement formidable s'éleva. C'était un taureau, que cachait le brouillard. Il avança vers les deux femmes. M^{me} Aubain allait courir. — « Non ! non ! moins vite ! » Elles pressaient le pas cependant, et entendaient par derrière un souffle sonore qui se rapprochait. Ses sabots, comme des marteaux, battaient l'herbe de la prairie ; voilà qu'il galopait maintenant ! Félicité se retourna, et elle arrachait à deux mains des plaques de terre qu'elle lui jetait dans les yeux. Il baissait le mufle, secouait les cornes et tremblait de fureur en beuglant horriblement. M^{me} Aubain, au bout de l'herbage avec ses deux petits, cherchait éperdue comment franchir le haut bord. Félicité

reculait toujours devant le taureau, et continuellement lançait des mottes de gazon qui l'aveuglaient, tandis qu'elle criait : — « Dépêchez-vous ! dépêchez-vous ! »

M^{me} Aubain descendit le fossé, poussa Virginie, Paul ensuite, tomba plusieurs fois en tâchant de gravir le talus, et à force de courage y parvint.

Le taureau avait acculé Félicité contre une claire-voie ; sa bave lui rejaillissait à la figure, une seconde de plus il l'éventrait. Elle eut le temps de se couler entre deux barreaux, et la grosse bête, toute surprise, s'arrêta.

Cet événement, pendant bien des années, fut un sujet de conversation à Pont-l'Évêque. Félicité n'en tira aucun orgueil, ne se doutant même pas qu'elle eût rien fait d'héroïque.

Virginie l'occupait exclusivement ; — car elle eut, à la suite de son effroi, une affection nerveuse, et M. Poupart, le docteur, conseilla les bains de mer de Trouville.

Dans ce temps-là, ils n'étaient pas fréquentés. M^{me} Aubain prit des renseignements, consulta Bourais, fit des préparatifs comme pour un long voyage.

Ses colis partirent la veille, dans la charrette de Liébard. Le lendemain, il amena deux chevaux dont l'un avait une selle de femme, munie d'un dossier de velours ; et sur la croupe du second un manteau roulé formait une manière de siège. M^{me} Aubain y monta, derrière lui. Félicité se chargea de Virginie, et Paul enfourcha l'âne de M. Lechaptois, prêté sous la condition d'en avoir grand soin.

La route était si mauvaise que ses huit kilomètres exigèrent deux heures. Les chevaux enfonçaient jusqu'aux paturons dans la boue, et faisaient pour en sortir de brusques mouvements des hanches ; ou bien ils buttaient contre les ornières ; d'autres fois, il leur fallait sauter. La jument de Liébard, à de certains endroits, s'arrêtait tout à coup. Il attendait patiemment qu'elle se remît en marche ; et il parlait des personnes dont les propriétés bordaient la route, ajoutant à leur histoire des réflexions morales. Ainsi, au milieu de Touques,

comme on passait sous des fenêtres entourées de capucines, il dit, avec un haussement d'épaules : — « En voilà une, M^{me} Lehoussais, qui au lieu de prendre un jeune homme... » Félicité n'entendit pas le reste ; les chevaux trottaient, l'âne galopait ; tous enfilèrent un sentier, une barrière tourna, deux garçons parurent, et l'on descendit devant le purin, sur le seuil même de la porte.

La mère Liébard, en apercevant sa maîtresse, prodigua les démonstrations de joie. Elle lui servit un déjeuner où il y avait un aloyau, des tripes, du boudin, une fricassée de poulet, du cidre mousseux, une tarte aux compotes et des prunes à l'eau-de-vie, accompagnant le tout de politesses à Madame qui paraissait en meilleure santé, à Mademoiselle devenue « magnifique », à M. Paul singulièrement « forci », sans oublier leurs grands-parents défunts que les Liébard avaient connus, étant au service de la famille depuis plusieurs générations. La ferme avait, comme eux, un caractère d'ancienneté. Les poutrelles du plafond étaient vermoulues, les murailles noires de fumée, les carreaux gris de poussière. Un dressoir en chêne supportait toutes sortes d'ustensiles, des brocs, des assiettes, des écuelles d'étain, des pièges à loup, des forces pour les moutons ; une seringue énorme fit rire les enfants. Pas un arbre des trois cours qui n'eût des champignons à sa base, ou dans ses rameaux une touffe de gui. Le vent en avait jeté bas plusieurs. Ils avaient repris par le milieu ; et tous fléchissaient sous la quantité de leurs pommes. Les toits de paille, pareils à du velours brun et inégaux d'épaisseur, résistaient aux plus fortes bourrasques. Cependant la charreterie tombait en ruines. M^{me} Aubain dit qu'elle aviserait, et commanda de reharnacher les bêtes.

On fut encore une demi-heure avant d'atteindre Trouville. La petite caravane mit pied à terre pour passer les Écores ; c'était une falaise surplombant des bateaux ; et trois minutes plus tard, au bout du quai, on entra dans la cour de l'*Agneau d'or*, chez la mère David.

Virginie, dès les premiers jours, se sentit moins faible, résultat du changement d'air et de l'action des bains. Elle les prenait en

chemise, à défaut d'un costume; et sa bonne la rhabillait dans une cabane de douaniers qui servait aux baigneurs.

L'après-midi, on s'en allait avec l'âne au-delà des Roches-Noires, du côté d'Hennequeville. Le sentier, d'abord, montait entre des terrains vallonnés comme la pelouse d'un parc, puis arrivait sur un plateau où alternaient des pâturages et des champs en labour. A la lisière du chemin, dans le fouillis des ronces, des houx se dressaient; ça et là, un grand arbre mort faisait sur l'air bleu des zigzags avec ses branches.

Presque toujours on se reposait dans un pré, ayant Deauville à gauche, le Havre à droite et en face la pleine mer. Elle était brillante de soleil, lisse comme un miroir, tellement douce qu'on entendait à peine son murmure; des moineaux cachés pépiaient et la voûte immense du ciel recouvrait tout cela. M^{me} Aubain, assise, travaillait à son ouvrage de couture; Virginie près d'elle tressait des joncs; Félicité sarclait des fleurs de lavande; Paul, qui s'ennuyait, voulait partir.

D'autres fois, ayant passé la Touques en bateau, ils cherchaient des coquilles. La marée basse laissait à découvert des oursins, des godefiches, des méduses; et les enfants couraient, pour saisir des flocons d'écume que le vent emportait. Les flots endormis, en tombant sur le sable, se déroulaient le long de la grève; elle s'étendait à perte de vue, mais du côté de la terre avait pour limite les dunes la séparant du *Marais*, large prairie en forme d'hippodrome. Quand ils revenaient par là, Trouville, au fond, sur la pente du coteau, à chaque pas grandissait, et avec toutes ses maisons inégales semblait s'épanouir dans un désordre gai.

Les jours qu'il faisait trop chaud, ils ne sortaient pas de leur chambre. L'éblouissante clarté du dehors plaquait des barres de lumière entre les lames des jalousies. Aucun bruit dans le village. En bas, sur le trottoir, personne. Ce silence épandu augmentait la tranquillité des choses. Au loin, les marteaux des califats tamponnaient des carènes, et une brise lourde apportait la senteur du goudron.

Le principal divertissement était le retour des barques. Dès

qu'elles avaient dépassé les balises, elles commençaient à louvoyer. Leurs voiles descendaient aux deux tiers des mâts; et, la misaine gonflée comme un ballon, elles avançaient, glissaient dans le clapotement des vagues, jusqu'au milieu du port, où l'ancre tout à coup tombait. Ensuite le bateau se plaçait contre le quai. Les matelots jetaient par-dessus le bordage des poissons palpitants; une file de charrettes les attendait, et des femmes en bonnet de coton s'élançaient pour prendre les corbeilles et embrasser leurs hommes.

Une d'elles, un jour, aborda Félicité, qui peu de temps après entra dans la chambre, toute joyeuse. Elle avait retrouvé une sœur; et Nastasie Barette, femme Leroux, apparut, tenant un nourrisson à sa poitrine, de la main droite un autre enfant, et à sa gauche un petit mousse les poings sur les hanches et le béret sur l'oreille.

Au bout d'un quart d'heure, M^{me} Aubain la congédia.

On les rencontrait toujours aux abords de la cuisine, ou dans les promenades que l'on faisait. Le mari ne se montrait pas.

Félicité se prit d'affection pour eux. Elle leur acheta une couverture, des chemises, un fourneau; évidemment, ils l'exploitaient. Cette faiblesse agaçait M^{me} Aubain, qui d'ailleurs n'aimait pas les familiarités du neveu, — car il tutoyait son fils; — et, comme Virginie toussait et que la saison n'était plus bonne, elle revint à Pont-l'Évêque.

M. Bourais l'éclaira sur le choix d'un collège. Celui de Caen passait pour le meilleur. Paul y fut envoyé, et fit bravement ses adieux, satisfait d'aller vivre dans une maison où il aurait des camarades.

M^{me} Aubain se résigna à l'éloignement de son fils, parce qu'il était indispensable. Virginie y songea de moins en moins. Félicité regrettait son tapage. Mais une occupation vint la distraire; à partir de Noël, elle mena tous les jours la petite fille au catéchisme.



III

Quand elle avait fait à la porte une gémuflexion, elle s'avancait sous la haute nef entre la double ligne des chaises, ouvrait le banc de M^{me} Aubain, s'asseyait, et promenait ses yeux autour d'elle.

Les garçons à droite, les filles à gauche, emplissaient les stalles du chœur; le curé se tenait debout près du lutrin; sur un vitrail de l'abside, le Saint-Esprit dominait la Vierge; un autre la montrait à genoux devant l'Enfant-Jésus, et, derrière le tabernacle, un groupe en bois représentait Saint-Michel terrassant le dragon.

Le prêtre fit d'abord un abrégé de l'Histoire-Sainte. Elle croyait voir le paradis, le déluge, la tour de Babel, des villes tout en flammes, des peuples qui mouraient, des idoles renversées; et elle garda de cet éblouissement le respect du Très-Haut et la crainte de sa colère. Puis, elle pleura en écoutant la Passion. Pourquoi l'avaient-ils crucifié, lui qui chérissait les enfants, nourrissait les foules, guérissait les aveugles, et avait voulu, par douceur, naître au milieu des pauvres, sur le fumier d'une étable? Les semailles, les moissons, les pressoirs, toutes ces choses familières dont parle l'Évangile, se trouvaient dans sa vie; le passage de Dieu les avait sanctifiées; et elle aima plus tendrement les agneaux par amour de l'Agneau, les colombes à cause du Saint-Esprit.

Elle avait peine à imaginer sa personne; car il n'était pas seulement oiseau, mais encore un feu, et d'autres fois un souffle. C'est peut-être sa lumière qui voltige la nuit aux bords des marécages, son haleine qui pousse les nuées, sa voix qui rend les cloches harmonieuses; et elle demeurait dans une adoration, jouissant de la fraîcheur des murs et de la tranquillité de l'église.

Quant aux dogmes, elle n'y comprenait rien, ne tâcha même pas de comprendre. Le curé discourait, les enfants récitaient, elle finissait par s'endormir; et se réveillait tout à coup, quand ils faisaient en s'en allant claquer leurs sabots sur les dalles.

Ce fut de cette manière, à force de l'entendre, qu'elle apprit le catéchisme, son éducation religieuse ayant été négligée dans sa jeunesse; et dès lors elle imita toutes les pratiques de Virginie, jeûnait comme elle, se confessait avec elle. A la Fête-Dieu, elles firent ensemble un reposoir.

La première communion la tourmentait d'avance. Elle s'agita pour les souliers, pour le chapelet, pour le livre, pour les gants. Avec quel tremblement elle aida sa mère à l'habiller !

Pendant toute la messe, elle éprouva une angoisse. M. Bourais lui cachait un côté du chœur; mais juste en face, le troupeau des vierges portant des couronnes blanches par-dessus leurs voiles abaissés formait comme un champ de neige; et elle reconnaissait de loin la chère petite à son cou plus mignon et son attitude recueillie. La cloche tinta. Les têtes se courbèrent; il y eut un silence. Aux éclats de l'orgue, les chantres et la foule entonnèrent l'*Agnus Dei*; puis le défilé des garçons commença; et, après eux, les filles se levèrent. Pas à pas, et les mains jointes, elles allaient vers l'autel tout illuminé, s'agenouillaient sur la première marche, recevaient l'hostie succesivement, et dans le même ordre revenaient à leurs prie-Dieu. Quand ce fut le tour de Virginie, Félicité se pencha pour la voir; et, avec l'imagination que donnent les vraies tendresses, il lui sembla qu'elle était elle-même cette enfant; sa figure devenait la sienne, sa robe l'habillait, son cœur lui battait dans la poitrine; au moment d'ouvrir la bouche, en fermant les paupières, elle manqua s'évanouir.

Le lendemain, de bonne heure, elle se présenta dans la sacristie, pour que M. le Curé lui donnât la communion. Elle la reçut dévotement, mais n'y goûta pas les mêmes délices.

M^{me} Aubain voulait faire de sa fille une personne accomplie; et, comme Guyot ne pouvait lui montrer ni l'anglais ni la musique,

elle résolut de la mettre en pension chez les Ursulines d'Honfleur.

L'enfant n'objecta rien. Félicité soupirait, trouvant Madame insensible. Puis elle songea que sa maîtresse, peut-être, avait raison. Ces choses dépassaient sa compétence.

Enfin, un jour, une vieille tapissière s'arrêta devant la porte; et il en descendit une religieuse qui venait chercher Mademoiselle. Félicité monta les bagages sur l'impériale, fit des recommandations au cocher, et plaça dans le coffre six pots de confitures et une douzaine de poires, avec un bouquet de violettes.

Virginie, au dernier moment, fut prise d'un grand sanglot; elle embrassait sa mère qui la baisait au front en répétant : — « Allons ! du courage ! du courage ! » Le marchepied se releva, la voiture partit.

Alors M^{me} Aubain eut une défaillance; et le soir tous ses amis, le ménage Lormeau, M^{me} Lechaptois, ces demoiselles Rochefeuille, M. de Houppeville et Bourais se présentèrent pour la consoler.

La privation de sa fille lui fut d'abord très douloureuse. Mais trois fois la semaine elle en recevait une lettre, les autres jours lui écrivait, se promenait dans son jardin, lisait un peu, et de cette façon comblait le vide des heures.

Le matin, par habitude, Félicité entraînait dans la chambre de Virginie, et regardait les murailles. Elle s'ennuyait de n'avoir plus à peigner ses cheveux, à lui lacer ses bottines, à la border dans son lit, — et de ne plus voir continuellement sa gentille figure, de ne plus la tenir par la main quand elles sortaient ensemble. Dans son désœuvrement, elle essaya de faire de la dentelle. Ses doigts trop lourds cassaient les fils; elle n'entendait à rien, avait perdu le sommeil, suivant son mot était « minée ».

Pour « se dissiper », elle demanda la permission de recevoir son neveu Victor.

Il arrivait le dimanche après la messe, les joues roses, la poitrine nue, et sentant l'odeur de la campagne qu'il avait traversée. Tout de suite, elle dressait son couvert. Ils déjeunaient l'un en face de l'autre; et, mangeant elle-même le moins possible pour épargner la dépense,

elle le bourrait tellement de nourriture qu'il finissait par s'endormir. Au premier coup des vêpres, elle le réveillait, brossait son pantalon, nouait sa cravate, et se rendait à l'église, appuyée sur son bras dans un orgueil maternel.

Ses parents le chargeaient toujours d'en tirer quelque chose, soit un paquet de cassonade, du savon, de l'eau-de-vie, parfois même de l'argent. Il apportait ses nippes à raccommoder ; et elle acceptait cette besogne, heureuse d'une occasion qui le forçait à revenir.

Au mois d'août, son père l'emmena au cabotage.

C'était l'époque des vacances. L'arrivée des enfants la consola. Mais Paul devenait capricieux, et Virginie n'avait plus l'âge d'être tutoyée, ce qui mettait une gêne, une barrière entre elles.

Victor alla successivement à Morlaix, à Dunkerque et à Brighton ; au retour de chaque voyage, il lui offrait un cadeau. La première fois, ce fut une boîte en coquilles ; la seconde, une tasse à café ; la troisième, un grand bonhomme en pain d'épices. Il embellissait, avait la taille bien prise, un peu de moustache, de bons yeux francs, et un petit chapeau de cuir, placé en arrière comme un pilote. Il l'amusait en lui racontant des histoires mêlées de termes marins.

Un lundi, 14 juillet 1819 (elle n'oublia pas la date), Victor annonça qu'il était engagé au long cours, et, dans la nuit du surlendemain, par le paquebot de Honfleur, irait rejoindre sa goëlette, qui devait démarrer du Havre prochainement. Il serait, peut-être, deux ans parti.

La perspective d'une telle absence désola Félicité ; et pour lui dire encore adieu, le mercredi soir, après le dîner de Madame, elle chaussa des galoches, et avala les quatre lieues qui séparent Pont-l'Évêque de Honfleur.

Quand elle fut devant le Calvaire, au lieu de prendre à gauche, elle prit à droite, se perdit dans des chantiers, revint sur ses pas ; des gens qu'elle accosta l'engagèrent à se hâter. Elle fit le tour du bassin rempli de navires, se heurtait contre des amarres ; puis le terrain s'abaissa, des lumières s'entre-croisèrent, et elle se crut folle, en apercevant des chevaux dans le ciel.

Au bord du quai, d'autres hennissaient, effrayés par la mer. Un palan qui les enlevait les descendait dans un bateau, où des voyageurs se bousculaient entre les barriques de cidre, les paniers de fromage, les sacs de grain; on entendait chanter des poules, le capitaine jurait; et un mousse restait accoudé sur le bossoir, indifférent à tout cela. Félicité, qui ne l'avait pas reconnu, criait : « Victor ! »; il leva la tête; elle s'élançait, quand on retira l'échelle tout à coup.

Le paquebot, que des femmes halaient en chantant, sortit du port. Sa membrure craquait, les vagues pesantes fouettaient sa proue. La voile avait tourné, on ne vit plus personne; — et, sur la mer argentée par la lune, il faisait une tache noire qui pâlisait toujours, s'enfonça, disparut.

Félicité, en passant près du Calvaire, voulut recommander à Dieu ce qu'elle chérissait le plus; et elle pria pendant longtemps, debout, la face baignée de pleurs, les yeux vers les nuages. La ville dormait, des douaniers se promenaient; et de l'eau tombait sans discontinuer par les trous de l'écluse, avec un bruit de torrent. Deux heures sonnèrent.

Le parloir n'ouvrirait pas avant le jour. Un retard, bien sûr, contrarierait Madame; et, malgré son désir d'embrasser l'autre enfant, elle s'en retourna. Les filles de l'auberge s'éveillaient, comme elle entrait dans Pont-l'Évêque.

Le pauvre gamin durant des mois allait donc rouler sur les flots ! Ses précédents voyages ne l'avaient pas effrayée. De l'Angleterre et de la Bretagne, on revenait; mais l'Amérique, les colonies, les Iles, cela était perdu dans une région incertaine, à l'autre bout du monde.

Dès lors, Félicité pensa exclusivement à son neveu. Les jours de soleil, elle se tourmentait de la soif; quand il faisait de l'orage, craignait pour lui la foudre. En écoutant le vent qui grondait dans la cheminée et emportait les ardoises, elle le voyait battu par cette même tempête, au sommet d'un mât fracassé, tout le corps en arrière, sous une nappe d'écume; ou bien, — souvenirs de la géographie en estampes, — il était mangé par les sauvages, pris dans un bois par des singes, se

mourait le long d'une plage déserte. Et jamais elle ne parlait de ses inquiétudes.

M^{me} Aubain en avait d'autres sur sa fille.

Les bonnes sœurs trouvaient qu'elle était affectueuse, mais délicate. La moindre émotion l'énervait. Il fallut abandonner le piano.

Sa mère exigeait du couvent une correspondance réglée. Un matin que le facteur n'était pas venu, elle s'impatienta; et elle marchait dans la salle, de son fauteuil à la fenêtre. C'était vraiment extraordinaire ! depuis quatre jours, pas de nouvelles !

Pour qu'elle se consolât par son exemple, Félicité lui dit :

— « Moi, Madame, voilà six mois que je n'en ai reçu !... »

— « De qui donc ?... »

La servante répliqua doucement :

— « Mais... de mon neveu ! »

— « Ah ! votre neveu ! » Et, haussant les épaules, M^{me} Aubain reprit sa promenade, ce qui voulait dire : « Je n'y pensais pas !... Au surplus, je m'en moque ! un mousse, un gueux, belle affaire !... tandis que ma fille... Songez donc !... »

Félicité, bien que nourrie dans la rudesse, fut indignée contre Madame, — puis oublia.

Il lui paraissait tout simple de perdre la tête à l'occasion de la petite.

Les deux enfants avaient une importance égale; un lien de son cœur les unissait, et leur destinée devait être la même.

Le pharmacien lui apprit que le bateau de Victor était arrivé à la Havane. Il avait lu ce renseignement dans une gazette.

A cause des cigares, elle imaginait la Havane un pays où l'on ne fait pas autre chose que de fumer, et Victor circulait parmi des nègres dans un nuage de tabac. Pouvait-on « en cas de besoin » s'en retourner par terre ? A quelle distance était-ce de Pont-l'Évêque ? Pour le savoir, elle interrogea M. Bourais.

Il atteignit son atlas, puis commença des explications sur les longitudes ; et il avait un beau sourire de cuistre devant l'ahurissement

de Félicité. Enfin, avec son porte-crayon, il indiqua dans les décou-pures d'une tache ovale un point noir, imperceptible, en ajoutant : « Voici ». Elle se pencha sur la carte ; ce réseau de lignes colorées fatiguait sa vue, sans lui rien apprendre ; et Bourais, l'invitant à dire ce qui l'embarrassait, elle le pria de lui montrer la maison où demeurait Victor. Bourais leva les bras, il éternua, rit énormément ; une candeur pareille excitait sa joie ; et Félicité n'en comprenait pas le motif, — elle qui s'attendait peut-être à voir jusqu'au portrait de son neveu, tant son intelligence était bornée !

Ce fut quinze jours après que Liébard, à l'heure du marché, comme d'habitude, entra dans la cuisine, et lui remit une lettre qu'en-voyait son beau-frère. Ne sachant lire aucun des deux, elle eut recours à sa maîtresse.

M^{me} Aubain, qui comptait les mailles d'un tricot, le posa près d'elle, décacheta la lettre, tressaillit, et, d'une voix basse, avec un regard profond :

— « C'est un malheur... qu'on vous annonce. Votre neveu... »

Il était mort. On n'en disait pas davantage.

Félicité tomba sur une chaise, en s'appuyant la tête à la cloison, et ferma ses paupières, qui devinrent roses tout à coup. Puis, le front baissé, les mains pendantes, l'œil fixe, elle répétait par inter-valles :

— « Pauvre petit gars ! pauvre petit gars ! »

Liébard la considérait en exhalant des soupirs. M^{me} Aubain tremblait un peu.

Elle lui proposa d'aller voir sa sœur, à Trouville.

Félicité répondit, par un geste, qu'elle n'en avait pas besoin.

Il y eut un silence. Le bonhomme Liébard jugea convenable de se retirer.

Alors elle dit :

— « Ça ne leur fait rien, à eux ! »

Sa tête retomba ; et machinalement elle soulevait, de temps à autre, les longues aiguilles sur la table à ouvrage.

Des femmes passèrent dans la cour avec un bard d'où dégouttait du linge.

En les apercevant par les carreaux, elle se rappela sa lessive; l'ayant coulée la veille, il fallait aujourd'hui la rincer; et elle sortit de l'appartement.

Sa planche et son tonneau étaient au bord de la Touques. Elle jeta sur la berge un tas de chemises, retroussa ses manches, prit son battoir; et les coups forts qu'elle donnait s'entendaient dans les autres jardins à côté. Les prairies étaient vides, le vent agitait la rivière; au fond, de grandes herbes s'y penchaient, comme des chevelures de cadavres flottant dans l'eau. Elle retenait sa douleur, jusqu'au soir fut très brave; mais, dans sa chambre, elle s'y abandonna, à plat ventre sur son matelas, le visage dans l'oreiller, et les deux poings contre les tempes.

Beaucoup plus tard, par le capitaine de Victor lui-même, elle connut les circonstances de sa fin. On l'avait trop saigné à l'hôpital, pour la fièvre jaune. Quatre médecins le tenaient à la fois. Il était mort immédiatement, et le chef avait dit :

— « Bon ! encore un ! »

Ses parents l'avaient toujours traité avec barbarie. Elle aimait mieux ne pas les revoir; et ils ne firent aucune avance, par oubli, ou endurcissement de misérables.

Virginie s'affaiblissait.

Des oppressions, de la toux, une fièvre continue et des marbrures aux pommettes décelaient quelque affection profonde. M. Poupart avait conseillé un séjour en Provence. M^{me} Aubain s'y décida, et eût tout de suite repris sa fille à la maison, sans le climat de Pont-l'Évêque.

Elle fit un arrangement avec un loueur de voitures, qui la menait au couvent chaque mardi. Il y a dans le jardin une terrasse d'où l'on découvre la Seine. Virginie s'y promenait à son bras, sur les feuilles de pampres tombées. Quelquefois le soleil traversant les nuages la forçait à cligner ses paupières, pendant qu'elle regardait

les voiles au loin et tout l'horizon, depuis le château de Tancarville jusqu'aux phares du Havre. Ensuite on se reposait sous la tonnelle. Sa mère s'était procuré un petit fût d'excellent vin de Malaga; et, riant à l'idée d'être grise, elle en buvait deux doigts, pas davantage.

Ses forces reparurent. L'automne s'écoula doucement. Félicité rassurait M^{me} Aubain. Mais, un soir qu'elle avait été aux environs faire une course, elle rencontra devant la porte le cabriolet de M. Poupert; et il était dans le vestibule. M^{me} Aubain nouait son chapeau.

— « Donnez-moi ma chaufferette, ma bourse, mes gants; plus vite donc ! »

Virginie avait une fluxion de poitrine; c'était peut-être désespéré.

— « Pas encore ! » dit le médecin; et tous deux montèrent dans la voiture, sous des flocons de neige qui tourbillonnaient. La nuit allait venir. Il faisait très froid.

Félicité se précipita dans l'église, pour allumer un cierge. Puis elle courut après le cabriolet, qu'elle rejoignit une heure plus tard, sauta légèrement par derrière, où elle se tenait aux torsades, quand une réflexion lui vint : « La cour n'était pas fermée ! si des voleurs s'introduisaient ? » Et elle descendit.

Le lendemain, dès l'aube, elle se présenta chez le docteur. Il était rentré, et reparti à la campagne. Puis elle resta dans l'auberge, croyant que des inconnus apporteraient une lettre. Enfin, au petit jour, elle prit la diligence de Lisieux.

Le couvent se trouvait au fond d'une ruelle escarpée. Vers le milieu, elle entendit des sons étranges, un glas de mort. « C'est pour d'autres, » pensa-t-elle; et Félicité tira violemment le marteau.

Au bout de plusieurs minutes, des savates se traînèrent, la porte s'entre-bâilla, et une religieuse parut.

La bonne sœur avec un air de componction dit qu'« elle venait de passer ». En même temps, le glas de Saint-Léonard redoublait.

Félicité parvint au second étage.

Dès le seuil de la chambre, elle aperçut Virginie étalée sur le dos, les mains jointes, la bouche ouverte, et la tête en arrière sous une

croix noire s'inclinant vers elle, entre les rideaux immobiles, moins pâles que sa figure. M^{me} Aubain, au pied de la couche qu'elle tenait dans ses bras, poussait des hoquets d'agonie. La supérieure était debout, à droite. Trois chandeliers sur la commode faisaient des taches rouges, et le brouillard blanchissait les fenêtres. Des religieuses emportèrent M^{me} Aubain.

Pendant deux nuits, Félicité ne quitta pas la morte. Elle répétait les mêmes prières, jetait de l'eau bénite sur les draps, revenait s'asseoir, et la contemplait. A la fin de la première veille, elle remarqua que la figure avait jauni, les lèvres bleuirent, le nez se pinçait, les yeux s'enfonçaient. Elle les baisa plusieurs fois, et n'eût pas éprouvé un immense étonnement si Virginie les eût rouverts; pour de pareilles âmes le surnaturel est tout simple. Elle fit sa toilette, l'enveloppa de son linceul, la descendit dans sa bière, lui posa une couronne, étala ses cheveux. Ils étaient blonds, et extraordinaires de longueur à son âge. Félicité en coupa une grosse mèche, dont elle glissa la moitié dans sa poitrine, résolue à ne jamais s'en dessaisir.

Le corps fut ramené à Pont-l'Évêque, suivant les intentions de M^{me} Aubain, qui suivait le corbillard, dans une voiture fermée.

Après la messe, il fallut encore trois quarts d'heure pour atteindre le cimetière. Paul marchait en tête et sanglotait. M. Bourais était derrière, ensuite les principaux habitants, les femmes, couvertes de mantles noirs, et Félicité. Elle songeait à son neveu, et, n'ayant pu lui rendre ces honneurs, avait un surcroît de tristesse, comme si on l'eût enterré avec l'autre.

Le désespoir de M^{me} Aubain fut illimité.

D'abord elle se révolta contre Dieu, le trouvant injuste de lui avoir pris sa fille, — elle qui n'avait jamais fait de mal, et dont la conscience était si pure ! Mais non ! elle aurait dû l'emporter dans le Midi. D'autres docteurs l'auraient sauvée ! Elle s'accusait, voulait la rejoindre, criait en détresse au milieu de ses rêves. Un, surtout, l'obsédait. Son mari, costumé comme un matelot, revenait d'un long voyage, et lui disait en pleurant qu'il avait reçu l'ordre d'emmener

Virginie. Alors ils se concertaient pour découvrir une cachette quelque part.

Une fois, elle rentra du jardin, bouleversée. Tout à l'heure (elle montrait l'endroit) le père et la fille lui étaient apparus l'un auprès de l'autre, et ils ne faisaient rien ; ils la regardaient.

Pendant plusieurs mois, elle resta dans sa chambre, inerte. Félicité la sermonnait doucement ; il fallait se conserver pour son fils, et pour l'autre, en souvenir « d'elle ».

— « Elle ? » reprenait M^{me} Aubain, comme se réveillant. « Ah ! oui !... oui !... Vous ne l'oubliez pas ! » Allusion au cimetière, qu'on lui avait scrupuleusement défendu.

Félicité tous les jours s'y rendait.

A quatre heures précises, elle passait au bord des maisons, montait la côte, ouvrait la barrière, et arrivait devant la tombe de Virginie. C'était une petite colonne de marbre rose, avec une dalle dans le bas, et des chaînes autour enfermant un jardinet. Les plates-bandes disparaissaient sous une couverture de fleurs. Elle arrosait leurs feuilles, renouvelait le sable, se mettait à genoux pour mieux labourer la terre. M^{me} Aubain, quand elle put y venir, en éprouva un soulagement, une espèce de consolation.

Puis des années s'écoulèrent, toutes pareilles et sans autres épisodes que le retour des grandes fêtes : Pâques, l'Assomption, la Toussaint. Des événements intérieurs faisaient une date, où l'on se reportait plus tard. Ainsi, en 1825, deux vitriers badigeonnèrent le vestibule ; en 1827, une portion du toit, tombant dans la cour, faillit tuer un homme. L'été de 1828, ce fut à Madame d'offrir le pain bénit ; Bourais, vers cette époque, s'absenta mystérieusement ; et les anciennes connaissances peu à peu s'en allèrent : Guyot, Liébard, M^{me} Lechaptois, Robelin, l'oncle Gremanville, paralysé depuis longtemps.

Une nuit, le conducteur de la malle-poste annonça dans Pont-l'Évêque la Révolution de Juillet. Un sous-préfet nouveau, peu de jours après, fut nommé : le baron de Larsonnière, ex-consul en

Amérique, et qui avait chez lui, outre sa femme, sa belle-sœur avec trois demoiselles, assez grandes déjà. On les apercevait sur leur gazon, habillées de blouses flottantes; elles possédaient un nègre et un perroquet. M^{me} Aubain eut leur visite, et ne manqua pas de la rendre. Du plus loin qu'elles paraissaient, Félicité accourait pour la prévenir. Mais une chose était seule capable de l'émouvoir, les lettres de son fils.

Il ne pouvait suivre aucune carrière, étant absorbé dans les estaminets. Elle lui payait ses dettes; il en refaisait d'autres; et les soupirs que poussait M^{me} Aubain, en tricotant près de la fenêtre, arrivaient à Félicité, qui tournait son rouet dans la cuisine.

Elles se promenaient ensemble le long de l'espalier, et causaient toujours de Virginie, se demandant si telle chose lui aurait plu, en telle occasion ce qu'elle eût dit probablement.

Toutes ses petites affaires occupaient un placard dans la chambre à deux lits. M^{me} Aubain les inspectait le moins souvent possible. Un jour d'été, elle se résigna; et des papillons s'envolèrent de l'armoire.

Ses robes étaient en ligne sous une planche où il y avait trois poupées, des cerceaux, un ménage, la cuvette qui lui servait. Elles retirèrent également les jupons, les bas, les mouchoirs, et les étendirent sur les deux couches, avant de les replier. Le soleil éclairait ces pauvres objets, en faisait voir les taches, et des plis formés par les mouvements du corps. L'air était chaud et bleu, un merle gazouillait, tout semblait vivre dans une douceur profonde. Elles retrouvèrent un petit chapeau de peluche, à longs poils, couleur marron; mais il était tout mangé de vermine. Félicité le réclama pour elle-même. Leurs yeux se fixèrent l'une sur l'autre, s'emplirent de larmes; enfin la maîtresse ouvrit ses bras, la servante s'y jeta; et elles s'étreignirent, satisfaisant leur douleur dans un baiser qui les égalisait.

C'était la première fois de leur vie, M^{me} Aubain n'étant pas d'une nature expansive. Félicité lui en fut reconnaissante comme d'un bienfait, et désormais la chérit avec un dévouement bestial et une vénération religieuse.

La bonté de son cœur se développa.

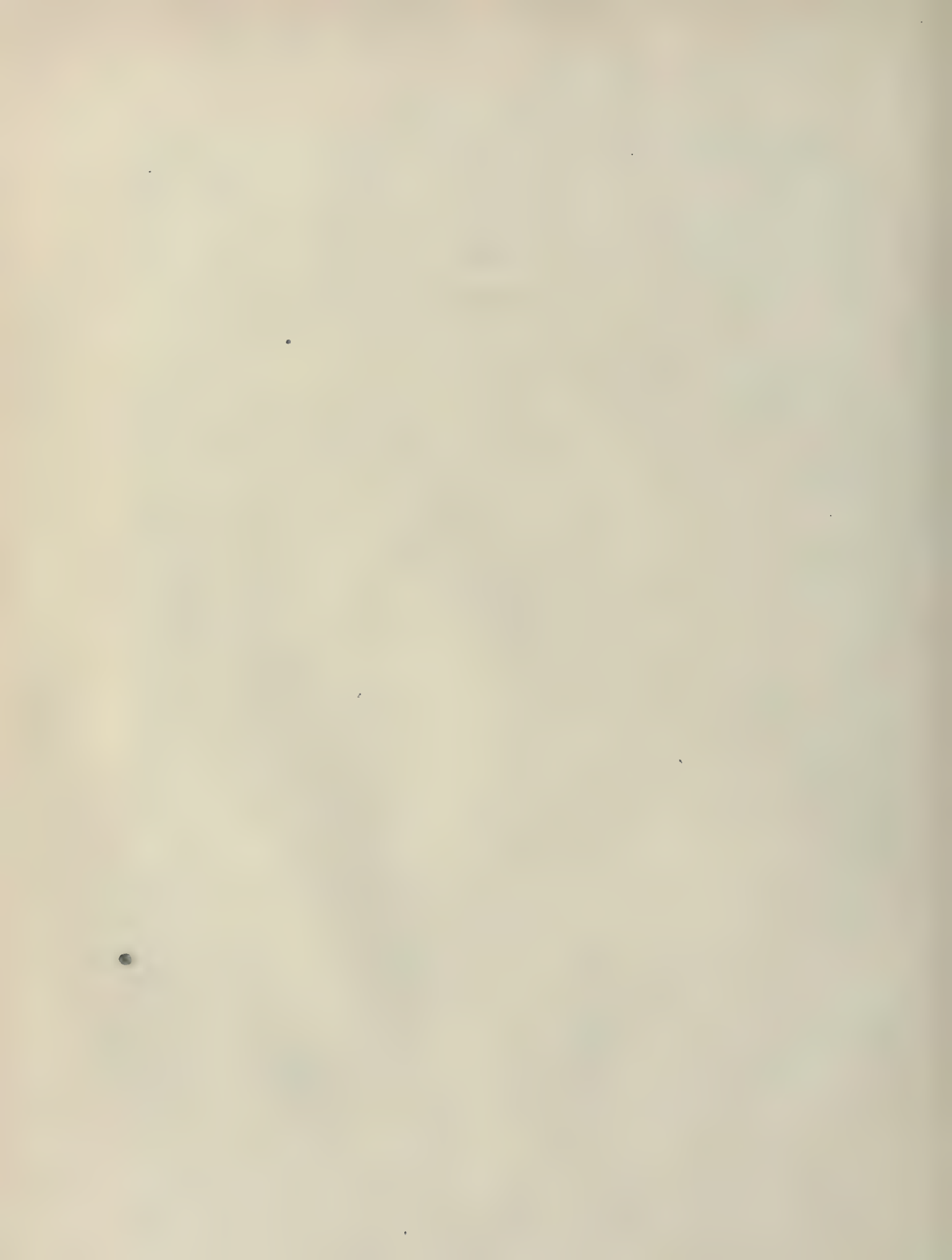
Quand elle entendait dans la rue les tambours d'un régiment en marche, elle se mettait devant la porte avec une cruche de cidre, et offrait à boire aux soldats. Elle soigna des cholériques. Elle protégeait les Polonais; et même il y en eut un qui déclarait la vouloir épouser. Mais ils se fâchèrent; car un matin, en rentrant de l'angélus, elle le trouva dans sa cuisine, où il s'était introduit, et accommodé une vinaigrette qu'il mangeait tranquillement.

Après les Polonais, ce fut le père Colmiche, un vieillard passant pour avoir fait des horreurs en 93. Il vivait au bord de la rivière, dans les décombres d'une porcherie. Les gamins le regardaient par les fentes du mur, et lui jetaient des cailloux qui tombaient sur son grabat, où il gisait, continuellement secoué par un catarrhe, avec des cheveux très longs, les paupières enflammées, et au bras une tumeur plus grosse que sa tête. Elle lui procura du linge, tâcha de nettoyer son bouge, rêvait à l'établir dans le fournil, sans qu'il gênât Madame. Quand le cancer eut crevé, elle le pansa tous les jours, quelquefois lui apportait de la galette, le plaçait au soleil sur une botte de paille; et le pauvre vieux, en bavant et en tremblant, la remerciait de sa voix éteinte, craignait de la perdre, allongeait les mains dès qu'il la voyait s'éloigner. Il mourut; elle fit dire une messe pour le repos de son âme.

Ce jour-là, il lui advint un grand bonheur : au moment du dîner, le nègre de M^{me} de Larsonnière se présenta, tenant le perroquet dans sa cage, avec le bâton, la chaîne et le cadenas. Un billet de la baronne annonçait à M^{me} Aubain que, son mari étant élevé à une préfecture, ils partaient le soir; et elle la priait d'accepter cet oiseau, comme un souvenir, et en témoignage de ses respects.

Il occupait depuis longtemps l'imagination de Félicité, car il venait d'Amérique; et ce mot lui rappelait Victor, si bien qu'elle s'en informait auprès du nègre. Une fois même elle avait dit : — « C'est Madame qui serait heureuse de l'avoir ! »

Le nègre avait redit le propos à sa maîtresse, qui, ne pouvant l'emmener, s'en débarrassait de cette façon.



IV

Il s'appelait Loulou. Son corps était vert, le bout de ses ailes rose, son front bleu, et sa gorge dorée.

Mais il avait la fatigante manie de mordre son bâton, s'arrachait les plumes, éparpillait ses ordures, répandait l'eau de sa baignoire; M^{me} Aubain, qu'il ennuyait, le donna pour toujours à Félicité.

Elle entreprit de l'instruire; bientôt il répéta : « Charmant garçon ! Serviteur, monsieur ! Je vous salue, Marie ! » Il était placé auprès de la porte, et plusieurs s'étonnaient qu'il ne répondît pas au nom de Jacquot, puisque tous les perroquets s'appellent Jacquot. On le comparait à une dinde, à une bûche : autant de coups de poignard pour Félicité ! Étrange obstination de Loulou, ne parlant plus du moment qu'on le regardait !

Néanmoins il recherchait la compagnie ; car le dimanche, pendant que ces demoiselles Rochefeuille, monsieur de Houppeville et de nouveaux habitués : Onfroy l'apothicaire, monsieur Varin et le capitaine Mathieu, faisaient leur partie de cartes, il cognait les vitres avec ses ailes, et se démenait si furieusement qu'il était impossible de s'entendre.

La figure de Bourais, sans doute, lui paraissait très drôle. Dès qu'il l'apercevait, il commençait à rire, à rire de toutes ses forces. Les éclats de sa voix bondissaient dans la cour, l'écho les répétait, les voisins se mettaient à leurs fenêtres, riaient aussi ; et, pour n'être pas vu du perroquet, M. Bourais se coulait le long du mur, en dissimulant son profil avec son chapeau, atteignait la rivière, puis entrait par la porte du jardin ; et les regards qu'il envoyait à l'oiseau manquaient de tendresse.

Loulou avait reçu du garçon boucher une chiquenaude, s'étant permis d'enfoncer la tête dans sa corbeille; et depuis lors il tâchait toujours de le pincer à travers sa chemise. Fabu menaçait de lui tordre le cou, bien qu'il ne fût pas cruel, malgré le tatouage de ses bras et ses gros favoris. Au contraire ! il avait plutôt du penchant pour le perroquet, jusqu'à vouloir, par humeur joviale, lui apprendre des jurons. Félicité, que ces manières effrayaient, le plaça dans la cuisine. Sa chaînette fut retirée, et il circulait par la maison.

Quand il descendait l'escalier, il appuyait sur les marches la courbe de son bec, levait la patte droite, puis la gauche; et elle avait peur qu'une telle gymnastique ne lui causât des étourdissements. Il devint malade, ne pouvait plus parler ni manger. C'était sous sa langue une épaisseur, comme en ont les poules quelquefois. Elle le guérit, en arrachant cette pellicule avec ses ongles. M. Paul, un jour, eut l'imprudence de lui souffler aux narines la fumée d'un cigare; une autrefois que M^{me} Lormeau l'agaçait du bout de son ombrelle, il en happa la virole; enfin, il se perdit.

Elle l'avait posé sur l'herbe pour le rafraîchir, s'absenta une minute; et, quand elle revint, plus de perroquet ! D'abord elle le chercha dans les buissons, au bord de l'eau et sur les toits, sans écouter sa maîtresse qui lui criait : — « Prenez donc garde ! vous êtes folle ! » Ensuite elle inspecta tous les jardins de Pont-l'Évêque; et elle arrêta les passants. — « Vous n'auriez pas vu, quelquefois, par hasard, mon perroquet ? » A ceux qui ne connaissaient pas le perroquet, elle en faisait la description. Tout à coup, elle crut distinguer derrière les moulins, au bas de la côte, une chose verte qui voltigeait. Mais au haut de la côte, rien ! Un porte-balle lui affirma qu'il l'avait rencontré tout à l'heure, à Saint-Melaine, dans la boutique de la mère Simon. Elle y courut. On ne savait pas ce qu'elle voulait dire. Enfin elle rentra, épuisée, les savates en lambeaux, la mort dans l'âme; et, assise au milieu du banc, près de Madame, elle racontait toutes ses démarches, quand un poids léger lui tomba sur l'épaule, Loulou ! Que diable avait-il fait ? Peut-être qu'il s'était promené aux environs !

Elle eut du mal à s'en remettre, ou plutôt ne s'en remit jamais.

Par suite d'un refroidissement, il lui vint une angine; peu de temps après, un mal d'oreilles. Trois ans plus tard, elle était sourde; et elle parlait très haut, même à l'église. Bien que ses péchés auraient pu sans déshonneur pour elle, ni inconvénient pour le monde, se répandre à tous les coins du diocèse, M. le Curé jugea convenable de ne plus recevoir sa confession que dans la sacristie.

Des bourdonnements illusoires achevaient de la troubler. Souvent sa maîtresse lui disait : — « Mon Dieu ! comme vous êtes bête ! » elle répliquait : — « Oui, Madame, » en cherchant quelque chose autour d'elle.

Le petit cercle de ses idées se rétrécit encore, et le carillon des cloches, le mugissement des bœufs, n'existaient plus. Tous les êtres fonctionnaient avec le silence des fantômes. Un seul bruit arrivait maintenant à ses oreilles, la voix du perroquet.

Comme pour la distraire, il reproduisait le tic-tac du tourne-broche, l'appel aigu d'un vendeur de poisson, la scie du menuisier qui logeait en face; et, aux coups de la sonnette, imitait M^{me} Aubain, — « Félicité ! la porte ! la porte ! »

Ils avaient des dialogues, lui, débitant à satiété les trois phrases de son répertoire, et elle, y répondant par des mots sans plus de suite, mais où son cœur s'épanchait. Loulou, dans son isolement, était presque un fils, un amoureux. Il escaladait ses doigts, mordillait ses lèvres, se cramponnait à son fichu; et, comme elle penchait son front en branlant la tête à la manière des nourrices, les grandes ailes du bonnet et les ailes de l'oiseau frémissaient ensemble.

Quand les nuages s'amoncelaient et que le tonnerre grondait, il poussait des cris, se rappelant peut-être les ondées de ses forêts natales. Le ruissellement de l'eau excitait son délire; il voletait éperdu, montait au plafond, renversait tout, et par la fenêtre allait barboter dans le jardin, mais revenait vite sur un des chenets, et, sautillant pour sécher ses plumes, montrait tantôt sa queue, tantôt son bec.

Un matin du terrible hiver de 1837, qu'elle l'avait mis devant la

cheminée, à cause du froid, elle le trouva mort, au milieu de sa cage, la tête en bas, et les ongles dans les fils de fer. Une congestion l'avait tué, sans doute ? Elle crut à un empoisonnement par le persil ; et, malgré l'absence de toutes preuves, ses soupçons portèrent sur Fabu.

Elle pleura tellement que sa maîtresse lui dit : — « Eh bien ! faites-le empailler ! »

Elle demanda conseil au pharmacien, qui avait toujours été bon pour le perroquet.

Il écrivit au Havre. Un certain Fellacher se chargea de cette besogne. Mais, comme la diligence égarait parfois les colis, elle résolut de le porter elle-même jusqu'à Honfleur.

Les pommiers sans feuilles se succédaient aux bords de la route. De la glace couvrait les fossés. Des chiens aboyaient autour des fermes ; et les mains sous son mantelet, avec ses petits sabots noirs et son cabas, elle marchait prestement, sur le milieu du pavé.

Elle traversa la forêt, dépassa le Haut-Chêne, atteignit Saint-Gatien.

Derrière elle, dans un nuage de poussière et emportée par la descente, une malle-poste au grand galop se précipitait comme une trombe. En voyant cette femme qui ne se dérangeait pas, le conducteur se dressa par-dessus la capote, et le postillon criait aussi, pendant que ses quatre chevaux qu'il ne pouvait retenir accéléraient leur train ; les deux premiers la frôlaient ; d'une secousse de ses guides, il les jeta dans le débord, mais furieux releva le bras, et à peine volée, avec son grand fouet, lui cingla du ventre au chignon un tel coup qu'elle tomba sur le dos.

Son premier geste, quand elle reprit connaissance, fut d'ouvrir son panier. Loulou n'avait rien, heureusement. Elle sentit une brûlure à la joue droite ; ses mains qu'elle y porta étaient rouges. Le sang coulait.

Elle s'assit sur un mètre de cailloux, se tamponna le visage avec son mouchoir, puis elle mangea une croûte de pain, mise dans son

panier par précaution, et se consolait de sa blessure en regardant l'oiseau.

Arrivée au sommet d'Ecquemauville, elle aperçut les lumières de Honfleur qui scintillaient dans la nuit comme une quantité d'étoiles ; la mer, plus loin, s'étalait confusément. Alors une faiblesse l'arrêta ; et la misère de son enfance, la déception du premier amour, le départ de son neveu, la mort de Virginie, comme les flots d'une marée, revinrent à la fois, et, lui montant à la gorge, l'étouffaient.

Puis elle voulut parler au capitaine du bateau ; et, sans dire ce qu'elle envoyait, lui fit des recommandations.

Fellacher garda longtemps le perroquet. Il le promettait toujours pour la semaine prochaine ; au bout de six mois, il annonça le départ d'une caisse ; et il n'en fut plus question. C'était à croire que jamais Loulou ne reviendrait. « Ils me l'auront volé ! » pensait-elle.

Enfin il arriva, — et splendide, droit sur une branche d'arbre, qui se vissait dans un socle d'acajou, une patte en l'air, la tête oblique, et mordant une noix, que l'empailleux par amour du grandiose avait dorée.

Elle l'enferma dans sa chambre.

Cet endroit, où elle admettait peu de monde, avait l'air tout à la fois d'une chapelle et d'un bazar, tant il contenait d'objets religieux et de choses hétéroclites.

Une grande armoire gênait pour ouvrir la porte. En face de la fenêtre surplombant le jardin, un œil de bœuf regardait la cour ; une table, près du lit de sangle, supportait un pot à l'eau, deux peignes, et un cube de savon bleu dans une assiette ébréchée. On voyait contre les murs, des chapelets, des médailles, plusieurs bonnes Vierges, un bénitier en noix de coco ; sur la commode, couverte d'un drap comme un autel, la boîte en coquillages que lui avait donnée Victor ; puis un arrosoir et un ballon, des cahiers d'écriture, la géographie en estampes, une paire de bottines ; et au clou du miroir, accroché par ses rubans, le petit chapeau de peluche ! Félicité poussait même ce genre de respect si loin, qu'elle conservait une des redingotes de

Monsieur. Toutes les vieilleries dont ne voulait plus M^{me} Aubain, elle les prenait pour sa chambre. C'est ainsi qu'il y avait des fleurs artificielles au bord de la commode, et le portrait du comte d'Artois dans l'enfoncement de la lucarne.

Au moyen d'une planchette, Loulou fut établi sur un corps de cheminée qui avançait dans l'appartement. Chaque matin, en s'éveillant, elle l'apercevait à la clarté de l'aube, et se rappelait alors les jours disparus, et d'insignifiantes actions jusqu'en leurs moindres détails, sans douleur, pleine de tranquillité.

Ne communiquant avec personne, elle vivait dans une torpeur de somnambule. Les processions de la Fête-Dieu la ranimaient. Elle allait quêter chez les voisines des flambeaux et des paillassons, afin d'embellir le reposoir que l'on dressait dans la rue.

À l'église, elle contemplait toujours le Saint-Esprit, et observa qu'il avait quelque chose du perroquet. Sa ressemblance lui parut encore plus manifeste sur une image d'Épinal, représentant le baptême de Notre-Seigneur. Avec ses ailes de pourpre et son corps d'émeraude, c'était vraiment le portrait de Loulou.

L'ayant acheté, elle le suspendit à la place du comte d'Artois, — de sorte que, du même coup d'œil, elle les voyait ensemble. Ils s'associèrent dans sa pensée, le perroquet se trouvant sanctifié par ce rapport avec le Saint-Esprit, qui devenait plus vivant à ses yeux et intelligible. Le Père, pour s'énoncer, n'avait pu choisir une colombe, puisque ces bêtes-là n'ont pas de voix, mais plutôt un des ancêtres de Loulou. Et Félicité priait en regardant l'image, mais de temps à autre se tournait un peu vers l'oiseau.

Elle eut envie de se mettre dans les demoiselles de la Vierge. M^{me} Aubain l'en dissuada.

Un événement considérable surgit : le mariage de Paul.

Après avoir été d'abord clerc de notaire, puis dans le commerce, dans la douane, dans les contributions, et même avoir commencé des démarches pour les eaux et forêts, à trente-six ans, tout à coup, par une inspiration du ciel, il avait découvert sa voie : l'enregistrement !

et y montrait de si hautes facultés qu'un vérificateur lui avait offert sa fille, en lui promettant sa protection.

Paul, devenu sérieux, l'amena chez sa mère.

Elle dénigra les usages de Pont-l'Évêque, fit la princesse, blessa Félicité. M^{me} Aubain, à son départ, sentit un allègement.

La semaine suivante, on apprit la mort de M. Bourais, en basse Bretagne, dans une auberge. La rumeur d'un suicide se confirma; des doutes s'élevèrent sur sa probité. M^{me} Aubain étudia ses comptes, et ne tarda pas à connaître la kyrielle de ses noirceurs : détournements d'arrérages, ventes de bois dissimulées, fausses quittances, etc. De plus, il avait un enfant naturel, et « des relations avec une personne de Dozulé ».

Ces turpitudes l'affligèrent beaucoup. Au mois de mars 1853, elle fut prise d'une douleur dans la poitrine; sa langue paraissait couverte de fumée, les sangsues ne calmèrent pas l'oppression; et le neuvième soir elle expira, ayant juste soixante-douze ans.

On la croyait moins vieille, à cause de ses cheveux bruns, dont les bandeaux entouraient sa figure blême, marquée de petite vérole. Peu d'amis la regrettèrent, ses façons étant d'une hauteur qui éloignait.

Félicité la pleura, comme on ne pleure pas les maîtres. Que Madame mourût avant elle, cela troublait ses idées, lui semblait contraire à l'ordre des choses, inadmissible et monstrueux.

Dix jours après (le temps d'accourir de Besançon), les héritiers survinrent. La bru fouilla les tiroirs, choisit des meubles, vendit les autres, puis ils regagnèrent l'enregistrement.

Le fauteuil de Madame, son guéridon, sa chaufferette, les huit chaises, étaient partis ! La place des gravures se dessinait en carrés jaunes au milieu des cloisons. Ils avaient emporté les deux couchettes, avec leurs matelas, et dans le placard on ne voyait plus rien de toutes les affaires de Virginie ! Félicité remonta les étages, ivre de tristesse.

Le lendemain il y avait sur la porte une affiche; l'apothicaire lui cria dans l'oreille que la maison était à vendre.

Elle chancela, et fut obligée de s'asseoir.

Ce qui la désolait principalement, c'était d'abandonner sa chambre, — si commode pour le pauvre Loulou. En l'enveloppant d'un regard d'angoisse, elle implorait le Saint-Esprit, et contracta l'habitude idolâtre de dire ses oraisons agenouillée devant le perroquet. Quelquefois, le soleil entrant par la lucarne frappait son œil de verre, et en faisait jaillir un grand rayon lumineux qui la mettait en extase.

Elle avait une rente de trois cent quatre-vingt francs, léguee par sa maîtresse. Le jardin lui fournissait des légumes. Quant aux habits, elle possédait de quoi se vêtir jusqu'à la fin de ses jours, et épargnait l'éclairage en se couchant dès le crépuscule.

Elle ne sortait guère, afin d'éviter la boutique du brocanteur, où s'étaient quelques-uns des anciens meubles. Depuis son étourdissement, elle traînait une jambe; et, ses forces diminuant, la mère Simon, ruinée dans l'épicerie, venait tous les matins fendre son bois et pomper de l'eau.

Ses yeux s'affaiblirent. Les persiennes n'ouvraient plus. Bien des années se passèrent. Et la maison ne se louait pas, et ne se vendait pas.

Dans la crainte qu'on ne la renvoyât, Félicité ne demandait aucune réparation. Les lattes du toit pourrissaient; pendant tout un hiver son traversin fut mouillé. Après Pâques, elle cracha du sang.

Alors la mère Simon eut recours à un docteur. Félicité voulut savoir ce qu'elle avait. Mais, trop sourde pour entendre, un seul mot lui parvint : « Pneumonie. » Il lui était connu, et elle répliqua doucement : — « Ah ! comme Madame », trouvant naturel de suivre sa maîtresse.

Les moments des reposoirs approchait.

Le premier était toujours au bas de la côte, le second devant la poste, le troisième vers le milieu de la rue. Il y eut des rivalités à propos de celui-là; et les paroissiennes choisirent finalement la cour de M^{me} Aubain.

Les oppressions et la fièvre augmentaient. Félicité se chagrinait de ne rien faire pour le reposoir. Au moins, si elle avait pu y mettre

quelque chose ! Alors elle songea au perroquet. Ce n'était pas convenable, objectèrent les voisines. Mais le curé accorda cette permission ; elle en fut tellement heureuse qu'elle le pria d'accepter, quand elle serait morte, Loulou, sa seule richesse.

Du mardi au samedi, veille de la Fête-Dieu, elle toussa plus fréquemment. Le soir son visage était grippé, ses lèvres se collaient à ses gencives, des vomissements parurent ; et le lendemain, au petit jour, se sentant très bas, elle fit appeler un prêtre.

Trois bonnes femmes l'entouraient pendant l'extrême onction. Puis elle déclara qu'elle avait besoin de parler à Fabu.

Il arriva en toilette des dimanches, mal à son aise dans cette atmosphère lugubre.

— « Pardonnez-moi », dit-elle avec un effort pour étendre le bras, « je croyais que c'était vous qui l'aviez tué ! »

Que signifiaient des potins pareils ? L'avoir soupçonné d'un meurtre, un homme comme lui ! et il s'indignait, allait faire du tapage.

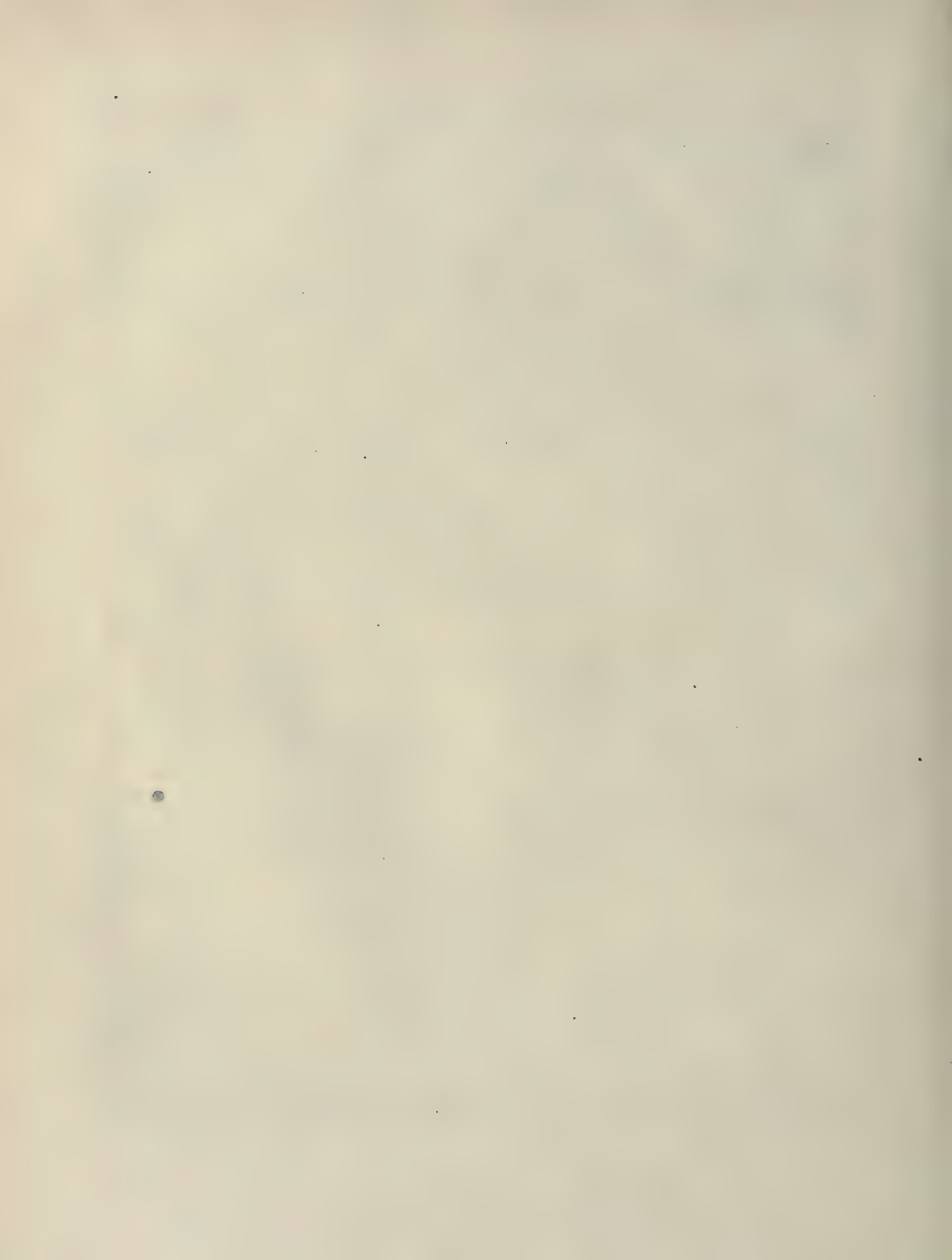
— « Elle n'a plus sa tête, vous voyez bien ! »

Félicité de temps à autre parlait à des ombres. Les bonnes femmes s'éloignèrent. La Simonne déjeuna.

Un peu plus tard, elle prit Loulou, et, l'approchant de Félicité :

— « Allons ! dites-lui adieu ! »

Bien qu'il ne fût pas un cadavre, les vers le dévoraient ; une de ses ailes était cassée, l'étaupe lui sortait du ventre. Mais, aveugle à présent, elle le baisa au front, et le gardait contre sa joue. La Simonne le reprit, pour le mettre sur le reposoir.





V

Les herbages envoyaient l'odeur de l'été; des mouches bourdonnaient; le soleil faisait luire la rivière, chauffait les ardoises. La mère Simon, revenue dans la chambre, s'endormait doucement.

Des coups de cloche la réveillèrent; on sortait des vêpres. Le délire de Félicité tomba. En songeant à la procession, elle la voyait, comme si elle l'eût suivie.

Tous les enfants des écoles, les chantres et les pompiers marchaient sur les trottoirs, tandis qu'au milieu de la rue, s'avançaient premièrement : le suisse armé de sa hallebarde, le bedeau avec une grande croix, l'instituteur surveillant les gamins, la religieuse inquiète de ses petites filles; trois des plus mignonnes, frisées comme des anges, jetaient dans l'air des pétales de roses; le diacre, les bras écartés, modérait la musique; et deux encenseurs se retournaient à chaque pas vers le Saint-Sacrement, que portait, sous un dais de velours ponceau tenu par quatre fabriciens, M. le Curé, dans sa belle chasuble. Un flot de monde se poussait derrière, entre les nappes blanches couvrant le mur des maisons; et l'on arriva au bas de la côte.

Une sueur froide mouillait les tempes de Félicité. La Simonne l'épongeait avec un linge, en se disant qu'un jour il lui faudrait passer par là.

Le murmure de la foule grossit, fut un moment très fort, s'éloignait.

Une fusillade ébranla les carreaux. C'était les postillons saluant l'ostensoir. Félicité roula ses prunelles, et elle dit, le moins bas qu'elle put :

— « Est-il bien ? » tourmentée du perroquet.

Son agonie commença. Un râle, de plus en plus précipité, lui soulevait les côtes. Des bouillons d'écume venaient aux coins de sa bouche, et tout son corps tremblait.

Bientôt, on distingua le ronflement des ophicléides, les voix claires des enfants, la voix profonde des hommes. Tout se taisait par intervalles, et le battement des pas, que des fleurs amortissaient, faisait le bruit d'un troupeau sur du gazon.

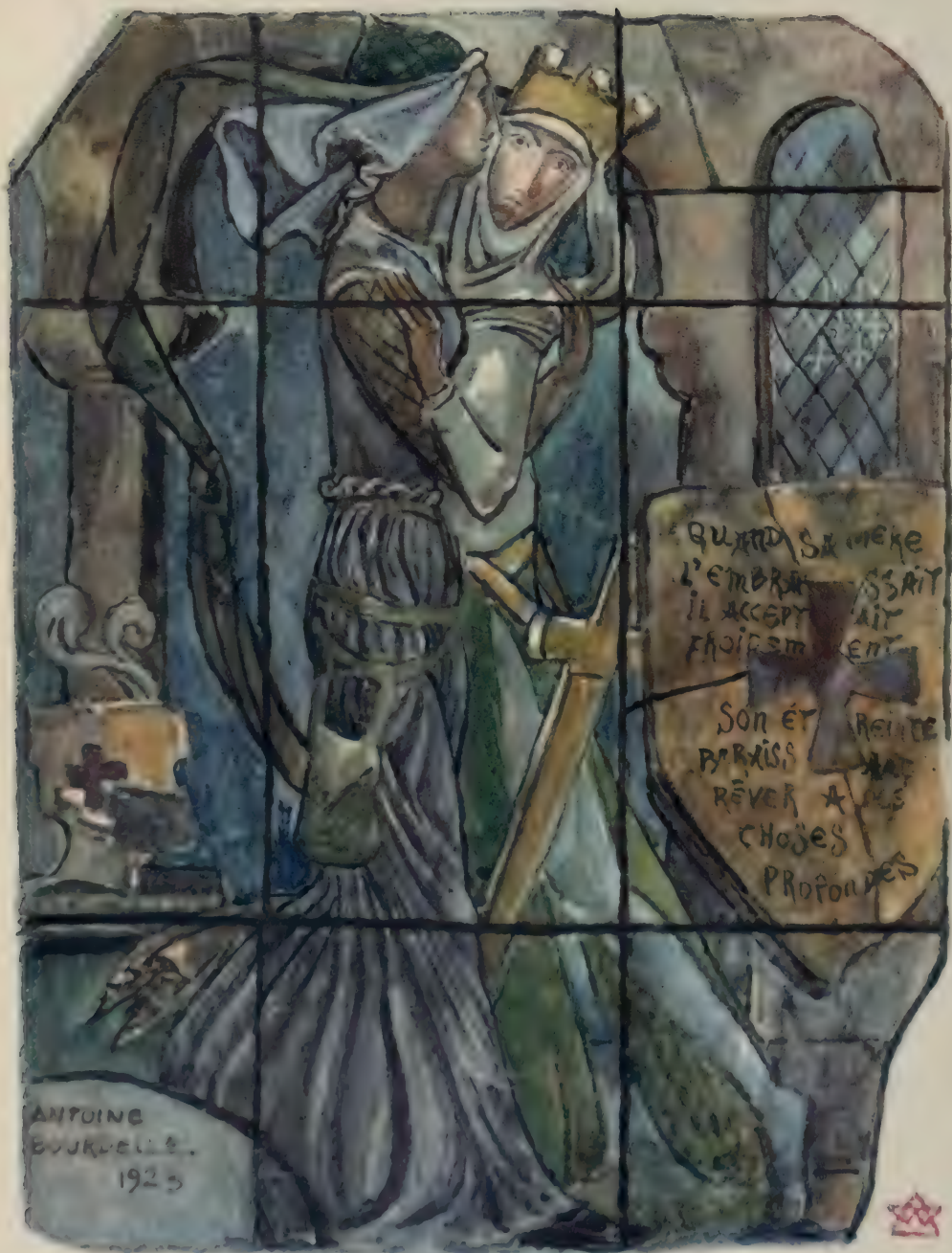
Le clergé parut dans la cour. La Simonne grimpa sur une chaise pour atteindre à l'œil-de-bœuf, et de cette manière dominait le reposoir.

Des guirlandes vertes pendaient sur l'autel, orné d'un falbala en point d'Angleterre. Il y avait au milieu un petit cadre enfermant des reliques, deux orangers dans les angles, et, tout le long, des flambeaux d'argent et des vases en porcelaine, d'où s'élançaient des tournesols, des lis, des pivoines, des digitales, des touffes d'hortensias. Ce monceau de couleurs éclatantes descendait obliquement, du premier étage jusqu'au tapis se prolongeant sur les pavés; et des choses rares tiraient les yeux. Un sucrier de vermeil avait une couronne de violettes, des pendeloques en pierres d'Alençon brillaient sur de la mousse, deux écrans chinois montraient leurs paysages. Loulou, caché sous des roses, ne laissait voir que son front bleu, pareil à une plaque de lapis.

Les fabriciens, les chantres, les enfants se rangèrent sur les trois côtés de la cour. Le prêtre gravit lentement les marches, et posa sur la dentelle son grand soleil d'or qui rayonnait. Tous s'agenouillèrent. Il se fit un grand silence. Et les encensoirs, allant à pleine volée, glissaient sur leurs chaînettes.

Une vapeur d'azur monta dans la chambre de Félicité. Elle avança les narines, en la humant avec une sensualité mystique; puis ferma les paupières. Ses lèvres souriaient. Les mouvements de son cœur se ralentirent un à un, plus vagues chaque fois, plus doux, comme une fontaine s'épuise, comme un écho disparaît; et, quand elle exhala son dernier souffle, elle crut voir, dans les cieux entr'ouverts, un perroquet gigantesque, planant au-dessus de sa tête.

LA LÉGENDE
DE SAINT-JULIEN
L'HOSPITALIER



QUAND SA MERE
L'EMBRASSAIT
IL ACCEPTAIT
FAIBLEMENT

SON ETRE
PARVAISSAIT
REVER A
CHOSES
PROFONDES

ANTOINE
BOURDELLE
1923





LA LÉGENDE DE SAINT-JULIEN L'HOSPITALIER

I



Le père et la mère de Julien habitaient un château, au milieu des bois, sur la pente d'une colline.

Les quatre tours, aux angles, avaient des toits pointus, recouverts d'écailles de plomb, et la base des murs s'appuyait sur les quartiers de rocs, qui dévalaient abruptement jusqu'au fond des douves.

Les pavés de la cour étaient nets comme le dallage d'une église. De longues gouttières, figurant des dragons la gueule en bas, crachaient l'eau des pluies vers la citerne; et sur le bord des fenêtres, à tous les étages, dans un pot d'argile peinte, un basilic ou un héliotrope s'épanouissait.

Une seconde enceinte, faite de pieux, comprenait d'abord un verger d'arbres à fruits, ensuite un parterre où des combinaisons de fleurs dessinaient des chiffres, puis une treille avec des berceaux

pour prendre le frais, et un jeu de mail qui servait au divertissement des pages. De l'autre côté se trouvaient le chenil, les écuries, la boulangerie, le pressoir et les granges. Un pâturage de gazon vert se développait tout autour, enclos lui-même d'une forte haie d'épines.

On vivait en paix depuis si longtemps que la herse ne s'abaissait plus; les fossés étaient pleins d'eau; des hirondelles faisaient leur nid dans la fente des créneaux; et l'archer qui, tout le long du jour, se promenait sur la courtine, dès que le soleil brillait trop fort rentrait dans l'échauguette, et s'endormait comme un moine.

A l'intérieur, les ferrures partout reluisaient; des tapisseries dans les chambres protégeaient du froid; et les armoires regorgeaient de linge, les tonnes de vin s'empilaient dans les celliers, les coffres de chêne craquaient sous le poids des sacs d'argent.

On voyait dans la salle d'armes, entre des étendards et des mufles de bêtes fauves, des armes de tous les temps et de toutes les nations, depuis les frondes des Amalécites et les javelots des Garamantes jusqu'aux braquemarts des Sarrasins et aux cottes de mailles des Normands.

La maîtresse broche de la cuisine pouvait faire tourner un bœuf; la chapelle était somptueuse comme l'oratoire d'un roi. Il y avait même, dans un endroit écarté, une étuve à la romaine; mais le bon seigneur s'en privait, estimant que c'est un usage des idolâtres.

Toujours enveloppé d'une pelisse de renard, il se promenait dans sa maison, rendait la justice à ses vassaux, apaisait les querelles de ses voisins. Pendant l'hiver, il regardait les flocons de neige tomber, ou se faisait lire des histoires. Dès les premiers beaux jours, il s'en allait sur sa mule le long des petits chemins, au bord des blés qui verdoyaient, et causait avec les manants, auxquels il donnait des conseils. Après beaucoup d'aventures, il avait pris pour femme une demoiselle de haut lignage.

Elle était très blanche, un peu fière et sérieuse. Les cornes de son hennin frôlaient le linteau des portes; la queue de sa robe de drap traînait de trois pas derrière elle. Son domestique était réglé

comme l'intérieur d'un monastère; chaque matin, elle distribuait la besogne à ses servantes, surveillait les confitures et les onguents, filait à la quenouille ou brodait des nappes d'autel. A force de prier Dieu, il lui vint un fils.

Alors il y eut de grandes réjouissances, et un repas qui dura trois jours et quatre nuits, dans l'illumination des flambeaux, au son des harpes, sur des jonchées de feuillages. On y mangea les plus rares épices, avec des poules grosses comme des moutons; par divertissement, un nain sortit d'un pâté; et, les écuelles ne suffisant plus, car la foule augmentait toujours, on fut obligé de boire dans les oliphants et dans les casques.

La nouvelle accouchée n'assista pas à ces fêtes. Elle se tenait dans son lit, tranquillement. Un soir, elle se réveilla, et elle aperçut, sous un rayon de la lune qui entrait par la fenêtre, comme une ombre mouvante. C'était un vieillard en froc de bure, avec un chapelet au côté, une besace sur l'épaule, toute l'apparence d'un ermite. Il s'approcha de son chevet et lui dit, sans desserrer les lèvres :

— « Réjouis-toi, ô mère ! ton fils sera un saint ! »

Elle allait crier; mais, glissant sur le rais de la lune, il s'éleva dans l'air doucement, puis disparut. Les chants du banquet éclatèrent plus fort. Elle entendit les voix des anges; et sa tête retomba sur l'oreiller, que dominait un os de martyr dans un cadre d'escarboucles.

Le lendemain, tous les serviteurs interrogés déclarèrent qu'ils n'avaient pas vu d'ermite. Songe ou réalité, cela devait être une communication du ciel; mais elle eut soin de n'en rien dire, ayant peur qu'on ne l'accusât d'orgueil.

Les convives s'en allèrent au petit jour; et le père de Julien se trouvait en dehors de la poterne, où il venait de reconduire le dernier, quand tout à coup un mendiant se dressa devant lui, dans le brouillard. C'était un Bohème à barbe tressée, avec des anneaux d'argent aux deux bras et les prunelles flamboyantes. Il bégaya d'un air inspiré ces mots sans suite :

— « Ah ! ah ! ton fils !... beaucoup de sang !... beaucoup de gloire !... toujours heureux ! la famille d'un empereur. »

Et, se baissant pour ramasser son aumône, il se perdit dans l'herbe, s'évanouit.

Le bon châtelain regarda de droite et de gauche, appela tant qu'il put. Personne ! Le vent sifflait, les brumes du matin s'envolaient.

Il attribua cette vision à la fatigue de sa tête pour avoir trop peu dormi. « Si j'en parle, on se moquera de moi, » se dit-il. Cependant les splendeurs destinées à son fils l'éblouissaient, bien que la promesse n'en fût pas claire et qu'il doutât même de l'avoir entendue.

Les époux se cachèrent leur secret. Mais tous deux chérissaient l'enfant d'un pareil amour ; et, le respectant comme marqué de Dieu, ils eurent pour sa personne des égards infinis. Sa couchette était rembourrée du plus fin duvet ; une lampe en forme de colombe brûlait dessus, continuellement ; trois nourrices le berçaient ; et, bien serré dans ses langes, la mine rose et les yeux bleus, avec son manteau de brocart et son béguin chargé de perles, il ressemblait à un petit Jésus. Les dents lui poussèrent sans qu'il pleurât une seule fois.

Quand il eut sept ans, sa mère lui apprit à chanter. Pour le rendre courageux, son père le hissa sur un gros cheval. L'enfant souriait d'aise, et ne tarda pas à savoir tout ce qui concerne les destriers.

Un vieux moine très savant lui enseigna l'Écriture sainte, la numération des Arabes, les lettres latines, et à faire sur le vélin des peintures mignonnes. Ils travaillaient ensemble, tout en haut d'une tourelle, à l'écart du bruit.

La leçon terminée, ils descendaient dans le jardin, où, se promenant pas à pas, ils étudiaient les fleurs.

Quelquefois on apercevait, cheminant au fond de la vallée, une file de bêtes de somme, conduites par un piéton accoutré à l'orientale. Le châtelain, qui l'avait reconnu pour un marchand, expédiait vers lui un valet. L'étranger, prenant confiance, se détournait de sa

route; et, introduit dans le parloir, il retirait de ses coffres des pièces de velours et de soie, des orfèvreries, des aromates, des choses singulières d'un usage inconnu; à la fin le bonhomme s'en allait, avec un gros profit, sans avoir enduré aucune violence. D'autres fois, une troupe de pèlerins frappait à la porte. Leurs habits mouillés fumaient devant l'âtre; et, quand ils étaient repus, ils racontaient leurs voyages : les erreurs des nefs sur la mer écumeuse, les marches à pied dans les sables brûlants, la férocité des païens, les cavernes de la Syrie, la Crèche et le Sépulcre. Puis ils donnaient au jeune seigneur des coquilles de leur manteau.

Souvent le châtelain festoyait ses vieux compagnons d'armes. Tout en buvant, ils se rappelaient leurs guerres, les assauts des forteresses, avec le battement des machines et les prodigieuses blessures. Julien, qui les écoutait, en poussait des cris; alors son père ne doutait pas qu'il ne fût plus tard un conquérant. Mais le soir, au sortir de l'angélus, quand il passait entre les pauvres inclinés, il puisait dans son escarcelle avec tant de modestie et d'un air si noble, que sa mère comptait bien le voir par la suite archevêque.

Sa place dans la chapelle était aux côtés de ses parents; et, si longs que fussent les offices, il restait à genoux sur son prie-Dieu, la toque par terre et les mains jointes.

Un jour, pendant la messe, il aperçut, en relevant la tête, une petite souris blanche qui sortait d'un trou, dans la muraille. Elle trotтина sur la première marche de l'autel, et, après deux ou trois tours de droite et de gauche, s'enfuit du même côté. Le dimanche suivant, l'idée qu'il pourrait la revoir le troubla. Elle revint; et, chaque dimanche, il l'attendait, en était importuné, fut pris de haine contre elle, et résolut de s'en défaire.

Ayant donc fermé la porte, et semé sur les marches les miettes d'un gâteau, il se posta devant le trou, une baguette à la main.

Au bout de très longtemps un museau rose parut, puis la souris tout entière. Il frappa un coup léger, et demeura stupéfait devant ce petit corps qui ne bougeait plus. Une goutte de sang tachait la dalle.

Il l'essuya bien vite avec sa manche, jeta la souris dehors, et n'en dit rien à personne.

Toutes sortes d'oisillons picoraient les graines du jardin. Il imagina de mettre des pois dans un roseau creux. Quand il entendait gazouiller dans un arbre, il en approchait avec douceur, puis levait son tube, enflait ses joues ; et les bestioles lui pleuvaient sur les épaules si abondamment qu'il ne pouvait s'empêcher de rire, heureux de sa malice.

Un matin, comme il s'en retournait par la courtine, il vit sur la crête du rempart un gros pigeon qui se rengorgeait au soleil. Julien s'arrêta pour le regarder ; le mur en cet endroit ayant une brèche, un éclat de pierre se rencontra sous ses doigts. Il tourna son bras, et la pierre abattit l'oiseau qui tomba d'un bloc dans le fossé.

Il se précipita vers le fond, se déchirant aux broussailles, furetant partout, plus leste qu'un jeune chien.

Le pigeon, les ailes cassées, palpitait, suspendu dans les branches d'un troène.

La persistance de sa vie irrita l'enfant. Il se mit à l'étrangler ; et les convulsions de l'oiseau faisaient battre son cœur, l'emplissaient d'une volupté sauvage et tumultueuse. Au dernier roidissement, il se sentit défaillir.

Le soir, pendant le souper, son père déclara que l'on devait à son âge apprendre la vénerie ; et il alla chercher un vieux cahier d'écriture contenant, par demandes et réponses, tout le déduit des chasses. Un maître y démontrait à son élève l'art de dresser les chiens et d'affaïter les faucons, de tendre les pièges, comment reconnaître le cerf à ses fumées, le renard à ses empreintes, le loup à ses déchausures, le bon moyen de discerner leurs voies, de quelle manière on les lance, où se trouvent ordinairement leurs refuges, quels sont les vents les plus propices, avec l'énumération des cris et les règles de la curée.

Quand Julien put réciter par cœur toutes ces choses, son père lui composa une meute.

D'abord on y distinguait vingt-quatre lévriers barbaresques, plus véloces que des gazelles, mais sujets à s'emporter; puis dix-sept couples de chiens bretons, tiquetés de blanc sur fond rouge, inébranlables dans leur créance, forts de poitrine et grands hurleurs. Pour l'attaque du sanglier et les refuites périlleuses, il y avait quarante griffons, poilus comme des ours. Des mâtins de Tartarie, presque aussi hauts que des ânes, couleur de feu, l'échine large et le jarret droit, étaient destinés à poursuivre les aurochs. La robe noire des épagneuls luisait comme du satin; le jappement des talbots valait celui des bigles chanteurs. Dans une cour à part, grondaient, en secouant leur chaîne et roulant leurs prunelles, huit dogues alains, bêtes formidables, qui sautent au ventre des cavaliers et n'ont pas peur des lions.

Tous mangeaient du pain de froment, buvaient dans des auges de pierre, et portaient un nom sonore.

La fauconnerie, peut-être, dépassait la meute; le bon seigneur, à force d'argent, s'était procuré des tiercelets du Caucase, des sacres de Babylone, des gerfauts d'Allemagne, et des faucons-pèlerins capturés sur les falaises, au bord des mers froides, en de lointains pays. Ils logeaient dans un hangar couvert de chaume, et, attachés par rang de taille sur le perchoir, avaient devant eux une motte de gazon, où de temps à autre on les posait afin de les dégourdir.

Des bourses, des hameçons, des chausse-trapes, toutes sortes d'engins, furent confectionnés.

Souvent on menait dans la campagne des chiens d'oyssel, qui tombaient bien vite en arrêt. Alors des piqueurs, s'avancant pas à pas, étendaient avec précaution sur leurs corps impassibles un immense filet. Un commandement les faisait aboyer; des cailles s'envolaient; et les dames des alentours conviées avec leurs maris, les enfants, les caméristes, tout le monde se jetait dessus, et les prenait facilement.

D'autres fois, pour débûcher les lièvres, on battait du tambour; des renards tombaient dans des fosses, ou bien un ressort, se débandant, attrapait un loup par le pied.

Mais Julien méprisa ces commodes artifices ; il préférait chasser loin du monde, avec son cheval et son faucon. C'était presque toujours un grand tartaret de Scythie, blanc comme la neige. Son capuchon de cuir était surmonté d'un panache, des grelots d'or tremblaient à ses pieds bleus ; et il se tenait ferme sur le bras de son maître pendant que le cheval galopait, et que les plaines se déroulaient. Julien, dénouant ses longes, le lâchait tout à coup ; la bête hardie montait droit dans l'air comme une flèche ; et l'on voyait deux taches inégales tourner, se joindre, puis disparaître dans les hauteurs de l'azur. Le faucon ne tardait pas à descendre en déchirant quelque oiseau, et revenait se poser sur le gantelet, les deux ailes frémissantes.

Julien vola de cette manière le héron, le milan, la corneille et le vautour.

Il aimait, en sonnant de la trompe, à suivre ses chiens qui couraient sur le versant des collines, sautaient les ruisseaux, remontaient vers le bois ; et, quand le cerf commençait à gémir sous les morsures, il l'abattait prestement, puis se délectait à la furie des mâtons qui le dévoraient, coupé en pièces sur sa peau fumante.

Les jours de brume, il s'enfonçait dans un marais pour guetter les oies, les loutres et les halbrans.

Trois écuyers, dès l'aube, l'attendaient au bas du perron ; et le vieux moine, se penchant à sa lucarne, avait beau faire des signes pour le rappeler, Julien ne se retournait pas. Il allait à l'ardeur du soleil, sous la pluie, par la tempête, buvait l'eau des sources dans sa main, mangeait en trottant des pommes sauvages, s'il était fatigué se reposait sous un chêne ; et il rentrait au milieu de la nuit, couvert de sang et de boue, avec des épines dans les cheveux et sentant l'odeur des bêtes farouches. Il devint comme elles. Quand sa mère l'embrassait, il acceptait froidement son étreinte, paraissant rêver à des choses profondes.

Il tua des ours à coups de couteau, des taureaux avec la hache, des sangliers avec l'épieu ; et même une fois, n'ayant plus qu'un bâton,



se défendit contre des loups qui rongeaient des cadavres au pied d'un gibet.

Un matin d'hiver, il partit avant le jour, bien équipé, une arbalète sur l'épaule et un trousseau de flèches à l'arçon de la selle.

Son genet danois, suivi de deux bassets, en marchant d'un pas égal faisait résonner la terre. Des gouttes de verglas se collaient à son manteau, une brise violente soufflait. Un côté de l'horizon s'éclaircit; et, dans la blancheur du crépuscule, il aperçut des lapins sautillant au bord de leurs terriers. Les deux bassets, tout de suite, se précipitèrent sur eux; et, ça et là, vivement, leur brisaient l'échine.

Bientôt, il entra dans un bois. Au bout d'une branche, un coq de bruyère engourdi par le froid dormait la tête sous l'aile. Julien, d'un revers d'épée, lui faucha les deux pattes, et sans le ramasser continua sa route.

Trois heures après, il se trouva sur la pointe d'une montagne tellement haute que le ciel semblait presque noir. Devant lui, un rocher pareil à un long mur s'abaissait, en surplombant un précipice; et, à l'extrémité, deux boucs sauvages regardaient l'abîme. Comme il n'avait pas ses flèches (car son cheval était resté en arrière), il imagina de descendre jusqu'à eux; à demi courbé, pieds nus, il arriva enfin au premier des boucs, et lui enfonça un poignard sous les côtes. Le second, pris de terreur, sauta dans le vide. Julien s'élança pour le frapper, et, glissant du pied droit, tomba sur le cadavre de l'autre, la face au-dessus de l'abîme et les deux bras écartés.

Redescendu dans la plaine, il suivit des saules qui bordaient une rivière. Des grues, volant très bas, de temps à autre passaient au-dessus de sa tête. Julien les assommait avec son fouet, et n'en manqua pas une.

Cependant l'air plus tiède avait fondu le givre, de larges vapeurs flottaient, et le soleil se montra. Il vit reluire tout au loin un lac figé,

qui ressemblait à du plomb. Au milieu du lac, il y avait une bête que Julien ne connaissait pas, un castor à museau noir. Malgré la distance, une flèche l'abattit ; et il fut chagrin de ne pouvoir emporter la peau.

Puis il s'avança dans une avenue de grands arbres, formant avec leurs cimes comme un arc de triomphe, à l'entrée d'une forêt. Un chevreuil bondit hors d'un fourré, un daim parut dans un carrefour, un blaireau sortit d'un trou, un paon sur le gazon déploya sa queue ; — et, quand il les eut tous occis, d'autres chevreuils se présentèrent, d'autres daims, d'autres blaireaux, d'autres paons, et des merles, des geais, des putois, des renards, des hérissons, des lynx, une infinité de bêtes, à chaque pas plus nombreuses. Elles tournaient autour de lui, tremblantes, avec un regard plein de douceur et de supplication. Mais Julien ne se fatiguait pas de tuer, tour à tour bandant son arbalète, dégainant l'épée, pointant du coutelas, et ne pensait à rien, n'avait souvenir de quoi que ce fût. Il était en chasse dans un pays quelconque, depuis un temps indéterminé, par le fait seul de sa propre existence, tout s'accomplissant avec la facilité que l'on éprouve dans les rêves. Un spectacle extraordinaire l'arrêta. Des cerfs emplissaient un vallon ayant la forme d'un cirque ; et, tassés les uns près des autres, ils se réchauffaient avec leurs haleines que l'on voyait fumer dans le brouillard.

L'espoir d'un pareil carnage, pendant quelques minutes, le suffoqua de plaisir. Puis il descendit de cheval, retroussa ses manches, et se mit à tirer.

Au sifflement de la première flèche, tous les cerfs à la fois tournèrent la tête. Il se fit des enfonçures dans leur masse ; des voix plaintives s'élevaient, et un grand mouvement agita le troupeau.

Le rebord du vallon était trop haut pour le franchir. Ils bondissaient dans l'enceinte, cherchant à s'échapper. Julien visait, tirait ; et les flèches tombaient comme les rayons d'une pluie d'orage. Les cerfs rendus furieux se battirent, se cabraient, montaient les uns pardessus les autres ; et leurs corps avec leurs ramures em-

mêlées faisaient un large monticule, qui s'écroulait en se déplaçant.

Enfin ils moururent, couchés sur le sable, la bave aux naseaux, les entrailles sorties, et l'ondulation de leurs ventres s'abaissant par degrés. Puis, tout fut immobile.

La nuit allait venir; et derrière le bois, dans les intervalles des branches, le ciel était rouge comme une nappe de sang.

Julien s'adossa contre un arbre. Il contemplait d'un œil béant l'énormité du massacre, ne comprenant pas comment il avait pu le faire.

De l'autre côté du vallon, sur le bord de la forêt, il aperçut un cerf, une biche et son faon.

Le cerf, qui était noir et monstrueux de taille, portait seize andouillers avec une barbe blanche. La biche, blonde comme les feuilles mortes, broutait le gazon; et le faon tacheté, sans l'interrompre dans sa marche, lui têtait la mamelle.

L'arbalète encore une fois ronfla. Le faon, tout de suite, fut tué. Alors sa mère, en regardant le ciel, brama d'une voix profonde, déchirante, humaine. Julien, exaspéré, d'un coup en plein poitrail l'étendit par terre.

Le grand cerf l'avait vu, fit un bond. Julien lui envoya sa dernière flèche. Elle l'atteignit au front, et y resta plantée.

Le grand cerf n'eut pas l'air de la sentir; en enjambant par-dessus les morts, il avançait toujours, allait fondre sur lui, l'éventrer; et Julien reculait, dans une épouvante indicible. Le prodigieux animal s'arrêta; et, les yeux flamboyants, solennel comme un patriarche et comme un justicier, pendant qu'une cloche au loin tintait, il répéta trois fois :

— « Maudit ! maudit ! maudit ! Un jour, cœur féroce, tu assassineras ton père et ta mère ! »

Il plia les genoux, ferma doucement ses paupières, et mourut.

Julien fut stupéfait, puis accablé d'une fatigue soudaine; et un dégoût, une tristesse immense l'envahit. Le front dans les deux mains, il pleura pendant longtemps.

Son cheval était perdu; ses chiens l'avaient abandonné; la solitude qui l'enveloppait lui sembla toute menaçante de périls indéfinis. Alors, poussé par un effroi, il prit sa course à travers la campagne, choisit au hasard un sentier, et se trouva presque immédiatement à la porte du château.

La nuit, il ne dormit pas. Sous le vacillement de la lampe suspendue, il revoyait toujours le grand cerf noir. Sa prédiction l'obsédait; il se débattait contre elle : « Non ! non ! non ! je ne peux pas les tuer ! » Puis, il songeait : « Si je le voulais, pourtant ?... » Et il avait peur que le Diable ne lui en inspirât l'envie.

Durant trois mois, sa mère en angoisse pria au chevet de son lit, et son père, en gémissant, marchait continuellement dans les couloirs. Il manda les maîtres mires les plus fameux, lesquels ordonnèrent des quantités de drogues. Le mal de Julien, disaient-ils, avait pour cause un vent funeste, ou un désir d'amour. Mais le jeune homme, à toutes les questions, secouait la tête.

Les forces lui revinrent; et on le promenait dans la cour, le vieux moine et le bon seigneur le soutenant chacun par un bras.

Quand il fut rétabli complètement, il s'obstina à ne point chasser.

Son père, le voulant réjouir, lui fit cadeau d'une grande épée sarrasine.

Elle était au haut d'un pilier, dans une panoplie. Pour l'atteindre, il fallut une échelle. Julien y monta. L'épée trop lourde lui échappa des doigts et, en tombant, frôla le bon seigneur de si près que sa houpelande en fut coupée; Julien crut avoir tué son père, et s'évanouit.

Dès lors, il redouta les armes. L'aspect d'un fer nu le faisait pâlir. Cette faiblesse était une désolation pour sa famille.

Enfin le vieux moine, au nom de Dieu, de l'honneur et des ancêtres, lui commanda de reprendre ses exercices de gentilhomme.

Les écuyers, tous les jours, s'amusaient au maniement de la javeline. Julien y excella bien vite. Il envoyait la sienne dans le goulot des bouteilles, cassait les dents des girouettes, frappait à cent pas les clous des portes.

Un soir d'été, à l'heure où la brume rend les choses indistinctes, étant sous la treille du jardin, il aperçut tout au fond deux ailes blanches qui voletaient à la hauteur de l'espalier. Il ne douta pas que ce ne fût une cigogne, et il lança son javelot.

Un cri déchirant partit.

C'était sa mère, dont le bonnet à longues barbes restait cloué contre le mur.

Julien s'enfuit du château, et ne reparut plus.

II

Il s'engagea dans une troupe d'aventuriers qui passaient.

Il connut la faim, la soif, les fièvres et la vermine. Il s'accoutuma au fracas des mêlées, à l'aspect des moribonds. Le vent tanna sa peau. Ses membres se durcirent par le contact des armures; et, comme il était très fort, courageux, tempérant, avisé, il obtint sans peine le commandement d'une compagnie.

Au début des batailles, il enlevait ses soldats d'un grand geste de son épée. Avec une corde à nœuds, il grimpait aux murs des citadelles, la nuit, balancé par l'ouragan, pendant que les flammèches du feu grégeois se collaient à sa cuirasse, et que la résine bouillante et le plomb fondu ruisselaient des créneaux. Souvent le heurt d'une pierre fracassa son bouclier. Des ponts trop chargés d'hommes croulèrent sous lui. En tournant sa masse d'armes, il se débarrassa de quatorze cavaliers. Il défit, en champ clos, tous ceux qui se proposèrent. Plus de vingt fois, on le crut mort.

Grâce à la faveur divine, il en réchappa toujours; car il protégeait les gens d'église, les orphelins, les veuves, et principalement les vieillards. Quand il en voyait un marchant devant lui, il criait pour connaître sa figure, comme s'il avait eu peur de le tuer par méprise.

Des esclaves en fuite, des manants révoltés, des bâtards sans fortune, toutes sortes d'intrépides affluèrent sous son drapeau, et il se composa une armée.

Elle grossit. Il devint fameux. On le recherchait.

Tour à tour, il secourut le dauphin de France et le roi d'Angleterre, les templiers de Jérusalem, le suréna des Parthes, le négud d'Abyssinie, et l'empereur de Calicut. Il combattit des Scandinaves recouverts d'écailles de poisson, des Nègres munis de rondaches

en cuir d'hippopotame et montés sur des ânes rouges, des Indiens couleur d'or et brandissant par-dessus leurs diadèmes de larges sabres, plus clairs que des miroirs. Il vainquit les Troglodytes et les Anthropophages. Il traversa des régions si torrides que, sous l'ardeur du soleil, les chevelures s'allumaient d'elles-mêmes, comme des flambeaux; et d'autres qui étaient si glaciales que les bras, se détachant du corps, tombaient par terre; et des pays où il y avait tant de brouillards que l'on marchait environné de fantômes.

Des républiques en embarras le consultèrent. Aux entrevues d'ambassadeurs, il obtenait des conditions inespérées. Si un monarque se conduisait trop mal, il arrivait tout à coup, et lui faisait des remontrances. Il affranchit des peuples. Il délivra des reines enfermées dans des tours. C'est lui, et pas un autre, qui assomma la guivre de Milan et le dragon d'Oberbirbach.

Or, l'empereur d'Occitanie ayant triomphé des Musulmans espagnols, s'était joint par concubinage à la sœur du calife de Cordoue; et il en conservait une fille, qu'il avait élevée chrétiennement. Mais le calife, faisant mine de vouloir se convertir, vint lui rendre visite, accompagné d'une escorte nombreuse, massacra toute sa garnison, et le plongea dans un cul de basse-fosse, où il le traitait durement, afin d'en extirper des trésors.

Julien accourut à son aide, détruisit l'armée des infidèles, assiégea la ville, tua le calife, coupa sa tête, et la jeta comme une boule par-dessus les remparts. Puis il tira l'empereur de sa prison, et le fit remonter sur son trône, en présence de toute sa cour.

L'empereur, pour prix d'un tel service, lui présenta dans des corbeilles beaucoup d'argent; Julien n'en voulut pas. Croyant qu'il en désirait davantage, il lui offrit les trois quarts de ses richesses; nouveau refus; puis de partager son royaume: Julien le remercia; et l'empereur en pleurait de dépit, ne sachant de quelle manière témoigner sa reconnaissance, quand il se frappa le front, dit un mot à l'oreille d'un courtisan; les rideaux d'une tapisserie se relevèrent, et une jeune fille parut.

Ses grands yeux noirs brillaient comme deux lampes très douces. Un sourire charmant écartait ses lèvres. Les anneaux de sa chevelure s'accrochaient aux pierreries de sa robe entr'ouverte; et, sous la transparence de sa tunique, on devinait la jeunesse de son corps. Elle était toute mignonne et potelée, avec la taille fine.

Julien fut ébloui d'amour, d'autant plus qu'il avait mené jusqu'alors une vie très chaste.

Donc, il reçut en mariage la fille de l'empereur, avec un château qu'elle tenait de sa mère; et, les noces étant terminées, on se quitta, après des politesses infinies de part et d'autre.

C'était un palais de marbre blanc, bâti à la moresque, sur un promontoire, dans un bois d'orangers. Des terrasses de fleurs descendaient jusqu'au bord d'un golfe, où des coquilles roses craquaient sous les pas. Derrière le château, s'étendait une forêt ayant le dessin d'un éventail. Le ciel continuellement était bleu, et les arbres se penchaient tour à tour sous la brise de la mer et le vent des montagnes, qui fermaient au loin l'horizon.

Les chambres, pleines de crépuscule, se trouvaient éclairées par les incrustations des murailles. De hautes colonnettes, minces comme des roseaux, supportaient la voûte des coupoles, décorées de reliefs imitant les stalactites des grottes.

Il y avait des jets d'eau dans les salles, des mosaïques dans les cours, des cloisons festonnées, mille délicatesses d'architecture, et partout un tel silence que l'on entendait le frôlement d'une écharpe ou l'écho d'un soupir.

Julien ne faisait plus la guerre. Il se reposait, entouré d'un peuple tranquille; et, chaque jour, une foule passait devant lui, avec des génuflexions et des baise-mains à l'orientale.

Vêtu de pourpre, il restait accoudé dans l'embrasure d'une fenêtre, en se rappelant ses chasses d'autrefois; et il aurait voulu courir sur le désert après les gazelles et les autruches, être caché dans les bambous à l'affût des léopards, traverser des forêts pleines de rhinocéros, atteindre au sommet des monts les plus inaccessibles

pour viser mieux les aigles, et sur les glaçons de la mer combattre les ours blancs.

Quelquefois, dans un rêve, il se voyait comme notre père Adam au milieu du Paradis, entre toutes les bêtes; en allongeant le bras, il les faisait mourir; ou bien, elles défilaient deux à deux, par rang de taille, depuis les éléphants et les lions jusqu'aux hermines et aux canards, comme le jour qu'elles entrèrent dans l'arche de Noé. A l'ombre d'une caverne, il dardait sur elles des javelots infailibles; il en survenait d'autres; cela n'en finissait pas; et il se réveillait en roulant des yeux farouches.

Des princes de ses amis l'invitèrent à chasser. Il s'y refusa toujours, croyant, par cette sorte de pénitence, détourner son malheur; car il lui semblait que du meurtre des animaux dépendait le sort de ses parents. Mais il souffrait de ne pas les voir, et son autre envie devenait insupportable.

Sa femme, pour le récréer, fit venir des jongleurs et des danseuses.

Elle se promenait avec lui, en litière ouverte, dans la campagne; d'autres fois, étendus sur le bord d'une chaloupe, ils regardaient les poissons vagabonder dans l'eau, claire comme le ciel. Souvent elle lui jetait des fleurs au visage; accroupie devant ses pieds, elle tirait des airs d'une mandoline à trois cordes; puis, lui posant sur l'épaule ses deux mains jointes, disait d'une voix timide : — « Qu'avez-vous donc, cher seigneur ? »

Il ne répondait pas, ou éclatait en sanglots; enfin, un jour, il avoua son horrible pensée.

Elle la combattit, en raisonnant très bien : son père et sa mère, probablement, étaient morts; si jamais il les revoyait, par quel hasard, dans quel but, arriverait-il à cette abomination? Donc, sa crainte n'avait pas de cause, et il devait se remettre à chasser.

Julien souriait en l'écoutant, mais ne se décidait pas à satisfaire son désir.

Un soir du mois d'août qu'ils étaient dans leur chambre, elle venait de se coucher et il s'agenouillait pour sa prière, quand il en-

tendit le jappement d'un renard, puis des pas légers sous la fenêtre; et il entrevit dans l'ombre comme des apparences d'animaux. La tentation était trop forte. Il décrocha son carquois.

Elle parut surprise.

— « C'est pour t'obéir ! » dit-il, « au lever du soleil, je serai revenu. »

Cependant elle redoutait une aventure funeste.

Il la rassura, puis sortit, étonné de l'inconséquence de son humeur.

Peu de temps après, un page vint annoncer que deux inconnus, à défaut du seigneur absent, réclamaient tout de suite la seigneuresse.

Et bientôt entrèrent dans la chambre un vieil homme et une vieille femme, courbés, poudreux, en habits de toile, et s'appuyant chacun sur un bâton.

Ils s'enhardirent et déclarèrent qu'ils apportaient à Julien des nouvelles de ses parents.

Elle se pencha pour les entendre.

Mais, s'étant concertés du regard, ils lui demandèrent s'il les aimait toujours, s'il parlait d'eux quelquefois

— « Oh ! oui ! » dit-elle.

Alors, ils s'écrièrent :

— « Eh bien ! c'est nous ! » et ils s'assirent, étant fort las et recrus de fatigue.

Rien n'assurait à la jeune femme que son époux fût leur fils.

Ils en donnèrent la preuve, en décrivant des signes particuliers qu'il avait sur la peau.

Elle sauta hors sa couche, appela son page, et on leur servit un repas.

Bien qu'ils eussent grand'faim, ils ne pouvaient guère manger; et elle observait à l'écart le tremblement de leurs mains osseuses, en prenant les gobelets.

Ils firent mille questions sur Julien. Elle répondait à chacune, mais eut soin de taire l'idée funèbre qui les concernait.

Ne le voyant pas revenir, ils étaient partis de leur château;

et ils marchaient depuis plusieurs années, sur de vagues indications, sans perdre l'espoir. Il avait fallu tant d'argent au péage des fleuves et dans les hôtelleries, pour les droits des princes et les exigences des voleurs, que le fond de leur bourse était vide, et qu'ils mendiaient maintenant. Qu'importe, puisque bientôt ils embrasseraient leur fils ? Ils exaltaient son bonheur d'avoir une femme aussi gentille, et ne se lassaient point de la contempler et de la baiser.

La richesse de l'appartement les étonnait beaucoup ; et le vieux, ayant examiné les murs, demanda pourquoi s'y trouvait le blason de l'empereur d'Occitanie.

Elle répliqua :

— « C'est mon père ! »

Alors il tressaillit, se rappelant la prédiction du Bohème ; et la vieille songeait à la parole de l'Ermite. Sans doute la gloire de son fils n'était que l'aurore des splendeurs éternelles ; et tous les deux restaient béants, sous la lumière du candélabre qui éclairait la table.

Ils avaient dû être très beaux dans leur jeunesse. La mère avait encore tous ses cheveux, dont les bandeaux fins, pareils à des plaques de neige, pendaient jusqu'au bas de ses joues ; et le père, avec sa taille haute et sa grande barbe, ressemblait à une statue d'église.

La femme de Julien les engagea à ne pas l'attendre. Elle les coucha elle-même dans son lit, puis ferma la croisée ; ils s'endormirent. Le jour allait paraître, et, derrière le vitrail, les petits oiseaux commençaient à chanter.

Julien avait traversé le parc ; et il marchait dans la forêt d'un pas nerveux, jouissant de la mollesse du gazon et de la douceur de l'air.

Les ombres des arbres s'étendaient sur la mousse. Quelquefois la lune faisait des taches blanches dans les clairières, et il hésitait à s'avancer, croyant apercevoir une flaque d'eau, ou bien la surface des mares tranquilles se confondait avec la couleur de l'herbe. C'était partout un grand silence ; et il ne découvrait aucune des bêtes qui,

peu de minutes auparavant, erraient à l'entour de son château.

Le bois s'épaissit, l'obscurité devint profonde. Des bouffées de vent chaud passaient, pleines de senteurs amollissantes. Il enfonçait dans des tas de feuilles mortes, et il s'appuya contre un chêne pour haleter un peu.

Tout à coup, derrière son dos, bondit une masse plus noire, un sanglier. Julien n'eut pas le temps de saisir son arc, et il s'en affligea comme d'un malheur.

Puis, étant sorti du bois, il aperçut un loup qui filait le long d'une haie.

Julien lui envoya une flèche. Le loup s'arrêta, tourna la tête pour le voir et reprit sa course. Il trotta en gardant toujours la même distance, s'arrêtait de temps à autre, et, sitôt qu'il était visé, recommençait à fuir.

Julien parcourut de cette manière une plaine interminable, puis des monticules de sable, et enfin il se trouva sur un plateau dominant un grand espace de pays. Des pierres plates étaient clairsemées entre des caveaux en ruines. On trébuchait sur des ossements de morts; de place en place, des croix vermoulues se penchaient d'un air lamentable. Mais des formes remuèrent dans l'ombre indécise des tombeaux; et il en surgit des hyènes, tout effarées, pantelantes. En faisant claquer leurs ongles sur les dalles, elles vinrent à lui et le flairaient avec un bâillement qui découvrait leurs gencives. Il dégaina son sabre. Elles partirent à la fois dans toutes les directions, et, continuant leur galop boiteux et précipité, se perdirent au loin sous un flot de poussière.

Une heure après, il rencontra dans un ravin un taureau furieux, les cornes en avant, et qui grattait le sable avec son pied. Julien lui pointa sa lance sous les fanons. Elle éclata, comme si l'animal eût été de bronze; il ferma les yeux, attendant sa mort. Quand il les rouvrit, le taureau avait disparu.

Alors son âme s'affaissa de honte. Un pouvoir supérieur détruisait sa force; et, pour s'en retourner chez lui, il rentra dans la forêt.

Elle était embarrassée de lianes ; et il les coupait avec son sabre quand une fouine glissa brusquement entre ses jambes, une panthère fit un bond par-dessus son épaule, un serpent monta en spirale autour d'un frêne.

Il y avait, dans son feuillage, un choucas monstrueux, qui regardait Julien ; et, çà et là, parurent entre les branches quantité de larges étincelles, comme si le firmament eût fait pleuvoir dans la forêt toutes ses étoiles. C'étaient des yeux d'animaux, des chats sauvages, des écureuils, des hiboux, des perroquets, des singes.

Julien darda contre eux ses flèches ; les flèches, avec leurs plumes, se posaient sur les feuilles comme des papillons blancs. Il leur jeta des pierres ; les pierres, sans rien toucher, retombaient. Il se maudit, aurait voulu se battre, hurla des imprécations, étouffait de rage.

Et tous les animaux qu'il avait poursuivis se représentèrent, faisant autour de lui un cercle étroit. Les uns étaient assis sur leur croupe, les autres dressés de toute leur taille. Il restait au milieu, glacé de terreur, incapable du moindre mouvement. Par un effort suprême de sa volonté, il fit un pas ; ceux qui perchaient sur les arbres ouvrirent leurs ailes, ceux qui foulaient le sol déplacèrent leurs membres ; et tous l'accompagnaient.

Les hyènes marchaient devant lui, le loup et le sanglier par derrière. Le taureau, à sa droite, balançait la tête ; et, à sa gauche, le serpent ondulait dans les herbes, tandis que la panthère, bombant son dos, avançait à pas de velours et à grandes enjambées. Il allait le plus lentement possible pour ne pas les irriter ; et il voyait sortir de la profondeur des buissons des porcs-épics, des renards, des vipères, des chacals et des ours. .

Julien se mit à courir ; ils coururent. Le serpent sifflait, les bêtes puantes bavaient. Le sanglier lui frottait les talons avec ses défenses, le loup l'intérieur des mains avec les poils de son museau. Les singes le pinçaient en grimaçant, la fouine se roulait sur ses pieds. Un ours, d'un revers de patte, lui enleva son chapeau ; et la panthère, dédaigneusement, laissa tomber une flèche qu'elle portait à sa gueule.

Une ironie perçait dans leurs allures sournoises. Tout en l'observant du coin de leurs prunelles, ils semblaient méditer un plan de vengeance; et, assourdi par le bourdonnement des insectes, battu par des queues d'oiseau, suffoqué par des haleines, il marchait les bras tendus et les paupières closes, comme un aveugle, sans même avoir la force de crier « grâce ! ».

Le chant d'un coq vibra dans l'air. D'autres y répondirent; c'était le jour; et il reconnut, au-delà des orangers, le faite de son palais.

Puis, au bord d'un champ, il vit, à trois pas d'intervalle, des perdrix rouges qui voletaient dans les chaumes. Il dégrafa son manteau, et l'abattit sur elles comme un filet. Quand il les eut découvertes, il n'en trouva qu'une seule, et morte depuis longtemps, pourrie.

Cette déception l'exaspéra plus que toutes les autres. Sa soif de carnage le reprenait; les bêtes manquant, il aurait voulu massacrer des hommes.

Il gravit les trois terrasses, enfonça la porte d'un coup de poing; mais, au bas de l'escalier, le souvenir de sa chère femme détendit son cœur. Elle dormait sans doute, et il allait la surprendre.

Ayant retiré ses sandales, il tourna doucement la serrure, et entra.

Les vitraux garnis de plomb obscurcissaient la pâleur de l'aube. Julien se prit les pieds dans des vêtements, par terre; un peu plus loin, il heurta une crédence encore chargée de vaisselle. « Sans doute, elle aura mangé, » se dit-il; et il avançait vers le lit, perdu dans les ténèbres au fond de la chambre. Quand il fut au bord, afin d'embrasser sa femme, il se pencha sur l'oreiller, où les deux têtes reposaient l'une près de l'autre. Alors, il sentit contre sa bouche l'impression d'une barbe.

Il se recula, croyant devenir fou; mais il revint près du lit, et ses doigts, en palpant, rencontrèrent des cheveux qui étaient très longs. Pour se convaincre de son erreur, il repassa lentement sa main

sur l'oreiller. C'était bien une barbe, cette fois, et un homme ! un homme couché avec sa femme !

Éclatant d'une colère démesurée, il bondit sur eux à coups de poignard ; et il trépignait, écumait, avec des hurlements de bête fauve. Puis il s'arrêta. Les morts, percés au cœur, n'avaient pas même bougé. Il écoutait attentivement leurs deux râles presque égaux, et, à mesure qu'ils s'affaiblissaient, un autre, tout au loin, les continuait. Incertaine d'abord, cette voix plaintive, longuement poussée, se rapprochait, s'enfla, devint cruelle ; et il reconnut, terrifié, le brame du grand cerf noir.

Et comme il se retournait, il crut voir dans l'encadrure de la porte le fantôme de sa femme, une lumière à la main.

Le tapage du meurtre l'avait attirée. D'un large coup d'œil, elle comprit tout et, s'enfuyant d'horreur, laissa tomber son flambeau.

Il le ramassa.

Son père et sa mère étaient devant lui, étendus sur le dos, avec un trou dans la poitrine ; et leurs visages, d'une majestueuse douceur, avaient l'air de garder comme un secret éternel. Des éclaboussures et des flaques de sang s'épalaient au milieu de leur peau blanche, sur les draps du lit, par terre, le long d'un christ d'ivoire suspendu dans l'alcôve. Le reflet écarlate du vitrail, alors frappé par le soleil, éclairait ces taches rouges, et en jetait de plus nombreuses dans tout l'appartement. Julien marcha vers les deux morts en se disant, en voulant croire, que cela n'était pas possible, qu'il s'était trompé, qu'il y a parfois des ressemblances inexplicables. Enfin, il se baissa légèrement pour voir de tout près le vieillard ; et il aperçut, entre ses paupières mal fermées, une prunelle éteinte qui le brûla comme du feu. Puis il se porta de l'autre côté de la couche, occupé par l'autre corps, dont les cheveux blancs masquaient une partie de la figure. Julien lui passa les doigts sous ses bandeaux, leva sa tête ; — et il la regardait, en la tenant au bout de son bras roidi, pendant que de l'autre main il s'éclairait avec le flambeau. Des gouttes, suintant du matelas, tombaient une à une sur le plancher.

A la fin du jour, il se présenta devant sa femme; et, d'une voix différente de la sienne, il lui commanda premièrement de ne pas lui répondre, de ne pas l'approcher, de ne plus même le regarder, et qu'elle eût à suivre, sous peine de damnation, tous ses ordres qui étaient irrévocables.

Les funérailles seraient faites selon les instructions qu'il avait laissées par écrit, sur un prie-Dieu, dans la chambre des morts. Il lui abandonnait son palais, ses vassaux, tous ses biens, sans même retenir les vêtements de son corps, et ses sandales, que l'on trouverait au haut de l'escalier.

Elle avait obéi à la volonté de Dieu, en occasionnant son crime, et devait prier pour son âme, puisque désormais il n'existait plus.

On enterra les morts avec magnificence, dans l'église d'un monastère, à trois journées du château. Un moine en cagoule rabattue suivit le cortège, loin de tous les autres, sans que personne osât lui parler.

Il resta, pendant la messe, à plat ventre au milieu du portail, les bras en croix, et le front dans la poussière.

Après l'ensevelissement, on le vit prendre le chemin qui menait aux montagnes. Il se retourna plusieurs fois, et finit par disparaître.



ANT. ADRIEN



III

Il s'en alla, mendiant sa vie par le monde.

Il tendait sa main aux cavaliers sur les routes, avec des génuflexions s'approchait des moissonneurs, ou restait immobile devant la barrière des cours; et son visage était si triste que jamais on ne lui refusait l'aumône.

Par esprit d'humilité, il racontait son histoire; alors tous s'enfuyaient, en faisant des signes de croix. Dans les villages où il avait déjà passé, sitôt qu'il était reconnu, on fermait les portes, on lui criait des menaces, on lui jetait des pierres. Les plus charitables posaient une écuelle sur le bord de leur fenêtre, puis fermaient l'auvent pour ne pas l'apercevoir.

Repoussé de partout, il évita les hommes; et il se nourrit de racines, de plantes, de fruits perdus, et de coquillages qu'il cherchait le long des grèves.

Quelquefois, au tournant d'une côte, il voyait sous ses yeux une confusion de toits pressés, avec des flèches de pierre, des ponts, des tours, des rues noires s'entre-croisant, et d'où montait jusqu'à lui un bourdonnement continu.

Le besoin de se mêler à l'existence des autres le faisait descendre dans la ville. Mais l'air bestial des figures, le tapage des métiers, l'indifférence des propos glaçaient son cœur. Les jours de fête, quand le bourdon des cathédrales mettait en joie dès l'aurore le peuple entier, il regardait les habitants sortir de leurs maisons, puis les danses sur les places, les fontaines de cervoise dans les carrefours, les tentures de damas devant le logis des princes, et, le soir venu, par le vitrage des rez-de-chaussée, les longues tables de famille où des aïeux tenaient

des petits enfants sur leurs genoux; des sanglots l'étouffaient, et il s'en retournait vers la campagne.

Il contemplait avec des élancements d'amour les poulains dans les herbages, les oiseaux dans leurs nids, les insectes sur les fleurs; tous, à son approche, couraient plus loin, se cachaient effarés, s'envolaient bien vite.

Il rechercha les solitudes. Mais le vent apportait à son oreille comme des râles d'agonie; les larmes de la rosée tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes, d'un poids plus lourd. Le soleil, tous les soirs, étalait du sang dans les nuages; et chaque nuit, en rêve, son parricide recommençait.

Il se fit un cilice avec des pointes de fer. Il monta sur les deux genoux toutes les collines ayant une chapelle à leur sommet. Mais l'impitoyable pensée obscurcissait la splendeur des tabernacles, le torturait à travers les macérations de la pénitence.

Il ne se révoltait pas contre Dieu qui lui avait infligé cette action, et pourtant se désespérait de l'avoir pu commettre.

Sa propre personne lui faisait tellement horreur qu'espérant s'en délivrer il l'aventura dans des périls. Il sauva des paralytiques des incendies, des enfants du fond des gouffres. L'abîme le rejetait, les flammes l'épargnaient.

Le temps n'apaisa pas sa souffrance. Elle devenait intolérable. Il résolut de mourir.

Et un jour qu'il se trouvait au bord d'une fontaine, comme il se penchait dessus pour juger de la profondeur de l'eau, il vit paraître en face de lui un vieillard tout décharné, à barbe blanche, et d'un aspect si lamentable qu'il lui fut impossible de retenir ses pleurs. L'autre, aussi, pleurait. Sans reconnaître son image, Julien se rappelait confusément une figure ressemblant à celle-là. Il poussa un cri: c'était son père; et il ne pensa plus à se tuer.

Ainsi, portant le poids de son souvenir, il parcourut beaucoup de pays; et il arriva près d'un fleuve dont la traversée était dangereuse, à cause de sa violence et parce qu'il y avait sur les rives une grande

étendue de vase. Personne depuis longtemps n'osait plus le passer.

Une vieille barque, enfouie à l'arrière, dressait sa proue dans les roseaux. Julien, en l'examinant, découvrit une paire d'avirons; et l'idée lui vint d'employer son existence au service des autres.

Il commença par établir sur la berge une manière de chaussée qui permettrait de descendre jusqu'au chenal; et il se brisait les ongles à remuer les pierres énormes, les appuyait contre son ventre pour les transporter, glissait dans la vase, y enfonçait, manqua périr plusieurs fois.

Ensuite, il répara le bateau avec des épaves de navires, et il se fit une cahute avec de la terre glaise et des troncs d'arbres.

Le passage étant connu, les voyageurs se présentèrent. Ils l'appelaient de l'autre bord, en agitant des drapeaux; Julien, bien vite, sautait dans sa barque. Elle était très lourde; et on la surchargeait par toutes sortes de bagages et de fardeaux, sans compter les bêtes de somme, qui, ruant de peur, augmentaient l'encombrement. Il ne demandait rien pour sa peine; quelques-uns lui donnaient des restes de victuailles qu'ils tiraient de leur bissac, ou les habits trop usés dont ils ne voulaient plus. Des brutaux vociféraient des blasphèmes. Julien les reprenait avec douceur; et ils ripostaient par des injures. Il se contentait de les bénir.

Une petite table, un escabeau, un lit de feuilles mortes et trois coupes d'argile, voilà tout ce qu'était son mobilier. Deux trous dans la muraille servaient de fenêtres. D'un côté, s'étendaient à perte de vue des plaines stériles ayant sur leur surface de pâles étangs, çà et là; et le grand fleuve, devant lui, roulait ses flots verdâtres. Au printemps, la terre humide avait une odeur de pourriture. Puis, un vent désordonné soulevait la poussière en tourbillons. Elle entraînait partout, embourbait l'eau, craquait sous les gencives. Un peu plus tard, c'était des nuages de moustiques, dont la susurration et les piquûres ne s'arrêtaient ni jour ni nuit. Ensuite, survenaient d'atroces gelées qui donnaient aux choses la rigidité de la pierre, et inspiraient un besoin fou de manger de la viande.

Des mois s'écoulaient sans que Julien vît personne. Souvent il fermait les yeux, tâchant, par la mémoire, de revenir dans sa jeunesse ; — et la cour d'un château apparaissait, avec des lévriers sur un perron, des valets dans la salle d'armes, et, sous un berceau de pampres, un adolescent à cheveux blonds entre un vieillard couvert de fourrures et une dame à grand hennin ; tout à coup, les deux cadavres étaient là. Il se jetait à plat ventre sur son lit, et répétait en pleurant :

— « Ah ! pauvre père ! pauvre mère ! pauvre mère ! » — et tombait dans un assoupissement où les visions funèbres continuaient.

Une nuit qu'il dormait, il crut entendre quelqu'un l'appeler. Il tendit l'oreille et ne distingua que le mugissement des flots.

Mais la même voix reprit :

— « Julien ! »

Elle venait de l'autre bord, ce qui lui parut extraordinaire, vu la largeur du fleuve.

Une troisième fois on appela :

— « Julien ! »

Et cette voix haute avait l'intonation d'une cloche d'église.

Ayant allumé sa lanterne, il sortit de la cahute. Un ouragan furieux emplissait la nuit. Les ténèbres étaient profondes, et çà et là déchirées par la blancheur des vagues qui bondissaient.

Après une minute d'hésitation, Julien dénoua l'amarre. L'eau, tout de suite, devint tranquille, la barque glissa dessus et toucha l'autre berge, où un homme attendait.

Il était enveloppé d'une toile en lambeaux, la figure pareille à un masque de plâtre et les deux yeux plus rouges que des charbons. En approchant de lui la lanterne, Julien s'aperçut qu'une lèpre hideuse le recouvrait ; cependant, il avait dans son attitude comme une majesté de roi.

Dès qu'il entra dans la barque, elle enfonça prodigieusement,

écrasée par son poids; une secousse la remonta; et Julien se mit à ramer.

A chaque coup d'aviron, le ressac des flots la soulevait par l'avant. L'eau, plus noire que de l'encre, courait avec furie des deux côtés du bordage. Elle creusait des abîmes, elle faisait des montagnes, et la chaloupe sautait dessus, puis redescendait dans des profondeurs où elle tournoyait, ballottée par le vent.

Julien penchait son corps, déplaît les bras, et, s'arc-boutant des pieds, se renversait avec une torsion de la taille, pour avoir plus de force. La grêle cinglait ses mains, la pluie coulait dans son dos, la violence de l'air l'étouffait, il s'arrêta. Alors le bateau fut emporté à la dérive. Mais, comprenant qu'il s'agissait d'une chose considérable, d'un ordre auquel il ne fallait pas désobéir, il reprit ses avirons; et le claquement des tolets coupait la clameur de la tempête.

La petite lanterne brûlait devant lui. Des oiseaux, en voletant, la cachaient par intervalles. Mais toujours il apercevait les prunelles du Lépreux qui se tenait debout à l'arrière, immobile comme une colonne.

Et cela dura longtemps, très longtemps !

Quand ils furent arrivés dans la cahute, Julien ferma la porte; et il le vit siégeant sur l'escabeau. L'espèce de linceul qui le recouvrait était tombé jusqu'à ses hanches; et ses épaules, sa poitrine, ses bras maigres disparaissaient sous des plaques de pustules écailleuses. Des rides énormes labouraient son front. Tel qu'un squelette, il avait un trou à la place du nez; et ses lèvres bleuâtres dégageaient une haleine épaisse comme un brouillard, et nauséabonde.

— « J'ai faim ! » dit-il.

Julien lui donna ce qu'il possédait, un vieux quartier de lard et les croûtes d'un pain noir.

Quand il les eut dévorés, la table, l'écuelle et le manche du couteau portaient les mêmes taches que l'on voyait sur son corps.

Ensuite, il dit :

— « J'ai soif ! »

Julien alla chercher sa cruche; et, comme il la prenait, il en sortit un arôme qui dilata son cœur et ses narines. C'était du vin; quelle trouvaille! mais le Lépreux avança le bras, et d'un trait vida toute la cruche.

Puis il dit :

— « J'ai froid ! »

Julien, avec sa chandelle, enflamma un paquet de fougères, au milieu de la cabane.

Le Lépreux vint s'y chauffer; et, accroupi sur les talons, il tremblait de tous ses membres, s'affaiblissait; ses yeux ne brillaient plus, ses ulcères coulaient; et, d'une voix presque éteinte, il murmura :

— « Ton lit ! »

Julien l'aida doucement à s'y traîner, et même étendit sur lui, pour le couvrir, la toile de son bateau.

Le Lépreux gémissait. Les coins de sa bouche découvraient ses dents, un râle accéléré lui secouait la poitrine, et son ventre, à chacune de ses aspirations, se creusait jusqu'aux vertèbres.

Puis il ferma les paupières.

— « C'est comme de la glace dans mes os ! Viens près de moi ! »

Et Julien, écartant la toile, se coucha sur les feuilles mortes, près de lui, côte à côte.

Le Lépreux tourna la tête.

— « Déshabille-toi, pour que j'aie la chaleur de ton corps ! »

Julien ôta ses vêtements; puis, nu comme au jour de sa naissance, se replaça dans le lit; et il sentait contre sa cuisse la peau du Lépreux, plus froide qu'un serpent et rude comme une lime.

Il tâchait de l'encourager; et l'autre répondait, en haletant :

— « Ah ! je vais mourir !... Rapproche-toi, réchauffe-moi ! Pas avec les mains ! non ! toute ta personne. »

Julien s'étala dessus complètement, bouche contre bouche, poitrine sur poitrine.

Alors le Lépreux l'étreignit; et ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles; ses cheveux s'allongèrent comme les rais du soleil;

le souffle de ses narines avait la douceur des roses ; un nuage d'encens s'éleva du foyer, les flots chantaient.

Cependant une abondance de délices, une joie surhumaine descendait comme une inondation dans l'âme de Julien pâmé ; et Celui dont les bras le serraient toujours grandissait, grandissait, touchant de sa tête et de ses pieds les deux murs de la cabane. Le toit s'envola, le firmament se déployait ; — et Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel.

Et voilà l'histoire de saint Julien l'Hospitalier, telle, à peu près, qu'on la trouve sur un vitrail d'église, dans mon pays.



HÉRODIAS





HÉRODIAS

I



LA citadelle de Machærous se dressait à l'orient de la mer Morte, sur un pic de basalte ayant la forme d'un cône. Quatre vallées profondes l'entouraient, deux vers les flancs, une en face, la quatrième au delà. Des maisons se tassaient contre sa base, dans le cercle d'un mur qui ondulait suivant les inégalités du terrain; et, par un chemin en zigzag tailladant le rocher, la ville se liait à la forteresse, dont les murailles étaient hautes de cent vingt coudées, avec des angles nombreux, des créneaux sur le bord, et, çà et là, des tours qui faisaient comme des fleurons à cette couronne de pierre, suspendue au-dessus de l'abîme.

Il y avait dans l'intérieur un palais orné de portiques, et couvert d'une terrasse que fermait une balustrade en bois de sycomore, où des mâts étaient disposés pour tendre un vélarium.

Un matin, avant le jour, le Tétrarque Hérode-Antipas vint s'y accouder, et regarda.

Les montagnes, immédiatement sous lui, commençaient à découvrir leurs crêtes, pendant que leur masse, jusqu'au fond des abîmes,

était encore dans l'ombre. Un brouillard flottait, il se déchira, et les contours de la mer Morte apparurent. L'aube, qui se levait derrière Machærous, épandait une rougeur. Elle illumina bientôt les sables de la grève, les collines, le désert, et, plus loin, tous les monts de la Judée, inclinant leurs surfaces raboteuses et grises. Engaddi, au milieu, traçait une barre noire; Hébron, dans l'enfoncement, s'arrondissait en dôme; Esquol avait des grenadiers, Sorek des vignes, Karmel des champs de sésame; et la tour Antonia, de son cube monstrueux, dominait Jérusalem. Le Tétrarque en détourna la vue pour contempler, à droite, les palmiers de Jéricho; et il songea aux autres villes de sa Galilée : Capharnaüm, Endor, Nazareth, Tibérias où peut-être il ne reviendrait plus. Cependant le Jourdain coulait sur la plaine aride. Toute blanche, elle éblouissait comme une nappe de neige. Le lac, maintenant, semblait en lapis-lazuli; et à sa pointe méridionale, du côté de l'Yémen, Antipas reconnut ce qu'il craignait d'apercevoir. Des tentes brunes étaient dispersées; des hommes avec des lances circulaient entre les chevaux, et des feux s'éteignant brillaient comme des étincelles à ras du sol.

C'étaient les troupes du roi des Arabes, dont il avait répudié la fille pour prendre Hérodiad, mariée à l'un de ses frères, qui vivait en Italie, sans prétentions au pouvoir.

Antipas attendait les secours des Romains; et Vitellius, gouverneur de la Syrie, tardant à paraître, il se rongait d'inquiétudes.

Agrippa, sans doute, l'avait ruiné chez l'Empereur? Philippe, son troisième frère, souverain de la Batanée, s'armait clandestinement. Les Juifs ne voulaient plus de ses mœurs idolâtres, tous les autres de sa domination; si bien qu'il hésitait entre deux projets : adoucir les Arabes, ou conclure une alliance avec les Parthes; et, sous le prétexte de fêter son anniversaire, il avait convié, pour ce jour même, à un grand festin, les chefs de ses troupes, les régisseurs de ses campagnes et les principaux de la Galilée.

Il fouilla d'un regard aigu toutes les routes. Elles étaient vides. Des aigles volaient au-dessus de sa tête; les soldats, le long du

rempart, dormaient contre les murs ; rien ne bougeait dans le château.

Tout à coup, une voix lointaine, comme échappée des profondeurs de la terre, fit pâlir le Tétrarque. Il se pencha pour écouter ; elle avait disparu. Elle reprit ; et, en claquant dans ses mains, il cria :

— « Mannaëi ! Mannaëi ! »

Un homme se présenta, nu jusqu'à la ceinture, comme les masseurs des bains. Il était très grand, vieux, décharné, et portait sur la cuisse un coutelas dans une gaine de bronze. Sa chevelure, relevée par un peigne, exagérait la longueur de son front. Une somnolence décolorait ses yeux, mais ses dents brillaient, et ses orteils posaient légèrement sur les dalles, tout son corps ayant la souplesse d'un singe, et sa figure l'impassibilité d'une momie.

— « Où est-il ? » demanda le Tétrarque.

Mannaëi répondit, en indiquant avec son pouce un objet derrière eux :

— « Là ! toujours ! »

— « J'avais cru l'entendre ! »

Et Antipas, quand il eut respiré largement, s'informa de Iaokannan, le même que les Latins appellent saint Jean-Baptiste. Avait-on revu ces deux hommes, admis par indulgence, l'autre mois, dans son cachot, et savait-on, depuis lors, ce qu'ils étaient venus faire ?

Mannaëi répliqua :

— « Ils ont échangé avec lui des paroles mystérieuses, comme les voleurs, le soir, aux carrefours des routes. Ensuite ils sont partis vers la Haute-Galilée, en annonçant qu'ils apporteraient une grande nouvelle. »

Antipas baissa la tête, puis d'un air d'épouvante :

— « Garde-le ! garde-le ! Et ne laisse entrer personne ! Ferme bien la porte ! Couvre la fosse ! On ne doit pas même soupçonner qu'il vit ! »

Sans avoir reçu ces ordres, Mannaëi les accomplissait ; car Iaokannan était Juif, et il exérait les Juifs, comme tous les Samaritains.

Leur temple de Garizim, désigné par Moïse pour être le centre

d'Israël, n'existait plus depuis le roi Hyrcan; et celui de Jérusalem les mettait dans la fureur d'un outrage et d'une injustice permanente. Mannaï s'y était introduit, afin d'en souiller l'autel avec des os de morts. Ses compagnons, moins rapides, avaient été décapités.

Il l'aperçut dans l'écartement de deux collines. Le soleil faisait resplendir ses murailles de marbre blanc et les lames d'or de sa toiture. C'était comme une montagne lumineuse, quelque chose de surhumain, écrasant tout de son opulence et de son orgueil.

Alors il étendit les bras du côté de Sion; et, la taille droite, le visage en arrière, les poings fermés, lui jeta un anathème, croyant que les mots avaient un pouvoir effectif.

Antipas écoutait, sans paraître scandalisé.

Le Samaritain dit encore :

— « Par moments il s'agite, il voudrait fuir, il espère une délivrance. D'autres fois, il a l'air tranquille d'une bête malade; ou bien je le vois qui marche dans les ténèbres, en répétant : « Qu'importe ? Pour qu'Il grandisse, il faut que je diminue ! »

Antipas et Mannaï se regardèrent. Mais le Tétrarque était las de réfléchir.

Tous ces monts autour de lui, comme des étages de grands flots pétrifiés, les gouffres noirs sur le flanc des falaises, l'immensité du ciel bleu, l'éclat violent du jour, la profondeur des abîmes le troublaient; et une désolation l'envahissait au spectacle du désert, qui figure, dans le bouleversement de ses terrains, des amphithéâtres et des palais abattus. Le vent chaud apportait, avec l'odeur du soufre, comme l'exhalaison des villes maudites, ensevelies plus bas que le rivage sous les eaux pesantes. Ces marques d'une colère immortelle effrayaient sa pensée; et il restait les deux coudes sur la balustrade, les yeux fixes et les tempes dans les mains. Quelqu'un l'avait touché. Il se retourna. Hérodiade était devant lui.

Une simarre de pourpre légère l'enveloppait jusqu'aux sandales. Sortie précipitamment de sa chambre, elle n'avait ni colliers ni pendants d'oreilles; une tresse de ses cheveux noirs lui tombait sur un

bras, et s'enfonçait, par le bout, dans l'intervalle de ses deux seins. Ses narines, trop remontées, palpitaient; la joie d'un triomphe éclairait sa figure; et, d'une voix forte, secouant le Tétrarque :

— « César nous aime ! Agrippa est en prison ! »

— « Qui te l'a dit ? »

— « Je le sais ! »

Elle ajouta :

— « C'est pour avoir souhaité l'empire à Caius ! »

Tout en vivant de leurs aumônes, il avait brigué le titre de roi, qu'ils ambitionnaient comme lui. Mais, dans l'avenir plus de craintes !

— « Les cachots de Tibère s'ouvrent difficilement, et quelquefois l'existence n'y est pas sûre ! »

Antipas la comprit; et, bien qu'elle fût la sœur d'Agrippa, son intention atroce lui sembla justifiée. Ces meurtres étaient une conséquence des choses, une fatalité des maisons royales. Dans celle d'Hérode, on ne les comptait plus.

Puis elle étala son entreprise : les clients achetés, les lettres découvertes, des espions à toutes les portes, et comment elle était parvenue à séduire Eutychès le dénonciateur.

— « Rien ne me coûtait ! Pour toi, n'ai-je pas fait plus?... J'ai abandonné ma fille ! »

Après son divorce, elle avait laissé dans Rome cette enfant, espérant bien en avoir d'autres du Tétrarque. Jamais elle n'en parlait. Il se demanda pourquoi son accès de tendresse.

On avait déplié le vélarium et apporté vivement de larges coussins auprès d'eux. Hérodias s'y affaissa, et pleurait, en tournant le dos. Puis elle se passa la main sur les paupières, dit qu'elle n'y voulait plus songer, qu'elle se trouvait heureuse; et elle lui rappela leurs causeries, là-bas, dans l'atrium, les rencontres aux étuves, leurs promenades le long de la voie Sacrée, et les soirs, dans les grandes villas, au murmure des jets d'eau, sous des arcs de fleurs, devant la campagne romaine. Elle le regardait comme autrefois, en se frôlant contre sa poitrine, avec des gestes câlins. — Il la repoussa. L'amour qu'elle

tâchait de ranimer était si loin, maintenant ! Et tous ses malheurs en découlaient ; car, depuis douze ans bientôt, la guerre continuait. Elle avait vieilli le Tétrarque. Ses épaules se voûtaient dans une toge sombre, à bordure violette ; ses cheveux blancs se mêlaient à sa barbe, et le soleil, qui traversait le voile, baignait de lumière son front chagrin. Celui d'Hérodiàs également avait des plis ; et, l'un en face de l'autre, ils se considéraient d'une manière farouche.

Les chemins de la montagne commencèrent à se peupler. Des pasteurs piquaient des bœufs, des enfants tiraient des ânes, des pale-freniers conduisaient des chevaux. Ceux qui descendaient les hauteurs au-delà de Machærous disparaissaient derrière le château ; d'autres montaient le ravin en face, et, parvenus à la ville, déchargeaient leurs bagages dans les cours. C'étaient les pourvoyeurs du Tétrarque, et des valets, précédant ses convives.

Mais au fond de la terrasse, à gauche, un Essénien parut, en robe blanche, nu-pieds, l'air stoïque. Mannaëi, du côté droit, se précipitait en levant son coutelas.

Hérodiàs lui cria :

— « Tue-le ! »

— Arrête ! » dit le Tétrarque.

Il devint immobile ; l'autre aussi.

Puis ils se retirèrent, chacun par un escalier différent, à reculons, sans se perdre des yeux.

— « Je le connais ! » dit Hérodiàs, « il se nomme Phanuel, et cherche à voir Iaokanann, puisque tu as l'aveuglement de le conserver ! »

Antipas objecta qu'il pouvait un jour servir. Ses attaques contre Jérusalem gagnaient à eux le reste des Juifs.

— « Non ! » reprit-elle, « ils acceptent tous les maîtres, et ne sont pas capables de faire une patrie ! »

Quant à celui qui remuait le peuple avec des espérances conservées depuis Néhémias, la meilleure politique était de le supprimer.

Rien ne pressait, selon le Tétrarque. Iaokanann dangereux ! Allons donc ! Il affectait d'en rire.

— « Tais-toi ! »

Et elle redit son humiliation, un jour qu'elle allait vers Galaad, pour la récolte du baume.

— « Des gens, au bord du fleuve, remettaient leurs habits. Sur un monticule, à côté, un homme parlait. Il avait une peau de chameau autour des reins, et sa tête ressemblait à celle d'un lion. Dès qu'il m'aperçut, il cracha sur moi toutes les malédictions des prophètes. Ses prunelles flamboyaient, sa voix rugissait ; il levait les bras, comme pour arracher le tonnerre. Impossible de fuir ! les roues de mon char avaient du sable jusqu'aux essieux ; et je m'éloignais lentement, m'abritant sous mon manteau, glacée par ces injures qui tombaient comme une pluie d'orage. »

Iaokanann l'empêchait de vivre. Quand on l'avait pris et lié avec des cordes, les soldats devaient le poignarder s'il résistait ; il s'était montré doux. On avait mis des serpents dans sa prison ; ils étaient morts.

L'inanité de ces embûches exaspérait Hérodiad. D'ailleurs, pourquoi sa guerre contre elle ? Quel intérêt le poussait ? Ses discours, criés à des foules, s'étaient répandus, circulaient ; elle les entendait partout, ils emplissaient l'air. Contre des légions elle aurait eu de la bravoure. Mais cette force plus pernicieuse que les glaives, et qu'on ne pouvait saisir, était stupéfiante ; et elle parcourait la terrasse, blémie par sa colère, manquant de mots pour exprimer ce qui l'étouffait.

Elle songeait aussi que le Tétrarque, cédant à l'opinion, s'aviserait peut-être de la répudier. Alors tout serait perdu ! Depuis son enfance, elle nourrissait le rêve d'un grand empire. C'était pour y atteindre que, délaissant son premier époux, elle s'était jointe à celui-là, qui l'avait dupée, pensait-elle.

— « J'ai pris un bon soutien, en entrant dans ta famille ! »

— « Elle vaut la tienne ! » dit simplement le Tétrarque.

Hérodiad sentit bouillonner dans ses veines le sang des prêtres et des rois, ses aïeux.

— « Mais ton grand-père balayait le temple d'Ascalon ! Les autres étaient bergers, bandits, conducteurs de caravanes, une horde, tributaire de Juda depuis le roi David ! Tous mes ancêtres ont battu les tiens ! Le premier des Makhabi vous a chassés d'Hébron, Hyrcan forcés à vous circoncire ! »

Et, exhalant le mépris de la patricienne pour le plébéien, la haine de Jacob contre Édom, elle lui reprocha son indifférence aux outrages, sa mollesse envers les Pharisiens qui le trahissaient, sa lâcheté pour le peuple qui la détestait.

— « Tu es comme lui, avoue-le ! et tu regrettes la fille arabe qui danse autour des pierres. Reprends-la ! Va-t'en vivre avec elle, dans sa maison de toile ! dévore son pain cuit sous la cendre ! avale le lait caillé de ses brebis ! baise ses joues bleues ! et oublie-moi ! »

Le Tétrarque n'écoutait plus. Il regardait la plate-forme d'une maison, où il y avait une jeune fille, et une vieille femme tenant un parasol à manche de roseau, long comme la ligne d'un pêcheur. Au milieu du tapis, un grand panier de voyage restait ouvert. Des ceintures, des voiles, des pendeloques d'orfèvrerie en débordaient confusément. La jeune fille, par intervalles, se penchait vers ces choses, et les secouait à l'air. Elle était vêtue, comme les Romaines, d'une tunique calamistrée avec un péplum à glands d'émeraude ; et des lanières bleues enfermaient sa chevelure, trop lourde, sans doute, car, de temps à autre, elle y portait la main. L'ombre du parasol se promenait au-dessus d'elle, en la cachant à demi. Antipas aperçut deux ou trois fois son col délicat, l'angle d'un œil, le coin d'une petite bouche. Mais il voyait, des hanches à la nuque, toute sa taille qui s'inclinait pour se redresser d'une manière élastique. Il épiait le retour de ce mouvement, et sa respiration devenait plus forte ; des flammes s'allumaient dans ses yeux. Hérodiad l'observait.

Il demanda :

— « Qui est-ce ? »

Elle répondit n'en rien savoir, et s'en alla, soudainement apaisée.

Le Tétrarque était attendu sous les portiques par des Galiléens, le maître des écritures, le chef des pâturages, l'administrateur des salines et un Juif de Babylone, commandant ses cavaliers. Tous le saluèrent d'une acclamation. Puis il disparut vers les chambres intérieures.

Phanuel surgit à l'angle d'un couloir.

— « Ah ! encore ? Tu viens pour Ioakanann, sans doute ? »

— « Et pour toi ! j'ai à t'apprendre une chose considérable. »

Et, sans quitter Antipas, il pénétra, derrière lui, dans un appartement obscur.

Le jour tombait par un grillage, se développant tout du long sous la corniche. Les murailles étaient peintes d'une couleur grenat, presque noir. Dans le fond s'étalait un lit d'ébène, avec des sangles en peau de bœuf. Un bouclier d'or, au-dessus, luisait comme un soleil.

Antipas traversa toute la salle, se coucha sur le lit.

Phanuel était debout. Il leva son bras, et, dans une attitude inspirée :

— « Le Très-Haut envoie par moments un de ses fils. Ioakanann en est un. Si tu l'opprimes, tu seras châtié. »

— « C'est lui qui me persécute ! » s'écria Antipàs. « Il a voulu de moi une action impossible. Depuis ce temps-là il me déchire. Et je n'étais pas dur, au commencement ! Il a même dépêché de Machærous des hommes qui bouleversent mes provinces. Malheur à sa vie ! Puisqu'il m'attaque, je me défends ! »

— « Ses colères ont trop de violence, » répliqua Phanuel. « N'importe ! Il faut le délivrer. »

— « On ne relâche pas les bêtes furieuses ! » dit le Tétrarque.

L'Essénien répondit :

— « Ne t'inquiète plus ! Il ira chez les Arabes, les Gaulois, les Scythes. Son œuvre doit s'étendre jusqu'au bout de la terre ! »

Antipas semblait perdu dans une vision.

— « Sa puissance est forte !... Malgré moi, je l'aime ! »

— « Alors, qu'il soit libre ? »

Le Tétrarque hocha la tête. Il craignait Hérodiad, Mannaï, et l'inconnu.

Phanuel tâcha de le persuader, en alléguant, pour garantie de ses projets, la soumission des Esséniens aux rois. On respectait ces hommes pauvres, indomptables par les supplices, vêtus de lin, et qui lisaient l'avenir dans les étoiles.

Antipas se rappela un mot de lui, tout à l'heure.

— « Quelle est cette chose, que tu m'annonçais comme importante ? »

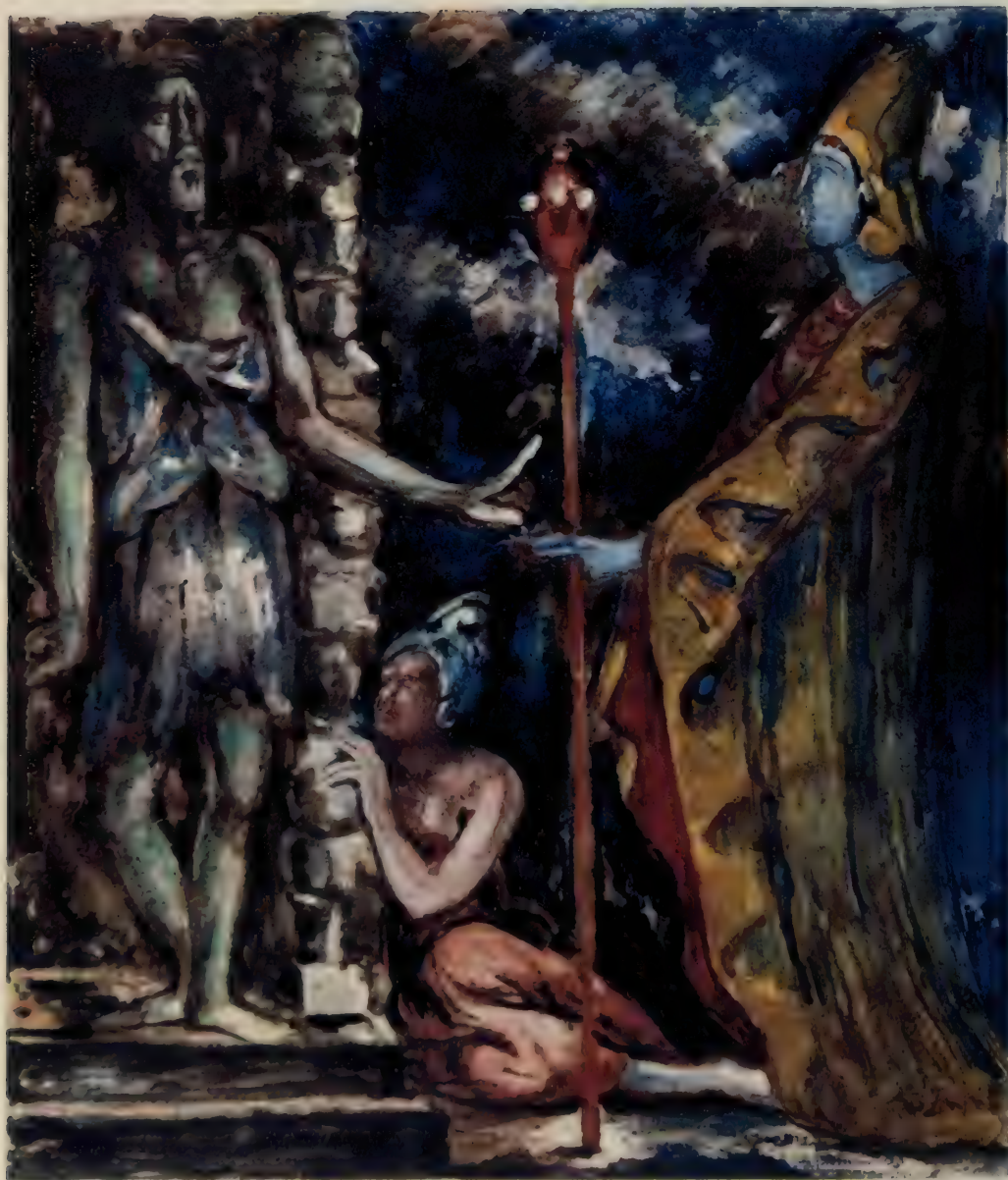
Un nègre survint. Son corps était blanc de poussière. Il râlait et ne put que dire :

— « Vitellius ! »

— « Comment ? Il arrive ? »

— « Je l'ai vu. Avant trois heures, il est ici ! »

Les portières des corridors furent agitées comme par le vent. Une rumeur emplit le château, un vacarme de gens qui couraient, de meubles qu'on traînait, d'argenteries s'écroulant ; et, du haut des tours, des buccins sonnaient, pour avertir les esclaves dispersés.



II

Les remparts étaient couverts de monde quand Vitellius entra dans la cour. Il s'appuyait sur le bras de son interprète, suivi d'une grande litière rouge ornée de panaches et de miroirs, ayant la toge, le laticlave, les brodequins d'un consul, et des licteurs autour de sa personne.

Ils plantèrent contre la porte leurs douze faisceaux, des baguettes reliées par une courroie avec une hache dans le milieu. Alors, tous frémirent devant la majesté du peuple romain.

La litière, que huit hommes manœuvraient, s'arrêta. Il en sortit un adolescent, le ventre gros, la face bourgeonnée, des perles le long des doigts. On lui offrit une coupe pleine de vin et d'aromates. Il la but, et en réclama une seconde.

Le Tétrarque était tombé aux genoux du Proconsul, chagrin, disait-il, de n'avoir pas connu plus tôt la faveur de sa présence. Autrement, il eût ordonné sur les routes tout ce qu'il fallait pour les Vitellius. Ils descendaient de la déesse Vitellia. Une voie, menant du Janicule à la mer, portait encore leur nom. Les questures, les consulats étaient innombrables dans la famille; et quant à Lucius, maintenant son hôte, on devait le remercier comme vainqueur des Clites et père de ce jeune Aulus, qui semblait revenir dans son domaine, puisque l'Orient était la patrie des dieux. Ces hyperboles furent exprimées en latin. Vitellius les accepta impassiblement.

Il répondit que le grand Hérode suffisait à la gloire d'une nation. Les Athéniens lui avaient donné la surintendance des jeux Olympiques. Il avait bâti des temples en l'honneur d'Auguste, été patient, ingénieux, terrible, et fidèle toujours aux Césars.

Entre les colonnes à chapiteaux d'airain, on aperçut Hérodias

qui s'avancait d'un air d'impératrice, au milieu de femmes et d'eunuques tenant sur des plateaux de vermeil des parfums allumés.

Le Proconsul fit trois pas à sa rencontre; et, l'ayant saluée d'une inclinaison de tête :

— « Quel bonheur ! » s'écria-t-elle, que désormais Agrippa, l'ennemi de Tibère, fût dans l'impossibilité de nuire !

Il ignorait l'événement; elle lui parut dangereuse; et comme Antipas jurait qu'il ferait tout pour l'Empereur, Vitellius ajouta :

— « Même au détriment des autres ? »

Il avait tiré des otages du roi des Parthes, et l'Empereur n'y songeait plus; car Antipas, présent à la conférence, pour se faire valoir, en avait tout de suite expédié la nouvelle. De là, une haine profonde, et les retards à fournir des secours.

Le Tétrarque balbutia. Mais Aulus dit en riant :

— « Calme-toi, je te protège ! »

Le Proconsul feignit de n'avoir pas entendu. La fortune du père dépendait de la souillure du fils; et cette fleur des fanges de Caprée lui procurait des bénéfices tellement considérables, qu'il l'entourait d'égards, tout en se méfiant, parce qu'elle était vénéneuse.

Un tumulte s'éleva sous la porte. On introduisait une file de mules blanches, montées par des personnages en costume de prêtres. C'étaient des Sadducéens et des Pharisiens, que la même ambition poussait à Machærous, les premiers voulant obtenir la sacrificature, et les autres la conserver. Leurs visages étaient sombres, ceux des Pharisiens surtout, ennemis de Rome et du Tétrarque. Les pans de leur tunique les embarrassaient dans la cohue; et leur tiare chancelait à leur front par-dessus des bandelettes de parchemin, où des écritures étaient tracées.

Presque en même temps, arrivèrent des soldats de l'avant-garde. Ils avaient mis leurs boucliers dans des sacs, par précaution contre la poussière; et derrière eux était Marcellus, lieutenant du Proconsul, avec des publicains, serrant sous leurs aisselles des tablettes de bois.

Antipas nomma les principaux de son entourage : Tolmaï, Kan-

thera, Séhon, Ammonius d'Alexandrie, qui lui achetait de l'asphalte, Naâmann, capitaine de ses vélites, Iaçim le Babylonien.

Vitellius avait remarqué Mannaï.

— « Celui-là, qu'est-ce donc ? »

Le Tétrarque fit comprendre, d'un geste, que c'était le bourreau.

Puis il présenta les Sadducéens.

Jonathas, un petit homme libre d'allures et parlant grec, supplia le maître de les honorer d'une visite à Jérusalem. Il s'y rendrait probablement.

Éléazar, le nez crochu et la barbe longue, réclama pour les Phariséens le manteau du grand-prêtre détenu dans la tour Antonia par l'autorité civile.

Ensuite, les Galiléens dénoncèrent Ponce-Pilate. A l'occasion d'un fou qui cherchait les vases d'or de David dans une caverne, près de Samarie, il avait tué des habitants ; et tous parlaient à la fois, Mannaï plus violemment que les autres. Vitellius affirma que les criminels seraient punis.

Des vociférations éclatèrent en face d'un portique, où les soldats avaient suspendu leurs boucliers. Les housses étant défaits, on voyait sur les *umbo* la figure de César. C'était pour les Juifs une idolâtrie. Antipas les harangua, pendant que Vitellius, dans la colonnade, sur un siège élevé, s'étonnait de leur fureur. Tibère avait eu raison d'en exiler quatre cents en Sardaigne. Mais chez eux ils étaient forts ; et il commanda de retirer les boucliers.

Alors, ils entourèrent le Proconsul, en implorant des réparations d'injustices, des privilèges, des aumônes. Les vêtements étaient déchirés, on s'écrasait ; et, pour faire de la place, des esclaves avec des bâtons frappaient de droite et de gauche. Les plus voisins de la porte descendirent sur le sentier, d'autres le montaient ; ils refluèrent ; deux courants se croisaient dans cette masse d'hommes qui oscillait, comprimée par l'enceinte des murs.

Vitellius demanda pourquoi tant de monde. Antipas en dit la cause : le festin de son anniversaire ; et il montra plusieurs de ses gens,

qui, penchés sur les créneaux, halaient d'immenses corbeilles de viandes, de fruits, de légumes, des antilopes et des cigognes, de larges poissons couleur d'azur, des raisins, des pastèques, des grenades élevées en pyramides. Aulus n'y tint pas. Il se précipita vers les cuisines, emporté par cette goinfrie qui devait surprendre l'univers.

En passant près d'un caveau, il aperçut des marmites pareilles à des cuirasses. Vitellius vint les regarder, et exigea qu'on lui ouvrît les chambres souterraines de la forteresse.

Elles étaient taillées dans le roc en hautes voûtes, avec des piliers de distance en distance. La première contenait de vieilles armures; mais la seconde regorgeait de piques, et qui allongeaient toutes leurs pointes, émergeant d'un bouquet de plumes. La troisième semblait tapissée en nattes de roseaux, tant les flèches minces étaient perpendiculairement les unes à côté des autres. Des lames de cimenterres couvraient les parois de la quatrième. Au milieu de la cinquième, des rangs de casques faisaient, avec leurs crêtes, comme un bataillon de serpents rouges. On ne voyait dans la sixième que des carquois; dans la septième, que des cnémides; dans la huitième, que des brassards; dans les suivantes, des fourches, des grappins, des échelles, des cordages, jusqu'à des mâts pour les catapultes, jusqu'à des grelots pour le poitrail des dromadaires ! Et comme la montagne allait en s'élargissant vers sa base, évidée à l'intérieur telle qu'une ruche d'abeilles, au-dessous de ces chambres il y en avait de plus nombreuses, et d'encore plus profondes.

Vitellius, Phinées son interprète, et Sisenna le chef des publicains, les parcouraient à la lumière des flambeaux, que portaient trois eunuques.

On distinguait dans l'ombre des choses hideuses inventées par les barbares : casse-têtes garnis de clous, javelots empoisonnant les blessures, tenailles qui ressemblaient à des mâchoires de crocodiles; enfin le Tétrarque possédait dans Machærous des munitions de guerre pour quarante mille hommes.

Il les avait rassemblées en prévision d'une alliance de ses enne-

mis. Mais le Proconsul pouvait croire, ou dire, que c'était pour combattre les Romains, et il cherchait des explications.

Elles n'étaient pas à lui; beaucoup servaient à se défendre des brigands; d'ailleurs il en fallait contre les Arabes; ou bien, tout cela avait appartenu à son père. Et, au lieu de marcher derrière le Proconsul, il allait devant, à pas rapides. Puis il se rangea le long du mur, qu'il masquait de sa toge, avec ses deux coudes écartés; mais le haut d'une porte dépassait sa tête. Vitellius la remarqua, et voulut savoir ce qu'elle enfermait.

Le Babylonien pouvait seul l'ouvrir.

— « Appelle le Babylonien ! »

On l'attendit.

Son père était venu des bords de l'Euphrate s'offrir au grand Hérode, avec cinq cents cavaliers, pour défendre les frontières orientales. Après le partage du royaume, Iaçim était demeuré chez Philippe, et maintenant servait Antipas.

Il se présenta, un arc sur l'épaule, un fouet à la main. Des cordons multicolores serraient étroitement ses jambes torsées. Ses gros bras sortaient d'une tunique sans manches, et un bonnet de fourrure ombrageait sa mine, dont la barbe était frisée en anneaux.

D'abord, il eut l'air de ne pas comprendre l'interprète. Mais Vitellius lança un coup d'œil à Antipas, qui répéta tout de suite son commandement. Alors Iaçim appliqua ses deux mains contre la porte. Elle glissa dans le mur.

Un souffle d'air chaud s'exhala des ténèbres. Une allée descendait en tournant; ils la prirent et arrivèrent au seuil d'une grotte, plus étendue que les autres souterrains.

Une arcade s'ouvrait au fond sur le précipice, qui, de côté-là, défendait la citadelle. Un chèvrefeuille, se cramponnant à la voûte, laissait retomber ses fleurs en pleine lumière. A ras du sol, un filet d'eau murmurait.

Des chevaux blancs étaient là, une centaine peut-être, et qui mangeaient de l'orge sur une planche au niveau de leur bouche.

Ils avaient tous la crinière peinte en bleu, les sabots dans des mitaines de sparterie, et les poils d'entre les oreilles bouffant sur le frontal, comme une perruque. Avec leur queue très longue, ils se battaient mollement les jarrets. Le Proconsul en resta muet d'admiration.

C'étaient de merveilleuses bêtes, souples comme des serpents, légères comme des oiseaux. Elles partaient avec la flèche du cavalier, renversaient les hommes en les mordant au ventre, se tiraient de l'embaras des rochers, sautaient par-dessus des abîmes, et pendant tout un jour continuaient dans les plaines leur galop frénétique ; un mot les arrêtait. Dès que Iaçim entra, elles vinrent à lui, comme des moutons quand paraît le berger ; et, avançant leur encolure, elles le regardaient inquiètes, avec leurs yeux d'enfant. Par habitude, il lança du fond de sa gorge un cri rauque qui les mit en gaieté ; et elles se cabraient, affamées d'espace, demandant à courir.

Antipas, de peur que Vitellius ne les enlevât, les avait emprisonnées dans cet endroit, spécial pour les animaux, en cas de siège.

— « L'écurie est mauvaise, » dit le Proconsul, « et tu risques de les perdre ! Fais l'inventaire, Sisenna ! »

Le publicain retira une tablette de sa ceinture, compta les chevaux et les inscrivit.

Les agents des compagnies fiscales corrompaient les gouverneurs, pour piller les provinces. Celui-là flairait partout, avec sa mâchoire de fouine et ses paupières clignotantes.

Enfin, on remonta dans la cour.

Des rondelles de bronze au milieu des pavés, ça et là, couvraient les citernes. Il en observa une, plus grande que les autres, et qui n'avait pas sous les talons leur sonorité. Il les frappa toutes alternativement, puis hurla, en piétinant :

— « Je l'ai ! je l'ai ! C'est ici le trésor d'Hérode ! »

La recherche de ses trésors était une folie des Romains.

Ils n'existaient pas, jura le Tétrarque.

Cependant, qu'y avait-il là-dessous ?

— « Rien ! un homme, un prisonnier. »

— « Montre-le ! » dit Vitellius.

Le Tétrarque n'obéit pas ; les Juifs auraient connu son secret. Sa répugnance à ouvrir la rondelle impatientait Vitellius.

— « Enfoncez-la ! » cria-t-il aux licteurs.

Mannaëi avait deviné ce qui les occupait. Il crut, en voyant une hache, qu'on allait décapiter Iaokanann ; et il arrêta le licteur au premier coup sur la plaque, insinua entre elle et les pavés une manière de crochet, puis, roidissant ses longs bras maigres, la souleva doucement ; elle s'abattit ; tous admirèrent la force de ce vieillard. Sous le couvercle doublé de bois, s'étendait une trappe de même dimension. D'un coup de poing, elle se replia en deux panneaux ; on vit alors un trou, une fosse énorme que contournait un escalier sans rampe ; et ceux qui se penchèrent sur le bord aperçurent au fond quelque chose de vague et d'effrayant.

Un être humain était couché par terre, sous de longs cheveux se confondant avec les poils de bête qui garnissaient son dos. Il se leva. Son front touchait à une grille horizontalement scellée ; et, de temps à autre, il disparaissait dans les profondeurs de son antre.

Le soleil faisait briller la pointe des tiaras, le pommeau des glaives, chauffait à outrance les dalles ; et des colombes, s'envolant des frises, tournoyaient au-dessus de la cour. C'était l'heure où Mannaëi, ordinairement, leur jetait du grain. Il se tenait accroupi devant le Tétrarque, qui était debout près de Vitellius. Les Galiléens, les prêtres, les soldats, formaient un cercle par derrière ; tous se taisaient, dans l'angoisse de ce qui allait arriver.

Ce fut d'abord un grand soupir, poussé d'une voix caverneuse.

Hérodias l'entendit à l'autre bout du palais. Vaincue par une fascination, elle traversa la foule ; et elle écoutait, une main sur l'épaule de Mannaëi, le corps incliné.

La voix s'éleva :

— « Malheur à vous, Pharisiens et Sadducéens, race de vipères, autres gonflées, cymbales retentissantes ! »

On avait reconnu Iaokanann. Son nom circulait. D'autres accoururent.

— « Malheur à toi, ô peuple ! et aux traîtres de Juda, aux ivrognes d'Éphraïm, à ceux qui habitent la vallée grasse, et que les vapeurs du vin font chanceler !

« Qu'ils se dissipent comme l'eau qui s'écoule, comme la limace qui se fond en marchant, comme l'avorton d'une femme qui ne voit pas le soleil.

« Il faudra, Moab, te réfugier dans les cyprès comme les passereaux, dans les cavernes comme les gerboises. Les portes des forteresses seront plus vite brisées que des écailles de noix, les murs crouleront, les villes brûleront ; et le fléau de l'Éternel ne s'arrêtera pas. Il retournera vos membres dans votre sang, comme de la laine dans la cuve d'un teinturier. Il vous déchirera comme une herse neuve ; il répandra sur les montagnes tous les morceaux de votre chair ! »

De quel conquérant parlait-il ? Était-ce de Vitellius ? Les Romains seuls pouvaient produire cette extermination. Des plaintes s'échappaient :

— « Assez ! assez ! qu'il finisse ! »

Il continua, plus haut :

— « Auprès du cadavre de leurs mères, les petits enfants se traîneront sur les cendres. On ira, la nuit, chercher son pain à travers les décombres, au hasard des épées. Les chacals s'arracheront des ossements sur les places publiques, où le soir les vieillards causaient. Tes vierges, en avalant leurs pleurs, joueront de la cithare dans les festins de l'étranger, et tes fils les plus braves baisseront leur échine, écorchée par des fardeaux trop lourds ! »

Le peuple revoyait les jours de son exil, toutes les catastrophes de son histoire. C'étaient les paroles des anciens prophètes. Iaokanann les envoyait, comme de grands coups, l'une après l'autre.

Mais la voix se fit douce, harmonieuse, chantante. Il annonçait un affranchissement, des splendeurs au ciel, le nouveau-né un bras dans la caverne du dragon, l'or à la place de l'argile, le désert s'épanouis-

sant comme une rose : — « Ce qui maintenant vaut soixante kiccars ne coûtera pas une obole. Des fontaines de lait jailliront des rochers ; on s'endormira dans les pressoirs le ventre plein ! Quand viendras-tu, toi que j'espère ? D'avance, tous les peuples s'agenouillent, et ta domination sera éternelle, Fils de David ! »

Le Tétrarque se rejeta en arrière, l'existence d'un Fils de David l'outrageant comme une menace.

— « Il n'y a pas d'autre roi que l'Éternel ! »

Iaokanann l'invectiva pour sa royauté et pour ses jardins, pour ses statues, pour ses meubles d'ivoire, comme l'impie Achab !

Antipas brisa la cordelette du cachet suspendu à sa poitrine, et le lança dans la fosse, en lui commandant de se taire.

La voix répondit :

— « Je crierai comme un ours, comme un âne sauvage, comme une femme qui enfante !

« Le châtiment est déjà dans ton inceste. Dieu t'afflige de la stérilité du mulet ! »

Et des rires s'élevèrent, pareils au clapotement des flots.

Vitellius s'obstinait à rester. L'interprète, d'un ton impassible, redisait, dans la langue des Romains, toutes les injures que Iaokanann rugissait dans la sienne. Le Tétrarque et Hérodiàs étaient forcés de les subir deux fois. Il haletait, pendant qu'elle observait béante le fond du puits.

L'homme effroyable se renversa la tête ; et, empoignant les barreaux, y colla son visage, qui avait l'air d'une broussaille, où étincelaient deux charbons :

— « Ah ! c'est toi, Iézabel !

« Tu as pris son cœur avec le craquement de ta chaussure. Tu hennissais comme une cavale. Tu as dressé ta couche sur les monts, pour accomplir tes sacrifices !

« Le Seigneur arrachera tes pendants d'oreilles, tes robes de pourpre, tes voiles de lin, les anneaux de tes bras, les bagues de tes pieds, et les petits croissants d'or qui tremblent sur ton front, tes

miroirs d'argent, tes éventails en plumes d'autruche, les patins de nacre qui haussent ta taille, l'orgueil de tes diamants, les senteurs de tes cheveux, la peinture de tes ongles, tous les artifices de ta mollesse; et les cailloux manqueront pour lapider l'adultère ! »

Elle chercha du regard une défense autour d'elle. Les Pharisiens baissaient hypocritement leurs yeux. Les Sadducéens tournaient la tête, craignant d'offenser le Proconsul. Antipas paraissait mourir.

La voix grossissait, se développait, roulait avec des déchirements de tonnerre, et, l'écho dans la montagne la répétant, elle foudroyait Machærous d'éclats multipliés.

— « Étale-toi dans la poussière, fille de Babylone ! Fais moudre la farine ! Ote ta ceinture, détache ton soulier, trousse-toi, passe les fleuves ! ta honte sera découverte, ton opprobre sera vu ! tes sanglots te briseront les dents ! L'Éternel exècre la puanteur de tes crimes ! Maudite ! maudite ! Crève comme une chienne ! »

La trappe se ferma, le couvercle se rabattit. Mannaëi voulait étrangler Iaokanann.

Hérodiad disparut. Les Pharisiens étaient scandalisés. Antipas, au milieu d'eux, se justifiait.

— « Sans doute, » reprit Éléazar, « il faut épouser la femme de son frère, mais Hérodiad n'était pas veuve, et de plus elle avait un enfant, ce qui constituait l'abomination. »

— « Erreur ! erreur ! » objecta le Sadducéen Jonathas. « La Loi condamne ces mariages, sans les proscrire absolument. »

— « N'importe ! On est pour moi bien injuste ! » disait Antipas, « car, enfin, Absalon a couché avec les femmes de son père, Juda avec sa bru, Ammon avec sa sœur, Lot avec ses filles. »

Aulus, qui venait de dormir, reparut à ce moment-là. Quand il fut instruit de l'affaire, il approuva le Tétrarque. On ne devait point se gêner pour de pareilles sottises ; et il riait beaucoup du blâme des prêtres, et de la fureur de Iaokanann.

Hérodiad, au milieu du perron, se retourna vers lui.

— « Tu as tort, mon maître ! Il ordonne au peuple de refuser l'impôt. »

— « Est-ce vrai ? » demanda tout de suite le Publicain.

Les réponses furent généralement affirmatives. Le Tétrarque les renforçait.

Vitellius songea que le prisonnier pouvait s'enfuir ; et comme la conduite d'Antipas lui semblait douteuse, il établit des sentinelles aux portes, le long des murs et dans la cour.

Ensuite, il alla vers son appartement. Les députations des prêtres l'accompagnèrent.

Sans aborder la question de la sacrificature, chacune émettait ses griefs.

Tous l'obsédaient. Il les congédia.

Jonathas le quittait, quand il aperçut, dans un créneau, Antipas causant avec un homme à longs cheveux et en robe blanche, un Essénien ; et il regretta de l'avoir soutenu.

Une réflexion avait consolé le Tétrarque. Iaokanann ne dépendait plus de lui ; les Romains s'en chargeaient. Quel soulagement ! Phanuel se promenait alors sur le chemin de ronde.

Il l'appela, et, désignant les soldats :

— « Ils sont les plus forts ! je ne peux le délivrer ! ce n'est pas ma faute ! »

La cour était vide. Les esclaves se reposaient. Sur la rougeur du ciel, qui enflammait l'horizon, les moindres objets perpendiculaires se détachaient en noir. Antipas distingua les salines à l'autre bout de la mer Morte, et ne voyait plus les tentes des Arabes. Sans doute ils étaient partis ? La lune se levait ; un apaisement descendait dans son cœur.

Phanuel, accablé, restait le menton sur la poitrine. Enfin, il révéla ce qu'il avait à dire.

Depuis le commencement du mois, il étudiait le ciel avant l'aube, la constellation de Persée se trouvant au zénith. Agalah se montrait à peine, Algol brillait moins, Mira-Cœti avait disparu ;

d'où il augurait la mort d'un homme considérable, cette nuit même, dans Machærous.

Lequel ? Vitellius était trop bien entouré. On n'exécuterait pas Iakanann. — « C'est donc moi ! » pensa le Tétrarque.

Peut-être que les Arabes allaient revenir ? Le Proconsul découvrirait ses relations avec les Parthes ! Des sicaires de Jérusalem escortaient les prêtres ; ils avaient sous leurs vêtements des poignards ; et le Tétrarque ne doutait pas de la science de Phanuel.

Il eut l'idée de recourir à Hérodiàs. Il la haïssait pourtant. Mais elle lui donnerait du courage ; et tous les liens n'étaient pas rompus de l'ensorcellement qu'il avait autrefois subi.

Quand il entra dans sa chambre, du cinnamome fumait sur une vasque de porphyre ; et des poudres, des onguents, des étoffes pareilles à des nuages, des broderies plus légères que des plumes, étaient dispersées.

Il ne dit pas la prédiction de Phanuel, ni sa peur des Juifs et des Arabes ; elle l'eût accusé d'être lâche. Il parla seulement des Romains ; Vitellius ne lui avait rien confié de ses projets militaires. Il le supposait ami de Caius, que fréquentait Agrippa ; et il serait envoyé en exil, ou peut-être on l'égorgerait.

Hérodiàs, avec une indulgence dédaigneuse, tâcha de la rassurer. Enfin, elle tira d'un petit coffre une médaille bizarre, ornée du profil de Tibère. Cela suffisait à faire pâlir les licteurs et fondre les accusations.

Antipas, ému de reconnaissance, lui demanda comment elle l'avait.

— « On me l'a donnée, » reprit-elle.

Sous une portière, en face, un bras nu s'avança, un bras jeune, charmant et comme tourné dans l'ivoire par Polyclète. D'une façon un peu gauche, et cependant gracieuse, il ramait dans l'air, pour saisir une tunique oubliée sur une escabelle, près de la muraille.

Une vieille femme la passa doucement, en écartant le rideau.

Le Tétrarque eut un souvenir, qu'il ne pouvait préciser.

— « Cette esclave est-elle à toi ? »

— Que t'importe ? » répondit Hérodiàs.



III

Les convives emplissaient la salle du festin.

Elle avait trois nefs, comme une basilique, et que séparaient des colonnes en bois d'algumim, avec des chapiteaux de bronze couverts de sculptures. Deux galeries à claire-voie s'appuyaient dessus ; et une troisième, en filigrane d'or, se bombait au fond, vis-à-vis d'un cintre énorme, qui s'ouvrait à l'autre bout.

Des candélabres, brûlant sur les tables alignées dans toute la longueur du vaisseau, faisaient des buissons de feux, entre les coupes de terre peinte et les plats de cuivre, les cubes de neige, les monceaux de raisin ; mais ces clartés rouges se perdaient progressivement, à cause de la hauteur du plafond, et des points lumineux brillaient, comme des étoiles, la nuit, à travers des branches. Par l'ouverture de la grande baie, on apercevait des flambeaux sur les terrasses des maisons ; car Antipas fêtait ses amis, son peuple, et tous ceux qui s'étaient présentés.

Des esclaves, alertes comme des chiens et les orteils dans des sandales de feutre, circulaient, en portant des plateaux.

La table proconsulaire occupait, sous la tribune dorée, une estrade en planches de sycomore. Des tapis de Babylone l'enfermaient dans une espèce de pavillon.

Trois lits d'ivoire, un en face et deux sur les flancs, contenaient Vitellius, son fils et Antipas ; le Proconsul étant près de la porte, à gauche, Aulus à droite, le Tétrarque au milieu.

Il avait un lourd manteau noir, dont la trame disparaissait sous des applications de couleur, du fard aux pommettes, la barbe en éventail, et de la poudre d'azur dans ses cheveux, serrés par un diadème de pierreries. Vitellius gardait son baudrier de pourpre, qui descendait

en diagonale sur une toge de lin. Aulus s'était fait nouer dans le dos les manches de sa robe en soie violette, lamée d'argent. Les boudins de sa chevelure formaient des étages, et un collier de saphirs étincelait à sa poitrine, grasse et blanche comme celle d'une femme. Près de lui, sur une natte et jambes croisées, se tenait un enfant très beau, qui souriait toujours. Il l'avait vu dans les cuisines, ne pouvait plus s'en passer, et, ayant peine à retenir son nom chaldéen, l'appelait simplement : « l'Asiatique. » De temps à autre, il s'étalait sur le triclinium. Alors, ses pieds nus dominaient l'assemblée.

De ce côté-là, il y avait des prêtres et les officiers d'Antipas, des habitants de Jérusalem, les principaux des villes grecques ; et, sous le Proconsul : Marcellus avec les publicains, des amis du Tétrarque, les personnages de Kana, Ptolémaïde, Jéricho ; puis, pêle-mêle, des montagnards du Liban, et les vieux soldats d'Hérode : douze Thraces, un Gaulois, deux Germains, des chasseurs de gazelles, des pâtres de l'Idumée, le sultan de Palmyre, des marins d'Éziongaber. Chacun avait devant soi une galette de pâte molle, pour s'essuyer les doigts ; et les bras, s'allongeant comme des cous de vautour, prenaient des olives, des pistaches, des amandes. Toutes les figures étaient joyeuses, sous des couronnes de fleurs.

Les Pharisiens les avaient repoussées comme indécence romaine. Ils frissonnèrent quand on les aspergea de galbanum et d'encens, composition réservée aux usages du Temple.

Aulus en frotta son aisselle ; et Antipas lui en promit tout un chargement, avec trois couffes de ce véritable baume, qui avait fait convoiter la Palestine à Cléopâtre.

Un capitaine de sa garnison de Tibériade, survenu tout à l'heure, s'était placé derrière lui, pour l'entretenir d'événements extraordinaires. Mais son attention était partagée entre le Proconsul et ce qu'on disait aux tables voisines.

On y causait de Iaokanann et des gens de son espèce ; Simon de Gittoï lavait les péchés avec du feu. Un certain Jésus...

— « Le pire de tous, » s'écria Éléazar. « Quel infâme bateleur ! »

Derrière le Tétrarque, un homme se leva, pâle comme la bordure de sa chlamyde. Il descendit l'estrade, et, interpellant les Phariséens :

— « Mensonge ! Jésus fait des miracles ! »

Antipas désirait en voir.

— « Tu aurais dû l'amener ! Renseigne-nous ! »

Alors il conta que lui, Jacob, ayant une fille malade, s'était rendu à Capharnaüm, pour supplier le Maître de vouloir la guérir. Le Maître avait répondu : « Retourne chez toi, elle est guérie ! » Et il l'avait trouvée sur le seuil, étant sortie de sa couche quand le gnomon du palais marquait la troisième heure, l'instant même où il abordait Jésus.

Certainement, objectèrent les Pharisiens, il existait des pratiques, des herbes puissantes ! Ici même, à Machærous, quelquefois, on trouvait le baaras qui rend invulnérable ; mais guérir sans voir ni toucher était une chose impossible, à moins que Jésus n'employât les démons.

Et les amis d'Antipas, les principaux de la Galilée, reprirent, en hochant la tête :

— « Les démons, évidemment. »

Jacob, debout entre leur table et celle des prêtres, se taisait d'une manière hautaine et douce.

Ils le sommaient de parler :

— « Justifie son pouvoir ! »

Il courba les épaules, et à voix basse, lentement, comme effrayé de lui-même :

— « Vous ne savez donc pas que c'est le Messie ? »

Tous les prêtres se regardèrent ; et Vitellius demanda l'explication du mot. Son interprète fut une minute avant de répondre.

Ils appelaient ainsi un libérateur qui leur apporterait la jouissance de tous les biens et la domination de tous les peuples. Quelques-uns même soutenaient qu'il fallait compter sur deux. Le premier serait vaincu par Gog et Magog, des démons du Nord ; mais l'autre exter-

minerait le Prince du Mal; et, depuis des siècles, ils l'attendaient à chaque minute.

Les prêtres s'étaient concertés. Éléazar prit la parole.

D'abord le Messie serait enfant de David, et non d'un charpentier; il confirmerait la Loi. Ce Nazaréen l'attaquait; et, argument plus fort, il devait être précédé de la venue d'Élie.

Jacob répliqua :

— « Mais il est venu, Élie ! »

— « Élie ! Élie ! » répéta la foule, jusqu'à l'autre bout de la salle.

Tous, par l'imagination, apercevaient un vieillard sous un vol de corbeaux, la foudre allumant un autel, des pontifes idolâtres jetés aux torrents; et les femmes, dans les tribunes, songeaient à la veuve de Sarepta.

Jacob s'épuisait à redire qu'il le connaissait ! Il l'avait vu ! et le peuple aussi !

— « Son nom ? »

Alors, il cria de toutes ses forces :

— « Iaokanann ! »

Antipas se renversa comme frappé en pleine poitrine. Les Sadducéens avaient bondi sur Jacob. Éléazar pérerait, pour se faire écouter.

Quand le silence fut établi, il drapa son manteau, et comme un juge posa des questions.

— « Puisque le prophète est mort... »

Des murmures l'interrompirent. On croyait Élie disparu seulement.

Il s'emporta contre la foule, et, continuant son enquête :

— « Tu penses qu'il est ressuscité ? »

— « Pourquoi pas ? » dit Jacob.

Les Sadducéens haussèrent les épaules; Jonathas, écarquillant ses petits yeux, s'efforçait de rire comme un bouffon. Rien de plus sot que la prétention du corps à la vie éternelle; et il déclama, pour le Proconsul, ce vers d'un poète contemporain :

Nec crescit, nec post mortem durare videtur.

Mais Aulus était penché au bord du triclinium, le front en sueur, le visage vert, les poings sur l'estomac.

Les Sadducéens feignirent un grand émoi, — le lendemain, la sacrificature leur fut rendue; — Antipas étalait du désespoir; Vitellius demeurait impassible. Ses angoisses étaient pourtant violentes; avec son fils il perdait sa fortune.

Aulus n'avait pas fini de se faire vomir, qu'il voulut remanger.

— « Qu'on me donne de la râpura de marbre, du schiste de Naxos, de l'eau de mer, n'importe quoi ! Si je prenais un bain ? »

Il croqua de la neige, puis, ayant balancé entre une terrine de Commagène et des merles roses, se décida pour des courges au miel. L'Asiatique le contemplait, cette faculté d'engloutissement dénotant un être prodigieux et d'une race supérieure.

On servit des rognons de taureau, des loirs, des rossignols, des hachis dans des feuilles de pampre; et les prêtres discutaient sur la résurrection. Ammonius, élève de Philon le Platonicien, les jugeait stupides, et le disait à des Grecs qui se moquaient des oracles. Marcellus et Jacob s'étaient joints. Le premier narrait au second le bonheur qu'il avait ressenti sous le baptême de Mithra, et Jacob l'engageait à suivre Jésus. Les vins de palme et de tamaris, ceux de Safet et de Byblos, coulaient des amphores dans les cratères, des cratères dans les coupes, des coupes dans les gosiers; on bavardait, les cœurs s'épanchaient. Iaçim, bien que Juif, ne cachait plus son adoration des planètes. Un marchand d'Aphaka ébahissait des nomades, en détaillant les merveilles du temple d'Hiérapolis; et ils demandaient combien coûterait le pèlerinage. D'autres tenaient à leur religion natale. Un Germain presque aveugle chantait un hymne célébrant ce promontoire de la Scandinavie, où les dieux apparaissent avec les rayons de leurs figures; et des gens de Sichem ne mangèrent pas de tourterelles, par déférence pour la colombe Azima.

Plusieurs causaient debout, au milieu de la salle; et la vapeur des haleines avec les fumées des candélabres faisait un brouillard dans l'air. Phanuel passa le long des murs. Il venait encore d'étudier le fir-

mament, mais n'avancait pas jusqu'au Tétrarque, redoutant les taches d'huile qui, pour les Esséniens, étaient une grande souillure.

Des coups retentirent contre la porte du château.

On savait maintenant que Iaokanann s'y trouvait détenu. Des hommes avec des torches grimpaient le sentier; une masse noire fourmillait dans le ravin; et ils hurlaient de temps à autre :

— « Iaokanann ! Iaokanann ! »

— « Il dérange tout ! » dit Jonathas.

— « On n'aura plus d'argent, s'il continue ! » ajoutèrent les Pharisiens.

Et des récriminations partaient :

— « Protége-nous ! »

— « Qu'on en finisse ! »

— « Tu abandonnes la religion ! »

— « Impie comme les Hérode ! »

— « Moins que vous ! » répliqua Antipas. « C'est mon père qui a édifié votre temple ! »

Alors, les Pharisiens, les fils des proscrits, les partisans des Matathias, accusèrent le Tétrarque des crimes de sa famille.

Ils avaient des crânes pointus, la barbe hérissée, des mains faibles et méchantes, ou la face camuse, de gros yeux ronds, l'air de bouledogues. Une douzaine, scribes et valets des prêtres, nourris par le rebut des holocaustes, s'élancèrent jusqu'au bas de l'estrade; et avec des couteaux ils menaçaient Antipas, qui les haranguait, pendant que les Sadducéens le défendaient mollement. Il aperçut Mannaëi, et lui fit signe de s'en aller, Vitellius indiquant par sa contenance que ces choses ne le regardaient pas.

Les Pharisiens, restés sur leurs triclinium, se mirent dans une fureur démoniaque. Ils brisèrent les plats devant eux. On leur avait servi le ragoût chéri de Mécène, de l'âne sauvage, une viande immonde.

Aulus les railla à propos de la tête d'âne, qu'ils honoraient, disait-on, et débita d'autres sarcasmes sur leur antipathie du pourceau. C'était sans doute parce que cette grosse bête avait tué leur Bacchus;

et ils aimaient trop le vin, puisqu'on avait découvert dans le Temple une vigne d'or.

Les prêtres ne comprenaient pas ses paroles. Phinée, Galiléen d'origine, refusa de les traduire. Alors sa colère fut démesurée, d'autant plus que l'Asiatique, pris de peur, avait disparu; et le repas lui déplaisait, les mets étant vulgaires, point déguisés suffisamment! Il se calma, en voyant des queues de brebis syriennes, qui sont des paquets de graisse.

Le caractère des Juifs semblait hideux à Vitellius. Leur dieu pouvait bien être Moloch, dont il avait rencontré des autels sur la route; et les sacrifices d'enfants lui revinrent à l'esprit, avec l'histoire de l'homme qu'ils engraisaient mystérieusement. Son cœur de Latin était soulevé de dégoût par leur intolérance, leur rage iconoclaste, leur achoppement de brute. Le Proconsul voulait partir. Aulus s'y refusa.

La robe abaissée jusqu'aux hanches, il gisait derrière un monceau de victuailles, trop repu pour en prendre, mais s'obstinant à ne point les quitter.

L'exaltation du peuple grandit. Ils s'abandonnèrent à des projets d'indépendance. On rappelait la gloire d'Israël. Tous les conquérants avaient été châtiés : Antigone, Crassus, Varus...

— « Misérables ! » dit le Proconsul; car il entendait le syriaque; son interprète ne servait qu'à lui donner du loisir pour répondre.

Antipas, bien vite, tira la médaille de l'Empereur, et, l'observant avec tremblement, il la présentait du côté de l'image.

Les panneaux de la tribune d'or se déployèrent tout à coup et, à la splendeur des cierges, entre ses esclaves et des festons d'anémone, Hérodiad apparut, coiffée d'une mitre assyrienne qu'une mentonnière attachait à son front; ses cheveux en spirales s'épandaient sur un péplos d'écarlate, fendu dans la longueur des manches. Deux monstres en pierre, pareils à ceux du trésor des Atrides, se dressant contre la porte, elle ressemblait à Cybèle accotée de ses lions; et du haut de la balustrade qui dominait Antipas, avec une patère à la main, elle cria :

— « Longue vie à César ! »

Cet hommage fut répété par Vitellius, Antipas et les prêtres.

Mais il arriva du fond de la salle un bourdonnement de surprise et d'admiration. Une jeune fille venait d'entrer.

Sous un voile bleuâtre lui cachant la poitrine et la tête, on distinguait les arcs de ses yeux, les calcédoines de ses oreilles, la blancheur de sa peau. Un carré de soie gorge-pigeon, en couvrant les épaules, tenait aux reins par une ceinture d'orfèvrerie. Ses caleçons noirs étaient semés de mandragores, et d'une manière indolente elle faisait claquer de petites pantoufles en duvet de colibri.

Sur le haut de l'estrade, elle retira son voile. C'était Hérodiad, comme autrefois dans sa jeunesse. Puis, elle se mit à danser.

Ses pieds passaient l'un devant l'autre, au rythme de la flûte et d'une paire de crotales. Ses bras arrondis appelaient quelqu'un, qui s'enfuyait toujours. Elle le poursuivait, plus légère qu'un papillon, comme une Psyché curieuse, comme une âme vagabonde, et semblait prête à s'envoler.

Les sons funèbres de la gingras remplacèrent les crotales. L'accablement avait suivi l'espoir. Ses attitudes exprimaient des soupirs, et toute sa personne une telle langueur qu'on ne savait pas si elle pleurait un dieu, ou se mourait dans sa caresse. Les paupières entrecloses, elle se tordait la taille, balançait son ventre avec des ondulations de houle, faisait trembler ses deux seins, et son visage demeurait immobile, et ses pieds n'arrêtaient pas.

Vitellius la compara à Mnester, le pantomime. Aulus vomissait encore. Le Tétrarque se perdait dans un rêve, et ne songeait plus à Hérodiad. Il crut la voir près des Sadducéens. La vision s'éloigna.

Ce n'était pas une vision. Elle avait fait instruire, loin de Machærous, Salomé sa fille, que le Tétrarque aimerait; et l'idée était bonne. Elle en était sûre, maintenant !

Puis, ce fut l'emportement de l'amour qui veut être assouvi. Elle dansa comme les prêtresses des Indes, comme les Nubiennes des cataractes, comme les bacchantes de Lydie. Elle se renversait de tous

les côtés, pareille à une fleur que la tempête agite. Les brillants de ses oreilles sautaient, l'étoffe de son dos chatoyait; de ses bras, de ses pieds, de ses vêtements jaillissaient d'invisibles étincelles, qui enflammaient les hommes. Une harpe chanta; la multitude y répondit par des acclamations. Sans fléchir ses genoux en écartant les jambes, elle se courba si bien que son menton frôlait le plancher; et les nomades habitués à l'abstinence, les soldats de Rome experts en débauches, les avarès publicains, les vieux prêtres aigris par les disputes, tous, dilatant leurs narines, palpitaient de convoitise.

Ensuite, elle tourna autour de la table d'Antipas, frénétiquement, comme le rhombe des sorcières; et d'une voix que des sanglots de volupté entrecoupaient, il lui disait : — « Viens ! viens ! » Elle tournait toujours; les tympanons sonnaient à éclater, la foule hurlait. Mais le Tétrarque criait plus fort :

— « Viens ! viens ! Tu auras Capharnaüm ! la plaine de Tibérias ! mes citadelles ! la moitié de mon royaume ! »

Elle se jeta sur les mains, les talons en l'air, parcourut ainsi l'estrade, comme un grand scarabée, et s'arrêta brusquement.

Sa nuque et ses vertèbres faisaient un angle droit. Les fourreaux de couleur qui enveloppaient ses jambes, lui passant par-dessus l'épaule, comme des arcs-en-ciel, accompagnaient sa figure, à une coudée du sol. Ses lèvres étaient peintes, ses sourcils très noirs, ses yeux presque terribles, et des gouttelettes, à son front, semblaient une vapeur sur du marbre blanc.

Elle ne parlait pas. Ils se regardaient.

Un claquement de doigts se fit dans la tribune. Elle y monta, reparut; et, en zézayant un peu, prononça ces mots, d'un air enfantin :

— « Je veux que tu me donnes, dans un plat, la tête..... »

Elle avait oublié le nom, mais reprit en souriant :

— « La tête de Iaokanann ! »

Le Tétrarque s'affaissa sur lui-même, écrasé.

Il était contraint par sa parole, et le peuple attendait. Mais la mort qu'on lui avait prédite, en s'appliquant à un autre, peut-être

détournerait la sienne? Si Iaokanann était véritablement Élie, il pourrait s'y soustraire; s'il ne l'était pas, le meurtre n'avait plus d'importance.

Mannaëi était à ses côtés, et comprit son intention.

Vitellius le rappela pour lui confier le mot d'ordre, des sentinelles gardant la fosse.

Ce fut un soulagement. Dans une minute, tout serait fini !

Cependant, Mannaëi n'était guère prompt en besogne.

Il rentra, mais bouleversé.

Depuis quarante ans il exerçait la fonction de bourreau. C'était lui qui avait noyé Aristobule, étranglé Alexandre, brûlé vif Matathias, décapité Zosime, Pappus, Joseph et Antipater; et il n'osait tuer Iaokanann ! Ses dents claquaient, tout son corps tremblait.

Il avait aperçu devant la fosse le Grand Ange des Samaritains, tout couvert d'yeux et brandissant un immense glaive, rouge et dentelé comme une flamme. Deux soldats amenés en témoignage pouvaient le dire.

Ils n'avaient rien vu, sauf un capitaine juif, qui s'était précipité sur eux, et qui n'existait plus.

La fureur d'Hérodiade dégorgea en un torrent d'injures populaires et sanglantes. Elle se cassa les ongles au grillage de la tribune, et les deux lions sculptés semblaient mordre ses épaules et rugir comme elle.

Antipas l'imita, les prêtres, les soldats, les Pharisiens, tous réclamant une vengeance, et les autres, indignés qu'on retardât leur plaisir.

Mannaëi sortit, en se cachant la face.

Les convives trouvèrent le temps encore plus long que la première fois. On s'ennuyait.

Tout à coup, un bruit de pas se répercuta dans les couloirs. Le malaise devenait intolérable.

La tête entra; — et Mannaëi la tenait par les cheveux, au bout de son bras, fier de applaudissements.

Quand il l'eut mise sur un plat, il l'offrit à Salomé.

Elle monta lestement dans la tribune; plusieurs minutes après, la tête fut rapportée par cette vieille femme que le Tétrarque avait distinguée le matin sur la plate-forme d'une maison, et tantôt dans la chambre d'Hérodiàs.

Il se reculait pour ne pas la voir. Vitellius y jeta un regard indifférent.

Mannaëi descendit l'estrade, et l'exhiba aux capitaines romains, puis à tous ceux qui mangeaient de ce côté.

Ils l'examinèrent.

La lame aiguë de l'instrument, glissant du haut en bas, avait entamé la mâchoire. Une convulsion tirait les coins de la bouche. Du sang, caillé déjà, parsemait la barbe. Les paupières closes étaient blêmes comme des coquilles; et les candélabres à l'entour envoyaient des rayons.

Elle arriva à la table des prêtres. Un Pharisien la retourna curieusement; et Mannaëi l'ayant remise d'aplomb, la posa devant Aulus, qui en fut réveillé. Par l'ouverture de leurs cils, les prunelles mortes et les prunelles éteintes semblaient se dire quelque chose.

Ensuite Mannaëi, la présenta à Antipas. Des pleurs coulèrent sur les joues du Tétrarque.

Les flambeaux s'éteignaient. Les convives partirent; et il ne resta plus dans la salle qu'Antipas, les mains contre ses tempes, et regardant toujours la tête coupée, tandis que Phanuel, debout au milieu de la grande nef, murmurait des prières, les bras étendus.

A l'instant où se levait le soleil, deux hommes, expédiés autrefois par Iaokanann, survinrent, avec la réponse si longtemps espérée.

Ils la confièrent à Phanuel, qui en eut un ravissement.

Puis il leur montra l'objet lugubre, sur le plateau, entre les débris du festin. Un des hommes lui dit :

— « Console-toi ! Il est descendu chez les morts annoncer le Christ ! »

L'Essénien comprenait maintenant ces paroles : « Pour qu'il croisse, il faut que je diminue. »

Et tous les trois, ayant pris la tête de Iaokanann, s'en allèrent du côté de la Galilée.

Comme elle était très lourde, ils la portaient alternativement.



THÉÂTRE

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

THÉÂTRE

LE CANDIDAT — LE CHÂTEAU DES CŒURS

LE SEXE FAIBLE — LOYS XI

LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE

PIERROT AU SÉRAIL — UNE NUIT DE DON JUAN

(TEXTE DÉFINITIF DE LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER)

ÉDITION DU CENTENAIRE

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE

F. SANT'ANDREA ET L. MARCEROU

110, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 110

—
1924

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 exemplaires sur papier de Hollande avec les originaux
lettrés de A à L. (Hors commerce).

750 exemplaires sur papier Lafuma de Voiron
numérotés de 13 à 762.

100 exemplaires numérotés de 1 A. M. à 100 A. M.

LE CANDIDAT

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

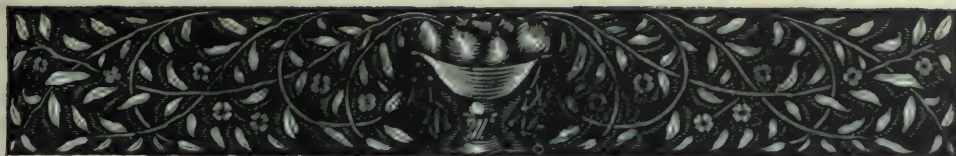
Représentée sur le Théâtre du Vaudeville, les 11, 12, 13 et 14 mars 1874.

PERSONNAGES

ROUSSELIN, 56 ans	MM. DELANNOY.
MUREL, 34 ans	GOUDRY.
GRUCHET, 60 ans	SAINT-GERMAIN.
JULIEN DUPRAT, 24 ans	TRAIN.
LE COMTE DE BOUVIGNY, 65 ans	THOMASSE.
ONÉSIME, son fils, 20 ans	RICHARD.
DODART, notaire, 60 ans	MICHEL.
PIERRE, domestique de M. Rousselin	CH. JOLIET.
M ^{me} ROUSSELIN, 38 ans	M ^{mes} H. NEVEUX.
LOUISE, sa fille, 18 ans	J. BERNHARDT.
Miss ARABELLE, institutrice, 30 ans	DAMAIN.
FÉLICITÉ, bonne de Gruchet	BOUTHIÉ.
MARCHAIS	MM. ROYER.
HEURTELOT	LACROIX.
LEDRU	CORNAGLI.
HOMBOURG	COLSON.
VOINCHET	MOISSON.
BEAUMESNIL	FAUVRE.
UN GARDE CHAMPÊTRE	BOURCE.
LE PRÉSIDENT DE LA RÉUNION ÉLECTORALE	JACQUIER.
UN GARÇON DE CAFÉ	VAILLANT.
UN MENDIANT	JOURDAN.
PAYSANS, OUVRIERS, ETC.	

L'action se passe en province.

Les mots entre crochets ont été supprimés par LA CENSURE.



LE CANDIDAT



ACTE PREMIER

Chez M. Rousselin. — Un jardin. — Pavillon à droite. — Une grille occupant le côté gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

MUREL, PIERRE, *domestique.*

Pierre est debout, en train de lire un journal. — Murel entre, tenant un gros bouquet qu'il donne à Pierre.

MUREL. — Pierre, où est M. Rousselin ?

PIERRE. — Dans son cabinet, monsieur Murel ; ces dames sont dans le parc avec leur Anglaise et M. Onésime... de Bouvigny !

MUREL. — Ah ! cette espèce de cagot [séminariste] à moitié gandin ? J'attendrai qu'il soit parti, car sa vue seule me déplaît tellement !...

PIERRE. — Et à moi donc !

MUREL. — A toi aussi ! Pourquoi ?

PIERRE. — Un gringalet ! fiérot ! pingre ! Et puis, j'ai idée qu'il vient chez nous... (*Mystérieusement.*) C'est pour Mademoiselle !

MUREL, *à demi-voix.* — Louise ?

PIERRE. — Parbleu ! sans cela les Bouvigny, qui sont des nobles, ne feraient pas tant de salamaecs à nos bourgeois !

MUREL, *à part*. — Ah ! ah ! attention ! (*Haut*.) N'oublie pas de m'avertir lorsque des messieurs, tout à l'heure, viendront pour parler à ton maître.

PIERRE. — Plusieurs ensemble ? Est-ce que ce serait... par rapport aux élections ?... On en cause...

MUREL. — Assez ! Écoute-moi ! Tu vas me faire le plaisir d'aller chez Heurtelot le cordonnier, et prie-le de ma part...

PIERRE. — Vous, le prier, monsieur Murel !

MUREL. — N'importe ! Dis-lui qu'il n'oublie rien !

PIERRE. — Entendu !

MUREL. — Et qu'il soit exact ! qu'il amène tout son monde !

PIERRE. — Suffit, Monsieur ! j'y cours !

Il sort.

SCÈNE II

MUREL, GRUCHET

MUREL. — Eh ! c'est monsieur Gruchet, si je ne me trompe ?

GRUCHET. — En personne ! Pierre-Antoine pour vous servir.

MUREL. — Vous êtes devenu si rare dans la maison !

GRUCHET. — Que voulez-vous ? avec le nouveau genre des Rousselin ! Depuis qu'ils fréquentent Bouvigny, — un joli coco encore, celui-là, — ils font des embarras !...

MUREL. — Comment ?

GRUCHET. — Vous n'avez donc pas remarqué que leur domestique maintenant porte des guêtres ! Madame ne sort plus qu'avec deux chevaux, et dans les dîners qu'ils donnent, — du moins, c'est Félicité, ma servante, qui me l'a dit, — on change de couvert à chaque assiette.

MUREL. — Tout cela n'empêche pas Rousselin d'être généreux, serviable !

GRUCHET. — Oh ! d'accord ! plus bête que méchant ! Et pour surcroît de ridicule, le voilà qui ambitionne la députation ! Il déclame tout seul devant son armoire à glace, et la nuit, il prononce en rêve des mots parlementaires.

MUREL, *riant*. — En effet !

GRUCHET. — Ah ! c'est que ce titre-là sonne bien, député !!! Quand on vous annonce : « Monsieur un tel, député, » alors, on s'incline ! Sur une carte de visite, après le nom, « député », ça flatte l'œil. Et en voyage, dans un théâtre, n'importe où, si une contestation s'élève, qu'un individu soit insolent, ou

même qu'un agent de police vous pose la main sur le collet : « Vous ne savez donc pas que je suis député, Monsieur ! »

MUREL, *à part*. — Tu ne serais pas fâché de l'être, non plus, mon bonhomme !

GRUCHET. — Avec ça, comme c'est malin ! pourvu qu'on ait une maison bien montée, quelques amis, de l'entregent ⁽¹⁾ !

MUREL. — Eh ! mon Dieu ! quand Rousselin serait nommé !

GRUCHET. — Un moment ! S'il se porte, ce ne peut être que candidat juste-milieu ?

MUREL, *à part*. — Qui sait ?

GRUCHET. — Et alors, mon cher, nous ne devons pas... Car enfin nous sommes des libéraux ; votre position, naturellement, vous donne sur les ouvriers une influence !... Oh ! vous poussez même à leur égard les bons offices très loin ! Je suis pour le peuple, moi, mais pas tant que vous ! Non... non !

MUREL. — Bref, en admettant que Rousselin se présente ?...

GRUCHET. — Je vote contre lui, c'est réglé !

MUREL, *à part*. — Ah ! j'ai eu raison d'être discret ! (*Haut.*) Mais avec de pareils sentiments, que venez-vous faire chez lui ?

GRUCHET. — C'est pour rendre service... à ce petit Julien.

MUREL. — Le rédacteur de *l'Impartial* ?... Vous, l'ami d'un poète !

GRUCHET. — Nous ne sommes pas amis ! Seulement, comme je le vois de temps à autre au cercle, il m'a prié de l'introduire chez Rousselin.

MUREL. — Au lieu de s'adresser à moi, un des actionnaires du journal ! Pourquoi ?

GRUCHET. — Je l'ignore !

MUREL, *à part*. — Voilà qui est drôle ! (*Haut.*) Eh bien, mon cher, vous êtes mal tombé !

GRUCHET. — La raison ?

MUREL, *à part*. — Ce Pierre qui ne revient pas ! J'ai toujours peur... (*Haut.*) La raison ? c'est que Rousselin déteste les bohèmes !

GRUCHET. — Celui-là, cependant...

MUREL. — Celui-là surtout ! et même depuis huit jours...

Il tire sa montre.

GRUCHET. — Ah ça ! Qui vous démange ? Vous paraissez tout inquiet.

(1) Le texte primitif de Flaubert était : *de l'intrigue*.

MUREL. — Certainement !

GRUCHET. — Les affaires, hein ?

MUREL. — Oui ! mes affaires !

GRUCHET. — Ah ! je vous l'avais bien dit ! ça ne m'étonne pas !...

MUREL. — De la morale, maintenant !

GRUCHET. — Dame, écoutez donc, chevaux de selle et de cabriolet, chasses pique-niques, est-ce que je sais, moi ! Que diable ! quand on est simplement le représentant d'une compagnie, on ne vit pas comme si on avait la caisse dans sa poche.

MUREL. — Eh ! mon Dieu, je payerai tout !

GRUCHET. — En attendant, puisque vous êtes gêné, pourquoi n'empruntez-vous pas à Rousselin ?

MUREL. — Impossible !

GRUCHET. — Vous m'avez bien emprunté à moi, et je suis moins riche.

MUREL. — Oh ! lui ! c'est autre chose !

GRUCHET. — Comment, autre chose ? un homme si généreux, serviable ! Vous avez un intérêt, mon gaillard, à ne pas vous déprécier dans la maison.

MUREL. — Pourquoi ?

GRUCHET. — Vous faites la cour à la jeune fille, espérant qu'un bon mariage...

MUREL. — Diable d'homme, va !... Oui, je l'adore... M^{me} Rousselin ! Au nom du ciel, pas d'allusion !

GRUCHET, *à part*. — Oh ! oh ! tu l'adores. Je crois que tu adores surtout sa dot !

SCÈNE III

MUREL, GRUCHET, M^{me} ROUSSELIN, ONÉSIME, LOUISE, MISS ARABELLE, *un livre à la main*.

MUREL, *présentant son bouquet à M^{me} Rousselin*. — Permettez-moi, Madame, de vous offrir...

MADAME ROUSSELIN, *jetant le bouquet sur le guéridon, à gauche*. — Merci, Monsieur !

MISS ARABELLE. — Oh ! les splendides gardénias !... et où peut-on trouver des fleurs aussi rares ?

MUREL. — Chez moi, miss Arabelle, dans ma serre !

ONÉSIME, *avec impertinence*. — Monsieur possède une serre ?

MUREL. — Chaude ! oui, Monsieur !

LOUISE. — Et rien ne lui coûte pour être agréable à ses amis.

MADAME ROUSSELIN. — Si ce n'est, peut-être, d'oublier ses préférences politiques.

MUREL, *à Louise, à demi-voix*. — Votre mère aujourd'hui est d'une froideur !...

LOUISE, *de même, comme pour l'apaiser*. — Oh !

MADAME ROUSSELIN, *à droite, assise devant une petite table*. — Ici, près de moi, cher Vicomte. Approchez, monsieur Gruchet ! Eh bien, a-t-on fini par découvrir un candidat ? Que dit-on ?

GRUCHET. — Une foule de choses, Madame. Les uns...

ONÉSIME, *lui coupant la parole*. — Mon père affirme que M. Rousselin n'aurait qu'à se présenter...

MADAME ROUSSELIN, *vivement*. — Vraiment ! c'est son avis ?

ONÉSIME. — Sans doute ! et tous nos paysans, qui savent que leur intérêt bien entendu s'accorde avec ses idées...

GRUCHET. — Cependant, elles diffèrent un peu des principes de 89 !

ONÉSIME, *riant aux éclats*. — Ah ! ah ! ah ! les immortels principes de 89 !

GRUCHET. — De quoi riez-vous ?

ONÉSIME. — Mon père rit toujours quand il entend ce mot-là.

GRUCHET. — Eh ! sans 89, il n'y aurait pas de députés !

MISS ARABELLE. — Vous avez raison, monsieur Gruchet, de défendre le Parlement. Lorsqu'un gentleman est là, il peut faire beaucoup de bien !

GRUCHET. — D'abord on habite Paris, pendant l'hiver.

MADAME ROUSSELIN. — Et c'est quelque chose !... Louise, rapproche-toi donc !... Car le séjour de la province, n'est-ce pas, monsieur Murel, à la longue fatigue ?

MUREL, *vivement*. — Oui, Madame ! (*Bas à Louise.*) On y peut cependant trouver le bonheur !

GRUCHET. — Comme si cette pauvre province ne contenait que des sots !

MISS ARABELLE, *avec exaltation*. — Oh ! non ! non ! Des cœurs nobles palpitent à l'ombre de nos vieux bois ; la rêverie se déroule plus largement sur les plaines ; dans des coins obscurs, peut-être, il y a des talents ignorés, un génie qui rayonnera !

Elle s'assied.

MADAME ROUSSELIN. — Quelle tirade, ma chère ! Vous êtes plus que jamais en veine poétique !

ONÉSIME. — Mademoiselle, en effet, sauf un léger accent, nous a détaillé tout à l'heure, le *Lac* de M. de Lamartine... d'une façon...

MADAME ROUSSELIN. — Mais vous connaissiez la pièce ?

ONÉSIME. — On ne m'a pas encore permis de lire cet auteur.

MADAME ROUSSELIN. — Je comprends ! une éducation... sérieuse ! (*Lui passant sur les poignets un écheveau de laine à dévider.*) Auriez-vous l'obligeance ?... Les bras toujours étendus ! fort bien !

ONÉSIME. — Oh ! je sais ! Et même, je suis pour quelque chose dans ce paysage en perles que vous a donné ma sœur Élisabeth !

MADAME ROUSSELIN. — Un ouvrage charmant ; il est suspendu dans ma chambre ! Louise, quand tu auras fini de regarder l'*Illustration*...

MUREL, *à part*. — On se méfie de moi ; c'est clair !

MADAME ROUSSELIN. — J'ai admiré, du reste, les talents de vos autres sœurs, la dernière fois que nous avons été au château de Bouvigny.

ONÉSIME. — [Ma mère y recevra prochainement la visite de mon grand oncle, l'évêque de Saint-Giraud.

MADAME ROUSSELIN. — Monseigneur de Saint-Giraud votre oncle !

ONÉSIME. — Oui ! le parrain de mon père.

MADAME ROUSSELIN. — Il nous oublie, le cher Comte, c'est un ingrat] (1) !

ONÉSIME. — Oh ! non ! car il a demandé pour tantôt un rendez-vous à M. Rousselin !

MADAME ROUSSELIN, *l'air satisfait*. — Ah !

ONÉSIME. — Il veut l'entretenir d'une chose... Et je crois même que j'ai vu entrer, tout à l'heure, maître Dodart.

MUREL, *à part*. — Le notaire ! Est-ce que déjà ?...

MISS ARABELLE. — En effet ! Et après est venu Marchais, l'épicier, puis M. Bondois, M. Liégeard, d'autres encore.

MUREL, *à part*. — Diable, qu'est-ce que cela veut dire ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROUSSELIN

LOUISE. — Ah ! papa !

(1) LA CENSURE ne permettant pas le mot *évêque* ni le mot *monseigneur*, Flaubert avait dû substituer : M^{me} ROUSSELIN : « ...au château de Bouvigny, mais votre père nous oublie. C'est un ingrat. »

ROUSSELIN, *le sourire aux lèvres*. — Regarde-le, mon enfant ! Tu peux en être frère ! (*Embrassant sa femme.*) Bonjour, ma chérie !

MADAME ROUSSELIN. — Que se passe-t-il ? cet air rayonnant...

ROUSSELIN, *apercevant Murel*. — Vous ici, mon bon Murel ! Vous savez déjà... et vous avez voulu être le premier !

MUREL. — Quoi donc ?

ROUSSELIN, *apercevant Gruchet*. — Gruchet aussi ! ah ! mes amis ! C'est bien ! Je suis touché ! Vraiment, tous mes concitoyens !...

GRUCHET. — Nous ne savons rien !

MUREL. — Nous ignorons complètement...

ROUSSELIN. — Mais ils sont là !... ils me pressent !

TOUS. — Qui donc ?

ROUSSELIN. — [Tout un comité] (1) qui me propose la candidature de l'arrondissement.

MUREL, *à part*. — Sapristi ! on m'a devancé !

MADAME ROUSSELIN. — Quel bonheur !

GRUCHET. — Et vous allez accepter peut-être ?

ROUSSELIN. — Pourquoi pas ? Je suis conservateur, moi !

MADAME ROUSSELIN. — Tu leur as répondu ?

ROUSSELIN. — Rien encore ! Je voulais avoir ton avis.

MADAME ROUSSELIN. — Accepte !

LOUISE. — Sans doute !

ROUSSELIN. — Ainsi, vous ne voyez pas d'inconvénient ?

TOUS. — Aucun. — Au contraire. — Va donc !

ROUSSELIN. — Franchement, vous pensez que je ferais bien ?

MADAME ROUSSELIN. — Oui ! oui !

ROUSSELIN. — Au moins, je pourrai dire que vous m'avez forcé.

Fausse sortie

MUREL, *l'arrêtant*. — Doucement ! un peu de prudence.

ROUSSELIN, *stupéfait*. — Pourquoi ?

MUREL. — Une pareille candidature n'est pas sérieuse !

ROUSSELIN. — Comment cela ?

(1) Il y avait dans le texte : « Un comité ministériel me propose. » LA CENSURE a interdit ministériel.

SCÈNE V

LES MÊMES, puis MARCHAIS, MAÎTRE DODART

MARCHAIS. — Serviteur à la compagnie ! Mesdames, faites excuse ! Les messieurs qui sont là m'ont dit d'aller voir ce que faisait M. Rousselin, et qu'il faut qu'il vienne ! et qu'il réponde oui !

ROUSSELIN. — Certainement !

MARCHAIS. — Parce que vous êtes une bonne pratique, et que vous ferez un bon député !

ROUSSELIN, *avec enivrement*. — Député !

DODART, *entrant*. — Eh ! mon cher, on s'impatiente, à la fin !

GRUCHET, *à part*. — Dodart ! encore un tartufe celui-là !

DODART, *à Onésime*. — Monsieur votre père, qui est dans la cour, désire vous parler.

MUREL. — Ah ! son père est là ?

GRUCHET, *à Murel*. — Il vient avec les autres. L'œil au guet, Murel !

MUREL. — Pardon, maître Dodart. (*A Rousselin.*) Imaginez un prétexte... (*A Marchais.*) Dites que M. Rousselin se trouve indisposé, et qu'il donnera sa réponse... tantôt. Vivement !

Marchais sort.

ROUSSELIN. — Voilà qui est trop fort, par exemple !

MUREL. — Eh ! on n'accepte pas une candidature, comme cela, à l'improviste !

ROUSSELIN. — Depuis trois ans je ne fais que d'y penser !

MUREL. — Mais vous allez commettre une bétise ! Demandez à M^e Dodart, homme plein de sagesse, et qui connaît la localité, s'il peut répondre de votre élection.

DODART. — En répondre, non ! J'y crois, cependant ! Dans ces affaires-là, après tout, on n'est jamais sûr de rien. D'autant plus que nous ne savons pas si nos adversaires...

GRUCHET. — Et ils sont nombreux, les adversaires !

ROUSSELIN. — Ils sont nombreux ?

MUREL. — Immensément ! (*A Dodart.*) Vous excuserez donc notre ami qui désire un peu de réflexion. (*A Rousselin.*) Ah ! si vous voulez risquer tout !

ROUSSELIN. — Il n'a peut-être pas tort ! (*A Dodart.*) Oui, priez-les...

DODART. — Eh ! bien, monsieur Onésime ? Allons !

MUREL. — Allons ! il faut obéir à papa !

ROUSSELIN, *à Murel*. — Comment, vous partez aussi ? Pourquoi ?

MUREL. — Cela est mon secret ! Tenez-vous tranquille ! vous verrez !

SCÈNE VI

ROUSSELIN, M^{me} ROUSSELIN, MISS ARABELLE,
GRUCHET

ROUSSELIN. — Que va-t-il faire ?

GRUCHET. — Je n'en sais rien !

MADAME ROUSSELIN. — Quelque extravagance !

GRUCHET. — Oui ; c'est un drôle de jeune homme ! J'étais venu pour avoir la permission de vous en présenter un autre.

ROUSSELIN. — Amenez-le !

GRUCHET. — Oh ! il peut fort bien ne pas vous convenir. Vous avez quelquefois des préventions ! En un mot, il se nomme M. Julien Duprat.

ROUSSELIN. — Ah ! non ! non !

GRUCHET. — Quelle idée !

ROUSSELIN. — Qu'on ne m'en parle pas, entendez-vous ! (*Apercevant, sur le guéridon, un journal.*) J'avais pourtant défendu chez moi l'admission de ce papier ! Mais je ne suis pas le maître, apparemment ! (*Examinant la feuille.*) Oui ! encore des vers !

GRUCHET. — Parbleu, puisque c'est un poète !

ROUSSELIN. — Je n'aime pas les poètes ! de pareils galopins...

MISS ARABELLE. — Je vous assure, Monsieur, que je lui ai parlé, une fois, à la promenade, sous les quinconces ; et il est... très bien !

GRUCHET. — Quand vous le recevriez !

ROUSSELIN. — Moins que jamais ! (*à Louise*) moins que jamais, ma fille !

LOUISE. — Oh ! je ne le défends pas !

ROUSSELIN. — Je l'espère bien... un misérable !

MISS ARABELLE, *violemment*. — Ah !

GRUCHET. — Mais pourquoi ?

ROUSSELIN. — Parce que.. Pardon, miss Arabelle ! (*A sa femme, montrant Louise.*) Oui, emmène-là ! J'ai besoin de m'expliquer avec Gruchet.

SCÈNE VII

ROUSSELIN, GRUCHET

GRUCHET, *assis sur le banc, à gauche.* — Je vous écoute.

ROUSSELIN, *prenant le journal.* — Le feuilleton est intitulé : « Encore à Elle ! »

« Les vieux sphinx accroupis, qui sont de pierre dure,
« Gémiraient sous la peine horrible qu'on endure
« Lorsque... »

Eh ! je me fiche bien de tes sphinx !

GRUCHET. — Moi aussi ; mais je ne comprends pas.

ROUSSELIN. — C'est la suite de la correspondance... indirecte.

GRUCHET. — Si vous vouliez vous expliquer plus clairement ?

ROUSSELIN. — Figurez-vous donc qu'il y a eu mardi huit jours, en me promenant dans mon jardin, le matin, de très bonne heure, — je suis agité maintenant, je ne dors plus, — voilà que je distingue, contre le mur de l'espalier, sur le treillage...

GRUCHET. — Un homme ?

ROUSSELIN. — Non, une lettre, une grande enveloppe, ça avait l'air d'une pétition, et qui portait pour adresse simplement : « A Elle ! » Je l'ai ouverte, comme vous pensez ; et j'ai lu... une déclaration d'amour en vers, mon ami !... quelque chose de brûlant... tout ce que la passion...

GRUCHET. — Et pas de signature, naturellement ? Aucun indice ?

ROUSSELIN. — Permettez ! La première chose à faire était de connaître la personne qui inspirait ce délire, et comme elle se trouvait décrite dans cette poésie même, car on y parlait de cheveux noirs, mon soupçon d'abord s'est porté sur Arabelle, notre institutrice, d'autant plus...

GRUCHET. — Mais elle est blonde !

ROUSSELIN. — Qu'est-ce que ça fait ? en vers, quelquefois, à cause de la rime, on met un mot pour un autre. Cependant, par délicatesse, vous comprenez, les Anglaises... je n'ai pas osé lui faire de questions.

GRUCHET. — Mais votre femme ?

ROUSSELIN. — Elle a haussé les épaules, en me disant : « Ne t'occupe donc pas de tout ça ! »

GRUCHET. — Et Julien, là dedans ?

ROUSSELIN. — Nous y voici ! Je vous prie de noter que la susdite poésie commençait par ces mots :

Quand j'aperçois ta robe entre les orangers !

et que je possède deux orangers, un de chaque côté de ma grille ; — il n'y en a pas d'autres aux environs ; — c'est donc bien à quelqu'un de chez moi que la déclaration en vers est faite. A qui ? à ma fille, évidemment, à Louise ! et par qui ? par le seul homme du pays qui compose des vers, Julien ! De plus, si on compare l'écriture de la poésie avec l'écriture qui se trouve tous les jours sur la bande du journal, on reconnaît facilement que c'est la même.

GRUCHET, *à part*. — Maladroit, va !

ROUSSELIN. — Le voilà, votre protégé ! que voulait-il ? séduire M^{lle} Rousselin ?

GRUCHET. — Oh !

ROUSSELIN. — L'épouser, peut-être ?

GRUCHET. — Ça vaudrait mieux !

ROUSSELIN. — Je crois bien ! Maintenant, ma parole d'honneur, on ne respecte plus personne ! L'insolent ! Est-ce que je lui demande quelque chose, moi ? Est-ce que je me mêle de ses affaires ? Qu'il écrivaille ses articles ! qu'il ameute le peuple contre nous ! qu'il fasse l'apologie des bousingots de son espèce ! Va, va, mon petit journaliste, cours après les héritières !

GRUCHET. — Il y en a d'autres qui ne sont pas journalistes, et qui recherchent votre fille pour son argent !

ROUSSELIN. — Hein ?

GRUCHET. — Cela saute aux yeux ! — On vit à la campagne, où l'on cultive les terres de ses ancêtres soi-même, par économie et fort mal. Du reste, elles sont mauvaises et grevées d'hypothèques. Huit enfants, dont cinq filles, une bossue ; impossible de voir les autres pendant la semaine, à cause de leurs toilettes. L'aîné des garçons, qui a voulu spéculer sur les bois, s'abrutit à Mostaganem avec de l'absinthe. Ses besoins d'argent sont fréquents. Le cadet, Dieu merci [sera prêtre] (1) ; le dernier, vous le connaissez, il tapisse. Si bien que l'existence n'est pas drôle dans le castel, où la pluie vous tombe sur la nuque par les trous du plafond. Mais on fait des projets, et de temps à autre,

(1) LA CENSURE a biffé le mot *prêtre* sur mon manuscrit. J'ai mis : « Le cadet, Dieu merci a disparu. » (*Note de Flaubert.*)

— les beaux jours, ceux-là, — on s'encaque dans la petite voiture de famille disloquée, que le papa conduit lui-même, pour venir se refaire à l'excellente table de ce bon M. Rousselin, trop heureux de la fréquentation.

ROUSSELIN. — Ah ! vous allez loin ; cet acharnement...

GRUCHET. — C'est que je ne comprends pas tant de respect pour eux, à moins que, par suite de votre ancienne dépendance...

ROUSSELIN, *avec douleur*. — Gruchet, pas un mot de cela, mon ami ! pas un mot ; ce souvenir...

GRUCHET. — Soyez sans crainte ; ils ne divulgueront rien, et pour cause !

ROUSSELIN. — Alors ?

GRUCHET. — Mais vous ne voyez donc pas que ces gens-là nous méprisent parce que nous sommes des plébéiens, des parvenus ! et qu'ils vous jalouent, vous, parce que vous êtes riche ! L'offre de la candidature qu'on vient de vous faire, — due, je n'en doute pas, aux manœuvres de Bouvigny, et dont il se targuera, — est une amorce pour happer la fortune de votre fille. Mais comme vous pouvez très bien ne pas être élu...

ROUSSELIN. — Pas élu ?

GRUCHET. — Certainement ! Et elle n'en sera pas moins la femme d'un idiot, qui rougira de son beau-père.

ROUSSELIN. — Oh ! je leur crois des sentiments...

GRUCHET. — Si je vous apprenais qu'ils en font déjà des gorges chaudes ?

ROUSSELIN. — Qui vous l'a dit ?

GRUCHET. — Félicité, ma bonne. Les domestiques, entre eux, vous savez, se racontent les propos de leurs maîtres.

ROUSSELIN. — Quel propos ? lequel ?

GRUCHET. — Leur cuisinière les a entendus qui causaient de ce mariage, mystérieusement ; et, comme la comtesse avait des craintes, le comte a répondu, en parlant de vous : « Bah ! il en sera trop honoré ! »

ROUSSELIN. — Ah ! ils m'honorent !

GRUCHET. — Ils croient la chose presque arrangée !

ROUSSELIN. — Ah ! non, Dieu merci !

GRUCHET. — Ils sont même tellement sûrs de leur fait, que tout à l'heure, devant ces dames, Onésime prenait un petit air fat !

ROUSSELIN. — Voyez-vous !

GRUCHET. — Un peu plus, j'ai cru qu'il allait la tutoyer !

PIERRE, *annonçant*. — M. le comte de Bouvigny !

GRUCHET. — Ah ! — Je me retire ! Adieu, Rousselin ! N'oubliez pas ce que je vous ai dit ! (*Il passe devant Bouvigny, le chapeau sur la tête, puis lui montre le poing par derrière.*) Je te réserve un plat de mon métier, à toi !

SCÈNE VIII

ROUSSELIN, LE COMTE DE BOUVIGNY

BOUVIGNY, *d'un ton dégagé*. — L'entretien que j'ai réclamé de vous, cher Monsieur, avait pour but...

ROUSSELIN, *d'un geste, l'invite à s'asseoir*. — Monsieur le comte...

BOUVIGNY, *s'asseyant*. — Entre nous, n'est-ce pas, la cérémonie est inutile ? Je viens donc, presque certain d'avance du succès, vous demander la main de mademoiselle votre fille Louise, pour mon fils le vicomte Onésime-Gaspard-Olivier de Bouvigny ! (*Silence de Rousselin.*) Hein ! vous dites ?

ROUSSELIN. — Rien jusqu'à présent, Monsieur.

BOUVIGNY, *vivement*. — J'oubliais ! Il y a de grandes espérances, pas directes à la vérité !... et comme dot... une pension ;... du reste M^e Dodart, détenteur des titres (*baissant la voix*) ne manquera pas... (*Même silence.*) J'attends.

ROUSSELIN. — Monsieur... c'est beaucoup d'honneur pour moi, mais...

BOUVIGNY. — Comment ? mais !...

ROUSSELIN. — On a pu, Monsieur le comte, vous exagérer ma fortune ?

BOUVIGNY. — Croyez-vous qu'un pareil calcul ?... et que les Bouvigny !...

ROUSSELIN. — Loin de moi cette idée ! Mais je ne suis pas aussi riche qu'on se l'imagine !

BOUVIGNY, *gracieux*. — La disproportion en sera moins grande !

ROUSSELIN. — Cependant, malgré des revenus... raisonnables, c'est vrai, nous vivons, sans nous gêner. Ma femme a des goûts... élégants. J'aime à recevoir, à répandre le bien-être autour de moi. J'ai réparé, à mes frais, la route de Bugueux à Faverville. J'ai établi une école, et fondé, à l'hospice, une salle de quatre lits qui portera mon nom.

BOUVIGNY. — On le sait, Monsieur, on le sait !

ROUSSELIN. — Tout cela pour vous convaincre que je ne suis pas, — bien que fils de banquier et l'ayant été moi-même, — ce qu'on appelle un homme d'argent. Et la position de M. Onésime ne saurait être un obstacle, mais il y en a un autre. Votre fils n'a pas de métier ?

BOUVIGNY, *fièrement*. — Monsieur, un gentilhomme ne connaît que celui des armes !

ROUSSELIN. — Mais il n'est pas soldat ?

BOUVIGNY. — Il attend, pour servir son pays, que le gouvernement ait changé.

ROUSSELIN. — Et en attendant ?...

BOUVIGNY. — Il vivra dans son domaine, comme moi, Monsieur !

ROUSSELIN. — A user des souliers de chasse, fort bien ! Mais moi, Monsieur, j'aimerais mieux donner ma fille à quelqu'un dont la fortune — pardon du mot, — serait encore moindre.

BOUVIGNY. — La sienne est assurée !

ROUSSELIN. — A un homme qui n'aurait même rien du tout, pourvu..

BOUVIGNY. — Oh ! rien du tout !...

ROUSSELIN, *se levant*. — Oui, Monsieur, à un simple travailleur, à un prolétaire.

BOUVIGNY, *se levant*. — C'est mépriser la naissance !

ROUSSELIN. — Soit ! Je suis un enfant de la Révolution, moi !

BOUVIGNY. — Vos manières le prouvent, Monsieur !

ROUSSELIN. — Et je ne me laisse pas éblouir par l'éclat des titres !

BOUVIGNY. — Ni moi par celui de l'or... croyez-le !

ROUSSELIN. — Dieu merci, on ne se courbe plus devant les seigneurs, comme autrefois !

BOUVIGNY. — En effet, votre grand-père a été domestique dans ma maison !

ROUSSELIN. — Ah ! vous voulez me déshonorer ? Sortez, Monsieur ! La considération est aujourd'hui un privilège tout personnel. La mienne se trouve au-dessus de vos calomnies ! Ne serait-ce que ces notables qui sont venus tout à l'heure m'offrir la candidature...

BOUVIGNY. — On aurait pu me l'offrir aussi, à moi ! et je l'ai, je l'aurais refusée par égard pour vous. Mais devant une pareille indécatesse, après la déclaration de vos principes, et du moment que vous êtes un démocrate, un suppôt de l'anarchie...

ROUSSELIN. — Pas du tout !

BOUVIGNY. — Un organe du désordre, moi aussi, je me déclare candidat ! Candidat conservateur, entendez-vous ! et nous verrons bien lequel des deux... Je suis même le camarade du préfet qui vient d'être nommé ! Je ne m'en cache pas ! et il me soutiendra ! Bonsoir ! (*Il sort.*)

SCÈNE IX

ROUSSELIN, *seul*.

Mais ce furieux-là est capable de me démolir dans l'opinion, de me faire passer pour un jacobin ! J'ai peut-être eu tort de le blesser. Cependant, vu la fortune des Bouvigny, il m'était bien impossible... N'importe, c'est fâcheux ! Murel et Gruchet déjà ne m'avaient pas l'air si rassurés ; et il faudrait découvrir un moyen de persuader aux conservateurs... que je suis... le plus conservateur des hommes... Hein ? qu'est-ce donc ?

SCÈNE X

ROUSSELIN, MUREL, *avec une foule d'électeurs*, HEURTELOT, BEAU-MESNIL, VOINCHET, HOMBOURG, LEDRU, *puis* GRUCHET

MUREL. — Mon cher concitoyen, les électeurs ici présents viennent vous offrir, par ma voix, la candidature du parti libéral de l'arrondissement.

ROUSSELIN. — Mais... Messieurs...

MUREL. — Vous aurez entièrement pour vous les communes de Faverville, Harolle, Lahoussaye, Sannevas, Bonneval, Hautot, Saint-Mathieu.

ROUSSELIN. — Ah ! ah !

MUREL. — Randou, Manerville, la Coudrette ! Enfin nous comptons sur une majorité qui dépassera quinze cents voix, et votre élection est certaine.

ROUSSELIN. — Ah ! citoyens ! (*Bas à Murel.*) Je ne sais que dire.

MUREL. — Permettez-moi de vous présenter quelques-uns de vos amis politiques : d'abord, le plus ardent de tous, un véritable patriote, M. Heurtelet... fabricant...

HEURTELOT. — Oh ! dites cordonnier, ça ne me fait rien !

MUREL. — M. Hombourg, maître de l'*Hôtel du Lion d'Or* et entrepreneur de roulage ; M. Voinchet, pépiniériste ; M. Beaumesnil, sans profession ; le brave capitaine Ledru, retraité.

ROUSSELIN, *avec enthousiasme*. — Ah ! les militaires !

MUREL. — Et tous nous sommes convaincus que vous remplirez hautement cette noble mission ! (*Bas à Rousselin.*) Parlez donc !

ROUSSELIN. — Messieurs !... non, citoyens ! Mes principes sont les vôtres !

et... certainement que... je suis l'enfant du pays, comme vous ! On ne m'a jamais vu dire du mal de la liberté, au contraire ! Vous trouverez en moi... un interprète... dévoué à vos intérêts, le défenseur... une digue contre les envahissements du Pouvoir !

MUREL, *lui prenant la main*. — Très bien, mon ami, très bien ! Et n'ayez aucun doute sur le résultat de votre candidature ! D'abord, elle sera soutenue par l'*Impartial* !

ROUSSELIN. — L'*Impartial* pour moi ?

GRUCHET, *sortant de la foule*. — Mais tout à fait pour vous ! J'arrive de la rédaction. Julien est d'une ardeur ! (*Bas à Murel, étonné de le voir.*) Il m'a donné des raisons. Je vous expliquerai. (*Aux électeurs.*) Vous permettez, n'est-ce pas ? (*A Rousselin.*) Maintenant, c'est bien le moins que je vous l'amène ?

ROUSSELIN. — Qui ? pardon ! car j'ai la tête...

GRUCHET. — Que je vous amène Julien ; il a envie de venir.

ROUSSELIN. — Est-ce... véritablement nécessaire ?

GRUCHET. — Oh ! indispensable !

ROUSSELIN. — Eh bien, alors... oui, comme vous voudrez.

Gruchet sort.

HEURTELOT. — Ce n'est pas tout ça, citoyen ; mais la première chose, quand vous serez là-bas, c'est d'abolir l'impôt des boissons !

ROUSSELIN. — Les boissons ? sans doute !

HEURTELOT. — Les autres font toujours des promesses ; et puis, va te promener ! Moi, je vous crois un brave ; et tapez là dedans !

Il lui tend la main.

ROUSSELIN, *avec hésitation*. — Volontiers, citoyen, volontiers !

HEURTELOT. — A la bonne heure ! et il faut que ça finisse ! Voilà trop longtemps que nous souffrons !

HOMBOURG. — Parbleu ! on ne fait rien pour le roulage ! l'avoine est hors de prix !

ROUSSELIN. — C'est vrai ! l'agriculture...

HOMBOURG. — Je ne parle pas de l'agriculture ! Je dis le roulage !

MUREL. — Il n'y a que cela ! mais, grâce à lui, le Gouvernement...

LEDRU. — Ah ! le Gouvernement ! il décore un tas de freluquets !

VOINCHET. — Et leur tracé du chemin de fer, qui passera par Saint-Mathieu, est d'une bêtise !...

BEAUMESNIL. — On ne peut plus élever ses enfants !

ROUSSELIN. — Je vous promets...

HOMBOURG. — D'abord, les droits de la poste !...

ROUSSELIN. — Oh ! oui !

LEDRU. — Quand ce ne serait que dans l'intérêt de la discipline !...

ROUSSELIN. — Parbleu !

VOINCHET. — Au lieu que si on avait pris par Bonneval...

ROUSSELIN. — Assurément !

BEAUMESNIL. — Moi, j'en ai un qui a des dispositions...

ROUSSELIN. — Je vous crois !

HOMBOURG, LEDRU, VOINCHET, BEAUMESNIL, *tous à la fois* :

(HOMBOURG.) — Ainsi, pour louer un cabriolet...

(LEDRU.) — Je ne demande rien ; cependant...

(VOINCHET.) — Ma propriété qui se trouve...

(BEAUMESNIL.) — Car enfin, puisqu'il y a des collègues...

MUREL, *élevant la voix plus haut*. — Citoyens, pardon, un mot ! Citoyens, dans cette circonstance où notre cher compatriote, avec une simplicité de langage que j'ose dire antique, a si bien confirmé notre espoir, je suis heureux d'avoir été votre intermédiaire... ; — et afin de célébrer cet événement, d'où sortiront pour le canton, — et peut-être pour la France, — de nouvelles destinées, permettez-moi de vous offrir, lundi prochain, un punch, à ma fabrique.

LES ÉLECTEURS. — Lundi, oui, lundi !

MUREL. — Nous n'avons plus qu'à nous retirer, je crois ?

TOUS, *en s'en allant*. — Adieu, monsieur Rousselin ! A bientôt ! ça ira ! vous verrez !

ROUSSELIN, *donnant des poignées de main*. — Mes amis ! Ah ! je suis touché, je vous assure ! Adieu ! Tout à vous !

Les électeurs s'éloignent.

MUREL, *à Rousselin*. — Soignez Heurtelot ; c'est un meneur !

Il va retrouver au fond les électeurs.

ROUSSELIN, *appelant*. — Heurtelot !

HEURTELOT. — De quoi ?

ROUSSELIN. — Vous ne pourriez pas me faire quinze paires de bottes ?

HEURTELOT. — Quinze paires ?

ROUSSELIN. — Oui ! et autant de souliers. Ce n'est pas que j'aie en voyage, mais je tiens à avoir une forte provision de chaussures.

HEURTELOT. — On va s'y mettre tout de suite, Monsieur ! A vos ordres !

Il va rejoindre les électeurs.

HOMBOURG. — Monsieur Rousselin, il m'est arrivé dernièrement une paire d'alezans, qui seraient des bijoux à votre calèche ! Voulez-vous les voir ?

ROUSSELIN. — Oui, un de ces jours !

VOINCHET. — Je vous donnerai une petite note, vous savez, sur le tracé du nouveau chemin de fer, de façon à ce que, prenant mon terrain par le milieu...

ROUSSELIN. — Très bien !

BEAUMESNIL. — Je vous amènerai mon fils ; et vous conviendrez qu'il serait déplorable de laisser un pareil enfant sans éducation.

ROUSSELIN. — A la rentrée des classes, soyez sûr !...

HEURTELOT. — Voilà un homme celui-là ! Vive Rousselin !

Tous. — Vive Rousselin !

Tous les électeurs sortent.

SCÈNE XI

ROUSSELIN, MUREL

ROUSSELIN, *se précipite sur Murel, et l'embrassant*. — Ah ! mon ami ! mon ami ! mon ami !

MUREL. — Trouvez-vous la chose bien conduite ?

ROUSSELIN. — C'est-à-dire que je ne peux pas vous exprimer...

MUREL. — Vous en aviez envie, avouez-le ?

ROUSSELIN. — J'en serais mort ! Au bout d'un an que je m'étais retiré ici, à la campagne, j'ai senti peu à peu comme une langueur. Je devenais lourd. Je m'endormais le soir, après le dîner ; et le médecin a dit à ma femme : « Il faut que votre mari s'occupe ! » Alors j'ai cherché en moi-même ce que je pourrais bien faire.

MUREL. — Et vous avez pensé à la députation ?

ROUSSELIN. — Naturellement ! Du reste, j'arrivais à l'âge où l'on se doit ça. J'ai donc acheté une bibliothèque. J'ai pris un abonnement au *Moniteur*.

MUREL. — Vous vous êtes mis à travailler, enfin !

ROUSSELIN. — Je me suis fait, premièrement, admettre dans une société d'archéologie, et j'ai commencé à recevoir, par la poste, des brochures. Puis, j'ai été du conseil municipal, du conseil d'arrondissement, enfin du conseil

général; et dans toutes les questions importantes, de peur de me compromettre... je souriais. Oh ! le sourire, quelquefois, est d'une ressource !

MUREL. — Mais le public n'était pas fixé sur vos opinions, et il a fallu — vous ne savez peut-être pas...

ROUSSELIN. — Oui ! je sais... c'est vous, vous seul !

MUREL. — Non, vous ne savez pas !

ROUSSELIN. — Si fait ! ah ! quel diplomate !

MUREL, *à part*. — Il y mord ! (*Haut.*) Les ouvriers de ma fabrique étaient hostiles au début. Des hommes redoutables, mon ami ! A présent, tous dans votre main !

ROUSSELIN. — Vous valez votre pesant d'or !

MUREL, *à part*. — Je n'en demande pas tant !

ROUSSELIN, *le contemplant*. — Tenez ! vous êtes pour moi... plus qu'un frère !... comme mon enfant !

MUREL, *avec lenteur*. — Mais... je pourrais... l'être.

ROUSSELIN. — Sans doute ! en admettant que je sois plus vieux.

MUREL, *avec un rire forcé*. — Ou moi... en devenant votre gendre. Voudriez-vous ?

ROUSSELIN, *avec le même rire*. — Farceur !.. vous ne voudriez pas vous-même !

MUREL. — Parbleu ! oui !

ROUSSELIN. — Allons donc ! avec vos habitudes parisiennes !

MUREL. — Je vis en province !

ROUSSELIN. — Eh ! on ne se marie pas à votre âge !

MUREL. — Trente-quatre ans, c'est l'époque !

ROUSSELIN. — Quand on a, devant soi, un avenir comme le vôtre !

MUREL. — Eh ! mon avenir s'en trouverait singulièrement...

ROUSSELIN. — Raisonçons; vous êtes tout simplement le directeur de la filature de Bugneaux, représentant la Compagnie flamande. Appointements : vingt mille.

MUREL. — Plus une part considérable dans les bénéfices !

ROUSSELIN. — Mais l'année où on n'en fait pas ? Et puis, on peut très bien vous mettre à la porte.

MUREL. — J'irai ailleurs, où je trouverai...

ROUSSELIN. — Mais vous avez des dettes ! des billets en souffrance ! on vous harcèle !

MUREL. — Et ma fortune, à moi ! sans compter que plus tard...

ROUSSELIN. — Vous allez me parler de l'héritage de votre tante ? Vous n'y comptez pas vous-même. Elle habite à deux cents lieues d'ici, et vous êtes fâchés !

MUREL, *à part*. — Il sait tout, cet animal-là !

ROUSSELIN. — Bref, mon cher, et quoique je ne doute nullement de votre intelligence ni de votre activité, j'aimerais mieux donner ma fille... à un homme...

MUREL. — Qui n'aurait rien du tout, et qui serait bête !

ROUSSELIN. — Non ! mais dont la fortune, quoique minime, serait certaine !

MUREL. — Ah ! par exemple !

ROUSSELIN. — Oui, Monsieur, à un modeste rentier, à un petit propriétaire de campagne.

MUREL. — Voilà le cas que vous faites du travail !

ROUSSELIN. — Écoutez donc ! l'industrie, ça n'est pas sûr ; et un bon père de famille doit y regarder à deux fois.

MUREL. — Enfin, vous me refusez votre fille ?

ROUSSELIN. — Forcément ! et en bonne conscience, ce n'est pas ma faute ! sans rancune, n'est-ce pas ? (*Appelant.*) Pierre ! mon buvard, et un encrier ! Asseyez-vous là ! Vous allez préparer ma profession de foi aux électeurs.

Pierre apporte ce que Rousselin a demandé, et le dépose sur la petite table, à droite.

MUREL. — Moi ! que je...

ROUSSELIN. — Nous la reverrons ensemble ! Mais commencez d'abord. Avec votre verve, je ne suis pas inquiet ! Ah ! vous m'avez donné tout à l'heure un bon coup d'épaule, pour mon discours ! Je ne vous tiens pas quitte ! Est-il gentil ! — Je vous laisse ! Moi, je vais à mes petites affaires ! Quelque chose d'enlevé, n'est-ce pas ? — du feu !

Il sort.

SCÈNE XII

MUREL, *seul*.

Imbécile ! Me voilà bien avancé, maintenant ! (*A la cantonade.*) Mais, vieille bête, tu ne trouveras jamais quelqu'un pour la chérir comme moi ! De quelle façon me venger ? ou plutôt si je lui faisais peur ? C'est un homme à sacrifier tout pour être élu. Donc, il faudrait lui découvrir un concurrent ! Mais lequel ? (*Entre Gruchet.*) Ah !

SCÈNE XIII

MUREL, GRUCHET

GRUCHET. — Qu'est-ce qui vous prend ?

MUREL. — Un remords ! J'ai commis une sottise, et vous aussi.

GRUCHET. — En quoi ?

MUREL. — Vous étiez tout à l'heure avec ceux qui portent Rousselin à la candidature ? Vous l'avez vu !

GRUCHET. — Et même que j'ai été chercher Julien ; il va venir.

MUREL. — Il ne s'agit pas de lui, mais de Rousselin ! Ce Rousselin, c'est un âne ! Il ne sait pas dire quatre mots ! et nous aurons le plus pitoyable député !

GRUCHET. — L'initiative n'est pas de moi !

MUREL. — Il s'est toujours montré on ne peut plus médiocre.

GRUCHET. — Certainement !

MUREL. — Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une considération !... tandis que vous...

GRUCHET, *vexé*. — Moi, eh bien ?

MUREL. — Je ne veux pas vous offenser, mais vous ne jouissez pas, dans le pays, de l'espèce d'éclat qui entoure la maison Rousselin.

GRUCHET — Oh ! si je voulais !

*Silence.*MUREL, *le regardant en face*. — Gruchet, seriez-vous capable de vous livrer à une assez forte dépense ?

GRUCHET. — Ce n'est pas trop dans mon caractère ; cependant...

MUREL. — Si on vous disait : « Moyennant quelques mille francs, tu prendras sa place, tu seras député ! »

GRUCHET. — Moi, dé...

MUREL. — Mais songez donc que là bas, à Paris, on est à la source des affaires ! on connaît un tas de monde ! on va soi-même chez les ministres ! Les adjudications de fournitures, les primes sur les sociétés nouvelles, les grands travaux, la Bourse ! on a tout ! Quelle influence ! mon ami, que d'occasions !

GRUCHET. — Comment voulez-vous que ça m'arrive ? Rousselin est presque élu !

MUREL. — Pas encore ! Il a manqué de franchise dans la déclaration de ses principes ; et là-dessus la chicane est facile ! Quelques électeurs n'étaient pas contents. Heurtelot grommelait.

GRUCHET. — Le cordonnier ? J'ai contre lui une saisie pour après-demain !

MUREL. — Épargnez-le ; il est fort ! Quant aux autres, on verra. Je m'arrangerai pour que la chose commence par les ouvriers de ma fabrique... puis, s'il faut se déclarer pour vous, je me déclarerai, M. Rousselin n'ayant pas le patriotisme nécessaire ; je serai forcé de le reconnaître ; d'ailleurs, je le reconnais, c'est une ganache.

GRUCHET, *révant*. — Tiens ! tiens !

MUREL. — Qui vous arrête ? Vous êtes pour la Gauche ? Eh bien, on vous pousse à la Chambre de ce côté-là ; et quand même vous n'iriez pas, votre candidature seule, en ôtant des voix à Rousselin, l'empêche d'y parvenir.

GRUCHET. — Comme ça le ferait bisquer !

MUREL. — Un essai ne coûte rien ; peut-être quelques centaines de francs dans les cabarets.

GRUCHET, *vivement*. — Pas plus, vous croyez ?

MUREL. — Et je vais remuer tout l'arrondissement (1), et vous serez nommé, et Rousselin sera enfoncé ! Et beaucoup de ceux qui font semblant de ne pas vous connaître s'inclineront très bas en vous disant : « Monsieur le député, j'ai bien l'honneur de vous offrir mes hommages ».

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JULIEN.

MUREL. — Mon petit Duprat, vous ne verrez pas M. Rousselin !

JULIEN. — Je ne pourrai pas voir...

MUREL. — Non ! Nous sommes brouillés... sur la politique.

JULIEN. — Je ne comprends pas ! Tantôt vous êtes venu chez moi me démontrer qu'il fallait soutenir M. Rousselin, en me donnant une foule de raisons..., que j'ai été redire à M. Gruchet. Il les a, de suite, acceptées, d'autant plus qu'il désire...

GRUCHET. — Ceci entre nous, mon cher ! C'est une autre question, qui ne concerne pas Rousselin.

(1) « Nous ferons répandre que c'est un légitimiste déguisé. » (*Supprimé par la Censure.*)

JULIEN. — Pourquoi n'en veut-on plus ?

MUREL. — Je vous le répète, ce n'est pas l'homme de notre parti.

GRUCHET, *avec fatuité*. — Et on en trouvera un autre !

MUREL. — Vous saurez lequel. Allons-nous-en ! On ne conspire pas chez l'ennemi.

JULIEN. — L'ennemi ? Rousselin !

MUREL. — Sans doute ; et vous aurez l'obligeance de l'attaquer, dans *l'Impartial*, vigoureusement !

JULIEN. — Pourquoi cela ? Je ne vois pas de mal à en dire.

GRUCHET. — Avec de l'imagination, on en trouve.

JULIEN. — Je ne suis pas fait pour ce métier !

GRUCHET. — Écoutez donc ! Vous êtes venu à moi le premier m'offrir vos services, et sachant que j'étais l'ami de Rousselin, vous m'avez prié, — c'est le mot, — de vous introduire chez lui.

JULIEN. — A peine y suis-je que vous m'en arrachez !

GRUCHET. — Ce n'est pas ma faute si les choses ont pris, tout à coup, une autre direction.

JULIEN. — Est-ce la mienne ?

GRUCHET. — Mais comme il était bien convenu entre nous deux que vous entameriez une polémique contre la Société des Tourbières de Grumesnil-les-Arbois, président le comte de Bouvigny, en démontrant l'incapacité financière dudit sieur, — une affaire superbe dont ce gremlin de Dodart m'a exclu !...

MUREL, *à part*. — Ah ! voilà le motif de leur alliance !

GRUCHET. — Jusqu'à présent, vous n'en avez rien fait ; donc, c'est bien le moins, cette fois, que vous vous exécutiez ! Ce qu'on vous demande, d'ailleurs, n'est pas tellement difficile...

JULIEN. — N'importe ! je refuse.

MUREL. — Julien, vous oubliez qu'aux termes de notre engagement...

JULIEN. — Oui, je sais ! Vous m'avez pris pour faire des découpures dans les autres feuilles, écrire toutes les histoires de chiens perdus, noyades, incendies, accidents quelconques, et rapetisser à la mesure de l'esprit local les articles des confrères parisiens, en style plat ; c'est une exigence, chaque métaphore enlève un abonnement. Je dois aller aux informations, écouter les réclamations, recevoir toutes les visites, exécuter un travail de forçat, mener une vie d'idiot, et n'avoir, en quoi que ce soit, jamais d'initiative ! Eh bien, une fois par hasard, je demande grâce !

MUREL. — Tant pis pour vous !

GRUCHET. — Alors, il ne fallait pas prendre cette place !

JULIEN. — Si j'en avais une autre !

GRUCHET. — Quand on n'a pas de quoi vivre, c'est pourtant bien joli !

JULIEN, *s'éloignant*. — Ah ! la misère !

MUREL. — Laissons-le boudier ! Asseyons-nous, pour que j'écrive votre profession de foi.

GRUCHET. — Très volontiers !

Ils s'assoient.

JULIEN, *un peu remonté au fond*. — Comme je m'enfuirais à la grâce de Dieu, n'importe où, si tu n'étais pas là, mon pauvre amour ! (*Regardant la maison de Rousselin.*) Oh ! je ne veux pas que dans ta maison, aucune douleur, fût-ce la moindre, survienne à cause de moi ! Que les murs qui t'abritent soient bénis ! Mais... sous les acacias, il me semble... qu'une robe?... Disparue ! Plus rien ! Adieu.

Il s'éloigne.

GRUCHET, *le rappelant*. — Restez donc ; nous avons quelque chose à vous montrer !

JULIEN. — Ah ! j'en ai assez de vos sales besognes !

Il sort.

MUREL, *tendant le papier à Gruchet*. — Qu'en pensez-vous ?

GRUCHET. — C'est très bien ; merci !... Cependant..

MUREL. — Qu'avez-vous ?

GRUCHET. — Rousselin m'inquiète !

MUREL. — Un homme sans conséquence !

GRUCHET. — Eh ! vous ne savez pas de quoi il est capable — au fond ! Et puis, le jeune Duprat ne m'a pas l'air extrêmement chaud.

MUREL. — Son entêtement à ménager Rousselin doit avoir une cause.

GRUCHET. — Eh ! il est amoureux de Louise !

MUREL. — Qui vous l'a dit ?

GRUCHET. — Rousselin lui-même !

MUREL, *à part*. — Un autre rival ! Bah ! j'en ai roulé de plus solides ! Écoutez-moi : je vais le rejoindre pour le catéchiser ; vous, pendant ce temps-là, faites imprimer la profession de foi ; voyez tous vos amis, et trouvez-vous ici dans deux heures.

GRUCHET. — Convenu !

Il sort.

MUREL. — Et maintenant, M. Rousselin, c'est vous qui m'offrirez votre fille !

Il sort.

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une promenade sous les quinconces. — A gauche, au deuxième plan, le Café Français ; à droite, la grille de la maison de Rousselin. — Au lever du rideau, un colleur est en train de coller trois affiches sur les murs de la maison de Rousselin.

SCÈNE PREMIÈRE

HEURTELOT, MARCHAIS, LE GARDE CHAMPÊTRE, LA FOULE

LE GARDE CHAMPÊTRE, *à la foule*. — Circulez ! circulez ! laissez toute la place aux proclamations !

LA FOULE. — Trop juste !

HEURTELOT. — Ah ! la profession de foi de Bouvigny !

MARCHAIS. — Parbleu, puisqu'il sera nommé !

HEURTELOT. — C'est Gruchet qui sera nommé ! Lisez plutôt son affiche !

MARCHAIS. — Que je la lise ?...

HEURTELOT. — Oui !

MARCHAIS. — Commencez vous-même ! (*A part.*) Il ne connaît pas ses lettres ! (*Haut.*) Eh bien ?

HEURTELOT. — Mais vous ?

MARCHAIS. — Moi ?...

HEURTELOT, *à part*. — Il ne sait pas épeler ! (*Haut.*) Allons...

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Et ça vote ! — Tenez, je vais m'y mettre pour vous ! D'abord, celle du comte de Bouvigny : « Mes amis, cédant à de vives instances, j'ai cru devoir me présenter à vos suffrages... »

HEURTELOT. — Connu ! A l'autre ! Celle de Gruchet !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — « Citoyens, c'est pour obéir à la volonté de quelques amis que je me présente... »

MARCHAIS. — Quel farceur ! assez !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Alors, je passe à celle de M. Rousselin ! « Mes chers compatriotes, si plusieurs d'entre vous ne m'en avaient vivement sollicité, je n'oserais... »

HEURTELOT. — Il nous embête ! je vais déchirer son affiche !

MARCHAIS. — Moi aussi, car c'est une trahison !

LE GARDE CHAMPÊTRE, *s'interposant*. — Vous n'en avez pas le droit !

MARCHAIS. — Comment, pour soutenir l'ordre !

HEURTELOT. — Eh bien, et la liberté ?

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Laissez les papiers tranquilles, ou je vous flanque au violon tous les deux !

HEURTELOT. — Voilà bien le Gouvernement ! Il est à nous vexer, toujours !

MARCHAIS. — On ne peut rien faire !

SCÈNE II

LES MÊMES, MUREL, GRUCHET

MUREL, *à HeurteLOT*. — Fidèle au poste ! c'est bien ! Prenez-les tous ; faites-les boire !

HEURTELOT. — Oh ! là-dessus !..

MUREL, *aux électeurs*. — Entrez ! et pas de cérémonie ! J'ai donné des ordres ; c'est Gruchet qui régale.

GRUCHET. — Jusqu'à un certain point, cependant !

MUREL, *à Gruchet*. — Allez donc !

LES ÉLECTEURS. — Ah ! Gruchet ! un bon ! un solide ! un patriote !

Ils entrent tous dans le café.

SCÈNE III

MUREL, MISS ARABELLE

MUREL, *se dirigeant vers la grille de la maison Rousselin*. — Il faut pourtant que je tâche de voir Louise !

MISS ARABELLE, *sortant de la grille*. — Je voudrais vous parler, Monsieur.

MUREL. — Tant mieux, miss Arabelle ! Et Louise, dites-moi, n'est-elle pas ?...

MISS ARABELLE. — Mais vous étiez avec quelqu'un ?

MUREL. — Oui.

MISS ARABELLE. — M. Julien, je crois ?

MUREL. — Non, Gruchet.

MISS ARABELLE. — Gruchet ! Ah ! bien mauvais homme ! C'est vilain, sa candidature !

MUREL. — En quoi, miss Arabelle ?

MISS ARABELLE. — M. Rousselin lui a prêté, autrefois, une somme qui n'est pas rendue. J'ai vu le papier.

MUREL, *à part*. — C'est donc pour cela que Gruchet a peur !

MISS ARABELLE. — Mais M. Rousselin, par délicatesse, gentlemanry, ne voudra pas poursuivre ! Il est bien bon ! seulement bizarre quelquefois ! Ainsi sa colère contre M. Julien...

MUREL. — Et Louise, miss Arabelle ?

MISS ARABELLE. — Oh ! quand elle a su votre mariage impossible, elle a pleuré, beaucoup.

MUREL, *joyeux*. — Vraiment ?

MISS ARABELLE. — Oui ; et, pauvre petite ! M^{me} Rousselin est bien dure pour elle !

MUREL. — Et son père ?

MISS ARABELLE. — Il a été très fâché !

MUREL. — Est-ce qu'il regrette ?...

MISS ARABELLE. — Oh ! non ! Mais il a peur de vous.

MUREL. — Je l'espère bien !

MISS ARABELLE. — A cause des ouvriers, et de l'*Impartial*, où il dit que vous êtes le maître !

MUREL, *riant*. — Ah ! ah !

MISS ARABELLE. — Mais non, n'est-ce pas, c'est M. Julien ?

MUREL. — Continuez, miss Arabelle.

MISS ARABELLE. — Oh ! moi, je suis bien triste, bien triste ! et je voudrais un raccommodement.

MUREL. — Cela me paraît maintenant difficile !

MISS ARABELLE. — Oh ! non ! M. Rousselin en a envie, je suis sûre ! Tâchez ! Je vous en prie !

MUREL, *à part*. — Est-elle drôle !

MISS ARABELLE. — C'est dans votre intérêt, à cause de Louise ! Il faut que tout le monde soit content : elle, vous, moi, M. Julien !

MUREL, *à part*. — Encore Julien ! Ah ! que je suis bête ; c'était pour l'institutrice ; une muse et un poète, parfait ! (*Haut.*) Je ferai ce qui dépendra de moi. Au revoir, Mademoiselle !

MISS ARABELLE, *saluant*. — Good afternoon, sir ! (*Apercevant une vieille femme qui lui fait signe de venir.*) Ah ! Félicité !

Elle sort avec elle.

SCÈNE IV

MUREL, ROUSSELIN

ROUSSELIN, *entrant*. — C'est inouï, ma parole d'honneur !

MUREL, *à part*. — Rousselin ! A nous deux !

ROUSSELIN. — Gruchet ! un Gruchet, qui veut me couper l'herbe sous le pied ! un misérable que j'ai défendu, nourri ; et il se vante d'être soutenu par vous ?

MUREL. — Mais...

ROUSSELIN. — D'où diable lui est venue cette idée de candidature ?

MUREL. — Je n'en sais rien. Il est tombé chez moi comme un furieux, en disant que j'allais abjurer mes opinions.

ROUSSELIN. — C'est parce que je suis modéré ! Je proteste également contre les tempêtes de la *démagogie* que souhaite ce polisson de Gruchet, et le joug de l'absolutisme, dont M. Bouvigny est l'abominable soutien, le gothique symbole ! en un mot, — fidèle aux traditions du *vieil esprit français*, — je demande, avant tout, le règne des lois, le gouvernement du pays par le pays, avec le respect de la propriété ! Oh ! là-dessus, par exemple !...

MUREL. — Justement ! on ne vous trouve pas assez républicain.

ROUSSELIN. — Je le suis plus que Gruchet, encore une fois ! car je me prononce, — voulez-vous que je l'imprime, — pour la suppression des douanes et de l'octroi.

MUREL. — Bravo !

ROUSSELIN. — Je demande l'affranchissement des pouvoirs municipaux, une meilleure composition du jury, la liberté de la presse, l'abolition de toutes les *sinécures* et titres nobiliaires.

MUREL. — Très bien !

ROUSSELIN. — Et l'application sérieuse du suffrage universel ! Cela vous étonne ? Je suis comme ça, moi ! Notre nouveau préfet qui soutient la réaction, je lui ai écrit trois lettres, en manière d'avertissement ! Oui, Monsieur ! Et je suis capable de le braver en face, de l'insulter ! Vous pouvez dire ça aux ouvriers !

MUREL, *à part*. — Est-ce qu'il parlerait sérieusement ?

ROUSSELIN. — Vous voyez donc qu'en me préférant Gruchet... car, je vous le répète, il se vante d'être soutenu par vous. Il le crie dans toute la ville.

MUREL. — Que savez-vous si je vote pour lui ?

ROUSSELIN. — Comment ?

MUREL. — Moi, en politique, je ne tiens qu'aux idées ; or, les siennes ne m'ont pas l'air d'être aussi progressives que les vôtres. Un moment ! Tout n'est pas fini !

ROUSSELIN. — Non ! tout n'est pas fini ! et on ne sait pas jusqu'où je peux aller, pour plaire aux électeurs. Aussi, je m'étonne d'avoir été méconnu par une intelligence comme la vôtre.

MUREL. — Vous me comblez !

ROUSSELIN. — Je ne doute pas de votre avenir !

MUREL. — Eh bien, alors, dans ce cas-là...

ROUSSELIN. — Quoi ?

MUREL. — Pour répondre à votre confiance, — j'ai un petit aveu à vous faire : — en écoutant Gruchet, c'était après ce refus, et j'ai cédé à un mouvement de rancune.

ROUSSELIN. — Tant mieux ! ça prouve du cœur.

MUREL. — Comme j'adore votre fille, je vous maudissais.

ROUSSELIN. — Ce cher ami ! Ah ! votre défection m'a fait une peine !...

MUREL. — Sérieusement, si je ne l'ai pas, j'en mourrai !

ROUSSELIN. — Il ne faut pas mourir !

MUREL. — Vous me donnez de l'espoir ?

ROUSSELIN. — Eh ! eh ! Après mûr examen, votre position personnelle me paraît plus avantageuse...

MUREL, *étonné*. — Plus avantageuse ?

ROUSSELIN. — Oui, car sans compter trente mille francs d'appointements...

MUREL, *timidement*. — Vingt mille !

ROUSSELIN. — Trente mille ! en plus, une part dans les bénéfices de la Compagnie ; et puis vous avez votre tante...

MUREL. — Madame veuve Murel, de Montélimart.

ROUSSELIN. — Puisque vous êtes son héritier.

MUREL. — Avec un autre neveu, militaire !

ROUSSELIN. — Alors, il y a des chances !... (*Faisant le geste de tirer un coup de fusil.*) Les Bédouins !

Il rit.

MUREL, *riant*. — Oui, oui, vous avez raison ! Les femmes, même les vieilles, changent d'idées facilement ; celle-là est capricieuse. Bref ! cher monsieur Rousselin, j'ai tout lieu de croire que ma bonne tante songe à moi, quelquefois.

ROUSSELIN, *à part*. — Si c'était vrai, cependant ? (*Haut.*) Enfin, mon cher, trouvez-vous ce soir, après dîner, là, devant ma porte, sans avoir l'air de me chercher.

Il sort.

SCÈNE V

MUREL, *seul*.

Un rendez-vous pour ce soir ! Mais c'est une avance, une espèce de consentement ; Arabelle disait vrai.

SCÈNE VI

MUREL, GRUCHET, *puis* HOMBOURG, *puis* FÉLICITÉ

GRUCHET. — Me voilà ! je n'ai pas perdu de temps ! Quoi de neuf ? — Répondez-moi.

MUREL. — Gruchet, avez-vous réfléchi à l'affaire dans laquelle vous vous embarquez ?

GRUCHET. — Hein ?

MUREL. — Ce n'est pas une petite besogne que d'être député.

GRUCHET. — Je le crois bien !

MUREL. — Vous allez avoir sur le dos tous les quémandeurs.

GRUCHET. — Oh ! moi, mon bon, je suis habitué à éconduire les gens.

MUREL. — N'importe, ils vous dérangeront de vos affaires énormément.

GRUCHET. — Jamais de la vie !

MUREL. — Et puis, il va falloir habiter Paris. C'est une dépense.

GRUCHET. — Eh bien, j'habiterai Paris ! ce sera une dépense ! voilà !

MUREL. — Franchement, je n'y vois pas de grands avantages.

GRUCHET. — Libre à vous !... moi, j'en vois.

MUREL. — Vous pouvez d'ailleurs échouer.

GRUCHET. — Comment ? vous savez quelque chose ?

MUREL. — Rien de grave ! Cependant Rousselin, eh ! eh ! il gagne dans l'opinion.

GRUCHET. — Tantôt vous disiez que c'est un imbécile !

MUREL. — Ça n'empêche pas de réussir.

GRUCHET. — Alors, vous me conseillez de me démettre ?

MUREL. — Non ! Mais il est toujours fâcheux d'avoir contre soi un homme de l'importance de Rousselin.

GRUCHET. — Son im-por-tan-ce !

MUREL. — Il a beaucoup d'amis, ses manières sont cordiales, enfin il plaît ; et tout en ménageant les conservateurs, il pose pour le républicain.

GRUCHET. — On le connaît !

MUREL. — Ah ! si vous comptez sur le bon sens du public...

GRUCHET. — Mais pourquoi tenez-vous à me décourager, quand tout marche comme sur des roulettes ? Écoutez-moi : Primo, sans qu'on s'en doute le moins du monde, je saurai par Félicité, ma bonne, tout ce qui se passe chez lui.

MUREL. — Ce n'est peut-être pas trop délicat, ce que vous faites.

GRUCHET. — Pourquoi ?

MUREL. — Ni même prudent ; car on dit que vous lui avez autrefois emprunté...

GRUCHET. — On le dit ? Eh bien...

MUREL. — Il faudrait d'abord lui rendre la somme.

GRUCHET. — Pour cela, il faudrait d'abord que vous me rendiez ce qui m'est dû, vous ! Soyons justes !

MUREL. — Ah ! devant les preuves de mon dévouement, et à l'instant même où je vous gratifie d'un excellent conseil, voilà ce que vous imaginez ! Mais, sans moi, mon bonhomme, jamais de la vie vous ne seriez élu ; je m'éreinte, bien que je n'aie aucun intérêt...

GRUCHET. — Qui sait ? Ou plutôt je n'y comprends goutte ; tout à tour, vous me poussez, vous m'arrêtez ! Ce que je dois à Rousselin ? les autres aussi feront des réclamations ! On n'est pas inépuisable. Il faudrait pourtant que je rentre dans mes avances ! Et la note du café qui va être terrible, — car ces farceurs-là boivent, boivent ! — Si vous croyez que je n'y pense pas ! C'est un gouffre qu'une candidature ! (*A Hombourg, qui entre.*) Hombourg ! quoi encore ?

HOMBOURG. — Le bourgeois est-il là ?

GRUCHET. — Je n'en sais rien !

HOMBOURG. — Un mot ! Je possède un petit bidet cauchois, pas cher, et qui vous serait bien utile pour vos tournées électorales.

GRUCHET. — Je les ferai à pied ; merci !

HOMBOURG. — Une occasion, monsieur Gruchet !

GRUCHET. — Des occasions comme celles-là, on les retrouve !

HOMBOURG. — Je ne crois pas !

GRUCHET. — Il m'est, à présent, impossible...

HOMBOURG. — A votre service !

Il entre chez Rousselin.

MUREL. — Pensez-vous que Rousselin eût fait cela ? Cet homme, qui tient une auberge, va vous déchirer près de ses pratiques. Vous venez de perdre, peut-être, cinquante voix. Je suis fatigué de vous soutenir.

GRUCHET. — Du calme ! j'ai eu tort ! Admettons que je n'aie rien dit. C'est que vous veniez de m'agacer avec votre histoire de Rousselin, qui, d'abord, n'est peut-être pas vraie. De qui la tenez-vous ? A moins que lui-même... Ah ! c'est plutôt une farce de votre invention, pour m'éprouver.

Rumeur dans la coulisse.

MUREL. — Écoutez donc !

GRUCHET. — J'entends bien.

MUREL. — Le bruit se rapproche.

DES VOIX, *dans la coulisse*. — Gruchet ! Gruchet !

FÉLICITÉ, *apparaissant à gauche*. — Monsieur, on vous cherche !

GRUCHET. — Moi ?

FÉLICITÉ. — Oui, venez tout de suite !

GRUCHET. — Me voilà !

Il sort précipitamment avec elle. — Le bruit augmente.

MUREL, *en s'en allant par la gauche*. — Tout ce tapage ! Qu'est-ce donc ?
(*Il sort.*)

SCÈNE VII

ROUSSELIN, puis HOMBOURG

ROUSSELIN, *sortant de chez lui*. — Ah ! le peuple à la fin s'agite ! pourvu que ce ne soit pas contre moi !

Tous, *criant dans le café*. — Enfoncés, les bourgeois !

ROUSSELIN. — Voilà qui devient inquiétant.

GRUCHET, *passant au fond, et tâchant de se soustraire aux ovations*. — Mes amis, laissez-moi ! non ! vraiment !

TOUS. — Gruchet ! Vive Gruchet ! notre député.

ROUSSELIN. — Comment, député ?

HOMBOURG, *sortant de chez Rousselin*. — Parbleu ! puisque Bouvigny se retire.

La bande s'éloigne.

ROUSSELIN. — Pas possible !

HOMBOURG. — Mais oui, le ministère est changé. Le préfet donne sa démission ; et il vient d'écrire à Bouvigny, pour l'engager à faire comme lui, à se démettre !

Il sort par où est sortie la bande.

ROUSSELIN. — Eh bien, alors, il ne reste plus que... (*La main sur la poitrine pour dire : moi.*) Mais non ! il y a encore Gruchet ! (*Révant.*) Gruchet ! (*Apercevant Dodart qui entre.*) Que me voulez-vous ?

SCÈNE VIII

ROUSSELIN, DODART

DODART. — Je viens pour vous rendre un service.

ROUSSELIN. — De la part d'un féal de M. le comte, cela m'étonne !

DODART. — Vous apprécierez ma conduite, plus tard. M. de Bouvigny ayant retiré sa candidature...

ROUSSELIN, *brusquement*. — Il l'a retirée ? c'est vrai ?

DODART. — Oui... pour des raisons...

ROUSSELIN. — Personnelles.

DODART. — Comment ?

ROUSSELIN. — Je dis : il a eu des raisons, voilà tout !

DODART. — En effet ; et permettez-moi de vous avertir d'une chose... capitale. Tous ceux qui s'intéressent à vous — je suis du nombre, n'en doutez pas — commencent à s'effrayer de la violence de vos adversaires !

ROUSSELIN. — En quoi ?

DODART. — Vous n'avez donc pas entendu les cris insurrectionnels que poussait la bande Gruchet ! Ce Catilina de village !...

ROUSSELIN, *à part*. — Catilina de village... Jolie expression ! A noter !

DODART. — Il est capable, Monsieur, de... capable de tout ! et d'abord, grâce à la démence du peuple, il deviendra peut-être un de nos tribuns.

ROUSSELIN, *à part*. — C'est à craindre !

DODART. — Mais les conservateurs n'ont pas renoncé à la lutte, croyez-le ! D'avance, leurs voix appartiennent à l'honnête homme qui offrirait des garanties. (*Mouvement de Rousselin.*) Oh ! on ne lui demande pas de se poser en rétrograde ; seulement quelques concessions... bien simples.

ROUSSELIN. — Eh ! c'est ce diable de Murel !...

DODART. — Malheureusement, la chose est faite !

ROUSSELIN, *rêvant*. — Oui !

DODART. — Comme notaire et comme citoyen, je gémis sur tout cela ! Ah ! c'était un beau rêve que cette alliance de la bourgeoisie et de la noblesse cimentée en vos deux familles ; et le comte me disait tout à l'heure, — vous n'allez pas me croire ?...

ROUSSELIN. — Pardon !... je suis plein de confiance.

DODART. — Il me disait, avec ce ton chevaleresque qui le caractérise : « Je n'en veux pas du tout à M. Rousselin... »

ROUSSELIN. — Ni moi non plus, mon Dieu !

DODART. — « Et je ne demande pas mieux, s'il n'y trouve point d'inconvénient... »

ROUSSELIN. — Mais quel inconvénient ?

DODART. — « Je ne demande pas mieux que de m'aboucher avec lui, dans l'intérêt du canton, et de la moralité publique. »

ROUSSELIN. — Comment donc ? je le verrai avec plaisir !

DODART. — Il est là ! (*A la cantonade.*) Psitt ! Avancez !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE COMTE DE BOUVIGNY

BOUVIGNY, *saluant*. — Monsieur !

ROUSSELIN, *regardant autour de lui*. — Je regarde si quelquefois...

BOUVIGNY. — Personne ne m'a vu ! soyez sans crainte ! Et acceptez mes regrets sur...

ROUSSELIN. — Il n'y a pas de mal...

DODART, *en ricanant*. — A reconnaître ses fautes, n'est-ce pas ?

BOUVIGNY. — Que voulez-vous, l'amour peut-être exagéré de certains principes...

ROUSSELIN. — Moi aussi, Monsieur, j'honore les principes !

BOUVIGNY. — Et puis la maladie de mon fils !

ROUSSELIN. — Il n'est pas malade ; tantôt, ici même...

DODART. — Oh ! fortement indisposé ! Mais il a l'énergie de cacher sa douleur. Pauvre enfant ! les nerfs ! tellement sensible !

ROUSSELIN, *à part*. — Ah ! je devine ton jeu, à toi ; tu vas faire le mien !
(*Haut.*) En effet, après avoir conçu des espérances...

BOUVIGNY. — Oh ! certes !

ROUSSELIN. — Il a dû être peiné...

BOUVIGNY. — Désolé, Monsieur !

ROUSSELIN. — De vous voir abandonner subitement cette candidature.

DODART, *à part*. — Il se moque de nous !

ROUSSELIN. — Lorsque vous aviez déjà un nombre de voix.

BOUVIGNY. — J'en avais beaucoup !

ROUSSELIN, *souriant*. — Pas toutes, cependant !

DODART. — Parmi les ouvriers, peut-être, mais dans les campagnes, énormément !

ROUSSELIN. — Ah ! si on comptait !...

BOUVIGNY. — Permettez ! D'abord la commune de Bouvigny, où je réside, m'appartient, n'est-ce pas ? Ainsi que les villages de Saint-Léonard, Valencourt, la Coudrette.

ROUSSELIN, *vivement*. — Celui-là, non !

BOUVIGNY. — Pourquoi ?

ROUSSELIN, *embarrassé*. — Je croyais !... (*À part.*) Murel m'avait donc trompé ?

BOUVIGNY. — Je suis également certain de Grumesnil, Ypremesnil, les Arbois.

DODART, *lisant une liste qu'il tire de son portefeuille*. — Châtillon, Colange, Heurtaux, Lenneval, Bahurs, Saint-Filleul, le Grand-Chêne, la Roche-Aubert, Fortinet !

ROUSSELIN, *à part*. — C'est effroyable !

DODART. — Manicamp, Dehaut, Lampérière, Saint-Nicaise, Vieville, Sirvin, Château-Régnier, la Chapelle, Lebarrois, Mont-Suleau.

ROUSSELIN, *à part*. — Je ne savais donc pas la géographie de l'arrondissement !

BOUVIGNY. — Sans compter que j'ai des amis nombreux dans les communes de...

ROUSSELIN, *accablé*. — Oh ! je vous crois, Monsieur !

BOUVIGNY. — Ces braves gens ne savent plus que faire ! Ils sont toujours à ma disposition du reste, m'obéissant comme un seul homme ; — et si je leur disais... de voter pour... n'importe qui... pour vous, par exemple...

ROUSSELIN. — Mon Dieu ! je ne suis pas d'une opposition tellement avancée...

BOUVIGNY. — Eh ! eh ! l'Opposition est quelquefois utile !

ROUSSELIN. — Comme instrument de guerre, soit ! Mais il ne s'agit pas de détruire, il faut fonder !

DODART. — Incontestablement, nous devons fonder !

ROUSSELIN. — Aussi ai-je en horreur toutes ces utopies, ces doctrines subversives !... N'a-t-on pas l'idée de rétablir le divorce, je vous demande un peu ! Et la presse, il faut le reconnaître, se permet des excès...

DODART. — Affreux !

BOUVIGNY. — Nos campagnes sont infestées par un tas de livres !

ROUSSELIN. — Elles n'ont plus personne pour les conduire ! Ah ! il y avait du bon dans la noblesse ; et là-dessus, je partage les idées de quelques publicistes de l'Angleterre.

BOUVIGNY. — Vos paroles me font l'effet d'une brise rafraîchissante ; et si nous pouvions espérer...

ROUSSELIN. — Enfin, Monsieur le comte, (*mystérieusement*) la Démocratie m'effraye ! Je ne sais par quel vertige, quel entraînement coupable...

BOUVIGNY. — Vous allez trop loin !...

ROUSSELIN. — Non ! j'étais coupable ; car je suis conservateur, croyez-le, et peut-être quelques nuances seulement...

DODART. — Tous les honnêtes gens sont faits pour s'entendre.

ROUSSELIN, *serrant la main de Bouvigny*. — Bien sûr, Monsieur le comte, bien sûr.

SCÈNE X

LES MÊMES, MUREL, LEDRU, ONÉSIME, DES OUVRIERS

MUREL. — Dieu merci ! je vous trouve sans vos électeurs, mon cher Rousselin !

BOUVIGNY, *à part*. — Je les croyais fâchés !

MUREL. — En voici d'autres ! Je leur ai démontré que les idées de Gruchet ne répondent plus aux besoins de notre époque ; et, d'après ce que vous m'avez dit ce matin, vous serez de ceux-ci mieux compris ; ce sont non seulement des républicains, mais des socialistes !

BOUVIGNY, *faisant un bond*. — Comment, des socialistes !

ROUSSELIN. — Il m'amène des socialistes !

DODART. — Des socialistes ! Il ne faut pas que ma personnalité !...

Il s'esquive.

ROUSSELIN, *balbutiant*. — Mais...

LEDRU. — Oui, citoyen ! Nous le sommes !

ROUSSELIN. — Je n'y vois pas de mal !

BOUVIGNY. — Et tout à l'heure, vous déclamiez contre ces infamies !

ROUSSELIN. — Permettez ! il y a plusieurs manières d'envisager...

ONÉSIME, *surgissant*. — Sans doute, plusieurs manières...

BOUVIGNY, *scandalisé*. — Jusqu'à mon fils !

MUREL. — Que venez-vous faire ici, vous ?

ONÉSIME. — J'ai entendu dire que l'on se portait chez M. Rousselin, et je voudrais lui affirmer que je partage, à peu près... son système.

MUREL, *d demi-voix*. — Petit intrigant !

BOUVIGNY. — Je ne m'attendais pas, mon fils, à vous voir, devant l'auteur de vos jours, renier la foi de vos aïeux !

ROUSSELIN. — Très bien !

LEDRU. — Pourquoi très bien ? Parce que Monsieur est M. le comte ! (*d Murel, désignant Rousselin*) et à vous croire, il demandait l'abolition de tous les titres !...

ROUSSELIN. — Certainement !

BOUVIGNY. — Comment ? il demandait...

LEDRU. — Mais oui !

BOUVIGNY. — Ah ! c'est assez !

ROUSSELIN, *voulant le retenir*. — Je ne peux pas rompre en visière brusquement. Beaucoup ne sont qu'égarés. Ménageons-les !

BOUVIGNY, *très haut*. — Pas de ménagements, Monsieur ! On ne pactise point avec le désordre ; et je vous déclare net que je ne suis plus pour vous ! — Onésime !

Il sort ; son fils le suit.

LEDRU. — Il était pour vous ? Nous savons à quoi nous en tenir ! Serviteur !

ROUSSELIN. — Pour soutenir mes convictions, je vous sacrifie un vieil ami de trente ans !

LEDRU. — On n'a pas besoin de sacrifices ! Mais vous dites tantôt blanc, tantôt noir ; et vous m'avez l'air d'un véritable... blagueur ! Allons, nous autres, retournons chez Gruchet ! Venez-vous, Murel ?

MUREL. — Dans une minute, je vous rejoins !

SCÈNE XI

ROUSSELIN, MUREL

MUREL. — Il faut convenir, mon cher, que vous me mettez dans une situation embarrassante !

ROUSSELIN. — Si vous croyez que je n'y suis pas ?

MUREL. — Saperlotte, il faudrait cependant vous résoudre ! Soyez d'un côté, soyez de l'autre ! Mais décidez-vous ! finissons-en !

ROUSSELIN. — Pourquoi toujours ce besoin d'être emporte-pièce, exagéré ? Est-ce qu'il n'y a pas dans tous les partis quelque chose de bon à prendre ?

MUREL. — Sans doute, leurs voix !

ROUSSELIN. — Vous avez un esprit, ma parole d'honneur ! une délicatesse !... Ah ! je ne m'étonne pas qu'on vous aime !

MUREL. — Moi ? et qui donc ?

ROUSSELIN. — Innocent ! une demoiselle, du nom de Louise.

MUREL. — Quel bonheur ! merci ! merci ! Maintenant, je vais m'occuper de vous, gaillardement ! J'affirmerai qu'on ne vous a pas compris. Une dispute de mots, une erreur. Quant à l'*Impartial*...

ROUSSELIN. — Là, vous êtes le maître !

MUREL. — Pas tout à fait ! Nous dépendons de Paris, qui donne le mot d'ordre. Vous deviez même être éreinté !

ROUSSELIN. — Décommandez l'éreintement !

MUREL. — Sans doute. Mais, comment, tout de suite, prêcher à Julien le contraire de ce qu'on lui a dit ?

ROUSSELIN. — Que faire ?

MUREL. — Attendez donc ! Il y a chez vous quelqu'un dont peut-être l'influence...

ROUSSELIN. — Qui cela ?

MUREL. — Miss Arabelle ! D'après certaines paroles qu'elle m'a dites, j'ai tout lieu de croire que ce jeune poète l'intéresse...

ROUSSELIN, *riant*. — La pièce de vers serait-elle pour l'Anglaise ?

MUREL. — Je ne connais pas les vers, mais je crois qu'ils s'aiment.

ROUSSELIN. — J'en étais sûr ! Jamais de la vie je ne me trompe ! Du moment que ma fille n'est pas en jeu, je ne risque rien ; et je me moque pas mal, après tout, si... Il faut que j'en parle à ma femme. Elle doit être là, précisément.

MUREL. — Moi, pendant ce temps-là, je vais essayer de ramener ceux que votre tiédeur philosophique a un peu refroidis.

ROUSSELIN. — N'allez pas trop loin, cependant, de peur que Bouvigny, de son côté...

MUREL. — Ah ! il faut bien que je rebadigeonne votre patriotisme !

Il sort.

ROUSSELIN, *seul*. — Tâchons d'être fin, habile, profond !

SCÈNE XII

ROUSSELIN, M^{me} ROUSSELIN, Miss ARABELLE

ROUSSELIN, *à Arabelle*. — Ma chère enfant, — car mon affection toute paternelle me permet de vous appeler ainsi, — j'attends de vous un grand service ; il s'agirait d'une démarche près de M. Julien !

ARABELLE, *vivement*. — Je peux la faire !

MADAME ROUSSELIN, *avec hauteur*. — Ah ! comment cela ?

ARABELLE. — Il fume son cigare tous les soirs sur cette promenade. Rien de plus facile que de l'aborder.

MADAME ROUSSELIN. — Vu les convenances, ce serait plutôt à moi...

ROUSSELIN. — En effet ; c'est plutôt à une femme mariée...

ARABELLE. — Mais je veux bien !

MADAME ROUSSELIN. — Je vous le défends, Mademoiselle !

ARABELLE. — J'obéis, Madame ! (*A part, en remontant.*) Qu'a-t-elle donc à vouloir m'empêcher ?... Attendons !

Elle disparaît.

MADAME ROUSSELIN. — Tu as parfois, mon ami, des idées singulières ; charger l'institutrice d'une chose pareille ! car c'est pour ta candidature, j'imagine ?

ROUSSELIN. — Sans doute ! Et moi, je trouvais que miss Arabelle, précisément à cause de son petit amour, dont je ne doute plus, pouvait fort bien...

MADAME ROUSSELIN. — Ah ! tu ne la connais pas. C'est une personne à la fois violente et dissimulée, cachant sous des airs romanesques une âme qui l'est fort peu ; et je sens qu'il faut se méfier d'elle...

ROUSSELIN. — Tu as peut-être raison ? Voici Julien ! Tu comprends, n'est-ce pas, tout ce qu'il faut lui dire ?

MADAME ROUSSELIN. — Oh ! je saurai m'y prendre !

ROUSSELIN. — Je me fie à toi !

Rousselin s'éloigne, après avoir salué Julien. La nuit est venue.

SCÈNE XIII

M^{me} ROUSSELIN, JULIEN

JULIEN, *apercevant M^{me} Rousselin*. — Elle ! (*Il jette son cigare.*) Seule ! Comment faire ? (*Saluant.*) Madame !

MADAME ROUSSELIN. — M. Duprat, je crois ?

JULIEN. — Hélas ! oui, Madame.

MADAME ROUSSELIN. — Pourquoi, hélas ?

JULIEN. — J'ai le malheur d'écrire dans un journal qui doit vous déplaire.

MADAME ROUSSELIN. — Par sa couleur politique, seulement !

JULIEN. — Si vous saviez combien je méprise les intérêts qui m'occupent !

MADAME ROUSSELIN. — Mais les intelligences d'élite peuvent s'appliquer à tout sans déchoir. Votre dédain, il est vrai, n'a rien de surprenant. Quand on écrit des vers aussi... remarquables...

JULIEN. — Ce n'est pas bien ce que vous faites là, Madame ! Pourquoi railler ?

MADAME ROUSSELIN. — Nullement ! Malgré mon insuffisance, peut-être, je vous crois un avenir...

JULIEN. — Il est fermé par le milieu où je me débats. L'art pousse mal sur le terroir de la province. Le poète qui s'y trouve et que la misère oblige à certains travaux est comme un homme qui voudrait courir dans un borbier. Un ignoble poids, toujours collé à ses talons, le retient ; plus il s'agite, plus il enfonce. Et cependant, quelque chose d'indomptable proteste et rugit au dedans de vous ! Pour se consoler de ce que l'on fait, on rêve orgueilleusement à ce que l'on fera ;

puis les mois s'écoulent, la médiocrité ambiante vous pénètre, et on arrive doucement à la résignation, cette forme tranquille du désespoir.

MADAME ROUSSELIN. — Je comprends; et je vous plains !

JULIEN. — Ah ! Madame, que votre pitié est douce ! bien qu'elle augmente ma tristesse !

MADAME ROUSSELIN. — Courage ! le succès, plus tard, viendra.

JULIEN. — Dans mon isolement, est-ce possible ?

MADAME ROUSSELIN. — Au lieu de fuir le monde, allez vers lui ! Son langage n'est pas le vôtre, apprenez-le ! Soumettez-vous à ses exigences. La réputation et le pouvoir se gagnent par le contact; et, puisque la société est naturellement à l'état de guerre, rangez-vous dans le bataillon des forts, du côté des riches, des heureux ! Quant à vos pensées intimes, n'en dites jamais rien, par dignité et par prudence. Dans quelque temps, lorsque vous habiterez Paris, comme nous...

JULIEN. — Mais je n'ai pas le moyen d'y vivre, Madame !

MADAME ROUSSELIN. — Qui sait ? avec la souplesse de votre talent, rien n'est difficile; et vous l'utiliserez pour des personnes qui en marqueront leur gratitude ! Mais il est tard; au plaisir de vous revoir, Monsieur !

Elle remonte.

JULIEN. — Oh ! restez ! au nom du ciel, je vous en conjure ! Voilà si longtemps que je l'espère, cette occasion. Je cherchais des ruses, inutilement, pour arriver jusqu'à vous ! D'ailleurs, je n'ai pas bien compris vos dernières paroles. Vous attendez quelque chose de moi, il me semble ? Est-ce un ordre ? Dites-le ! j'obéirai.

MADAME ROUSSELIN. — Quel dévouement !

JULIEN. — Mais vous occupez ma vie ! Quand, pour respirer plus à l'aise, je monte sur la colline, malgré moi, tout de suite, mes yeux découvrent parmi les autres votre chère maison, blanche dans la verdure de son jardin; et le spectacle d'un palais ne me donnerait pas autant de convoitise ! Quelquefois vous apparaissez dans la rue, c'est un éblouissement, je m'arrête; et puis je cours après votre voile, qui flotte derrière vous comme un petit nuage bleu ! Bien souvent je suis venu devant cette grille, pour vous apercevoir et entendre passer au bord des violettes le murmure de votre robe. Si votre voix s'élevait, le moindre mot, la phrase la plus ordinaire, me semblait d'une valeur inintelligible pour les autres; et j'emportais cela, joyeusement, comme une acquisition ! — Ne me chassez pas ! Pardonnez-moi ! J'ai eu l'audace de vous envoyer

des vers. Ils sont perdus, comme les fleurs que je cueille dans la campagne, sans pouvoir vous les offrir, comme les paroles que je vous adresse la nuit, et que vous n'entendez pas, car vous êtes mon inspiration, ma muse, le portrait de mon idéal, mes délices, mon tourment !

MADAME ROUSSELIN. — Calmez-vous, Monsieur ! Cette exagération...

JULIEN. — Ah ! c'est que je suis de 1830, moi ! J'ai appris à lire dans *Hernani*, et j'aurais voulu être Lara ! J'exècre toutes les lâchetés contemporaines, l'ordinaire de l'existence, et l'ignominie des bonheurs faciles ! L'amour qui a fait vibrer la grande lyre des maîtres gonfle mon cœur. Je ne vous sépare pas dans ma pensée de tout ce qu'il y a de plus beau ; et le reste du monde, au loin, me paraît une dépendance de votre personne. Ces arbres sont faits pour se balancer sur votre tête, la nuit pour vous recouvrir, les étoiles qui rayonnent doucement, comme vos yeux, pour vous regarder !

MADAME ROUSSELIN. — La littérature vous emporte, Monsieur ! Quelle confiance une femme peut-elle accorder à un homme qui ne sait pas retenir ses métaphores, ou sa passion ? Je crois la vôtre sincère, pourtant. Mais vous êtes jeune, et vous ignorez trop ce qui est l'indispensable. D'autres, à ma place, auraient pris pour une injure la vivacité de vos sentiments. Il faudrait au moins promettre...

JULIEN. — Voilà que vous tremblez aussi. Je le savais bien ! On ne repousse pas un tel amour !

MADAME ROUSSELIN. — Ma hardiesse à vous écouter m'étonne moi-même. Les gens d'ici sont méchants, Monsieur. La moindre étourderie peut nous perdre !... Le scandale...

JULIEN. — Ne craignez rien ! Ma bouche se taira, mes yeux se détourneront, j'aurai l'air indifférent ; et si je me présente chez vous...

MADAME ROUSSELIN. — Mais, mon mari... Monsieur.

JULIEN. — Ne me parlez pas de cet homme !

MADAME ROUSSELIN. — Je dois le défendre.

JULIEN. — C'est ce que j'ai fait, — par amour pour vous !

MADAME ROUSSELIN. — Il l'apprendra ; et vous n'aurez pas à vous repentir de votre générosité.

JULIEN. — Laissez-moi me mettre à vos genoux, afin que je vous contemple de plus près. J'exécuterai, Madame, tout ce qu'il vous plaira ! et valeureusement, n'en doutez pas ; me voilà devenu fort ! Je voudrais épandre sur vos jours,

avec les ivresses de la terre, tous les enchantements de l'Art, toutes les bénédictions du Ciel...

MISS ARABELLE, *cachée derrière un arbre*. — J'en étais sûre !

MADAME ROUSSELIN. — J'attends de vous une preuve immédiate de complaisance, d'affection...

JULIEN. — Oui, oui !

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MISS ARABELLE, puis MUREL et GRUCHET,
à la fin ROUSSELIN

MADAME ROUSSELIN, *remontant*. — On vient ! il faut que je rentre.

JULIEN. — Pas encore !

GRUCHET, *au fond, poursuivant Murel*. — Alors, rendez-moi mon argent !

MUREL, *continuant à marcher*. — Vous m'ennuyez !

GRUCHET. — Polisson !

MUREL, *lui donnant un soufflet*. — Voleur !

ROUSSELIN, *en entrant, qui a entendu le bruit du soufflet*. — Qu'est-ce donc ?

JULIEN, *à M^{me} Rousselin*. — Oh ! cela seulement !

Il lui applique, sur la main, un baiser sonore.

MISS ARABELLE *reconnaît Julien*. — Ah !

ROUSSELIN. — Que se passe-t-il ? (*Apercevant miss Arabelle qui s'enfuit.*)
Arabelle ! Demain, je la flanque à la porte !



ACTE TROISIÈME

Au Salon de Flore. L'intérieur d'un bastringue. En face, et occupant tout le fond, une estrade pour l'orchestre. Il y a dans le coin de gauche une contrebasse. Attachés au mur, des instruments de musique ; au milieu du mur, un trophée de drapeaux tricolores. Sur l'estrade, une table avec une chaise ; deux autres tables des deux côtés. Une petite estrade plus basse est au milieu, devant l'autre. Toute la scène est remplie de chaises. A une certaine hauteur un balcon, où l'on peut circuler :

SCÈNE PREMIÈRE

ROUSSELIN, *seul, à l'avant-scène, puis* UN GARÇON DE CAFÉ

Si je comparais l'Anarchie à un serpent, pour ne pas dire hydre ? Et le Pouvoir... à un vampire ? Non, c'est prétentieux ! Il faudrait cependant intercaler quelque phrase à effet, de ces traits qui enlèvent... comme : « fermer l'ère des révolutions, camarilla, droits imprescriptibles, virtuellement ; » et beaucoup de mots en *isme* : « parlementarisme, obscurantisme !... »

Calmons-nous ! un peu d'ordre. Les électeurs vont venir, tout est prêt ; on a constitué le bureau, hier au soir. Le voilà, le bureau ! Ici, la place du Président (*il montre la table, au milieu*) ; des deux côtés, les deux secrétaires, et moi, au milieu, en face du public !... Mais sur quoi m'appuierai-je ? Il me faudrait une tribune ! Oh ! je l'aurai, la tribune ! En attendant... (*Il va prendre une chaise et la pose devant lui, sur la petite estrade.*) Bien ! et je placerai le verre d'eau, — car je commence à avoir une soif abominable — je placerai le verre d'eau là ! (*Il prend le verre d'eau qui se trouve sur la table du Président, et le met sur sa chaise.*) Aurai-je assez de sucre ? (*Regardant le bocal qui est plein.*) Oui !

Tout le monde est assis. Le Président ouvre la séance, et quelqu'un prend la parole. Il m'interpelle pour me demander... par exemple... Mais d'abord qui m'interpelle ? Où est l'individu ? A ma droite, je suppose ! Alors, je tourne la tête, brusquement !... Il doit être moins loin ? (*Il va déranger une chaise, puis*

remonte.) Je conserve mon air tranquille, et tout en enfonçant la main dans mon gilet... Si j'avais pris mon habit ? C'est plus commode pour le bras ! Une redingote vaut mieux, à cause de la simplicité. Cependant, le peuple, on a beau dire, aime la tenue, le luxe. Voyons ma cravate ? (*Il se regarde dans une petite glace à main, qu'il retire de sa poche.*) Le col un peu plus bas. Pas trop cependant ; on ressemble à un chanteur de romances. Oh ! ça ira — avec un mot de Murel, de temps à autre, pour me soutenir ! C'est égal ! Voilà une peur qui m'empoigne... et j'éprouve à l'épigastre... (*Il boit.*) Ce n'est rien. Tous les grands orateurs ont cela à leurs débuts ! Allons, pas de faiblesses, ventrebleu ! un homme en vaut un autre, et j'en vaudrais plusieurs ! Il me monte à la tête... comme des bouillons ! et je me sens, ma parole, un toupet infernal !

« Et c'est à moi que ceci s'adresse, Monsieur ! » Celui-là est en face ; marquons-le ! (*Il dérange une chaise et la pose au milieu.*) « A moi que ceci s'adresse, à moi ! » Avec les deux mains sur la poitrine, en me baissant un peu. « A moi, qui, pendant quarante ans... à moi, dont le patriotisme... à moi que... à moi pour lequel... » puis, tout à coup : « Ah ! vous ne le croyez pas vous-même, Monsieur ! » Et on reste sans bouger ! Il réplique : « Vos preuves alors ! donnez vos preuves ! Ah ! prenez garde ! On ne se joue pas de la crédulité publique ! » Il ne trouve rien. « Vous vous taisez ! ce silence vous condamne ! J'en prends acte ! » Un peu d'ironie, maintenant ! On lui lance quelque chose de caustique, avec un rire de supériorité. « Ah ! ah ! » Essayons le rire de supériorité. « Ah ! ah ! ah ! je m'avoue vaincu, effectivement ! Parfait ! » Mais deux autres qui sont là ! — je les reconnaitrai, — s'écrient que je m'insurge contre nos institutions, ou n'importe quoi. Alors d'un ton furieux : « Mais vous niez le progrès ! » Développement du mot progrès : « Depuis l'astronome avec son télescope qui, pour le hardi nautonnier... jusqu'au modeste villageois baignant de ses sueurs... le prolétaire de nos villes... l'artiste dont l'inspiration... » Et je continue jusqu'à une phrase, où je trouve le moyen d'introduire le mot « bourgeoisie ». Tout de suite : éloge de la bourgeoisie, le tiers État, les cahiers, 89, notre commerce, richesse nationale, développement du bien-être par l'ascension progressive des classes moyennes. Mais un ouvrier : « Eh bien ! et le peuple, qu'en faites-vous ? » Je pars : « Ah ! le peuple, il est grand » ; et je le flagorne, je lui en fourre par-dessus les oreilles ! J'exalte Jean-Jacques Rousseau qui avait été domestique, Jacquard tisserand, Marceau tailleur ; tous les tisserands, tous les domestiques et tous les tailleurs sont flattés. Et, après que j'ai tonné contre la corruption des riches : « Que lui reproche-t-on, au peuple ? c'est d'être pauvre ! » Tableau

enragé de sa misère; bravos ! « Ah ! pour qui connaît ses vertus, combien est douce la mission de celui qui peut devenir son mandataire ! Et ce sera toujours avec un noble orgueil que je sentirai dans ma main la main calleuse de l'ouvrier ! parce que son étreinte, pour être un peu rude, n'en est que plus sympathique ! parce que toutes les différences de rang, de titre et de fortune sont, Dieu merci ! surannées, et que rien n'est comparable à l'affection d'un homme de cœur !... » Et je me tape sur le cœur ! bravo ! bravo ! bravo !

UN GARÇON DE CAFÉ. — M. Rousselin, ils arrivent !

ROUSSELIN. — Retirons-nous, que je n'aie pas l'air... Aurai-je le temps d'aller chercher mon habit?... Oui ! — en courant !

Il sort.

SCÈNE II

TOUS LES ÉLECTEURS, VOINCHET, MARCHAIS, HOMBOURG, HEURTELOT, ONÉSIME, LE GARDE CHAMPÊTRE, BEAUMESNIL, LEDRU, LE PRÉSIDENT, *puis* ROUSSELIN, *puis* MUREL

VOINCHET. — Ah ! nous sommes nombreux. Ce sera drôle, à ce qu'il paraît.

LEDRU. — Pour une réunion politique, on aurait dû choisir un endroit plus convenable que le *Salon de Flore*.

BEAUMESNIL. — Puisqu'il n'y en a pas d'autres dans la localité ! Qui est-ce que vous nommerez, M. Marchais ?

MARCHAIS. — Mon Dieu, Rousselin ! C'est encore lui, après tout...

LEDRU. — Moi, j'ai résolu de faire un vacarme...

VOINCHET. — Tiens ! le fils de Bouvigny.

BEAUMESNIL. — Le père est plus finaud, il ne vient pas.

LE PRÉSIDENT. — En séance !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — En séance !

LE PRÉSIDENT. — Messieurs ! nous avons à discuter les mérites de nos deux candidats pour les élections de dimanche. Aujourd'hui, vous vous occuperez de l'honorable M. Rousselin, et demain soir, de l'honorable M. Gruchet. La séance est ouverte.

Rousselin, en habit noir, sort d'une petite porte derrière le président, fait des salutations, et reste debout au milieu de l'estrade.

VOINCHET. — Je demande que le candidat nous parle des chemins de fer.

ROUSSELIN, *après avoir toussé, et pris un verre d'eau*. — Si on avait dit du

temps de Charlemagne, ou même de Louis XIV, qu'un jour viendrait, où, en trois heures, il serait possible d'aller...

VOINCHET. — Ce n'est pas ça ! Êtes-vous d'avis qu'on donne une allocation au chemin de fer qui doit passer par Saint-Mathieu, ou bien à un autre qui couperait Bonneval — idée cent fois meilleure ?

UN ÉLECTEUR. — Saint-Mathieu est plus à l'avantage des habitants ! Déclarez-vous pour celui-là, monsieur Rousselin !

ROUSSELIN. — Comment ne serais-je pas pour le développement de ces gigantesques entreprises qui remuent des capitaux, prouvent le génie de l'homme, apportent le bien-être au sein des populations !...

HOMBOURG. — Pas vrai, elles les ruinent !

ROUSSELIN. — Vous niez donc le progrès, Monsieur ? le progrès, qui depuis l'astronome...

HOMBOURG. — Mais les voyageurs ?...

ROUSSELIN. — Avec son télescope...

HOMBOURG. — Ah ! si vous m'empêchez !...

LE PRÉSIDENT. — La parole est à l'interpellant.

HOMBOURG. — Les voyageurs ne s'arrêteront plus dans nos pays.

VOINCHET. — C'est parce qu'il tient une auberge !

HOMBOURG. — Elle est bonne, mon auberge !

TOUS. — Assez ! assez !

LE PRÉSIDENT. — Pas de violence, Messieurs !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Silence !

HOMBOURG. — Voilà comme vous défendez nos intérêts !

ROUSSELIN. — J'affirme !...

HOMBOURG. — Mais vous perdez le roulage !

UN ÉLECTEUR. — Il soutiendra le libre échange !

ROUSSELIN. — Sans doute ! Par la transmission des marchandises, un jour la fraternité des peuples...

UN ÉLECTEUR. — Il faut admettre les laines anglaises ! Proclamez l'affranchissement de la bonneterie !

ROUSSELIN. — Et tous les affranchissements !

LES ÉLECTEURS. (*Côté droit.*) Oui ! oui ! (*Côté gauche.*) Non ! non ! à bas !

ROUSSELIN. — Plût au ciel que nous puissions recevoir en abondance les céréales, les bestiaux !

UN AGRICULTEUR, *en blouse*. — Eh bien, vous êtes gentil pour l'agriculture !...

ROUSSELIN. — Tout à l'heure, je répondrai sur le chapitre de l'agriculture !

Il se verse un verre d'eau. — Silence.

HEURTELOT, *apparaissant en haut, au balcon.* — Qu'est-ce que vous pensez des hannetons ?

Tous, *riant.* — Ah ! ah ! ah !

LE PRÉSIDENT. — Un peu de gravité, Messieurs !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Pas de désordre ! Au nom de la Loi, assis !

MARCHAIS. — M. Rousselin, nous voudrions savoir votre idée sur les impôts.

ROUSSELIN. — Les impôts, mon Dieu... certainement, sont pénibles... mais indispensables... C'est une pompe, — si je puis m'exprimer ainsi, — qui aspire du sein de la terre un élément fertilisateur pour le répandre sur le sol. Reste à savoir si les moyens répondent au but... et si, en exagérant... on n'arriverait pas quelquefois à tarir...

LE PRÉSIDENT, *se penchant vers lui.* — Charmante comparaison !

VOINCHET. — La propriété foncière est surchargée !

HEURTELOT. — On paye plus de trente sous de droits pour un litre de cognac !

LEDRU. — La flotte nous dévore !

BEAUMESNIL. — Est-ce qu'on a besoin d'un Jardin des Plantes !

ROUSSELIN. — Sans doute ! sans doute ! sans doute ! Il faudrait apporter d'immenses, d'immenses économies !

Tous. — Très bien !

ROUSSELIN. — D'autre part, le Gouvernement lésine, tandis qu'il devrait...

BEAUMESNIL. — Élever les enfants pour rien !

MARCHAIS. — Protéger le commerce !

L'AGRICULTEUR. — Encourager l'agriculture !

ROUSSELIN. — Bien sûr !

BEAUMESNIL. — Fournir l'eau et la lumière gratuitement dans chaque maison !

ROUSSELIN. — Peut-être, oui !

HOMBOURG. — Vous oubliez le roulage, dans tout ça !

ROUSSELIN. — Oh ! non, non pas ! Et permettez-moi de résumer en un seul corps de doctrine, de prendre en faisceau...

LEDRU. — On connaît votre manière d'enguirlander le monde ! Mais si vous aviez devant vous Gruchet...

ROUSSELIN. — C'est à moi que vous comparez Gruchet ! à moi !... qu'on a

vu pendant quarante ans... à moi dont le patriotisme... — Ah ! vous ne le croyez pas vous-même, Monsieur !

LEDRU. — Oui, je le compare à vous !

ROUSSELIN. — Ce Catilina de village !

HEURTELOT, *au balcon*. — Qu'est-ce que c'est, Catilina ?

ROUSSELIN. — C'est un célèbre conspirateur qui, à Rome...

LEDRU. — Mais Gruchet ne conspire pas !

HEURTELOT. — Êtes-vous de la police ?

TOUS, *à droite, ensemble, confusément*. — Il en est ! il en est !

TOUS, *à gauche, de même*. — Non, il n'en est pas ! (*Vacarme.*)

ROUSSELIN. — Citoyens ! de grâce ! Citoyens ! Je vous en prie ! de grâce !
écoutez-moi !

MARCHAIS. — Nous écoutons !

Rousselin cherche à dire quelque chose, et reste muet. Rires de la foule.

TOUS, *riant*. — Ah ! ah ! ah !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Silence !

HEURTELOT. — Il faut qu'il s'explique sur le droit au travail.

TOUS. — Oui ! oui ! le droit au travail !

ROUSSELIN. — On a écrit là-dessus des masses de livres. (*Murmures.*)
Ah ! vous m'accorderez qu'on a écrit, à ce propos, énormément de livres. Les avez-vous lus ?

HEURTELOT. — Non !

ROUSSELIN. — Je les sais par cœur ! Et si, comme moi, vous aviez passé vos nuits dans le silence du cabinet, à...

HEURTELOT. — Assez causé de vous ! Le droit au travail !

TOUS. — Oui, oui, le droit au travail !

ROUSSELIN. — Sans doute, on doit travailler !

HEURTELOT. — Et commander de l'ouvrage !

MARCHAIS. — Mais si on n'en a pas besoin ?

ROUSSELIN. — N'importe !

MARCHAIS. — Vous attaquez la propriété !

ROUSSELIN. — Et quand même ?

MARCHAIS, *se précipitant sur l'estrade*. — Ah ! vous me faites sortir de mon caractère.

ÉLECTEURS, *de droite*. — Descendez ! descendez !

ÉLECTEURS, *de gauche*. — Non ! qu'il y reste !

ROUSSELIN. — Oui ! qu'il demeure ! J'admets toutes les contradictions ! Je suis pour la liberté ! (*Applaudissements à droite. Murmures à gauche ; il se retourne vers Marchais.*) Le mot vous choque, Monsieur ? c'est que vous n'en comprenez point le sens économique, la valeur... humanitaire ! La presse l'a élucidée pourtant ! et la presse, — rappelons-le, citoyens, — est un flambeau, une sentinelle qui...

BEAUMESNIL. — A la question !

MARCHAIS. — Oui, la propriété !

ROUSSELIN. — Eh bien ! je l'aime comme vous ; je suis propriétaire. Vous voyez donc que nous sommes d'accord.

MARCHAIS, *embarrassé*. — Cependant... hum !... cependant...

LEDRU. — Ah ! l'épiciier ! (*Tout le monde rit.*)

ROUSSELIN. — Encore un mot ! je vais le convaincre ! (*A Marchais.*) On doit, — n'est-il pas vrai, — on doit, autant que possible, démocratiser l'argent, républicaniser le numéraire. Plus il circule, plus il en tombe dans la poche du peuple, et par conséquent dans la vôtre. Pour cela, on a imaginé le crédit.

MARCHAIS. — Il ne faut pas trop de crédit !

ROUSSELIN. — Parfait ! Oh ! très bien !

LEDRU. — Comment ! pas de crédit ?

ROUSSELIN, *à Ledru*. — Vous avez raison ; car si l'on ôte le crédit, plus d'argent ! et d'autre part, c'est l'argent qui fait la base du crédit ; les deux termes sont corrélatifs ! (*Secouant fortement Marchais.*) Comprenez-vous que les deux termes soient corrélatifs ? Vous vous taisez ? ce silence vous condamne, j'en prends acte !

TOUS. — Assez ! assez !

Marchais regagne sa place.

ROUSSELIN. — Ainsi se trouve résolue, citoyens, l'immense question du travail ! En effet, sans propriété, pas de travail ! Vous faites travailler parce que vous êtes riche, et sans travail, pas de propriété. Vous travaillez, non seulement pour devenir propriétaires, mais parce que vous l'êtes ! Vos œuvres font du capital, vous êtes capitalistes.

L'AGRICULTEUR. — Drôles de capitalistes !

MARCHAIS. — Vous embrouillez tout !

LEDRU. — C'est se ficher du monde !

TOUS. — Oui ! la clôture ! à la porte ! la clôture !

LE PRÉSIDENT. — Cela devient intolérable ! on ne peut plus...

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Je vais faire évacuer la salle !

ROUSSELIN, *à part, apercevant Murel qui entre.* — Murel !

LEDRU. — Que le candidat justifie les éloges qu'il a donnés devant moi aux opinions du sieur Bouvigny ! (*Aux ouvriers.*) Vous y étiez, vous autres !

ROUSSELIN. — Mais... je... je...

LEDRU. — Il est perdu !

HEURTELOT. — Tendez la gaffe !

VOINCHET. — Un médecin !

Rire général.

MUREL. — J'étais là aussi, moi ! L'honorable M. Rousselin a paru descendre aux idées de Bouvigny ! Il ne s'en cache pas ! Il s'en vante !

ROUSSELIN, *fièrement.* — Ah !

MUREL. — Et c'était précisément à cause des électeurs qui l'entouraient, pour affermir leurs convictions, en leur faisant voir jusqu'à quel point peut aller dans la tête de certaines personnes...

ROUSSELIN. — L'obscurantisme !

MUREL. — Effectivement ! C'était, dis-je, un procédé de tactique parlementaire, une ruse... bien légitime, passez-moi l'expression, pour le faire tomber dans le panneau.

HEURTELOT. — Oh ! oh ! trop malin !

LEDRU. — Alors, il s'est conduit en saltimbanque.

MUREL. — Mais je...

HEURTELOT. — Ne le défendez plus !

LEDRU. — Et voilà l'homme qui avait promis d'aller calotter le préfet !

ROUSSELIN. — Pourquoi pas ?

LE GARDE CHAMPÊTRE, *le frappant légèrement sur l'épaule.* — Doucement, monsieur Rousselin !

TOUS. — Assez ! assez ! la clôture ! la clôture !

Tout le monde se lève. Rousselin fait un geste désespéré, puis se retourne vers le président qui sort.

LE PRÉSIDENT. — Une séance peu favorable, cher Monsieur ; espérons qu'une autre fois...

ROUSSELIN, *observant Murel.* — Murel qui s'en va ! (*A Marchais qui passe devant lui.*) Marchais ! ah ! c'est mal ! c'est mal !

MARCHAIS. — Que voulez-vous, avec vos opinions !..

SCÈNE III

ROUSSELIN, ONÉSIME, LE GARÇON DE CAFÉ

ROUSSELIN, *redescendant*. — Oh ! mes rêves !... — je n'ai plus qu'à m'enfuir, ou à me jeter à l'eau, maintenant ! On va faire des gorges chaudes, me blaguer ! (*Considérant les chaises*.) Ils étaient là !... oui ! et au lieu de cette foule en délire dont j'écoutais d'avance les trépignements... (*Le garçon de café entre, pour ranger les chaises*.) Ah ! fatale ambition, pernicieuse aux rois comme aux particuliers !... et pas moyen de faire un discours ! tous mes mots ont raté ! Comme je souffre ! comme je souffre ! (*Au garçon de café*.) Ah ! vous pouvez les prendre ! je n'en ai plus besoin ! (*A part*.) Leur vue me tape sur les nerfs, maintenant !

LE GARÇON DE CAFÉ, *à Onésime, sur l'estrade, et qui se trouve caché par la contrebasse*. — Restez-vous là ?

ONÉSIME, *timidement*. — Monsieur Rousselin !

ROUSSELIN. — Ah ! Onésime !

ONÉSIME, *s'avançant*. — Je voudrais trouver quelque chose de convenable... pour vous dire que je participe aux désagréments...

ROUSSELIN. — Merci ! merci ! Car tout le monde m'abandonne !... jusqu'à Murel !

ONÉSIME. — Il vient de sortir avec le clerc de M^e Dodart !

ROUSSELIN. — Si j'allais le trouver ? (*Regardant dehors*.) Il y a encore trop de monde sur la place ; et le peuple est capable de se porter sur moi à des excès !...

ONÉSIME. — Je ne crois pas !

ROUSSELIN. — Cela s'est vu ! On peut être outragé, déchiré ! Ah ! la populace ! je comprends Néron !

ONÉSIME. — Quand mon père a reçu cette lettre du préfet qui lui enlevait tout espoir, il a été comme vous, bien triste ! Cependant il a repris le dessus, à force de philosophie !

ROUSSELIN. — Dites-moi, vous qui êtes excellent, vous n'allez pas me tromper ?

ONÉSIME. — Oh !

ROUSSELIN. — Est-ce que Monsieur votre père... (*Se retournant vers le garçon qui remue les chaises*.) Il est irritant, ce garçon-là ! Laissez-nous tranquilles ! (*Le garçon sort*.) Est-ce que votre père avait autant de voix qu'on le soutient ? Il m'a défilé une liste de communes !...

ONÉSIME. — Il est toujours sûr de soixante-quatre laboureurs. J'ai vu leurs noms.

ROUSSELIN, *à part*. — C'est un chiffre, cela !

ONÉSIME. — Mais... j'ai quelque chose pour vous. Une vieille femme, que je ne connais pas, m'a dit comme j'entrais à la séance : « Faites-moi le plaisir de remettre ce billet à M. Rousselin. »

Il le lui donne.

ROUSSELIN. — Une drôle de lettre ! Voyons un peu ! (*Lisant.*) « Une personne qui s'intéresse à vous, croit de son devoir de vous prévenir que M^{me} Rousselin... »

Il s'arrête bouleversé.

ONÉSIME. — Dois-je porter la réponse ?

ROUSSELIN, *ricanant convulsivement*. — La... la... la réponse ?

ONÉSIME. — Oui ! laquelle ?

ROUSSELIN, *furieux*. — C'est un coup de pied pour l'imbécile qui fait de pareilles commissions !

Onésime s'enfuit.

Une lettre anonyme, après tout ! je suis bien sot de m'en tourmenter ! (*Il la froisse et la jette.*) La haine de mes ennemis n'aura donc pas de bornes ! Voilà une machination qui dépasse toutes les autres ! C'est pour me distraire de la vie politique, pour me gêner dans ma candidature ! et on m'attaque jusqu'au fond de l'honneur ! Cette infamie-là doit venir de Gruchet... Sa bonne est sans cesse à rôder autour de la maison... (*Il ramasse la lettre, et lisant.*) « Que votre femme a un amant ! » On n'est pas l'amant de ma femme ! — Quels sont les hommes qui peuvent être son amant ?...

Est-ce assez bête !... Cependant, l'autre soir, sous les quinconces, j'ai entendu un soufflet, presque aussitôt un baiser ! J'ai bien vu miss Arabelle ! mais sûrement elle n'était pas seule, puisque d'autre part, un soufflet ?... Est-ce qu'un insolent se serait permis envers M^{me} Rousselin ?... Oh ! elle me l'aurait dit ? Et puis, le baiser, dans ce cas-là, eût précédé le soufflet, tandis que j'ai fort bien entendu un soufflet d'abord, et un baiser, ensuite ! Bah ! n'y pensons plus ! j'ai bien d'autres choses ! Non ! non ! tout à mon affaire !

Il va pour sortir.

SCÈNE IV

ROUSSELIN, GRUCHET

GRUCHET. — Il n'est pas là, M. Murel ?

ROUSSELIN. — Vous venez me narguer, sans doute ? jouir de ma défaite, ajouter vos persiflages...

GRUCHET. — Pas du tout !

ROUSSELIN. — Au moins, faut-il se servir d'armes loyales, Monsieur !

GRUCHET. — Le droit est de mon côté !

ROUSSELIN. — Je sais bien qu'en politique...

GRUCHET. — Ce n'est pas la politique qui me fait agir, mais des intérêts plus humbles... M. Murel...

ROUSSELIN. — Eh ! je me moque de Murel !

GRUCHET. — Voilà huit jours qu'il m'échappe, malgré ses promesses. Et il se conduit d'une manière abominable ! Non content de s'être livré sur moi à des violences, — je pouvais le traduire en justice ; je n'ai pas voulu, par respect du monde et considération pour l'industrie...

ROUSSELIN. — Plus vite, je vous prie !

GRUCHET. — M. Murel s'est engagé, en arrivant ici, dans des opérations de Bourse, qui furent d'abord heureuses ; et il a si bien fait... que... une première fois, je lui ai prêté dix mille francs. Oh ! il me les a rendus, et même avec des bénéfices ! Deux mois plus tard, autre prêt de cinq mille ! Mais la chance avait tourné. Une troisième fois...

ROUSSELIN. — Est-ce que ça me regarde ?

GRUCHET. — Bref, il me doit actuellement trente mille deux cent vingt-six francs, et quinze centimes !

ROUSSELIN, *à part*. — Ah ! c'est bon à savoir !

GRUCHET. — Ce jeune homme a abusé de ma candeur ! Il me leurrerait avec la perspective d'une belle affaire, un riche mariage.

ROUSSELIN, *à part*. — Coquin !GRUCHET. — Par sa faute, je me trouve sans argent. Depuis quelque temps, j'en ai tellement dépensé ! (*Il soupire.*) Et, puisque vous êtes son ami, arrangez-vous, priez-le, pour qu'il me rende ce qui m'appartient.

ROUSSELIN. — Me demander cela, vous, mon rival !

GRUCHET. — Je n'ai pas fait le serment de l'être toujours ! J'ai du cœur, monsieur Rousselin ; je sais reconnaître les bons offices !

ROUSSELIN. — Comment ! lorsque je possède une reconnaissance de six mille francs, prêtés autrefois pour commencer vos affaires, et dont les intérêts, depuis l'époque, montent à plus de vingt mille !

GRUCHET. — C'est même où je voulais en venir. Donnant, donnant !

ROUSSELIN. — Je n'y suis plus du tout !

GRUCHET. — Songez donc que beaucoup de personnes dépendent de moi, et que j'ai, sans qu'il y paraisse, pas mal d'influence ! Si vous me remettiez le papier en question, on pourrait s'entendre.

ROUSSELIN. — Sur quoi ?

GRUCHET. — Je lâcherais les électeurs.

ROUSSELIN. — Et si je ne suis pas nommé?... Je perds mon argent !

GRUCHET. — Vous êtes trop modeste !

ROUSSELIN. — Hein ?

GRUCHET. — A votre guise ! Jusqu'à la dernière minute, il sera temps ! Mais je vous répète que vous avez tort !

Il se dirige vers la gauche.

ROUSSELIN. — Où allez-vous donc par là ?

GRUCHET. — Dans ce cabinet, où mon ami Julien doit être à travailler sur le procès-verbal de la séance. Je vous assure que vous avez tort !

SCÈNE V

ROUSSELIN, *puis* MUREL

ROUSSELIN. — Est-ce un piège, ou serait-ce la vérité ? Quant à Murel, c'est un sauteur qui faisait tout bonnement une spéculation. Oh ! je m'en doutais un peu ! Mais à présent, je ne vois pas pourquoi je me gênerais ; il a perdu son crédit sur le peuple, et ma foi...

Il sort.

MUREL, *entre joyeux*. — Pardon de vous avoir quitté si vite ! Je viens de chez Dodart. Quel événement, mon cher ! Un bonheur !...

ROUSSELIN. — Ah ! vous en faites de belles ! Je suis obligé de recevoir vos créanciers. Gruchet exige trente mille francs !

MUREL. — La semaine prochaine, il les aura !

ROUSSELIN. — Encore vos forfanteries ! Jamais vous ne doutez de rien !... De même pour ma candidature ! On n'est pas en vérité moins habile ; et vous auriez dû plutôt...

MUREL. — Soutenir Gruchet, n'est-ce pas ?

ROUSSELIN. — C'est tout comme ! *L'Impartial*, depuis huit jours, n'a rien fait.

MUREL. — J'étais en voyage ; et je suis revenu sans même attendre...

ROUSSELIN. — Mauvaise excuse !

MUREL. — La réclamation de Gruchet est une vengeance. Je me perds à cause de vous ; heureusement que...

ROUSSELIN. — Quoi donc !

MUREL. — Vous m'avez, en quelque sorte, promis la main de votre fille..

ROUSSELIN. — Oh ! oh ! entendons-nous !

MUREL. — Mais vous ne savez donc pas que je viens d'hériter !

ROUSSELIN. — De votre tante, peut-être ?

MUREL. — Certainement !

ROUSSELIN. — La plaisanterie est rebattue.

MUREL. — Je vous jure que ma tante est morte !

ROUSSELIN. — Eh bien, enterrez-la, et ne me bernez pas avec vos histoires d'héritage.

MUREL. — Rien de plus vrai ! Seulement, comme la pauvre femme a trépassé depuis mon départ, on cherche si quelquefois un autre testament...

ROUSSELIN. — Ah ! il y a des *si* ! Eh bien, mon cher, moi, j'aime les gens sûrs des choses qu'ils disent et entreprennent.

MUREL. — Monsieur Rousselin, vous oubliez trop ce que je puis faire pour vous !

ROUSSELIN. — Pas grand'chose ! Les ouvriers ne vous écoutent plus !

MUREL. — Vraiment ! Parce qu'il y a cinq ou six braillards peut-être... des hommes que j'avais renvoyés de ma fabrique... Mais tous les autres !

ROUSSELIN. — Pourquoi ne sont-ils pas venus ?

MUREL. — Comment les amener, étant absent ?

ROUSSELIN, *à part*. — Cela, c'est une raison.

MUREL. — Vous ne connaissez pas leur humeur ; et je parie que d'ici à dimanche prochain, si je voulais, j'aurais le temps... Mais non, je ne m'en mêle plus... et... je recommanderai Gruchet !

ROUSSELIN, *à part*. — Il me fait des menaces !... Est-ce que j'aurais encore

des chances ? (*Haut.*) Ainsi, vous croyez... que l'effet de la réunion... n'a pas été absolument mauvais ?

MUREL. — Ah ! vous avez blessé le peuple !

ROUSSELIN. — Mais j'en suis, du peuple ! Mon père était un modeste travailleur. Voilà ce qu'il faut leur dire, mon bon Murel, et que j'ai souffert pour eux, car le Gouvernement a mis la main sur moi, là, tout à l'heure ! Retournez à la filature.

MUREL. — Mais écoutez !... j'apporte... — on n'attend plus que le certificat de décès de mon cousin... —

ROUSSELIN. — Faites-leur comprendre !...

MUREL. — Premièrement, une ferme !

SCÈNE VI

LES MÊMES, M^{me} ROUSSELIN, LOUISE

MADAME ROUSSELIN, *à la cantonade*. — Louise, suis-moi donc ! Qu'as-tu à regarder partout ? (*À son mari.*) Ah ! je te trouve enfin ; j'étais inquiète. S'il y a du bon sens !

ROUSSELIN. — Je ne pouvais pas...

LOUISE, *apercevant Murel*. — Mon ami !

MUREL. — Louise !

MADAME ROUSSELIN, *scandalisée*. — Que signifie ? Est-ce une tenue pour une jeune personne ? Et vous même, Monsieur, une pareille familiarité !...

MUREL. — Mon Dieu, Madame, M. Rousselin pourra vous dire...

MADAME ROUSSELIN. — Je suis curieuse, en effet, de voir par quelles raisons, ma fille...

ROUSSELIN. — Ma chérie, d'abord tu comprendras...

LOUISE, *à Murel, à part*. — C'est moi qui ai poussé ma mère à venir ; je vous savais ici ; pas d'autre moyen !...

MUREL, *de même*. — Il faut brusquer tout ; je vous dirai pourquoi. (*S'avançant vers M. et M^{me} Rousselin.*) Madame, bien qu'on ait l'habitude d'employer pour de telles démarches des intermédiaires, je m'en passe forcément, et je vous prie de m'accorder en mariage M^{lle} Louise.

MADAME ROUSSELIN. — Monsieur, mais Monsieur ! on ne prend pas les gens...

MUREL, *vite*. — Ma nouvelle position de fortune me permet...

ROUSSELIN. — Ah ! il faut voir !

MADAME ROUSSELIN. — Cela est si en dehors des procédés ordinaires...

LOUISE, *souriant*. — Oh ! maman !

MADAME ROUSSELIN. — Et cette inconvenance, dans un endroit public !

Julien entre par la porte de gauche.

SCÈNE VII

LES MÊMES, JULIEN

JULIEN, *à Rousselin*. — Je viens, Monsieur, me mettre à votre disposition.

ROUSSELIN. — Vous ?

JULIEN. — Oui, moi, absolument !

MUREL, *à part*. — Qui l'amène ?

JULIEN. — Mon journal ayant une autorité de vieille date dans le pays, je peux vous être utile.

ROUSSELIN, *ébahi*. — Mais Murel ?

JULIEN. — J'ai entendu à travers cette cloison tout ce qui s'est passé à la séance ; et il m'est facile d'en faire un compte rendu favorable (*désignant Murel*), avec la permission, toutefois, de mon chef.

MUREL. — Parbleu ! depuis assez longtemps !...

ROUSSELIN. — Comment vous exprimer...

MADAME ROUSSELIN, *bas à son mari*. — Tu vois que j'ai réussi, hein ? (*Bas à Julien*.) Je vous remercie.

JULIEN, *de même*. — Vos yeux me soutenaient ! c'est fait !

ROUSSELIN, *à sa femme*. — Il est charmant ! — Défendu par vous, qui êtes un polémiste !...

MUREL. — Un talent flexible, clair, pittoresque !

ROUSSELIN. — Je crois bien !

MUREL. — Et d'une violence quand il veut s'en donner la peine ! (*Bas, à Julien*.) Dites que l'idée vient de moi ; vous m'obligerez.

JULIEN. — Malgré les arguments de notre ami Murel, — car il vous prône avec une ardeur !... — je demeurais dans mon obstination (*regardant M^{me} Rousselin*) mais tout à coup, comme éclairé par une lumière, et obéissant à une voix, j'ai vu, j'ai compris.

ROUSSELIN. — Ah ! cher Monsieur, je suis pénétré de reconnaissance !

JULIEN, *bas, à M^{me} Rousselin*. — Quand vous reverrai-je ?

MADAME ROUSSELIN, *de même*. — Je vous le ferai savoir.

ROUSSELIN, *à Julien*. — Par exemple, je ne sais pas comment vous vous y prendrez !

JULIEN, *gaiement*. — Ceci est mon affaire !

ROUSSELIN, *à sa femme*. — Prie donc M. Julien de venir ce soir dîner chez nous, en famille.

MADAME ROUSSELIN, *faisant une révérence*. — Mais certainement, avec le plus grand plaisir.

JULIEN, *saluant*. — Madame !



ACTE QUATRIÈME

Le cabinet de Rousselin. Au fond, une large ouverture avec la campagne à l'horizon. Plusieurs portes. A gauche, un bureau sur lequel se trouve une pendule.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis le GARDE CHAMPÊTRE, puis FÉLICITÉ

PIERRE, à la cantonade, d'une voix très haute. — François, allez prendre dans le char à bancs huit messieurs à Saint-Léonard, et vous ne refermerez pas la grille ! — Il faut qu'Élisabeth porte encore des bulletins. — Vous n'oublierez pas, en revenant, le papetier pour les cartes de visite.

Entre un commissionnaire qui halette sous un ballot de journaux.

C'est lourd, hein ? mon brave... Mettez cela ici ; bon ! (*L'homme dépose son ballot par terre, près d'un autre beaucoup plus grand.*) Et descendez vous rafraîchir à la cuisine. On y boit du champagne dans des pots à confitures ; rien ne coûte, vu la circonstance !

Ce soir, l'élection, et la semaine prochaine, Paris ! Voilà assez longtemps que j'en rêve le séjour, principalement pour les huîtres et le bal de l'Opéra ! (*Considérant les deux tas de journaux.*) L'article de M. Julien, encore ! A qui en distribuer ? Tout le monde en a, sans exagération, au moins trois exemplaires ! Et il nous en reste !... N'importe ! à l'ouvrage !

Il commence à diviser le tas par petits paquets. Entre le garde champêtre.

Ah ! père Morin, aujourd'hui vous êtes en retard !

LE GARDE CHAMPÊTRE. — C'est qu'il y a eu, chez M. Murel, une espèce d'émeute ; les ouvriers maintenant sont contre lui [on parle même de faire venir de la troupe (1)]. Ah ! ça ne va pas ! ça ne va pas !

Il se met à aider Pierre. Entre Félicité.

PIERRE. — Tiens, Félicité ! Bonjour, madame Gruchet.

FÉLICITÉ. — Malhonnête !

(1) Supprimé par la Censure.

PIERRE. — Je vous croyais fâchée depuis que votre maître nous fait concurrence ?

FÉLICITÉ, *sèchement*. — Ça ne me regarde pas !... J'ai une commission pour le vôtre.

PIERRE. — Il est sorti.

FÉLICITÉ. — Mais il rentrera pour déjeuner ?

PIERRE. — Est-ce qu'on déjeune ! Est-ce qu'on a le temps ! Monsieur, du matin au soir n'arrête pas, Madame porte des secours à domicile, et Mademoiselle, avec un grand tablier, distribue des potages aux pauvres !

FÉLICITÉ. — Et l'institutrice ?

PIERRE. — Oh ! plus gnian-gnian que jamais ! (*Au garde champêtre.*) Non ! comme cela ! (*Pliant un journal.*) C'est Monsieur qui m'a appris, de manière à ce que l'on voie, du premier coup d'œil, l'article.

LE GARDE CHAMPÊTRE. — Il cause dans l'arrondissement une agitation !...

PIERRE. — Pour être tapé, il l'est.

FÉLICITÉ. — En attendant, n'y aurait-il pas moyen de lui dire un mot, à votre Anglaise ?

PIERRE, *désignant la porte de gauche*. — Sa chambre est par là, au fond du corridor, à droite.

FÉLICITÉ. — Oh ! je sais.

Elle se dirige vers la porte

PIERRE. — Notre patron !

SCÈNE II

LES MÊMES, ROUSSELIN

ROUSSELIN, *en entrant, presse chaleureusement la main de Pierre*. — Mon cher ami...

PIERRE, *étonné*. — Mais, Monsieur ?...

ROUSSELIN. — Une distraction, c'est vrai ! L'habitude de donner au premier venu des poignées de main est plus forte que moi... J'en ai la paume enflée. (*Au garde champêtre.*) Ah ! très bien ! (*Lui glissant de l'argent d'une manière discrète.*) Merci !... et... ne craignez pas... si jamais vous aviez besoin...

LE GARDE CHAMPÊTRE, *avec un geste pour le rassurer*. — Oh !

Il sort avec Pierre qui l'aide à porter les journaux.

ROUSSELIN. — Il enfonce toutes les objections, l'article ! — démontrant fort bien qu'il est absurde d'avoir des opinions arrêtées d'avance, et que ma conduite par là est plus sage et plus loyale. Il vante mes lumières administratives ; il dit même que j'ai fait mon droit. — J'ai poussé jusqu'au premier examen. — Et avec des tournures de style !... — C'est pourtant à ma femme que je dois cela !

FÉLICITÉ, *s'avançant, et lui remettant une lettre.* — De la part de M. Gruchet !

ROUSSELIN. — Ah ! (*Lisant.*) « La quittance, et je me désiste. Vous pouvez la confier à ma bonne. »

Diab ! Voilà ce qu'on appelle vous mettre le couteau sur la gorge !

Mais, s'il se retire, pas d'autre concurrent, et je suis nommé ! Mon Dieu, oui ! C'est bien clair ! La somme est lourde, cependant, et je n'aurai plus contre lui aucun moyen... Eh ! quand il sera élu, belle avance ! Pour six mille francs, dont je ne parlais pas, que j'avais oubliés... A quoi me serviraient-ils ? Bah ! on n'a rien sans sacrifice ! (*Il ouvre son bureau.*) Tenez ! (*Donnant un petit papier à Félicité.*) Dépêchez-vous ! votre maître attend !

FÉLICITÉ. — Merci, Monsieur !

Elle sort.

ROUSSELIN. — La démission est tardive ! Bah ! le scrutin ne fait que d'ouvrir, et quand j'y perdrais quelques voix...

SCÈNE III

ROUSSELIN, MUREL, DODART

MUREL. — Ah ! maintenant vous me croirez. Je vous amène le notaire, avec toutes ses preuves.

DODART. — Voici les actes de l'état civil, et l'extrait d'inventaire établissant les droits et qualités de mon client à la succession de M^{me} veuve Murel de Montélimart, sa tante.

ROUSSELIN. — Mes compliments !

MUREL. — Ainsi, rien ne s'oppose plus à ce que...

ROUSSELIN. — Quoi ? qu'est-ce que vous dites ?

MUREL. — Mon mariage ?

ROUSSELIN. — Et comment voulez-vous que dans un jour pareil ?

MUREL. — Sans doute ! Cependant, sans rien décider, on pourrait convenir...

ROUSSELIN, *à Dodart*. — Savez-vous quelque chose de nouveau ? On ne vous a pas dit, par hasard, que Gruchet...

MUREL. — Mon cher, il me semble que vous pourriez accorder plus d'attention...

ROUSSELIN. — Non ! pas de bavardage ! Vous feriez mieux de ne pas quitter vos hommes ; le bruit court même qu'ils se disposent...

MUREL. — Mais j'ai amené exprès Dodart !

ROUSSELIN. — Allez-vous-en ! Nous causerons ensemble de votre affaire !

MUREL. — Vous consentez, alors ? c'est bien sûr ?

ROUSSELIN. — Oui ! mais ne perdez pas de temps !

MUREL, *sortant vivement*. — Ah ! comptez sur moi ! Quand je devrais leur donner de ma bourse une augmentation !...

Il sort.

SCÈNE IV

ROUSSELIN, DODART, *puis* MARCHAIS, *puis* PIERRE, *puis* ARABELLE

ROUSSELIN. — Un bon enfant, ce Murel !

DODART. — Néanmoins, il se trompe ! Les ouvriers maintenant se moquent de lui ! Quant à sa fortune, par exemple...

MARCHAIS. — Serviteur ! M. de Bouvigny m'envoie chercher votre réponse.

ROUSSELIN. — Comment ?

MARCHAIS. — La réponse à la chose que M. Dodart vous a communiquée ?

DODART, *se frappant le front*. — Quelle étourderie ! la première, peut-être, qui m'arrive dans la carrière du notariat !

MARCHAIS, *à Rousselin*. — Et il demande un mot d'écrit.

ROUSSELIN. — Mais ?...

DODART, *à Rousselin*. — Je vais vous dire. (*À Marchais*.) Patientez quelques minutes dans la cour, n'est-ce pas ? (*Marchais sort.*) M. de Bouvigny est donc venu, il y a trois jours, m'affirmer encore une fois qu'il tenait à votre alliance...

ROUSSELIN. — Je le sais.

DODART. — Et que si vous vouliez, — dame ! on se sert des moyens que l'on a, on utilise les armes que l'on possède ! Ce n'est peut-être pas toujours extrêmement bien... mais...

ROUSSELIN. — Ah ! vous avez une façon de parler !...

DODART. — Sans l'affaire de Murel, qui est tombée dans mon étude, et qui a pris tous mes instants, je serais vite accouru.

ROUSSELIN. — Au fait, je vous en prie !

DODART. — Si vous accordez votre fille à son fils, il est sûr, entendez-vous, le comte m'a dit qu'il était sûr de vous faire élire, ne serait-ce qu'en amenant aux urnes soixante-quatre laboureurs.

ROUSSELIN. — Cet envoi de Marchais est une sommation ?

DODART. — Absolument.

ROUSSELIN. — Eh bien ?... et Murel !

DODART. — En effet, vous venez de lui promettre.

ROUSSELIN. — Lui ai-je promis ?...

DODART. — Oh ! légèrement !

ROUSSELIN. — Pour ainsi dire, presque pas !... Cependant... Enfin, que me conseillez-vous ?

DODART. — C'est grave ! très grave ! Des liens d'amitié, des rapports d'intérêt même m'attachent à M. de Bouvigny, et je serais enchanté pour moi... D'autre part, je ne vous cache pas que M. Murel maintenant... (*A part.*) Un contrat ! (*Haut.*) C'est à vous de réfléchir, de voir, de peser les considérations ! D'un côté le nom, de l'autre la fortune. Certainement, Murel devient un parti. Cependant le jeune Onésime...

ROUSSELIN. — Que faire ? Eh ! ma femme que j'oubliais ! D'ailleurs je ne peux pas agir sans sa volonté. (*Il sonne.*) Tout le monde est donc mort aujourd'hui ! (*Il crie.*) Ma femme ! Pierre ! (*A Pierre qui entre.*) Dites à Madame que j'ai besoin d'elle !

PIERRE. — Madame n'est pas dans la maison !

ROUSSELIN. — Voyez au jardin ! (*Pierre sort.*) Elle découvrira un expédient ; elle est quelquefois d'un tact...

DODART. — En de certaines circonstances, je consulte, comme vous, mon épouse ; et je dois lui rendre cette justice...

PIERRE *rentre*. — Monsieur, je n'ai pas vu Madame !

ROUSSELIN. — N'importe ! trouvez-la !

PIERRE. — La cuisinière suppose que Madame est sortie depuis longtemps.

ROUSSELIN. — Pour où aller ?

PIERRE. — Elle ne l'a pas dit !

ROUSSELIN. — Vous en êtes sûr ?

PIERRE. — Oh !

Il sort.

ROUSSELIN. — C'est extraordinaire ! jamais de sa vie !...

ARABELLE, *entrant fort émue*. — Monsieur ! Monsieur ! il faut que je vous parle ! écoutez-moi ! une chose importante ! oh ! très sérieuse, Monsieur !

DODART. — Dois-je me retirer, Mademoiselle ?

Signe affirmatif d'Arabelle ; il sort.

SCÈNE V

ROUSSELIN, MISS ARABELLE

ROUSSELIN. — Que me voulez-vous ? dépêchons !

MISS ARABELLE. — Mon Dieu, Monsieur, pardonnez-moi si j'ose... c'est dans votre intérêt ! L'absence de Madame paraît vous... contrarier ? et je crois pouvoir...

ROUSSELIN. — Est-ce que par hasard ?...

MISS ARABELLE. — Oui, Monsieur, le hasard précisément ! — Votre femme est avec M. Julien !

ROUSSELIN, *abasourdi*. — Comment ?... (*Puis tout à coup.*) Sans doute ! pour mon élection !

MISS ARABELLE. — Je ne crois pas ! car je les ai rencontrés à la Croix bleue, entrant dans le petit pavillon, — vous savez, le rendez-vous de chasse, — et j'ai entendu cette phrase de M. Julien, — sans la comprendre peut-être, malgré l'explication que cherchait à m'en donner M. Gruchet, à qui j'en parlais tout à l'heure, et qui, lui, avait l'air de comprendre mieux que moi : « J'en sortirai avant vous, et pour vous faire connaître si vous pouvez rentrer sans crainte, j'agiterai, derrière moi, mon mouchoir ! »

ROUSSELIN. — Impossible !!... des preuves, miss Arabelle ! J'exige des preuves !

SCÈNE VI

LES MÊMES, DODART, *puis* LOUISE

DODART, *entre vivement*. — Marchais ne veut plus attendre ! Du haut de votre vignot dans le parc, il croit même apercevoir M. de Bouvigny qui descend la côte, au milieu d'une grande foule !

ROUSSELIN. — Les soixante-quatre laboureurs !

DODART. — Le comte peut les faire voter pour Gruchet !

ROUSSELIN. — Eh ! non ! puisque Gruchet... après tout, ce misérable-là !... on ne sait pas !

DODART. — Ou mettre des bulletins blancs !

ROUSSELIN. — C'est assez pour me perdre !

DODART. — Et l'heure avance !

ROUSSELIN, *regardant la pendule*. — D'un quart sur la Mairie, heureusement ! Que Marchais retourne vers le comte, le supplier, pour qu'il m'accorde au moins... Où est Louise ? Miss Arabelle, appelez Louise ! (*Arabelle sort.*) Comment la convaincre ?

DODART. — Si vous pensez que mon intervention...

ROUSSELIN. — Non ! ça la blesserait ! Tenez-vous en bas, et dès que j'aurai son consentement... Mais Bouvigny demande une lettre ! Est-ce que je pourrai jamais...

DODART. — La parole d'honneur suffira. Et puis, je reviendrai vous dire...

ROUSSELIN. — Eh ! vous n'aurez pas le temps ! A 4 heures, le scrutin ferme. Courez vite !

DODART. — Alors, j'irai tout de suite à la Mairie...

ROUSSELIN. — Que je voudrais y être, pour savoir plus tôt...

DODART. — Ce sera vite fait !

ROUSSELIN. — Eh ! avec votre lenteur...

DODART. — En cas de succès, je vous ferai de loin un signal.

ROUSSELIN. — Convenu !

LOUISE, *entrant*. — Tu m'as fait demander ?

ROUSSELIN. — Oui, mon enfant ! (*A Dodart.*) Allez vite, cher ami !

DODART, *indiquant Louise*. — Il faut bien que j'attende la décision de Mademoiselle !

ROUSSELIN. — Ah ! c'est vrai !

Dodart sort.

SCÈNE VII

ROUSSELIN, LOUISE

ROUSSELIN. — Louise ! tu aimes ton père, n'est-ce pas ?

LOUISE. — Oh ! cette question !

ROUSSELIN. — Et tu ferais tout pour lui...

LOUISE. — Tout ce qu'on voudrait !

ROUSSELIN. — Eh bien, écoute-moi. Dans les existences les plus tranquilles, des catastrophes surviennent. Un honnête homme, quelquefois, se laisse aller à des égarements. Supposons, par exemple, — c'est une supposition, pas autre chose, — que j'aie commis une de ces actions, et que pour me tirer de là...

LOUISE. — Mais vous me faites peur !

ROUSSELIN. — N'aie pas peur, ma mignonne ! C'est moins grave ! Enfin, si on te demandait un sacrifice, tu te résignerais !... ce n'est pas un sacrifice que je demande, une concession, seulement ! Elle te sera facile ! Les rapports entre vous sont nouveaux ! Il faudrait donc, ma pauvre chérie, ne plus songer à Murel !

LOUISE. — Mais je l'aime !

ROUSSELIN. — Comment ! Tu t'es laissé prendre à ses manières, à tous les embarras qu'il fait ?

LOUISE. — Moi ! je lui trouve très bon genre !

ROUSSELIN. — Et puis, je ne peux pas donner de détails, mais, entre nous, il a des mœurs !...

LOUISE. — Ce n'est pas vrai !

ROUSSELIN. — Cousu de dettes ! Au premier jour, on le verra décamper !

LOUISE. — Pourquoi ? Maintenant il est riche !

ROUSSELIN. — Ah ! si tu tiens à la fortune, je n'ai rien à dire. Je te croyais des sentiments plus nobles !

LOUISE. — Mais, le premier jour, je l'ai aimé !

ROUSSELIN. — Tu as ton petit amour-propre aussi, toi ! avoue-le ! Tu ne dédaignes pas le flafla, tout ce qui brille, les titres ; et tu serais bien aise, à Paris, — quand je vais être député, — de faire partie du grand monde, de fréquenter le faubourg Saint-Germain... Veux-tu être comtesse ?

LOUISE. — Moi ?

ROUSSELIN. — Oui, en épousant Onésime.

LOUISE (1). — Jamais de la vie ! un sot qui ne fait que regarder la pointe de ses bottines, dont on ne voudrait pas pour valet de chambre ! incapable de dire deux mots ! Et j'aurais de charmantes belles-sœurs ! Elles ne savent pas l'orthographe ! et un joli beau-père ! qui ressemble à un fermier. Avec

(1) La Censure a supprimé dans cette réplique les phrases suivantes : *...dont on ne voudrait pas pour valet de chambre...; ...elles ne savent pas l'orthographe.*

tout cela un orgueil, et une manière de s'habiller ! elles portent des gants de bourre de soie !

ROUSSELIN. — Tu es bien injuste ! Onésime, au fond, a beaucoup plus d'instruction que tu ne penses. Il a été élevé par un ecclésiastique éminent (1), et la famille remonte au XII^e siècle. Tu peux voir dans le vestibule un arbre généalogique. Pour ces dames, parbleu, ce ne sont pas des lionnes... mais enfin !... et quant à M. de Bouvigny, on n'a pas plus de loyauté, de...

LOUISE. — Mais vous le déchiriez depuis la candidature ; et il vous le rendait. Ce n'est pas comme Murel, qui vous a défendu, celui-là ! Il vous défend encore ! Et c'est lui que vous me dites d'oublier ! Je n'y comprends rien ! Qu'est-ce qu'il y a ?

ROUSSELIN. — Je ne peux pas t'expliquer ; mais pourquoi voudrais-je ton malheur ? Doutes-tu de ma tendresse, de mon bon sens, de mon esprit ? Je connais le monde, va ! Je sais ce qui te convient ! Tu ne nous quitteras pas ! Vous vivrez chez nous ! Rien ne sera changé ! Je t'en prie, ma Louise chérie, tâche !

LOUISE. — Ah ! vous me torturez !

ROUSSELIN. — Ce n'est pas un ordre, mais une supplication ! (*Il se met à genoux.*) Sauve-moi !

LOUISE, *la main sur son cœur*. — Non ! je ne peux pas !

ROUSSELIN, *avec désespoir*. — Tu te reprocheras, bientôt, d'avoir tué ton père !

LOUISE, *se levant*. — Ah ! faites comme vous voudrez, mon Dieu !

Elle sort.

ROUSSELIN, *courant au fond*. — Dodart, ma parole d'honneur ! vivement ! (*Il redescend.*) — Voilà de ces choses qui sont pénibles ! Pauvre petite ! Après tout, pourquoi n'aimerait-elle pas ce mari-là ? Il est aussi bien qu'un autre ! Il sera même plus facile à conduire que Murel. Non, je n'ai pas mal fait, tout le monde sera content, car il plaît à ma femme !... Ma femme !... Ah ! encore ! C'est ce serpent d'Arabelle avec ses inventions !... Malgré moi... je...

(1) La Censure avait remplacé ce mot par *parfaitement*.

SCÈNE VIII

ROUSSELIN, *et successivement* VOINCHET, HOMBOURG, BEAU-MESNIL, LEDRU

ROUSSELIN, *apercevant Voinchet*. — Vous n'êtes pas à voter, vous ?

VOINCHET. — Tout à l'heure ! Nous sommes quinze de Bonneval qui s'attendent au Café Français, pour aller de là tous ensemble à la Mairie !

ROUSSELIN, *d'un air gracieux*. — En quoi puis-je vous être utile ?

VOINCHET. — L'ingénieur vient de m'apprendre que le chemin de fer passera décidément par Saint-Mathieu ! J'avais donc acheté, tout exprès, un terrain ; et pour en avoir une indemnité plus forte, j'avais même créé une pépinière ! Si bien que me voilà dans l'embarras. Je veux changer d'industrie ; et comment me défaire, tout de suite, d'environ cinq cents bergamottes, huit cents passe-colmar, trois cents empereurs de la Chine, plus de cent soixante pigeons ?

ROUSSELIN. — Je n'y peux rien !

VOINCHET. — Pardon ! Comme vous avez derrière votre parc un sol excellent, — rien que du terreau, — à raison de trente sous l'un dans l'autre, je vous céderais avec facilité...

ROUSSELIN, *le reconduisant*. — Bien ! bien ! Nous verrons plus tard !

VOINCHET. — Le marché est fait, n'est-ce pas ? Vous recevrez demain la première voiture ! Oh ! ça ira ! Je vais rejoindre les amis !

Il sort par le fond.

HOMBOURG, *entrant par la gauche*. — Il n'y a pas à dire, monsieur Rousselin ! il faut que vous me preniez...

ROUSSELIN. — Mais je les ai, vos alezans ! Depuis trois jours ils sont dans mon écurie !

HOMBOURG. — C'est leur place ! Mais pour les charrois, les gros ouvrages, M. Bouvigny (vous le battrez toujours, celui-là) m'avait refusé une forte jument ! qui n'est pas une affaire, — quarante pistoles !

ROUSSELIN. — Vous voulez que je l'achète ?

HOMBOURG. — Ça me ferait plaisir.

ROUSSELIN. — Eh bien, soit !

HOMBOURG. — Faites excuse, monsieur Rousselin, mais... est-ce trop

vous demander que... un petit acompte sur les alezans, ou le reste, à votre idée?...

ROUSSELIN. — Non ! (*Il ouvre son bureau, et en tirant à lui un des tiroirs.*)

A la Mairie, où en sommes-nous ?

HOMBOURG. — Oh ! ça va bien !

ROUSSELIN. — Vous y avez été ?

HOMBOURG. — Parbleu !

ROUSSELIN, *à part, en repoussant le tiroir.* — Alors, rien ne presse !

HOMBOURG, *qui a vu le mouvement.* — C'est-à-dire que j'y ai été... pour prendre ma carte. J'ai même le temps tout juste ! (*Rousselin ouvre de nouveau son tiroir et donne de l'argent.*) Merci de votre obligeance ! (*Fausse sortie.*) Vous devriez faire un coup, monsieur Rousselin ; j'ai un bidet cauchois...

ROUSSELIN. — Oh ! assez !

HOMBOURG. — Étant un peu rafraîchi, ça ferait un poney pour Mademoiselle.

ROUSSELIN, *à part.* — Pauvre Louise !

HOMBOURG. — Quelque chose de coquet, enfin, une distraction !

ROUSSELIN, *soupirant.* — Oui ! je prendrai le poney !

Hombourg sort par la gauche.

BEAUMESNIL, *sur le seuil de la porte, à droite.* — Deux mots seulement ; je vous amène mon fils.

ROUSSELIN. — Pourquoi faire ?

BEAUMESNIL. — Il est dans la cour, où il s'amuse avec le chien. Voulez-vous le voir ? C'est celui dont je vous avais parlé, relativement à une bourse. Nous l'espérons, d'ici à peu.

ROUSSELIN. — Je ferai tout mon possible, certainement !

BEAUMESNIL. — Ces marmots-là coûtent si cher ! Et j'en ai sept, Monsieur, forts comme des Turcs !

ROUSSELIN, *à part.* — Oh !

BEAUMESNIL. — A preuve que son maître de pension me réclame deux trimestres ;... et bien que la démarche... soit humiliante, si vous pouviez m'avancer...

ROUSSELIN, *ouvrant le tiroir.* — Combien les trimestres ?

BEAUMESNIL, *exhibe un long papier.* — Voilà ! (*Il en donne un autre.*) Il y a, de plus, quelques fournitures ! (*Rousselin donne de l'argent.*) Je cours vite rapporter chez moi cette bonne nouvelle. Franchement, j'étais venu exprès

ROUSSELIN. — Comment ! et mon élection ?

BEAUMESNIL. — Je croyais que c'était pour demain. Je vis tellement renfermé dans ma famille, dans mon petit cercle ! Mais je me rends à mes devoirs, tout de suite ! tout de suite !

Il sort par la droite.

LEDRU, *entrant par le fond.* — Fameux ! C'est comme si vous étiez nommé !

ROUSSELIN. — Ah !

LEDRU. — Gruchet se retire. On le sait depuis deux heures. Il a raison, c'est prudent ! Pour dire le vrai, je l'ai, en dessous, pas mal démoli ; et vous devriez reconnaître mon amitié, en tâchant de me faire avoir...

Il montre sa boutonnière.

ROUSSELIN, *bas.* — Le ruban ?

LEDRU, *très haut.* — Si je ne le méritais pas, je ne dirais rien ! mais nom d'un nom !... Ah ! je vous trouve assez froid, monsieur Rousselin.

ROUSSELIN. — Mais, cher ami, je ne suis pas encore ministre !

LEDRU. — N'importe ! J'ai derrière moi vingt-cinq hommes, des gaillards, — Heurtelot en tête, avec des ouvriers de Murel, — qui sont maintenant sous les halles à faire une partie de bouchon. Je leur ai dit que j'allais vous proposer un accommodement, et ils m'attendent pour se décider. Or, je vous préviens que si vous ne me jurez pas de m'obtenir la croix d'honneur !

ROUSSELIN. — Eh ! je vous en achèterai quatre d'étrangères !

LEDRU. — Au pas de course, alors !

Il sort vivement.

SCÈNE IX

ROUSSELIEN, *seul, regardant au fond.*

Il aura le temps ! on a encore cinq minutes ! Dans cinq minutes le scrutin ferme, et alors ?...

Je ne rêve donc pas ! C'est bien vrai ! je pourrais le devenir ! Oh ! circuler dans les bureaux, se dire membre d'une commission, être choisi quelquefois comme rapporteur, ne parler toujours que budget, amendements, sous-amendements, et participer à un tas de choses... d'une conséquence infinie ! Et chaque matin je verrai mon nom imprimé dans tous les journaux, même dans ceux dont je ne connais pas la langue !

Le jeu ! la chasse ! les femmes ! est-ce qu'on aime quelque chose comme ça ? Mais pour l'obtenir, je donnerais ma fortune, mon sang, tout ! Oui ! j'ai bien donné ma fille ! ma pauvre fille ! (*Il pleure.*) J'ai des remords maintenant ; car je ne saurai jamais si Bouvigny a tenu parole. On ne signe pas les votes !

Quatre heures sonnent.

C'est fait ! On dépouille le scrutin ; ce sera vite fini ! A quoi vais-je m'occuper pendant ce temps-là ? Quelques intimes, quand ce ne serait que Murel qui est si actif, devraient être ici pour m'apprendre les premiers bulletins !

Oh ! les hommes ! dévouez-vous donc pour eux ! Si le pays ne me nomme pas... Eh bien, tant pis ! qu'il en trouve d'autres ! J'aurai fait mon devoir ! (*Il trépigne.*) Mais arrivez donc ! arrivez donc ! Ils sont tous contre moi, les misérables ! C'est à en mourir ! Ma tête se prend, je n'y tiens plus ! J'ai envie de casser mes meubles !

SCÈNE X

ROUSSELIN, UN MENDIANT *aveugle, qui joue de la vielle.*

ROUSSELIN. — Ah ! ce n'est pas un électeur, celui-là ? On peut le bousculer ! Qui vous a permis...

LE MENDIANT. — La maison est ouverte ; et des camarades m'ont dit qu'on y faisait du bien à tout le monde, mon cher monsieur Rousselin du bon Dieu ! On ne parle que de vous ! Donnez-moi quelque chose ! Ça vous portera bonheur !

ROUSSELIN, *à lui-même.* — Ça me portera bonheur ! (*Il met deux doigts dans la poche de son gilet, rêvant.*) L'aumône, faite en des circonstances suprêmes. a peut-être une puissance que l'on ne sait pas ? et j'aurais dû, ce matin, entrer dans une église !...

LE MENDIANT, *faisant aller la vielle.* — La charité, s'il vous plaît !

ROUSSELIN, *ayant palpé ses poches.* — Eh ! je n'ai plus d'argent sur moi !

LE MENDIANT, *jouant toujours.* — Quelque chose, s'il vous plaît ?

ROUSSELIN, *fouillant les tiroirs de son bureau.* — Non ! pas un sou ! pas un liard ! J'ai tant donné depuis ce matin ! Cet instrument m'agace ! Ah ! je trouverai bien un peu de monnaie qui traîne.

LE MENDIANT. — La charité, s'il vous plaît ! Vous qu'on dit si riche ! C'est pour avoir du pain ! Ah ! que je suis faible !

Près de tomber, il se soutient à la porte.

ROUSSELIN, *découragé*. — Je ne peux pas battre un aveugle !

LE MENDIANT. — La moindre des choses ! je prierai le bon Dieu pour vous !

ROUSSELIN, *arrachant sa montre de son gousset*. — Eh bien, prenez ça ! et le ciel sans doute aura pitié de moi ! (*Le mendiant décampe vite, Rousselin regarde la pendule.*) On ne vient pas ! Il y a quelque malheur ! personne n'ose me le dire ! J'irais bien, mais les jambes... Ah ! c'est trop !... tout me semble tourner ! Je vais m'évanouir !

Il s'affaisse sur le canapé.

SCÈNE XI

ROUSSELIN, MISS ARABELLE

MISS ARABELLE, *le touchant à l'épaule*. — Regardez ! (*Du doigt elle indique l'horizon ; Rousselin se penche pour voir.*) Au bas du sentier, en face l'école, au-dessus de la haie.

ROUSSELIN. — Quelque chose de blanc qui s'agite ?

MISS ARABELLE. — Le mouchoir !...

ROUSSELIN. — Mais... je ne distingue pas !... (*Puis, tout à coup, poussant un cri.*) Ah ! que je suis bête ! c'est Dodart ! Victoire ! Oui, ma bonne Arabelle. Bien sûr ! tenez ! on accourt par ici !

MISS ARABELLE. — Du monde sur les portes ! des hommes avec des fusils !

Coups de feu.

ROUSSELIN. — C'est pour me célébrer ! Bon ! encore ! toujours ! Pif ! paf ! (*Silence.*) Écoutez donc, mon Dieu !

Bruit de pas rapides.

SCÈNE XII

LES MÊMES, GRUCHET, puis TOUT LE MONDE

ROUSSELIN, *se précipitant vers Gruchet*. — Gruchet ! quoi ? parlez ! Eh bien ? — Je le suis ?

GRUCHET *le regarde des pieds à la tête, puis éclate de rire*. — Ah ! je vous en réponds !

TOUS, *entrant à la fois, par tous les côtés*. — Vive notre député ! Vive notre député !

LE CHATEAU DES CŒURS

FÉERIE EN DIX TABLEAUX

en collaboration avec LOUIS BOUILHET et CHARLES D'OSMOY

Cette féerie n'a pas été représentée, mais publiée,
du vivant même de Flaubert, dans *la Vie Moderne*,
du 24 janvier au 8 mai 1880 avec des dessins de
Courbouin, Daniel Vierge, Scott, Chéret, Lavastre,
Rubé, Chaperon, etc.



LE CHATEAU DES CŒURS

PREMIER TABLEAU

Une clairière dans les bois. Il fait nuit complète. A la lueur exagérée des vers luisants, on distingue ça et là de grandes masses de verdure et parmi elles des blancheurs qui circulent. Au fond, à droite, un petit lac. Le rideau se lève. On n'entend qu'un bruit de pas.

SCÈNE PREMIÈRE

Du fond et des deux côtés de la scène débouchent des Fées, un doigt sur les lèvres. Elles sont coiffées de fleurs rustiques et de fleurs marines avec des roseaux, des épis de blé et des glaïeuls sur la tête, avec toutes les couleurs et tous les attributs des milieux où elles vivent : fées des bois, des fleuves, des montagnes. Elles se détournent pour regarder derrière elles, comme si elles avaient peur de quelque chose, se cherchent et s'appellent à voix basse dans les ténèbres.

PREMIÈRE FÉE. — Psitt ! psitt !

DEUXIÈME FÉE. — Par ici !

TROISIÈME FÉE. — Attendez-moi : mon pied s'est pris dans un rayon de lumière. Un effort !

Elle bondit.

Et me voilà !

QUATRIÈME FÉE. — Sommes-nous toutes réunies ?

TOUTES EN CHŒUR. — Oui. Toutes, toutes !

CINQUIÈME FÉE. — Il fait nuit, la terre dort ! C'est notre heure ! Allons, sautez, papillons !

D'énormes phalènes lumineuses, s'élançant des arbres, se mettent à voler dans l'air en même temps que les Fées à danser, sur un rythme lent, avec un bourdonnement de flûte.

CHŒUR DES FÉES. — Puisqu'on nous chasse de partout, dans le jour, chez les hommes, prenons nos ébats en liberté, pendant la nuit, dans les bois.

Les hommes sont méchants, mais la nature est bonne. Le pavé des villes est dur, mais l'herbe des prairies est douce.

Ne souillons plus nos pieds dans leur fange, ne brisons plus nos cœurs contre leur poitrine.

Le suc de l'euphorbe est moins perfide que leurs tendresses, la feuille desséchée qui roule au vent d'automne plus constante que leurs serments...

Assez de fatigue ! Tant pis pour eux ! Débarrassées de tout soin humain, nous n'en serons que plus heureuses.

Nous ne quitterons plus nos régions natales, la liberté de l'air, des eaux et des bois.

Balançons-nous, suspendues aux lianes des arbres avec la rosée des nuits d'été ; courons sur la surface des lacs bleus, cramponnées au dos des demoiselles ; remontons vers le soleil, dans les rayons poussiéreux qui passent par le soupirail des celliers ! Allons ! vive la joie ! en avant ! Pétales des roses, palpitez ! Ondes, murmurez ! Lune, lève-toi !

La lune peu à peu s'est levée pendant le chœur des Fées. Elle brille maintenant sur le lac, et les Fées se livrent à une joie extravagante, quand tout à coup, au milieu d'elles, et du sein d'une grosse touffe de bruyères sauvages, occupant le milieu de la scène, apparaît la Reine des Fées. Stupeur générale. Toutes s'écrient : « La Reine ! » et s'arrêtent.

SCÈNE II

LA REINE, LES FÉES

LA REINE, *d'un ton courroucé*. — Comment ! voilà le soin que vous prenez des hommes !

LES FÉES, *se récriant*. — Eh ! nous n'y pouvons rien. Nous avons tout essayé.

LA REINE, *avec véhémence*. — Mais quelques minutes encore, songez-y ! et nous retombons pendant mille ans sous la domination des Gnomes, puisque

cette nuit est la dernière qui nous reste pour rendre aux hommes leurs cœurs volés.

UNE FÉE. — Ils ne se plaignent pas d'en manquer, ô Reine ! Personne, jusqu'à présent, n'a redemandé le sien. Au contraire, il y a des parents qui enseignent à leurs petits...

LA REINE. — Qu'importe ! Ignorez-vous donc que les Gnomes ne peuvent vivre sans les cœurs des hommes, car c'est pour s'en nourrir qu'ils les dérobent en leur mettant à la place, là (*elle désigne sa poitrine*), je ne sais quel rouage de leur invention, lequel imite parfaitement bien les mouvements de la nature.

UNE FÉE, *riant*. — En vérité, on s'y trompe !

LA REINE. — Et les pauvres humains se laissent faire sans répugnance. Quelques-uns même y trouvent du plaisir. Petit à petit, et par l'effet d'un accord mutuel, pendant que le cœur sort du dedans, les génies du mal le tirent du dehors ; et c'est ainsi que leur race entière, ou presque entière, est vide de bons sentiments et de pensées généreuses.

UNE FÉE. — Et tu veux que nous vainquions les Gnomes ?

LA REINE. — Oui, recommencez la lutte. Un ordre supérieur a partagé entre eux et vous l'empire du monde. Nous les avons vaincus autrefois ; mais, depuis mille ans, ils triomphent. Les hommes, tyrannisés par eux, s'abandonnent aux exigences de la matière. L'esprit des Gnomes a passé dans la moelle de leurs os ; il les enveloppe, les empêche de nous reconnaître et leur cache comme un brouillard la splendeur de la vérité, le soleil de l'idéal.

LES FÉES. — Eh ! tant pis, les Gnomes ne peuvent rien contre nous.

LA REINE. — Mais à mesure qu'ils étendent leur pouvoir, le vôtre se rétrécit. On repousse vos consolations, on se moque de nos espoirs, on nie même notre existence, et quand ils auront conquis toute la terre, ils convoiteront des régions plus pures ; ils se jetteront sur vous avec mille forces accrues, et vos cœurs, comme ceux des autres, seront dévorés !

Les Fées poussent un cri d'épouvante.

Rassurez-vous, écoutez-moi !

Elles se rassemblent autour d'elle.

Pour sauver le genre humain d'abord, et vous ensuite, il faut attaquer la puissance de vos ennemis dans son repaire, c'est-à-dire dans l'endroit inaccessible où ils tiennent en réserve les cœurs des hommes.

LES FÉES, *tumultueusement*. — Allons-y !

LA REINE. — Restez ! L'entreprise ne peut réussir que par le complet accord de deux amants.

LES FÉES. — Oh ! ce n'est pas rare, cela ; et sur la quantité...

LA REINE. — Je veux dire deux amants d'une ardeur et d'une pureté plus qu'humaine, et dont l'un soit capable de mourir pour l'autre, sans avoir même l'espérance d'une larme sur sa tombe.

LES FÉES, *se récriant*. — Oh ! oh ! oh ! Et où les trouver ?

LA REINE. — Je l'ignore. Ils peuvent être là, tout près, comme à l'autre bout du monde, sous des haillons ou sur un trône. Fouillez partout, dans les villes, les déserts et les bois, et, du bord des plages au sommet des monts, ne négligez rien ; allez !

Bruit de pas dans la coulisse.

On vient, cachons-nous ! Des yeux mortels ne doivent pas nous voir.

Le soleil peu à peu s'est levé et, à travers le brouillard, il laisse voir à droite une cabane, au fond d'un massif d'arbres. Au bruit des pas qui se rapprochent, les Fées disparaissent, les unes dans les troncs des arbres voisins, d'autres plongent dans le lac, d'autres s'évanouissent dans le brouillard.

SCÈNE III

LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS, *paysans des environs de Paris* ; DOMINIQUE, *leur fils, avec une vieille livrée* ; M. PAUL, *en costume de voyage fané, un crêpe à son chapeau ; il a l'air fort accablé*.

LE PÈRE THOMAS. — Du courage, mon bon monsieur Paul !

LA MÈRE THOMAS. — Allons ! il faut vous mettre en route pour Paris et ne pas négliger vos affaires ; quelques lieues de marche, ce n'est pas le diable !

PAUL. — Oui, je serai fort, je vais partir.

LE PÈRE THOMAS. — Oh ! rien ne presse.

LA MÈRE THOMAS, *à part, désignant son mari*. — Imbécile, va !

PAUL. — Merci, mes braves gens ; mais quant à abuser plus longtemps de votre hospitalité...

LE PÈRE THOMAS, *à part*. — Ah ! enfin, il comprend !

DOMINIQUE. — Elle n'était pas digne de vous, c'est vrai ! et je m'étonne que Monsieur ait consenti à la subir. Puisque l'ancien régisseur de Monsieur, ce misérable, n'a pas eu le cœur de vous offrir un appartement dans le château, c'était bien la peine de venir ici pour écouter la kyrielle de ces maudits comptes. En vérité, Monsieur n'est pas heureux depuis quelque temps.

PAUL, *rêvant*. — Oui, ç'a été comme une conjuration... un acharnement du hasard; la mort subite de mon père, des dettes anciennes qui se présentent, une ruine complète enfin, sans qu'on puisse en saisir la cause ni accuser personne.

DOMINIQUE. — Quel guignon ! Nous menions une si belle vie à voyager ensemble tous les deux !

PAUL. — Calme-toi, bon Dominique, et ne parle plus du temps récent et déjà loin où nous vagabondions pour mon plaisir à travers les Indes et l'Orient. Plus de regrets ! Il va encore falloir se lancer dans le monde, mais pour y chercher fortune.

Il rêve.

LE PÈRE THOMAS. — Le difficile, c'est de l'attraper.

PAUL. — Bah ! avec du courage !

Se tournant vers Dominique.

Et puis, tu ne m'abandonnes pas.

DOMINIQUE. — Oh ! non, non ! J'ai confiance en Monsieur ; je l'ai vu à l'œuvre. N'importe ! ce serait le cas, si Monsieur veut le permettre, d'avoir à notre service quelques-uns de ces génies bienfaisants dont vous étiez si curieux là-bas ! En avez-vous consulté de ces magiciens de toutes les couleurs, en robe verte, en robe jaune, en robe bleue, en manteau bariolé, sans compter ceux qui n'avaient pas de chemise ! Et on aurait dit, vraiment, que vous croyiez à toutes leurs fariboles.

PAUL. — Peut-être ! pourquoi pas ?... Mais je n'ai que trop tardé, adieu !...

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE

LA MÈRE THOMAS. — Qu'est-ce que tu viens faire ici, toi, fainéante ?

PAUL, *affligé*. — Oh ! comme vous la traitez !

LA MÈRE THOMAS. — N'allez-vous pas la défendre, monsieur Paul ? Après tout, vous avez raison, allez : elle a assez parlé de vous pendant votre voyage.

PAUL. — Comment, ma mignonne, tu ne m'avais pas oublié ! Tu pensais à moi ?

LA MÈRE THOMAS. — Si elle y pensait, bonté divine ! Figurez-vous que depuis cinq ans elle parlait de vous continuellement : « Où est-il ? Quand re-

viendra-t-il ? » Elle demandait de vos nouvelles à tous les rouliers qui passaient, et quand le vent soufflait sur le lac, elle avait peur pour votre navire.

LE PÈRE THOMAS, *voulant chasser Jeanne qui s'est rapprochée*. — Ça ne te regarde pas. A l'ouvrage !...

PAUL. — Comme tu as grandi ! Te voilà une belle fille, maintenant ! Veux-tu que je t'embrasse ?

Elle baisse la tête.

DOMINIQUE. — Avance donc, nigaude !

JEANNE, *présentant son front timidement, et d'une voix émue*. — Vous allez partir ?

PAUL. — Oui, chère petite, Il le faut !

Il l'embrasse.

JEANNE, *s'avançant vers son frère*. — Adieu aussi, toi !

Se tournant vers le père et la mère.

Car il suit Monsieur ! Il me l'a promis !

LA MÈRE THOMAS, *à part, à Dominique*. — Tout ruiné qu'il est ?

DOMINIQUE, *à part*. — Nous attendons des héritages !... Et puis... et puis...

LA MÈRE THOMAS, *à part*. — Défie-toi !

DOMINIQUE, *à part*. — D'ailleurs, il sera toujours temps de le planter là, s'il ne réussit pas. On parlera de moi comme d'un serviteur modèle. Ça pose !... Et avec une ou deux réclames dans les journaux... de sport... J'ai pour amis des auteurs !

LE PÈRE THOMAS. — Au moins, envoie-nous de temps en temps...

DOMINIQUE. — Impossible ! Mes capitaux sont... seront engagés. Nous connaissons des gens de Bourse !

LA MÈRE THOMAS, *avec admiration*. — Quel gaillard !

DOMINIQUE. — Mais dès que j'aurai une position sérieuse...

LE PÈRE THOMAS, *s'épanouissant*. — Ah !

DOMINIQUE. — Je vous donnerai de mes nouvelles !

LA MÈRE THOMAS. — Soigne-toi bien, au moins !

DOMINIQUE. — Moi avant tout ! C'est un principe !

LE PÈRE THOMAS. — Et ne te ruine pas le tempérament avec des particulières en falbalas.

DOMINIQUE. — Allons donc ! On est revenu de ces folichonneries. Le positif ! Je ne sors pas de là !

LA MÈRE THOMAS. — A-t-il de l'esprit !

DOMINIQUE. — Et maintenant, les anciens, bonsoir, bon appétit et bonne santé !

Il embrasse le père.

Et d'une !

Il embrasse la mère.

Et de deux ! C'est fini ! Embarqué !

PAUL. — Malgré ma détresse, il veut me suivre : vous le voyez !

DOMINIQUE. — Oh ! tant qu'il y en aura pour vous, je me contente ! Vous ne pouvez pas vivre sans valet de chambre ! C'est indécent ! Je ferai retourner ma livrée, mettre un galon neuf à mon chapeau, et nous ferons encore belle figure, saperlotte ! Monsieur, à vos ordres !

JEANNE, *sautant au cou de son frère*. — Oh ! mon bon frère !

LE PÈRE THOMAS, *à Dominique*. — Prends garde !

DOMINIQUE. — Oui ! oui !

LA MÈRE THOMAS. — Écoute donc !

DOMINIQUE, *s'éloignant*. — N'ayez pas peur.

LE PÈRE THOMAS. — Reviens !

DOMINIQUE. — On se reverra !

LA MÈRE THOMAS. — Mon pauvre fils !

DOMINIQUE. — Je vous écrirai !

Il a disparu.

PAUL, *au père et à la mère*. — Je ne puis le retenir. Adieu ! Adieu ! Rassurez-vous. Nous allons faire fortune.

Il sort.

SCÈNE V

LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS, JEANNE

LE PÈRE THOMAS, *rêvant*. — Faire fortune !... devenir un gros monsieur... avoir de bons morceaux de terre... des prés... des bois... un moulin... et marcher sur le ventre à tout le monde... c'est ça qui est beau !

LA MÈRE THOMAS. — Je crois bien !

À Jeanne.

Aussi, tu entends, toi, tu vas piocher, je t'en réponds, au lieu de passer des heures entières à regarder comme tu fais dans le blanc des nuages.

JEANNE. — Cependant, dès le petit matin...

LA MÈRE THOMAS. — Bref ! tout ça c'est de la paresse...

LE PÈRE THOMAS. — Écoute, il me vient une idée.

LA MÈRE THOMAS. — Ça rapportera-t-il ?

LE PÈRE THOMAS. — Peut-être. Si nous envoyions Jeannette à Paris ?

JEANNE. — Aller toute seule... là-bas... dans la grande ville...

LA MÈRE THOMAS. — Dame ! il y en a plus d'une qui est partie en sabots de son village... et qu'on a vue revenir... Qui sait !

Regardant Jeanne.

Pas déjà si chiffonnée, la Jeannette !... Eh ! pourquoi pas ? C'est décidé. A partir de demain...

JEANNE. — Je vous en supplie...

LA MÈRE THOMAS. — Oh ! nous n'épargnerons rien. Ton père et moi nous saurons faire des sacrifices. N'est-ce pas, Thomas ? Et pour commencer, je te donne ma capeline rouge... Avec mes vieilles coiffes nous trouverons bien-moyen... Seras-tu assez gentille !... Ah ! vois-tu, Jeannette, il faut de la coquetterie... mais de la bonne, de la vraie... de celle qui fait pousser des gros sous... et assure l'existence des parents... des bons parents.

JEANNE. — Que devenir à Paris, toute seule?... Je ne saurai seulement pas me retrouver dans les rues...

LA MÈRE THOMAS. — Bah ! il y a des gens polis... qui vous enseignent...

JEANNE. — Je n'y connais personne.

LA MÈRE THOMAS. — Eh bien ! et Dominique ? Il a de si belles connaissances ! Des banquiers, des militaires... tout le gouvernement, quoi !

JEANNE. — Non, je n'oserai jamais !

LA MÈRE THOMAS. — Sans compter M. Paul qui se fera un plaisir...

JEANNE. — Lui !... Une pauvre fille comme moi !

LE PÈRE THOMAS. — Mais, saperlipopette !...

LA MÈRE THOMAS, *au père*. — Tais-toi. Tu ne sais pas la prendre.

A Jeanne.

Paris et ma belle agrafe d'or... ou bien la maison et...

Elle fait signe de lui donner des gifles.

JEANNE, *avec résignation*. — Eh bien ! j'irai.

LA MÈRE THOMAS. — Enfin ! Mais d'ici là tu ne vas pas te croiser les bras. A l'ouvrage, et vivement !

JEANNE. — Tout de suite.

LE PÈRE THOMAS. — Par ici.

LA MÈRE THOMAS. — Par là.

JEANNE. — Je ne sais plus...

LA MÈRE THOMAS, *lui donnant un soufflet*. — Voilà pour t'apprendre.

LE PÈRE THOMAS. — Piaule, sanglote, file !

Ils sortent en poussant Jeanne devant eux.

SCÈNE VI

LES FÉES *reparaissent*.

TOUTES LES FÉES. — Ah ! les sales vieux ! Heureusement les jeunes sont meilleurs, ce qui nous fait déjà deux cœurs purs.

UNE DES FÉES. — Sans doute. Mais lui, comment pourra-t-il jamais s'éprendre d'une fillette aussi simple, aussi pauvre, aussi sale ?

LA REINE. — Ah ! il faudra bien que nous fassions naître cet amour, puisque notre succès en dépend. Mais comme nous ne pouvons avertir que l'un des deux, voyons, mes sœurs, décidez-vous, hâtez-vous !

LES FÉES, *tumultueusement*. — Lui !

— Elle !

— Non ! non !

— Elle ! lui !

— Lui !

— Elle !

LA REINE. — Allons ! c'est le jeune homme, car Jeanne a pour sauvegarde son ignorance et l'humilité de sa condition. Paul, au contraire, est exposé chaque jour à toutes les embûches des Gnomes. Donc c'est lui que nous devons avertir quand il en sera temps, seulement, et protéger dans les limites permises.

Conseils et exhortations de la Reine aux Fées pour protéger Paul :

Allons, mes sœurs, de la prudence

Et notre plan réussira.

On entend des voix souterraines répéter :

Ah ! ah ! ah !

LES FÉES *s'arrêtent*. — Qu'est-ce donc ? l'écho, sans doute.

Elles reprennent le chant.

Allons, mes sœurs, de la prudence
Et notre plan réussira.

Les voix souterraines vont crescendo de force et de gaieté, et l'on voit sortir de dessous terre des petits êtres avec des têtes énormes, les Gnomes ; ils crient plus fort et tournent autour des Fées, qui s'enfuient prises de terreur.



DEUXIÈME TABLEAU

Un cabaret aux environs de Paris. Il fait petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CABARETIER; PAUL, DOMINIQUE, *couverts de poussière, fatigués et assis devant une table où sont une bouteille de vin, deux verres, un encrier et un paquet de lettres cachetées.*

DES MARAICHERS, *partant pour la halle.* — Adieu, père Michel !

LE CABARETIER. — Bonne chance, les enfants !

A Paul et à Dominique.

Et à présent que vous êtes servis, Messieurs, vous excuserez, mais comme il est encore grand matin et que je n'attends plus de monde, je reprends mon somme.

Il monte dans son comptoir, appuie sa tête sur ses deux mains et s'endort.

PAUL, *montrant à Dominique le paquet de lettres.* — Ainsi, tu comprends : à peine arrivé, tu les distribueras !

DOMINIQUE, *prenant les lettres.* — Entendu !

Il lit au fur et à mesure.

A monsieur le vicomte Alfred de Cisy !... Bon ! en voilà un dont vous avez souvent payé les dettes ! Mais son adresse ?

PAUL. — Tu la demanderas au Club !

DOMINIQUE, *continuant.* — A monsieur Onésime Dubois, peintre, rue de l'Abbaye ! Lui en avez-vous acheté de ses croûtes, à celui-là !... Au professeur Letourneux, membre de plusieurs sociétés religieuses et philanthropiques. Connu ! c'est votre père qui l'a présenté partout à Paris !... Au docteur... Colombel.

PAUL. — Le médecin de la famille, tu sais !

DOMINIQUE. — A monsieur Bou.. Bou.. Bouvignard...

PAUL. — Eh ! oui ! l'amateur de vieilles faïences !

DOMINIQUE. — Ah ! ce petit maigre qui venait toujours à l'heure du dé-

jeuner ? suffit !... A monsieur Macaret, en son usine ; il a été bien heureux de trouver certains écus, quand il s'est établi !

Il feuillette le paquet en marmottant.

Bien ! bien ! je connais les rues, je vois ça !... Ah ! comme vous en avez de ces amis, des pairs de France, des banquiers, des savants, des artistes, Paris entier !

PAUL, *soupirant*. — Après cinq ans d'absence, ils m'auront oublié peut-être !.. Heureusement qu'il y a des bons !... Aussi... (*désignant les lettres*) fais-en deux parts. Celles-là d'abord, les autres ensuite !

LE CABARETIER, *se réveillant en sursaut*. — Voilà, Messieurs !

DOMINIQUE. — On ne vous demande rien.

LE CABARETIER. — Ah !

Il bâille et reprend sa position.

PAUL. — Et tu auras soin de lire les écriteaux des appartements à louer ; tu me prendras un cabinet qui ne soit pas cher !

DOMINIQUE. — L'étage est indifférent à Monsieur ?

PAUL. — Oui, indifférent !

LE CABARETIER, *s'éveillant en sursaut*. — Voilà !

Paul lui fait un signe de tête négatif.

DOMINIQUE, *qui s'est levé d'effroi tout à coup*. — Ah ! il a le sommeil occupé, décidément.

Il se rassoit.

Ouf ! on est bien !... J'ai les genoux rompus de fatigue, avec la tête d'un creux...

PAUL, *debout*. — C'est d'avoir marché toute la nuit ! Pauvre garçon ! finis la bouteille, va !

Dominique boit.

Et à moi aussi, le cœur défaille ! Au moment de me jeter dans une existence nouvelle, je ne sais quel trouble m'envahit ; c'est comme le malaise qui nous survient quand on va partir pour les longs voyages ! Allons, lève-toi !

SCÈNE II

PAUL, DOMINIQUE; UN BOURGEOIS, *vêtu d'une longue redingote, chapeau à bords retroussés, favoris, canne à lanière de cuir, entre tout doucement, et s'assoit à une des tables, observant Paul et Dominique avec des yeux flamboyants. La pluie se met à tomber au dehors.*

DOMINIQUE. — Bon ! la pluie ! Il nous faut attendre, puisqu'un équipage nous manque pour faire notre entrée à Paris.

PAUL. — Quand nous en sommes sortis, la dernière fois, c'était dans une chaise de poste à quatre chevaux.

DOMINIQUE. — Moi, j'étais sur le siège ; je payais les postillons ! et aujourd'hui, nous voilà à guetter l'omnibus.

L'INCONNU, *se levant poliment.* — Les omnibus de la banlieue, Monsieur, ne se mettent en marche qu'à huit heures et demie du matin.

Paul et Dominique se retournent et examinent l'inconnu.

L'INCONNU. — Ces messieurs sont étrangers?... Monsieur voyage pour son plaisir, sans doute ? Si Monsieur avait besoin de quelques renseignements dans la capitale, je pourrais... vu mes relations nombreuses...

Paul et Dominique ne répondent pas.

Brounn... brounn... il fait un froid !... Je prendrais volontiers quelque chose de chaud ! Hé ! garçon, un punch !

Le cabaretier se lève en sursaut et sort par la droite.

Du sucre, un citron, du cognac ! vivement !... et si ces messieurs veulent me faire l'honneur...

Une servante, arrivant par la gauche, apporte un bol.

DOMINIQUE. — Avec plaisir, Monsieur ; vous êtes trop bon !

La servante n'a eu que le temps de poser le bol sur la table ; une flamme paraît dessus.

Mais il n'y avait rien là dedans tout à l'heure... voilà qui est drôle !

A l'inconnu.

Ah ! ça, dites donc, vous l'aviez dans votre poche, celui-là... vous êtes un physicien, un grec !... Ah ! elle est forte ! il vient au cabaret avec des punchs bizeautés !

L'INCONNU. — Je ne comprends pas un mot, cher Monsieur, de ce que vous dites

A la servante, en lui remettant de l'argent.

Faites-moi le plaisir d'aller me chercher des panatellas dans la boutique de la deuxième rue, à droite, le troisième casier en haut ; j'ai ma boîte, on me connaît !

Elle sort.

A nous deux, maintenant !

SCÈNE III

PAUL, DOMINIQUE, L'INCONNU

Paul est resté accoudé, rêvant.

L'INCONNU, *montrant le punch.* — Vraiment, Monsieur, est-ce que je n'aurai point l'avantage...

DOMINIQUE, *d'un ton engageant.* — Voyons, mon pauvre maître... pas de fierté !...

PAUL *se lève.* — Il n'en faut plus avoir, c'est vrai !

Il s'assoit à la petite table près de l'inconnu et de Dominique.

L'INCONNU. — Ainsi, vous venez chercher fortune dans la grande ville ?...

PAUL. — Qui vous l'a dit ?

L'INCONNU. — Vous-même !

PAUL. — Comment cela ?

L'INCONNU. — Tout à l'heure, quand vous causiez avec votre domestique !...

PAUL. — Il me semblait cependant...

L'INCONNU. — Pardonnez ! je sais tout !... et comme mon industrie, Monsieur, consiste à tenir un bureau de renseignements universels et à faire un vaste courtage dans les différentes classes de la société, il y va de mon intérêt de vous servir.

DOMINIQUE. — Voilà de la franchise, au moins !

L'INCONNU. — Monsieur se propose de chercher un emploi dans une administration quelconque ?

PAUL, *brutalement.* — Non !

L'INCONNU. — De prendre les finances, la diplomatie ou les chemins de fer ?

PAUL. — Eh ! qu'en sais-je moi-même ?

L'INCONNU. — Le commerce, peut-être ?

DOMINIQUE. — Ah ! bien oui ! un homme qui en deux heures de temps vous couvre de peinture une toile plus haute que ça !

L'INCONNU, *saluant ironiquement*. — Ah ! Monsieur est artiste !... ah ! et il compte faire fortune ? respectons-le !

PAUL, *irrité*. — Eh bien ! pourquoi pas ? Quand je vois tant de barbouilleurs que l'on applaudit, ce serait bien le diable... D'ailleurs j'ai de longues études derrière moi et en employant toutes mes forces, la gloire viendra... peut-être, la richesse ensuite.

L'INCONNU. — Très bien, jeune homme ! Mais j'espère que vous allez, pour parvenir, ne rien négliger de tout ce qu'il vous faut : pilliez-moi les anciens, dénigrez les modernes, exaltez les petits génies et conspuez les grands ; ça pose, premier pas ! Vous peindrez ensuite les boutiquiers en artilleurs et les lorettes en Vénus, avec les chevaux célèbres et les actions vertueuses, sans nul souci du dessin ni de la couleur ; on dirait que vous manquez d'idées, prenez garde ! Il faudra ensuite adopter le grec ou le gothique, le pompadour ou le chinois, l'obscénité ou la vertu, la chose à la mode, peu importe ! Mais agenouillez-vous devant le public, servilement, et ne lui donnez rien qui dépasse la force de son esprit, les facultés de sa bourse, la largeur de son mur ! Alors vos œuvres, reproduites à l'infini, couvriront l'Europe. Vous entrerez dans la cervelle de votre siècle. Vous serez un maître, une gloire, presque une religion. Le despotisme de votre médiocrité pourra abêtir toute une race ; il s'étendra même sur la Nature, car vous la ferez haïr, ô grand homme, car elle rappellera de loin vos barbouillages.

PAUL, *indigné*. — Jamais !

L'INCONNU. — Vous avez raison ! une place, des appointements fixes, c'est plus sûr. Je vous recommande avant tout l'exactitude, non pour travailler, mais pour surveiller vos confrères. D'abord une petite médisance ça et là, puis une dénonciation formelle — dans l'intérêt du service ; enfin une bonne calomnie, n'ayez pas peur ! De l'arrogance envers les humbles, de la bassesse devant les chefs, cravate empesée et souple échine, morbleu ! cervelle étroite et conscience large ; respectez les abus, promettez beaucoup, tenez rarement, courbez-vous sous l'orage et, dans les circonstances difficiles, faites le mort ! Mais tâchez de connaître le vice de votre supérieur ; s'il prise, achetez une tabatière, et s'il aime les jolies femmes, mariez-vous !

PAUL. — Horreur !

L'INCONNU. — De l'indépendance !... j'aime ça ! On ne la trouve plus, Monsieur, que dans une fortune acquise par le commerce. Nous avons le système des faillites honorables, les secrets des faux poids et du bon teint ; mais rappelez-vous que le moyen d'avancement le plus rapide pour un jeune homme, dans une grande maison, c'est de séduire la femme du bourgeois.

PAUL. — Tais-toi donc, misérable !

L'INCONNU. — Oui, la fille vaut mieux, parce qu'il est forcé de vous la donner en mariage !

Paul recule épouvanté.

DOMINIQUE. — Il y a au fond de bonnes idées dans ce qu'il dit.

L'INCONNU, *toujours impassible*. — Et alors, quoi que vous soyez, les obstacles s'aplaniront, chacun vous sourira ; la santé sera bonne, vous dînerez bien, vous aurez la face rose comme une jeune fille.

Sa barbe disparaît ; surprise de Paul.

Peu à peu vous deviendrez riche, considéré, heureux, vous ferez craquer sur l'asphalte vos bottes vernies, en roulant dans vos gants blancs le pommeau d'or de votre bambou.

Ce qu'il dit s'exécute ; Paul pousse un cri.

On vous craindra, on vous aimera ; vous vous repasserez vos caprices : habits neufs tous les jours, bagues à tous les doigts, chaînes de montre, breloques et linge fin.

Il apparaît vêtu en dandy ; Paul et Dominique se rapprochent.

Vous achèterez une maison de campagne, des statues, des hôtels, des amis, et des chevaux de race, ce qui est plus cher. Pour duper les générations futures, vous pourrez même fonder un hôpital ; et vous vieillirez tout doucement, servi par un peuple de valets, entouré de famille, lourd d'honneurs, avec une grosse bedaine et l'aspect d'un honnête homme.

Il apparaît en vieux bourgeois cossu, lunettes d'or, gilet de velours, etc.

PAUL, *se passant les mains sur la figure*. — Est-ce une illusion ? J'ai dans la tête comme des chars qui roulent, et des flammes qui voltigent.

Le punch, qui a continué de brûler, se multiplie sur les autres tables, et les flammes sautillent çà et là dans l'air comme des feux follets.

DOMINIQUE *tourne avec admiration autour de l'Inconnu*. — Quel particulier ! quelle expérience !

PAUL, *résolument*. — Non ! je ne veux pas ! arrière ! C'est même une faiblesse de t'écouter. Va-t'en !

L'INCONNU. — A votre aise ! Faites le vertueux, mon gaillard, et serrez-vous le ventre ! Toutes les portes de la fortune, on les refermera sur vous, en vous écrasant la face ! D'abord, cela va sans dire, Monsieur gardera les apparences. Vous irez jusqu'à neuf heures du soir avec deux sous de lait et un petit pain rond qu'on mange dans la poche de sa redingote, tout en trottinant sur le pavé ! Ah ! vous les connaîtrez, les mystères de la toilette, les faux cols en papier, l'encre que l'on repasse sur les coutures blanchies, les sous-pieds tendus pour retenir les semelles trop vieilles, et l'habit noir boutonné jusqu'au menton, pour cacher l'absence du linge.

Il apparaît dans le costume décrit.

Vous ne faiblirez pas ! vous lutterez ! Mais personne ne voudra de vous !.. On ne va pas chercher ceux qui se cachent ! qui donc s'inquiète des pauvres ? et comme une première chute est la cause naturelle d'une seconde, peu à peu vous dégringolerez, mon bonhomme ; la misère augmentera, elle deviendra irrémédiable et constitutionnelle ! « Clic ! clac ! clac ! gare-toi de là, manant !... » et du fond de votre ruisseau, par un temps de verglas, en plein hiver, vous distinguerez à des hauteurs vertigineuses, derrière la mousseline des larges croisées, tournoyer sous des lustres, dans le flamboiement des festins toutes les convoitises de votre cœur.

Le côté droit de la muraille s'entr'ouvre et laisse voir un bal splendide, puis se referme.

Alors commenceront pour vous, dans Paris, ces longues promenades du pauvre le long des quais et des boulevards. Plus vague et funeste que le Bédouin dans le désert, vous chercherez quelque bonne occasion, un parapluie perdu, une bourse tombée, en marchant jusqu'au milieu de la nuit, où vous irez dormir côte à côte avec des forçats, les pieds dans la paille, assis sur un banc, et les deux bras contre une corde !

Le côté gauche de la muraille s'entr'ouvre et laisse voir l'intérieur abject d'un logeur, rempli de monde, puis se referme.

Et l'habit râpé, depuis longtemps, sera parti.

Son habit disparaît.

A la place du chapeau, une casquette sans visière.

Même jeu.

Plus de gilet, une seule bretelle ! et pas même de souliers... des chaussons !

Avec une pose ignoble :

Faut-il un fiacre, mon bourgeois ?

PAUL, *se tordant les mains*. — Horrible ! Horrible !

DOMINIQUE. — Mais ce n'est pas gai du tout, cet avenir-là !

PAUL, *découragé, tombe sur un tabouret, le coude sur la table*. — Que faire ?

A la fin de la tirade de l'Inconnu, la servante est rentrée avec un paquet de cigares, qu'elle a déposé sur la table. L'Inconnu, qui est près de Paul, debout à droite, fait un pas à reculons avec un geste d'espoir ; mais aussitôt, en face de lui et derrière Dominique, la servante, se transmuant en Fée, allonge le bras impérativement vers l'Inconnu qui se change en Gnome.

Dominique, stupéfait, pousse un cri. Paul relève la tête et en pousse un autre, en apercevant la Fée, qui disparaît dans la muraille à droite en même temps que le Gnome disparaît à gauche



TROISIÈME TABLEAU

Chez le banquier Klokher : un boudoir, portes des deux côtés et au fond. Pendant la première scène, des valets traversent le théâtre, portant des jardinières et des meubles, pour les derniers préparatifs d'un bal.

SCÈNE PREMIÈRE

ALFRED, PAUL

PAUL. — Comment, mon cher Alfred, vous m'amenez chez M. Klokher, le soir même d'un bal ?

ALFRED. — Qu'importe ! n'êtes-vous pas en tenue ? Et puisque (*emphatiquement*) la fête n'est pas encore commencée, vous aurez bien le temps de dire un mot à notre illustre financier.

PAUL. — C'est là un vrai service que vous me rendez ! Merci du fond de l'âme, car sans vous je ne savais que devenir. Partout où je me suis présenté, depuis un mois bientôt, porte close ! Ah ! les amis ! Et que de tentatives, d'efforts !

Il baisse la tête.

ALFRED. — Allons, bien ! vous voilà retombé dans vos idées mélancoliques, romantiques et poétiques !

Lui tapant sur l'épaule.

Ce bon Paul ! il n'a pas changé : prompt à s'enflammer toujours pour toutes les femmes et à donner dans toutes les illusions. C'est comme votre histoire du cabaret.

Il rit.

Ah ! ah ! ah !

PAUL. — Mais quand je vous dis que j'ai vu...

ALFRED. — Bah ! vous aurez été la dupe de quelque hallucination ou d'un faiseur de tours ! Comme si l'on rencontrait dans les bouges de la banlieue des créatures célestes disparaissant à travers les murailles ! Vous avez beau soutenir qu'elle est belle comme une fée, et même qu'elle en portait le costume, les

fées, mon cher, ne sortent plus de la Chaussée d'Antin; et je compte, tout à l'heure, vous en faire voir une, qu'on appelle dans le monde madame Kloeher... et qui a pour nous quelque indulgence.

PAUL, *saluant*. — Ah !

ALFRED. — Mais oui ! on est posé. Moi, je m'amuse énormément.

PAUL. — Et le mari ?

ALFRED. — Un ancien Auvergnat ! Il en a porté bien d'autres ! Un rustre, d'ailleurs, un avaro.

PAUL. — Comment !... Mon père, au contraire, m'avait dit...

ALFRED. — Votre père le connaissait ?

PAUL. — Beaucoup ! Et il m'avait vanté toujours son désintéressement. Moi, je ne l'ai jamais vu, car...

ALFRED, *vivement*. — Mais si votre père le connaissait, qu'aviez-vous besoin de moi alors ? Vous pouviez vous recommander tout seul.

PAUL, *humblement*. — Ah ! mon ami, on est timide quand on est pauvre !

ALFRED, *à part*. — Pauvre ! pauvre ! Moi, je ne savais pas qu'il fût pauvre !... sans cela !...

SCÈNE II

KLOEKHER, PAUL, ALFRED

KLOEKHER. — Salut, vicomte !

ALFRED. — Bonjour, grand financier ! Permettez que je vous présente un de mes intimes, M. Paul de Damvilliers.

KLOEKHER, *à part*. — Son fils !

ALFRED. — Il a besoin de je ne sais quoi ; il va vous expliquer son histoire. Oh ! bon garçon ! excellent ! Et j'ai une autre grâce à réclamer : puis-je présenter mes respects à Madame, si toutefois... ?

KLOEKHER. — Certes ; comment donc !

SCÈNE III

KLOEKHER, PAUL

KLOEKHER. — J'ai beaucoup connu monsieur votre père, Monsieur, et, comme je l'estimais infiniment, la soudaineté de sa catastrophe m'a affligé plus

qu'un autre. Et vous n'avez pas, jusqu'à présent, trouvé de quelle manière elle a pu survenir ?

PAUL. — Hélas ! non, Monsieur ! J'ai même renoncé à en chercher la cause.

KLOEKHER, *après avoir soupiré largement*. — C'est plus sage ! Ne perdez pas votre temps à cela, croyez-moi !

Avec hauteur.

Et vous demandez... ?

PAUL. — Du travail, Monsieur ! Oh ! mes exigences seront modestes !

KLOEKHER. — Quel âge avez-vous, s'il vous plaît ?

PAUL. — Vingt-cinq ans.

KLOEKHER. — Euh ! euh ! un peu jeune ! Et, en fait de comptabilité, de banque, que savez-vous ?

PAUL. — Peu de choses, c'est vrai ; mais j'apprendrai vite !

KLOEKHER. — Ah ! vous croyez ?... Et qu'avez-vous fait jusqu'à présent ?

PAUL. — J'ai voyagé.

KLOEKHER. — Où cela ?... Dans quel but ?

PAUL. — Dans le nord de l'Afrique, et jusqu'en Chine, pour m'instruire.

KLOEKHER. — Ou vous amuser plus librement, avouez-le ! C'est une jolie manière de manger sa fortune ; on se donne par là le vernis d'un homme sérieux ; et l'on se fait regarder des badauds en rapportant de longues pipes pour les amis et des babouches pour les petites dames. Ah ! ces bons jeunes gens ! ils sont drôles, parole d'honneur !

PAUL, *irrité*. — Monsieur !...

KLOEKHER. — Laissez donc ! je les connais, vos études ! Parions que vous ne sauriez pas seulement me dire le nom des principaux comptoirs de Macao, ni le taux de l'escompte à Calcutta.

PAUL. — Eh ! il y a d'autres choses !

KLOEKHER. — C'est possible ! Mais alors que venez-vous faire ici ? Que voulez-vous ?

PAUL. — Une place, Monsieur, une place ! Je puis traduire vos correspondances, rédiger vos mémoires ! Un homme en vaut un autre, avec de la force et du courage. Je vous prie de considérer la situation... pénible où je me trouve ; et j'ose, pour appuyer ma requête, vous faire souvenir que mon père fut votre ami.

KLOEKHER. — Eh ! votre père, Monsieur, était un fort galant homme ; mais, s'il avait suivi mes conseils, il n'aurait pas fini d'une façon désastreuse !

Au lieu de singer le grand seigneur et de vouloir éblouir par une libéralité intempestive, il aurait dû surveiller ses capitaux, augmenter sa fortune, se rendre utile, enfin !

D'un ton de fausse bonhomie.

Il m'a bien assez fait souffrir par l'affection que je lui portais, sans que vous veniez ici, vous, son fils, me donner la peine de vous désobliger ! Une place ! Est-ce que j'en ai, moi ? Tous mes emplois sont pris ; ce n'est pas ma faute. Mille excuses !

Paul est remonté au haut de la scène et va pour sortir par le fond. Kloekher se lève.

Eh bien, non !... Revenez !...

PAUL, *fièrement*. — Pourquoi, je vous prie ?

KLOEKHER. — Je peux, je veux vous faire du bien.

Le regardant en face.

Si je sais me connaître en hommes, je crois vous avoir deviné. Or, je me fie à votre intelligence pour me comprendre, et, en cas de refus, à votre discrétion, pour vous taire !

PAUL. — Soyez convaincu...

KLOEKHER. — Jusqu'à présent, j'ai fait toutes mes affaires à la Bourse d'une façon officielle ; mais à partir d'aujourd'hui, des circonstances trop longues à vous expliquer, au-dessus de votre compétence, cher Monsieur, me forcent à opérer d'une façon détournée... par les mains d'un autre...

Silence

PAUL, *cherchant à comprendre*. — C'est-à-dire... ?

KLOEKHER. — Qu'il me faut un homme sûr... Je le conseillerai ; je serai là... Un garçon solide qui me représente complètement, surveille mes ordres, agisse pour moi !

PAUL. — Bien !

KLOEKHER. — Et qui passe près du public pour n'agir que par lui-même, en son nom.

PAUL. — Cependant... la responsabilité ?...

KLOEKHER. — Aucune chance de pertes, rassurez-vous ! Peu de choses à faire, et je vous donne dix pour cent. Or, comme les bénéfices de ce genre d'opérations doivent s'élever annuellement à un million, pour le moins, c'est cent mille francs que vous toucherez par an, cent mille francs de rente, jeune homme !

PAUL. — Cent mille francs de rente !

Il tombe en rêverie. Bas :

Impossible ! il faut qu'il y ait-là-dessous...

KLOEKHER, *à part*. — Il hésite ! Est-ce ignorance ou scrupule ?

PAUL. — Mais comment êtes-vous sûr d'avance de ne jamais perdre ?

KLOEKHER. — Par une série de calculs... de combinaisons infailibles. Je vous expliquerai...

PAUL. — Et pourquoi alors avez-vous besoin de mon nom ?

KLOEKHER. — Pourquoi ?...

Silence. Ils se considèrent ; puis, brusquement :

Mais ça ne se dit pas ! Vous comprenez bien... C'est impatientant !

PAUL. — Assez, Monsieur, assez ! Je vous épargne, par pudeur, le mot propre dont on appelle, dans le code pénal, vos combinaisons infailibles. Vous prêter mon nom pour elles serait y participer ; et comme je ne veux pas être votre complice ni votre victime, je me retire.

KLOEKHER, *détournant la tête, à part*. — Imbécile, va !

Au moment où Paul est sur le seuil de la porte, au fond, entre M. Letourneux ; ils se trouvent face à face.

SCÈNE IV

PAUL, KLOEKHER, LETOURNEUX

LETOURNEUX, *avec stupéfaction et joie*. — Paul ! Ah ! quel bonheur !

KLOEKHER, *à part*. — Ils se connaissent !

LETOURNEUX. — Que je l'embrasse, ce cher garçon ! Quand j'ai su que vous étiez à Paris, je suis vite accouru du fond de la Guyenne, où j'étais parti pour inspecter un peu l'agriculture et les bonnes mœurs ! Ah ! voilà une chance ! une chance !..

A part, montrant le poing à Kloekher, qui tourne le dos.

Je te tiens, vieux drôle !

Haut.

On vous avait cru mort, savez-vous ?... N'est-ce pas, Kloekher, vos ennemis, — car vous en avez, chacun en a, — vos ennemis se flattaient même qu'on ne vous reverrait plus !

PAUL. — Qui donc peut m'en vouloir à moi ? Je ne gêne personne.

LETOURNEUX. — Quel intéressant jeune homme, hein ? Tout le portrait de ce bon Damvilliers, que nous chérissions.

PAUL. — Je ne sais comment reconnaître...

LETOURNEUX. — Voilà ce qui s'appelle une bonne journée : d'abord, je retrouve le fils d'un vieil ami ; puis, je soulage bien des infortunes, cela, grâce à vous, Kloekher.

KLOEKHER. — Hein ?

LETOURNEUX. — Mais oui, puisque je venais vous remercier des vingt-cinq mille francs que vous m'avez donnés pour les pauvres de ma paroisse.

KLOEKHER. — Ah ! par exemple !...

LETOURNEUX. — Allons ! il cache ses bienfaits. Quel homme !

Contemplant Paul.

Cela fait plaisir de le revoir, n'est-ce pas ?... J'espère que vous me conterez vos voyages. Vous avez dû rencontrer, en courant le monde, des mœurs bizarres, des caractères vraiment particuliers ; et comme vos observations, sans doute, ainsi qu'il convient à un esprit sérieux, se sont dirigées sur la morale, que croyez-vous qui soit plus commun de la ruse ou de l'ingratitude, de la scélératesse ou de la sottise ?

PAUL. — Ces questions... demanderaient...

LETOURNEUX. — Et vous, Kloekher, votre opinion ?

KLOEKHER. — Je ne comprends pas...

LETOURNEUX, *se rapprochant de lui et le regardant en face.* — Ah ! vous ne comprenez pas ! Bien sûr ?... Nous en recauserons. J'ai oublié de vous dire que je désirerais toucher immédiatement, pour la formation d'une ferme modèle, les cent soixante-douze Méditerranée que je vous ai vendus avant-hier.

KLOEKHER. — Quand donc aurez-vous fini cette plaisanterie ?

LETOURNEUX. — Ce n'est pas une plaisanterie, mon cher, pas plus que l'histoire suivante...

A Paul.

Connaissez-vous la Cochinchine ?

PAUL. — Un peu.

LETOURNEUX. — Eh bien, il y avait là, une fois, — l'anecdote remonte à cinq ans, — deux amis : un bon Chinois et un mauvais Chinois. Or, le bon était si bon, qu'il confia au mauvais...

KLOEKHER, *avec emportement.* — Oh ! je me moque pas mal de vos histoires...

LETOURNEUX. — Elles sont vraies cependant ; j'en peux fournir les preuves.
Silence.

KLOEKHER, *étonné*. — Des preuves ?

LETOURNEUX, *bas, lui saisissant le bras, à l'oreille*. — Dans mes mains, d'irrécusables, songez-y !...

KLOEKHER, *bas*. — Nous nous arrangerons... Taisez-vous !...

Il se tourne vers Paul, en éclatant de rire.

Eh bien, Letourneux, il y est tombé ! Il a cru que je n'avais pas de place pour lui !... Hé ! hé ! Imaginez-vous une histoire inventée à plaisir ! Ah ! ah ! Une chose un peu légère que je lui proposais ! Ah ! ah ! ce bon garçon !

PAUL. — Comment ?

KLOEKHER. — Mais oui, pour vous éprouver, mon cher. Ah ! ah ! ah !...
D'un ton sérieux.

J'ai voulu voir, par là, le fond de votre nature. Maintenant je suis content de vous, jeune homme. C'est très bien ! très bien !... De la délicatesse, des principes.

LETOURNEUX. — Il n'y a que ça, voyez-vous, les principes !... c'est une base ! Du moment qu'un homme a des principes, on peut compter dessus ! Or je vous réponds de celui-là, moi !

KLOEKHER. — Le fils de notre meilleur ami, je crois bien !

Madame Kloekher entre en toilette de bal.

Ma femme ! Il faut que je vous présente. Permettez !...

Il remonte la scène vivement jusqu'à elle.

SCÈNE V

PAUL, LETOURNEUX, M. ET M^{me} KLOEKHER

KLOEKHER, *bas à sa femme*. — Écoutez bien, il y va de ma fortune ! de la vôtre ! cet homme peut nous perdre. Soyez adroite ! Il le faut !

Haut.

Madame Kloekher, monsieur Paul de Damvilliers.

MADAME KLOEKHER. — Oh ! je vous connais de nom, depuis longtemps, Monsieur !

PAUL, *à part*. — Qu'elle est belle !

MADAME KLOEKHER. — Nous avons si souvent causé de votre père ensemble..

LETOURNEUX. — Nous trois.

PAUL, *à part*. — Quel regard !...

KLOEKHER. — Pauvre garçon ! Au retour, après cinq ans d'absence, plus de foyer ! Mais j'entends que le mien remplace le vôtre ! Ne vous gênez pas ! Usez de moi... De la franchise !...

PAUL. — Oh ! merci !... Mais comme j'ai peur d'être indiscret...

Il va pour sortir.

KLOEKHER. — Restez donc, vous êtes des nôtres, parbleu ! On arrive à peine, continuez votre visite près de Madame. Allons, Letourneux, un petit tour dans le grand salon ; nous penserons ensuite aux choses sérieuses.

SCÈNE VI

PAUL, M^{me} KLOEKHER

MADAME KLOEKHER. — Soyez convaincu, Monsieur, que les intentions de mon mari n'avaient pas besoin d'être exprimées. Je partage trop tous ses sentiments pour ne pas désirer comme lui vous être agréable, et même, pardon du mot... utile, si nous le pouvons.

PAUL. — Oh ! je suis confus, vraiment !...

MADAME KLOEKHER. — Il nous sera bien doux de faire en sorte que vos chagrins soient sinon oubliés... du moins adoucis.

PAUL. — Mais ils le sont déjà, Madame, par cette manière inattendue...

MADAME KLOEKHER. — Comme vous avez dû souffrir, n'est-ce pas ?

PAUL. — Oui, oui !

MADAME KLOEKHER. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu à nous, d'abord ?

PAUL. — Eh ! mon Dieu, Madame, mon excuse, quoique sincère, est mauvaise, mais...

MADAME KLOEKHER. — Mais quoi ?

PAUL. — Pardon ! je n'osais...

MADAME KLOEKHER. — Enfant ! Allons, vous réparerez cela, je l'exige !... Nous recevons nos intimes tous les mercredis à sept heures, n'oubliez pas ! Je vous ferai connaître quelques-unes de mes amies, des femmes intelligentes qui vous plairont. J'espère que vous viendrez de temps à autre bavarder dans ma loge aux Italiens. Si vos après-midi vous pèsent trop, il y a une place en face de moi dans ma voiture pour faire le tour du lac, au Bois. C'est si ennuyeux

d'être seule à revoir tous les jours cette éternelle pièce d'eau ! Mais où aller ? Puisque vous dessinez, il faudra m'apporter la prochaine fois vos albums de voyage. Je vous montrerai les miens ; d'avance, je réclame un peu d'indulgence pour mes pauvres aquarelles. Enfin, nous lirons, nous causerons. Nous deviendrons de vrais amis. J'y compte, du moins.

PAUL. — Oh ! merci. Vous êtes bonne comme un ange. Voilà les premières marques de sympathie que l'on m'adresse. Qu'ai-je donc fait pour en mériter une si gracieuse ?... A qui la dois-je ?

MADAME KLOEKHER. — Mais à la mémoire de votre père, au désir de mon mari, à votre position, et un peu... à vous-même.

Elle lui tend la main ; Paul la saisit et la baise.

MADAME KLOEKHER, *la retirant vivement.* — Monsieur !...

PAUL. — Pardon ! c'est une faute, je conçois ! L'élan irréfléchi de ma gratitude vous semble une grossièreté.

MADAME KLOEKHER. — N'en parlons plus. Entrons dans le bal. Sortons.

PAUL. — Sans m'avoir pardonné ? Au nom du ciel, ne m'en voulez pas ! Excusez-moi ! il faut bien avoir un peu d'indulgence pour un homme abandonné de tous, fatigué par les déceptions, aigri par le malheur.

MADAME KLOEKHER, *à demi-voix.* — C'est une sympathie de plus entre nous deux !

Geste de Paul.

Oui, j'ai mes souffrances, et aussi profondes que les vôtres, peut-être !

PAUL. — Vous ! Comment ?

MADAME KLOEKHER. — Ah ! monsieur de Damvilliers, un homme de votre condition peut-il avoir des préjugés du peuple et s'imaginer comme lui que le cœur soit content et qu'on n'ait plus rien à demander au ciel, du moment qu'on est riche ! Oh ! non, non !

PAUL. — Expliquez-moi...

MADAME KLOEKHER. — Plus tard, mon ami !...

Les panneaux qui fermaient le boudoir à droite, à gauche et au fond, s'élèvent et laissent voir le bal.

Votre bras, s'il vous plaît ?

PAUL, *à part.* — Son ami... son ami !...

De chaque côté de la scène, il y a des cariatides dorées contre des piliers qui montent jusqu'au plafond ; entre les cariatides, des jardinières remplies de fleurs, espacées par des candélabres. Au fond, trois arcades ouvertes

laissent voir d'autres salons, avec des buffets chargés d'argenteries et de flacons.

SCÈNE VII

PAUL, M^{me} KLOEKHER, ONÉSIME DUBOIS, MACARET, BOUVIGNARD, ALFRED DE CISY, LE DOCTEUR COLOMBEL, INVITÉS, MESSIEURS ET DAMES, DOMESTIQUES.

Madame Kloekher remonte la scène au bras de Paul, en même temps qu'on s'avance vers elle.

LES INVITÉS, *saluant*. — Une fête splendide, éblouissante, délicieuse !

UNE DAME, *à une autre*. — Quel est donc ce jeune homme ? Il est fort bien.

LA DEUXIÈME DAME. — Je le trouverais même trop bien, si j'étais le vicomte Alfred de Cisy.

UN EMPLOYÉ DE LA MAISON, *à son voisin*. — Regardez donc comme elle minaude ! Que de grimaces ! Mais pour nous, pauvres commis, il n'y a pas de danger qu'elle nous honore seulement d'un coup d'œil.

MADAME KLOEKHER, *à une jeune femme, lui désignant sa robe*. — Oh ! ravissant ! Où donc vous habillez-vous, ma chérie ?

A une autre.

Comment, on ne danse pas ?...

A un vieux monsieur.

Bonjour, général.

Au docteur Colombel.

Ah ! c'est fort aimable à vous, docteur Colombel, d'avoir abandonné vos malades.

DOCTEUR COLOMBEL. — Ils recouvreraient la santé en vous voyant, belle dame : l'aspect de tant de fraîcheur, de grâces...

Un domestique vient parler bas à M^{me} Kloekher.

MADAME KLOEKHER. — J'y vais !

Alfred, depuis le commencement de la scène, s'est rapproché d'elle. Quand elle est arrivée au bas, à droite, elle salue Paul.

Je vous remercie. A tout à l'heure !

ALFRED, *à part*. — J'ai fait une jolie affaire en l'introduisant ici. Soyons prudent et vif.

Il sort précipitamment derrière elle.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, moins M^{me} KLOEKHER ET ALFRED

ONÉSIME *s'avance vers Paul en lui secouant les deux mains fortement*. — Ah ! Quel plaisir !... on va donc se revoir ! Où loges-tu ? Je ne te quitte pas !

PAUL. — Merci, vieux camarade... Et cette peinture, toujours enthousiaste d'elle, j'espère, et portant haut l'amour du grand art avec la haine du bourgeois ?

ONÉSIME. — Sans doute. Cependant je fais à présent de petits tableaux, des sujets domestiques ; c'est d'un débit plus facile. Mais reçois mes félicitations, te voilà en joli chemin, diable !

Tous s'empressent autour de Paul.

MACARET. — Eh ! cher monsieur de Damvilliers, j'étais bien sûr de vous rencontrer ici ; sans cela...

LE DOCTEUR COLOMBEL, *lui coupant la parole*. — Grâce à la bêtise inconcevable de mon valet de chambre, vos deux cartes de visite ont été égarées, et hier au soir seulement...

BOUVIGNARD, *l'interrompant*. — Comment se fait-il, je vous le demande, que tous les matins je veux aller vous voir ? Mais on vient chez moi pour un tas de choses, pour ceci, pour cela ; je suis harcelé, tiraillé...

MACARET. — Tout à vos ordres, vous savez !...

Bas.

On a l'oreille du ministre !

LE DOCTEUR COLOMBEL. — Il faut que vous preniez un jour par semaine pour venir dîner chez moi régulièrement.

BOUVIGNARD. — Dites donc, cher Monsieur, de quelle façon je puis vous être utile !

Tous lui donnent des poignées de mains énergiques.

PAUL. — Ah ! mes amis ! je suis vraiment attendri...

A part.

Quels cœurs excellents, et comme on calomnie les hommes !

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, LETOURNEUX

LETOURNEUX *marche droit à Onésime, qui est le plus près de Paul.* — Je ne suis pas content de vous !

ONÉSIME. — Pourquoi ?

LETOURNEUX. — Parbleu, entre intimes on ne se gêne pas. Or chacun ici, excepté Paul, connaît votre prochain mariage. C'est moi qui vous procure cette affaire, une famille excellente, pieuse, considérée, riche, et vous vous exposez au scandale d'être rencontré en plein jour, donnant le bras à une créature !

ONÉSIME. — Moi ?

LETOURNEUX. — Je vous ai vu, et pourtant vous m'aviez juré que tout était fini !

ONÉSIME. — Ah ! monsieur Letourneux, un moment ! Si je me trouvais avec cette fillette, c'est que je lui préparais un petit tour.

LE DOCTEUR COLOMBEL. — Voyons, voyons, j'adore ce genre d'anecdotes.

Tous se rapprochent.

ONÉSIME. — Je lui ai fait écrire de Marseille, son pays, une lettre qui l'appelle pour les affaires les plus pressées. Elle est partie ; j'ai donc tout le temps de me marier, et ça me débarrasse d'autant mieux, que Clémence a la bourse légère, et que pour revenir...

Hilarité générale et approbation.

LETOURNEUX. — Très bien ! voilà ce que j'appelle un acte à la fois d'adresse et de haute moralité.

PAUL. — Comment, Clémence ! ta vieille passion, celle que tu avais prise toute jeune à sa famille, et qui, disais-tu toi-même, te faisait travailler d'une façon ?...

ONÉSIME. — C'est comme ça ! Autre temps, autres femmes !

A Letourneux.

Où donc m'avez-vous rencontré, vous ?

LETOURNEUX. — Dans le Luxembourg, comme je le traversais pour aller secourir une famille bien intéressante : trois fils sans ouvrage, le père et la mère presque à l'agonie. Vous devriez même, docteur, faire quelque chose pour eux.

LE DOCTEUR COLOMBEL. — Que j'aille les voir, peut-être !

LETOURNEUX. — Vous êtes assez riche pour vous passer ce luxe !

LE DOCTEUR COLOMBEL. — Et vous donc, le millionnaire, que faites-vous pour eux ?

LETOURNEUX. — Oh ! peu de choses, je les console et les moralise, rien que cela ! et partout, comme maintenant, je fais de la propagande à leur profit, jusqu'auprès de monsieur Macaret.

S'adressant à M. Macaret.

Voyons, vous êtes un de nos grands industriels, et trois ouvriers de plus ne vous importent guère.

MACARET. — Impossible ! je n'ai pas d'ouvrage à leur donner. Vous n'exigerez pas que je me ruine !...

Colombel sourit ; Letourneux joint les mains d'un air béat. Mouvement de Paul indigné.

BOUVIGNARD, *avec un petit rire aigrelet*. — Hé ! hé ! il a raison. Les discours, les secours et les utopies ne servent à rien. La machine est ainsi réglée. Tant pis pour ceux qu'elle écrase ! résignons-nous ! Il n'y a de sérieux au monde que les choses de l'intelligence, les beaux-arts !

ONÉSIME. — Vous êtes dans le vrai, monsieur Bouvignard.

BOUVIGNARD. — Ainsi moi, je ne m'occupe que des vieilles faïences.

LE DOCTEUR COLOMBEL. — Un joli goût ! Et toutes nos dames ?

BOUVIGNARD. — Entendons-nous ! Permettez ! je ne prise que les vieux Nevers, et, pour en posséder un authentique, je n'épargne ni temps, ni soins, ni argent.

ONÉSIME, *à part*. — Il ferait mieux de doter sa fille.

BOUVIGNARD. — Ah ! j'économise, je me prive, je me sangle ! Et combien d'inquiétudes ! Songer qu'une maladresse peut tout réduire en mille morceaux. Aussi ma collection est-elle unique. C'est ma fortune entière, et, afin qu'elle demeure éternellement intacte, je la lègue par testament à ma ville natale.

PAUL, *à part, mélancoliquement*. — Quel triste monde !

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, KLOEKHER

KLOEKHER, à *Letourneux*. — Venez-vous ? Allons, les hommes sérieux, il y a là des tapis verts qui vous réclament ! Un whist ?

Tous disparaissent par le fond.

SCÈNE XI

PAUL, *seul*.

Dès que Paul est resté seul, du côté droit, entre les cariatides, débouche le Roi des Gnomes, dans le costume du bourgeois cossu du cabaret. Avec un geste emphatique, il lui montre le bal et toutes les splendeurs qui l'entourent. M^{me} Klokher passe au fond, sous l'arcade du milieu ; il la désigne de son bras allongé, fait ensuite le geste de quelqu'un qui applaudit des deux mains, remonte la scène, et s'en va lentement.

PAUL, *remontant la scène vers lui*. — L'homme du cabaret !

La Reine des Fées débouche par le côté gauche en costume de fée et fixe sur le Roi des Gnomes un long regard.

L'autre ! l'autre !

Tous les deux disparaissent.

Suis-je donc fou ?... Ces illusions de l'autre jour qui me reprennent, c'est étrange !... Cela vient sans doute... du trouble, de l'enchantement où elle me plonge. Quels yeux !... quel sourire !... Se jouerait-elle de moi ? Mais tout à l'heure sa main frémissait sur mon bras, ses regards m'enveloppaient de leurs caresses, son cœur battait. Elle m'aime !

Le candélabre près du quel il se trouve s'est éteint.

Qu'est-ce donc ? la nuit ! Eh ! non, rien que cela !

Il se met à marcher.

Et c'est moi ! moi qu'elle a distingué parmi tous ces hommes, entre les illustres, les riches et les beaux ! Je suis donc plus fort qu'eux tous, je les domine, et me voilà presque le roi de ce monde où hier encore je luttais, perdu dans la foule des derniers. Ah ! quelle félicité ! comme ces fleurs embaument !

Il se penche sur une des jardinières, les fleurs se fanent.

Mortes !

Et l'obscurité redouble !

Au lieu d'un bruit de clochette qui accentuait la mesure dans la contredanse, on entend une cloche funèbre.

Ces sons ! le glas d'un enterrement. J'ai peur !

Il regarde au fond.

Cependant les flambeaux resplendissent, les danses tourbillonnent. Eh ! c'est la clochette qui tinte dans les quadrilles. Qu'avais-je donc ? Elle va revenir !... oui !... là !... et, fendant pas à pas les flots du bal, j'écouterai d'un air indifférent ses paroles charmantes murmurées à mon oreille. Toutes ces choses qui lui appartiennent ont l'air de sourire, c'est comme si son âme flottait autour de moi. Où est-elle ? Je veux la retrouver, la revoir.

Il remonte la scène.

SCÈNE XII

PAUL, M^{me} KLOEKHER, ALFRED

Madame Kloekher entre par le côté droit au bras d'Alfred.

PAUL, *à part*. — Encore lui !

Il s'arrête et l'observe.

MADAME KLOEKHER, *à demi-voix*. — Est-ce une menace ?

ALFRED. — Comme il vous plaira de le comprendre, ma chère !

MADAME KLOEKHER, *dédaigneusement*. — Faites donc ! faites donc !

ALFRED. — Ainsi, vous êtes bien décidée?... Tout est rompu. Mais si je me brûlais la cervelle au milieu de votre bal ?

MADAME KLOEKHER, *éclatant de rire*. — Ah ! ah !

ALFRED, *à part, remettant son chapeau sur sa tête*. — Allons, tournons-nous d'un autre côté.

Les danses ont fini ; on sert le souper au fond, sur des petites tables rondes.

SCÈNE XIII

PAUL, M^{me} KLOEKHER

PAUL. — Cet homme vous aime ?

MADAME KLOEKHER. — Lui, jamais !

PAUL. — Cependant !...

MADAME KLOEKHER. — Des reproches, déjà ?

PAUL. — Oh ! j'ai tort, je le sais, pardonnez-moi ! Ce n'est pas ma faute si...

MADAME KLOEKHER. — Plus bas !... on peut nous entendre !

PAUL, *regardant au fond*. — Non, jusqu'à la fin du souper, personne ici ne viendra ! Nous sommes libres ! Écoutez-moi, au nom du ciel, restez !

MADAME KLOEKHER. — Mais je reste ! Que voulez-vous ?

PAUL. — Ah ! je ne me rappelle plus ! ma tête s'égare ! Je suis si heureux de vous contempler ainsi, face à face ! Tout à l'heure, quand nous étions avec les autres et que l'on s'empressait autour de vous, je me délectais à saisir ces regards, ces hommages, cette rumeur d'admiration et d'envie ; et puis, voilà qu'à présent la même foule me déplaît ! je la hais ! Vous lui donnez en passant un coup d'œil, des sourires, des paroles, presque une partie de votre personne, de votre cœur. Il me semble que la dorure de ces murailles, les argenteries, les valets, la musique, vos diamants même, sont autant de choses qui vous déguisent, vous reculent plus loin, vous séparent de moi.

MADAME KLOEKHER. — Enfant que vous êtes ! Vous savez bien pourtant...

Silence.

PAUL. — Quoi ?... Parlez !... parlez !...

MADAME KLOEKHER. — Mais... que l'on vous préfère !

PAUL, *se rapprochant et lui prenant la main*. — Est-ce vrai ? Dites-le donc, ce mot que j'attends. Ah ! je ne suis pas accoutumé au bonheur, moi ! Et comment voulez-vous que je croie à celui-là, si je ne le vois moi-même tomber de vos lèvres ? Ou plutôt non... ne parlez pas... et pour savoir si vous m'aimez, si les cieux vont s'ouvrir... rien qu'un signe... un regard...

Elle le regarde, et lui répond oui par un signe de tête très lent et très doux.

Il lui prend la main et la porte à ses lèvres en pliant le genou.

MADAME KLOEKHER. — Prenez garde ! on peut nous voir !

A part.

Du feu... de la passion...

Paul se relève.

PAUL. — Ah ! quel supplice ! Vous ne comprenez donc pas que je vous aime éperdument ! Je voudrais que tout ce qui nous écarte l'un de l'autre disparût ! Qu'est-ce que cela vous coûterait de m'accorder où il vous plaira, quelquefois, pour me faire illusion, pour m'imaginer que nous sommes seuls sur la terre ? Est-ce que cela vous chagrine, dites, de me donner ?...

MADAME KLOEKHER. — On vient ! Retirez-vous !

Paul disparaît à droite.

SCÈNE XIV

M^{me} KLOEKHER, LETOURNEUX

LETOURNEUX, *entrant rapidement*. — Ah ! votre mari est un fier drôle !

MADAME KLOEKHER. — Qu'y a-t-il ?

LETOURNEUX. — Je suis indigné !

MADAME KLOEKHER. — Là ! là ! calmez-vous !

LETOURNEUX. — Mais je me vengerai ! Oh !...

MADAME KLOEKHER. — Que vous a-t-il fait ?

LETOURNEUX. — Vous le demandez ! Elle le demande ! Eh bien, nous étions convenus, votre charmant époux et moi, de deux cents Hanovre au dernier courant qu'il devait, lui, me donner et que je devais, moi, palper : est-ce clair ? Or, quand j'apporte les papiers convenus, il ne m'en livre que la moitié à grand' peine. Mais ça ne se passera pas comme ça ! Où est Paul ? Je vais tout lui dire !

MADAME KLOEKHER. — Quoi donc ?

LETOURNEUX. — Lui apprendre ce que vous savez aussi bien que moi, parbleu ! la manière dont votre mari a volé son héritage ! Et un bon procès fera savoir à toute l'Europe...

MADAME KLOEKHER. — Et vous comptez sur Paul, comme si c'était possible !...

LETOURNEUX. — Pourquoi non ?

MADAME KLOEKHER. — Vous êtes trop curieux, mon cher. Cependant, pour épargner vos démarches, apprenez que Paul est un simple enfant, et qu'il m'aime !

LETOURNEUX. — Beau motif !

MADAME KLOEKHER. — Excellent, au contraire ! C'est nous, c'est moi qu'il croira et non pas vous, l'homme de bien. Allez chercher ailleurs des auxiliaires à vos turpitudes et à vos vengeances ! Quant à celui-là, je vous le répète, il m'appartient ! C'est ma chose, mon esclave ! et je pourrais, sur un signe, le faire se jeter dans un puits qu'il m'en remercierait.

LETOURNEUX, *sortant par le fond*. — Nous verrons ! nous verrons !

SCÈNE XV

PAUL, M^{me} KLOEKHER

PAUL *entre lentement à droite, de derrière une cariatide*. — Vous avez raison, Madame : je suis un enfant, votre chose et votre esclave.

MADAME KLOEKHER. — Ciel ! ne croyez pas !...

PAUL. — J'ai tout entendu, j'étais là derrière cette statue, où je m'étais mis pour épier les confidences d'un autre. Le hasard m'a puni de ma jalousie, en me détrompant amèrement.

MADAME KLOEKHER. — Oh ! Paul !... je vous jure...

PAUL. — Pas de serments, ne craignez rien ; jamais je ne salirai par le scandale d'un procès la femme, quelle qu'elle soit, que j'ai... honorée de mon amour. Donc soyez tranquille, je me retire !

MADAME KLOEKHER. — Mais vous n'avez pu comprendre, je n'y suis pour rien, c'est une trame odieuse. Je vous expliquerai... Paul ! je vous en supplie !... Paul ! Paul ! je t'aime !

Paul s'en va par la gauche, la tête basse et lentement ; arrivé sur le seuil, il s'arrête. Letourneux sort du fond et marche vers lui.

SCÈNE XVI

M^{me} KLOEKHER, PAUL, LETOURNEUX, *puis tous les personnages précédents*.

LETOURNEUX. — Ah ! enfin ! je vous trouve ! Écoutez-moi !

Paul, absorbé, reste immobile.

Paul ! Eh bien !

Il lui tape sur l'épaule.

Mon ami ! mon cher ami !

PAUL, *tournant la tête lentement*. — Que voulez-vous ?

LETOURNEUX, *élevant la voix*. — Je veux vous apprendre, à vous et à tout le monde ici, dans votre intérêt comme dans celui de la moralité publique, et afin qu'il en résulte à la fois une réparation et un châtiment ; je veux, dis-je, vous dénoncer une infâme machination. J'en possède les témoignages authentiques,

écrits ! Vous avez été indignement spolié par l'homme que voici : le banquier Kloekher !

Murmures. Marques de surprise et d'indignation.

PAUL, *arrachant son gant blanc.* — Vous mentez impudemment, Monsieur !

LETOURNEUX. — Moi ?

PAUL. — Oui, vous, misérable ! et comme gage de ce que j'affirme, je vous soufflette à la face !

Il lui jette son gant à la face.

LETOURNEUX. — Ah !

PAUL. — Je suis à vos ordres, Monsieur !

LES INVITÉS. — Séparez-les ! Ils vont se battre !

LETOURNEUX, *dignement.* — Un duel, non ! Un homme de mon caractère n'obéit pas à de pareils préjugés. La vraie force consiste plutôt à supporter les injures et à s'en venger par les voies légales. J'ai le courage civil, moi !

Il sort fièrement.

PAUL, *d demi-voix.* — Infâme coquin !

KLOEKHER, *essayant de prendre la main de Paul.* — Ah ! c'est très bien ce que vous avez fait ! Voilà qui est d'un bon ami !... Ma reconnaissance... !

PAUL, *fièrement.* — Ne me parlez plus, Monsieur !

Il sort.

KLOEKHER. — Qu'est-ce qu'il a donc ?

LES INVITÉS. — Quel original ! — Avez-vous vu ? — Un scandale pareil pour finir une si belle fête !... — Ah ! mon Dieu ! à quoi se trouve-t-on exposé !...

Quand les invités sont partis, les girandoles et les candélabres se mettent à brûler plus fort, donnant une lumière rose, verte et bleue ; les bouquets, tombés par terre, se relèvent d'eux-mêmes et vont se placer dans les jardinières. Les fleurs fanées s'entr'ouvrent, les meubles çà et là se replacent en ordre. Les cariatides des deux côtés de la scène se meuvent et s'avancent. Ce sont les Fées elles-mêmes qui se réjouissent de la vertu de Paul.

QUATRIÈME TABLEAU

Une chambre d'aspect misérable. A droite et à gauche, une fenêtre en tabatière. Au fond, une cheminée de plâtre, où brûlent quelques charbons à demi éteints. A côté de la cheminée, une porte. Sur la cheminée, une boîte de pistolets. A gauche, au premier plan, une table et une chaise de paille. A droite, une paire de bottes vernies dans leurs embauchoirs. Auprès des bottes, contre le mur, un lit de sangle, et, sur le premier plan, à côté, un placard. — Le jour commence à paraître par les vitres sans rideaux.

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, *seul.*

Il arrive sur la scène en manches de chemise, en pantalon avec un madras autour de la tête, et il s'avance vers la cheminée en grelottant.

Quel froid, miséricorde ! Quand Monsieur va revenir, il est capable de geler.

Riant ironiquement.

Ah ! Monsieur !... Eh bien, et moi ? Est-ce que je ne gèle pas ? Est-ce que je ne souffre pas ? Est-ce une existence que de traîner une misère pareille ! Qu'il s'en arrange, puisque ça l'amuse ; mais moi, un homme fait tout au moins pour l'antichambre des ambassadeurs, quelle humiliation !

Il cherche de droite et de gauche dans l'appartement.

Et pas un cotret dans cette infernale mansarde, où il vous tombe des vents coulis...

Il regarde encore.

Non !... — Et voilà quatre mois que j'attends ! et qu'il est à me lanterner avec toutes ses démarches ! — D'abord, ç'a été une place dans la diplomatie, puis une mission scientifique, puis un poste d'inspecteur de je ne sais quoi, puis un emploi dans une colonisation, je ne sais où ; et ce soir, enfin, il doit revenir de chez le banquier Kloekher les mains pleines, ou l'avenir assuré. — Je commence à n'y plus croire, à notre avenir ! J'ai bien envie de séparer le mien

du sien et de lui donner mon compte, carrément. Monsieur est un brave jeune homme, c'est vrai ! Mais (*se touchant le front*) toqué ! toqué ! — Saperlotte ! j'ai l'onglée !

Ses yeux rencontrent la boîte de pistolets sur la cheminée.

Tiens !... voilà une boîte qui me donne une tentation !... Ah ! doucement !... nos moyens ne nous permettent pas une flambée en acajou. Oh ! non !

En se reculant, il trébuche contre le paillason.

— Eh ! tu m'embêtes, toi ! — Attends un peu...

Il jette le paillason dans le feu ; puis, le regardant brûler.

En être réduit là ! Mais ça ne peut pas durer plus longtemps ! c'est trop bête ! Et si notre sort ne change pas avant huit jours, bonsoir !

Le feu flambe. Il se chauffe.

Ah ! ça fait du bien ! C'est une bonne idée que j'ai eue, décidément ! Comme on a tort de se gêner ! — Et pas un bon fauteuil pour se rôtir les tibias en tisonnant. C'est honteux, un aussi piètre escabeau ! — Et puisque mon maître est en courses toute la journée, je ne vois pas pourquoi...

Il jette dans le feu la petite chaise.

Allons donc !

Tout en remuant les charbons.

Il faut convenir que je suis un véritable nigaud, avec mon dévouement ! On n'a jamais vu un domestique comme moi ! Nom d'un chien ! quelle gelée ! Ça disparaît comme une allumette ! — Car, enfin, de toutes ses promesses, qu'ai-je attrapé, moi ? Qu'est-ce que je gagne ? Il se moque de moi, à la fin ! Car, pendant que je suis là, à me morfondre en l'attendant, il fait le joli coco, dans les salons, près les belles dames. — Si je flanquais la table pour soutenir l'attisée ? — Non ! Ça ne durera pas !

Il aperçoit une paire de bottes dans leurs embauchoirs.

Ah ! les bottes !

Il les retire des embauchoirs.

Pourquoi pas ?

Les lançant dans le feu.

Aïe donc ! — Et s'il se fâche, tant pis !

SCÈNE II

DOMINIQUE, PAUL, *en habit noir, sans paletot, mouillé, les mains sous les aisselles, avec un peu de neige sur ses vêtements.*

PAUL. — Que fais-tu là, toi ? Je ne t'avais pas dit de m'attendre ! Va te coucher !

DOMINIQUE. — Mais...

PAUL, *brutalement.* — Va-t'en donc ! Va-t'en ! Laisse-moi !

DOMINIQUE, *à part.* — Oh ! oh ! il est bien fier ! — Y aurait-il pas quelque chose de bon, enfin ?

SCÈNE III

PAUL, *seul.*

Après être resté longtemps les bras croisés, avec un grand soupir :

Ah !...

Il jette son chapeau sur le lit de sangle.

Quelle nuit !... (*Il regarde les murs lentement*) et quelle chambre !...

Puis la fenêtre.

Tiens ! le jour qui se lève ; et la neige, encore !... Mais il ne tombera donc pas du ciel quelque chose pour les écraser tous !

Il pleure.

Ah ! comme je suis fatigué !...

Il s'assoit près de la cheminée, un bras sur le chambranle.

Sont-ils assez lâches, égoïstes, ingrats, hypocrites et cruels !... Par-dessus tout cela, des sourires, des phrases, des étreintes affectueuses, et même, ô sacrilège, des offres d'amour !... Et je prétendais trouver dans ce néant quelque chose qui désaltérât mon cœur ! — Dans combien de pays n'ai-je pas traîné mes rêves !... Partout, avec des masques et des impudeurs différents, j'ai rencontré les mêmes ignominies ! A présent, voilà qu'elles viennent jusqu'à moi, elles m'attaquent. Assez, assez ! je n'en veux plus ! — Pourquoi vivre alors, puisque je ne peux pas changer le monde ? Ah ! si j'avais eu pourtant quelqu'un qui m'eût aimé !...

Il se lève.

Allons, pas de faiblesse ! Disparaissons tout de suite, pour prévenir peut-être les défaillances, avant la première rougeur de honte et dans l'intégrité de mon orgueil, comme ces vieux rois d'Orient qui se faisaient mourir avec toutes leurs richesses !... Il ne faut que la résolution d'une minute. Ce ne doit pas être difficile ? D'ailleurs, tout m'y engage, tout m'y pousse...

Apercevant la boîte de pistolets ouverte.

Ah !... et jusqu'au hasard lui-même !

Il retire les pistolets et les manie.

L'armurier qui me les a vendus me faisait valoir, pour ma sécurité personnelle, la longueur de leur portée. A cette distance, je n'ai pas besoin qu'ils soient si merveilleux ! C'est une superfluité. Essayons.

Il fait jouer la batterie.

Bien !... Ma poudrière, où est-elle ?

Il verse de la poudre dans le fond de sa main, puis dans le pistolet, et jette le reste dans la cheminée. Le feu se ranime, et flambe extraordinairement.

Paul continue à charger son pistolet.

La balle, une capsule maintenant ; et je n'ai plus qu'un geste, presque un signe pour être libre !...

Six heures sonnent à une horloge voisine.

Au premier coup de la demie, tout sera dit !

Il promène ses yeux tout à l'entour, et aperçoit la table où sont des papiers et une cassette pleine de lettres.

Ah ! ceci que j'oubliais ! Non ! que rien de moi, ni de mon passé, ne subsiste ! Au feu, au feu, toutes mes lettres !

Il les jette dans la cheminée. Il se rassoit.

Ah ! que cette flamme me réchauffe ! Je ne souffre plus. Non, au contraire ! Et penser que ces cendres peut-être seront encore tièdes quand mon cadavre sera froid ! et puis tout se confondra, dispersé ! Ma vie aura passé comme ces formes fugaces, qui se dessinent sur les charbons. Tiens ! il me semble voir dans la braise des plages de pourpre s'étalant près d'un lac de feu. On dirait, à présent, de vagues édifices, des aiguilles de cathédrale, un navire. Il s'enfonce et reparaît, comme le mien autrefois. J'entends encore le vent dans les manœuvres, et les bois de ma cabine qui craquent au milieu de la nuit. — Tiens !... c'est étrange, voilà une lettre qui s'obstine à ne pas brûler ! Elle blanchit même dans la flamme. — Pourquoi ?...

Paul la reprend.

Elle est froide ! Comment se fait-il ?

La cheminée, peu à peu, s'est haussée et élargie, laissant voir, au milieu des flammes, les choses mêmes que Paul rêvait. Le bord supérieur, montant toujours, a presque disparu dans les frises ; et l'on aperçoit un château tout noir, d'une architecture farouche, avec des meurtrières embrasées.

Une forteresse ! Laquelle donc ? Je ne l'ai jamais vue.

Le château disparaît. La lettre qu'il tient devient lumineuse. Paul lit :

« C'est l'endroit où les Gnomes détiennent captifs les cœurs des hommes. Nous comptons sur toi pour les délivrer. — Ta récompense sera un amour au-dessus même de tes rêves. Tu rencontreras souvent celle que nous te destinons ; tâche de la reconnaître, ou sinon tu es irrévocablement perdu. — Es-tu prêt ? — LA REINE DES FÉES. »

— Moi !... Mais comment me guider ?

Chœur des Fées l'encourageant.

PAUL reste pendant quelques minutes en proie à une anxiété terrible ; puis, avec un geste de résolution héroïque.

J'accepte ! partons !

Deux coups frappés à la porte, l'un après l'autre.

UNE VOIX, du dehors. — Ouvre, Dominique !

Troisième coup.

PAUL. — Qui est-ce ?

Il va ouvrir.

SCÈNE IV

PAUL, JEANNETTE portant à chaque bras un gros panier.

JEANNETTE, toute surprise. — Monsieur Paul !...

PAUL. — Jeannette !... Comment se fait-il ?...

Elle dépose sur la table ses deux paniers, d'un air accablé.

Que viens-tu faire à Paris ?

JEANNETTE, après un silence. — Mais... vendre mon lait, Monsieur.

PAUL. — Avec ces deux paniers-là !... et chez moi !

Elle baisse la tête sans répondre.

Tu me caches quelque chose, Jeannette ?

JEANNETTE, *défendant de la main un des paniers près d'elle.* — Non, Monsieur, je vous jure !...

PAUL, *éclairé par le geste de Jeannette.* — C'est là dedans, alors ? Qu'y a-t-il ?
Il relève la toile couvrant le panier.

Des foulards, mes chemises, tout mon linge !

Il la regarde d'une façon sévère.

JEANNETTE, *vivement.* — Oh ! ne vous fâchez pas !... Si vous le trouvez trop mal, je recommencerai.

Silence. Elle baisse la tête.

PAUL. — Ainsi, c'est Mademoiselle Jeannette qui était ma blanchisseuse !... Pourquoi ne pas l'avouer ?

JEANNETTE, *embarrassée.* — C'est que...

PAUL. — Eh bien ?

Même silence. A part.

Comment ?... Quand Dominique m'avait dit... Voyons l'autre ?

JEANNETTE, *l'arrêtant par le bras.* — Prenez garde de les casser !

PAUL. — Quoi donc ?

JEANNETTE. — Les œufs !

PAUL, *examinant l'intérieur du panier.* — Des fruits... une galette... jusqu'à des petits pots de crème !... Et c'était... *(Il l'interroge du regard ; elle lui répond par un signe de tête affirmatif)* pour moi ! Jusqu'à présent, en effet, je n'ai rien payé de ces choses ! — Ah ! je devine !... l'amitié de mon domestique me réduit aux charités d'une paysanne !

Brutalement.

Remporte tout cela, Jeannette ! Je n'en veux plus ! Va-t'en !

JEANNETTE, *pleurant.* — Si j'avais su vous fâcher, je ne l'aurais pas fait !

PAUL, *à part.* — Elle pleure !... Et dans ma vanité imbécile, je la repousse !... Combien donc y en a-t-il d'un dévouement pareil ?

Haut.

Non, reste ! Pardonne-moi ! C'est que je suis malade, quelquefois !... Et il y a longtemps que tu viens ainsi tous les jours ?

JEANNETTE. — Depuis un mois, bientôt !

PAUL. — Et tu ne t'en vantes pas, toi !... Tu faisais le bien naïvement, dans la candeur de ton âme !

Il lui prend les mains.

Mais comme ta poitrine bat vite ! Tu as de beaux yeux, ma Jeannette !...

A part.

Je ne l'avais pas seulement regardée, sot que j'étais ! Et ces pauvres petites mains, sais-tu qu'enfermées dans des gants de peau fine, plus d'une belle dame les envierait !

JEANNETTE. — Vous êtes bien bon, Monsieur.

PAUL, *s'écartant d'elle, à part.* — Il faut pourtant que je trouve quelque chose à lui donner.

La contemplant de loin.

Mais elle est charmante !... Il y a sous ces simples vêtements une distinction, je ne sais quoi de pur, de fin... que je n'ai jamais vu !... Et cette douceur des attitudes, ce rayonnement dans le regard ! Serait-ce ?... Pourquoi pas ?... Jeannette ?

JEANNETTE. — Monsieur ?

PAUL. — Tu dois être lasse de ta condition ? N'arrive-t-il jamais dans ton esprit des pensées qui te surprennent ? Ne sens-tu pas au fond de toi-même comme une sollicitation vers des destinées plus hautes ? une envie de t'enfuir... quelque part... bien loin ?

JEANNETTE. — M'enfuir !... Et où ça ?... Je ne connais pas les routes.

PAUL, *avec un geste de dépit, à part.* — Eh ! c'est mon langage qu'elle n'entend pas !

Haut.

Dis-moi, quand tu es toute seule, dans les champs, à quoi penses-tu ?

JEANNETTE. — Dame ! à rien.

PAUL. — Cherche un peu.

JEANNETTE. — Ah ! si... Je pense aux vaches !... à la noire, surtout, qui me suit comme un caniche. Et puis je regarde si les avoines poussent, et combien il y aura de boisseaux de pommes aux arbres.

PAUL. — Mais... la nuit... dans tes rêves ?

JEANNETTE, *riant.* — Mes rêves ?... Ah ! bien oui. Je dors trop fort !

PAUL. — Quels livres as-tu donc lus jusqu'à présent ?

JEANNETTE. — Je ne sais pas lire !... est-ce que j'ai eu le temps d'apprendre !... ni écrire non plus. Et je le regrette, allez ! Ça me serait si utile pour tenir les comptes !

PAUL, *à part.* — Voilà tout !... c'est le fond. Certes, il ne manque

pas de gentillesse; mais ce serait si long à cultiver, que j'y renonce.

Riant amèrement.

Moi, qui avais cru un instant...

Il reste perdu dans des réflexions.

JEANNETTE. — Qu'avez-vous donc, Monsieur Paul, que vous ne dites plus rien ? Tout à l'heure vous parliez comme une musique. Je ne comprenais pas; mais c'est égal, ça me plaisait, ça me plaisait...

PAUL, *brusquement*. — Bien, bien !

Appelant.

Dominique !... Je te remercie, Jeannette... Plus tard, dès que je pourrai, je reconnaîtrai tes bons offices... et quand tu te marieras...

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, DOMINIQUE

DOMINIQUE. — Que désire Monsieur ?

PAUL, *montrant Jeanne*. — Fais-lui tes adieux. Nous partons.

DOMINIQUE. — En voyage encore ?

PAUL. — Oui, pour un long voyage.

DOMINIQUE. — Mais Monsieur, sans doute, n'a pas réfléchi que notre garde-robe...

PAUL, *tournant autour de lui des yeux inquiets*. — En effet !

Il aperçoit sur le lit une superbe pelisse de fourrure.

Ah ! mais non ! Tu vois bien ! le ciel s'en mêle. C'est un avertissement, un ordre !

DOMINIQUE. — La belle fourrure !

Il lève la fourrure d'un bras, et l'examine.

Vous ne m'en aviez pas parlé. Avec ça sur le dos, on doit se moquer joliment du thermomètre ! si j'en avais une pareille !

Il la remet sur le lit, et en voit une seconde à côté.

Une autre !..

PAUL. — C'est pour toi alors ?... Prends-la !

DOMINIQUE *endosse vivement sa pelisse, en relève le collet et croise ses mains sous les manches. A part*. — Je serai un peu calé là dedans ! Hein ? on aura l'air d'un ambassadeur russe !

PAUL, *frappant du pied*. — Allons, hâte-toi ! Je veux m'élancer par le monde, courir au but, l'atteindre. Viens ! viens !

DOMINIQUE. — Oh ! nos paquets ne sont pas longs à faire. Me voilà !... Adieu, petite sœur !

JEANNETTE, *d'une voix entrecoupée par un sanglot*. — Adieu !

PAUL, *qui a mis son chapeau sur sa tête et sa pelisse sur son bras, s'arrête sur le seuil, au bruit d'un grand sanglot de Jeannette*. — Ah ! de la sensibilité, plus que je ne croyais. Eh ! c'est pour son frère.

Ils sortent.

SCÈNE VI

JEANNETTE, *seule*.

Partis !... Et je ne sais plus où, cette fois !... Très loin !... Il me semble pourtant que, pendant un moment, il m'a offert d'aller avec lui, là-bas ! Mais non, puisqu'il m'abandonne, qu'il me dédaigne !... Ah ! c'est parce que je ne suis pas une belle dame de la ville !... parce que je n'ai pas de robes à volants... de la dentelle, des cachemires et des bijoux !... parce que je suis une bête de paysanne ! parce que je ne sais rien de ce qui lui plairait : la danse, les bonnes manières, la parure et le piano !... Oh ! si j'avais tout cela !...

Elle se rapproche de la cheminée et se met à rêver, tout debout, le coude appuyé sur le chambranle.

Voilà ce qu'il lui faut, sans doute ! Alors il m'aimerait. Mais comment faire pour avoir une belle toilette... une belle toilette...

Le Roi des Gnomes sort du placard resté entr'ouvert.

LE ROI. — Très bien !... elle débute par un souhait des plus stupides. Tant mieux !... Il nous est impossible de l'arrêter ; mais nous allons nous arranger si bien, que jamais il ne la reconnaîtra. — Commençons...

Changement de décor à vue.

CINQUIÈME TABLEAU

L'ÎLE DE LA TOILETTE

Les collines du fond, figurant des carrés de culture différente, sont couvertes par de longues bandes d'étoffes. A droite, au bord d'un ruisseau de lait d'amandes, poussent, comme des roseaux, des bâtons de cosmétique. Un peu plus en avant, une fontaine d'eau de Cologne sort d'un gros rocher de fard rouge. Au milieu, sur le gazon, des paillettes brillent ; les buissons, çà et là, se trouvent représentés par des brosses de chiendent, et les cailloux par des savons de toutes couleurs. A gauche, un arbre, semblable à un tamaris, porte des marabouts, et un autre, pareil à un palmier, offre des éventails. Il y a un champ de rasoirs ; plus loin, l'arbre à miroirs, l'arbre à perruques, l'arbre à houppes, l'arbre à peignes ; et des costumes bariolés pendent à de grands champignons. Des mouches voltigeant dans l'air iront se coller d'elles-mêmes sur le visage des femmes : la mouche assassine, la capricieuse, la provocante, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, seule

Dans la même attitude qu'elle avait à la fin du tableau précédent : la tête baissée et le coude gauche appuyé contre le rocher de fard, au bord de la fontaine. Après un instant de silence, elle lève les yeux et regarde autour d'elle avec ébahissement.

Comme c'est joli !... et comme ça sent bon !... Mais on dirait l'odeur de l'eau de Cologne ?... D'où vient-elle ? De cette fontaine !... Ah ! si je me lavais les mains.

Elle y plonge ses bras jusqu'au coude.

On n'a pas peur d'en perdre !... Je puis bien m'en mettre dans les cheveux ! Elle s'en jette sur la tête quelques gouttes, qui deviennent aussitôt des diamants, sans qu'elle s'en aperçoive. Puis elle se lave le visage avec les mains, et, pendant qu'elle est ainsi penchée sur la fontaine, une branche de l'arbre

à peignes, derrière elle, s'abaisse tout doucement pour démêler ses cheveux au chignon. Elle se retourne, surprise, en tendant la joue droite.

Qui donc me prend là, par derrière?... Continuez ! vous me ne faites pas mal.

L'arbre à houppes abaisse un de ses rameaux et la caresse de sa poudre de riz.

Oh ! comme c'est doux !... comme c'est doux !...

Elle tend la joue gauche. Même jeu de l'arbre à houppes.

Encore !... Mais ça me chatouille !... Assez !... J'ai envie de rire !... Ah ! ah ! ah !

L'arbre s'arrête.

C'est fini ?... Je vous remercie bien !...

Elle se lève.

Comment ?... Personne !...

Elle considère tous les objets autour d'elle. en marchant lentement.

La drôle de campagne !... Des peignes qui tiennent aux arbres ! En voilà un où poussent des perruques, et tous ces vêtements par terre, comme des feuilles mortes !... Ah ! la belle herbe, avec ces grosses gouttes de rosée. Mais non, ce sont des paillettes d'argent !

S'apercevant dans une des glaces de l'arbre à miroirs.

Et cela ? C'est moi !... en diamants !... J'ai l'air d'un soleil !

Sa robe, arrachée, disparaît dans l'air.

Le vent !... Ah !...

Elle pousse un cri de terreur en s'apercevant en chemise et en jupon, et croise ses bras sur sa poitrine.

Que devenir !... J'ai honte !...

Aussitôt, une des bandes d'étoffe, posées sur les collines du fond, arrive en ondoyant comme une rivière, et, se drapant autour d'elle, lui fait une sorte de tunique.

Eh bien ! eh bien !... me voilà tout habillée maintenant.

Un arbre à bracelets d'or l'accroche par le bras.

Qu'est-ce qui me retient ? Pourquoi ? Laissez-moi !...

Elle tire à elle : le bracelet vient.

Ah ! cela fait bien sur ma peau.

D'une espèce de sorbier tombe un collier de corail autour de son cou.

Qu'est-ce ?... Un collier !... Ah ! comme je suis belle ! Quel bonheur ! Je m'aime ! Je voudrais m'embrasser. Mais je rêve sans doute ?... Ce n'est pas

possible ! Je vais me réveiller tout à l'heure. — Où suis-je donc ?... dans quel pays ?

CHŒUR, *dans la coulisse.* —

C'est le pays de la toilette,
C'est l'empire des affiquets,
Des paquets !
Des caquets !
Chez nous la beauté se complète,
La laideur prend des airs coquets.

JEANNE — Je ne comprends pas !...

CHŒUR. —

C'est le pays de la toilette,
C'est le triomphe, sans un pli,
Du poli,
Du joli.
Nos fleurs sont à la violette,
Et nos soupirs au patchouli.

Rasoirs, il faut en découdre !
Allons ! peignes nouveau-nés,
Cascade aux flots safranés,
Tombe ici comme la foudre,
Poudre les airs, arbre à poudre ;
Savonnette, savonnez !

Un grand bruit de tambours, de flûtes et de chapeaux chinois.

JEANNE *remonte la scène.* — Quelle quantité de monde !...

CHŒUR. —

Silence ! silence ! silence !
C'est le monarque qui s'avance !
Pareil aux astres éclatants,
C'est Couturin, roi de la mode.
Le seul qui sache, avec méthode,
Diriger nos goûts inconstants.

JEANNE. — Mais ils viennent par ici !... J'ai peur. Où me cacher ?... Ah !...
Elle s'enfonce sous l'arbre à miroirs. Toute la cour de Couturin, en arrivant, chante :

Mortels, que sa faveur inonde
De l'un à l'autre bout du monde,
Marchez où sa main vous conduit.

Tous ses ordres sont chose grave ;
On est perdu quand on les brave,
On est sauvé dès qu'on les suit.

SCÈNE II

LE ROI COUTURIN, LA REINE COUTURINE, *avec toute la cour (hommes et femmes)* ; GRAISSE D'OURS, *premier ministre*.

Couturin et Couturine sont habillés à la dernière mode du jour, exagérée. Graisse-d'Ours, en veste, toute la barbe hérissée, l'air farouche, un tablier. — Tous les personnages de la cour représentent les divers métiers relatifs à la toilette. — Le Roi arrive au milieu d'une estrade portée à bras, et assis dans une sorte de fauteuil ayant des compartiments sur les côtés, deux plumes d'autruche au haut des montants et un miroir dans le dossier. A droite et sur un siège plus bas, la Reine ; à sa gauche, sur un autre siège, le premier ministre. — Les porteurs abaissent le trône-estrade, tout doucement, jusqu'à terre.

LE ROI COUTURIN. — C'est bien ! Arrêtez-vous ! Et puisque nous voilà installés dans l'endroit trois fois coquet des séances royales, ayant à notre droite notre chère épouse, la sémillante Couturine...

COUTURINE, *avec un regard langoureux, lui prend la main et la baise.* — Toujours tendre, Couturin !

LE ROI COUTURIN. — A notre gauche, notre premier ministre, l'indispensable Graisse-d'Ours...

GRAISSE-D'OURS. — Vous êtes trop bon, Majesté !

COUTURIN. — Autour de nous, les hauts dignitaires de notre bonnet : l'archi-tailleur, l'archi-bottier, le prince du Cold-Cream, le duc du Caoutchouc et autres...

LES GRANDS DIGNITAIRES, *s'inclinant.* — Pour vous servir, ô Souverain !

COUTURIN. — Avec les dames de notre cour (*il salue*), lesquelles en font l'ornement...

LES DAMES. — Ah ! délicieux !

COUTURIN. — Et derrière nous, le peuple imbécile !...

LA FOULE. — Vive le Roi !

COUTURIN. — Il nous faut, suivant l'usage, établir les modes de la saison.

TOUS, *avec vivacité et se démenant.* — Voyons ! quelles couleurs ? combien de mètres ?

COUTURIN. — Un instant ! Il est d'abord indispensable de rappeler les principes.

GRAISSE-D'OURS. — Rappelez !

COUTURIN. — Or, c'est une vérité reconnue, mes colombes, que vous êtes naturellement hideuses !

LES DAMES, *scandalisées.* — Ah ! ah ! l'abomination !

COUTURIN. — Oui, fort laides !... Silence ! Vous ne mettrez pas en doute, j'imagine, la supériorité du factice sur le réel ? C'est l'Art seul, déesses, qui vous fournit tous vos charmes. — Ne craignez rien, je suis discret. — Mais vous conviendrez que l'on est amoureux de la robe et non de la femme, de la bottine et non du pied ; et si vous ne possédiez pas la soie, la dentelle et le velours, le patchouli et le chevreau, des pierres qui brillent et des couleurs pour vous peindre, les sauvages même ne voudraient pas de vous, puisqu'ils ont des épouses tatouées !

Il se rassoit.

LES DAMES. — C'est un peu dur ! un peu vif !

GRAISSE-D'OURS *se lève.* — D'ailleurs, le vêtement, étant le signe manifeste de la chasteté, fait partie de la vertu et est une vertu lui-même !

Il se rassoit.

COUTURIN. — Donc, plus le costume sera costumant, c'est-à-dire anti-naturel, incommode et laid, plus il sera beau !

Il se rassoit.

GRAISSE D'OURS *se lève.* — Et distingué surtout !

Il se rassoit.

TOUS. — Ah ! distingué ! le distingué, c'est le principal !

COUTURIN *se lève.* — Eh bien ! travaillez maintenant.

Il se rassoit.

TOUS. — Voyons ! cherchons !

Un moment de silence, puis on entend tout à coup un grand fracas de miroirs cassés.

COUTURIN. — Qu'est-ce ?

Il fait à un officier signe de sortir ; après avoir regardé à droite.

Ah ! l'arbre aux miroirs, cassé ! Ils étaient trop mûrs sans doute, et quelque maraudeur en l'ébranlant...

L'OFFICIER, *rentrant*. — Nous avons trouvé dessous un monstre !

COUTURIN. — Un monstre ?

L'OFFICIER. — Oui, ô Souverain, un être vert et démodé.

COUTURIN. — Qu'on l'amène !

Tous. — Quelle bravoure !

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, JEANNE

Elle entre avec des gants verts Empire qui lui montent jusqu'aux coudes, et faisant beaucoup de plis sur les bras ; une coiffure à la girafe, un châle jaune par-dessus sa tunique et un ridicule à la main. A son aspect, Couturine pousse un cri aigu et tombe à la renverse. Graisse d'Ours se lève indigné ; Couturin, avec un petit mouvement d'effroi, se recule sur son trône ; les dames arrachent vivement les feuilles de l'arbre à éventails et se cachent le visage dessous. Brouhaha général.

LES HOMMES *s'écrient*. — Arrière !

— Va-t'en !

— Cache-toi !

LES DAMES. — C'est une horreur !

— Une turpitude !

— Une antiquité !...

COUTURIN, *pour commander le silence, étend son sceptre, un fer à papillotes*. — Du calme ! têtes exaltées par la frisure ! Approche, jeune fille, — car tu as l'air d'en être une, à tes attributs naturels, bien que tu n'en possèdes point les grâces. Explique-nous, justifie ton accoutrement !

JEANNE. — Je l'ai pris là, par terre, au hasard... croyant qu'il le fallait ; et, en me relevant, tous les miroirs...

COUTURIN. — Assez ! Ce n'est pas deux qu'il s'agit.

Rapidement.

Mais, pour avoir désobéi aux lois de notre Empire, pour avoir méprisé le culte de la chaussure, les délicatesses de la lingerie et l'élégance du cheveu ; pour t'être affublée d'une aussi infâme défroque, qui fait remonter l'imagination jusqu'au temps de Corinne et du cirage à l'œuf, tu mériterais les supplices...

Tous. — Oui, oui ! les plus terribles !

COUTURIN. — D'être condamnée à des bottines trop étroites, à des peignes trop durs, à des corsets indélaçables !

TOUS. — Bravo !

COUTURIN. — A porter un cabas !

JEANNE. — Grâce !

COUTURIN. — Et un turban... avec panaches !

JEANNE. — Mais je ne connaissais pas la mode ! Je n'ai pu la suivre. Est-ce un crime ?

COUTURIN. — Il n'y en a pas de plus grand, être femelle ! car la Mode, sais-tu bien, c'est la loi, la fantaisie, la tradition et le progrès ; il n'est rien qu'elle ne gouverne, ne produise et ne renverse. Colosse folâtre établi sur le monde, elle drape la couche des nouveaux-nés, tandis qu'elle ornemente des tombeaux, levant sa tête au ciel vers les philosophies et pénétrant ainsi, du bout de son pied mignon, jusque dans l'éternité. Retire tes gants verts !

JEANNE, *humblement*. — Je ne demande pas mieux, moi ! Je ferai ce qui vous plaira.

COUTURIN. — Ah ! pitié pour elle, grand roi !

COUTURIN. — Soit ! je te pardonne, en considération de ton ignorance.

Aux grands officiers.

Et vous autres, occupez-vous de la façonner congrument, de la vêtir dans le dernier genre.

JEANNE, *sautant de joie*. — Oh ! merci. Quel bonheur ! Je serai donc jolie, bien habillée !

COUTURIN. — Espérons-le !

BALLET

Sur un signe que fait Couturin, les officiers de sa cour se précipitent de droite et de gauche : les uns vers les champignons qui portent des costumes, les autres vers les étoffes du fond, ceux-ci vers les marabouts, ceux-là vers l'arbre à peignes, etc. ; et ils s'empressent d'habiller Jeanne et de la maquiller. Cependant le fond et les deux côtés du théâtre changent, et représentent du haut en bas les rayons d'un gigantesque magasin de nouveautés, plein de garçons servant des dames.

Couturin est placé au premier plan à droite, étalé, seul, sur une petite causeuse dans une pose méditative et en train de prendre des notes.

Les garçons de magasin habillent des dames du monde.

Quelques-uns viennent s'adresser à Couturin, qui leur répond, par trois fois :

Laissez-moi ! Je compose !

Couturine leur sert du thé, sur un petit guéridon, placé près de Couturin.

A de certains moments, le mouvement s'arrête et il se fait un grand silence.

Alors Couturin, un lorgnon dans l'œil, passe toutes les femmes en revue et les rajuste, abaisse ou rehausse leur décolletage d'un geste brusque, puis lève les épaules et crie :

Non, pas ça, c'est vieux ; autre chose ! vivement !

Jeanne doit toujours former le centre du groupe principal. A la fin, toutes les dames, y compris la Reine, qui ont suivi progressivement les mêmes changements, se trouvent habillées comme elle, d'une façon riche et extravagante.

COUTURIN. — Restons-y au moins une demi-heure ! C'est très beau !

Satisfaction générale exprimée par des soupirs ; mais tout à coup Couturin considère Jeanne, et, défaisant avec rapidité sa toilette :

Oui ! décidément, ceci me déplaît ; et cela aussi !... Autre chose... Allons ! vite !

Jeanne se trouve dans un costume d'un goût simple et exquis.

Maintenant, seigneurs et seigneuses, parfumeurs et brodeuses, chemisiers et couturières, retirez-vous dans vos cabinets artistiques, nous souhaitons être seuls ! Demeurez, Couturine !

SCÈNE IV

JEANNE, COUTURIN, COUTURINE

COUTURIN. — Eh bien ! jeune fille, ce luxe de la toilette que tu désirais si fort, le voilà !

JEANNE. — C'est donc vrai ! Je ne rêve pas !

COUTURIN. — Non, les génies supérieurs te protègent.

JEANNE. — Moi !

COUTURIN. — N'en doute plus ! Aucune, grâce à nous, ne sera aussi séduisante.

JEANNE. — Oh ! merci. Il va donc m'aimer !

COUTURIN. — Peut-être ? Pour atteindre à la moderne dignité de femme, — tâche de comprendre, — pour devenir tout à fait cet être charmant, inextricable et funeste, commencé par Dieu et achevé par les poètes et les coiffeurs, si bien qu'il a fallu soixante siècles au monde avant de produire la Parisienne, il te manque encore, ô petite fille, bien des choses.

JEANNE. — Lesquelles ?

COUTURIN. — Eh ! tu ne sais pas saluer, sourire, pincer la bouche, cligner des yeux, ni débiter des mélancolies en prenant sur un sofa des poses de fleur battue par la brise. Comment ferais-tu, voyons, en l'entendant soupirer ? et quelle serait ta réponse s'il te demandait : « M'aimes-tu ? »

JEANNE. — Eh bien, je répondrais : Oui.

COUTURIN, *impérieusement*. — Ça ne se dit pas, jeune fille ! C'est un mot indécent, naturel et populaire !

JEANNE. — Mais comment parler ? Enseigne-moi !

COUTURIN. — Holà ! les deux types du bon goût ! Arrivez !

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, DEUX MANNEQUINS

Monsieur et dame que l'on apporte. La dame est vêtue à la dernière mode.

Le monsieur a une raie derrière la tête, qui se continue, par les poils de son paletot systématiquement divisés, jusqu'au bas des reins ; elle se reproduit sur chaque jambe du pantalon ; lorgnon dans l'œil, chic anglais, etc.

COUTURIN. — Considère ces deux honnêtes mannequins qui ressemblent à des humains : tâche de reproduire leurs mouvements, si tu veux avoir de belles manières. Rappelle-toi leurs discours, et, en quelque lieu que tu te trouves, à la campagne, en visite, en soirée, dans un dîner ou au spectacle, tu pourras

jacasser hardiment sur la nature, la littérature, les enfants aux têtes blondes, l'idéal, le turf, et autres choses. La clef, Couturine ?

Il remonte les deux automates à la poitrine.

Commençons. En appuyant ici, on obtient ce qu'il faut dire devant un beau paysage.

En prenant le monsieur sous les aisselles, il le penche de droite et de gauche, comme on fait à une pendule dont le balancier est arrêté. Couturine fait de même à la dame

Partez !

LE MONSIEUR, *avec de petits gestes rapides de la main droite et l'air guilleret.*

— Bonjour, chère !

LA DAME, *même jeu.* — Bonjour, bonjour, mon bon !

Il se rapprochent ainsi des deux côtés de la scène, en roulant sur leurs roulettes, et quand ils sont arrivés face à face, ils se secouent les mains pendant une minute avec violence, en ricanant.

LE MONSIEUR, *regardant autour de lui, avec des mouvements de tête saccadés.*

— Tiens ! tiens ! tiens ! où sommes-nous donc ?

LA DAME, *minaudant et en détachant ses phrases.* — Ah ! la délicieuse campagne !... un site pittoresque !... et des petites fleurs ! — si poétiques ! — et inutiles !... poétiques parce qu'elles sont inutiles, — inutiles parce qu'elles sont poétiques !

LE MONSIEUR, *d'un ton bourru.* — Moi... je la trouve bête comme chou... votre campagne ! — Du sentiment, allons donc ! — de l'élégie, ha ! ha ! ha ! — la poésie, ha ! ha ! ha ! — Je suis revenu de tout ça... ha ! ha ! ha !

LA DAME, *avec beaucoup de gestes.* — Mais cependant, permettez, si l'on taillait ces arbres... si l'on reculait ces massifs, en faisant avancer le vieux chêne, avec quelques ruines, des paysans bien habillés et un chemin de fer pour être à proximité, on aurait là, avouez-le, un beau sujet artistique, de quoi faire une jolie mine de plomb.

LE MONSIEUR, *gaillardement.* — En fait de mine, je préfère la vôtre.

LA DAME. — Où donc prenez-vous ce ton là ? Chez vos petites dames ? Je voudrais bien, sans qu'on le sache, y aller un peu.. pour voir leur mobilier.

LE MONSIEUR. — A vos ordres !

A part.

Une imagination !... elle pétille !

Haut.

Mais, permettez, un conseil : pour vos placements, je m'en chargerai.

LA DAME, *vite*. — Et des reports aussi ?

LE MONSIEUR, *vite*. — Ça va ! J'ai mon carnet.

LA DAME, *vite*. — Nous disons donc ?...

COUTURINE, *arrétant le ressort*. — Assez ! assez ! ils ne s'arrêteraient plus.

JEANNE. — J'aurai bien du mal à retenir...

COUTURIN. — Ah ! bah ! avec de la bonne volonté ! Écoute-les plutôt sur les nouvelles du jour.

Il touche un ressort des mannequins à une autre place.

LA DAME, *lentement et d'un air affligé*. — Eh bien, — à ce qu'il paraît, — on a encore massacré, là-bas, douze mille de ces pauvres diables.

LE MONSIEUR, *chantonnant*. — Broum ! broum ! broum ! Qu'est-ce que ça nous fait ? Je ne donne plus là dedans ! La vie est courte, turlurette ! Amusons-nous !

LA DAME, *d'un ton gai*. — Vous avez le genre Régence, tout à fait talon rouge.

LE MONSIEUR, *gravement, la main dans son gilet*. — Oui, avec des idées libérales. Un mélange de l'ancienne aristocratie française et de l'industrialisme américain. Qu'est-ce que ça ?

LA DAME, *vite, et d'un ton suppliant, en lui offrant une liasse de petits papiers*. — Des billets de loterie, pour mes pauvres !

LE MONSIEUR, *avec un grand salut*. — Trop heureux, Madame !

A part.

Pincé !

Légalement.

Et le nouveau livre de chose, l'avez-vous lu ?

LA DAME, *admirativement*. — Oh ! très beau ! Vrai ! c'est un grand homme !

LE MONSIEUR, *naturellement*. — Eh ! non, un crétin. Du moins on le dit.

LA DAME. — On le dit. Ah ! alors ça se peut. Je vous crois.

LE MONSIEUR, *avec un regard amoureux et soupirant*. — Si vous pouviez croire tout ce que je vous...

Il s'arrête brusquement.

COUTURIN. — Ah ! j'ai oublié deux demi-tours !

JEANNE. — Mais ils ne s'aiment pas du tout, ceux-là !

COUTURIN, *en remontant les mannequins*. — C'est ainsi que cela commence ; et quand il lui aura dit, en face, assez d'impertinences pour la faire pleurer,

ce sera une union si intime et tellement reconnue, que l'on ne manquera pas dans les meilleures maisons de les inviter ensemble.

Les deux mannequins, pendant qu'ils les remontait, ont échangé des gestes tendres qui deviennent de plus en plus expressifs.

Non ! non ! à la valse ! à la valse !

Ils se mettent à valser, et, pendant qu'ils valsent, Jeanne répète du mieux qu'elle peut tous leurs mouvements.

C'est cela ! lui, menton levé et coude en l'air ; — elle, droite comme un I et nez baissé ; tous deux piquant leurs angles dans l'espace, une vraie figure de géométrie en belle humeur. Assez : qu'on les remmène ! Et vous, Couturine, veillez bien à ce qu'on les remette dans leurs boîtes.

On les emporte.

SCÈNE VI

COUTURIN, JEANNE

COUTURIN. — Voilà ! Tu en sais suffisamment pour te produire dans le monde.

JEANNE. — Eh ! ce n'est pas le monde qui m'inquiète, mais Lui. Où est-il ? Je veux le voir.

COUTURIN, *lentement*. — Il me serait possible de satisfaire ton désir.

JEANNE, *ravie*. — Oh !...

COUTURIN. — A une condition, cependant.

JEANNE. — Dis-la ! et quelle qu'elle soit, d'avance... Réponds donc...

COUTURIN. — C'est que jamais tu ne te feras reconnaître, ni à lui, ni à son compagnon.

JEANNE. — Pourquoi ?

COUTURIN. — Parce qu'il t'a déjà repoussée quand tu étais paysanne : l'oublies-tu ? Et, surtout, écoute bien, tu ne doutes pas de mon pouvoir : n'est-ce pas moi qui t'ai donné plus de robes que tu ne possédais d'épingles et plus de perles fines qu'il n'y avait de grains de son dans l'auge de tes pourceaux ? Eh bien, je te jure, par cette même puissance, que si tu viens à lui dire ton nom, à l'instant même, et comme d'un coup de foudre, tu mourras.

JEANNE *baisse la tête, tandis que Couturin l'observe avec anxiété ; puis lentement* : — N'importe sous quel nom et sous quelle figure : pourvu qu'il m'aime, c'est tout ce que je veux ! Partons-nous ?

COUTURIN. — Oh ! inutile ! Le voilà qui vient pour des emplettes indispensables à son voyage !

On entend la voix de Dominique dans la coulisse.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, DOMINIQUE, COMMIS

Dans la scène précédente, le décor peu à peu s'est changé en un bazar immense où il y a beaucoup d'articles de voyage. Le fond de la scène se trouve occupé par les couturiers et les modistes.

DOMINIQUE. *criant.* — Place ! place ! Il nous faut deux sacs de nuit, une aumônière, des couvertures.

PREMIER COMMIS. — A vos ordres !

DEUXIÈME COMMIS. — Tout de suite, Monsieur !

TROISIÈME COMMIS. — Huitième étage ! quinzième rayon !

QUATRIÈME COMMIS. — Non ! par ici !

DOMINIQUE. — Ah ! j'en perds la boule !

Paul et Dominique sont arrivés au milieu de la scène.

JEANNE, *la main sur son cœur.* — C'est lui !

PAUL, *apercevant Jeanne.* — Quelle beauté !

DOMINIQUE. — Je trouve qu'elle a un faux air...

Riant.

Suis-je bête !... Comme si c'était possible !...

PAUL. — Mais je l'ai déjà vue !... Où donc ? Ah !... dans mes rêves, sans doute...

JEANNE, *vivement.* — Il ne me reconnaît pas ? Bien ! D'autant plus que déguisée par cette toilette...

COUTURIN. — Tu as meilleure chance de lui plaire, certainement ! Mais n'oublie pas mes leçons !

JEANNE. — Non ! non ! Oh ! je me sens de l'esprit ! tu vas voir.

PAUL, *saluant.* — Madame !...

A part.

Pour qu'un être tellement merveilleux se rencontre ici, avec moi, c'est que le ciel, sans doute, l'a voulu ? Serait-ce par hasard... ?

JEANNE, *imitant les gestes du mannequin.* — Bonjour ! bonjour, mon bon !

PAUL. — Quelle familiarité ! C'est un indice, un signe, peut-être ?...

JEANNE, *se rapprochant de lui*. — De la tristesse, il me semble ? Et la cause ?

PAUL. — Prêt à partir pour un long voyage, je me demandais, tout à l'heure, si je ne ferais pas mieux...

JEANNE. — Un voyage ? ça me va ! Plus on est de fous, plus on rit ! Votre bras, voyons ! Presto !

PAUL. — Elle est folle !

JEANNE. — Mais regardez ! J'ai trois cent quatre-vingt-douze caisses pleines de robes, des coiffures par douzaine, des serviettes brodées, des torchons à dentelles, des gants à vingt-six boutons et des amours de petites bottes. Oh ! mes petites bottes !

Elle montre son pied.

Bottes ! bottes ! bottes !

PAUL. — Assez ! assez !

JEANNE. — Mon chalet d'acajou peut, en un clin d'œil, se poser sur les sites les plus pittoresques, et avec un piano !... (*geste de dégoût de Paul*) un bon piano pour jouer des polkas sur les montagnes... Je sais faire des imitations. Écoute !

PAUL. — Grâce !

JEANNE, *vivement*. — Le reflet de nos élégances embellira le monde entier. Nous donnerons des raouts dans les pagodes, nous friserons les sauvages ; notre poudre de riz se mêlera à tous les vents ! Tout pour le chic ! *chic for ever* ! Du matin au soir nous ferons des mots ! — Nous écrirons notre nom sur tous les monuments ! nous blaguerons toutes les ruines, nous cracherons dans tous les précipices ! Tu ne t'ennuieras pas ! Grâce à la poste, maintenant, on reçoit n'importe où les journaux. Si l'occasion se présente de faire une affaire, un lac de pétrole, quelque gisement de houille...

PAUL, *s'enfuyant*. — Horreur !

JEANNE. — Aimons-nous.

PAUL. — Pas de cette façon-là !

JEANNE. — Reviens !

PAUL. — Jamais !

Il disparaît.

DOMINIQUE, *regardant de droite et de gauche*. — Comment ? décampé ! Elle était bien aimable pourtant !

Il sort

SCÈNE VIII

JEANNE, COUTURIN

JEANNE, *atterrée et considérant Couturin.* — Eh bien ? eh bien ?

COUTURIN. — Qu'as-tu donc ?

JEANNE *éclate en sanglots, et s'appuyant sur l'épaule de Couturin.* — Ah ! je suis horriblement malheureuse !

CHŒURS DE COUTURIERS ET DE MODISTES *offrant les consolations puisées dans les douceurs de leur art.*

JEANNE *les regarde quelque temps sans comprendre ; puis tout à coup : —* Misérables ! c'est vous qui en êtes cause avec vos fadeurs imbéciles. Allez-vous-en, mensonges du cœur et de la joue, hypocrisies, maquillages, faux sentiments, faux chignons, poitrines débraillées, âmes étroites ! Je hais tout cela ! Non ! non ! plus de tout cela !

Elle déchire ses vêtements.

Où est-il?... Je veux lui dire que je le trompais !... Paul ! Paul !

Elle court de côté et d'autre, éperdue, haletante, renversant tout devant elle

— Les couturiers et les modistes s'enfuient.

Attends-moi ! réponds ! Je vais venir ! Me vois-tu ? Écoute ! Paul !

Elle revient sur le devant de la scène, près de Couturin, qui est le roi des Gnomes.

Ah ! je l'ai perdu pour toujours !

LE ROI. — Par ta faute ! Tu t'y es mal prise !

JEANNE. — N'est-ce pas ? j'aurais dû me nommer !

LE ROI. — Tu en serais morte, l'oublies-tu ?

JEANNE. — Ah ! mais que fallait-il donc faire ? Et c'est moi-même qui l'ai chassé ! Plutôt que de me contraindre dans tout ce factice qui m'étouffait le cœur, j'aurais dû lui parler simplement et ne pas l'étourdir par le caquet de mes élégances ineptes. Si j'avais été une autre, je lui aurais plu peut-être ? Il lui faudrait quelqu'un avec moins de fard aux pommettes, de sottise aux lèvres, de singeries dans les manières ; une femme... qui le gagnerait par la modestie de sa tendresse... une bonne épouse... une simple bourgeoise.

LE ROI. — Tu veux en être une ?

JEANNE. — Est-ce qu'il m'aimerait alors ?

LE ROI. — Je le pense !

JEANNE. — Comment le devenir ?

LE ROI. — Oh ! cela est facile !

JEANNE. — Fais donc !

LE ROI. — Tu l'exiges !

JEANNE. — Oui ! oui ! Où donc le trouver ?

LE ROI, *l'entraînant par la main, avec autorité.* — Viens ! Par là ! Suis-moi !



SIXIÈME TABLEAU

LE ROYAUME DU POT-AU-FEU

Le théâtre représente la place de ville, en hémicycle. Toutes les rues y aboutissent, de façon que l'on peut apercevoir d'un seul coup d'œil la ville entière. Les maisons, toutes pareilles et d'une architecture pitoyable, à façade nue, sont peintes en couleur chocolat, avec des réchampis blancs. Au milieu de la place, porté par un trépied et sur les charbons embrasés, bouillonne un gigantesque pot-au-feu.

Autour du pot-au-feu, il y a, rangés en demi-cercle, des fauteuils de bureau en acajou, dans lesquels se tiennent assis les épiciers, tous en serpillière et en casquette de loutre. Derrière eux, des deux côtés de la scène, debout, les différentes corporations de la ville, portant des bannières, où l'on voit écrit : BUREAUCRATIE, SCIENCES, LITTÉRATURE, etc. Les savants ont des toques et des abat-jour verts ; les littérateurs, un mirliton et un encrier passés en bandoulière sur la hanche ; les bureaucrates, des bouts de manche de percale noire avec une plume de fer à l'oreille. Tous les citoyens portent la barbe en collier et ont (à l'exception des épiciers) des redingotes à la propriétaire et des chapeaux tromblons sur la tête.

Le grand pontife, au milieu de la scène, derrière le pot-au-feu, faisant face au spectateur et monté sur un escabeau, dépasse la multitude. Des deux côtés, sur le devant, un groupe de collégiens, coiffés de képis, joue de l'accordéon. Aux fenêtres des maisons, il y a des femmes à bonnets tuyautés et en robe de laine brune ; sur les toits à tuiles rouges, des chats. Au delà, un ciel gris.

SCÈNE PREMIÈRE

La toile se lève aux sons mélancoliques des accordéons joués par les collégiens, et qui se prolongent quelque temps encore après qu'elle est entièrement levée. Puis il se fait un silence. On entend bouillonner le pot-au-feu tout doucement, et enfin le grand pontife commence.

LE GRAND PONTIFE, *une écumoire à la main.* — Citoyens, bourgeois, croûtons ! En ce jour solennel, où nous sommes réunis pour adorer le trois fois

saint Pot-au-feu, emblème des intérêts matériels, autrement dit des plus chers, si bien que, grâce à vous, le voilà maintenant presque une divinité !... C'est à moi, le grand pontife de ce culte sage, qu'il incombe de vous remémorer vos devoirs et de vous relier tous, par un acte commun, à la vénération, à l'amour, à la frénésie du Pot-au-feu !

Vos devoirs, ô Bourgeois, nul d'entre vous, je le déclare, n'y a transgressé ! Vous vous êtes tenus philosophiquement dans vos maisons, ne pensant qu'à vos affaires, à vous-mêmes seulement ; et vous vous êtes bien gardés de lever jamais les yeux vers les étoiles, sachant que c'est le moyen de tomber dans les puits. Continuez votre petit bonhomme de chemin, qui vous mènera au repos, à la richesse et à la considération ! Ne manquez point de haïr ce qui est exorbitant ou héroïque, — pas d'enthousiasme surtout ! — et ne changez rien à quoi que ce soit, ni à vos idées, ni à vos redingotes ; car le bonheur particulier, comme le public, ne se trouve que dans la tempérance de l'esprit, l'immutabilité des usages et le glouglou du Pot-au-feu.

Accordéons.

A vous d'abord, colonnes de la patrie, exemples du commerce, bases de la moralité, protecteurs des arts, Épiciers !

Les épiciers se lèvent.

Jurez-vous de toujours mettre de la chicorée dans le café ?

LES ÉPICIER, *en chœur*. — Oui !

LE GRAND PONTIFE. — Et de ne pas quitter le comptoir, sauf, bien entendu, pour venir sur votre seuil indiquer aux badauds la route qu'il faut suivre ; enfin, de vous infusionner dans le monde par toutes sortes de moyens, alliances et propagande, de manière à faire prévaloir vos principes et à demeurer, ce que vous êtes, les rois de l'humanité, les dominateurs universels ?

TOUS LES ÉPICIER, *debout, la main étendue vers le pot-au-feu*. — Nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE. — Et vous, Bureaucrates !

LES BUREAUCRATES. — Présents !

LE GRAND PONTIFE. — Êtes-vous bien résolu à travailler toujours le moins possible, en ne songeant toujours qu'à votre avancement ?

LES BUREAUCRATES. — Oh ! oui !

LE GRAND PONTIFE. — Jurez-vous de toujours brûler effroyablement de bois dans vos poêles, de vous montrer incivils, de maudire vos chefs en vous plaignant de l'existence, et de dépenser pour cent écus d'écritures dans une

affaire de vingt-cinq centimes, dont vous ferez attendre la solution pendant quinze ans ?

LES BUREAUCRATES. — Nous le jurons !

LE GRAND PONTIFE. — Messieurs les Savants, lumières du pays, à votre tour !

Les Savants se présentent à demi courbés, avec un tremblement sénile.

LE GRAND PONTIFE, *d'un ton familier*. — Vous vous engagez, n'est-ce pas, comme par le passé, à ne faire que des petites recherches innocentes, qui ne troublent rien ?

TOUS LES SAVANTS *levant les mains*. — Oui ! oui ! N'ayez pas peur ! Nous le jurons.

LE GRAND PONTIFE. — Cela suffit ! — Venez maintenant, vous, talents honnêtes qui charmez nos soirées de famille. L'art étant fait pour récréer, vous nous récréez. Allons !

LES POÈTES COMIQUES *étendent tous la main vers le pot-au-feu, en faisant* : — Cocorico !

Ricanements dans l'assemblée.

LE GRAND PONTIFE, *souriant aux épiciers qui l'entourent*. — Encore un peu d'excentricité dans la forme ; mais les intentions sont si pures !

Il frappe avec son écumoire sur le pot-au-feu pour réclamer l'attention.

Un dernier mot, Messieurs, à la Jeunesse, au printemps de la vie.

Sur un signe qu'il leur fait, les collégiens s'approchent avec leurs accordéons sous le bras.

Approchez, Éphèbes, approchez ! Jeunes gens, notre espoir, vous allez entrer dans l'âge des passions ! Prenez garde, c'est comme si vous pénétriez dans une poudrière ; la moindre étincelle, tombant sur vos cerveaux, peut faire sauter l'édifice ! On a eu soin d'écarter de vous toutes les torches, je le sais : n'importe ! Il n'en faut pas moins se défier des ardeurs du sang et de l'imagination ; elles ne produisent que des crimes et des folies ! ou plutôt, utilisez vos vices ! employez profitablement vos mauvais instincts ! Que ceux, par exemple, qui savent gagner au jeu, rapportent leur argent à la maison, et qu'ils le placent ! Amusez-vous en cachette, économiquement ; prenez un bon état, et ne rentrez jamais passé dix heures du soir. Voilà le secret. Jurez-vous de l'observer ?

LES COLLÉGIENS. — Nous le jurons !

Ils retournent à leur place.

LE GRAND PONTIFE. — Je suis ému, Messieurs ! Tant de raison dans cet

âge m'a touché, et si la fête n'était pas terminée, je succomberais à mon émotion. Elle est terminée, car il n'est pas besoin de vous demander de serment, à vous...

Il s'adresse aux femmes qui sont aux fenêtres.

gardiennes et cause de notre félicité, épouses, ménagères, petites mamans pot-au-feu ! C'est par vos soins qu'il mijote ! Donc, persévérez dans vos deux préoccupations chéries : 1^o raccommodez les chaussettes de vos légitimes, et 2^o être toujours en garde contre les séductions de la gaudriole. Ne songez même qu'à cela, incessamment, exclusivement. Bref, n'oubliez pas que l'attitude la plus belle pour une femme, sa position idéale, si j'ose m'exprimer ainsi, est de se tenir quelque peu agenouillée, avec une écumoire à la main, un bas de laine passé dans le bras gauche, tournant le dos à Cupidon, et la tête perdue dans la vapeur du Pot-au-feu !

Et vous, Chats, inconstants quadrupèdes, bohémiens des toits ! Si vous n'employez pas tout votre temps et la force de votre gueule à nous prendre des souris, on vous mettra des muselières et l'on vous empalera avec la broche, puisque la Nature vous a créés pour nous être utiles. Mais, que si vous devenez sédentaires et zélés à nous servir, on vous laissera au fond de l'assiette quelques gouttes froides du Pot-au-feu !

Et toi, Soleil, puisses-tu, brillant toujours modérément, te transformer en un vaste paquet de chandelles, pour nous économiser l'éclairage ! et que tes rayons fassent tomber dans le creux des mers une pluie de graisse, afin que, se chauffant à ta tiédeur, tout le globe entier ne soit plus qu'un immense Pot-au-feu !

Tous crient — Vive le Pot-au-feu !

en retirant leurs chapeaux, ce qui laisse voir distinctement leurs crânes étroits et très allongés, en forme de pain de sucre.

LES FEMMES, aux fenêtres. — Comme nos maris sont bien !

Les autres corporations qui n'ont pas été nommées s'empressent autour du Pot-au-feu, et le grand pontife, décrivant mystiquement un cercle dans l'air, les asperge tous avec son écumoire. Après quoi, la séance étant levée, on retire les sièges, on se cherche et l'on s'aborde avec une certaine animation.

LES BOURGEOIS. — Ah ! une belle fête ! un remarquable discours ! Et quelle musique ! On a fait des progrès dans les arts ! C'est incontestable !...

La confusion et la rumeur peu à peu s'apaisent, et tous se mettent à observer

les horloges qui sont au-dessus de la porte, devant chaque maison. L'aiguille marque cinq heures cinquante-cinq minutes. Ils attendent le nez en l'air, et quand six heures sonnent, ils disent tous en même temps :

Allons dîner !

Ils entrent dans les maisons.

SCÈNE II

La scène est complètement vide. D'abord, on entend dans les maisons un bruit de gros baisers, ensuite un bruit de chaises ; presque aussitôt après, un bruit de cuillères sur les assiettes, et quelque temps après

DES VOIX *s'élèvent et disent.* — Ah ! ça fait bien !...

Un petit silence, puis cliquetis de couteaux et de fourchettes.

LES MÊMES VOIX. — Voilà ce qu'on ne trouve pas au restaurant !...

Le bruit des couteaux et des fourchettes continue. On entend déboucher des bouteilles de vin, puis

LES MÊMES VOIX. — Nous sommes entre la poire et le fromage.

Alors quelques petits rires de satisfaction.

LES VOIX DES HOMMES, *seulement.* — Donne-nous un verre de liqueur, hein ?

LES VOIX DES FEMMES. — Mais tu vas te faire mal !

LES VOIX DES HOMMES. — C'est pour mon estomac, une fois n'est pas coutume !...

Ensuite un fort remaniement de chaises, et

TOUS LES BOURGEOIS *apparaissent à leurs fenêtres, étendent la main et disent.* — Il fait chaud !

UNE FEMME *arrive à chaque fenêtre.* — Oui ! mais le fond de l'air est froid.

TOUS LES BOURGEOIS. — C'est vrai !

Ils se détournent un peu et tapent sur le baromètre accroché en dehors de la fenêtre.

Ça va-t-il se maintenir ?

Après quelque réflexion.

Oui !... oui... on peut prendre le frais !

Les croisées se referment, et bientôt tous les bourgeois rentrent en scène et s'installent devant leurs portes sur des chaises, chaque ménage étant

flanqué d'un petit garçon habillé en turco et d'une petite fille habillée en Suisse.

Ah ! on est bien ici !

Les femmes prennent leur tricot, les hommes leur journal. Jeanne, en costume extra-bourgeois, s'assoit sur le seuil d'une maison au premier plan, à droite.

SCÈNE III

LES BOURGEOIS, LES BOURGEOISES, JEANNE, LE ROI DES GNOMES

Dès que Jeanne est assise,

LE ROI DES GNOMES, *ayant retiré quelques-uns de ses attributs de Pontife du Pot-au-feu, paraît derrière elle, et se penchant sur son épaule.* — Tu le vois ! tout me cède ! tout nous sert ! Je n'ai eu qu'à me montrer pour être élu bourgmestre de la ville et pontife de la religion.

A part.

Rien de plus facile : c'est dans la médiocrité que l'esprit du mal triomphe !

JEANNE, *soupirant.* — Mais voilà tant de jours que je le cherche, que je l'attends... Et il va venir, tu crois !

LE ROI DES GNOMES. — J'en suis sûr ! Patiente !

JEANNE. — Oh ! merci. Protège-moi toujours !

LES MÈRES. — Allons, mes anges ! Voici l'heure où les enfants doivent s'amuser !

Les petits turcos et les petites Suissesses s'élancent du seuil des maisons en courant, se prennent par la main et dansent en rond autour du Pot-au-feu en chantant quatre vers imités de la chanson des Spartiates :

Nos grands-pères étaient bêtes,
Nos pères l'ont été plus !
Nous le sommes davantage,
Nos enfants le seront encore bien plus.

Quelques-uns de leurs bonnets tombent dans leur danse, et l'on voit leurs crânes extra-pointus.

JEANNE, *les contemplant.* — Ils sont jolis, ces enfants. Heureuses mères !

UNE DAME, *à côté d'elle, sur une chaise.* — Sans doute ! Vous êtes bien hon-

nête, Mademoiselle, et le mien, quoique plus jeune, promet beaucoup !

Elle appelle.

Nourrice !...

DEUXIÈME DAME. — Et le mien aussi. — Nourrice !...

TROISIÈME DAME. — Et les deux miens donc ! — Nourrice !...

Alors paraît une légion de nourrices dandinant des poupons dans leurs bras.

Les mères s'empressent autour d'eux, pour les montrer.

PREMIÈRE DAME. — Envoyez un bécot à la jolie demoiselle et au bon monsieur.

UNE MÈRE DE POUPARD, *lui retirant ses langes.* — Regardez-moi ces membres !

UNE AUTRE MÈRE. — Et sa tête !

Elle lui retire son béguin.

Voyez !...

TOUTES LES MÈRES DE POUPARDS. — La sienne est bien plus belle ! la plus belle !

Elles retirent toutes les béguins de leurs marmots, qui ont des crânes fantastiquement pointus.

LE ROI, *présant.* — Encore mieux que leurs pères ! La génération s'annonce crânement !

TOUTES LES MÈRES ET DAMES, *parlant à la fois.* — Récitez votre fable !... Une risette !... Ah ! qu'il est gentil ! Il aura du nanan !

Tous les enfants envoient des baisers à Jeanne et commencent à marmotter très vite, pendant que les mères parlent à la fois, que les poupons pleurent et que les nourrices chantonnent. Mais il s'élève dans la coulisse un grand murmure, comme serait l'irritation contenue d'une foule lointaine. Paul et Dominique paraissent. Tous les enfants, effrayés, s'enfuient, les nourrices ramènent leurs nourrissons, et beaucoup de bourgeois et de bourgeoises s'éloignent avec des regards farouches. D'autres vocifèrent :

A bas ! canailles, brigands, originaux !

Sifflets, huées.

SCÈNE IV

LE ROI DES GNOMES, JEANNE, PAUL ET DOMINIQUE, *en costume de voyage très négligé.*

Ils arrivent par le fond du théâtre.

DOMINIQUE. — Eh bien, quoi?... Imbéciles ! Est-ce notre costume qui nous vaut tout cela ?

Les bourgeois sortent, en se faisant des signes d'intelligence.

JEANNE, *s'élançant vers Paul.* — Paul !... Ah ! enfin !

LE ROI. — Dissimule ! Tu sais qu'il faut de la simplicité !

DOMINIQUE. — Ils ont l'air rébarbatif, ces particuliers-là.

PAUL. — N'importe ! C'est peut-être ici que se trouve... la bien-aimée inconnue...

DOMINIQUE. — Ah ! nous y revoilà ! Décidément, que voulez-vous ? que cherchez-vous ? Où est le but ? Depuis le temps que nous vagabondons dans toutes sortes de pays... car c'est la bouteille à l'encre que votre histoire !

PAUL. — Rien de plus simple ! Je dois rencontrer quelque part une jeune fille à l'âme pure, au désintéressement absolu, la reconnaître, en être aimé, et, fort de son amour, m'emparer du château des Cœurs.

DOMINIQUE. — Ah ! très bien ! Une femme qui n'existe guère, un château qui n'existe pas. Car, enfin, qu'y a-t-il donc dans ce savoyard de château ? Des trésors ?

PAUL. — Non ! mais une fortune tellement extraordinaire que tu ne peux l'imaginer.

DOMINIQUE. — Oh ! oh ! reste à savoir ! Allons, Monsieur, un bon mouvement ! Revenons à Paris !...

PAUL. — Oh ! laisse-moi, Dominique ! Je suis si plein de lassitude, de découragement ! Et puis il y a dans cette ville, malgré sa vulgarité, je ne sais quel charme !

JEANNE, *lui offrant une chaise près d'elle.* — Oui ! restez, Monsieur !

Paul hésite.

Asseyez-vous !

PAUL, *à part.* — On n'est pas plus gracieuse, ma parole !

Il la considère. Elle baisse les yeux.

Diable ! quelle pudeur !

Silence. Ils se regardent face à face.

JEANNE. — On voit que vous êtes complètement étranger à la localité, Monsieur !

Avec dédain.

Et ce costume... excentrique !...

PAUL. — Mon Dieu ! Mademoiselle, je ne pensais pas qu'en voyage !...

JEANNE, *sèchement*. — N'importe ! Il faut suivre la coutume !

DOMINIQUE. — Mais elle est assommante, celle-là !

A part, haussant les épaules et montrant Paul.

Quel plaisir que de s'entêter !... J'ai envie de voir aux alentours s'il n'y a rien de plus drôle ! Vous permettez, n'est-ce pas ?...

PAUL. — Oui ! Reviens vite !

SCÈNE V

JEANNE, PAUL ET LE ROI DES GNOMES, *caché par le trône du Pontife, qu'on a roulé au premier plan, à droite.*

JEANNE. — Vous ne faites pas comme lui ? Tant mieux !

PAUL, *à part*. — Ah ! elle s'humanise !

JEANNE. — Pour demeurer avec nous...

Silence.

PAUL. — Eh bien ?

JEANNE, *timidement*. — Il faudra... oh ! ne m'en voulez pas.. ne rien faire, ne rien dire et même ne rien penser qui sorte des actions, des paroles et des idées de tout le monde !

PAUL. — Eh ! pourquoi ? Où est le mal d'obéir à son cœur quand on sent qu'il est honnête ? Moi, quoi qu'il advienne, je soufflette les infamies, je m'écarte des laideurs, et, devant ce qui est grand, je m'agenouille !

JEANNE. — Ah ! c'est bien, cela ! c'est bien !

LE ROI DES GNOMES, *derrière Jeanne*. — Prends garde !

JEANNE. — Pour un homme fatigué du monde, il serait doux, cependant, d'habiter une de ces maisons.

Paul se détourne avec dégoût.

Oh ! l'intérieur vaut mieux ! Si vous saviez comme chaque femme soigne

son petit mari ! Elle l'entoure de prévenances, fait les confitures, lui brode des pantoufles, le drolote, le bécote, l'aide à s'habiller, et même lui présente... sa redingote !

Jeanne offre à Paul une des redingotes locales.

Passez-la !

PAUL, *ébahi*. — Pourquoi ?

JEANNE. — On est si bien dedans ! Je vous en prie !

PAUL, *mettant la redingote, à part*. — Elle est stupide, quoique charmante !

Haut.

Sans doute, cette vie-là possède des avantages. Mais ne croyez-vous pas, vous dont la voix est pure comme un chant d'oiseau et le regard cordial comme une bonne poignée de main, ne sentez-vous pas, dites, qu'il peut se rencontrer parfois des unions plus complètes, une félicité d'une telle ardeur qu'elle envoie ses rayons autour d'elle ? L'enchantement qu'on a l'un de l'autre fait, au milieu des fanges de la terre, comme une poésie permanente : plus on s'aime, plus on devient bon ; l'habitude seule de la tendresse conduit à l'intelligence de tout ; et ce qui paraît de la vertu n'est que l'excès du bonheur !

JEANNE. — Ah ! je vous comprends ! Oui ! oui !

LE ROI DES GNOMES. — Mais tu te perds, malheureuse !

JEANNE, *oppressée*. — En effet, assurément ! et, sans bannir un certain idéal, il y a moyen de s'organiser une petite existence bien tranquille. Pourquoi perdre le meilleur de soi-même en sympathies, en émotions, en démarches, au lieu de réserver tout cela pour son propre individu ?

LE ROI DES GNOMES. — Bravo !

JEANNE. — Comme les autres sont les plus forts, soumettons-nous, afin qu'ils nous respectent et qu'ils nous servent ! Oh ! c'est facile, avec des concessions extérieures, et pourvu qu'on n'ait dans ses discours et sur sa personne rien d'extravagant !

Paraît un barbier avec les ustensiles de sa profession.

PAUL, *surpris*. — Que voulez-vous ?

LE BARBIER, *d'une voix caverneuse*. — Tailler votre barbe en collier comme à tout le monde !

PAUL. — Voilà, par exemple, une exigence !

JEANNE. — Oh ! pour me plaire !

Elle lui attache la serviette autour du cou.

PAUL. — Je suis d'un ridicule achevé, n'importe ! Mais d'où vient qu'elle me fascine, et que j'obéis comme un enfant !

JEANNE, *pendant que le barbier travaille*. — Un peu de patience ! C'est presque fini ! Encore un coup ! Ah ! que vous serez bien ! et quels bons soirs, cet hiver, dans le salon à rideaux de perse, décoré par des photographies de famille, au coin du feu, près de mon piano ! Il y a, dans le faubourg, de petits jardins avec des tonnelles de bâtons verts. Nous viendrons là, tous les deux, le dimanche ; et, nous promenant bras dessus bras dessous, nous parlerons sans cesse de notre bonheur, à côté des légumes, en regardant l'espalier.

PAUL, *le barbier ayant fini, se lève*. — *A part*. — Elle a raison peut-être. Un fond de jugement se découvre dans ce qu'elle dit. D'ailleurs, une fois ma femme, je l'éduquerai !

JEANNE. — Mais tournez-vous donc pour que je vous voie ! Ah ! bravo ! Merci ! Je suis contente. Vous ne me quitterez plus !

Elle lui prend les mains.

PAUL. — Ah ! chère mignonne ! Non ! non ! je te le jure !

JEANNE, *ravie et le contemplant*. — Est-ce possible ? Mais oui ! Rien ne lui manque !

LE ROI DES GNOMES, *tendant vivement à Jeanne un tromblon*. — Et cela ?

JEANNE, *posant le tromblon sur la tête de Paul*. — Oui, cela !

Appelant.

Tous ! tous ! venez ! c'est fini.

Des trois côtés, un flot de bourgeois se précipite sur la scène.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, BOURGEOIS, *puis* DOMINIQUE

LES BOURGEOIS, *applaudissant et embrassant Paul*. — Ah ! très bien, très bien !

— Excessivement convenable !

— Nos félicitations !

— Mon cher compatriote, je suis heureux !...

PAUL. — Permettez... Que signifie ? Tout à l'heure on a failli me lapider, et maintenant...

UN BOURGEOIS. — C'est que vous êtes un des nôtres !

LE ROI DES GNOMES, *lui présentant un miroir.* — Tiens ! regarde !

PAUL, *après s'être considéré quelque temps dans le miroir, et comme un homme qui sort d'un songe.* — Comment ! le collier ! l'odieux tromblon du bourgeois !

Il jette par terre le chapeau. Cris d'indignation de la foule.

Et la redingote à la propriétaire !

Il se l'arrache du corps.

Moi, j'ai pu me déshonorer avec ces deux couvre-idiots, sous ces infâmes symboles ! Jamais ! jamais !

Il trépigne sur le chapeau et sur la redingote avec rage.

JEANNE. — Le malheureux ! Grâce !

LES BOURGEOIS. — Il est fou ! Prenez garde !

JEANNE, *éperdue.* — Calmez-le ! Voyons ! que faire ?

VOIX DE LA FOULE. — Qu'on le saisisse ! Un bouillon ! L'épreuve du bouillon !...

JEANNE. — Apportez-le vite !... Là ! C'est bien ! Prenez, mon ami !

Paul est entouré, tenu par les pieds et par les mains. Jeanne lui tend une tasse de bouillon, qu'on vient de lui remettre, et l'approche de ses lèvres.

Buvez-moi cela, lentement.

PAUL *renverse la tasse d'un revers de main* — Je me moque pas mal de votre bouillon !

TOUS. — Sacrilège ! — Au cachot ! au cachot ! — Dans un cul de basse-fosse !

La foule s'est ruée sur lui et on le garrotte aux poignets.

PAUL. — Oui ! battez-moi ! J'aime mieux vos injures que vos applaudissements et vos supplices que vos bienfaits ! Avec vos cœurs d'esclaves et vos têtes en pain de sucre, vos grotesques costumes, vos hideux ameublements, vos occupations abjectes et vos férociétés d'anthropophages...

LA FOULE. — C'est du délire !

PAUL, *levant au ciel ses mains enchaînées.* — Ah ! que n'ai-je, pour vous exterminer, la foudre du ciel !

LES BOURGEOIS. — Il devient dangereux ! Un bâillon !..

On le bâillonne.

UN BOURGEOIS. — Et à son domestique !..

TOUS LES BOURGEOIS. — Oui ! oui !

DOMINIQUE *reparaît avec la redingote et le tromblon, et se débattant.* — Mais j'ai la redingote, moi ! J'ai le tromblon ! Je ne demande pas mieux !

UN BOURGEOIS. — Ça n'y fait rien ! En vertu de la solidarité !...

DOMINIQUE. — Je boirai le bouillon !

LES BOURGEOIS. — Silence !

DOMINIQUE. — J'en ai même besoin !

LES BOURGEOIS. — Insolent !

On le bâillonne, et on les enferme tous les deux, au rez-de-chaussée, dans la prison qui est à droite, au second plan. — On les aperçoit à travers les barreaux.

LA FOULE *pousse un grand soupir de satisfaction.* — Ah ! il s'agit maintenant de les moraliser un peu, de les catéchiser !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE GRAND PONTIFE

LE GRAND PONTIFE. — Ça me regarde ! C'est mon devoir, mon sacerdoce ! Je commence !

Infortunés ! vous êtes convaincus d'attentat contre la redingote et le Pot-au-feu !

LES BOURGEOIS, *ricanant*. — Ah ! ah ! ces messieurs n'en voulaient pas !

LE GRAND PONTIFE. — De dédain pour l'Épicerie, de sentiments, idées, paroles, manières et costumes bizarres, en un mot d'excentricité !

UNE VOIX. — La guillotine !

LE GRAND PONTIFE. — Non, Messieurs ! Grâce au ciel, nos mœurs sont plus douces ! Nous ne demandons, misérables ! qu'à vous lessiver par le châtiment, à vous purifier par le remords, et même nous voudrions que plus tard, si c'est possible, à force de bonne conduite, vous vous réhabilitassiez ! Le bouillon que vous avez rejeté, on vous l'ingurgitera de force, mais plus clair ; les murs de votre appartement seront embellis par des inscriptions morales, et ce sera, au lieu d'apprivoiser des araignées, votre distraction unique !

Les prisonniers s'agitent en remuant leurs bras à travers les barreaux.

Je n'ai pas fini ! La juste fureur du peuple veut, puisque vous ne pouvez à présent nous faire aucun mal, que je vous assomme ainsi en vous disant un tas de choses ! Donc on tentera sur vous des expériences !...

Un petit râle se fait entendre à toutes les horloges au-dessus des portes, et huit heures sonnent. Au premier coup, tous les bourgeois tirent leur bonnet

de coton de leur poche et le mettent sur leur tête. Le Grand Pontife s'interrompt subitement et se coiffe du sien en même temps.

L'heure de se coucher ! A demain !

Tous les bourgeois rentrent chez eux.

SCÈNE VIII

JEANNE, LE ROI DES GNOMES

JEANNE, *avec emportement*. — Délivre-le ! délivre-le donc, ou je vais moi-même...

LE ROI. — Prends garde !

JEANNE. — Mais c'est par ta faute qu'il se trouve là, et que je l'ai perdu encore une fois !

LE ROI. — Par la tienne !

JEANNE. — Ah ! non content de m'avoir trompée !...

LE ROI. — Je ne t'ai pas trompée ! Je puis te donner tout ce que tu demandes, mais il m'est impossible d'agir sur tes sentiments comme sur les siens ; choisis mieux ! A ta première réquisition, je t'ai accordé les élégances du monde et les niaiseries qu'elles comportent ; à la seconde, la simplicité bourgeoise avec son cortège de laideurs. De quoi te plains-tu ? que te faut-il ?

JEANNE, *après un long silence*. — Eh bien ! je vais te le dire ; car je l'ai deviné enfin, lorsqu'au milieu de la populace qui l'enchaînait, le rêve de son cœur a jailli dans une explosion d'orgueil ! Ce que je veux ? Écoute : c'est un pouvoir tellement démesuré qu'il l'éblouisse ! Je demande des palais de basalte avec des escaliers de diamant, et à le faire asseoir auprès de moi sur un trône d'or, pour qu'il contemple de plus haut toutes les têtes de mes peuples esclaves prosternés dans la poussière !

LE ROI. — Bien ! bien ! Mais pas si fort, ma princesse, de peur de réveiller ces honnêtes populations.

Il tire de sa poche un bonnet de coton démesuré, se l'enfonce sur le chef et relève ses lunettes bleues. Son visage est effroyable, avec des dents jaunes, des yeux cernés jusqu'aux oreilles, tandis que son collier de barbe rouge, se développant sur les deux côtés, ressemble à deux gros plumets. La mèche de son bonnet de coton flamboie. Il disparaît avec Jeanne.

SCÈNE IX

Aussitôt le Pot-au-feu, dont les anses se transforment en deux ailes, monte dans les airs et, arrivé en haut, il se retourne entièrement Tandis que les flancs du pot-au-feu vont s'élargissant toujours, de manière à couvrir la cité endormie, des légumes lumineux, carottes, navets, poireaux, s'échappent de sa cavité et restent suspendus à la voûte noire comme des constellations.

Dès que l'obscurité est complète, on entend s'élever dans toutes les maisons un ronflement général.

Mais il se fait un bruit sec comme d'un barreau qu'on brise ; puis de la prison sortent deux ombres humaines, frôlant les murs et marchant sur la pointe des pieds. Paul apparaît d'abord, ensuite Dominique avec le tromblon et la redingote à la propriétaire, et portant sous ses bras ses deux bottes pour ne point faire de bruit. Il contemple un instant avec effroi les constellations-légumes.

Le ronflement général repart.

La toile tombe lentement



SEPTIÈME TABLEAU

LES ÉTATS DE PIPEMPOHÉ

Le théâtre représente une vaste salle d'une architecture indo-moresque, ayant dans le fond une galerie (praticable) à doubles arcs correspondants, soutenus par des colonnettes géminées. Il y en a trois, et celui du milieu, faisant porte, s'ouvre sur l'escalier à trois marches par où l'on descend dans la salle.

Le salon a des poutrelles or et bleu, successivement. Les colonnettes sont en ébène avec des incrustations de nacre, et les arcades du côté extérieur de la galerie closes par des stores en petits bambous dorés.

Sur la plinthe qui supporte la galerie, comme sur toutes les murailles, des losanges vermillon et azur alternent dans la couleur noire.

A droite, une grande portière de cachemire. A gauche, sur un trône flanqué de chimères, à fond d'or mat et que surmonte un baldaquin de plumes blanches, Jeanne, en costume royal et éblouissante de pierreries, est assise dans une attitude impérieuse.

Près d'elle, debout, se tient son premier ministre (le Roi des Gnomes). Par derrière, des négresses agitent des éventails en plume de paon ; et devant elle, des nains barbus, habillés de rouge et accroupis sur leurs talons, occupent symétriquement tous les degrés du trône. Les deux derniers, en bas, soufflent à pleine poitrine sur deux cassolettes un peu plus hautes qu'eux.

Au milieu de la scène danse un groupe de bayadères, — tandis qu'au fond, devant chaque arcade et tranchant ainsi sur la couleur dorée des stores, il y a un géant, habillé d'une longue robe noire, et qui reste immobile.

Une musique langoureuse bourdonne. Les tourbillons des parfums montent lentement ; et la lumière du soleil, passant par les intervalles des roseaux, enveloppe tout d'une atmosphère ambrée.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, LE ROI DES GNOMES, *en premier ministre*, LES NAINS,
LES DANSEUSES

LE ROI DES GNOMES, *bas, à l'oreille de Jeanne*. — Es-tu heureuse, maintenant ?

JEANNE, *souriant*. — J'espère l'être bientôt !

Les bayadères, après un de leurs pas et avant d'en recommencer un autre, s'inclinent devant le trône.

LE ROI DES GNOMES. — Oui, c'est cela ! Tous te prennent pour la reine, morte la nuit passée, et l'erreur du peuple va durer. Tu n'as plus qu'à le retenir quand il viendra, mais sans te faire connaître, car n'oublie pas quelles conséquences terribles...

JEANNE. — Je sais ! Merci, bon génie, qui as eu pitié de ma tendresse, et puisque tu es mon premier ministre, ne me quitte plus.

LE ROI DES GNOMES. — Si parfois je m'écarte, ce sifflet d'or m'appellera. *Il lui donne un sifflet d'or, qu'il avait à son cou et qu'elle passe au sien.*

La portière de cachemire faisant face au trône s'entr'ouvre, et il entre un nain d'aspect farouche, avec une aigrette à son turban, de très longues moustaches, et un bâton d'ivoire à la main. Il conduit, marchant au pas et effroyablement armés, une escouade de six géants. Tandis qu'il s'avance jusqu'aux pieds du trône pour se prosterner, les géants s'alignent en haie contre la muraille et y restent immobiles.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE NAIN, *général des géants*, puis UN OFFICIER, puis LE CHANCELIER

LE NAIN, *après sa prosternation, se retourne vers les géants*. — Plus haut, drôles ! plus haut ! Le menton levé ! Qu'est-ce qu'une tenue pareille !...

Tous les géants tremblent d'effroi devant lui.

Place au messager des désirs de la souveraine !

En gardant le dos toujours collé contre la muraille, ils s'écartent de droite et de gauche ; et alors paraît un officier en turban rose, avec des gants de

mousseline claire, une veste bleue et un large sabre suspendu contre sa hanche par un baudrier.

L'OFFICIER, *ayant fait un long salut.* — D'après les ordres de Votre Majesté sublime, nous venons de hacher en petits morceaux les douze misérables qui ne se sont pas prosternés assez vite, hier, quand vous passiez dans le bazar des soieries sur votre éléphant blanc.

JEANNE. — D'après mes ordres... par morceaux... mon éléphant... ?

L'OFFICIER, *souriant.* — Il ne s'agit pas de votre trois fois divin éléphant blanc, Majesté, ce ne sont que des hommes.

JEANNE, *indignée.* — Malheureux !

L'officier la regarde, ébahi.

LE ROI DES GNOMES, *bas.* — Tu te compromets par cette indignation. Pense donc à lui, à ton but, et récompense ce bon serviteur pour son exactitude.

JEANNE. — Jamais je ne pourrai !

LE ROI DES GNOMES. — Il le faut cependant !

JEANNE, *d'une voix hésitante.* — C'est bien, nous sommes contente, va !

L'officier sort. — A part.

Ah ! mon Dieu ! qui m'aurait dit que j'aurais le courage... ?

LE ROI, *à part.* — Allons ! elle commence bien !

Entre le Chancelier, vêtu d'une grande pelisse bordée de fourrures par-dessus sa robe verte, avec un bonnet d'astrakan, un encrier dans sa ceinture noire, et à la main gauche, entre les doigts, plusieurs longues bandes de papier.

LE CHANCELIER. — Je me hasarde sous vos puissants rayons, lumière des étoiles, pour vous faire observer qu'il manque à cette place votre auguste sceau !

JEANNE. — Qu'est-ce ?

LE CHANCELIER. — Votre Majesté, sans doute, se rappelle l'insolence de cet homme qui osa pleurer en sa présence, avant-hier, sous le prétexte qu'il mourait de faim ?

JEANNE. — Je... ne me souviens pas.

LE ROI, *bas.* — Tu te souviens, au contraire.

LE CHANCELIER. — C'est l'ordre pour son exécution immédiate !

JEANNE. — Horreur ! Retirez-moi cela !

LE ROI, *au chancelier.* — Donne, je m'en charge ! Sortez, vous tous !

JEANNE. — Oui, sortez !

Le nain sort, suivi des six géants, dont les têtes touchent aux voussures des

arcades dans la galerie. Les bayadères s'en vont ensuite, et les nains, accroupis sur les marches du trône, sauf un seul qui demeure à demi caché.

LE ROI, *désignant les deux géants du fond près des stores.* — Ceux-là peuvent rester, étant muets.

SCÈNE III

LE ROI DES GNOMES, JEANNE

JEANNE, *descendant du trône.* — Qu'as-tu donc pour exiger cette mort ?

LE ROI. — Moi ? Oh ! pas le moindre motif !

JEANNE. — Eh bien, comme j'ai le droit de pardonner...

LE ROI. — Pardonner ? Mais ils ne croiront jamais que tu sois la reine !

JEANNE. — Pour avoir pleuré ! quel crime ! elle était donc bien cruelle, l'autre !...

LE ROI. — Elle était forte. Imité-la !

JEANNE. — Il m'est impossible, cependant...

LE ROI. — Tu veux donc te perdre, et pour un scrupule indigne de ce pouvoir tant rêvé, quand il te le faudrait plus fort que jamais...

JEANNE. — Que dis-tu ?...

LE ROI. — Car bientôt, tout à l'heure peut-être, tu auras à tirer d'un péril mortel ton frère et ton amant

JEANNE, *après un long silence.* — Et tu crois que ce papier...

LE ROI. — Il ne s'agit que de retourner dans tes mains ton sifflet d'or et d'en appuyer le pommeau sur cette cire rouge.

JEANNE. — Oh ! non ! c'est trop horrible !

LE ROI. — Mais si le peuple se révolte, s'il te chassait ? Je ne peux rien sur les multitudes, moi ! Il est accoutumé chaque jour à des supplices. Tu le prives de sa joie, il va douter de sa reine.

De grands cris s'élèvent au dehors.

L'entends-tu ?

JEANNE, *prêtant l'oreille.* — En effet !

VOIX LOINTAINES. — Vengeance ! La mort ! la mort !

LE ROI DES GNOMES, *d'un des géants près des stores.* — Relève !

Le géant, sans monter sur les marches, allonge le bras et il relève d'un seul coup jusqu'en haut le store de bambous dorés qui ferme l'arcade extérieure

du milieu de la galerie. On aperçoit une ville orientale, minarets, coupoles.

JEANNE *gravit vivement les trois marches et se penche pour voir.* — Quelle foule ! et avec des piques, des haches, des épées ! La voilà qui bat contre les portes du palais !

LE ROI. — Hâte-toi donc, malheureuse ! pour sauver ceux que tu aimes !

JEANNE. — Donne !

Elle repousse le papier.

Non ! non !

LE ROI DES GNOMES. — Garde au moins le pouvoir quelque temps, ne fût-ce qu'un jour, une heure, et que ce supplice montre...

JEANNE, *emportée.* — Eh bien ! qu'il ait lieu quand je n'y serai plus !

LE ROI, *servilement.* — Demain, si tu veux ; tes désirs sont des ordres, Majesté. Voilà.

JEANNE, *apposant vite le cachet.* — Oui, demain !

LE ROI *remet le papier au nain resté près du trône.* — Cours !

Le nain se précipite à droite par la portière, en riant à gorge déployée.

Eh ! eh ! il est d'humeur folâtre, ce bouffon !

JEANNE, *se tordant les mains.* — Miséricorde de Dieu ! si j'avais su tout cela... !

LE ROI DES GNOMES, *à part.* — Nous la tenons ! Elle a été coquette, puis stupide ; elle devient cruelle ! C'est complet !

Cris de joie et applaudissements au dehors.

Ton peuple te remercie, ô reine !

JEANNE. — Mais un grand bruit de pas se rapproche !...

LES VOIX, *de plus près.* — La mort ! la mort !

LE ROI, *tout en remontant jusqu'au fond, au delà des trois marches, contre la grande baie du milieu.* — C'est qu'il vient lui-même jusqu'ici, pour aider à tes bourreaux et jouir de ton aspect trois fois saint. Entrez !

Alors s'avance par la galerie d'abord le nain général, puis derrière lui des nègres portant sur leur épaule le bout d'une énorme chaîne qui attache Paul et Dominique. Un flot de peuple les accompagne.

Tout ce cortège, avec le nain en tête, descend les marches de l'escalier et se déploie au fond contre le petit mur de la galerie, laissant au premier plan Paul et Dominique en haillons, très pâles, les yeux hagards, tandis que le Roi des Gnomes reste sous l'arcade du milieu et que les géants en robe noire, dominant par derrière la multitude, se tiennent toujours immobiles devant les stores dorés.

SCÈNE IV

JEANNE, LE ROI DES GNOMES, PAUL, DOMINIQUE, LE NAIN *général*,
NÈGRES, FOULE, *etc.*

JEANNE, *apercevant Paul*. — Lui !...

Puis elle s'est contenue, et quand il se trouve en face d'elle, au nain. — Enchaînés ! Pourquoi ?

LE NAIN, *général des géants*. — Ils ont franchi les limites de vos États, Majesté !

JEANNE. — Eh bien ?...

LE ROI DES GNOMES, *descendant vers elle par le côté gauche*. — N'est-ce pas le plus grand des crimes, ô lumière des étoiles ?

JEANNE, *comprenant*. — Ah !... en effet... certainement ! Vous avez bien agi, général ! et vous aussi, les noirs !... et vous aussi, mon peuple !... Mais... en raison même de cet excès d'audace, nous désirons interroger les deux coupables, seule !

Au roi des Gnomes.

Sans notre premier ministre !

Il s'incline.

S'il est besoin de vous... (*lui montrant le sifflet*) on vous appellera, vous savez !

Il disparaît brusquement par une trappe, dans le trône.

Comment ? disparu déjà ?... Je ne l'ai pas vu sortir !

A demi-voix.

Ah ! tant mieux, il nous importunerait !...

SCÈNE V

JEANNE, PAUL, DOMINIQUE, *puis* LE ROI DES GNOMES

JEANNE, *après que la foule s'est écoulée*. — Bien que je sois la reine, il me faut subir pourtant les lois de ce pays. C'est en vertu d'elles que mon peuple vous a tout à l'heure arrêtés. J'ai dû, quand il était là, lui donner raison. A présent je vous pardonne, vous êtes libres !

DOMINIQUE, *à part*. — Quelle bonne femme !

JEANNE. — Je veux d'abord vous retirer ces chaînes, sans que personne le

sache toutefois, excepté le premier ministre. — Où est-il ? — Ah ! le sifflet !

Elle siffle. Le Roi des Gnomes, à l'instant, se trouve près d'elle.

DOMINIQUE, *à part*. — D'où sort-il donc, celui-là ? Je n'aime pas ces manières d'entrer ! Quand nos affaires allaient si bien !

PAUL, *considérant le Roi des Gnomes*. — C'est étrange ! Je l'ai déjà vu... mais oui !... Dans ce bal... ou plutôt... ne serait-ce pas l'homme du cabaret ? Il y a là-dessous... quelque piège...

JEANNE, *au Roi des Gnomes*. — Faites tomber leurs chaînes !

Bas.

J'avais besoin du secret... tu m'excuses ?

LE ROI. — Sans doute !

Haut.

Oh ! immédiatement, Majesté !..

Il s'avance gravement vers les deux prisonniers, et sans effort, rien qu'en les touchant, il brise leur chaîne, anneau par anneau, avec ses doigts. Les tronçons tombent sur le sol, avec un grand bruit de fer.

DOMINIQUE. — Tudieu ! quel poignet !

PAUL. — C'est lui !

Il se penche pour l'examiner ; le Roi des Gnomes a disparu.

JEANNE, *à part*. — Aussi discret que dévoué, ce bon génie !

Haut à Paul.

Mais qui vous gêne encore ? Cependant, voyez vos mains, elles sont déliées ; toutes ces portes, elles sont ouvertes. N'avez-vous rien à nous dire ?..

PAUL, *froidement*. — Des remerciements, il est vrai !

JEANNE, *piquée*. — Ah !... c'est tout ?..

PAUL, *lentement*. — Que demandez-vous de plus ? Sais-je d'ailleurs quel motif... ?

DOMINIQUE, *à part*. — L'imprudent !

Haut.

Ah ! Majesté, reine, déesse, reflet de la lune, nos cœurs débordent de reconnaissance !..

JEANNE. — Bien ! — Plutôt que de continuer vos courses périlleuses, il serait meilleur pour vous de rester dans ce royaume.

DOMINIQUE. — Certainement ; moi, j'accepte !

JEANNE, *à part*. — Il ne répond pas !..

Haut.

Je dis dans cette ville, à ma cour, où je vous offrirais quelque fonction.

PAUL, *brèvement*. — Je refuse !

JEANNE. — Même celle de premier ministre.

PAUL. — Oui !

JEANNE, *à part*. — Que veut-il donc ?...

Elle étend son bras vers l'arcade du milieu ouverte.

Regarde ! Voici la capitale de mes États, ma grande ville de Pipempohé, elle a vingt-quatre lieues de tour, trois millions d'habitants, six fleuves qui la traversent, des palais d'or, des maisons d'argent, et des bazars tellement interminables qu'il faut un guide pour vous conduire dans la forêt de leurs piliers de cèdre. Je te la donne.

PAUL. — Je n'en ai pas besoin !

JEANNE. — Ah ! quel orgueil !

Au géant qui est au fond, à droite.

Relève !

Le géant relève, comme a fait l'autre, le store de bambous dorés. On aperçoit un golfe semé de navires, une forêt plus loin.

Et tu auras mon port, mes marins, mes vaisseaux, toute la mer, avec les îles et les contrées que l'on découvrira.

PAUL. — A quoi bon ?

JEANNE. — Tu accepteras ceci, j'espère !

Au second géant

Relève !

Le géant relève le store de gauche et l'on aperçoit, entre des rochers noirs et d'aspect horrible, un grand bloc éclatant de blancheur.

Cette montagne est toute en diamant. Les magiciens qui sont à mon service la couperont, et je te fournirai des éléphants pour en emporter les morceaux.

PAUL. — C'est un bagage trop lourd, Majesté !

JEANNE. — Est-ce mon trône que tu désires ?... Je puis t'y faire asseoir près de moi !...

Avec tendresse.

et même en descendre, pour que tu y restes seul ?

PAUL. — Ma place est plus loin ; j'ai une tâche à exécuter.

JEANNE. — Ah ! Et si je t'en empêche ?

PAUL. — Elle se trouve au-dessus de tous les pouvoirs !

JEANNE. — Mais si je te retenais ?

PAUL. — J'aurais encore la liberté de vous haïr !

JEANNE. — Me haïr ! — Et tu refuses mon trône ? Qu'est-elle donc, cette mission si extraordinaire ?...

PAUL. — Personne, je vous le dis, n'en doit rien savoir.

JEANNE. — Mais moi ?

PAUL. — Vous surtout !..

JEANNE. — Quelle audace !

DOMINIQUE, *bas*. — Monsieur ! Monsieur ! pas de folies ! D'un mot elle peut faire sauter nos têtes comme deux volants ; si vous ne voulez pas, refusez avec politesse ! du calme ! de l'astuce !

PAUL. — Eh ! je ne crains rien ! A mesure que je me rapproche du but, il se fait des lumières dans mon esprit. Et vous, qui m'apparaissez maintenant sous la figure d'une reine au milieu d'épouvantes et de somptuosités, vous n'êtes rien autre chose que cette même femme qui a déjà voulu m'arrêter par d'absurdes élégances, et qui plus tard a tâché de me séduire avec les charmes d'un bonheur vulgaire. Ah ! je vous connais.

JEANNE, *à part*. — Malheureuse ! à moitié seulement, et pour m'exécrer davantage.

PAUL. — Car vous n'êtes, avouez-le donc ! que l'instrument des génies funestes ! Mais je ne succomberai pas plus sous votre puissance que je n'ai été vaincu par les autres tentations ! Accumulez les obstacles ! Ma volonté est plus solide que vos citadelles et plus fière que vos armées.

JEANNE. — Insensé !

Appelant.

Les nègres ! les nègres !

Arrivent quatre nègres avec des poignards. — Aux deux premiers.

Approchez, vous deux !... Tirez vos poignards.

Ils marchent sur Paul et Dominique en levant leurs longs coutelas. Paul reste impassible ; Dominique est presque évanoui de terreur. — Froidement.

Tuez-vous !

Les deux nègres tremblent et hésitent.

Avez-vous entendu ?

Ils se percent de leurs poignards et tombent morts. Aux deux autres.

Emportez cela !

Les deux nègres survivants emportent les deux cadavres. A Paul

Doutes-tu encore de ma puissance ?

DOMINIQUE, *à genoux, les mains jointes.* — Non ! non ! Moi, d'ailleurs, je n'ai rien dit !

JEANNE. — Penses-tu qu'avec un peuple pareil je manque de moyens pour te contraindre ? J'ai ma tour de fer, bâtie sur un roc d'airain, dans un lac de soufre ; et au-dessus d'elle, pour empêcher de fuir par les airs, il y a continuellement quatre griffons tenant des nuages dans leur gueule et qui tourbillonnent en regardant sous eux. J'ai au fond d'un puits de marbre, après des centaines d'escaliers, un cachot plus étroit qu'un cercueil, dont les pierres vous dévorent, et où les captifs ne peuvent pas mourir ! Mais je te ferais, s'il me plaisait, écraser sous mes chariots, brûler dans mes fours à porcelaine, dévorer par mes tigres, ou boire d'un tel poison qu'immédiatement tu disparaîtrais et qu'il ne resterait de toi, sur la terre, pas plus que d'une goutte d'eau évaporée ! Eh bien... va-t'en !... tu es libre.

PAUL, *croisant les bras.* — De quelle façon ?

JEANNE. — Tu peux sortir de mon royaume.

Paul fait un geste de doute.

Oui, sans que personne t'en empêche.

PAUL. — Qui me l'affirme ?

JEANNE *déchire son écharpe au-dessus de la frange, et y imprime son cachet.* — Mon nom sur cette bribe de satin suffira pour vous mener jusqu'aux frontières... et peut-être, un jour, si tu la conserves, tu t'accuseras d'avoir répondu par des outrages aux offres les plus magnifiques et les plus tendres que jamais un homme ait reçues d'une reine !

A Dominique, lui tendant le sauf-conduit.

Tiens, prends !

Avec un geste d'autorité.

Sortez !

Ils s'en vont par la galerie. Jeanne les suit du regard pendant longtemps.

SCÈNE VI

JEANNE, *seule.*

Que lui ai-je donc fait, pour qu'il me fuie toujours ? Il m'a été impossible de l'éblouir avec mon pouvoir, et ma générosité ne l'a pas ému !

Elle marche lentement en regardant les murs.

Qu'ai-je besoin de tout cela maintenant, puisqu'il le refuse !... Je vais abandonner ce royaume... et le suivre... partout... de loin...

Elle s'affaisse sur les degrés du trône.

Ah ! j'avais plus de bonheur autrefois, quand je n'étais qu'une laitière. Un jour... je me rappelle... je suis venue dans sa mansarde, il me vanta ma jolie figure... mes mains qu'il a presque portées à ses lèvres... Et aujourd'hui, non seulement il ne me reconnaît plus, mais il me hait. Par quelle fatalité ? Et pourquoi se trompe-t-il sur ces bons génies, quand ils ne travaillent au contraire qu'à notre félicité commune.

Des éclats de rire stridents éclatent au dehors, à gauche, derrière le trône. —

Ah ! ce sont mes petits bouffons, dans la salle à côté, qui s'amusent !

Un bruit de voix joyeuses s'élève.

Quelle gaieté !

SCÈNE VII

JEANNE, LE ROI DES GNOMES, *entrant de côté, dans son costume de gnome.*

JEANNE, *à sa vue, pousse un cri d'effroi.* — Qu'est-ce donc ?

LE ROI. — Rien ! Nous nous amusons beaucoup ! tu l'as dit !

JEANNE. — Ces voix tout à l'heure, cette apparence... que signifie... ?

LE ROI. — Ceux qui rient là, à côté, ce sont les génies acharnés à ta perte, comme à celle de ton amant. Moi qui t'ai conduite partout, conseillée et fait semblant de te servir, je suis leur maître, le Roi des Gnomes.

JEANNE, *atterrée.* — Le Roi des Gnomes !... des Gnomes !...

LE ROI. — En vertu de ma volonté, jamais il ne t'aimera, et, à peine arrivé sur nos terres, il est perdu.

JEANNE. — Impossible ! Je cours après...

LE ROI. — Il est trop tard ! et quand même il reviendrait, je suis sûr de sa défaite.

JEANNE, *avec impatience.* — Non ! non ! non ! Je vais donner des ordres.

LE ROI. — Oh ! tant qu'il te plaira !

JEANNE. — Tu vas t'y opposer, n'est-ce pas ?

LE ROI. — Au contraire ! Tu seras obéie ponctuellement. Essaie.

Le Roi des Gnomes sort en riant ; et les rires, dans la coulisse, redoublent.

SCÈNE VIII

JEANNE, *seule.*

Que me veulent-ils donc contre lui ? et dans quel but ? Qu'importe ! un péril le menace. Il y tombe, peut-être ? Il est perdu. Ah ! qu'il revienne ! Que faire ensuite ? Je n'en sais rien. Nous fuirons.

Appelant.

Général !

Le nain, général des géants, paraît.

Oh ! non, pas lui ! C'est un des leurs ! D'autres ! le chef de ma garde, le chancelier, des soldats, quelqu'un ! Venez donc ! venez donc !

SCÈNE XI

JEANNE, UN OFFICIER *avec des soldats*, LE CHANCELIER.

JEANNE, *à l'officier.* — Ces deux étrangers partis tout à l'heure, cours après ! Malgré notre sauf-conduit royal, quoi qu'ils fassent, tu m'entends, je les veux ! ramène-les ! Tu m'en réponds sur ta tête !... Plus vite.

L'officier et les soldats sortent par la droite. — Au chancelier.

Pourquoi donc t'ai-je appelé, toi ?... Ah ! tu dois avoir encore entre tes mains l'ordre de supplice de cet homme... tu sais... qui a pleuré l'autre jour.

LE CHANCELIER, *avec une grande révérence, le lui montrant.* — Le voici, gracieuse Majesté.

JEANNE. — Donne !

Elle le déchire en morceaux.

Je lui fais grâce !...

Le chancelier la regarde, stupéfait.

Oui ! entièrement grâce !... Va le délivrer toi-même, et tu auras soin qu'on lui porte, pour qu'il n'ait plus faim à l'avenir, trois tonnes d'argent et la charge en blé de quatre dromadaires.

Fausse sortie du chancelier.

Écoute donc ! Il doit y avoir beaucoup d'esclaves dans mes jardins ? Qu'on brise leurs chaînes et qu'on les renvoie, sur des vaisseaux, dans leur patrie !

Ensuite, tu prendras aux magasins du palais tous les vêtements qui s'y trouvent : les dolmans de fourrures, les vestes en brocart d'or, les robes tissées de perles, et tu les distribueras aux habitants de ma ville, en commençant par les plus pauvres !... Reviens ! Je n'ai pas fini ! On tirera des arsenaux toutes les armes, et l'on en fera sur les places de grands bûchers qui réjouiront les veuves ! Comme j'ai trop de parfums, qu'on les jette par les fenêtres pour laver les rues ! J'ordonne qu'il n'existe rien des commandements portés jusqu'à ce jour en mon nom ! Je veux qu'il n'y ait plus dans mon royaume une seule douleur, mais un même sourire de joie sur la face de tout mon peuple ! Rien, maintenant, que des larmes d'allégresse et des bénédictions pour moi !

Paul et Dominique rentrent à droite, par la portière, avec l'officier et les soldats.

Ah !

A l'officier

C'est bien ! Laissez-nous !

SCÈNE X

JEANNE, PAUL, DOMINIQUE

PAUL, *ironiquement*. — Je me doutais de cette clémence, ô Reine !

JEANNE. — Malheureux qui me calomnies encore ! Écoute, il y va de ton salut.

DOMINIQUE. — Peut-être du mien ! Miséricorde !

JEANNE. — De ta vie !

PAUL. — Que vous importe ?

Un long silence.

JEANNE. — C'est à moi que tu le demandes, toi !... toi, Paul de Damvilliers !

PAUL. — Qui vous a dit mon nom ?

JEANNE, *fièrement*. — Eh ! que t'importe à ton tour ?

Silence.

PAUL. — Ah ! je comprends. En effet, vous avez pour vous la science des Gnomes ; moi, j'ai la protection des Fées. Je vous défie.

JEANNE. — Ah ! oui, insulte-moi, méprise-moi, exècre-moi bien ! Mais au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré, par les âmes de ceux qui te sont les plus chers, par pitié pour toi-même, je t'en supplie, reste, reste ici !

PAUL. — Je partirai, cependant !

JEANNE. — Pourquoi donc t'obstines-tu à ne jamais me croire ?

PAUL. — C'est que vous m'avez déjà trompé sous tant de formes ! Tout à l'heure encore, vous m'accablerez d'offres et de protestations, et puis à propos de rien, subitement, voilà que vous reprenez avec violence cette liberté que vous aviez eu tant de mal à fournir !

JEANNE. — Mais tu ne sais pas que tu te précipites à une mort certaine, puisque je ne le savais pas moi-même ! Jusqu'à présent, j'étais la victime d'esprits infernaux dont je ne soupçonnais pas les desseins.

PAUL. — Ah ! c'est un autre artifice maintenant ?

JEANNE. — Non, je te jure. Ne t'en va pas !

PAUL. — Eh ! tous les hasards sont moins périlleux que vos serments.

JEANNE. — Regarde-moi donc. Est-ce que j'ai l'air de mentir ?

PAUL. — Un nouveau piège ! Car, plus je vous considère, et plus votre visage, évoquant pour moi des souvenirs lointains, m'en représente un autre... celui d'une jeune fille.

JEANNE. — Achève !

PAUL. — Elle valait mieux que toutes les reines ; et j'aurais bien fait peut-être de retourner en arrière dans ma vie, plutôt que de toujours poursuivre en avant !

JEANNE. — Grandeur de Dieu ! quelle punition !

PAUL. — Rien qu'une justice !

JEANNE. — Mais c'est affreux ! Tu ne me reconnais donc pas, quand tu sauras... quand je te dis... !

LE ROI DES GNOMES, *apparaissant tout à coup*. — Prends garde !

PAUL, *à part*. — Encore lui !

JEANNE. — Je ne t'ai pas appelé, toi ?

LE ROI DES GNOMES, *avec un grand salut*. — Raison de plus pour venir, ô Reine !

JEANNE. — Va-t'en, va-t'en ! Je le sauverai seule !

LE ROI DES GNOMES. — Mais tu vois bien que le misérable lui-même ne veut pas de ton secours.

JEANNE, *à Paul, qui est déjà remonté au milieu de la scène*. — Grâce ! Reviens !

PAUL. — Jamais !

Il entraîne Dominique immobile de terreur, et s'en va par le fond.

JEANNE. — Au nom du souvenir dont tu parlais tout à l'heure ! Dussé-je pour te convaincre donner ma vie !...

PAUL. — Je n'en ai que faire, de vos dons !

JEANNE. — Écoute, je suis...

Paul et Dominique ont disparu. Le Roi des Gnomes étend sa main sur Jeanne qui balbutie d'une voix mourante :

Jeanne la laitière !

Elle tombe comme foudroyée sous la main du Roi des Gnomes... Alors, toutes les marches du trône s'entr'ouvrent ; et les Nains, avec les têtes de Gnomes qu'ils avaient au premier tableau, s'élancent autour d'elle, dansant et chantant.

Elle est morte, elle est morte ! personne désormais ne nous contrariera. Enfin ! nous triomphons ! Haha ! haha ! haha !

LA REINE DES FÉES *apparaît debout sur le trône.* — Non, elle n'est pas morte ! *Elle descend gravement les marches du trône et étend son manteau sur Jeanne pour la défendre.*

Son abnégation l'a sauvée !

Les Gnomes, reculant, font un cercle au milieu duquel se trouvent Jeanne et a Reine des Fées.



HUITIÈME TABLEAU

LA FORÊT PÉRILLEUSE

SCÈNE PREMIÈRE

DOMINIQUE, *seul.*

Il arrive par la droite, à petits pas, en regardant de tous les côtés.

Perdu pour avoir quitté mon maître une minute ! Où est-il donc ?

Il crie.

Monsieur ! Monsieur !... Absent ! Eh ! c'est sa faute... Quelle diable d'idée a-t-il avec ses gnomes et son château des Cœurs ! Cherchons-le cependant ! Monsieur !... Ah bien oui ! cours après. Mais des yeux brillent dans les feuilles... Eh ! non ! c'est le soleil sur la mousse ! Il y a de ces effets-là dans les bois ! Continuons !... On marche ! Un oiseau qui s'envole ? Suis-je bête ! Il n'en faudrait pas moins sortir d'ici ! Essayons !

Une branche le cingle.

Ah !

Il se détourne.

Personne. Dieu soit loué ! Scélérates d'épines, va ! Gueuses de branches ! Plus j'avance, plus je m'empêtre !

Les arbres le frappent avec leurs branches.

Mais... Mais... J'ai toute la forêt sur les épaules ! Aïe ! N'importe ! Je passerai... Quand je vous dis que je passerai !

Il empoigne vigoureusement un arbre de chaque main, et il les écarte d'un seul mouvement. Aussitôt toute la forêt se divise devant lui, comme une toile que l'on déchire, et forme une belle allée de verdure, avec deux rangs d'arbres symétriques.

Au fond, et détaché en noir sur le ciel rose que fait le soleil couchant, se dresse le Château des Cœurs, tel qu'il a été vu dans la mansarde ; ses trois tourelles sont reliées par des courtines percées de petites ouvertures d'où s'échappe une lumière rouge.

Dominique reste longtemps immobile et muet de surprise.

Un château ! Le Château des Cœurs ! C'est donc vrai ! Le voilà exactement comme d'après ses paroles. Eh non ! je rêve ! Impossible.

Il se palpe.

Cependant... je ne dors pas !... Ce toit noir, ces lumières rouges, on dirait un monstre qui vous regarde. Voyons ! voyons ! calmons-nous ! Pas de raison d'avoir peur ! au contraire, c'est une fière chance ! Je l'ai découvert le premier tout de même ! Quelle joie ce sera pour Monsieur !

Mais... puisque je suis le premier ici... c'est à moi que revient la gloire ! Et pourquoi pas ?

Il est pris d'un rire frénétique.

La récompense, la dame, la belle femme ! La maison paraît seigneuriale, et les terres à l'entour vous composent un domaine... la forêt en dépend sans doute ? Comme je vais la couper rasibus ! C'est par là que je commence ! Quel abattis feront mes gens ! car j'ai des gens !

Il se promène de droite et de gauche, enthousiasmé.

Je ne suis plus domestique ! Allons donc ! Ah ! mais oui ! une valetaille de Sardanapale ! une livrée rouge et or, avec des bas tirés, sapristi ! des plumets au chapeau, des boutons larges comme des assiettes, et dans le vestibule, au bas de l'escalier, toutes sortes de jeux de cartes et de dominos ; c'est grand genre !... et s'ils ne charrient pas droit...

Il fait le geste de donner des coups de pied.

Eh bien ! pas de bourgeois ? Ma foi, tant pis ! J'ai fait tout ce que j'ai pu !... Cependant, une dernière complaisance.

Il crie, mais très faiblement.

Monsieur ! Monsieur !... Il ne pourra pas dire que je ne l'ai pas appelé !... Je suis quitte !... car enfin... puisqu'il se cache... Je voudrais même qu'il y eût ici des témoins pour affirmer que je l'ai bien appelé.

Tous les arbres du côté où il a crié à voix basse s'inclinent, tandis que ceux de l'autre côté secouent leur feuillage en signe de dénégation.

Ah ! voilà qui est drôle ! Ils remuent, sans qu'il y ait du vent, d'eux-mêmes, comme des personnes ! Vous ne me comprenez pas, cependant !

Tous les arbres des deux côtés s'inclinent à la fois, en manière d'assentiment.

Horreur ! Ma moelle se glace dans mes os, je deviens fou ! Si j'allais mou-

rir ! Il y a des choses au-dessus de notre intelligence, décidément, et j'avais bien tort de nier !...

Il s'assoit par terre, près de défaillir.

Je voudrais que Monsieur fût arrivé maintenant. Attendons-le ! Ce n'était pas très délicat, ce que j'allais faire ! lui dérober sa gloire, pauvre garçon ! après tant de travers ! Il est vrai que je les ai subis comme lui ! Jusqu'à présent je m'en suis tiré. Pourquoi la suite serait-elle pire ? Tout à l'heure, c'est un petit étourdissement que j'ai eu, rien de plus !

Il regarde le château.

Et ce château-là ressemble à bien d'autres châteaux, parbleu ! seulement un peu rébarbatif de loin, mais d'un chic !... Il n'est pas désert, toujours. On s'y remue. La fumée des cuisines m'arrive ; j'entends de grands bruits de vaisselle. Sans doute, on attend le maître ? Mais c'est moi, le maître !

Il regarde les arbres avec indécision.

Non, immobiles. Du courage, Dominique ! en avant ! on n'a rien sans toupet !

Il s'élance, mais ses jambes se trouvent vivement prises dans l'écorce qui monte le long de son corps.

Ah ! Ah !

Parvenue à la hauteur des bras, l'écorce se déploie en branches chargées de feuilles, la tête reste intacte.

Mon maître ! à moi ! mon bon maître, je...

Il est complètement métamorphosé en arbre

SCÈNE II

DOMINIQUE, LES ARBRES

TOUS LES ARBRES *à la fois*. — Il est pris !... Encore un ! encore un !...

DOMINIQUE, *changé en prunier*. — Au secours ! à mon secours !

LES ARBRES. — Impossible.

DOMINIQUE. — Qui a parlé ?

LES ARBRES. — Un chêne, — un orme, — un tilleul, — un sapin, — des ébéniers.

DOMINIQUE. — Quelle plaisanterie !...

UN CHÊNE. — Tu parles bien toi-même ! Nous étions tous des hommes autrefois !

LES ARBRES. — Tous ! Tous !

UN TILLEUL. — Nous avons subi ton aventure. Notre seule distraction est de causer entre nous. Mais quand arrive quelqu'un d'un ordre supérieur, nous devenons muets comme les arbres ordinaires.

DOMINIQUE. — Qu'est-ce qui me parle à présent ?

UN TILLEUL. — Un tilleul !

DOMINIQUE. — Et moi, que suis-je donc ?

LE TILLEUL. — Tu te trouves trop loin... Nous t'apercevons confusément...

DOMINIQUE. — Je me sens... stupide... Je ne serais pas surpris d'être un prunier.

LES ARBRES. — Oui, en effet... un prunier.

DOMINIQUE. — Et dire que me voilà tout seul, à l'écart... comme un proscrit, sans pouvoir seulement vous donner une poignée de branche...

UN ORME. — Imite-nous ! Résigne-toi !

DOMINIQUE. — Mais je vais m'ennuyer à périr, moi qui venais pour épouser. Au printemps, quand j'aurai des nids, ça me mettra dans une position affreuse. Ce sera un nid de Tantale ! Vous n'auriez pas quelque plante grimpante qui pourrait venir jusqu'à moi ?

LES ARBRES. — Non !

DOMINIQUE. — Pas un petit liseron ? pas une vigne ? une vigne folle ? Ça ferait mon affaire. Voyons ! Je vous la rendrai.

LES ARBRES. — Prunier, vous êtes obscène ! Silence ! Ah ! voilà la brise, heureusement, qui va chanter dans nos feuilles !

CHŒUR DES BRISES DANS LES ARBRES.

Réveillez-vous, arbres des bois ;
Tressaillez toutes à la fois,
Forêts profondes,
Et, loin des rayons embrasés,
A la fraîcheur de nos baisers
Mêlez vos ondes.

Aimez-vous,
Chantez tous,
Pins et houx,
Fougères !

Nous passons,
 Nous glissons,
 Nous valsons
 Légères !

Oh ! comme avec un bruit joyeux
 Nos ailes battent sous les cieux
 Grandes ouvertes !
 Oh ! le délire et la douceur
 De se rouler dans l'épaisseur
 Des feuilles vertes !

.....

Quels doux sons
 Les chansons
 Des pinsons,
 Des merles !
 Bois bénis,
 Tous vos nids
 Sont garnis
 De perles !

Quand nous aurons, quelques instants,
 Joué sous les berceaux flottants
 De vos ramures,
 Nous reviendrons dans les cités
 Mêler un peu de nos gaîtés
 A leurs murmures.

Ouvrez-vous
 Devant nous
 Pins et houx,
 Fougères !
 Nous passons,
 Nous glissons,
 Nous valsons,
 Légères !

A la fin, les arbres baissent de plus en plus la voix, et, se penchant les uns vers les autres, s'avertissent.

Un homme ! Un homme ! Un homme !

DOMINIQUE. — C'est mon maître, mes amis, c'est mon...

Paul paraît par la gauche.

SCÈNE III

LES ARBRES, DOMINIQUE, PAUL

PAUL, *accablé*. — Je ne le trouverai donc jamais, cet infernal Château des Gnomes ! et Dominique disparu ! On n'est pas idiot comme ce garçon ! J'ai beau lui prescrire de ne pas me quitter d'une semelle, depuis plus de deux heures il faut que je perde mon temps...

Il est arrivé au milieu de l'allée, et s'arrête stupéfait.

Ah ! Enfin !...

Dominique secoue ses branches, pour attirer l'attention de son maître

Me voilà donc au terme de toutes mes recherches et de toutes mes fatigues ! Merci, bonne Fée, d'avoir soutenu mon cœur à travers les périls où tant d'autres avant moi se sont perdus !

Un éclat de rire part de l'intérieur du château.

On dirait un éclat de rire venant du château... Cependant toutes ses fenêtres sont fermées... Qu'est-ce encore ? Allons ! c'est bien la peine d'être arrivé jusqu'ici pour m'effrayer, comme une femme, du cri de quelque oiseau ou d'une bête fauve ?... Mais où est donc Dominique ?

Dominique s'agite.

J'ai fait plus que mon devoir en le cherchant derrière tous les arbres de cette forêt... M'a-t-il assez ennuyé, du reste, pendant le voyage ! et je suis bon de tant l'aimer, vraiment ! Il sera tombé sans doute dans quelque embûche, où, malgré mes recommandations, sa curiosité ou sa sottise l'aura conduit.

Dominique s'agite de plus en plus.

En avant ! Dans une entreprise pareille, l'existence d'un seul homme n'est rien, puisqu'il s'agit de tous les autres.

Alors retentit un immense éclat de rire, un bruit de foule. Toutes les fenêtres et toutes les portes du château s'ouvrent avec violence. Il y a douze fenêtres ; à chacune d'elles paraît un Gnome. Sur le balcon du milieu se tient le Roi avec une couronne en tête et le sceptre à la main. De chaque porte s'élance un Gnome (garde du corps ou laquais), riant, criant, sautant autour de Paul, à quelque distance. Tous les arbres s'inclinent avec un grand frémissement. Paul, ébloui, reste debout en face du château.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI DES GNOMES

LE ROI DES GNOMES, *à son balcon, d'une voix haute et ironique.* — Ah ! maître sensible ! Ah ! cœur exempt de souillures ! Toi qui abandonnes ton serviteur et qui te crois appelé à sauver le genre humain, tu as failli deux fois en deux minutes, par égoïsme et par orgueil ! Tu es à nous, maintenant.

PAUL, *dédaigneusement.* — Moi ?

LE ROI DES GNOMES. — Contemple cet arbre, c'est ton domestique lui-même.

PAUL. — Grands dieux !

LE ROI DES GNOMES. — Sous l'écorce où le voilà caché, il conserve le sentiment et la mémoire. Tu vas être comme lui.

PAUL, *d'un ton terrible, aux Gnomes qui se sont resserrés autour de lui.* — Pas encore, tant que cette épée...

LE ROI DES GNOMES. — Tire-la donc !

Paul, déjà la main sur la garde de son épée, est paralysé tout à coup. Ses bras et ses jambes conservent l'attitude qu'il avait prise dans ce mouvement.

Il devient rigide et blanc comme une statue, pendant que le Roi, du haut de son balcon, prend son sceptre d'or. La bague reluit à sa main de marbre.

LE ROI DES GNOMES. — Nous t'avons fait des épaules assez solides pour porter les destinées du monde. Qu'en dis-tu ? Garde comme un remords le souvenir du passé. Demeure perpétuellement dans l'impuissance de ta menace. Tes yeux sans prunelles auront le don de nous voir et tes oreilles celui de nous entendre, quand tu seras transporté dans la salle de nos festins ; car sous ton apparence insensible tu vivras, pour souffrir ton supplice éternel.

Tous les Gnomes, se prenant par la main avec des éclats de rire et aux sons d'une musique infernale, font une grande ronde autour de la statue immobile.

NEUVIÈME TABLEAU

LE GRAND BANQUET

Une salle à manger monumentale. Des lampes brillent, tenues à de très longues cordes, comme dans les églises. Sur les deux côtés, de distance en distance, il y a des colonnes de fer à chapiteau corinthien reliées entre elles par de grosses chaînes où sont suspendus des cœurs tout rouges. Au fond et occupant la largeur entière de la scène, un escalier à marches noires monte vers une galerie où se répète le même alignement de colonnes ; mais celles-là sans chaînes ni cœurs, avec des palmettes d'améthyste dans leurs chapiteaux et laissant voir la nuit par les intervalles de l'une à l'autre. Au milieu, à une table couverte de vaiselle d'or, et dont la nappe est de pourpre à franges d'or, siègent douze Gnomes de premier rang, six d'un côté, six de l'autre, tous portant au front des couronnes d'or. Le Roi, sur un trône plus élevé et faisant face au spectateur, est au haut bout de la table avec une couronne plus haute et ornée tout autour de petits cœurs en diamants. — Sur le premier plan, à gauche, Paul, changé en statue de marbre blanc et dans le costume qu'il portait à l'avant-dernier tableau, garde son attitude immobile.

CHŒUR DES GNOMES *célébrant leur victoire.*

Pendant qu'ils chantent, les marmitons circulent dans la galerie du fond pour apporter les plats et descendent quelques marches de l'escalier où les valets servant les Gnomes viennent prendre les plats pour les poser sur la table. En passant devant la statue, chaque valet lui fait une salutation ironique.

SCÈNE PREMIÈRE

LES GNOMES, LE ROI DES GNOMES, PAUL, *en statue.*

PREMIER GNOME *à la droite du Roi, regardant la statue.* — Eh bien, héroïque nigaud, comment trouves-tu ta position ?

DEUXIÈME GNOME. — Te voilà maintenant au-dessus de nous.

TROISIÈME GNOME. — Et méprisant toujours les petits gnomes.

TOUS, *riant à la fois*. — Ha ! ha ! ha ! ha !

QUATRIÈME GNOME. — Tu voulais changer le monde, toi !

CINQUIÈME GNOME. — Change donc d'attitude.

TOUS, *riant à la fois*. — Ha ! ha ! ha ! ha !

SIXIÈME GNOME. — Insulte-nous, pour te venger.

SEPTIÈME GNOME. — Pour nous faire rire.

TOUS, *riant à la fois*. — Ha ! ha ! ha ! ha !

LE ROI DES GNOMES. — Bien ! amusez-vous, Gnomes, mes sujets. Fêtons royalement notre victoire sur les hommes. Leurs cœurs à présent nous appartiennent, et il n'est pas besoin de ménager la marchandise. Les caveaux, les murailles, notre palais, tout en regorge. Contemplez ! Et chaque partie du monde nous en procure : il y en a de Tombouctou et il y en a de Paris. Des cœurs de nègres et des cœurs de duchesses ! les uns qui ont palpité pour de l'opium sous la grande muraille en Chine, et d'autres un peu rancis déjà par trop de séjour au fond d'un comptoir, dans Londres !

Une longue branche d'arbre paraît à droite et s'étend contre la statue.

LES SIX GNOMES, *en face, à gauche*. — Tiens ! regardez donc !

LE ROI. — Eh ! c'est cet imbécile changé en prunier contre le mur du château.

Une seconde branche paraît.

UN GNOME. — Mais voilà deux branches ; elles l'entourent, elles vont l'embrasser.

LE ROI. — Du sentiment ! Ça m'ennuie. Coupez-les !

Un valet, avec un couteau, abat d'un seul coup deux branches d'arbre. On entend deux cris terribles. Les rameaux saignent contre le piédestal.

UN GNOME. — Délicat comme une sensitive. Pour un prunier, c'est comique !

TOUS LES GNOMES, *riant*. — Ha ! ha ! ha ! ha !

PREMIER GNOME, *regardant la statue*. — Il ne s'en émeut pas, le misérable !

DEUXIÈME GNOME. — Défends-le donc ! Anime-toi !

TROISIÈME GNOME. — Veux-tu prendre, avec nous, ta petite portion de cœurs ?

QUATRIÈME GNOME. — Faut-il qu'on t'en serve ?

CINQUIÈME GNOME. — J'ai envie de t'en barbouiller le visage !

SIXIÈME GNOME. — Moi, de te les faire manger tous !

LE ROI. — Tiens, bois leur sang !

Il lui jette le contenu de la coupe. Le liquide rouge l'éclabousse, et reste figé çà et là par plaques inégales sur sa face et ses vêtements.

SEPTIÈME GNOME. — Réponds-nous donc, lâche !

HUITIÈME GNOME. — Entends-tu, nous bafouons ta sottise, tes illusions, ton courage !

NEUVIÈME GNOME. — Et ce cœur immaculé, où est-il ?

DIXIÈME GNOME. — Tu en as rencontré de jolis, cependant.

ONZIÈME GNOME. — Et qui t'aimaient.

DOUZIÈME GNOME. — Depuis des reines jusqu'à des femmes de banquier.

PAUL, *toujours immobile, répète trois fois lentement.* — Jeanne ! Jeanne ! Jeanne !

Tous les Gnomes épouvantés se lèvent sur leurs sièges.

LE ROI. — Ah ! malédiction !

A ce moment, Jeanne, en laitière, se trouve debout sur le piédestal, dans les bras de Paul et l'étreignant étroitement.

LES GNOMES. — Regardez ! regardez !

LE ROI. — A moi, mes valets, mes soldats, mes bourreaux ! tout le monde ! à moi, au secours !

Une foule de Gnomes apparaît de tous côtés, se précipitant dans la salle. La statue, peu à peu, a changé de couleur, et le piédestal s'est abaissé, si bien que le groupe est maintenant au niveau du plancher.

PAUL, *tenant Jeanne sur son bras gauche, tire son épée.* — Vous êtes vaincus, misérables !

Un large éclair sillonne le ciel au fond ; et dans un éclat de tonnerre, avec un cri immense de la foule, la table et les Gnomes, tout s'abîme sous le sol et disparaît. Les lampes s'éteignent. Les cœurs suspendus se mettent à flamboyer, les colonnes du fond s'écroulent à demi, et l'escalier ne fait plus qu'un monceau de ruines.

SCÈNE II

PAUL, JEANNE

PAUL. — C'est toi ? c'est bien toi ? M'as-tu pardonné ?

JEANNE. — Monsieur Paul...

PAUL. — Oh ! plus de ces mots-là ! Lève la tête ! toi qui as secouru ma

détresse autrefois et qui maintenant me délivres, chère providence de ma vie, pauvre amour méconnu ! Et j'ai pu en chercher d'autres ! Ah ! comme j'étais ingrat pour le passé, aveugle pour l'avenir ! Je me suis laissé prendre, tout le long de ma route, par des illusions funestes, d'autant plus irrésistibles que je retrouvais dans chacun de ces monstres survenant pour me perdre quelque chose de toi, ton image. — Et tu étais, au contraire, si loin !

JEANNE. — Oh ! pas si loin !

PAUL. — Comment ?

JEANNE. — Moi aussi, j'étais aveugle !

PAUL. — Que veux-tu dire ?

JEANNE. — Vous rappelez-vous cette coquette Parisienne qui vous étourdissait avec son embarras de bagages et de sottises ?

PAUL, *riant*. — Oui ! oui !

JEANNE, *naïvement*. — C'était moi !

PAUL. — Mais...

JEANNE. — Vous rappelez-vous cette lourde petite bourgeoise, dans cette contrée hideuse ?

PAUL. — Ah ! ne me parle pas de cette imbécile !

JEANNE, *piteusement*. — C'était moi !

PAUL. — Impossible !

JEANNE. — Et cette reine aux splendeurs infinies qui d'un geste faisait mourir les hommes...

PAUL. — Assez ! N'achève pas !

JEANNE, *se cachant la tête dans les mains*. — C'était moi !

PAUL *recule d'un pas*. — Vous !

JEANNE, *lui sautant au cou*. — Oui, moi ! Pour te retrouver, pour te plaire, pour que tu m'aimes ! J'ose te le dire maintenant. Mon amour était si fort que j'ai traversé, afin de venir jusqu'à toi, toutes les démences et toutes les cruautés du monde. Et comme tu ne l'as pas compris, cet amour, comme tu ne l'as pas même aperçu, — il redoublait pourtant à chacun de tes dédains, — aujourd'hui, pour te sauver, je descends du ciel.

PAUL. — Du ciel ?

JEANNE. — Ah ! tu ne sais pas, écoute ! J'étais morte ; les Gnomes me trompaient. Les Fées m'ont rendue à la vie ! Tu vas me suivre ! l'heure a sonné. Viens ! viens !

PAUL. — Oh ! oui, oui, je te crois ! Je savais bien quelle destinée m'était

promise. Malgré tous les obstacles, je n'en ai jamais douté... Et tout à l'heure, sous le marbre qui m'enfermait, j'en avais l'espoir, l'impatience et l'angoisse ! Partons ! Emmène-moi ! Les Gnomes sont vaincus, laissons la terre !

JEANNE. — Je vais te conduire dans un pays tout bleu, où les fleurs, comme les amours, sont éternelles et démesurées. Là, mon bien-aimé, les orages ne soufflent pas ; l'immensité tiendra dans nos cœurs, et nos yeux, toujours se contemplant, auront la lumière et la durée des étoiles !

PAUL, *étréignant Jeanne*. — Ah ! délices de mon âme, elle commence déjà, l'éternité de notre ivresse !

SCÈNE III

PAUL, JEANNE, LA REINE DES FÉES

LA REINE DES FÉES, *qui depuis le milieu de la scène précédente est descendue lentement du fond, survenant entre eux deux*. — Non ! pas encore !

PAUL, *indigné*. — Toi, la Reine des Fées ! Mais tu m'avais promis...

LA REINE. — As-tu donc oublié notre convention ? Tu n'as accompli que la moitié de ton devoir. La seconde est plus difficile peut-être.

Montrant Jeanne.

Avant d'obtenir la félicité de votre union perpétuelle, il faut remettre aux hommes ces cœurs délivrés par ta bravoure !

PAUL. — Comment pourrai-je, à moi seul... ?

LA REINE, *souriant*. — Oh ! nous sommes-là : les Fées t'aideront ! Tu n'as à t'occuper que de ceux exclusivement qui te sont connus ! Tâche de les convaincre ! qu'ils reprennent leur cœur ! Pour devenir immortel, exécute d'abord l'œuvre d'un dieu !

Paul baisse la tête dans ses mains. On entend au dehors un chœur de voix joyeuses.

PAUL, *levant son visage baigné de larmes*. — Ces voix ?..

LA REINE. — Ce sont les arbres de la forêt, les hommes délivrés qui s'en retournent !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS ; DOMINIQUE *entre par le côté droit, avec un nid sur la tête ; en guise de bras, il a deux rameaux chargés de fruits qu'il tient horizontalement*.

JEANNE, *émue*. — Mon frère ! Comme le voilà !

DOMINIQUE, *pleurant*. — Mon pauvre maître ! Enfin je vous retrouve. Les larmes m'en coulent comme la pluie le long du tronc, du corps c'est-à-dire. Je ne peux vous serrer dans mes bras. On a beau me couper les rameaux, ça repousse. Je voudrais tant vous embrasser ! Maudite gourmandise, c'est elle qui a tout fait !

En baissant le menton, il mange une prune sur son épaule, et se remet à pleurer.
Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

PAUL ET JEANNE, *ensemble*. — Grâce pour lui, bonne Fée !

LA REINE, *à Paul*. — Puisque tu l'aimes, soit !

Aussitôt les deux branches disparaissent. Dominique a des bras. Dans le mouvement de sa chevelure qui frissonne, le nid tombe de sa tête, des œufs s'écrasent par terre et un oiseau s'envole.

LA REINE DES FÉES, *à Dominique*. — Mais tu iras...

DOMINIQUE. — Oh ! partout. Depuis que j'ai pris racine, je ne demande qu'à me dégourdir.

LA REINE, *montrant les colonnes*. — Tu iras avec ton maître, pour donner ces cœurs à tous ceux qui en manquent.

DOMINIQUE. — Volontiers !

Il considère les cœurs suspendus et se gratte l'oreille.

Mais... vu la quantité, nous allons avoir une cargaison d'une lourdeur... !

LA REINE. — Non ! regarde.

Les cœurs se rapetissent à la dimension d'une noix. Une surface dorée les enveloppe.

DOMINIQUE. — Oh ! que c'est drôle ! comme c'est drôle ! Pas de paresse grimpons-y !

Il va pour monter à la colonne de gauche au premier plan.

LA REINE. — Non ! baisse-toi !

Le chapiteau de la colonne à gauche et celui de la colonne à droite, s'entr'ouvrant, laissent tomber une pluie de cœurs.

DOMINIQUE, *les ramassant*. — On dirait, vraiment, des bonbons de sucre !

LA REINE. — Ils n'en seront que plus faciles à prendre.

À Paul, qui reste immobile au pied de la colonne de droite.

Que fais-tu donc ? Tu restes là !

PAUL, *à part, murmurant*. — Et je la perds au moment de ma victoire, quand tout semblait fini et que je croyais enfin la tenir !

JEANNE, *suppliant*. — Oh ! ne sois pas désespéré... Va-t'en si tu m'aimes.

Tu ne connais pas le destin. Fais ce qu'elle ordonne, tout de suite, tout de suite !

DOMINIQUE. — Allons ! mon pauvre maître, encore un petit voyage, le dernier !

Paul étend son manteau et reçoit des cœurs pendant que Dominique en bourre ses poches.

LA REINE, *montrant l'horizon.* — Va ! maintenant.

PAUL, *se tournant vers Jeanne pour l'embrasser.* — Jeanne !

LA REINE, *l'écartant d'un geste.* — Non ! à ton devoir ! le sien est accompli sur la terre. Je la transporte dans des régions où elle attendra, pour vous retrouver, que ta vertu t'ait fait digne de son amour.

Paul et Dominique remontent vers le fond et gravissent l'escalier en ruines en trébuchant parmi les pierres.

JEANNE. — Adieu !

PAUL, *de loin.* — Adieu !

Dominique se retourne pour envoyer un baiser. Tous les chapiteaux de toutes les colonnes s'entr'ouvrent et laissent tomber un ruisseau de cœurs d'or. En même temps, des deux côtés, les Fées envahissent la scène en tourbillonnant et recueillent les cœurs dans le pan de leurs robes. — Au premier plan, Jeanne, émue, est restée avec la Reine qui lui tient la main. — On aperçoit Paul et Dominique à l'extrême horizon.



DIXIÈME TABLEAU

LA FÊTE DU PAYS

Un beau parc dans les environs de Paris, chez le banquier Klokher. Des deux côtés de la scène il y a de grands arbres. — Au fond un petit mur soutenant une terrasse, avec un escalier de pierre au milieu. — Sur chaque marche de l'escalier, aux deux bouts, un vase de fleurs. D'autres vases sont alignés sur la dalle du mur. Au delà, on aperçoit la campagne avec Paris dans l'éloignement. Le milieu de la scène se trouve occupé par une pelouse de gazon.

SCÈNE PREMIÈRE

M. ET M^{me} KLOEKHER, LETOURNEUX, ALFRED DE CISY, ONÉSIME DUBOIS, MACARET, COLOMBEL, BOUVIGNARD, INVITÉS, MESSIEURS ET DAMES, tous en élégants costumes d'été.

C'est le soir. Au lever du rideau les invités arrivent par la gauche et se répandent sur la scène, M^{me} Klokher donnant le bras à Alfred. Bouvignard se précipite à droite, seul, à l'écart, et tire de sa poche une petite cruche de faïence, enveloppée dans son mouchoir, qu'il découvre et se met à contempler.

MADAME KLOEKHER, *respirant largement*. — Enfin, ici on respire ! car cette fête du pays, avec ses trompettes et sa grosse caisse, nous a ennuyés si fort durant le dîner...

MONSIEUR KLOEKHER. — Ah ! voilà ! le jour qu'on choisit pour recevoir ses amis, Messieurs les gens du peuple s'amuse !

LETOURNEUX. — Si au moins dans leurs divertissements ils respectaient la morale !

MACARET. — Puis, ils viendront crier misère à la porte de notre usine...

COLOMBEL. — Et il faudra les recevoir dans les hôpitaux, où l'on perd à les soigner un temps...

Il sort.

LETOURNEUX, *gaiement*. — Et dire que de vieux camarades comme nous ont été sur le point de fâcher, mon pauvre Kloekher !

KLOEKHER. — Comment, sur le point ? Nous étions furieux !

Il rit.

Ha ! ha !

LETOURNEUX, *riant*. — A propos de quoi, je vous le demande ? Pour ce petit monsieur Paul.

KLOEKHER, *avec une colère concentrée*. — L'intrigant !

ALFRED, *haussant les épaules*. — Un fou !...

MADAME KLOEKHER. — Un véritable drôle !

Elle s'assoit sur le banc à gauche. Alfred se met près d'elle.

KLOEKHER. — Sait-on au moins ce qu'il est devenu ?

ALFRED. — Non ! Sombre.

MADAME KLOEKHER. — Vous ne pleurez pas, Onésime, vous, son ami ?

ONÉSIME. — Moi, Madame ! jamais de la vie, je vous jure.

MADAME KLOEKHER, *riant*. — C'eût été fort beau, cependant, que de le voir, la semaine prochaine, à vos côtés, comme témoin de votre mariage.

KLOEKHER. — Eh ! mon Dieu, ne causons plus de ce misérable ! Si nous faisons quelques pas, Letourneux, hein, pour régler les bases de notre opération !...

LETOURNEUX. — Avec plaisir !

Letourneux et Kloekher se mettent à se promener du haut en bas de la scène.

MADAME KLOEKHER, *à Onésime*. — On la dit une excellente personne, votre fiancée ?

ONÉSIME. — Elle n'est point d'une beauté... extraordinaire. Mais... il y a d'autres avantages.

MACARET, *à Onésime*. — Qu'a-t-il donc, Bouvignard ? Il semble absorbé dans une contemplation...

Ils vont à lui.

BOUVIGNARD, *à Onésime*. — Vous qui êtes artiste, examinez-moi cela ! Quels filets, quel émail !

Onésime veut prendre le pot.

Prenez garde ! Non ! Je vais vous le démonter moi-même.

Bouvignard, Onésime et Macaret restent debout à examiner le pot que Bouvignard leur montre sur toutes les faces. M^{me} Kloekher est assise sur le banc, à gauche, avec Alfred. Letourneux et Kloekher se promènent de haut en bas.

MADAME KLOEKHER, *à demi-voix*. — Ainsi c'est convenu ? je recevrai pour samedi mon invitation chez M^{me} la comtesse de Trémanville ?

ALFRED. — Et pour tous ses autres samedis.

Kloekher et Letourneux passent en gesticulant.

Ma tante s'est fait prier, je vous l'avoue. La différence des mondes, des quartiers, je veux dire...

A part.

Attrape, ma petite bourgeoise !

MADAME KLOEKHER. — Oh ! merci ! il ne faudra plus me faire de terreurs, comme l'autre jour.

ALFRED. — Non ! non ! bien sûr ! C'est que j'avais perdu la tête, à propos de rien ; tout s'est arrangé. Je vous adore, Ernestine !

Montrant Kloekher qui repasse.

Vous lui parlerez de moi, n'est-ce pas, comme d'un homme entièrement à lui, prêt à toutes les démarches, et auquel il pourrait, dans son intérêt même, confier ses affaires... les plus capitales.

MADAME KLOEKHER. — Sans doute, mon ami !

ALFRED, *à part*. — Si elle ne s'y met pas, dans huit jours la Belgique !

MACARET. — Et vous avez acheté cela... ?

BOUVIGNARD. — Quatre-vingt francs ! — pas un sou de plus, — ici dans un cabaret, à côté !

On entend un bruit de trompettes et de grosse caisse.

MADAME KLOEKHER, *se levant*. — Encore ! mais c'est intolérable, monsieur Kloekher ; il faudrait se plaindre à l'autorité.

Le bruit redouble ; il s'y mêle des cris d'enthousiasme et comme le brouhaha d'une foule.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, COLOMBEL *rentrant*.

COLOMBEL. — Savez-vous qu'il y a là, sur la place, au milieu des boutiques, quelque chose de fort original, d'extraordinaire, une chose très amusante, ma parole ! J'ai vu bien des saltimbanques, mais aucun de pareil à celui-là. Un homme qui vend des cœurs pour un sou !

ALFRED. — Ce n'est pas cher !

UNE DAME. — Oh ! non, mais curieux.

UN INVITÉ. — On ferait peut-être bien de voir... Qui sait ?

UN AUTRE. — Quand ce ne serait que pour entendre le boniment.

MACARET. — Ces gaillards-là, quelquefois, vous ont une verve !...

Les invités entourent M^{me} Kloekher.

MADAME KLOEKHER. — Je ne sais si je dois ?... Est-ce un homme que l'on puisse faire venir, docteur ?

COLOMBEL. — Oh ! pour vous, certainement non, belle dame ; il n'en est nul besoin. Mais, quant à nous autres, à qui vous avez pris tous nos cœurs...

KLOEKHER, *se disposant à sortir*. — Bah !... à la campagne !... Je vais l'appeler !

LES INVITÉS. — Bien !... Bravo !... c'est une idée !

COLOMBEL, *remonte de quelques pas, en faisant un signe à droite*. — Entrez ! — Je me suis permis, en qualité de médecin, de vous donner cette petite surprise, Mesdames.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, PAUL, *avec de longs cheveux blancs, une barbe blanche et une vaste robe de velours noir qui l'enveloppe complètement*. DOMINIQUE *le suit, habillé en Chinois, et portant sur son dos une grosse caisse et un sac de peau rouge, à la main un petit pliant*.

Ils s'arrêtent, au milieu, sur le gazon. Dominique place le sac sur le pliant.

LES DAMES. — Oh ! ça va être gentil ! Ça m'amuse déjà, moi ; j'aime les escamoteurs.

MADAME KLOEKHER. — Vous faut-il une table pour exécuter vos tours ?

PAUL. — Merci, Madame, je ne fais pas de tours. Ma mission est plus haute. C'est votre amélioration morale, votre salut que je demande. Je suis chargé par les Fées de vous remettre vos cœurs.

LES INVITÉS. — Comment, nos cœurs ?

ALFRED. — Il est poli, le Nostradamus !

PAUL. — Eh ! il ne s'agit pas de politesse ; je parle sérieusement, croyez-moi.

LES INVITÉS, *riant*. — Très drôle ! très drôle !

COLOMBEL, *à M^{me} Kloekher*. — Quand je vous disais qu'il est parfait !

DOMINIQUE, *après avoir vidé sur le pliant le sac plein de bonbons dorés*. — Eh bien ! Messieurs, qui vous empêche... ? Voyons, Mesdames, un peu de courage !... C'est joli, sucré, hygiénique !

COLOMBEL. — Il s'exprime en bons termes, ce Chinois, qui vient de Paris.

DOMINIQUE. — Non, Monsieur, nous arrivons de Pipempohé... (*caressant sa moustache*) où la sultane nous a fait les offres les plus avantageuses !

LES INVITÉS, *riant*. — Pipempohé !... la sultane !...

PAUL. — Oui ! et c'est ensuite que je les ai conquis moi-même dans la forteresse des Gnomes.

LES INVITÉS. — Les Gnomes !... Il est d'un sérieux !...

ONÉSIME. — Laissez-le donc continuer.

PAUL. — Mais j'ai fini !... Je vous répète encore une fois que je dois, d'après l'ordre des Fées, vous remettre vos cœurs !

DOMINIQUE, *tapant sur la grosse caisse à tour de bras*. — Des cœurs ! des cœurs ! des cœurs ! prenez des cœurs !

PAUL, *l'arrêtant*. — Tais-toi !

Joignant les mains d'un air suppliant.

Ah ! c'est dans votre intérêt, je vous le jure. Prenez ! Hâtez-vous !

UNE DAME, *s'avançant*. — Cela se mange ?

MADAME KLOEKHER. — N'y touchez pas ! Quelque drogue, sans doute.

ONÉSIME. — Tant pis ! Je me risque !... Allons, père Bouvignard, je vous en paye un ! — Faites comme moi !

Il donne une pièce de monnaie et se met à croquer un bonbon, comme Bouvignard.

UNE DAME, *à demi-voix*. — Ces artistes !... toujours singuliers !

COLOMBEL, *tout en payant et prenant un cœur*. — Il faut bien que je donne l'exemple aussi, moi qui l'ai amené, ce farceur-là.

ONÉSIME, *se frappant le front*. — Malheureux ! Où est-elle ?

MADAME KLOEKHER. — Qui donc ?

ONÉSIME. — Clémence !

MADAME KLOEKHER, *bas*. — Y pensez-vous ? devant le monde !... Votre mariage !...

ONÉSIME. — Plus de mariage !

Il sort en criant.

Clémence ! Clémence !

BOUVIGNARD, *élevant la voix*. — Mais quelle stupidité que de prodiguer son argent à de pareils bibelots !

Il jette son pot, qui se brise par terre.

Ah ! ça soulage !... et je vais vendre toute ma collection pour doter ma fille !

COLOMBEL, *se parlant à lui-même en se promenant*. — Pour l'achat du terrain, un million, je le donne ! — Et, quant au reste, avec des souscriptions particulières et en s'adressant au gouvernement, j'arriverai à fonder mon hôpital !

Voyant qu'on le regarde.

Oui, Messieurs, j'y consacrerai ma fortune, mon temps, ma science, tous mes efforts. Les services seront dirigés par de véritables savants ; les salles tapissées en aubusson, les lits en acajou. Je veux, diable m'emporte !...

LES INVITÉS, *surpris*. — Eh bien ! eh bien !...

LETOURNEUX. — Il y a là dedans quelque chose qui monte au cerveau.

PAUL. — Prenez donc !... Je ne les vends plus, je les donne !

MACARET. — A ce prix-là... D'ailleurs je ne vois pas l'intérêt qu'il aurait...

Il avale un bonbon.

PAUL, *à Alfred*. — Et vous, Monsieur, auriez-vous peur, quand les autres... ?

ALFRED. — Moi ! peur !... Allons donc ! J'en demande deux !

Il en prend deux et en mange un.

MADAME KLOEKHER. — Vous aussi ?...

ALFRED, *à voix basse*. — Mais c'est excellent ! plus sucré que du miel et suave comme un baiser ! Partagez enfin la passion qui me torture ! Quoi que j'aie pu dire, elle est nouvelle. Quittons cette horrible existence ! Fuyons bien loin sur quelque plage inconnue, au fond des bois, dans un désert ! n'importe où, pourvu que nous soyons seuls tous les deux à savourer le bonheur de vous chérir.

Il porte le bonbon aux lèvres de M^{me} Kloekher, qui l'avale.

MADAME KLOEKHER aussitôt baisse son voile, et vient prendre le bras de son mari, affectueusement. — Alphonse, mon ami ?

KLOEKHER. — Hein ? Quoi ?

MADAME KLOEKHER. — Ce monde m'ennuie... nous sommes si bien dans notre petite intimité... Je t'aime !

KLOEKHER, *à part*. — Ma femme qui m'aime, maintenant !... Elle a perdu la tête !

MACARET, *dans le coin de droite, sanglotant*. — Oh ! oh ! mon Dieu !... Oh ! oh ! mon Dieu !... Oh ! oh !...

KLOEKHER. — Qu'avez-vous donc, vous ?

MACARET, *sans lui répondre*. — Oh ! oh !... tant de jours perdus !... Oh ! oh !... comme Titus !

Les invités, qui peu à peu ont pris des cœurs, s'empressent autour de Paul de plus en plus.

DOMINIQUE, *bas à Paul*. — Ça va bien !

PAUL, *bas*. — Non !... Comme il en reste ! Dominique !

Dominique frappe sur sa caisse.

PAUL, *avec impatience*. — Allons ! Allons donc !

KLOEKHER, *irrité*. — Eh ! la farce est trop longue !... le monde en a assez...

Laissez-nous !

PAUL. — Vous n'en avez pas, vous, Alphonse-Jean-Baptiste-Isidore Kloekher !

KLOEKHER. — Insolent ! Qui t'a dit mes noms ?

PAUL. — Je les sais !

KLOEKHER ET LETOURNEUX. — A la porte ! A la porte !

PAUL. — Pas avant que tu n'aies pris ce cœur.

KLOEKHER. — Moi !

PAUL. — Je vous en conjure !

KLOEKHER. — Mais c'est une indignité !

PAUL. — Je te l'ordonne !

KLOEKHER *reste quelque temps abasourdi, pâle de colère ; puis, avec une pose majestueuse*. — De quel droit ?

Paul, sans lui répondre, arrache d'un seul mouvement sa barbe et ses cheveux blancs, ainsi que sa longue robe de velours noir. Kloekher lève les bras, épouvanté, comme à la vue d'un spectre, en s'écriant :

Lui !

MADAME KLOEKHER, *pressant délicatement le bras de son mari, et le lui montrant, avec une voix douce*. — Monsieur Paul !

LETOURNEUX, *se mordant le pouce et détournant la tête*. — Paul de Damvilliers !...

UNE DAME. — Ah ! la bonne surprise !

COLOMBEL. — Cet excellent jeune homme !

ALFRED, *venant lui presser la main*. — Cher ami !

Tous les invités viennent ou lui serrer la main ou l'entourer.

KLOEKHER, *à part*. — Mon Dieu !... tout le monde pour lui !... S'il allait parler !...

Étendant la main.

Je veux bien.

Il avale un cœur.

DOMINIQUE, *à part.* — Allons donc !

KLOEKHER, *d'une voix entrecoupée.* — Tiens ! tiens !... Mais... qu'est-ce que j'ai donc ?... Ah ! j'oubliais ! Ces pauvres gens que j'ai fait avant-hier enfermer à Clichy.

S'adressant à une dame.

François..

A un monsieur.

Pierre, délivrez-les. Qu'on y coure !

LETOURNEUX, *s'approchant avec inquiétude.* — Mon ami !

KLOEKHER. — Et ce brave inventeur à qui j'ai refusé... vingt mille francs tout de suite ! Nous verrons après ! mon caissier !

LETOURNEUX. — Mais vous n'y pensez pas, Klokher.

KLOEKHER. — Laissez-moi, vous !

Letourneux fait un geste de stupéfaction et de pitié.

Je suis heureux... oui, — écoutez tous ! — heureux de vous avoir là, réunis, pour être témoins d'un acte de... haute justice... non !... (*Bas*) de confiance ! Il s'agit d'une restitution ! — qu'est-ce que je dis donc là ? — d'un dépôt sacré !...

Se frappant la poitrine à deux poings.

Imbécile !... oui, tant pis !... je dis bien !... sa... sa.. sacré !

PAUL, *fièrement.* — Je ne suis pas venu pour cela, Monsieur !

KLOEKHER. — N'importe, jeune homme ! Je profite de l'occasion. C'est un fardeau qu'on m'enlève, et, dès ce soir... (*lui serrant la main*) pas plus tard !

Le bruit de la fête villageoise redouble au dehors.

Ah ! comme ça fait plaisir d'entendre cette gaieté populaire ! Eh ! ce serait doubler notre bonheur que de le partager avec eux. Les pauvres gens ! ils n'ont pas déjà tant de joie tout le long de l'année !...

Criant.

Débouchez le champagne ! Qu'on les fasse entrer ! Ouvrez tout !... Ah ! le beau jour !...

Tout le décor s'éclaire en rose.

Je vois la vie en rose !... Quel beau jour !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, *un flot de peuple où se trouve le cabaretier*, LE PÈRE ET LA MÈRE THOMAS

LA FOULE, *criant*. — Vive monsieur Klokher ! Vive monsieur Klokher !
KLOEKHER, *à part*. — Mon cœur déborde !

MACARET, *dans son coin, sanglotant*. — Ah ! ah ! bien touchant ! bien touchant !

DOMINIQUE, *tapant sur la caisse*. — Dépêchez-vous ! Suivez la foule ! Enlevez le reste !

La multitude tourbillonne autour de Paul et de Dominique. — Trois valets, en grande livrée, apportent des paniers pleins de vin de Champagne. — Klokher en fait sauter le bouchon, et, suivi par un domestique, il se précipite de groupe en groupe et verse à boire.

KLOEKHER. — Sablez ! sablez ! sablez !

Le décor, tout rose maintenant, s'éclaire de plus en plus, jusqu'à la fin du tableau. Des fleurs lumineuses, pareilles à de grandes tulipes et à des tournesols, s'épanouissent dans les arbres. Les raisins d'une vigne, serpentant autour d'un chêne, deviennent des grenats ; les feuilles d'un tremble se changent en argent ; et tous les arbres et tous les arbustes, selon leur essence particulière, prennent différents feuillages en pierres précieuses. — Tout le monde s'embrasse, saute de joie, applaudit. Le père et la mère Thomas envoient des baisers à leur fils.

DOMINIQUE, *à Paul*. — Eh bien ! Tout est fini, mon bon maître, plus rien dans le sac ! Amusons-nous, comme les autres.

PAUL, *lentement et bas, en prenant sur le pliant un cœur et le tenant entre ses doigts*. — Mais il y en a encore un, Dominique !

DOMINIQUE, *le lui prenant vivement*. — Ah ! ce ne sera pas long ! ça me connaît !

A un monsieur.

Vous, là-bas, Monsieur ?

LE MONSIEUR. — J'en ai pris !

DOMINIQUE, *à une dame*. — Et vous, Madame ?

LA DAME. — Moi aussi !

DOMINIQUE. — Voyons !... le dernier !

UNE PERSONNE. — Nous en avons tous.

LA FOULE. — Tous ! tous !

PAUL, à demi-voix. — Mais ce serait épouvantable ! C'est impossible !

DOMINIQUE, bas et d'une voix effrayée, en montrant le cœur, qui peu à peu grossit démesurément. — Maître ! maître ! comme il grandit !... comme il s'enfle !

LETOURNEUX, survenant tout à coup derrière Paul et lui frappant sur l'épaule.
— Vous voudriez bien me le faire gober, celui-là ?

PAUL. — Oui, oui !... Pardon pour ce que je vous ai fait.

Montrant le cœur.

Prenez-le ! C'est la paix de la conscience, le pouvoir du bien, l'intelligence de tout ce qui est beau ; le moyen de comprendre à la fois l'humanité, la nature et Dieu !

Letourneux sourit ironiquement, sans bouger.

Mais qui êtes-vous donc, pour rester insensible dans l'allégresse de tous ? Dans quelle pierre êtes-vous taillé ? Vous n'avez donc jamais aimé quelque chose, quelqu'un ? Vous n'avez donc rêvé jamais au bonheur de la posséder, au désespoir de le perdre ? Ah ! s'il ne fallait, pour vous convaincre, que verser mon sang, retourner à l'autre bout du monde, vous servir en esclave ! Un peu de pitié ! grâce ! attendrissez-vous !... Prenez-le !

LETOURNEUX. — Merci, ça gêne trop !

PAUL. — Adieu, Jeanne !... Oh ! je suis maudit !... Je t'ai perdue !...

Le petit mur de la terrasse s'est levé, et l'escalier, devenu d'argent, a grandi.

De chacun des vases de fleurs posés sur les marches est sortie une femme. Elles étendent leurs bras sur les épaules les unes des autres, de sorte que l'escalier semble avoir pour rampe une longue file de femmes vêtues de perles. On distingue en haut, enveloppée dans les nuages et sous les teintes laiteuses d'un clair de lune, la base du palais des Fées, couleur de nacre. Jeanne est en avant, sur la plate-forme, au sommet de l'escalier. — Paul, en se retournant pour suivre du regard Letourneux qui s'éloigne, l'aperçoit, s'écrie :

Jeanne !...

et escalade, en courant l'escalier. — Pendant qu'il monte, son habillement disparaît pour un costume d'apothéose, tout en blanc, long manteau. Chaque marche, à mesure qu'il monte, exhale un son d'harmonica : succession de toutes les notes de la gamme. — Au moment où il va ouvrir les bras pour serrer Jeanne, la Reine des Fées apparaît auprès d'elle,

avec toutes les Fées, qui sont un peu en arrière, à sa droite et à sa gauche ; sur le péristyle du temple, lequel est maintenant plus éclairé, Paul s'arrête et recule.

Je n'ose avancer, ô Reine ! ma mission n'est pas finie. J'ai laissé le mal sur la terre.

LA REINE. — Il lui en faut toujours un peu ! Tu n'en as pas moins mérité la récompense. Soyez heureux dans l'immortalité.

DOMINIQUE, *tenant le cœur dans ses mains et le pied sur la première marche de l'escalier.* — Eh bien ! et moi ? et moi ? qu'est-ce que je vais devenir avec cette charge-là ?

LA REINE. — Valet de cœur, surveille ceux qui trichent, console ceux qui perdent !

Dominique est changé en valet de cœur. — Le cœur se place dans l'air, à sa gauche, sur un carré blanc, fait à sa taille, et qui lui sert de fond, tandis qu'une longue banderole se déploie dans les airs, portant, écrits en lettres lumineuses, ces mots :

LA VERTU ÉTANT RÉCOMPENSÉE, ON N'A RIEN A DIRE !



LE SEXE FAIBLE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES :

PAUL DUVERNIER, 25 ans.

AMÉDÉE PEYRONNEAU, 50 ans, chauve, un peu de ventre, grisonnant légèrement ; moustaches, mouche et favoris ; sanglé dans son pantalon. Au 1^{er} acte, en costume d'été, tout en nankin ou tout en blanc.

LE GÉNÉRAL VARIN DES ILOTS, 64 ans, décrépité ; souliers de castor ; un toupet apparent. Habit bleu au 1^{er} acte ; au 4^e, sous-pieds.

M. DES ORBIÈRES, 60 ans, tout en noir, tenue d'avocat.

M. DE GRÉMONVILLE, lourdaud, provincial ; parapluie, chapeau à très larges bords ; genre amateur de jardinage.

M. NÉPOMUCÈNE ROCH, professeur de déclamation ; immense chevelure noire dont il tire des effets ; redingote marron, avec parements, col et revers de velours, râpé ; cravate blanche un peu jaune.

M. CASIMIR, professeur de gymnastique ; redingote d'une coupe militaire, à un rang de boutons ; tromblon à longs poils et à bords retroussés, canne, col de cuir, pas de linge.

M. LE VICOMTE DE RUMPIGNY, gandin, à la dernière mode.

VALENTINE DE GRÉMONVILLE, 20 ans, très gracieuse, naïve.

THÉRÈSE, sa sœur, 18 ans, rouge de cheveux, air bougon.

M^{me} DE GRÉMONVILLE, leur mère, costume un peu étriqué et d'une sévérité exagérée ; anguleuse dans ses mouvements.

M^{me} DUVERNIER, toilette trop jeune pour son âge ; un peu lourde, bijoux.

LA VICOMTESSE DE MÉRILHAC, 63 ans, grandes manières, coiffure en dentelle au 1^{er} acte ; poudrée complètement.

VICTOIRE, femme de chambre, 27 ans ; en femme de chambre au 2^e et au 3^e acte ; au 4^e, d'abord en peignoir, puis en toilette de dîner, puis en déshabillé galant.

UNE DOMESTIQUE DE M^{me} DE MÉRILHAC, tenue bourgeoise.

UN DOMESTIQUE, au 4^e acte grande tenue de valet à la mode.

UNE FILLE DE BASSE-COUR, tenue rustique.

UNE NOURRICE, personnage muet, habillée en Cauchoise.



LE SEXE FAIBLE

ACTE PREMIER

Chez M^{me} de Mérilhac, à la campagne, aux environs de Paris.

Salon d'été, donnant sur un jardin, avec trois arcades au fond et une véranda extérieure. Deux portes latérales. Au premier plan, à droite un guéridon, à gauche un canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} DE MÉRILHAC, debout, au milieu de la scène, AMÉDÉE, une plume à la main et courbé sur le guéridon où il y a beaucoup de petits papiers les uns près des autres.

MADAME DE MÉRILHAC. — Amédée !

AMÉDÉE. — Ma tante ?

MADAME DE MÉRILHAC. — As-tu fini d'écrire les noms de nos invités pour ce soir ?

AMÉDÉE. — Oui, et de ma plus belle main ! en ronde superbe ! Brard et Saint-Omer auprès de moi...

MADAME DE MÉRILHAC. — Tu es capable d'avoir commis encore quelque bétise ! Voyons.

AMÉDÉE. — Voyez ! (*Il se lève, tendant un des billets.*) Et d'abord notre nouveau ministre, M. des Orbières... Fallait-il mettre Son Excellence ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Certainement !

AMÉDÉE. — En toutes lettres ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Non ! un S et un E, puis ministre : Son Excellence le ministre de... (*Pendant qu'Amédée, qui s'est rassis, écrit, à part :*) Il l'est enfin ! il l'est...

AMÉDÉE, *donnant les autres billets au fur et à mesure.* — Maintenant, voici les autres : M^{me} de Grémonville, M^{lle} Valentine de Grémonville, M^{lle} Thérèse de Grémonville, la considérable M^{me} Duvernier, son fils M. Paul, et l'oncle, le vieux de la vieille, l'excellent général Varin des Ilots !

MADAME DE MÉRILHAC. — Parfait !

AMÉDÉE, *ironiquement.* — Vous croyez ? mais il manque quelqu'un.

MADAME DE MÉRILHAC. — Qui donc ?

AMÉDÉE. — Et Gertrude ? M^{lle} Gertrude ! est-ce que notre général peut s'en passer ? Ne faut-il pas qu'elle soit là pour le garantir du vent, de la pluie et du soleil, le forcer de mettre sa calotte de peur des rhumes et lui faire avaler son bouillon dès cinq heures, juste ? Il la mène, ou plutôt elle l'escorte partout, si bien qu'au jour de l'an je l'ai rencontré sur le boulevard en train de faire ses visites, côte à côte dans un cabriolet mylord avec sa bonne ; rien de plus folichon que leurs deux profils !

MADAME DE MÉRILHAC. — Faiblesse de vieillard ! N'importe ! Il nous a rendu service, un vrai service ; sans lui, M. des Orbières ne serait pas maintenant au pouvoir ; c'est par son influence dans le comité de la Madeleine et les voix de ses vieux compagnons d'armes dont il dispose.

AMÉDÉE. — Et où faut-il le placer, notre grand homme ? en face de vous, n'est-ce pas ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Pourquoi cela, en face ?

AMÉDÉE. — Mais... chère tante, sa longue habitude de venir ici tous les jours... l'autorité qu'il y possède... enfin, c'est comme le maître de la maison !

MADAME DE MÉRILHAC. — Je n'aime pas ce genre de plaisanteries, tu sais !

AMÉDÉE. — Cela va de soi-même, pourtant ! et le rapport de vos deux personnes n'a rien que de naturel. Lui, c'est un homme de tribune et de gouvernement ; vous, vous êtes une femme... académique, diplomatique et politique. Oh ! ne niez pas ! Plus d'une motion importante est sortie du boudoir de la rue Bellechasse !... Et quels raouts, miséricorde ! Des messieurs, convenables comme des domestiques du Grand-Hôtel, et qui dissertent sur la fusion des Centres, l'esprit du dernier cabinet, ou la meilleure assiette des impôts ! Le tout, bien entendu, d'après la direction du célèbre orateur, publiciste et homme

d'état, M. des Orbières... et on appelle la comtesse de Mérilhac (*il salue*) son Égérie... ce qui est un grand honneur pour vous, ou plutôt pour lui, chère tante.

MADAME DE MÉRILHAC. — Tu auras soin de te placer auprès de Valentine.

AMÉDÉE. — Moi ? je veux bien.

MADAME DE MÉRILHAC. — Et tu tâcheras, n'est-ce pas, de surveiller un peu tes manières ? je tiens à ce que tu plaises.

AMÉDÉE. — Je plais toujours ! Dans quel but, ce soir, tout particulièrement...

MADAME DE MÉRILHAC. — Je trouve qu'il faudrait quitter enfin la vie de garçon ; à cinquante ans, il n'est pas trop tôt de s'établir, de se marier.

AMÉDÉE. — Moi ! me marier ! allons donc ! Un mariage, des enfants ! D'abord, je déteste les enfants, et quant à subir le joug d'une femme...

MADAME DE MÉRILHAC. — Fais ce que je te dis... Et tu mettras ton ami Paul près de Thérèse.

AMÉDÉE. — Auriez-vous également, à son endroit, des intentions d'hy-ménée ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Pourquoi pas ?

AMÉDÉE. — Celui-là, je l'avoue, est de naissance prédestiné au mariage ; sa mère le gouverne comme un marmot, jusqu'à régler la longueur de sa barbe, interdiction de la cigarette, défense du bal masqué et privation de sortie après minuit ! Et, comme elle le contrecarre dans tous ses goûts, sans qu'il regimbe ! Avec Thérèse ce sera bien pire, car je la trouve, moi, une petite personne dés-agréable ; elle tient cela peut-être de son père que l'on dit fou ? Ce bonhomme Grémonville ne vit pas avec sa femme.

MADAME DE MÉRILHAC. — Tu ferais mieux de ne pas répéter des cancans... pareils ! Du reste, je partage ton opinion sur Valentine (*geste d'étonnement d'Amédée*), elle est charmante, tandis que Thérèse, entre nous, me semble un peu nigaude, sans compter un caractère boudeur, avec un entêtement !

AMÉDÉE. — Eh bien ! au lieu d'un maître le pauvre garçon en aura deux ! Sera-t-il assez inspecté, et grondé, tirailé, surmené ! Avant six mois il est fourbu, je parie ! (*Riant.*) Très drôle ! très drôle !

SCÈNE II

LES MÊMES, M. DES ORBIÈRES

MADAME DE MÉRILHAC. — Exact comme un simple mortel !

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *lui baisant la main*. — C'est bien le moins, chère Madame. Depuis longtemps déjà j'aurais dû...

AMÉDÉE. — Croyez, Monsieur le Ministre, que, pour ma part, je m'estime fort heureux...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Bien, bien, mon jeune ami ! mais entre nous...

AMÉDÉE, *prenant son chapeau de paille pour sortir*. — On se comprend, Monsieur le Ministre, et comme je sais le prix de vos instants, j'aurais peur...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Non !... pas le moins du monde !

AMÉDÉE. — Si fait ! permettez ! D'ailleurs, il faut que j'aile pour ma tante...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Oh ! alors...

AMÉDÉE, *à part, en se retirant*. — Que j'aie de très mauvaises manières, c'est possible ! mais je ne manque pas d'une certaine délicatesse ! (*Sur le seuil, au fond.*) Bénissez-moi, donc, vieux tourtereaux !

SCÈNE III

M^{me} DE MÉRILHAC, M. DES ORBIÈRES

MADAME DE MÉRILHAC. — Eh bien ?

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Ah !... la transition est jugée... un peu brusque ! on m'appelle renégat, on crie.

MADAME DE MÉRILHAC. — Laissez crier.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Ils ne veulent pas comprendre que mon entrée au pouvoir ne change en rien mes convictions, et que je suis toujours aussi libéral qu'auparavant.

MADAME DE MÉRILHAC. — C'est ce qu'il faut dire.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Et même encore plus, peut-être.

MADAME DE MÉRILHAC. — Sans doute !... aussi je m'applaudis de vous avoir montré indirectement le chemin, et enlevé des scrupules qui prenaient leur cause, non pas dans l'insuffisance de votre coup d'œil, grâce au ciel, mais dans l'exagération d'une probité...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Une fois de plus je m'incline. Et d'ailleurs, n'ai je pas d'innombrables motifs pour admirer l'excellence de vos conseils ? Vous avez été pour moi un secours, une lumière, un dévouement continu, si bien qu'à chaque pas dans ma carrière, à chaque échelon de ma fortune j'ai senti se développer ma reconnaissance et... grandir ma tendresse.

MADAME DE MÉRILHAC. — Eh ! j'ai soixante-trois ans, mon ami !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Pour moi, vous êtes toujours à la trentaine.

MADAME DE MÉRILHAC. — Flatteur !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Non pas ! et vous calomniez votre âge ; c'est à cause de lui que je vous adore. Il faut que les caprices de la jeunesse soient disparus si nous voulons trouver dans une femme le plus fidèle, et le plus intelligent des amis !

MADAME DE MÉRILHAC. — Je ne suis qu'un reflet, le vôtre, vous le savez ; avocat, journaliste, député, j'ai suivi, j'ai partagé orgueilleusement tous vos triomphes, et à présent que vous êtes le Pouvoir, ce ne sont plus des paroles et des écrits que j'attends, mais des œuvres, de grandes choses ! Vous les ferez (*geste de des Orbières*), oh ! j'en suis sûre ! Pardon, une misère, j'oubliais ! avez-vous pensé à cette place d'inspecteur des Beaux-Arts pour le jeune Duvernier ?

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Toutes, malheureusement, sont prises.

MADAME DE MÉRILHAC. — Faites-en une autre !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Il n'y a pas d'argent au budget !

MADAME DE MÉRILHAC. — Trouvez-en !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Je vous répète que c'est impossible !

MADAME DE MÉRILHAC. — Ah ! n'importe, il me la faut !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Mais, chère amie, quel est là dedans votre intérêt ?

MADAME DE MÉRILHAC. — C'est que je marie mon neveu Amédée Peyronneau à Valentine de Grémonville.

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *d'un air maussade*. — Tiens ! pourquoi ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Cela vous choque ? cependant la fortune de Valentine...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Sans doute ! mais ce qui s'est passé autrefois à Toulouse ? M^{me} de Grémonville, malgré ses grands airs de vertu... (*Geste de M^{me} de Mérilhac comme pour dire : je m'en moque !*) Permettez, je connais parfaitement l'histoire, et même, comme avocat, j'ai donné à M. de Grémonville une consultation.

MADAME DE MÉRILHAC. — Alors, vous savez que Valentine a été avantagée par son père ?

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Oui ! je le sais ; mais quel rapport entre les demoiselles de Grémonville et une place pour M. Duvernier ?

MADAME DE MÉRILHAC. — C'est afin de reconnaître dans la personne du neveu les services rendus par l'oncle.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Eh ! le général n'est pas homme...

MADAME DE MÉRILHAC. — Pardon ! le général Varin des Ilots, soit embarrassé ou délicatesse, n'a pas osé vous la demander lui-même, mais il en a envie, j'en suis sûre, il me l'a dit. (*A part :*) De cette façon-là, mon maître, vous serez bien forcé...

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *se grattant l'oreille*. — Diable !... diable !...

MADAME DE MÉRILHAC. — Cette place n'est pas considérable, la dot de Thérèse non plus, mais la place et la dot réunies donneront aux jeunes époux Duvernier un revenu fort honnête ; c'est un moyen d'équilibrer les choses, de rendre la position des deux sœurs égale, et, puisque je marie mon neveu à Valentine, de faire entrer Paul dans ma famille. D'ailleurs, cet exemple moralisera Amédée, et je ne vois pas, mon cher Ministre, que le Gouvernement serait bien malade quand vous dénicheriez dans les Beaux-Arts...

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *avec empressement*. — Il s'y connaît ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Eh ! tout le monde s'y connaît !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — D'accord, mais...

MADAME DE MÉRILHAC. — Savez-vous ce qui vous retient ? la peur des journaux ! Ah ! quelle faiblesse !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Il n'y a pas de faiblesse à respecter la loi. Est-ce que je peux, moi...

MADAME DE MÉRILHAC. — Ce que vous pouvez ? vraiment ! et vous êtes un homme ! Il faut avoir l'audace de sa faiblesse, mon ami, et le dédain brutal de l'opinion est parfois de l'habileté... Moi, quand je me suis vu des cheveux gris, j'ai poudré à blanc tout le reste, hardiment, ce qui m'a rendue plus jeune. Osez tout, et on vous trouvera fort... Ah ! vous êtes loin des grands modèles ! Le cardinal de Richelieu, M. de Talleyrand, et même Mirabeau, n'y auraient pas tant regardé !

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *à part*. — Quelle femme !

MADAME DE MÉRILHAC, *remontant*. — Ce sera fait bientôt, n'est-ce pas ? On peut compter...

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *derrière elle*. — Ah ! je ne promets rien.

MADAME DE MÉRILHAC. — Allons donc ! vous vous moquez !

SCÈNE IV

LES MÊMES, M^{me} DUVERNIER, PAUL DUVERNIER, *portant sur son bras le châle de sa mère* ; AMÉDÉE, *au fond, les introduit.*

MADAME DUVERNIER, *minaudant.* — Ah ! comtesse quelle délicieuse résidence vous avez là ! Des fleurs, une pelouse, un étang, qui est un lac !... A chaque détour d'allée un site nouveau, jusqu'à la façade de la maison !... Comme on reconnaît aux moindres choses... (*A Paul.*) Tu pourrais bien, par convenance, renforcer ce que je dis d'agréable. (*Haut.*) Non ! véritablement tout a un cachet !...

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous me comblez ! (*A M. des Orbières.*) M^{me} Duvernier, une de mes bonnes amies... Son fils, M. Paul... (*A M^{me} Duvernier.*) Permettez-moi de vous présenter notre ministre, M. des Orbières.

MADAME DUVERNIER. — Lui ! le ministre ! Ah ! Monsieur, quel immense honneur pour moi que de me trouver face à face avec un homme... de votre capacité ! (*à M^{me} de Mérilhac, de manière à être entendue*) un génie, et si simple !

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *s'inclinant.* — Madame !

MADAME DUVERNIER, *à Paul.* — Trouve donc un compliment pour Son Excellence... l'occasion !

PAUL. — Mais tout de suite, ce serait...

MADAME DE MÉRILHAC, *désignant Paul.* — L'ami de mon neveu, le jeune homme dont...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Ah ! fort bien ! Vous n'êtes pas un inconnu pour moi, Monsieur, et soyez persuadé...

Il le prend par le coude et remonte avec lui doucement vers le fond ; les femmes restent au premier plan.

MADAME DE MÉRILHAC. — Dépêchons-nous, pendant qu'ils causent plus loin ! Et d'abord, notre grand projet, que devient-il ?

MADAME DUVERNIER. — Le général a promis de tâter le terrain, j'aurai sa réponse prochainement, peut-être même aujourd'hui.

MADAME DE MÉRILHAC. — Monsieur votre fils doit être d'une impatience !

MADAME DUVERNIER. — Pourquoi ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Amoureux comme il est !

MADAME DUVERNIER. — Mais non ! Je ne lui ai encore rien dit !

MADAME DE MÉRILHAC. — Alors que savez-vous si Thérèse...

MADAME DUVERNIER. — Oh ! il ne refusera pas une femme de ma main !

MADAME DE MÉRILHAC. — Voilà un fils modèle, chère Madame, recevez-en mes compliments.

MADAME DUVERNIER. — Pour être dans le vrai, certains indices, de ces petits détails peu importants par eux-mêmes, mais qui, réunis, ont leur signification, me donnent à croire que la jeune personne ne lui est pas indifférente. Pendant les visites que nous faisons aux dames de Grémonville, j'ai remarqué qu'il avait de la pâleur, avec des yeux !... Ah ! comtesse ! Quels yeux ! Ça me rappelle son pauvre père quand il était dans la même position, et je vous avoue que, à sa place, moi aussi c'est bien Thérèse que je choisirais... un agneau, du bon sens, pas évaporée, pas artiste, avec le goût naturel de l'économie, enfin une vraie femme d'intérieur, tout ce qu'il faut pour gagner la confiance d'une mère de famille, en être une elle-même !

MADAME DE MÉRILHAC. — Je la crois, comme vous, une jeune fille pleine de... qualités sérieuses, ce qui ne l'empêche pas, sans doute, d'en avoir au fond de plus brillantes, et que monsieur votre fils ne manquera pas de développer, tout naturellement, par sa place...

MADAME DUVERNIER. — Elle est donnée ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Oh ! à peu près.

MADAME DUVERNIER. — Si j'allais remercier Son Excellence ? qu'en dites-vous ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Mais... oui ! ce sera une manière de l'engager. (*Elles remontent vers la véranda ; les hommes, pendant qu'elles parlaient, ont descendu la scène jusqu'au milieu.*) Et puis la nomination de Paul va devenir pour son mariage un argument décisif, je me fais un plaisir de l'apprendre, pendant le dîner, à M^{me} de Grémonville.

PAUL *se retourne vivement*. — Ces dames de Grémonville dînent ici ?

MADAME DUVERNIER, à M^{me} de Mérilhac. — Son secret lui échappe, vous voyez bien !

MADAME DE MÉRILHAC. — Le cri de la passion, en effet ! (*A Paul, ironiquement.*) Oui, Monsieur, elles dînent ici, et je n'ai pas attendu que vous me dénonciez vos sentiments pour faire mes invitations.

Les deux femmes, en riant légèrement, continuent à s'avancer vers M. des Orbières. Paul va pour les suivre.

AMÉDÉE, l'arrêtant. — Eh ! laissez-les tripoter ensemble ! nous en aurons assez tout à l'heure pendant le festin ! J'imagine qu'il sera peu drôle, et je serai

de même. D'abord, je me méfie toujours de ma tante dès qu'il y a des vierges aspirant au sacrement; elle a voulu me placer à côté de Valentine.

PAUL, *vivement*. — Tu seras à côté d'elle, toi ?

AMÉDÉE. — Oui ! et que le diable m'emporte si je trouve de quoi alimenter la conversation ! je n'ai rien à dire aux femmes honnêtes, moi ! Oh ! pas n'est besoin de surveillance ! Mais toi, pendant ce temps-là, mon gaillard, tu nageras en plein azur ?

PAUL. — Comment ?

AMÉDÉE. — Tu vas faire ta cour à la cadette, à M^{lle} Thérèse.

PAUL. — A Thérèse ?

Il s'assombrit.

AMÉDÉE. — Malin ! ne cache donc pas ton jeu ! tu l'aimes.

PAUL. — Ah ! par exemple !

AMÉDÉE. — Ta ta ta.

PAUL. — Mais je te jure...

AMÉDÉE. — Je te souhaite infiniment de plaisir !

PAUL. — Oh ! ce n'est pas...

AMÉDÉE. — Après tout, tu es libre, ça te regarde !

Il pirouette sur ses talons et remonte la scène.

PAUL, *resté seul sur le devant*. — Ah ! maudite timidité qui me rend toujours si malheureux ! Est-ce que jamais je ne me ferai connaître ! Pourquoi rougir de mon amour comme d'un crime ? il faudra bien pourtant que je prenne une résolution, et que ça finisse !

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, LE GÉNÉRAL VARIN DES ILOTS

LE GÉNÉRAL. *Il est entré par la porte latérale, à droite, et après avoir regardé quelque temps avec inquiétude*. — Paul ! ah ! je te cherchais... Un mot ! Tu devrais prier ton ami Amédée d'avertir son domestique qu'il viendra peut-être, ce soir, une dame me demander... en secret.

PAUL, *étonné*. — Mon oncle !

LE GÉNÉRAL. — C'est tout bonnement Gertrude ! je n'ai pas voulu la faire manger à la cuisine, tu comprends ; elle est restée chez le traiteur du village, là,

à côté, et même je n'ai pas besoin qu'on sache... mais, quelquefois, si par hasard, pour une chose, ou pour une autre...

PAUL. — Bien ! bien !

LE GÉNÉRAL. — Ainsi, je peux être tranquille, n'est-ce pas ?

MADAME DUVERNIER, *descendant précipitamment*. — Mais c'est la voix du général ! je brûle...

LE GÉNÉRAL, *saluant*. — Madame... Comtesse, je dépose mes hommages... (*Vite.*) Bonjour, M. Peyronneau !... (*Donnant une poignée de main.*) Monseigneur, je vous salue.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Le monseigneur doit bien des excuses à son général, d'abord de n'avoir pas répondu à sa lettre si flatteuse (*l'entraînant un peu*), puis, relativement à cette place pour M. Paul Duvernier...

LE GÉNÉRAL. — Une place ?

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Oui ! l'inspection !

LE GÉNÉRAL. — Quelle inspection ?

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Celle enfin que vous avez demandée.

LE GÉNÉRAL. — Moi ? demandée... à qui ?

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — A M^{me} de Mérilhac.

LE GÉNÉRAL. — Jamais de la vie !

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *étonné, regardant M^{me} de Mérilhac*. — Comment ?

MADAME DE MÉRILHAC, *bas à des Orbières*. — Maladroit ! vous le blessez.

Des Orbières remonte.

LE GÉNÉRAL, *s'avançant vers elle*. — N'est-ce pas, comtesse, que je n'ai point...

MADAME DUVERNIER, *au général, l'arrêtant*. — Mais, depuis deux heures, j'attends ! (*Elle l'entraîne.*) Eh bien, voyons, M^{me} de Grémonville, qu'a-t-elle dit ?

LE GÉNÉRAL. — Je n'y vais pas par quatre chemins, vous savez ! je mène les choses rondement, à la hussarde ! j'ai donc fait la demande.

MADAME DUVERNIER. — Et ?

LE GÉNÉRAL. — M^{me} de Grémonville l'a accueillie avec une satisfaction que j'ose dire visible, malgré un petit air de modestie ; la vérité même est qu'elle se rengorgeait !

MADAME DUVERNIER. — Ah ! le ciel soit loué !

LE GÉNÉRAL. — Du reste, vous pouvez vous en assurer par vous-même, ces dames arrivent tout à l'heure, elles doivent être maintenant au bout du parc.

MADAME DUVERNIER, à M^{me} de Mérilhac. — Allons au-devant d'elles, ce serait plus poli, qu'en dites-vous ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Volontiers. (*Appelant.*) Amédée ! tu nous accompagnes, c'est bien le moins qu'il y ait un homme pour offrir son bras à M^{me} de Grémonville.

AMÉDÉE. — Oui ! je vous rejoins.

PAUL, à part. — Si j'y allais aussi, moi ! Pourquoi pas ? en plein air, on est plus brave ; le bon vent d'été, le ciel bleu, les roses, les oiseaux, la nature immense autour de moi me soutiendra. Quelque chose me dit même : en avant ! Je risque tout !

Il sort très vite.

SCÈNE VI

LE GÉNÉRAL, M. DES ORBIÈRES, AMÉDÉE

AMÉDÉE, regardant Paul s'éloigner, et haussant les épaules. — Encore un qui se précipite à l'abîme ! Pauvre garçon !

LE GÉNÉRAL. — De quoi le plaignez-vous ?

AMÉDÉE. — Eh ! de se marier ! il va se marier !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — C'est s'y prendre un peu jeune !

LE GÉNÉRAL. — Certainement ! j'ai même fait là-dessus des représentations à M^{me} Duvernier ; mais les femmes, vous savez, l'amour, le mariage !... et puis le mariage, l'amour ! elles ne sortent pas de là !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Il y a d'autres buts cependant, et pour les atteindre il vaut mieux rester garçon.

AMÉDÉE. — D'abord avec les femmes on n'est jamais indépendant.

LE GÉNÉRAL. — Ni tranquille.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Ni sûr de quoi que ce soit.

LE GÉNÉRAL. — Croyez-vous, par exemple, qu'un militaire marié aura le même courage...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Et qu'on puisse, au milieu de tracas pareils, mener, je suppose, une vie d'études, de cabinet ?

AMÉDÉE. — Effectivement, il me semble que je ne posséderais pas toutes mes facultés si j'avais une épouse.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Le mal de notre temps, le voilà, Messieurs, la femme ! son influence nous étouffe, on la sent partout épandue, c'est le grand

filet où se prennent les âmes ! L'homme libre y laisse sa force, et le penseur sa conscience !

LE GÉNÉRAL. — Que je voudrais que Gertrude l'entendît !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Ève, Circé, Dalilah, Hélène, Cléopâtre, Dubarry et bien d'autres prouvent assez que, depuis le commencement du monde, elles sont faites pour combattre l'idéal, humilier l'homme et perdre les empires !

LE GÉNÉRAL. — Dans toutes les affaires criminelles, on trouve, au fond, une femme !

AMÉDÉE. — Il est de fait qu'elles vous mènent souvent très loin.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Aussi, moi, Messieurs, pour me conserver plus ferme dans la lutte, ardent au travail et sourd aux complaisances, j'ai poussé, comment dirais-je ? la circonspection... oui, c'est le mot... jusqu'à me priver d'une maîtresse !

LE GÉNÉRAL. — Moi, en qualité de militaire, j'ai parcouru bien des pays, et j'ai eu... je peux maintenant le dire sans fatuité... pas mal de relations ! mais jamais, nom d'un petit bonhomme ! la moindre attache sérieuse.

Il rit. On rit.

AMÉDÉE. — De la brune à la blonde ! libre comme l'air ! tout est là !

LE GÉNÉRAL. — Et elles avaient beau, pour m'attendrir, employer leurs giries... (*Il se détourne.*) Hein ? vous dites ?

UN DOMESTIQUE, *entré timidement depuis quelque temps, s'approche du général et lui présentant une redingote-pardessus.* — C'est une dame qui veut que Monsieur le général mette sa redingote, à cause du frais.

LE GÉNÉRAL, *en lui faisant signe de se retirer, prend la redingote.* — ... Ça ne produisait aucun effet ! (*Il passe une manche.*) Je vous les envoyais bouler !... (*Il a du mal à passer l'autre manche.*)

AMÉDÉE, *l'aidant.* — Moi, comme enfant de Paris, je ne suis pas, vous pensez bien, sans avoir rencontré quelques bonnes fortunes... Des personnes ! oh ! j'en ai connu qui m'ont aimé beaucoup, et qui rêvaient un tas de choses... qui entreprenaient de me faire changer mes habitudes ! mais pas si bête ! un moment ! Aucune encore n'a pu aplatir cette boule-là, voyez-vous (*montrant sa tête*), pas même ma tante ! et Dieu sait qu'elle est forte, la comtesse.

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *à part.* — Après tout, rien ne m'empêche de commander un rapport sur son affaire ?... Une idée, notons-la.

Il tire un calepin de sa poche et écrit debout.

AMÉDÉE, *se frappant le front*. — Ah ! saprelotte ! j'oubliais les dames de Grémonville !... Quelle semonce !

Il se précipite pour sortir.

LE GÉNÉRAL, *regardant au loin*. — Inutile ! je crois que les voilà.

AMÉDÉE, *même jeu*. — Oui ! toutes les trois... et ma tante, et M^{me} Duvernier... Cinq femmes ! comme ça tient de la place !

LE GÉNÉRAL. — Avec la toilette qu'elles ont aujourd'hui, parbleu ! Et même je ne sais comment un homme peut y suffire ! D'autant plus que la simplicité, mon Dieu, un joli petit bonnet !...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Autre signe des temps, général ; toute la valeur d'un siècle se reconnaît à la façon dont les femmes s'habillent. Aux époques viriles, pas d'étalage, nulle pompe ; vous les voyez glisser entre les événements, minces et fluettes, dans des sarraux ou des gaines. Mais que l'homme s'endorme et que les cœurs se relâchent, tout à coup leur coiffure se dresse à leur front comme une menace, leurs hanches s'élargissent dans des proportions formidables, elles débordent les voitures, elles font craquer les murailles ; on dirait qu'elles veulent toucher le ciel de leur front et abriter le monde avec leur jupe.

AMÉDÉE. — Très bien !

LE GÉNÉRAL, *serrant la main de M. des Orbières*. — Vous me faites plaisir, quand vous parlez, vous ! non, là, sérieusement, vous me faites plaisir !

SCÈNE VII

LES MÊMES, THÉRÈSE

THÉRÈSE. *Elle entre par la droite avec des sanglots, une main sur le cœur, et s'appuyant aux lambris*. — Moi qui l'aimais tant ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME DUVERNIER, *entre par la gauche, ébouriffée, furieuse*. — Le misérable ! manquer à toutes les convenances ! sans égard pour sa pauvre mère !

THÉRÈSE. — Faut-il que j'aie cru jusqu'à présent !...

MADAME DUVERNIER. — S'il m'avait prévenue, au moins ! mais non, là, tout à coup...

THÉRÈSE. — C'est à en mourir de chagrin !

Elle s'affaise sur la causeuse.

MADAME DUVERNIER. — Ah ! j'étouffe de rage !

Elle tombe de l'autre côté, dans un fauteuil.

LE GÉNÉRAL. — Eh ! bon Dieu, chère Madame, si je pouvais...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Mademoiselle, du calme, je vous en prie, du calme !

AMÉDÉE. — Mais qu'y a-t-il ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAUL, *au bras de Valentine, tous les deux rayonnant de joie*, M^{me} DE GRÉMONVILLE, *l'air enorgueilli*

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Rien ! une petite sottise !

PAUL. — Un événement heureux.

VALENTINE. — Oh ! bien heureux !

THÉRÈSE, *redoublant de sanglots*. — Pas pour moi toujours ! pas pour moi !

MADAME DUVERNIER, *à son fils*. — Un procédé de ta part que je n'attendais guère, par exemple !

THÉRÈSE. — Oh ! allons-nous-en.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Veux-tu bien ne pas pleurer !

THÉRÈSE. — Je veux pleurer, moi ! je veux m'en aller !... non ! qu'on me laisse tranquille !... dans un couvent !

LE GÉNÉRAL. — Mais elle va se faire du mal !

MADAME DUVERNIER. — Et moi ! j'en aurai bien sûr une fluxion de poitrine ! et rien que pour la mémoire de ton père...

SCÈNE IX

LES MÊMES, M^{me} DE MÉRILHAC, *entrant par le fond*.

MADAME DE MÉRILHAC. — Tout ce bruit, ces cris, je voudrais savoir...

Paul se penche à l'oreille du général et lui parle bas sans qu'on l'entende.

LE GÉNÉRAL *fait un bond en arrière*. — Comment ! mais ce n'était pas ça ? voilà qui dérange tout ! ah ! fichtre !

MONSIEUR DES ORBIÈRES, *au général*. — Quoi donc ?

LE GÉNÉRAL *parle bas à l'oreille de M. des Orbières, puis désignant M^{me} de Mérilhac*. — Je n'ose pas lui dire, mais dites-le, vous.

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Ah ! diable, c'est fort embarrassant !

MADAME DE MÉRILHAC. — Mais, mon ami, pourquoi, dans ma maison, tous ces mystères ?

AMÉDÉE, *un peu auparavant, s'est rapproché de Paul qui lui a parlé à l'oreille, et sur le dernier mot de M^{me} de Mérilhac, gaiement.* — Le mystère est bien simple, Paul a demandé et obtenu la main de M^{lle} Valentine.

MADAME DE MÉRILHAC *pousse un cri.* — Valentine ! (*Se contraignant.*) J'en suis ravie... enchantée, certainement. (*A M^{me} Duvernier.*) Vous aurez là, Madame, une belle-fille on ne peut mieux. (*A Paul.*) Je vous félicite, Monsieur ! (*Tâchant de se remettre.*) La nouvelle de ces événements, quand on s'y intéresse, a toujours quelque chose qui impressionne.

UNE FILLE DE BASSE-COUR *entre, essoufflée.* — Il y a là une dame qui veut à toute force parler au général.

LE GÉNÉRAL. — On y va, sacrrr...

Embarras général.

AMÉDÉE. — Qu'est-ce que vous avez donc à vous regarder tous sans rien dire ? Moi, par principe et caractère, je ne suis pas pour le mariage, assurément ; mais quand c'est plus fort que vous, je trouve cela très bien et permets qu'on en use. Allons dîner ! (*On se met en mouvement pour passer dans la salle à manger, d'une façon contrainte. M^{me} de Mérilhac, seule, en tête ; M^{me} de Grémonville au bras de Paul, M^{me} Duvernier au bras du général, Valentine au bras de M. des Orbières ; Thérèse, seule, après tous les autres ; enfin Amédée. Il regarde les convives, et au public.*) Pas de femme ! moi ! jamais de femme !



ACTE II

A Paris, un salon chez Paul.

SCÈNE PREMIÈRE

M^{me} DE GRÉMONVILLE, VALENTINE, THÉRÈSE puis VICTOIRE

MADAME DE GRÉMONVILLE, *fermant avec violence un secrétaire plein de papiers, registres de comptes, etc.* — Une pareille dépense pour quinze jours à Nice, c'est affreux !

VALENTINE. — Il est vrai de dire qu'il ne m'a rien refusé !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Je crois bien !

VALENTINE. — Les premiers temps du mariage...

THÉRÈSE, *ironiquement*. — La lune de miel !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Du miel qui coûte cher !

VALENTINE. — Mais, petite maman adorée, tu ne songes pas que bientôt sa place...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Toi et lui, vois-tu, vous n'êtes que deux enfants sans aucune idée de la vie, et il est réellement fort heureux que je vous aie tout sacrifié : goûts, repos, habitudes... sacrifié est le mot, car, si j'habite, avec vous, cette maison, c'est grâce aux instances de ton mari.

THÉRÈSE, *à demi-voix*. — Bien sûr !

VALENTINE. — Aussi notre reconnaissance...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Sans moi, pauvre fille, il t'aurait dominée, tu es trop bonne. Dieu merci, j'étais là ; mon expérience m'avait appris qu'il fallait tout d'abord lui tenir tête et se poser dès le premier jour carrément. C'est pour son bien, après tout ; il a été singulièrement élevé, ce garçon.

THÉRÈSE. — Oh ! oui !

VALENTINE, *vivement*. — Quand tu ne seras pas sans cesse à renforcer les accusations...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Elle a raison ; rappelle-toi les premiers temps

de votre mariage ! comme il était pliant, respectueux, empressé ! Depuis son retour de Nice, il manifeste en toutes choses je ne sais quel esprit d'indépendance ; vendredi, c'était une grimace devant le dîner maigre, tu l'as vu ; l'autre jour, il a refusé de m'accompagner au sermon. A chaque instant, on dirait qu'il prend à tâche de combattre mes principes ; mais sois tranquille, une mère se doit au bonheur de ses enfants. Il y a ici un besoin urgent de réformes, d'abord votre train de maison.

VALENTINE. — Mais, petite mère, puisqu'il va avoir cette place, aujourd'hui peut-être ? il est même descendu...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Tant mieux ! Quoi qu'il en soit, je vous sauverai, et comme premier point j'exige...

Bruit de pas précipités dans la coulisse.

VALENTINE. — Écoute-donc ! mais oui, c'est lui !

SCÈNE II

LES MÊMES ; PAUL *agitant un journal*

PAUL. — Le journal ! le journal ! il y est, le décret ! j'ai respecté la bande, je n'ai pas voulu lire ma nomination tout seul.

Valentine lui saute au cou.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Êtes-vous sûr au moins ?

PAUL, *montrant le journal*. — Parbleu ! tenez, là ! regardez !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *prenant les mains de Paul*. — Cette excellente dame de Mérilhac ! quel beau, quel noble caractère ! et une influence...

VALENTINE. — Oh ! la bonne comtesse ! il faut aller la remercier, maman.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Tout de suite ! (*Prenant la main de Paul qui va déployer le journal*). Vous aussi ! (*A Valentine*). Mets ton chapeau. (*Valentine sort*). Tu nous accompagnes, Thérèse ?

THÉRÈSE, *avec humeur*. — Moi ?

MADAME DE GRÉMONVILLE, *après avoir sonné, revenant vers Paul et l'arrêtant dans sa lecture commencée*. — Oui, l'expression de notre reconnaissance doit avoir un caractère de spontanéité.

PAUL. — Sans doute.

VALENTINE, *revenant avec son châle et son chapeau*. — Me voilà !

Victoire entre.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Faites atteler, Victoire, et donnez-nous d'abord à moi et à Mademoiselle tout ce qu'il faut pour sortir.

Victoire sort.

PAUL, *feuilletant avec anxiété*. — Mais... mais... ah ! l'autre page...

MADAME DE GRÉMONVILLE, *pendant qu'il lit*. — Une place pareille ! et pour un début ! c'est splendide !... Oh la protection des femmes ! Vous avez maintenant le pied à l'étrier, mon ami !

PAUL, *balbutiant et parcourant fiévreusement le journal*. — Comment ?

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Eh bien, qu'arrive-t-il ? (*Paul s'affaisse dans un fauteuil.*) Vous pâlissez

VALENTINE, *courant à lui*. — Paul ! Paul !

PAUL, *d'une voix faible et laissant tomber le journal*. — Je ne suis pas nommé !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *ramassant le journal*. — C'est impossible !

VALENTINE, *bas à Paul*. — Du courage, mon ami !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *froissant le journal*. — Non ! rien !

THÉRÈSE, *avec amertume*. — Ah ! ah ! cette excellente dame de Mérilhac !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *éclatant*. — Mais c'est une trahison, mais c'est une infamie ! mais on ne se moque pas ainsi des personnes de notre rang !

Victoire revient avec deux chapeaux et deux manteaux.

VICTOIRE, *à part*. — Oh ! oh ! tempête !

MADAME DE GRÉMONVILLE *à Victoire*. — Allez-vous rester plantée comme ça une heure devant moi ? Mettez tout ici, laissez-nous ! Ah ! M^{me} de Mérilhac !

Victoire sort.

THÉRÈSE, *allant à sa mère*. — Chère maman, ne te fais donc pas tant de mal pour une... intrigante de cette espèce.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Embrasse-moi, Thérèse ; tu as vu clair, toi ! tu es la seule tête forte de la maison. (*Désignant Paul et Valentine avec dédain.*) On n'arrive à rien avec des caractères comme ceux-là.

PAUL, *se relevant*. — Madame !

VALENTINE, *à sa mère*. — Mais, ce n'est pas sa faute.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Qu'en sais-tu ? que veux-tu que je te dise, moi ? Monsieur a ses idées, Monsieur a ses allures... Monsieur est un libre penseur ! tout cela peut fort bien ne pas convenir à tout le monde ! et si M^{me} de Mérilhac est inexcusable d'avoir agi de cette façon-là à mon égard, je suis bien forcée de reconnaître qu'elle n'a peut-être pas complètement tort envers Monsieur.

PAUL. — J'excuse votre injustice en considération de votre désappointement.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Une place sans laquelle, certainement, je n'aurais pas consenti...

PAUL. — A quoi ?

MADAME DE GRÉMONVILLE, *détournant la tête*. — Car enfin, la dot que M^{me} Duvernier vous a donnée...

PAUL. — Oh ! Madame, il me semble que vous-même vous n'avez pas été d'une générosité...

MADAME DE GRÉMONVILLE, *fondant en larmes*. — Des reproches ! Mon Dieu ! c'est le dernier coup !

Elle tombe dans un fauteuil.

THÉRÈSE. — Ma pauvre maman !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *gémissant*. — Me faire un crime, à moi, de l'exiguïté de mes ressources présentes ! me reprocher les immenses sacrifices que m'impose la malheureuse santé de mon mari.

VALENTINE. — Il n'a pas voulu dire cela, je t'assure.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ce n'était pas la peine de m'attirer chez lui, à mon âge, s'il n'avait que des insultes...

VALENTINE, *bas à Paul*. — Demande-lui pardon, Paul.

PAUL. — Moi ?

VALENTINE. — Je t'en supplie...

PAUL. — Jamais !

VALENTINE, *s'agenouillant*. — Tiens, comme cela, près de moi !

PAUL. — Tu le veux ?

VALENTINE. — Oui, je t'en prie.

PAUL, *s'avançant gravement vers M^{me} de Grémonville*. — Je vous fais mes excuses, Madame.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ah ! Monsieur, la vie en commun n'était qu'un beau rêve ! je vois bien maintenant qu'il vaut mieux nous séparer... dans notre intérêt réciproque.

VALENTINE. — Oh ! chère maman, ne nous quitte jamais, jamais !

PAUL. — Je vais joindre ma prière à la sienne, Madame.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *laissant prendre sa main par Valentine, qui la met dans celle de Paul*. — Ah ! Monsieur, vous ne connaissez pas le cœur d'une mère !

THÉRÈSE. — Quoi qu'il en soit, je pense que notre visite à M^{me} de Mérilhac est toute faite ?

MADAME DE GRÉMONVILLE, *se redressant convulsivement*. — Non pas ! j'ai des compliments à lui adresser. Allons, mes filles (*elle se coiffe ainsi que Thérèse*) nous avons dit que nous irions, nous irons. (*A Paul.*) Vous n'avez pas besoin de vous déranger pour elle, monsieur Paul.

Elle sort avec Valentine et Thérèse.

SCÈNE III

PAUL, *seul, regardant la porte du fond*

Tu peux bien compter que j'ai fait cela pour toi, Valentine. Me rendre responsable des boutades de M^{me} de Mérilhac !... Voyons ! il s'agit désormais de régler un peu ses affaires. Il est impossible qu'avec mes rentes... Mais pouvais-je soupçonner qu'une femme comme la comtesse !... Allons, un peu de courage ! Puisque ce n'est pas ma faute, je peux bien exposer à ma mère... (*Il réfléchit.*) Oh ! je n'oserai jamais lui avouer en face, écrivons.

Il s'assoit pour écrire.

SCÈNE IV

PAUL, AMÉDÉE

AMÉDÉE, *entrant avec hésitation*. — Seul ?

PAUL, *se retournant*. — Amédée !

AMÉDÉE. — Maison du bon Dieu, porte ouverte.

PAUL, *regardant, à part*. — Elles auront oublié de la fermer.

AMÉDÉE. — Ma visite de noces est légèrement en retard ; mille compliments, d'ailleurs ; femme adorable, mère charmante, belle petite sœur en sucre, bonne affaire. Moi, voilà bien huit jours que je n'ai pas salué mes pénates, ma tante doit être furieuse ; j'ai passé la nuit, je meurs de faim.

PAUL. — Tu vas manger, parbleu !

AMÉDÉE. — Sans refus.

PAUL *tire une des sonnettes de la cheminée*. — Ce cher Amédée ! toujours gai.

AMÉDÉE. — Mais oui ; pourquoi pas ? Et toi ?

PAUL *re-sonne*. — Moi aussi !

AMÉDÉE. — Et le mariage ? est-ce aussi bon qu'on le prétend ?

PAUL. — Délicieux !

Il sonne plus fort.

AMÉDÉE. — Cette fois, on a entendu, ne t'inquiète pas, on va venir. (*Il s'assoit.*) Ce doit être bien agréable, en effet, d'avoir une petite femme toujours là, auprès de soi, pour vous dorloter.

PAUL. — Sans doute. (*A la cantonade.*) Dominique !

AMÉDÉE. — Un garçon, on a beau dire, n'est jamais aussi bien servi.

PAUL. — Certainement. (*A la cantonade.*) Joséphine !

AMÉDÉE. — Du reste, tout le monde n'est pas comme toi ; au lieu d'une femme, tu en as deux.

PAUL, *d la cantonade.* — Victoire !

AMÉDÉE. — C'est un double avantage, car une belle-mère doit avoir toutes sortes d'attentions.

PAUL. — Mais... (*Appelant.*) Victoire !

AMÉDÉE. — L'intérêt de sa famille, naturellement, lui fait soigner le bonheur de son gendre.

SCÈNE V

LES MÊMES, VICTOIRE

PAUL. — Ah ! enfin ! où étiez-vous donc ?

AMÉDÉE, *d part.* — Eh ! elle est appétissante, cette esclave !

VICTOIRE. — Monsieur, c'est que ces dames...

PAUL. — Oui... Quand ces dames ne sont pas là, les domestiques ne se gênent guère ! Vous allez dire à la cuisine qu'on fasse à déjeuner pour Monsieur.

VICTOIRE, *embarrassée.* — C'est que..

PAUL. — Eh bien, quoi ?

VICTOIRE. — Entre les repas, Madame a expressément défendu...

PAUL. — Quelle madame ?

VICTOIRE. — M^{me} de Grémonville a expressément défendu qu'on fasse jamais..

PAUL. — Eh bien, moi, j'ordonne !...

AMÉDÉE, *voulant s'en aller.* — Non ! j'ai regret, vois-tu, j'aime mieux...

PAUL. — Vous avez compris, n'est-ce pas ? allons ! vite !

VICTOIRE, *s'en allant*. — Bien, Monsieur, bien !

AMÉDÉE. — Oh ! la moindre des choses ! je ne suis pas difficile. (*A Paul*)
Véritablement, mon bonhomme, je te cause un embarras.

VICTOIRE, *revenant*. — Monsieur... mais, pour le vin ?

PAUL. — Quoi, encore ?

VICTOIRE. — C'est que Madame serre toujours la clef de la cave.

PAUL, *exaspéré*. — Ah ! qu'on prenne un serrurier... ou qu'on enfonce la porte !

VICTOIRE. — Cependant... Madame... (*Coup de cloche d'antichambre*)
Tenez ! c'est elle qui rentre.

Elle sort.

AMÉDÉE. — Dans ce cas, mon bon, je m'éclipse.

PAUL. — Au contraire, je tiens à ce que tu restes. Parbleu ! ce serait trop fort si un vieil ami ne pouvait pas, chez moi...

VICTOIRE, *rentrant*. — Monsieur, M^{me} la comtesse de Mérilhac !

AMÉDÉE. — Ma tante ! je me dérobe à son courroux... dans la salle à manger.
(*A Victoire*.) Vous me tiendrez compagnie, jeune fille ! (*Sur le seuil de la porte*.)
Après vous, s'il vous plaît.

Victoire passe la première, Amédée lui pince la taille.

PAUL. — Il faut se montrer, à la fin ! et il n'est pas dit que les femmes me gouverneront toujours !

SCÈNE VI

PAUL, M^{me} DE MÉRILHAC

PAUL, *d'un air contraint*. — Madame !

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous ne m'attendiez pas aujourd'hui, n'est-ce pas ?

PAUL. — J'avoue..

MADAME DE MÉRILHAC. — Êtes-vous seul ?

PAUL. — Ces dames, précisément, sont sorties pour aller vous voir (*il pousse un siège devant elle*), mais faites-moi l'honneur...

MADAME DE MÉRILHAC, *s'asseyant*. — Merci ! (*Silence, elle le considère*.)
Vous m'avez bien battue, l'autre jour.

PAUL. — Comment cela ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Mais oui ! c'est une histoire piquante, on s'en amuse. Moi qui ai une réputation d'habileté, je passe pour une dupe ; les petits journaux ont raconté votre demande de mariage d'une manière très drôle, sans omettre les initiales ; la chose a pris les proportions d'un événement, c'est pour le Pouvoir presque un échec, en tous cas un ridicule.

PAUL. — Et votre vengeance est retombée sur moi.

MADAME DE MÉRILHAC. — Parfaitement !

PAUL. — Pour quelle raison ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Je voulais marier Amédée à Valentine.

PAUL. — Lui ? Amédée ? Avec ses opinions...

MADAME DE MÉRILHAC. — On change d'opinion tous les jours. Fausse honte, vous dis-je ; je suis sûre de ses sentiments, il a été peiné de votre mariage.

PAUL. — Ah ! par exemple !

MADAME DE MÉRILHAC. — Je vous l'affirme ; il plaisait à la belle-mère, il regardait même Thérèse.

PAUL. — Eh ! qu'il l'épouse ! elle est libre.

MADAME DE MÉRILHAC, *comme réfléchissant*. — Thérèse ! tiens, voilà une idée (*silence*), malheureusement impraticable.

PAUL. — Vous pensiez bien à Valentine.

MADAME DE MÉRILHAC. — Oh ! Valentine, c'est autre chose.

PAUL. — Que voulez-vous dire ?

MADAME DE MÉRILHAC, *haussant les épaules*. — Vous le savez.

PAUL. — Pas le moins du monde.

MADAME DE MÉRILHAC. — Valentine, votre femme, sera beaucoup plus riche que sa sœur.

PAUL. — Comment cela ?

MADAME DE MÉRILHAC. — M^{me} de Grémonville ne vous a rien dit ?

PAUL. — Pas un mot.

MADAME DE MÉRILHAC, *réfléchissant et comme se parlant à elle-même*. — C'est possible après tout, de peur des explications ; mais le père ayant dénaturé ses biens...

PAUL. — Je marche absolument dans les ténèbres.

MADAME DE MÉRILHAC. — M. de Grémonville a juré de laisser toute sa fortune à Valentine, au détriment de sa sœur.

PAUL. — M. de Grémonville ? mais il n'a pas sa tête ! c'est un impotent, un malade !

MADAME DE MÉRILHAC. — Un homme séparé de sa femme, rien de plus... oui... à l'amiable, par incompatibilité d'humeur.

PAUL. — Je comprends cela.

MADAME DE MÉRILHAC, *baissant la voix avec malice*. — Certains bruits ont couru... qu'il est inutile de vous dire puisque vous n'en avez pas eu connaissance.

PAUL. — Ah ! ah ! la belle-mère...

MADAME DE MÉRILHAC. — Qu'il vous suffise d'apprendre que M. de Grémonville n'a jamais voulu voir Thérèse

PAUL. — Pourquoi ?

MADAME DE MÉRILHAC. — De cette naissance date sa séparation, encore une fois !

PAUL, *soupirant largement*. — Oh ! oh !

MADAME DE MÉRILHAC, *souriant*. — Tout s'efface, le temps met sur les choses une brume... commode. On a dit à propos de cet événement « maladie » ; M^{me} de Grémonville, sans l'affirmer, a laissé murmurer tout bas « démence » ; c'est une fiction désormais inattaquable, et qui s'est durcie aux années jusqu'à la consistance d'un fait. (*Regardant Paul qui réfléchit.*) Eh bien, qu'avez-vous donc ?... une histoire des plus ordinaires, il n'y a pas le moindre drame à chercher là-dessous, je vous en préviens, et si cette révélation vous affecte, je regretterai vivement d'avoir été entraînée à vous la faire.

PAUL, *revenant à lui*. — Non, non, au contraire.

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous comprenez maintenant combien la situation de Thérèse...

PAUL. — Pauvre enfant !

MADAME DE MÉRILHAC. — Oui, pauvre !

PAUL. — Mais que faire ? il faudrait que Valentine renonçât...

MADAME DE MÉRILHAC. — Prenez garde ! vous parlez contre vos intérêts.

PAUL. — Il ne s'agit pas de mes intérêts, mais de justice ; elle finira peut-être par consentir.

MADAME DE MÉRILHAC. — C'est une éventualité douteuse.

PAUL, *réfléchissant*. — En effet !... Mais M. de Grémonville lui-même pourrait bien...

MADAME DE MÉRILHAC, *à part*. — Oh ! l'y voilà !

PAUL. — Pourquoi pas ? j'irai le trouver, ce père invisible ; c'est bien le moins qu'il fasse connaissance avec son gendre ; je lui parlerai, Madame.

MADAME DE MÉRILHAC. — Vraiment ?

PAUL. — Mais oui ! je partirai dès ce soir pour Toulouse.

MADAME DE MÉRILHAC. — Réfléchissez bien ! on se repent quelquefois de ces mouvements de générosité.

PAUL. — Eh ! quand j'ai épousé Valentine, je n'ai rien vu derrière sa dot que la couleur de ses yeux et la qualité de son âme.

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous êtes simplement sublime, cher Monsieur.

PAUL. — Je ne commets rien de sublime en me refusant à jouir de la fortune de ma belle-sœur, je voudrais même par là affaiblir un peu la peine que lui a causée mon mariage, et je déplore, croyez-le, celle qu'il a pu indirectement vous faire.

MADAME DE MÉRILHAC. — Ma peine, à moi, est oubliée.. (*appuyant*) bien que j'en regrette les conséquences

PAUL. — N'en parlons plus !

MADAME DE MÉRILHAC. — Du reste, elles ne sont pas irréparables ; tous les jours des nominations se trouvent retardées, empêchées même, pour une raison ou pour une autre, puis elles ont lieu, plus tard. M. des Orbières me le disait encore ce matin : tout n'est pas perdu. (*Elle lui tend la main pour partir.*) Ainsi, à bientôt ! sans rancune ! Et puisque vous allez voir M. de Grémonville, n'oubliez pas de lui représenter, pour mieux le fléchir, que c'est un parti fort avantageux. La position d'Amédée...

PAUL. — Vous croyez donc absolument qu'il veut se marier ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Je m'en charge.

PAUL. — La conversion, quoi que vous dites, me semble...

MADAME DE MÉRILHAC. — Bah ! dès que je le verrai...

PAUL, *d la cantonade*. — Amédée !

SCÈNE VI

LES MÊMES, AMÉDÉE

MADAME DE MÉRILHAC. — Amédée !

AMÉDÉE, *jetant son cigare*. — Ma tante !

PAUL. — Il se mourait de faim, je l'ai fait déjeuner.

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous vous plaisez donc partout mieux que chez

vous, mon pauvre neveu ! (*Le regardant.*) Ce teint, ces yeux rouges ! vous avez encore joué toute la nuit, je parierais.

AMÉDÉE. — Il faut que jeunesse se passe, chère tante.

MADAME DE MÉRILHAC. — Au train dont vous allez, prenez garde, elle ne se passe pas, elle se précipite. (*Le considérant avec anxiété.*) Mais vous êtes malade, Amédée ! Dites-moi, ne souffrez-vous pas ? vous vieillirez tout à fait, et j'ai véritablement peur...

AMÉDÉE. — Moi ? Je me porte comme un régiment de cuirassiers.

MADAME DE MÉRILHAC. — Voyez donc sa figure, monsieur Paul !

PAUL. — Un peu fatiguée, sans doute...

MADAME DE MÉRILHAC, *à mi-voix, à Paul.* — J'étais aveugle de vouloir le marier, il est trop tard !

PAUL. — Trop tard ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Oh ! certainement.

AMÉDÉE, *piqué.* — Un point de gagné, au moins !

MADAME DE MÉRILHAC. — Comme vous le dites. Je vous conseillerai seulement de vous ménager un peu plus.

AMÉDÉE. — Ah ça, vous me trouvez donc bien changé depuis quelques semaines ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Je n'ai pas dit cela pour vous affecter, mon ami, n'en parlons plus ; j'aurais été heureuse, j'en conviens, de voir autour de vous les soins d'une épouse, le dévouement d'une famille, mais de deux choses l'une : ou je m'abusais étrangement l'autre jour, ou bien..

AMÉDÉE. — Ou bien quoi ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous êtes à cette période de l'existence qui ne connaît plus la lenteur des transitions.

AMÉDÉE. — Mais ne dirait-on pas à vous entendre que je suis un véritable octogénaire... 49 ans !

MADAME DE MÉRILHAC. — Cinquante .

AMÉDÉE. — 49, ma tante.

MADAME DE MÉRILHAC. — 50, mon neveu.

AMÉDÉE. — Et quand même, on se sent bien, je suppose ! Six mois de gymnastique et d'hydrothérapie, un peu d'équitation, plus de sommeil, et je vous garantis, moi, Amédée Peyronneau, de 50 ans, que je serais encore homme à épouser, haut la main, qui bon me semble.

PAUL, *à part.* — Il se noie !

MADAME DE MÉRILHAC. — Pourvu que ce ne soit pas une fille de 20 ans, comme j'avais la sottise de vous le proposer.

AMÉDÉE. — Pourquoi donc ? en connaissez-vous de plus jeunes, ma tante ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Vous n'avez pas la prétention, j'imagine, de descendre jusqu'à l'âge, par exemple, de M^{lle} Thérèse de Grémonville ?

PAUL. — Elle est pourtant fort bien.

AMÉDÉE. — J'ai été accueilli par elle avec une sécheresse...

MADAME DE MÉRILHAC, à Paul. — Et il prétend connaître les femmes !

AMÉDÉE. — Hein ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Rien. Vous avez peut-être raison, après tout ; Thérèse ne se sera pas gênée, vous n'êtes plus guère, pour elle, dans la catégorie des hommes possibles.

AMÉDÉE. — J'ai dit sécheresse... pour froideur.

MADAME DE MÉRILHAC. — C'est la même chose.

AMÉDÉE. — Voulez-vous parier que si je me donnais la peine de lui faire la cour, sérieusement...

MADAME DE MÉRILHAC. — N'allez pas vous permettre une aussi sotte plaisanterie.

AMÉDÉE. — Comment, plaisanterie ? j'ai bien le droit de me diriger tout seul, je suis d'un âge...

MADAME DE MÉRILHAC. — Oh oui !

AMÉDÉE, *exaspéré*. — Mais vous feriez damner un saint, ma parole d'honneur ! Voilà bien les femmes ! pendant trente ans, vous me poussez vers la mairie, j'arrive au seuil et tout à coup vous m'arrêtez sans même savoir si je veux y entrer.

MADAME DE MÉRILHAC. — Il n'y a vraiment aucune raison à tirer de lui !

AMÉDÉE. — Ce n'est pas répondre.

MADAME DE MÉRILHAC. — M'en voulez-vous assez, monsieur mon neveu, pour me refuser l'honneur de votre compagnie jusque chez moi ?

AMÉDÉE. — Je suis toujours à vos ordres, chère tante, mais c'est bien convenu, n'est-ce pas, j'entends me conduire absolument à ma guise.

MADAME DE MÉRILHAC, à Paul. — Priez pour lui, monsieur Paul. Allons, beau Clitandre, être effervescent ! (*Bas, à Paul.*) Je le tiens !

PAUL, à part, les regardant s'éloigner. — On m'avait toujours assuré que le diable portait deux cornes et une queue !

SCÈNE VIII

PAUL, VICTOIRE

PAUL. — Victoire, ma petite malle et mon nécessaire de voyage !

VICTOIRE, *du dehors*. — Oui, Monsieur.PAUL. — Il y viendra, Amédée; quelles lâchetés les femmes vous font commettre ! (*S'asseyant.*) J'en ai appris de bonnes aujourd'hui, et maintenant que je connais à fond ma belle-mère, si elle bronche... gare la première mouche qui va piquer ! Ce voyage-là, c'est l'affaire d'une semaine... à peu près (*calculant*) oui, pas davantage.*Victoire entre, portant la malle et le nécessaire.*

PAUL. — Ouvrez cela, Victoire, et voyez s'il ne manque rien.

VICTOIRE. — Non, Monsieur... (*elle ouvre*) les deux limes, les ciseaux... (*Criant.*) Aïe !PAUL, *se retournant*. — Qu'avez-vous ?VICTOIRE, *pressant son doigt sur ses lèvres*. — Je me suis déchiré le doigt à une machine pointue !

PAUL. — Est-ce que vous saignez ?

VICTOIRE. — Un peu.

PAUL, *prenant les ciseaux et du taffetas dans le nécessaire*. — Attendez ! avec un morceau de taffetas d'Angleterre...VICTOIRE, *minaudant et tenant toujours son doigt sur ses lèvres*. — Mais, Monsieur...PAUL, *lui tendant le morceau de taffetas*. — Montrez-moi...VICTOIRE, *se détournant, avec coquetterie*. — Ça guérira tout seul.PAUL, *impatiente*. — Donnez donc !VICTOIRE, *rapprochant sa main avec lenteur et timidité*. — C'est que je n'osais pas, Monsieur !PAUL, *collant le taffetas sur la déchirure*. — Voilà tout.*On sonne.*VICTOIRE, *s'échappant comme effrayée*. — Ces dames !

PAUL. — Eh bien, allez ouvrir, et prévenez François de ne pas dételer.

VICTOIRE. — Oui, Monsieur

Elle se dirige vers le fond.

PAUL, *la rappelant*. — Ah ! vous n'avez pas besoin de dire que j'ai reçu la visite de cette dame.

VICTOIRE, *mystérieusement*. — Non, Monsieur.

PAUL, *la regardant s'éloigner*. — C'est qu'elle n'est pas mal, pour une servante ; j'avais une envie de la complimenter sur sa main.

SCÈNE IX

PAUL, M^{me} DE GRÉMONVILLE, THÉRÈSE, VALENTINE

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ah ! une jolie journée ! c'est comme un fait exprès, une conjuration ! D'abord, chez M^{me} de Mérilhac, personne ! elle était sortie, ou bien elle se cachait, n'importe !... et l'huissier du ministre, car j'ai tenu à le voir, ce monsieur-là, s'est mis le dos contre les deux battants pour m'empêcher... et on ne sait pas ce qui s'y passait, chez votre ministre.

PAUL. — Ce n'est pas le mien, malheureusement.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ni le mien, je vous assure.

THÉRÈSE. — Moi, d'abord, je n'ai jamais pu le sentir.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — La couturière, non plus, n'était pas chez elle, ni la veuve Lehérissé où j'allais pour prendre des renseignements, ni le vicaire que je voulais... Au moins, quand on n'est pas chez soi, on devrait le dire ! (*Apercevant la malle et le nécessaire de voyage.*) Tiens ! pourquoi cela ?

PAUL. — Je suis forcé d'entreprendre un voyage.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Vous ?

PAUL. — Pour mes affaires.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Quelles affaires ?

PAUL. — Vous comprenez bien, Madame, que cette place qui m'échappe et la nouvelle situation qui m'est faite exigent le plus tôt possible des mesures...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Peut-on savoir au moins où vous allez ?

PAUL. — Assez loin.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — En Chine ?

PAUL. — Cela se peut.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Voilà une plaisanterie d'un goût..

THÉRÈSE. — Il faut convenir, Paul, que vous n'êtes guère poli.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ainsi, vous refusez positivement de me dire..

PAUL. — Eh bien, Madame, je vais dans le Midi.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Le Midi ? quelle idée ! pourquoi faire dans le Midi ? à Bordeaux ! sans doute, Marseille, Carpentras ?

PAUL. — Mon Dieu, Madame, cette insistance...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Là, calmez-vous ! gardez vos secrets ! je n'ai pas l'habitude de contrarier les gens. Amusez-vous ! voyagez ! continuez vos fredaines !

PAUL. — Mes fredaines !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *éclatant d'indignation*. — Croyez-vous que je n'aie pas vu ce qu'il y a dans la salle à manger ? les restes d'un repas, Monsieur, d'une orgie ! jusqu'à trois carafons sur la table, avec deux tasses de café... du café au milieu de la journée, je vous demande un peu !

THÉRÈSE. — Et une odeur de pipe !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Vraiment, je ne me figurais pas que dans ma maison.

PAUL. — Votre maison ? ah ! permettez

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Et comme pour me narguer... en dépit de mes ordres...

PAUL. — Les miens diffèrent.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Moi qui ai commandé toute ma vie, je ne changerai pas mes habitudes, je vous en préviens.

PAUL. — Et moi qui n'ai jamais eu cet avantage, je désire en prendre d'autres.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — C'est votre dernier mot, Monsieur ?

PAUL. — Oui, Madame.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Mets ton manteau, Thérèse, nous ne coucherons pas une nuit de plus dans *sa* maison

PAUL. — C'est prendre bien vivement les choses.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Peut-être m'accorderez-vous le droit de régler ma conduite personnelle comme bon me semble ?

PAUL. — Je m'incline.

VALENTINE. — Demain ! attends à demain ! où vas-tu aller ce soir ?

MADAME DE GRÉMONVILLE. — A Neuilly.

PAUL. — Permettez au moins..

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Merci de vos attentions... Adieu, ma fille, mes facultés baissent, je me fais vieille, tâche d'être plus heureuse que moi,

mon enfant (*plus bas*) à moins que l'inutilité de tes complaisances ne te montre à quels abîmes peut nous entraîner notre faiblesse !

Elle sort majestueusement avec Thérèse.

SCÈNE X

PAUL, VALENTINE

VALENTINE. — Mais elle ne reviendra pas !... Qu'as-tu fait ?

PAUL. — Je te prie instamment de rester ici, Valentine.

VALENTINE, *sanglotant*. — Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

PAUL. — Auprès de moi, ma femme ? Quand nous sommes ensemble, ne sommes-nous pas tout un monde ? Tiens, je n'ai jamais respiré si librement. Par la plus déplorable des sottises, je n'avais fui la discipline maternelle que pour subir la domination d'une belle-mère ! A partir d'aujourd'hui, j'ai ma volonté, je suis un homme. Au revoir, Valentine, quelques jours seulement, aie confiance ! la démarche que je vais faire, tu me l'aurais conseillée toi-même, c'est un sentiment de justice et de délicatesse qui m'y pousse ; j'obtiendrai ma place, tu verras. Mais si M^{me} de Mérilhac nous oublie, si ma mère se confîne dans la froideur qu'elle nous montre, ne trouverons-nous pas toujours mon brave parrain, cet excellent M. Varin des Ilots, qui nous adore et dont nous sommes les héritiers probables ? Adieu encore, petite femme (*il l'embrasse*), essuyez-moi ces grands yeux-là, tout de suite. Quand on s'aime comme nous, Valentine, c'est le bonheur suprême de se blottir tout seuls dans son nid. Adieu (*lui envoyant de loin un baiser*) adieu !

Il sort par le fond.



ACTE III

Salon chez Paul, un berceau à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, VICTOIRE

PAUL, *seul. Il berce avec un air d'ennui et de résignation, tout en chantonnant, puis il regarde la pendule.* — Trois heures ! et ma commission au Ministère ! — sans compter mon rendez-vous avec Amédée !... Ma femme a perdu la tête et cette maison est de plus en plus intolérable. (*Appelant.*) Victoire !

VICTOIRE. — Monsieur ?

PAUL. — Madame n'est pas rentrée, par hasard ?

VICTOIRE. — Non, Monsieur.

PAUL, *décontenancé.* — C'est bien !

VICTOIRE, *à part.* — Voilà la troisième fois qu'il m'appelle.

Elle pousse plus loin les objets qui sont sur la cheminée ou l'étagère.

PAUL. — Que faites-vous donc ?

VICTOIRE. — Une précaution ! c'est l'heure où M. Amédée Peyronneau vient vous voir.

PAUL. — Eh bien, quel rapport ?

VICTOIRE, *levant alternativement ses deux bras.* — Il fait des mouvements comme ci, comme ça, de droite, de gauche.

PAUL. — Ah ! oui, sa gymnastique ! (*Il congédie Victoire d'un geste.*) Amédée se dispose à épouser Thérèse, parfait ! le ciel le protège, et qu'il soit plus heureux que moi !

SCÈNE II

PAUL, LE GÉNÉRAL VARIN DES ILOTS, *l'air désolé, crêpe au chapeau*

PAUL. — Qu'avez-vous donc, mon cher parrain ? votre figure... ce deuil...

LE GÉNÉRAL, *la voix entrecoupée par les larmes.* — Gertrude ! (*Étonnement de Paul.*) Oui ! défunte !

PAUL. — Comment ? Ah ! je ne m'attendais pas...

LE GÉNÉRAL. — Ni moi... et c'est une rude secousse, va ! (*Il s'assoit et après un long silence.*) Dimanche, mon Dieu, nous sommes rentrés ensemble, elle a mangé comme à son habitude ; seulement, au dessert, elle s'est mise à dire tout à coup : « Tiens ! c'est drôle ! je ne me sens pas bien ! » et trois heures après, elle a passé, sans douleur, tranquillement, comme une sainte.

PAUL. — Ah ! mon pauvre oncle, que je vous plains !

LE GÉNÉRAL. — Depuis bientôt quarante ans... que nous étions ensemble ! Pense donc ! une fille si dévouée, si attentionnée, si propre ! elle me lisait mon journal tous les matins ; le soir, elle me donnait son bras si je voulais sortir ; la nuit, dès qu'elle m'entendait tousser...

PAUL. — Ah ! c'est une perte, je comprends.

LE GÉNÉRAL. — Quand il faisait beau, nous allions nous promener aux environs ; elle s'asseyait sur l'herbe avec son panier et ses tapisseries, elle m'écoutait lui raconter des histoires... et comme elle aimait le jardinage, j'avais même le projet d'acheter quelque part, en Touraine... Ah ! je ne pourrai pas m'y accoutumer, je ne pourrai pas vivre seul !

Il pleure.

PAUL. — Voyons ! mon oncle, du courage ! un vieux de la Bérésina, comme vous ! Est-ce qu'on n'est plus un homme, saprelotte !

LE GÉNÉRAL. — Tu as raison, je suis bête ! il faut être plus raide sur la discipline. Parlons d'autres choses, de toi plutôt ; c'est même pour toi que j'étais venu. On m'a dit que M^{me} de Grémonville vous avait quittés ?

PAUL. — Dieu merci, oui !

LE GÉNÉRAL. — Pourquoi ?

PAUL. — Parce que j'ai voulu voir son mari. J'ai donc été à Toulouse et j'ai trouvé un homme très convenable, très raisonnable, et qui n'est pas fou le moins du monde.

LE GÉNÉRAL. — Tu m'étonnes ! Eh bien, alors ?...

PAUL. — Seulement, il a eu avec sa femme des brouilles trop longues à vous expliquer ; mais ce que j'ai appris me donne le moyen de faire chanter la belle-mère, et d'être le maître chez moi.

LE GÉNÉRAL. — Oh !... est-ce qu'il y aurait ?... après tout, ça ne me regarde pas, et tu es assez grand garçon pour te conduire ; mais j'ai un avertissement

à te communiquer : on se plaint de toi ! et ne serait-ce que par égard pour M^{me} de Mérilhac et pour M. des Orbières, qui ont été, dans cette affaire-là, charmants...

PAUL. — Quelle est ma faute ?

LE GÉNÉRAL, *avec solennité*. — « Inspecteur du degré d'avancement des commandes faites aux artistes par la Direction des Beaux-Arts », le titre est long et la besogne, tu en conviendras, facile.

PAUL. — Il n'y a rien à faire !

LE GÉNÉRAL. — Raison de plus pour donner l'exemple ! et quand, une fois par semaine, tu te présenterais dans ton bureau...

PAUL. — Eh ! c'est la faute de ma femme, elle m'empêche de sortir, il faut que je l'accompagne dans ses visites, elle me donne des courses... un tas de choses, est-ce que je sais, moi ?

LE GÉNÉRAL. — Comment ! tu n'es pas heureux avec Valentine ?

PAUL. — Elle a un cœur excellent, sans doute, mais...

LE GÉNÉRAL. — Mais quoi ?

PAUL, *après un long silence, éclatant*. — Sa mère a déteint sur elle !

LE GÉNÉRAL. — Cependant, puisque M^{me} de Grémonville n'est plus avec vous...

PAUL. — N'importe ! elle lui écrit, et l'excite contre moi, j'en suis sûr. Je ne puis expliquer autrement ses exagérations de principes, qui sont devenues intolérables... Et puis, sa maternité, comme un vin nouveau trop fort pour sa cervelle, l'a complètement grisée ; et chaque jour, à propos de rien, elle récrimine, se fâche.

LE GÉNÉRAL. — C'est que tu ne sais pas t'y prendre. Les femmes ? mais avec un peu d'adresse, on en fait ce qu'on veut, tout ce qu'on veut.

SCÈNE III

PAUL, LE GÉNÉRAL, VALENTINE, puis VICTOIRE

Valentine entre avec un paquet d'une main, et de l'autre une boîte de bois blanc qu'elle dépose sur le pied du berceau.

PAUL. — J'ai un grand malheur à t'annoncer, ma chère amie, le général vient de perdre M^{lle} Gertrude.

VALENTINE. — Mon Dieu ! (*Embrassant tout à coup le général.*) Ah ! notre pauvre oncle !

LE GÉNÉRAL. — Que vous êtes gentille, mon enfant ! (*La repoussant doucement.*) Assez ! assez ! je recommencerais à m'attendrir.

PAUL. — Oui, laisse-le, mais puisque le cher parrain, maintenant, se trouve seul, tu devrais le prier de venir s'installer chez nous.

VALENTINE. — Oui ! c'est une bonne idée ; faites cela.

LE GÉNÉRAL. — Je vous dérangerai, mes enfants.

VALENTINE. — Pas du tout ! pas du tout ! rien n'empêche...

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce que je viendrais faire ici ? Moi, une vieille gâche, me mettre en tiers au milieu de votre bonheur ?

VALENTINE. — Vous le partagerez ! Vous aurez du monde avec qui causer, quelqu'un, le soir, pour faire la partie de cartes ; et on vous aimera, on vous soignera. Oh ! je connais vos petites habitudes !... et comme c'est l'heure... attendez un peu.

Elle sort vivement.

LE GÉNÉRAL. — Que va-t-elle chercher ?

PAUL. — Quelque chose pour vous, sans doute.

LE GÉNÉRAL. — Tu as là un trésor, sais-tu bien ?

PAUL. — Vous croyez ?

LE GÉNÉRAL. — Mais oui.

PAUL. — Oh ! il faut la voir, seule avec moi, à de certains moments.

VALENTINE, *rentrant avec Victoire qui porte un bol sur un plateau.* — Le voilà ! prenez-le. (*Figure étonnée du général.*) Votre bouillon !

LE GÉNÉRAL, *prenant la tasse.* — Ah ! ah ! véritablement, je suis touché... Eh bien, ma foi, puisque vous le voulez... (*Après avoir bu une gorgée, à Victoire.*) C'est vous qui le faites ?

VICTOIRE. — Non, mon général, mais je sais en faire.

Il boit.

LE GÉNÉRAL. — Si c'est comme celui-là, vous êtes un cordon bleu. (*Remettant la tasse sur le plateau.*) Merci, Mademoiselle. (*Pendant que Victoire s'éloigne.*) Une jolie tournure, votre femme de chambre !... quelque chose de... fin ! et son consommé avait un bouquet !...

VALENTINE. — Ici, vous en prendrez tous les jours de pareils... Chez vous, au moins, avez-vous tout ce qu'il vous faut ? et peut-on se permettre d'aller faire une revue ?

LE GÉNÉRAL, *sortant d'une rêverie qui vient de le prendre tout à coup.* — Non, je n'ai besoin de rien, mais quand je considère votre intérieur, je pense que j'ai gâché mon existence, et je t'envie, mon garçon !... Enfin, je ne suis plus jeune ! Soyons sage !... Adieu, chère belle nièce. (*Bas, à Paul.*) Tu es un sot, je te répète qu'elle est charmante ; embrasse-la. (*Haut.*) Au revoir, mes enfants ! Bonne santé !

SCÈNE IV

PAUL, VALENTINE

PAUL. — Maintenant que nous sommes seuls, Valentine, tu me permettras de te dire que c'est se moquer de moi. Ce matin je t'ai attendue...

VALENTINE. — Il faut bien que je sorte pour les affaires de la maison.

PAUL. — Je perdrai ma place.

VALENTINE, *gravement.* — La place d'un père est près de son enfant, Paul

PAUL. — Pourrais-tu m'expliquer dans quel but on paye, ici, une nourrice ?

VALENTINE. — Il faut bien qu'elle prenne un peu l'air, cette femme !

PAUL. — Et moi, donc ?

VALENTINE. — Tu te plains ?

PAUL. — Nullement, mais je réclame pour ton bonhomme de mari ce que tu accordes de récréation à une berceuse.

VALENTINE. — Ah ! Paul ! tu ne connais pas encore le cœur d'une mère !...

PAUL. — Valentine, cette phrase-là n'est pas de toi ; elle est de ta mère.

VALENTINE. — De toutes les mères, mon ami.

PAUL. — Eh bien, elle n'est pas amusante.

VALENTINE. — Tu deviens grossier, prends garde.

PAUL. — Allons ! bon ! je suis grossier maintenant !... c'est que ta nourrice commence à m'agacer terriblement, elle ne remplit pas ses devoirs.

VALENTINE. — La nourrice est une seconde mère.

PAUL, *en se tournant vivement, fait tomber la boîte déposée sur le berceau, et les joujoux qu'elle contenait se répandent par terre.* — Qu'est-ce que tout cela ?

VALENTINE. — Le ménage de ma fille !

PAUL. — Encore un ?

VALENTINE, *triomphalement.* — Tu comprends pourquoi j'ai un peu tardé, maintenant ?

PAUL. — Ah ! voilà ce que tu appelles les affaires de la maison ? (*haussant les épaules*) une batterie de cuisine pour un enfant de six mois !

VALENTINE. — Tu me reproches ?

PAUL. — Oh ! rien, ma chère amie, je voudrais te voir un peu plus simple, plus raisonnable, voilà tout. Mon cabinet de travail est comme une boutique de la foire, plein de brimborions inutiles.

VALENTINE. — Inutiles ! (*Se baissant vers le berceau, comme pour embrasser l'enfant.*) Inutiles ! (*se redressant, blessée*) je retiens le mot : inutiles !

PAUL. — Mettons précoces, si tu veux.

VALENTINE. — Je ne veux rien, Monsieur, laissez-moi !

Elle étale un couvre-pied qui était dans le paquet.

PAUL. — Tudieu ! quelles broderies ! cette valenciennnes...

VALENTINE, *aigrement*. — C'est encore inutile, probablement !

PAUL. — Elle serait mieux placée au bas de ta robe.

VALENTINE. — Quoi, Monsieur, vous disputez à votre enfant sa couverture ?

PAUL. — Je dis seulement qu'un tel luxe...

VALENTINE. — Vous marchandez un lit à votre fille ?

PAUL. — Eh ! je ne marchande rien ! Tu as raison, je te fais des excuses ; es-tu contente ?

VALENTINE, *murmurant*. — Oh ! contente...

PAUL. — Écoute-moi, ou plutôt regarde ! (*il tire un billet de sa poche*) ceci est une loge de spectacle, pour ce soir.

VALENTINE, *niaisement*. — Ah !

PAUL. — Et il nous faudrait dîner de meilleure heure.

VALENTINE. — C'est que la nourrice...

PAUL. — Encore la nourrice ! Eh bien, quoi ?

VALENTINE. — Je veux l'attendre.

PAUL. — Pour dîner ?

VALENTINE. — Mais certainement... (*hésitant un peu*) afin d'être moralement plus certaine...

PAUL. — Eh bien ?

VALENTINE. — J'ai pris la résolution...

PAUL. — Achève donc !

VALENTINE. — De la faire manger tous les jours à notre table.

PAUL. — Ah ! non, par exemple ! il suffit pour sa gloire qu'elle m'ait chassé de ton appartement, en s'établissant la nuit à ton chevet.

VALENTINE. — Et moi, je considère comme un devoir de surveiller par moi-même la façon dont se nourrit cette bonne femme, si rien ne lui manque, si elle n'aurait pas quelque envie.

PAUL. — Tout ce que tu voudras, je m'y oppose.

VALENTINE. — Mais ce n'est pas elle qui mange, c'est votre fille ! N'admettriez-vous pas votre fille à votre table ?

PAUL. — Pas encore ! et en voilà assez sur la nourrice, n'est-ce pas ?

VALENTINE. — Non, Monsieur, car je tiens absolument à mon idée ; cela se fait bien chez M^{me} de Vorigny, et je ne veux pas passer dans le monde pour une moins bonne mère que M^{me} de Vorigny.

PAUL, *riant*. — Allons donc ! voilà le post-scriptum ! je savais bien qu'il y avait de la vanité là-dessous. Pour moi, je ne céderai pas à ces caprices, et quant à me priver du spectacle..

VALENTINE. — Le plus doux spectacle pour un père...

PAUL, *il remonte*. — Je connais cela.

VALENTINE, *le suivant*. — Et vous osez me reprocher le peu que je donne à ma fille quand vous trouvez naturel de jeter l'argent à pleines mains dans des dissipations frivoles ?

PAUL. — C'est à en devenir fou, ma parole d'honneur ! oh !

Comme il se trouve près du berceau, il se remet à bercer l'enfant avec force.

VALENTINE. — Un moment ! un moment ! parce que vous êtes fatigué de votre fille, ce n'est pas une raison pour la jeter par terre, comme un chien ! cédez-moi la place, Monsieur !

PAUL, *s'écartant*. — En effet, c'est la vôtre.

VALENTINE. — Oui, c'est la mienne ! je la revendique, je la garde, c'est là seulement que je me sens forte !

PAUL. — Oh ! restez-y !

VALENTINE. — Ah ! pauvre petite innocente ! il n'aurait pas seulement le cœur de te bercer.

PAUL, *exaspéré*. — Eh bien, oui ! j'en ai le cœur. (*Il revient au berceau, s'assoit et berce en chantant.*) Do do do.

VALENTINE. — Mais vous allez réveiller l'enfant, Monsieur !

PAUL. — C'est vrai, Madame, d'autant que j'ai pris l'air un peu haut. Do do do, tra la la la !

VALENTINE. — Il se moque ! il se raille ! et je n'ai plus ma mère pour me défendre ! et je suis seule contre lui, maintenant !

PAUL, *toujours berçant*. — Do do do.

Valentine est debout à gauche, au fond ; Paul, assis à droite, près du berceau.

SCÈNE V

PAUL, M^{me} DE GRÉMONVILLE, THÉRÈSE

MADAME DE GRÉMONVILLE, à Thérèse, en lui montrant du regard les deux époux qui se tournent le dos. — On se boude ici.

THÉRÈSE, bas, à sa mère. — M. Amédée n'y est pas !

MADAME DE GRÉMONVILLE, bas, à Thérèse. — Compte sur moi. (*Haut.*) Eh bien, ces chers enfants, ce bon petit ménage va toujours ?

VALENTINE, se jetant à son cou. — Oh ! maman.

PAUL, *saluant*. — Madame !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Pardonnez-moi d'être entrée comme cela, sans cérémonie.

PAUL. — Comment donc, chère Madame, vous aviez bien le droit...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Aucun droit, aucun motif même que l'intérêt que je vous porte, le désir de savoir... si vous n'êtes pas trop fatigué de votre voyage.

PAUL. — Aucunement.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Et tout s'est passé... comme vous le souhaitiez ?

PAUL. — On ne peut mieux, Madame, on ne peut mieux.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — J'en suis fort aise, Monsieur ! (*Allant au berceau.*) Et cette bichonnette ? que je baise un peu sa petite menotte ! (*Se penchant.*) Oh ! je ne veux pas la réveiller... Comme elle dort ! (*Se retournant.*) Mais vous avez donc perdu la langue, tous les deux ? (*A Valentine.*) Qu'as-tu, toi ?

VALENTINE. — Rien, maman.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Tu as pleuré.

VALENTINE. — Je te jure !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Tu pleures encore.

VALENTINE, sanglotant. — Mais non ! mais non !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *avec douceur*. — Si ce n'est pas une indiscretion de demander à Monsieur pour quelle cause ?

PAUL. — Je ne sais pas, Madame.

VALENTINE, *éclatant*. — Ah ! vous ne savez pas ! il ne sait pas ! eh bien, c'est un père..

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Arrête-toi ! cela ne me regarde pas, ma fille.

VALENTINE. — Un père...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Eh bien ?

VALENTINE. — Un père qui ne veut pas bercer son enfant.

PAUL. — Comment ? je ne fais que ça !

VALENTINE, *pleurant toujours*. — Oui, mais d'une façon...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Monsieur a sans doute des motifs, un système...

VALENTINE. — Lui ?

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Les hommes se dirigent d'après des considérations supérieures... dont l'importance nous échappe. Oh ! l'expérience m'a instruite, et si j'ai un regret aujourd'hui, c'est d'avoir cru naïvement autrefois qu'il suffisait du cœur d'une mère pour assurer le bonheur de ses enfants... Ah ! voilà qu'on s'éveille ! (*A Paul, avec humilité.*) Voulez-vous me permettre de bercer ma petite-fille, Monsieur ?

PAUL. — Tant qu'il vous plaira, Madame.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *penchée sur le berceau*. — Pauvre charmant petit ange, je ne te parlerais pas, va, si tu étais seulement un peu plus grande, de peur de t'inculquer, malgré moi, des idées fausses.

PAUL. — Douce comme du miel... où tous les aiguillons sont restés !

SCÈNE VI

LES MÊMES, AMÉDÉE, VICTOIRE

VICTOIRE, *annonçant*. — M. Amédée Peyronneau !

AMÉDÉE *porte un bouquet de la main gauche, sur le bras son paletot, dans la main droite un haltère et, le jetant par terre, en entrant* : — Ah ! ça commençait à me gêner, depuis le *Bazar du Voyage* que je porte ça ! (*Il salue.*) Madame ! Mademoiselle ! (*A part.*) C'est un ange ! (*A Paul.*) Tu es joliment venu à ma leçon de gymnastique, toi ?

PAUL. — Une occupation des plus graves...

AMÉDÉE. — Tu t'y serais mis, rien qu'à me voir ! Sans me vanter, je ne suis pas mal du tout au trapèze ; ces exercices-là vous font des muscles !...

Il soulève une chaise à bras tendu.

PAUL. — Bravo !

AMÉDÉE. — Pardon, Mesdames, je me suis oublié, l'habitude...

THÉRÈSE. — Comment donc !

AMÉDÉE. — C'est que j'ai un grand besoin de rattraper le temps perdu ; une leçon par jour, c'est peu, et je veux à la maison tenir mon système dans une activité incessante. J'avais des haltères du poids de cinquante livres, maintenant j'en porte de cent trente, témoin celui-là.

Il se baisse pour le soulever.

PAUL. — Assez, mon ami, ces dames sont convaincues.

THÉRÈSE. — Vous appelez cela ?

AMÉDÉE. — Des haltères, Mademoiselle ; ce sont des instruments qui servaient aux athlètes dans l'antiquité.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *à part*. — Il est instruit !

AMÉDÉE. — J'en lèverais quatre à la fois !

THÉRÈSE, *à part*. — Je le trouve beau !

AMÉDÉE. — Voilà mon caractère, Madame, quand une chose me plaît, je m'y livre corps et âme... (*A Thérèse, amoureusement.*) Oui, corps et âme !

PAUL. — Et cela te réussit, tu m'as l'air d'avoir maintenant une santé...

AMÉDÉE, *avec joie*. — N'est-ce pas ? aussi je me suis condamné à une hygiène impitoyable. J'aimais le sucre, plus de sucre ! j'adorais les légumes, les primeurs ; rien que des viandes rouges ! le vin... ne me déplaisait pas, je m'en gorge et je n'y mets jamais d'eau, c'est le régime. Quant au sommeil, six heures de lit, bonne mesure, et tous les matins, sur la nuque, un plein baquet qu'on a été remplir à la pompe !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *frissonnant*. — Brrrr !...

AMÉDÉE. — Mes cheveux repoussent... il y a mieux : ils repoussent tout noirs. (*A Paul, en penchant sa tête vers lui.*) Vois toi-même !

PAUL, *riant*. — C'est ma foi vrai !

AMÉDÉE. — Le régime ! (*A M^{me} de Grémonville.*) Et il ne m'empêche pas d'avoir des préoccupations... plus charmantes ; je me suis présenté tout à l'heure à votre hôtel, dans l'intention (*il prend son bouquet*) d'offrir à Mademoiselle ces modestes fleurs.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — M. Peyronneau ! M. Peyronneau ! nous n'en sommes pas encore aux cadeaux ! Dans une honnête quantité de semaines, tout au plus ! Il faut bien que nous atteignons à la dignité de dix-huit ans.

AMÉDÉE. — C'est bien long.

THÉRÈSE. — En attendant, Monsieur, voulez-vous porter, en souvenir de moi, cette médaille ? (*elle tire de sa bourse une petite médaille avec un cordon noir.*) J'ai toujours peur pour vous dans vos exercices violents. (*A sa mère.*) Tu permets ?

Amédée recule.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ma pauvre enfant, la plupart des hommes regardent comme une faiblesse de porter sur eux...

THÉRÈSE, à Amédée, le suppliant du regard. — Vraiment ?

AMÉDÉE, obéissant au regard de Thérèse. — Pas moi, Madame, voilà comme je la porterai, moi !

Il saisit la médaille et la place sur son gilet, ostensiblement.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Par le temps qui court, c'est tout bonnement de l'héroïsme, Monsieur.

PAUL, à part. — Il va bien !

VALENTINE, à Amédée, lui montrant le couvre-pied. — Vous qui avez tant de délicatesse dans le choix des choses, que pensez-vous de cela ?

AMÉDÉE. — Ravissant !

VALENTINE, regardant Paul. — Ce n'est pas l'avis de tout le monde !

THÉRÈSE. — Est-ce possible ?

AMÉDÉE. — (*A part.*) Je lui en donnerai un tout pareil. (*Tout à coup il se précipite vers M^{me} de Grémonville qui berce l'enfant.*) Mais, Madame, vous allez vous fatiguer, permettez !

Il s'assoit près d'elle.

VALENTINE. — Comment, M. Peyronneau, vous consentiriez ?...

AMÉDÉE. — Pourquoi pas ?

Il berce.

PAUL. — Tous les talents.

THÉRÈSE, effrayée de la manière violente dont il berce. — Prenez garde !

PAUL, avec gravité. — Il n'est pas maître de sa force !

THÉRÈSE, prenant en riant la place d'Amédée. — Un peu plus de modération !

AMÉDÉE, bas, à l'oreille de Thérèse. — J'apprendrai.

PAUL, à part. — Peut-on ainsi se fourrer, la tête la première...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Allons, mignonne, nous avons quelques courses à faire ! (*Montrant le berceau.*) C'est une grande privation pour toi qui aimes tant les enfants !

AMÉDÉE. — Oh ! pas plus que moi.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Mais il faut que la vraie mère ait sa part. Adieu, M. Peyronneau.

THÉRÈSE. — Adieu, Valentine.

AMÉDÉE, à Paul. — On a un peu réussi, j'espère ! et mon honorable tante qui doute encore ! Si elle me voyait, hein ?

VALENTINE, amèrement, et de façon à n'être entendue que de Paul. — Ce gendre-là ne se séparera pas de sa belle-mère, lui !

PAUL. — Grand bien lui fasse ! il m'en dira des nouvelles.

AMÉDÉE, offrant son bras à M^{me} de Grémonville. — Madame, permettez...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Comment donc ! Au revoir, mes agneaux ! (*Bas, à Valentine.*) De la fermeté toujours... souviens-toi !

SCÈNE VII

PAUL, VALENTINE

PAUL. — Valentine !

VALENTINE. — Eh bien ?

PAUL. — Il serait temps de se mettre à table si nous ne voulons pas manquer le spectacle.

VALENTINE. — Je n'irai pas.

PAUL. — Et pourquoi ?

VALENTINE, montrant le berceau. — Mais... l'enfant !

PAUL. — Valentine, je te préviens que tu joues à la maman comme une pensionnaire et que tu réussis à faire, de ce qu'il y a de plus saint au monde, quelque chose de ridicule et de niais.

VALENTINE. — C'est aimable.

PAUL. — Laisse donc une bonne fois tes exagérations de commande, sois vraie un peu, sois bonne fille ! (*Lui montrant le billet de loge qu'il tire de son gilet.*) La pièce d'un ami, une première ! ça ne se refuse pas. (*Avec gaité.*) Sais-tu comment tu te conduirais, si tu voulais être bien charmante ? tu mettrais ton chapeau, tu te ferais toute gentille et, bras dessus bras dessous, comme deux

amoureux en bonne fortune, dès que la fameuse nourrice sera rentrée, nous irions nous abattre avant le spectacle dans le premier restaurant venu.

VALENTINE, *froidement*. — Je n'irai pas.

PAUL. — Alors, j'irai tout seul.

VALENTINE. — Oh ! vous ne ferez pas cela !

PAUL. — Mais parfaitement !

VALENTINE. — Vous n'abandonnerez pas votre femme... auprès de votre fille en bas âge !

PAUL. — Sans le moindre remords.

VALENTINE. — Malheureuse mère !

PAUL. — (*A part.*) Est-ce que ma femme serait bête, par hasard ? (*Tirant sa montre.*) L'heure marche, tu n'as que le temps de t'habiller, décide-toi !

VALENTINE. — Je suis toute décidée, Monsieur. Puisque vous rougissez de voir en face de vous celle qui donne la vie et la santé à votre enfant, je dînerai avec elle, dans ma chambre.

PAUL. — Et moi au cabaret, c'est plus simple !

VALENTINE, *ouvrant la porte de gauche, à la cantonade*. — Victoire, vous ferez servir chez moi deux couverts ; commencez par débarrasser ma chambre.

VICTOIRE, *du dehors*. — Oui, Madame.

SCÈNE VIII

PAUL, *seul*. *Il se dirige vers le berceau, comme pour embrasser l'enfant.* — Ce n'est pas ta faute à toi, belle petite !

SCÈNE IX

PAUL, VICTOIRE, VALENTINE

VALENTINE *paraît à la porte de droite, au moment où Victoire ouvre la porte de gauche*. — Ah ! Victoire, vous apporterez le berceau.

PAUL, *à part*. — C'est qu'elle l'oubliait complètement !

VALENTINE. — Allons ! dépêchez-vous !

VICTOIRE, *emportant le berceau*. — Bien ! bien !

SCÈNE X

PAUL, *seul*.

Ah ! je pars, je m'habille, il faut ici un exemple ; ce serait à mourir d'ennui que cette vie-là ! Entêtement ou sottise, je veux savoir dès demain à quoi m'en tenir sur ma femme... Voilà donc le charmant intérieur que j'avais rêvé !

Au moment où il sort par un des côtés, Victoire entre par l'autre, tenant un châle sur son bras et à la main un chapeau avec une robe.

SCÈNE XI

VICTOIRE, VALENTINE, *dans la coulisse*.

VICTOIRE, *seule*. — Monsieur est parti ? Il a joliment bien fait ! Quel bon garçon ! On n'est pas grimacière comme cette femme-là !

VALENTINE, *dans la coulisse*. — Prenez le couvre-pied !

VICTOIRE. — (*Haut.*) Voilà, Madame, je l'apporte ! (*A elle-même.*) Mais je n'ai pas quatre bras ! un moment !

Elle met sur sa tête le chapeau qu'elle tenait à la main.

VALENTINE, *dans la coulisse*. — Apportez aussi le ménage !

VICTOIRE. — On y va !

Elle jette le châle sur ses épaules.

VALENTINE. — Plus vite donc !

VICTOIRE. — J'arrive !

VALENTINE. — Mon Dieu ! êtes-vous lente !

VICTOIRE. — Là ! là !

SCÈNE XII

VICTOIRE, PAUL, *chapeau sur la tête, gants. Quand il arrive, Victoire lui tourne le dos.*

PAUL, *s'élançant vers elle*. — Valentine ! habillée ? voilà qui est ravissant ! (*L'embrassant par derrière.*) Dans mes bras ! je t'adore !

VICTOIRE, *confuse*. — Monsieur !

PAUL, *stupéfait et reculant*. — Victoire ! moi qui croyais que c'était ma femme !

VICTOIRE. — Ne sachant qu'en faire, j'avais mis le chapeau... et votre baiser...

PAUL. — Eh bien, il est à une bonne place, qu'il y reste !

VICTOIRE. — Il le faut bien ! je ne peux pas le rendre à Monsieur !

PAUL. — Pourquoi donc ?

VICTOIRE. — Mais... Madame ?

PAUL. — Elle n'a que ce qu'elle mérite ! c'est sa faute ! (*A part.*) Et dire que je n'avais pas encore admiré cette tête-là ! Ce que c'est, pourtant, qu'un peu de toilette !

Il veut la retenir.

VICTOIRE. — Laissez-moi !

PAUL, *prenant sa main*. — Quant à cette main mignonne, je l'ai déjà remarquée.

VICTOIRE, *bas, souriant*. — Je le sais.

PAUL. — Qui vous l'a dit ?

VICTOIRE, *montrant son doigt*. — Ce petit-là !

PAUL, *lui baisant la main*. — Attendez ! Attendez ! je vais donner de quoi jaser à tous les autres !

VICTOIRE. — Monsieur ! Monsieur ! est-ce possible ?

PAUL. — Mais c'est très bien ! (*Victoire veut retirer le châle et le chapeau.*) Restez donc ainsi ! Vous êtes charmante.

VICTOIRE, *joignant ses mains*. — Aurait-on deviné cela à voir Monsieur ?

PAUL, *lui fermant la bouche avec sa main*. — C'est que je vous trouve tout bonnement jolie à croquer, et si...

VALENTINE, *dans la coulisse*. — Mais venez donc, Victoire !

VICTOIRE. — Je ramasse les joujoux !

Elle se baisse pour les ramasser. Au fond, apparaît la nourrice, en Cauchoise.

PAUL, *à part*. — La nourrice ! l'éternelle nourrice !

SCÈNE XIII

PAUL, VICTOIRE, LA NOURRICE

PAUL, *saluant profondément*. — Donnez-vous la peine d'entrer... Madame aurait-elle, par hasard ! quelque velléité d'appétit ?

VICTOIRE, *riant aux éclats*. — Ho ! ho ! ho ! ho !

PAUL. — Ouvrez les appartements, Victoire ! (*Victoire va ouvrir la porte de droite, Paul tire de sa poche son mouchoir blanc, le met sur son bras comme une serviette, puis s'inclinant devant la nourrice :*) Madame est servie !

VICTOIRE. — Oh ! oh ! ho ! ho !

La nourrice regarde Paul avec terreur et Victoire avec indignation, puis elle sort par la porte de droite. Paul, derrière son dos, fait un signe d'adieu à Victoire et disparaît par le fond.

SCÈNE XIV

VICTOIRE, *seule*.

J'ai dans l'idée que je ne serai pas longtemps la servante de Monsieur !



ACTE IV

Chez M^{me} de Saint-Laurent (Victoire). — Une salle à manger, table dressée dans le fond, porte au fond, à droite et à gauche, une console à droite, ameublement élégant.

SCÈNE PREMIÈRE

UN DOMESTIQUE, *en livrée toute neuve, un écrin à la main. Il traverse la scène, de gauche à droite, en regardant ses beaux habits. — Si M^{me} de Saint-Laurent n'est pas contente de ma tenue ! (Il frappe d'abord faiblement à la porte de droite, puis s'admirant encore et prenant une pose.) C'est un peu ça ! (Il frappe plus fort.) Est-elle morte ? (Entrebâillant la porte.) Madame !...*

Il la referme aussitôt.

SCÈNE II

LE DOMESTIQUE, M^{me} DE SAINT-LAURENT, *en peignoir ; elle entre en parlant à la cantonade.*

Tenez votre fer bien chaud, Marie ! (*Au domestique.*) Qu'avez-vous donc à me dire, pour me déranger de la sorte ?

Elle regarde le domestique qui se pose, sans répondre, dans tous les avantages de son costume.

LE DOMESTIQUE. — On vient de l'apporter... je voulais faire voir à Madame...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Pas assez d'aiguillettes ! j'avais cependant recommandé... Tournez-vous ! là... bien... Ce ne serait pas trop mal, avec un peu plus d'aiguillettes. (*Apercevant l'écrin.*) Cet écrin ?

LE DOMESTIQUE. — De la part de M. Gaston de Rumpigny.

MADAME DE SAINT-LAURENT *ouvre l'écrin et en tire un bracelet.* — Ah ! ah ! très joli ! ravissant !... Et il n'a rien fait dire pour les courses ? vous ne savez pas qui a gagné ?

LE DOMESTIQUE. — Non, Madame.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Bien ! posez-le ici, je vais le prendre.

Elle sort par la droite, tandis que le domestique met le bracelet sur la console.

SCÈNE III

LE DOMESTIQUE, *seul ; il revient devant la glace et se mirant.* — Eh bien, non ! je porte assez d'aiguillettes pour être tout à fait dans le bon genre ! C'est elle qui se trompe, c'est jeune, ça commence... D'où sort-elle ? fière avec le monde, peu de relations, et pas de piano... petite origine ! Et cependant un certain chic naturel, du cheveu, de l'œil... Oh ! elle a de l'œil ! il y a peut-être là-dessous un avenir, et si ça voulait m'écouter...

SCÈNE IV

LE DOMESTIQUE, PAUL

PAUL, *avec stupéfaction, en regardant le domestique.* — Comment ! un pareil costume !

LE DOMESTIQUE, *ouvrant les bras.* — C'est Madame...

PAUL. — Parbleu ! je le pense bien... Elle aura quelques personnes à souper, vous savez ?

LE DOMESTIQUE, *montrant le fond.* — Tout est prêt.

PAUL, *en se dirigeant vers la porte de droite pour aller trouver M^{me} de Saint-Laurent, aperçoit l'écrin au milieu de la console, bondit dessus et rappelle le domestique qui allait sortir à gauche.* — D'où vient ce bracelet ?

LE DOMESTIQUE, *embarrassé.* — Quel bracelet ?

PAUL. — Celui-là que je tiens, et qui était sur la console.

LE DOMESTIQUE. — C'est moi qui l'ai apporté, Monsieur.

PAUL, *furieux.* — Pas de mensonges ! Voyons !

LE DOMESTIQUE. — C'est-à-dire que je l'ai apporté dans cette salle...

PAUL, *vivement.* — De la part de qui ?

LE DOMESTIQUE. — Autant que je crois me rappeler...

PAUL. — Dites le nom !

LE DOMESTIQUE, *avec mystère.* — Ça doit venir... de son professeur, M. Népomucène Roch.

PAUL, *exaspéré.* — Impudent !

Le domestique sort précipitamment.

SCÈNE V

PAUL, *seul.*

J'ai des démangeaisons de remercier M. Roch sur la joue de M. de Rumigny ! (*Il rejette violemment le bracelet, puis montrant la porte de droite.*) Moi, jaloux de cette créature-là ? Dieu m'en garde !... seulement je mériterais des oreilles d'âne, si je ne m'étais couvert de dettes depuis sept mois (*il tire des papiers de sa poche et les froisse convulsivement*) que pour servir de cible aux impertinences d'un sot !

Il remet vivement ses paperasses dans sa poche en entendant ouvrir la porte de droite.

SCÈNE VI

PAUL, M^{me} DE SAINT-LAURENT

MADAME DE SAINT-LAURENT, *en costume somptueux.* — Vous m'attendiez, mon ami ?

PAUL. — Voilà déjà deux fois que je viens ; dix femmes du monde s'habilleraient dans le temps que tu passes à mettre tes gants.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Quoi ! je fais des frais pour vous plaire, et c'est tout ce que vous avez à me dire ?

PAUL. — Ce n'est pas tout. (*Montrant la porte de gauche.*) Cette livrée !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *éludant la question.* — Allez-vous aussi me reprocher ma robe neuve ?

PAUL. — J'adore les choses simples...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Vous ne disiez pas cela, il y a sept mois ! rien ne coûtait trop cher, vous m'admiriez, en toilette... je portais ces choses-là comme une duchesse ! Oh ! je connais vos goûts, vous avez beau vous débattre, je ne vais pas me négliger comme Madame, pour qu'un de ces quatre matins vous me traitiez de la même façon.

PAUL, *en colère.* — Je t'ai déjà défendu de prononcer, ici, le nom de ma femme.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Quelle humeur !

PAUL. — J'y tiens !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — A propos d'une malheureuse livrée...

PAUL. — Laissons cela, je ne suis pas encore assez absurde pour te faire un crime de mes sottises ; si tu as des gens, une voiture, si, malgré le danger des rencontres, et au détriment de mes occupations, je t'accompagne à la promenade, au théâtre, partout où m'entraînent tes fantaisies, tu n'es pas coupable, c'est ma faute. Mais ce qu'en retour j'ai le droit d'exiger formellement, c'est que le nom de ma femme soit, ici, à couvert de toute insulte et le mien de tout ridicule.

Il montre le bracelet qui est tombé sous la console.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *suivant des yeux la direction de son doigt.* — (A part.) Le bracelet !... je l'avais oublié ! (Haut.) Je ne vous comprends pas, mon ami.

PAUL. — De qui, cela ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *avec innocence.* — Mais... de vous... probablement ?...

PAUL, *avec rage.* — Ou de M. Gaétan de Rumpigny !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *avec calme.* — Ah ! vous croyez ?... c'est possible...

PAUL. — Comment ? possible ?

MADAME DE SAINT-LAURENT. — D'ailleurs, on peut interroger le domestique.

PAUL. — Je le renverrai, le domestique. La maison entière est d'accord pour me tromper !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *haussant les épaules.* — Dans quel but ? tous les jours une femme reçoit des bracelets.

PAUL. — Cela dépend !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Mais quand il viendrait de la personne que vous dites, ce n'est pas une raison pour le mépriser.

Elle le ramasse.

PAUL. — Tu oserais...

MADAME DE SAINT-LAURENT, *mettant le bracelet à son bras.* — Je le dois dans l'intérêt de votre honneur, mon ami ! vous devenez vraiment d'une jalousie...

PAUL, *se défendant.* — Moi ?...

MADAME DE SAINT-LAURENT, *avec sentiment.* — Comme si je pouvais en aimer un autre, maintenant ! (A part, tandis qu'il se retourne au moment où elle veut l'embrasser.) Ça le tient en haleine, cette peur-là !

PAUL, *serrant les poings.* — Une histoire qui aura une fin, je le jure !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Vous voilà dans des dispositions charmantes pour le souper de garçon de ce pauvre M. Amédée.

PAUL. — Je voudrais qu'il fût au diable, son souper !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *joignant les mains*. — Un intime, le seul de vos amis qui connaisse le secret de notre bonheur !

Elle l'embrasse.

PAUL, *radouci*. — Amène-t-il quelqu'un avec lui ?

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Je l'ignore ; aussi, pour ne pas nous trouver tous les trois en tête à tête, j'ai invité mon professeur de déclamation.

PAUL. — Riche idée !... un imbécile !...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Oh ! je sais bien que vous le détestez ; vous allez recommencer vos attaques contre mes idées de théâtre, n'est-ce pas ?

PAUL, *impatiente*. — Parbleu ! si j'avais voulu une actrice, je n'aurais pas choisi une femme de chambre.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *piquée*. — Les femmes de chambre de ma sorte sont du goût des personnes les plus distinguées ; je connais des gens qui vous valent, et qui auraient la délicatesse de ne pas me rappeler...

PAUL, *l'interrompant*. — Ces gens-là viennent-ils ce soir ?

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Pourquoi pas ?

PAUL, *prenant son chapeau*. — Si la chose a lieu, je décampe.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *lui barrant le chemin*. — Vous ne ferez pas à votre ami Amédée un pareil affront, un tel jour...

PAUL, *croisant ses bras*. — Ainsi, tu as invité M. de Rumpigny ?

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Amédée le connaît...

PAUL, *même jeu*. — Et je vais me voir condamné...

MADAME DE SAINT-LAURENT, *l'interrompant*. — Vous êtes bien injuste à son égard.

PAUL. — C'est le moyen de ne pas être autre chose.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Ah ! mon Dieu !

Elle feint de s'évanouir. On sonne.

PAUL, *embarrassé*. — Allons pas de bêtises !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Vous me tuerez !

PAUL. — Remets-toi !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Vous ne partirez pas ?

PAUL. — Non, je reste ! j'aime autant rester après tout, et si ce faquin vient me braver impunément..

On sonne de nouveau.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *à Paul, d'une voix languissante.* — Les domestiques sont peut-être sortis, mon ami ?

Paul, après un instant d'hésitation, va ouvrir la porte.

SCÈNE VII

LES MÊMES, M. NÉPOMUCÈNE ROCH, *puis* LE DOMESTIQUE

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Ah ! cet excellent monsieur Roch ! Soyez le bienvenu, monsieur Roch.

MONSIEUR ROCH *s'incline académiquement devant Paul, puis s'avançant, d pas mesurés, vers M^{me} de Saint-Laurent.* — Me permettez-vous une légère observation, Madame ! (*Geste de M^{me} de Saint-Laurent.*) Votre *ah !* manque absolument de justesse. Votre *ah !* peint l'étonnement, la surprise, comme si vous disiez, en ouvrant votre fenêtre : *Ah !* il pleut ! tandis que dans la circonstance présente, où j'ai l'honneur d'être attendu de vous, votre *ah !* ne peut être qu'un *ah !* de contentement, de joie même : « Ah !... enfin !... cet excellent monsieur Roch ! » Bien, étalez « excellent ». « Soyez le bienvenu, monsieur Roch. » (*Se retournant vers Paul.*) Pardon, mille fois, Monsieur, mais ce sont ces nuances-là qui font la perfection !... (*A M^{me} de Saint-Laurent, avec emphase :*) Bienvenu, le bienvenu monsieur Roch !... tous mots de valeur...

PAUL, *à part.* — Quel idiot !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *subjugée.* — Sans flatterie, Monsieur, espérez-vous tirer quelque chose de votre élève ?

MONSIEUR ROCH, *appuyé sur la jambe gauche, avançant un peu la droite, avec des gestes du bras et des inflexions savantes.* — J'en ai plus que l'espérance, Madame, j'en ai la certitude ! (*avec un aimable sourire*) ne possédez-vous pas déjà la meilleure garantie de réussite... (*se penchant vers elle*) la beauté ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *flattée.* — Ah !

MONSIEUR ROCH, *vivement.* — Très bien, ce *ah !* là, très bien ! (*S'approchant d'elle.*) Avez-vous observé, Madame, comme je me suis posé, en vous parlant d'une façon vraie et agréable tout à la fois ? Point d'appui, la jambe gauche ; la droite un peu avancée, attitude favorable à la liberté du bras, à la bonne assiette de l'abdomen, et qui laisse aux poumons un développement plus facile... car

il faut bien se pénétrer de ce principe, que la voix est le son produit par l'air quand il est chassé des poumons.

PAUL, *avec une admiration ironique*. — Vous croyez ?

MONSIEUR ROCH, *se retournant vers Paul, avec une énergie*. — Pas autre chose, Monsieur, pas autre chose ! (*Revenant à M^{me} de Saint-Laurent.*) Et avez-vous noté, vers la fin, cette légère inclination de la partie supérieure de mon corps, comme pour vous faire toucher du doigt la délicatesse du compliment ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *avec admiration*. — C'est vrai, tout cela !

MONSIEUR ROCH, *à Paul*. — Avec la permission de Monsieur, Madame peut nous donner un petit échantillon...

PAUL, *vivement*. — Pas ce soir ! nous sommes en vacances, monsieur Roch ! vous voyez que je connais aussi les mots de valeur.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *bas, à Paul, en lui faisant de gros yeux*. — De grâce, soyez raisonnable, taisez-vous !

LE DOMESTIQUE, *annonçant*. — M. le vicomte de Rumpigny.

Il sort.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, M. GAÉTAN DE RUMPIGNY

MADAME DE SAINT-LAURENT, *à part, avec rêverie*. — Vicomte !

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *tenue complète de gandin ; il parle tout en marchant et en s'inclinant*. — De deux longueurs ! j'avais parié pour Giselle, une affaire certaine, un coup d'or ! et figurez-vous, Madame, que nous avons perdu de deux longueurs. (*Bas.*) Ravissante ! (*Se tournant vers Paul, avec un léger salut.*) Monsieur, j'ai l'honneur d'être...

PAUL, *assez sèchement*. — Moi de même !

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *pirouettant sur ses talons et se trouvant nez à nez avec M. Roch*. — Deux longueurs !

MONSIEUR ROCH, *gravement*. — C'est énorme !

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *piqué*. — Plaît-il, Monsieur ?

MONSIEUR ROCH, *souriant avec supériorité*. — Permettez ! moi, je ne juge des choses que d'après la façon dont elles sont dites, et (*se tournant vers M^{me} de Saint-Laurent*) je suis bien aise de le faire remarquer à Madame, vos deux

longueurs peuvent aller d'ici à la lune. (*Allongeant le mot et imitant M. de Rumpigny.*) Deux longueurs !

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *indigné*. — Mais, Monsieur !...

MONSIEUR ROCH, *imperturbable*. — Que si, légèrement, sans peser, vous eussiez dit : deux longueurs... (*se retournant vers M^{me} de Saint-Laurent, avec une grande vitesse de prononciation*) de deux longueurs, oh ! alors (*revenant vers M. de Rumpigny*) il n'y aurait pas une personne, ici présente, qui ne fût émue, qui ne fût saisie, si j'ose le dire, révoltée, en comparant cette grande trahison de la fortune avec l'exiguïté de la différence. (*A demi-voix, à M^{me} de Saint-Laurent.*) Et toujours, pour point d'appui, le pied gauche.

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *bas, à M^{me} de Saint-Laurent*. — Quelle est cette brute ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *bas, d'un air un peu suppliant*. — Mon professeur de déclamation.

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *souriant*. — Ah ! très bien !

PAUL, *à part, avec inquiétude*. — Que peuvent-ils se dire ainsi tous les deux ?

SCÈNE IX

LES MÊMES, AMÉDÉE, M. CASIMIR, LE DOMESTIQUE

AMÉDÉE, *du dehors, donnant de grands coups de pied dans la porte*. — Ouvrez ! ouvrez !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *à Paul*. — M. Amédée.

MONSIEUR ROCH. *Il se précipite avant Paul pour ouvrir la porte du fond, et se heurte avec le domestique qui vient de la porte de gauche*. — Doucement donc !

Le domestique ouvre la porte et sort.

AMÉDÉE. *Il entre suivi de M. Casimir, il est chargé de deux énormes ananas*. — Je n'ai pas voulu taper trop ; avec ma force, j'aurais défoncé les deux battants !

MONSIEUR CASIMIR, *à part, boutonné jusqu'au cou*. — Il y a eu du feu, ici, on étouffe.

AMÉDÉE, *à M^{me} de Saint-Laurent, en inclinant sa tête entre les deux ananas*. — Salut, belle dame ! (*Bas.*) Tu n'as pas voulu, cruelle ! (*Haut, en se retournant.*) M. de Rumpigny ! (*Il salue.*) Mon cher Paul, je ne tends pas la main, je n'ai que des branches ! (*Bas, à M^{me} de Saint-Laurent, en lui désignant M. Roch.*) Peut-on compter sur cette redingote marron ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *bas, en riant*. — Comme sur moi-même !
AMÉDÉE, *haut, avec joie, en soulevant les deux ananas*. — Very well !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *à Paul*. — Sonnez le domestique, mon ami.
M. Peyronneau est plus chargé qu'une table de noce.

Paul appuie sur un timbre.

AMÉDÉE, *réclamant*. — Moi ? vous plaisantez ! je les porte, à bras tendu, depuis la voiture (*se tournant vers M. Casimir*) n'est-ce pas, Casimir ? (*Le représentant à M^{me} de Saint-Laurent.*) Mon professeur de gymnastique, belle dame !

MONSIEUR CASIMIR, *saluant militairement*. — Pour vous servir ! (*A part.*)
On étouffe !

PAUL, *à part*. — Quel monde ! quel monde ! c'est pour trouver cela que j'ai déserté ma maison !

Le domestique a pris les deux ananas, et les place au bout de la table, qu'il tire au milieu de l'appartement.

AMÉDÉE, *regardant la pendule*. — Tiens ! une pendule qui retarde sur mon estomac d'une bonne heure ! (*Regardant la table toute servie.*) Quand nous serons prêts...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Nous le sommes.

AMÉDÉE, *prenant la main de M^{me} de Saint-Laurent*. — A table ! vive la joie ! c'est ma dernière nuit, soyons fous ! (*se retournant vers les convives*) car vous saurez, Messieurs, que je me marie demain.

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *tout en allant vers la table*. — Pas possible !

AMÉDÉE, *se redressant*. — Pourquoi donc ?

PAUL, *avec énergie*. — Tu as bien raison, mon ami !

Il lui serre la main.

MONSIEUR ROCH, *se posant avec grâce*. — Le mariage ! mais c'est la loi, c'est la base, c'est la sécurité ! (*avec sentiment*) le bonheur !

MONSIEUR DE RUMPIGNY, *voyant que M^{me} de Saint-Laurent est furieuse*. — A la condition cependant de savoir se créer (*montrant Paul*) comme Monsieur (*montrant M^{me} de Saint-Laurent*) une charmante compensation !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *à part*. — Qu'il a de l'esprit ! (*Lui montrant un siège, avec un sourire gracieux.*) Près de moi !

M. de Rumpigny s'assoit à gauche de M^{me} de Saint-Laurent, Amédée à sa droite.

PAUL, *à part, se plaçant en face d'eux, le dos tourné au public*. — Si je les perds de vue un seul instant !...

MONSIEUR CASIMIR, *à part, déboutonnant sa redingote.* — Pouh ! on peut bien se mettre un peu à l'aise, pour officier...

AMÉDÉE, *au moment où M. Casimir prend place à la gauche de Paul.* — Complet, l'omnibus ! Dinck !

On sonne à la porte d'une façon formidable.

SCÈNE X

LES MÊMES, M. VARIN DES ILOTS

M. Varin des Ilots s'avance, raide et sévère, au milieu de la stupéfaction générale. Amédée se retourne vivement du côté de la muraille, M. de Rumpigny se lève comme pour protéger M^{me} de Saint-Laurent, M. Roch et M. Casimir, toujours assis, écartent simultanément leurs chaises de la table ; M^{me} de Saint-Laurent reste comme pétrifiée à sa place.

PAUL, *reculant sur le devant de la scène.* — Mon parrain !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *allant droit à lui, sans regarder personne.* — Vous n'êtes pas facile à trouver, Monsieur !

PAUL, *balbutiant.* — Mais...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — On vous a vu hier, au bois...

PAUL, *se tournant vers M^{me} de Saint-Laurent.* — J'en étais sûr !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Votre femme sait tout !

AMÉDÉE, *prenant son chapeau.* — Ma belle-sœur !

Il se sauve derrière la porte et regarde dans la salle, en passant seulement la tête.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Et vos irrégularités sont devenues si scandaleuses, qu'aujourd'hui même vous avez perdu votre place !

PAUL, *abasourdi.* — Ma place ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *se retourne et parcourt la salle du regard, Amédée disparaît définitivement.* — Peut-on vous parler en particulier dans cette maison ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *bas à M. de Rumpigny.* — Partez, je vous en supplie !

M. de Rumpigny se dirige vers la porte en lui envoyant un baiser.

MONSIEUR ROCH, *regardant M. Varin des Ilots.* — (*À part.*) C'est peut-être

un pick-pocket, un faux parrain, cela s'est vu. (*Il se retire vers la porte, avec lenteur, déclamant à demi-voix ces deux vers :*)

Replions-nous sans bruit, et que le ciel prospère
Écarte de nos jours le poids de sa colère !

Casimir a boutonné fièrement sa redingote jusque sous le menton, mis son chapeau sur sa tête et fait un pas vers M. Varin des Ilots, comme pour protester.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *mettant aussi son chapeau, et marchant vers M. Casimir.* — Auriez-vous quelque chose à me dire, Monsieur ?

PAUL, *se précipitant vers lui.* — Général !

M. Casimir, au nom du général, et devant la fière attitude du vieillard, ôte involontairement son chapeau, et sort, à reculons, sans mot dire.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *se retournant vers M^{me} de Saint-Laurent.* — Vous pouvez vous retirer, Victoire !

M^{me} de Saint-Laurent, subjuguée, obéit à l'ordre, et sort lentement par la droite.

LE DOMESTIQUE *fait un grand geste d'étonnement dans le fond de la salle.* — (*A part.*) Victoire ?

SCÈNE XI

PAUL, M. VARIN DES ILOTS, LE DOMESTIQUE

M. Varin des Ilots prend majestueusement un fauteuil et s'y installe ; puis, d'un geste solennel, il indique un siège à Paul. A ce moment on entend un roulement léger, c'est la table poussée par le domestique ; le général se retourne vivement, aperçoit le domestique, et, d'un mouvement muet et impérieux, lui ordonne de sortir.

SCÈNE XII

PAUL, M. VARIN DES ILOTS

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Savez-vous ce que je représente ici, Monsieur ?... la famille !

PAUL. — Mon cher parrain, vous ne me tutoyez donc plus ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Pas encore !

PAUL. — Si j'avais commis un crime...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *l'interrompant*. — C'en est un, une pareille conduite !

PAUL. — Vous êtes bien dur !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — J'en ai le droit ! Vous cherchiez, sans doute, à faciliter vos désordres en me proposant chez vous un logement ? Tenir compagnie à Madame, pour favoriser les escapades de Monsieur, joli rôle !

PAUL, *avec énergie*. — Pouvez-vous croire !...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Pourquoi pas ? un homme capable d'une telle faiblesse !... (*Haussant les épaules.*) Je comprends une amourette, parbleu ! un caprice ; je ne suis pas une vierge, mais on devrait mourir de honte quand on se laisse subjuguer par une donzelle, au point de lui sacrifier l'estime publique et les devoirs de sa position... Moi qui vous parle, Monsieur, durant ma longue carrière...

PAUL, *l'interrompant*. — Oh ! tous les blâmes possibles sont moins forts, pour me ramener chez moi, que mes propres dégoûts et la lassitude où je suis.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Mais ces dégoûts, Monsieur, vous les promenez en carrosse.

PAUL, *exaspéré*. — Le carrosse ! c'est ce qui m'a perdu, le carrosse !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Que voulez-vous dire ?

PAUL. — Que je quitterais cette femme dès ce soir, si je n'étais pas enchaîné ici par mes dettes... (*montrant la porte de droite*) et le remords secret de l'avoir poussée dans cette voie.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Ah ! le remords secret ! vous êtes bon ! Un remords, ça se guérit ; malheureusement, les dettes, ça se paye... Combien dois-tu ?

PAUL, *étonné d'abord, puis hésitant*. — Beaucoup !... et je n'ai plus ma place. (*Avec rage.*) Comme si l'on montrait de pareilles sévérités pour les autres !... Mais M^{me} de Mérilhac s'est ligüée contre moi, avec ma belle-mère, depuis qu'elle tripote le mariage de son neveu.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *appuyant sur chaque mot*. — Combien dois-tu ?

PAUL, *tirant de sa poche une liasse de notes et de protêts*. — Tout est là.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Donne !

PAUL, *hésitant*. — Si vous saviez !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *tendant la main avec impatience*. — Dépêchez-

toi !... (*Prenant les papiers et tâtant toutes ses poches.*) J'ai oublié ma loupe, je lirai tout cela à la maison, ça me regarde.

PAUL, *se levant*. — Comment ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *mettant tout dans sa poche*. — Ça me regarde ! comprends-tu le français ?

PAUL, *lui saisissant la main*. — Cher parrain !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Si tu as l'audace de répliquer un mot... (*Lui faisant un geste terrible.*) Sors d'ici ! Va-t'en te jeter au cou de ta femme.

PAUL. — Ce soir ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Tout de suite !

PAUL. — Oh ! demain, pas ce soir ! le temps seulement...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *roulant son fauteuil devant la porte de droite*. — Halte-là !

PAUL, *avec un grand geste de dénégation*. — Je n'ai aucunement le dessein...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *froidement*. — Espérons-le !

PAUL. — Quant à revoir ma femme, sans préparation, face à face... après tout ce qui s'est passé aujourd'hui... c'est impossible !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *toujours en sentinelle*. — Eh ! ça m'est bien égal !... va chez toi, va au diable ! mais va-t'en !

PAUL, *timidement*. — Vous restez ici ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Un peu !

PAUL. — Vous allez tout rompre ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Je le suppose !

PAUL, *revenant à lui*. — Dites-moi au moins que vous m'avez pardonné !...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *lui montrant la porte*. — Qu'est-ce que ça te fait ?

Paul sort tout rêveur.

SCÈNE XIII

M. VARIN DES ILOTS, *seul*.

A l'autre ! (*Il se lève avec peine.*) Je n'en peux plus (*il va à la porte de droite*) je n'en ai jamais tant brassé... depuis vingt ans !

Il frappe à la porte.

SCÈNE XIV

M. VARIN DES ILOTS, M^{me} DE SAINT-LAURENT

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, à M^{me} de Saint-Laurent qui arrive dans un déshabillé des plus élégants. — Deux mots seulement à vous dire.

MADAME DE SAINT-LAURENT, inquiète et très humble. — Si Monsieur le général veut bien me faire l'honneur de passer dans une pièce plus convenable...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Nous sommes parfaitement ici.

MADAME DE SAINT-LAURENT, s'inclinant. — A vos ordres !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS s'installe dans un grand fauteuil et laisse M^{me} de Saint-Laurent s'asseoir sur une chaise, en face de lui. — J'ai 65 ans sur la tête, un âge qui n'attend guère, et où il faut mener les choses rondement.

MADAME DE SAINT-LAURENT, allant chercher deux coussinets et voulant les placer sous les bras de M. Varin des Ilots. — Le fauteuil est d'un dur ! Ces deux coussins...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, froidement. — Inutile ! un peu d'attention, s'il vous plaît !

MADAME DE SAINT-LAURENT, les plaçant malgré lui sur chaque bras du fauteuil. — Ah ! tout ce qu'il vous plaira !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, sévèrement. — Honorée de la confiance de M^{me} Duvernier, mêlée par vos fonctions au plus intéressant des ménages, vous avez compromis sciemment l'avenir d'un homme, et la sécurité d'une famille.

MADAME DE SAINT-LAURENT, très humble et très interdite. — Monsieur... mais... Monsieur (lui apportant un petit tabouret) seulement cela...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, refusant du geste. — Vous détournez la question !

MADAME DE SAINT-LAURENT, se courbant et plaçant le tabouret à portée de ses pieds. — J'écoute ! c'est un honneur pour moi d'écouter...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Sans parler, ici, de vos dettes, ces promenades ensemble, ces rendez-vous au théâtre, ce mépris pour le monde, et cette impudeur dans le désordre... (Il laisse tomber son mouchoir, elle se précipite pour le ramasser et le lui donne en saluant.) Bien obligé !

MADAME DE SAINT-LAURENT, avec humilité. — Mais ces mains-là sont faites pour vous servir (minaudant) comme autrefois.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, regardant la main de Victoire, et cherchant à ressaisir l'ordre de ses idées. — Ce désordre, dis-je, dans l'impudeur... et... le

mépris du monde... ou plutôt... ce monde du mépris... dans le désordre de l'impudeur...

MADAME DE SAINT-LAURENT, *se levant*. — Si Monsieur le général veut permettre... il me semble que c'est l'heure de... son bouillon.

Elle va au fond, vers la table.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *étonné*. — Vous croyez ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *revenant avec un verre sur un plateau*. — Oui ! et un verre de madère plutôt ? (*Il hésite.*) Allons buvez !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *prenant le verre*. — Merci !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Me remercier ! quand c'est moi au contraire...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *remettant le verre sur le plateau*. — Bref, sans nous perdre encore dans des récriminations inutiles... et mettant de côté les épithètes dont je pourrais qualifier votre conduite...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Monsieur le général est si bon.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Non, je ne suis pas bon ! et je vous suppose assez d'intelligence pour comprendre qu'entre vous et Paul, tout est fini désormais.

Il se lève pour sortir.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *fondant en larmes*. — Oui... oui... tout est fini, pour moi ! je comprends !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *Il se retourne et la regarde*. — (*A part.*) Allons ! les pleurnicheries commencent ! (*Haut.*) Calmez-vous !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *sanglotant*. — Pardon ! j'avais tort... Vous ai-je manqué?... Je serai calme.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *à demi-voix, serrant les poings*. — Si elle pouvait se mettre un peu en colère !... J'aurais moins de mal à m'en débarrasser.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *qui a saisi la phrase*. — (*A part.*) Ah ! non, par exemple ! (*Haut.*) Est-ce que je pleure encore trop haut, Monsieur ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *commençant à être ému*. — Vous aimez donc bien mon filleul ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *vivement*. — Moi ? (*Elle éclate en sanglots.*) Si j'avais su, si j'avais su !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Que voulez-vous dire ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *à part*. — Il fléchit.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *insistant avec bonté*. — Parlez franchement.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *d'un air désespéré*. — A quoi bon ? il y a des hommes qui n'ont pas de cœur !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *vivement*. — Est-ce que Paul ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *l'interrompant, et la voix coupée de sanglots*. — Ne craignez rien, Monsieur, je n'accuse personne, c'est l'usage !... On prend une pauvre fille à son travail, à sa joie, à son ignorance des choses... on est jeune, séduisant... on se met à ses pieds, on l'adore... la malheureuse succombe... tout va bien, la famille n'est pas encore en danger ; mais si, par un reste de pudeur, ou mieux, pour faire de la victime une esclave, on lui jette une robe sur les épaules, et l'abri d'un toit sur la tête... horreur et scandale ! tout est perdu, tout s'écroule... les mères se désolent, les vieillards se lèvent, comme des juges, et tandis qu'il y a, dans le monde, des cous qui ploient, sans crainte, sous la charge de leurs diamants, une perle à notre oreille fait pencher la société vers sa ruine ! (*Elle sanglote, et, à part, en se détournant pour cacher sa douleur.*) M. Roch serait content, cette fois !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *cherchant à l'apaiser*. — Paix là ! paix là ! (*A part.*) Où va-t-elle donc chercher ce qu'elle dit ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *d'une voix creuse et frémissante*. — Que la société se rassure ! (*Mettant la main sur sa poitrine.*) Je le sens ici... j'ai mon compte... je ne troublerai pas longtemps les familles !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Un peu de courage, allons !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *arrachant ses bracelets*. — Ce bracelet vient de lui (*le jetant à terre*), le voilà ! je n'en veux plus ! Ah ! ses bagues, tenez ! le collier... voilà son peigne ! oui, oui, tout ! (*Elle a successivement tout retiré, arraché, et, se posant, échevelée, devant M. Varin des Ilots :*) Suis-je maintenant assez nue pour que la société dorme tranquille ?

Elle est prise d'un spasme nerveux, chancelle tout à coup, et tombe, pâmée, sur la chaise, en face de M. Varin des Ilots.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *très embarrassé et la soutenant*. — Quelqu'un !.. (*Cherchant partout des yeux.*) La sonnette ?... (*Regardant M^{me} de Saint-Laurent.*) Elle se trouve mal ! (*Appelant.*) Au secours ! (*Cherchant encore du regard.*) Où diable a-t-on pendu cette sonnette ?... Si je pouvais la laisser seulement une seconde... (*Il la pose, avec mille précautions, sur une chaise, et court ouvrir la porte de droite.*) Holà ! (*D'une voix désespérée.*) Personne ! (*Il court à gauche, après s'être retourné vers M^{me} de Saint-Laurent.*) A l'aide !... si tout le monde est parti, me voilà bien ! (*Revenant et cherchant à détacher sa ceinture.*) Elle

étouffe... (*Ne pouvant y parvenir.*) J'ai absolument oublié... (*Il lui frappe dans les mains.*) Victoire! (*Le fichu tombe.*) Elle a des épaules charmantes, cette fille-là !... (*Lui frottant les tempes.*) Ma toute belle ! (*M^{me} de Saint-Laurent lui jette un regard languissant, devant lequel il demeure saisi.*) Madame ! (*A part.*) Quels yeux ! (*La soulevant à moitié.*) Mettez-vous, au moins, dans le fauteuil, Madame !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *refusant, d'une voix faible.* — Quand vous êtes là ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *la soutenant et la plaçant amoureusement dans le fauteuil, dont il arrange les coussins.* — Je l'exige ! (*Il lui met le tabouret sous les pieds.*) De cette façon, vous serez mieux. (*Apercevant au fond la table servie.*) Attendez ! attendez !

Il remplit un verre et remue le sucre avec une cuillère, puis revient.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Vous, Monsieur le général, me servir !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *lui tendant le verre qu'elle finit par accepter.* — Pourquoi pas ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *hésitant à boire.* — Je serais trop confuse !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Allons ! buvez ! (*Elle boit.*) Servir la beauté, n'est-ce pas le rôle d'un soldat ?

Il reprend le verre, et va le poser sur la table.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Vous vous moquez... c'est cruel !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *éclatant.* — Je ne me moque pas, mille tonnerres ! et il faut que Paul soit un fier dinde, s'il n'a pu oublier devant de pareils charmes...

MADAME DE SAINT-LAURENT, *jouant la surprise.* — Que dites-vous ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *embarrassé.* — Je... moi?... je ne dis rien... (*Courant vers la table.*) Encore un peu d'eau sucrée, peut-être ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *faisant signe que non.* — Mille grâces !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *s'asseyant sur une chaise en face d'elle.* — Vous vous trouvez tout à fait bien maintenant ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *cachant son visage dans ses deux mains.* — Ah ! Monsieur le général, que je suis donc malheureuse de vous avoir vu !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *abasourdi.* — Comment cela ?

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Cette rupture... elle devait éclater... un de ces jours... fatalement... je la sentais venir aux dédains de Paul, à ses colères ; mais, alors, j'aurais quitté la vie sans un regret, avec tout mon déses-

poir... et toute ma haine... je ne me serais pas souvenue, au départ, qu'on trouve des cœurs d'homme faits autrement que le sien !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Pauvre enfant !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *jetant sur lui un regard d'admiration*. — Que vous ne lui ressembliez guère ! vous avez pleuré votre bonne Gertrude, vous !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *très ému*. — Je la pleure encore.

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Ce n'était pas une servante, c'était une véritable amie... une compagne...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — C'est vrai, c'est vrai.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *avec émotion*. — Ah ! si l'on recommençait son existence, s'il n'était pas si tard ! si je me sentais assez pure ! avec quelle joie et quelle affection de toutes les heures... j'aurais pu continuer près de vous, moi plus jeune, plus forte, et aussi dévouée... peut-être... (*Changeant de ton.*) Mais il n'y faut pas songer, c'est un rêve ! le malheur a son châtiment, comme le crime, et quelle que soit la cause qui nous perd, le monde ne voit que notre flétrissure, lui !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *rêveur et frémissant*. — Oh ! la jolie petite Gertrude !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *d'une voix brisée*. — Au lieu de cette félicité... de cet honneur... je n'ai plus, devant moi, qu'une mort prochaine... ou qu'un avenir misérable !...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Qui dit cela ?

MADAME DE SAINT-LAURENT, *désignant les objets d'un bras découragé*. — Il faudra vendre, à l'enchère, mes meubles, mes tapis, tous ces riens élégants dont j'ignorais jusqu'au nom, mais auxquels on finit par s'attacher... malgré soi...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *l'interrompant*. — Laissez donc !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *énergiquement*. — A moins que je ne les abandonne avec mépris... (*regardant à terre*) comme ces bracelets d'or qui sont à terre !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *les ramassant avec peine, ainsi que le peigne et le collier*. — Vous les garderez, Madame !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *les repoussant de la main*. — Que je les garde ! pour qu'ils me rappellent encore qui me les a donnés !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Ils vous rappelleront celui qui les paie...

MADAME DE SAINT-LAURENT, *feignant de ne pas comprendre*. — Comment ?
MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *les lui tendant toujours*. — ... et qui vous les offre...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Mais...

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — ... à la condition de les rattacher, lui-même, à vos beaux bras !

Il lui remet les bracelets, en embrassant les deux mains tour à tour.

MADAME DE SAINT-LAURENT, *comme dans un songe*. — Est-ce possible ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Voici le collier (*Il le lui passe au cou.*) Voici le peigne ! (*Il le lui met dans la main.*)

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Ah ! Monsieur ! Monsieur ! qu'ai-je besoin de tout cela ? je ne suis pas assez grande dame pour qu'on m'enterre avec mes bijoux.

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *se récriant*. — Vous enterrer !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *ouvrant les bras, d'un air accablé*. — Seule au monde !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *lui prenant la main*. — Mais moi...

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Maudite !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Que dites-vous ?

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Méprisée !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Jamais ! pauvre innocente ! un piège tendu !.. je comprends tout !

MADAME DE SAINT-LAURENT. — Mais qui me défendra ? qui me défendra ?

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *avec force*. — Je ne suis donc pas là, mille bombes !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *avec un grand cri*. — Vous !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS. — Moi ! (*bas*) sans compter ma maison qui sera la tienne... Il faut bien que je répare les torts de mon filleul !

MADAME DE SAINT-LAURENT, *se précipitant à ses pieds, et posant sa tête échevelée sur les mains de M. Varin des Ilots*. — Merci ! merci !

MONSIEUR VARIN DES ILOTS, *à part*. — Oh ! la jolie petite Gertrude !

La toile tombe.

ACTE V

Chez Paul Duvernier, appartement du second acte.

SCÈNE PREMIÈRE

VALENTINE, M^{me} DUVERNIER, M^{me} DE GRÉMONVILLE, M^{me} DE MÉRILHAC, *toutes en toilettes de noce.*

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Il n'est pas rentré ?

VALENTINE. — Non, maman, je l'attends.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Et moi aussi ! (*A part.*) Sans en compter un autre ! mais celui-là ! (*Comme pour dire : je m'en moque !*)

MADAME DUVERNIER. — Une bien triste fête, Mesdames.

MADAME DE MÉRILHAC. — Manquer au mariage de son ami intime et de sa belle-sœur !

MADAME DUVERNIER. — Et son pauvre parrain qu'on n'a pas revu !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Jugez donc ! un coup de cette force à son âge ! lui qui aimait Paul comme son fils ! Il y a de quoi le tuer.

MADAME DE MÉRILHAC. — Surtout s'il n'a pas pu encore l'arracher aux séductions de cette.. misérable !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *à M^{me} Duvernier.* — Un vieillard qui suc-combe, une femme délaissée, une orpheline, voilà l'œuvre de M. Paul, Madame !

MADAME DUVERNIER. — J'en souffre plus que vous, moi, sa mère !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Je suis mère aussi, permettez !

MADAME DUVERNIER. — Sans doute ! et quand j'aurais des excuses à apporter...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Lesquelles, s'il vous plaît ?

MADAME DUVERNIER. — Car enfin, vous l'avez abandonné un peu vite, comtesse ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Dites qu'il s'est abandonné lui-même ! Devant un scandale qui arrive à ces proportions...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — C'est juste ! et peut-être M^{me} Duvernier comprend-elle maintenant où mène une éducation... trop... libérale.

MADAME DUVERNIER. — Parfaitement ! surtout quand elle vient se heurter à une cohabitation imprudente !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Oh ! il avait déjà ses petits projets.

MADAME DUVERNIER. — Tout le monde ne peut avoir votre perspicacité, Madame !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Elle n'a pas suffi toutefois à défendre ma fille chérie ! Cette pauvre enfant, la première victime, qu'a-t-elle fait, je vous le demande ?

MADAME DE MÉRILHAC. — Rien, à coup sûr ! et au lieu de vous accuser mutuellement d'un malheur dont vous êtes innocentes l'une et l'autre, mieux vaudrait nous unir pour en empêcher le retour.

MADAME DUVERNIER. — Volontiers.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Tout de suite.

MADAME DE MÉRILHAC. — Mais si nous consultations M. des Orbières ? il reviendra tout à l'heure. (*A M^{me} de Grémonville.*) Son petit cadeau de noces ! vous savez ?

M^{me} de Grémonville lui répond par un signe d'intelligence.

MADAME DUVERNIER. — N'importe ! nous pourrions, dès maintenant, commencer.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *à part, regardant la pendule et agitée.* — Un retard inexplicable... pas de lettres ! rien !

MADAME DE MÉRILHAC. — Je crois donc que la première chose à faire serait...

VALENTINE, *en sursaut.* — Lui !

SCÈNE II

LES MÊMES, PAUL

PAUL, *sur le seuil.* — Tout le monde au mariage ! je m'en doutais ! Valentine !...

Il fait un pas vers elle.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *lui barrant le passage, sévèrement.* — Vous vous trompez, Monsieur !

PAUL, *interdit*. — Vous, Madame !

MADAME DE MÉRILHAC, *s'approchant, dédaigneusement*. — Vous vous trompez !

PAUL, *éperdu*. — Comtesse !

MADAME DUVERNIER *s'avançant, d'un ton solennel*. — Vous vous trompez !

PAUL, *avec épouvante*. — Ma mère ! (*Cherchant avec anxiété.*) Où est Amédée ? où est le général ? (*A part, avec terreur.*) Pas un homme ! pas un pan d'habit où me raccrocher !... et toutes ces crinolines amoncelées autour de moi comme des vagues !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Vous auriez trouvé plus commode qu'elle fût abandonnée, n'est-ce pas ?

PAUL. — J'avoue qu'une explication pareille, en public...

MADAME DE MÉRILHAC. — Si ma présence vous gêne ?

MADAME DUVERNIER. — Restez, comtesse ! vous avez ici des droits, le fils a pu se jouer de vos bontés, la mère se fait un devoir de s'en souvenir.

PAUL, *allant vers sa femme*. — Valentine !

VALENTINE *détourne la tête en sanglotant*. — Mon Dieu ! mon Dieu !

MADAME DE GRÉMONVILLE *se précipite entre lui et Valentine, et croisant les bras* : — Vous ne comprenez donc pas qu'elle sait tout ?

SCÈNE III

LES MÊMES, LA NOURRICE *portant l'enfant et entrant par la gauche*

PAUL *va pour embrasser sa fille*. — Celle-là, au moins !

MADAME DE GRÉMONVILLE *relève vivement le voile du maillot de manière à le couvrir tout entier*. — C'est ma fille ! vos lèvres ne sont plus celles d'un père ! elle m'appartient plus qu'à vous, maintenant ! Peut-être sa petite âme comprend-elle déjà son malheur, et si sa faible bouche pouvait parler, elle vous jetterait votre condamnation à la face !

PAUL, *saluant profondément le maillot*. — Oui ! vous avez raison, c'est une femme aussi, je m'incline.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *à la nourrice*. — Emportez l'enfant, nourrice !

La nourrice sort par la gauche.

PAUL. — Je vous prie instamment de la suivre, Mesdames, j'ai à parler à ma femme.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Bien, Monsieur ! nous allons réfléchir sur le parti qu'il faut prendre.

Valentine fait un mouvement pour suivre les trois dames, Paul l'arrête par le bras.

SCÈNE IV

PAUL, VALENTINE

VALENTINE. — Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi !

PAUL. — Seulement deux mots !

VALENTINE. — Impossible ! on m'attend.

PAUL. — Écoute-moi !

VALENTINE. — Après toutes les choses qui se sont passées !

PAUL. — Continue ! je ne me défendrai pas ! tes torts, si tu en as eu, sont absorbés dans ma faute. Te rappelles-tu ce soir où tu refusas de m'accompagner au théâtre ? j'en ai honte : tout vient de là... Que veux-tu ? l'amour-propre blessé, un moment de dépit... j'étais fou !

VALENTINE. — Cette femme ! cette femme !

PAUL. — N'en sois pas jalouse, j'ai trouvé mon premier châtiment dans la vulgarité de son âme... et peut-être me fallait-il cette épreuve pour comprendre moi-même jusqu'à quel point je t'adore.

VALENTINE. — Une épreuve terrible où l'on a brisé mon cœur sans retour.

PAUL. — Ne dis jamais de ces mots-là, Valentine ! rien n'est brisé, rien n'est mort ! Me voilà sorti de ma folie comme d'un mauvais rêve, je me sens désormais assez de dévouement et de tendresse pour effacer dans ton âme jusqu'au souvenir de mon erreur.

VALENTINE, *les yeux au ciel*. — Comme s'il m'était possible de le croire, maintenant !

PAUL, *avec désespoir*. — Que faut-il faire ? est-ce un éclat que tu demandes ? une séparation ? un scandale ? ou supposes-tu que notre raccommodement sera mieux cimenté par les autres que par nous-mêmes ? Non, n'est-ce pas ?... Détourne-toi ! réponds-moi ! nos mains pour s'êtreindre n'ont pas besoin qu'on les pousse, et le pardon que j'attends de ma femme ne veut pas d'autre intermédiaire qu'un baiser.

VALENTINE, *émue*. — Mon Dieu !

PAUL, *s'agenouillant*. — Valentine ! aimes-tu mieux que je meure, Valentine ?

VALENTINE, *le regardant*. — Paul !

Paul couvre sa main de baisers.

SCÈNE V

LES MÊMES, THÉRÈSE, *en toilette de mariée*, AMÉDÉE, *idem*.

THÉRÈSE. — Malheureuse ! le regarder ! lui parler ! (*Se tournant avec un rire dépité.*) Et moi qui accourais ici pour la plaindre !

PAUL, *dignement*. — Ici, Madame ?

THÉRÈSE. — Oh ! ne craignez rien, je me retire ; ouvrez la porte, Amédée !

VALENTINE *court vers Thérèse, Amédée reste la main sur la porte*. — Il voulait mourir, Thérèse !

THÉRÈSE, *haussant les épaules et regardant Amédée*. — Pauvre tête ! (*A Valentine, bas.*) Mais tu ne comprends pas que c'est donner tort à ma mère et déshonorer tout ton sexe ?... Votre bras, Amédée ! (*A Valentine, haut.*) Tu devrais rougir, te dis-je ! tu es plus coupable que lui ! (*A Paul.*) Adieu, Monsieur !

PAUL. — Est-ce pour toujours, Thérèse ?

THÉRÈSE. — Mais rester plus longtemps, il me semble, ce serait encourager votre conduite...

PAUL. — Ah ! vous oubliez un peu le service que je vous ai rendu ?

THÉRÈSE. — Quel service ?

AMÉDÉE, *s'avançant*. — Oui, lequel.

PAUL, *après un long silence*. — Il est considérable, je vous jure ; je dis bien : considérable. (*Voyant que Valentine va sortir.*) Valentine ! (*A Thérèse, lui montrant la porte de droite par où vient de s'en aller Valentine.*) Ne sortez pas, Madame, on délibère ici contre moi, c'est votre place.

THÉRÈSE, *s'arrêtant*. — Ces dames, peut-être ? Allons voir ! (*A part.*) Je ne suis pas fâchée de donner cet exemple à mon mari. (*A Amédée.*) A tout à l'heure, Amédée, je vous ménage une surprise... il y a là quelqu'un...

AMÉDÉE. — Qui donc ?

THÉRÈSE. — Vous verrez ! vous verrez !

Elle sort.

SCÈNE VI

PAUL, AMÉDÉE

AMÉDÉE. — De qui veut-elle parler ?

PAUL. — Je ne sais ! mais n'importe ! Écoute-moi, je suis un misérable, un enfant ! Veux-tu que je te demande pardon à genoux, Amédée ?

AMÉDÉE. — A moi ?

PAUL. — Tu étais joyeux, tu étais libre ; à chacun de tes pas sur ta route on entendait sonner hardiment tes écus dans ta poche et tes fantaisies dans ta tête. Et moi, pour m'assurer une protection qui m'échappe, en vue d'un intérêt tout personnel, sais-tu ce que j'ai fait, Amédée ? je me suis embusqué sur ton chemin comme un traître, j'ai pris ta liberté dans une trappe, j'ai tendu un piège à loups sous ta joie.

AMÉDÉE. — Un piège à loups !

PAUL. — Ce complot d'où est résulté ton mariage...

AMÉDÉE. — Il y avait... un complot ?

PAUL. — Mais sans doute !

AMÉDÉE. — Et tu en étais ?

PAUL, *baissant la tête*. — Oui !

AMÉDÉE. — Ah ! ce cher Paul !... ma reconnaissance...

*Il lui saute au cou*PAUL, *s'en débarrassant*. — C'est de la générosité, je te remercie.

AMÉDÉE. — Pourquoi donc ?

PAUL. — Après ce qui m'arrive ? quand tu as dans ma personne un échantillon des aménités qu'on te réserve ?

AMÉDÉE. — Ah ! distinguons !

PAUL. — Distinguons quoi ?

AMÉDÉE. — Ah ! tu m'entends, j'ai beau être ton ami, il y a véritablement de ces choses...

PAUL. — Quelles choses ?

AMÉDÉE. — Voyons, en bonne conscience, peux-tu espérer que je donne mon approbation à ta... comment dirai-je ? je ne veux pas être amer... à ta conduite ?

PAUL. — Tu me fais de la morale, toi ! quand hier, cette nuit même...

AMÉDÉE, *regardant autour de lui.* — Chut ! on pourrait t'entendre ! j'étais encore garçon, cette nuit.

PAUL. — Et ce matin ?

AMÉDÉE. — Mon Dieu, oui ! je me sens métamorphosé, je l'avoue ; cet acte solennel, la cérémonie, nos serments, l'orgue... Mes yeux se sont ouverts, j'ai dépouillé le vieil homme... Certaines positions exigent de nous certaines idées ; ce qui ne semblait la veille qu'une plaisanterie, peut prendre le lendemain des proportions colossales, et sans vouloir me poser en Don Quichotte de la vertu, je trouve franchement qu'il y a des bornes.

PAUL, *avec force.* — Je crois bien ! (*A Amédée.*) Est-ce que tu me salueras encore dans la rue, Amédée ?

AMÉDÉE. — Es-tu bête ! certainement, mon vieux, ce n'est pas parce qu'un ami a eu le malheur de s'égarer... (*lui serrant la main*) certainement !

PAUL. — Que tu es bon ! (*A part, avec amertume.*) Lui aussi ! (*Apercevant les dames qui entrent.*) La cour !

SCÈNE VII

PAUL, AMÉDÉE, M^{me} DE GRÉMONVILLE, M^{me} DUVERNIER, M^{me} DE MÉRILHAC, THÉRÈSE, VALENTINE.

Elles arrivent processionnellement, s'assoient en demi-cercle et après un long silence, Paul restant debout, seul, au milieu de la scène, et Amédée derrière le siège de sa femme :

MADAME DE GRÉMONVILLE, à M^{me} de Mérilhac. — Vous avez la parole, Madame.

MADAME DE MÉRILHAC. — Madame Duvernier plutôt.

MADAME DE GRÉMONVILLE, à M^{me} Duvernier. — Madame !

MADAME DUVERNIER, à M^{me} de Grémonville. — Vous plutôt.

MADAME DE GRÉMONVILLE, à M^{me} de Mérilhac. — Non, vous !

MADAME DE MÉRILHAC. — Non !

MADAME DUVERNIER, à M^{me} de Grémonville. — Vous.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Soit ! (*A Paul.*) Toute faute, Monsieur, doit être suivie d'une expiation, et malgré les objections que vous pourrez faire...

PAUL. — Je n'en ferai aucune, Madame !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Après les événements déplorables que je ne veux pas rappeler...

AMÉDÉE, *à part*. — Très bien !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — ... et avant que ma fille ne recommence d'enchaîner sa destinée à la vôtre, il faudrait nous prouver, c'est le moins, la sincérité de votre repentir par une conduite à la fois morale et régulière.

MADAME DE MÉRILHAC. — Morale.

MADAME DUVERNIER. — Régulière.

AMÉDÉE, *à part*. — Il y a, vraiment, dans cette juridiction de la famille, quelque chose qui empoigne.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Nous vous exposerons d'abord le seul plan de vie qui puisse vous mener à l'accomplissement de nos vœux.

MADAME DUVERNIER. — C'est cela. Continuez.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — J'ignore vos dettes, mais vos ressources personnelles sont insuffisantes désormais à vous faire tenir dans le monde un rang convenable ; vos deux familles y pourvoiront, Monsieur. Non pas, veuillez le croire, par des prodigalités dangereuses, source de tentations nouvelles, mais en mêlant leur existence à la vôtre, et sous la protection de deux mères. Oh ! vous serez bien entouré, cette fois !

PAUL. — Comment, entouré ?

MADAME DUVERNIER. — Sans doute ! dès demain, je m'établis chez vous (*montrant Mme de Grémonville*) avec Madame, car je ne laisserai pas souiller mon nom, le nom de votre père !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Je n'abandonnerai point à la mobilité de vos passions le bonheur de mon enfant, et l'avenir de ma petite-fille.

MADAME DUVERNIER. — Je n'en ai pas le droit.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Ce serait de ma part un crime !

MADAME DE MÉRILHAC, *aux dames*. — Et moi, qui n'ai dans la famille qu'une autorité indirecte, je vous promets de veiller au dehors, et généralement, à toutes les phases de son existence.

THÉRÈSE. — L'abondance de précautions ne peut nuire.

AMÉDÉE, *avec un geste violent*. — Bravo !

THÉRÈSE, *se retournant*. — Tenez-vous donc tranquille ! on dirait que j'ai épousé un saltimbanque !

AMÉDÉE. — Un reste d'habitude, pardon, mon ange ! c'était pour montrer

seulement que je me sou mets d'avance à toutes les volontés de ma belle petite femme.

PAUL, *après avoir regardé Amédée, et baissant la tête.* — Oh ! sexe faible !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Enfin, Monsieur, comme vous avez découragé par votre inexactitude (*montrant M^{me} de Mérilhac*) le plus bienveillant des patronages, et perdu sans retour un poste éminent, ce n'est plus dans ce genre d'occupations qu'il vous est permis de chercher une place ; mais comme, d'autre part, vous devez fuir l'oisiveté, cette mère de tous les vices... Voulez-vous prendre la parole, comtesse, puisqu'aussi bien c'est vous...

MADAME DE MÉRILHAC. — Nous avons donc pensé à des fonctions... obligatoires, sérieuses ; et j'espère que l'on trouvera, pour vous, quelque emploi dans un bureau.

PAUL. — Un bureau ? jamais de la vie !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, M. DES ORBIÈRES

MONSIEUR DES ORBIÈRES, à M^{me} de Mérilhac. — Voici, chère Madame, ce que vous avez désiré.

Il lui tend une grande enveloppe ministérielle.

MADAME DE MÉRILHAC, à Amédée. — Cela vous regarde, mon ami. Lisez-le.

AMÉDÉE. — Quel cachet ! (*Il ouvre et parcourt des yeux.*) « Inspecteur du degré d'avancement des commandes faites aux artistes par la Direction des Beaux-Arts : M. Amédée Peyronneau »... Moi ? oui ! moi ! inspecteur !

PAUL, à M. des Orbières. — Comment ? après m'avoir destitué !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Eh ! que voulez-vous, cher Monsieur ? Des convenances, un peu exagérées peut-être, mais impérieuses, l'opposition qui est toujours là, à nous guetter, et puis... un homme qui vit dans le désordre, après tout ! bref, il nous a fallu, bien malgré moi, vous retirer cette place.

PAUL, *désignant Amédée.* — Et pour la donner à...

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — Du moment qu'elle était libre, mieux valait M. Peyronneau, votre ami, que le premier venu, convenez-en.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — D'autant plus qu'il est aussi capable.

THÉRÈSE. — Il a même la vocation !

AMÉDÉE, *obéissant au geste impératif de Thérèse.* — Parbleu !

MADAME DE MÉRILHAC, *mielleusement*. — Et cela ne sort pas de la famille !

MONSIEUR DES ORBIÈRES. — De cette façon, vous voyez, je satisfais tout à la fois aux exigences de l'amitié et... pardon du mot... à celles de la morale.

PAUL. — La morale ? mais je l'ai servie ; le mariage de Thérèse ne se serait pas fait sans moi, et puisqu'on me force à parler de mon désintéressement, je m'exécute. (*A Mme de Grémonville.*) Oh ! vous avez beau me regarder, Madame, je ne suis pas plus fou qu'un autre, et monsieur votre mari, si on l'interroge, donnera là-dessus des renseignements.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Vous pouvez vous-même lui parler, le voilà !

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, M. DE GRÉMONVILLE

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — Je m'excuse auprès de mon nouveau gendre d'avoir manqué la cérémonie ; j'avais pris dans la gare un train pour un autre, et je me suis réveillé à Mont-de-Marsan. Alors, forcément, j'ai été obligé de repasser par Toulouse.

PAUL. — Qu'ai-je fait, moi, Monsieur, en venant vous voir à Toulouse ?

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — Une chose très bien.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Vous n'allez pas ennuyer la compagnie par des détails !

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — Des détails ? non.

PAUL. — Dites au moins...

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — M. Duvernier m'a engagé à une chose... une chose...

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Que vous auriez faite de vous-même, mon Dieu !

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — Que j'allais faire, moi-même... oui.

PAUL. — Et qui est... Voyons ! précisez !

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE, *obéissant toujours au regard de Mme de Grémonville*. — Qui est très bien... très bien... et cela m'étonne !

PAUL. — De moi ?

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — Oui, car tout à l'heure je viens d'apprendre par ma femme vos coupables égarements.

PAUL, *croisant les bras*. — Vous la croyez ?

MONSIEUR DE GRÉMONVILLE. — Pourquoi pas ? et je vous blâme, je vous blâme, tout à fait !... On aurait dû me laisser à Toulouse plutôt que de me faire assister à de pareils... tableaux.

PAUL. — Ah ! vous aussi ! tout le monde contre moi ! Eh bien, puisqu'on est à me marchander un pardon que j'implore et jusqu'à un amour qui m'appartient, je repousse net toutes les conditions qu'on m'impose. Assez de prières ! (*A M^{me} de Mérilhac.*) Je ne descendrai pas pour vivre au modeste emploi que vos bontés me destinaient, Madame... (*A M. des Orbières.*) Et j'espère pouvoir me passer de vous, Monsieur le Ministre !... Si deux maisons me sont fermées et la mienne devenue impossible, une autre va s'ouvrir : celle du général Varin des Ilots. Vous parliez de mes dettes ? rassurez-vous ! il les paye.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Lui ?

MADAME DUVERNIER. — Comment ?

THÉRÈSE. — Quel exemple !

MADAME DE MÉRILHAC. — Une aberration !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Un scandale !

PAUL, *d M^{me} de Grémonville.* — Il n'a pas d'autre héritier que moi, Madame, je suis désespéré de vous l'apprendre. C'est un esprit juste, un bon cœur, sachant distinguer une faiblesse d'une infamie, assez sûr de lui-même pour être indulgent aux autres, et dont la fortune, je regrette mille fois de vous le dire, échappe complètement à l'influence salutaire du sexe le plus aimable et surtout le plus infaillible. (*Prenant son chapeau.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer !

SCÈNE X

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL VARIN DES ILOTS

LE GÉNÉRAL. — Tout est réparé ! j'ai tout réparé !

PAUL, *se jetant d son cou.* — Cher parrain !

MADAME DUVERNIER. — Vous n'avez pas été indisposé ?

LE GÉNÉRAL. — Pas le moins du monde !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Votre absence au mariage...

LE GÉNÉRAL. — Toutes ces affaires...

MADAME DUVERNIER. — Je n'étais pas sans inquiétudes !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Effectivement, si on savait le général bien entouré d'une famille..

PAUL, *à part*. — Oh ! le serpent, qui veut l'attirer dans sa maison !

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Tandis qu'une personne, seule, d'un certain âge... livrée exclusivement à des domestiques mâles... sans ces mille petits soins qu'on ne peut espérer que des femmes...

LE GÉNÉRAL. — C'est incontestable ! incontestable !

PAUL, *avec anxiété*. — Que dit-il ?

MADAME DE GRÉMONVILLE. — D'autant plus que vous êtes accoutumé à ces douceurs-là, général, et que la perte irréparable de cette bonne Gertrude...

PAUL. — Allons, Madame, vous exagérez singulièrement les choses ; on peut trouver ailleurs quelqu'un de dévoué.

MADAME DE GRÉMONVILLE. — Allons donc !

LE GÉNÉRAL. — J'en ai une autre !

MADAME DUVERNIER. — Une autre ?

PAUL. — (*A part.*) Ah ! très fort, il a flairé le piège, je suis sauvé. (*Haut, avec feu.*) Et quand vous n'en auriez pas une autre, cher parrain, quand il serait impossible de rencontrer dans le monde connu une femme assez... phénoménale pour diriger convenablement votre maison, sachez que vous trouverez en moi non seulement un filleul, mais un fils. Jour et nuit, à toute heure, je serai fier de vous témoigner par mes soins l'éternelle reconnaissance que je vous dois.

LE GÉNÉRAL. — Je te remercie.

PAUL. — A compter d'aujourd'hui, plus d'obligations qui m'enchaînent ! je vous suis de ce pas, je vous appartiens corps et âme !

LE GÉNÉRAL, *étonné*. — Que dis-tu ?

PAUL. — J'habiterai chez vous, nous vivrons seuls, tous les deux !

LE GÉNÉRAL, *stupéfait*. — Tu rêves !

PAUL. — Ah ! sans doute ! vous ne savez pas, j'oubliais !... Malgré cette noble indulgence dont vous avez enveloppé toute ma folie, quand les autres ont pu connaître par votre exemple le chemin de la miséricorde et du pardon, ma femme me maudit, mes deux familles me repoussent ou du moins ne m'admettent qu'à des conditions trop basses pour qu'il me soit permis de les accepter. Vous voyez donc bien que je peux vous suivre.

LE GÉNÉRAL. — Sacrebleu ! mon garçon, nous ne nous entendons pas du tout !... Donne-moi un fauteuil. (*Il s'assoit.*) J'ai absolument tout réparé ! comprends-tu ?

PAUL. — Eh bien ?

LE GÉNÉRAL. — Mais, mille tonnerres ! tu ne peux pas demeurer chez moi ! fais ta paix !

PAUL, *interdit*. — Que je...

LE GÉNÉRAL, *avec résolution*. — C'est impossible ! j'en suis bien fâché... Fais ta paix !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *triomphante*. — A la bonne heure ! voilà qui est parlé, général.

PAUL, *désespéré*. — Ainsi, vous me refusez votre porte ?

LE GÉNÉRAL, *avec impatience*. — Quand je te dis que j'ai trouvé une personne !

PAUL, *vivement*. — Et... cette personne serait un obstacle ?

LE GÉNÉRAL, *avec force*. — Je t'en réponds !

MADAME DE GRÉMONVILLE, *se frottant les mains*. — Parfait !

PAUL, *abasourdi*. — D'où vient cela ?

LE GÉNÉRAL. — C'est Victoire !

TOUS. — Ah !

Thérèse jette un regard courroucé à Amédée, qui a joint à son cri un soubresaut gymnastique, et qui retombe aussitôt dans son immobilité.

MADAME DE GRÉMONVILLE, *avec dégoût*. — Cette fille ?

LE GÉNÉRAL. — Cette pauvre fille, Madame, cette innocente... abusée...

PAUL, *avec violence*. — Comment ?

LE GÉNÉRAL, *sévèrement*. — Serais-tu assez hardi pour soutenir le contraire ? et t'imagines-tu qu'en soldant tes notes, j'aurai payé toute ta dette ?

PAUL. — Quelle dette ?

LE GÉNÉRAL, *croisant ses bras*. — As-tu, toi, homme marié, les moyens de réparer le tort que tu lui as fait ?

PAUL, *hors de lui*. — Moi ?

LE GÉNÉRAL. — Oui, toi, qui l'as arrachée à une existence honnête, et précipitée dans la honte, si l'on n'arrive à temps pour la sauver !

PAUL, *avec un rire amer*. — Il faut que votre religion ait été étrangement surprise par cette fille !

LE GÉNÉRAL, *se levant tout à coup*. — Plus de ces mots-là... je l'épouse !

TOUS, *dans des attitudes accablées*. — Ah !

AMÉDÉE, *à part, regardant le général*. — Encore un de pincé ! et la succession avec ! il était temps ! (*Très haut, et avec un geste extravagant.*) Ah !

THÉRÈSE, *lui jetant un regard terrible*. — Qu'est-ce qui vous prend donc ?

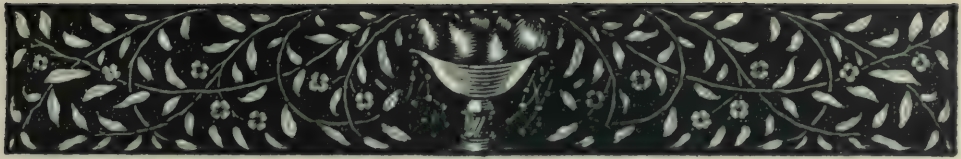
AMÉDÉE, *avec un sourire.* — Ma chérie ?

PAUL, *sortant tout à coup de son anéantissement et s'avançant le chapeau à la main vers M^{me} de Mérilhac.* — Voulez-vous bien me dire où est ce bureau, Madame ?



LOYS XI

DRAME



Je viens enfin de finir mes 85 pages, et j'éprouve maintenant le besoin de résumer les impressions que j'ai subies pendant ces quinze jours de travail et d'enfantement.

J'avais été vivement épris de la physionomie de Louis XI, placée comme Janus entre deux moitiés de l'histoire ; il en reflétait les couleurs et en indiquait les horizons. Mélange de tragique et de grotesque, de trivialité et de hauteur, cette tête-là, mise en face de celle de Charles le Téméraire, était tentante, vous l'avouerez, pour une imagination de seize ans, amoureuse des sévères formes de l'histoire et du drame.

Il y a des choses dans la vie du poète qui s'entendent ou, pour mieux dire, qui se sentent d'abord. Je ne sais vraiment quel sens intime il a des échos lointains et des voix qui ne sont plus, moi j'ai vu Louis XI ; malheureusement pour le lecteur — il en est de cela comme pour la lune — la lorgnette que j'ai faite ne lui fera pas voir grand'chose.

A mesure que j'étudiais son histoire, le drame s'y fondait naturellement, l'œuvre d'imagination se trouva faite dans la sienne elle-même, et quand je crus avoir assez travaillé, c'est-à-dire avoir lu pendant deux mois, je me mis à l'œuvre.

Voilà l'histoire de mon enfant ; il n'a pas été neuf mois à germer et n'a pas suivi toutes les phases fatales depuis le mollusque jusqu'à l'embryon, mais je crains bien aussi, pour cet avorté, qu'il n'ait pas vie d'homme et qu'il meure avant peu d'une fluxion de poitrine, faute de chaleur.

Chose bizarre que d'écrire un drame, pleine de difficultés et d'obstacles, un drame historique surtout. Reserrez donc une grande figure dans les limites de cinq actes, vous la rapetissez et vous ferez rire ; ne sera-ce pas là mon sort ?

L'histoire embarrasse peu pour l'historique, dit-on ; on a trouvé moyen de lever les scrupules, avec les souliers à la poulaine et les toques à plume ; cela amuse les grisettes du boulevard, le garçon de magasin amateur de mélodrames, et l'épicier ivre de vaudeville, des flons-flons du chœur final et des sous-pieds d'un jeune premier ; tous ces gens-là vous diront qu'ils aiment le moyen âge.

Pauvre moyen âge ! es-tu heureux d'être aimé, moyen âge du XVI^e siècle, des toqués à plumes, des mèches de cheveux noirs, des pieds de chaise tournés, des bahuts et des costumes à la Louis XIII !

J'avais envie de vous faire une belle préface haute et sérieuse ; vous me saurez gré de m'en être abstenu. Et maintenant je vous demande seulement pardon pour celle-ci, dont la cause vient d'un quart d'heure et de deux feuilles de papier qui me restaient encore.

Si vous avez assez de ce premier service, je ne vous conseille pas d'aller plus loin, le mets principal est manqué par l'ignorance du marmiton, et si je vous donne un conseil, c'est plutôt de laisser là ce modeste repas et d'aller fumer un cigare ou boire une bouteille de vin.

Bonne nuit !

Gve FLAUBERT.

7 heures et demie du soir.

(Samedi soir, 3 mars 1838)

PROLOGUE

Une grande place publique à Gand ; au fond, l'hôtel de ville avec un balcon couronné qui s'avance en dehors de la façade. Des deux côtés de la scène, des boutiques de marchands ; dans le lointain, des clochers et des toits aigus. — Le jour commence à paraître.

SCÈNE PREMIÈRE

VANDERIESCHE, JEAN COUSINOT

Au lever du rideau chacun entre d'un côté différent.

VANDERIESCHE

N'est-ce pas là le compère Cousinot ?

COUSINOT

Oui, messire, lui-même autant que je sais, mais tout harassé de fatigue et la gorge sèche comme la grande route.

VANDERIESCHE

Et moi, les jambes cassées, tant j'ai usé mon pauvre corps à courir par les rues, à casser les vitres du Duc, en criant : Vive le peuple, à frapper aux portes, à sonner l'alarme, à exciter les uns par des paroles, les autres par des poignées de main, ou de l'argent, ou des coups de pied. Mais, pardieu ! je parle et j'ai soif. Buons, compère Cousinot, car vous êtes un brave paillard de Flamand et sans vous je n'aurais rien fait ici.

JEAN COUSINOT

Mais où diable trouverons-nous un tavernier à l'heure qu'il est ?

VANDERIESCHE, *regardant de tous côtés.*

Il faudra bien cependant en pêcher, non pas un, mais vingt-cinq, car je me sens une soif à boire tous les tonneaux de Flandre. (*Donnant un grand coup de pied à la porte d'une taverne.*) A boire, Pasques Dieu !

JEAN COUSINOT

Frappez encore plus fort, c'est le mari de Jehanne la Paillarde, un brave homme de cabaretier, un peu bête du reste, mais c'est le défaut des gens mariés ; il dort comme une bûche, et dans son bon sens il pourrait se ranger entre les cruches de son cellier.

VANDERIESCHE

C'est un modéré sans doute ?

JEAN COUSINOT

Oh ! pour cela, des plus engourdis.

VANDERIESCHE

Sotte race ! ces gens-là ne savent rien faire dans les temps politiques, ni donner à boire ni payer. (*Frappant plus fort.*) Éveille-toi, lourdaud ! à boire encore une fois ! des chrétiens comme nous n'aiment pas l'eau des fontaines.

LE TAVERNIER, *de la coulisse.*

Patience, mes maîtres, il est si matin !

VANDERIESCHE

Tant mieux, nous t'étreonnerons. Nous prends-tu pour des voleurs ? Ouvre, encore une fois, ou j'enfonce ta porte sur ton nez.

LE TAVERNIER, *ouvrant sa porte.*

Pardon, seigneurs.

VANDERIESCHE

Nous prends-tu donc pour des nobles, ces espèces d'hommes moitié épée, et qui bien souvent n'ont pour cuirasse que leur nom et leurs armoiries ?

LE TAVERNIER

Mais qui êtes-vous ?

JEAN COUSINOT

Ce que nous sommes ?

VANDERIESCHE

Des gens d'esprit.

COUSINOT

A coup sûr !

LE TAVERNIER

C'est qu'en ces temps de troubles, il y a tant de dangers pour nous autres !

VANDERIESCHE

A boire, imbécile, et du meilleur, tu entends ? c'est du vin de France. Du reste, tais-toi, car tu es bête comme un procureur.

Le tavernier sort.

COUSINOT

On dit que le Duc a passé une terrible nuit, pleine d'inquiétude et de colère.

VANDERIESCHE

Mon maître tâchera aussi de lui en faire passer plus d'une de la sorte, jusqu'à ce qu'enfin il l'endorme tout à fait.

COUSINOT

La journée d'hier était bien faite, en effet, pour lui donner du guignon ; son entrée a été drôlement fêtée. Cela est difficile, en effet, de se faire aimer, après un père comme Philippe le Bon.

VANDERIESCHE

Avez-vous vu, compère Cousinot, comme son cheval avait les sabots luisants, le jarret raide, et comme il renversait avec sa croupe le populaire qui l'entourait ?

COUSINOT

Mort Dieu ! oui, je l'ai vu, et ses archers avec leurs arbalètes tendues ; mais je vous jure que nous plierons toutes ces armures dans nos mains. Ah ! les nobles ! voyez-vous, je les hais jusqu'aux ongles ; ils nous frappent sans cesse avec leurs épées, nous renversent avec le poitrail de leurs chevaux, et nous autres, nous sommes nus et sans armes ; ils sont forts, eux ! Oui, je les hais (*le tavernier apporte une table, deux tabourets, deux gobelets*), encore une fois, autant que j'adore le vin de Beaune.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, LE TAVERNIER

LE TAVERNIER

Voilà, mes maîtres ! c'est le meilleur que vous ayez bu de votre vie.

VANDERIESCHE

Eh bien ? brave homme, que dites-vous du Duc ?

LE TAVERNIER

Hum ? ce qu'en dit tout le monde.

VANDERIESCHE

Et qu'en dit-il ?

LE TAVERNIER

Que sais-je ?

VANDERIESCHE

Voilà un drôle qui, tout Flamand qu'il est, n'est pas bête, et je crois qu'il

est aussi difficile de lui tirer les réponses de la bouche que le crédit de sa boutique.

COUSINOT, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh quoi ! l'ancien, n'êtes-vous pas brave Gantois ?

LE TAVERNIER

Oui vraiment.

COUSINOT

Et ne voulez-vous pas, comme nous autres, l'abolition des impôts sur le blé, sur le sel, sur le vin ? ne voulez-vous pas avoir les anciens chaperons de nos pères ?

LE TAVERNIER

Eh, sans doute !

Vanderiesche observe.

COUSINOT

Eh bien donc, à bas le Duc ! et vive nos bannières !

LE TAVERNIER

D'accord, mais il faut voir comment tout cela ira.

COUSINOT

Au diable soit le cafard ! vous êtes lourd comme votre bière, bonhomme, aussi poltron qu'un fond de culotte usée, qui n'ose pas se montrer au grand jour.

LE TAVERNIER

Et s'il est plus fort, M. de Charolais, que deviendrai-je ? car ma taverne était celle de MM. les archers et officiers de feu son père, ils venaient tous boire ici, ma femme leur faisait les yeux doux, mon fils jouait de la trompette et moi je leur chantais des chansons joyeuses ; encore que nous avons de jolies chambres décorées et avec des rideaux pour leur service. Tout cela, voyez-vous, attirait les chalands ; si les affaires changent, je suis ruiné,

VANDERIESCHE

Crois-tu donc, lourdaud, que le peuple ne boit pas aussi bien que les gentilshommes ?

LE TAVERNIER

Mais il paie moins... et rosse plus fort.

VANDERIESCHE, *après avoir bu le dernier coup et mettant un écu sur la table.*

Tiens, et que le diable t'emporte !

COUSINOT, *voulant payer, à Vanderiesche.*

C'est moi aujourd'hui, mon maître.

VANDERIESCHE

Eh non ! c'est le roi de France qui paie.

COUSINOT

Oh ! un brave homme, ce roi de France ! il y a du service chez lui pour les gens adroits ; ce n'est pas comme ici, il faut être soldat ou brasseur.

La scène commence à se remplir, dans le fond, de groupes d'hommes, d'enfants armés, de femmes, de vieillards ; ils ont des bannières et chaque corporation arrive successivement pendant cette scène. Le jour est à peu près levé.

SCÈNE III

VANDERIESCHE, COUSINOT, LE TAVERNIER
PEUPLE, CORPORATIONS DES MÉTIERS

VANDERIESCHE, *s'avancant vers un groupe d'hommes et donnant des poignées de main à plusieurs.*

Bonjour, mes amis, du courage ! vous vous êtes vaillamment conduits.

UNE FEMME, *d Vanderiesche.*

Bonne matinée, monsieur !

COUSINOT, *à un homme.*

Eh ! camarade, que s'est-il passé dans votre quartier cette nuit ?

L'HOMME

Nous avons bu dans les cabarets en chantant de vieux refrains.

UN AUTRE HOMME

La maison de Charles a été illuminée toute la nuit, un palefrenier m'a dit qu'il était dans une grande fureur.

COUSINOT

Après tout, c'est un bon diable d'homme ; c'est à ses gens que nous en voulons.

VANDERIESCHE, *à part.*

Est-ce qu'il gâterait tout, lui ? Oh ! non, lui, c'est bien à lui que nous en voulons, nous autres. (*Haut.*) Tous les impôts dont il nous accable, c'est pour nourrir ses chevaux et ses chiens de chasse ; il met un impôt sur le blé, il ne veut pas que nous mangions de pain ; sur le sel aussi, il faut assaisonner nos légumes avec nos pleurs ! Hier, les archers ont renversé la châsse de saint Liévin, car ces gens-là ne croient ni aux saints, ni à Dieu, ni au pape ; mais il faut les renverser à leur tour.

UN TONNELIER, *sortant de la foule.*

C'est ce que j'ai toujours dit, morbleu ! je suis bâtard, mais j'ai du cœur. Enfant, tout en tournant mes cerceaux, je pensais à ces armures, à ces armes qui vous écrasent comme sur un moulin, à leurs blasons dorés, à leurs hommes d'armes et à leur valetaille ; j'enviais tout cela, et je le méprise maintenant, et quand je vois, à travers mon échoppe, les compagnies piétiner sur le pavé, je voudrais pouvoir enfoncer mon tranchet dans le poitrail de leurs chevaux. J'ai vu les concubines de tous ces gens-là passer sur leur brancard, et la sueur de notre front, le travail de nos bras, c'est pour leur acheter des parfums ou du velours sans doute. Ah ! morbleu ! il va y avoir une chaude journée et nous allons nous battre.

Bien dit !

UN CHAPELIER

Il ne veut plus de nos chaperons, il faudra aller nu-tête à l'ardeur du soleil, recevoir la neige pendant l'hiver, et leurs coups de lance toute l'année.

UNE JEUNE FILLE

On dit que le Duc n'aime pas les femmes; ces gens-là ont le cœur dur d'ordinaire.

UN BRASSEUR

Moi aussi, mes amis, je leur en veux, et de vieille date. Mon frère aîné est mort à l'armée, on ne nous rapporta même pas la bague de Saint-Hubert que ma pauvre mère lui avait mise au petit doigt le jour de son baptême; à 16 ans, j'eus le bras cassé d'un coup de bâton par le bailli, en allant couper du bois dans la forêt du Duc; mon père fut envoyé aux galères pour avoir tué un sanglier. Un jour le comte de Charolais lui-même, en poursuivant un cerf, ravagea la moisson de notre champ; ma fiancée fut enlevée par un officier d'archers; un impôt sur la bière nous ruina tous, et hier encore, mes amis, deux officiers, pour une gageure, je crois, lancèrent des flèches dans la chambre de ma mère, elles tombèrent sur son lit. Oh ! mais tout cela va éclater maintenant, car lorsqu'il y a longtemps que les haines et les pleurs fermentent dans l'âme, au jour du festin elles bondissent comme un bouchon de bière et brisent la tête du gourmand qui s'en nourrit.

UN AUTRE

C'est vrai ! il faut faire bonne contenance. Vivent nos droits ! à bas les impôts ! vivent nos chaperons et nos bannières !

UN VIEILLARD

Du courage, mes enfants; que vos fils aient désormais autre chose à recevoir que la servitude et des fers rouillés des larmes de ses ancêtres. L'homme esclave d'un autre est un loup à la chaîne et qui manque de courage pour égorger son gardien. Quand vous reviendrez chez vos femmes, vos mains auront du sang,

il est vrai, mais votre cœur sera pur, vous n'arroserez plus votre pain de larmes amères.

UN AUTRE

Oui, il y a trop longtemps que nous travaillons pour eux.

UNE FEMME

La guerre nous enlève nos enfants, et nos champs sont stériles.

TOUS

A bas les impôts ! vivent nos chaperons ! vivent nos bannières !

COUSINOT

Mais voilà le Duc qui s'avance, je crois, par la porte de Hollande ; du courage, mes amis. Dieu nous protège ! Voyez-vous ses archers qui l'entourent ? je parie que des larmes de rage coulent sous sa visière.

VANDERIESCHE

Sans doute il maugrée de tout son cœur contre ces paillards de Gantois qui lui brassent de la bière amère ; tu la boiras, mon gentil Duc, et puisse-t-elle te faire rendre l'âme !

LA BRASSEUR

Délivrons-nous enfin de ces maudits larrons qui nous mangent les entrailles et s'engraissent de notre chair. Aux armes ! voilà la danse des épées.

Un grand mouvement dans la foule, qui remonte la scène pour se porter vers l'hôtel de ville. Le duc arrive ; à ses côtés, le sire de la Gruthure, tous deux à cheval, entourés d'une compagnie d'archers, l'arc bandé et la flèche prête. Le convoi marche au petit pas à travers la foule ; le Duc s'arrête à côté de l'hôtel de ville.

SCÈNE IV

LE DUC CHARLES, LE SIRE DE LA GRUTHURE, ARCHERS,
COUSINOT, VANDERIESCHE, PEUPLE

LE DUC, *toujours à cheval, il lève sa visière.*

Eh bien, par saint Georges ! que vous faut-il ? tas de vilains.
Des murmures dans la foule.

DES VOIX

A nos rangs ! à nos rangs !

LE DUC, *continuant.*

Est-ce ainsi que vous fêtez l'entrée de votre Duc, le fils du feu Duc, petit-fils du duc Jean ?

VANDERIESCHE, *de dedans la foule.*

C'était un traître et un assassin que ton grand-père.

LE DUC

Par saint Georges ! encore une fois, tas de canailles et de manants que vous êtes, vous paierez cher votre insolence.

DES VOIX, *qui l'interrompent.*

A nos rangs ! à nos rangs !

LE DUC, *hors de lui.*

Que voulez-vous, encore une fois ? le premier qui parle, je le fais pendre au clocher.

Les cris recommencent.

DE LA GRUTHURE, *au Duc.*

Calmez-vous, pour Dieu, monseigneur, et n'irritez pas ce peuple qui va nous écraser.

LE DUC, *donnant un coup du long bâton noir qu'il a
à la main, sur la tête du brasseur.*

Place, chien de vilain, tu chiffonnes la housse de mon cheval.

LE BRASSEUR, *levant une pique jusqu'à la
hauteur du Duc.*

Par les plaies de Jésus, je vais me venger et rire un peu en vous tuant ;
votre cuirasse est dure, mais mon bras est de fer et je vous plierais comme
du plomb.

DE LA GRUTHURE, *détournant la pique.*

Que faites-vous, allez-vous tuer votre Duc ? (*Au Duc*). De la patience,
M. le Duc, ce peuple est en colère, il est fort. Quoique vous soyez gentilhomme...

*Un moment de silence dans la foule ; le Duc descend de cheval, monte au
balcon de l'hôtel de ville. Pendant ce temps Vanderiesche parle bas à
Cousinot, qui s'éloigne au bout de peu de temps.*

VANDERIESCHE, *d part.*

Mère de Dieu ! que cela est amusant et comme le roi se réjouirait à le
voir ! Pasques Dieu ! dirait-il, c'est joyeux comme un mystère des frères
de la Passion, édifiant comme la confession d'un moine et facétieux comme
une des cent nouvelles.

*Le Duc est au balcon et ne peut parler ; le brasseur blessé crie et excite
la multitude..*

LE BRASSEUR

Il fallait me tuer du coup. Mais je t'attendrai au détour d'un carrefour,
toi, et j'enfoncerai mes ongles dans ta gorge, et puis je panserai ma blessure
avec ta bannière que j'aurai traînée dans la boue pour l'ennobler, entends-tu
cela ?

LE DUC, *au peuple avec douceur.*

Mes enfants, Dieu vous garde ! Je suis votre prince et légitime seigneur,
je viens vous réjouir de mon entrée, et je vous prie, mes amis, de vous comporter

doucement pour l'amour de Dieu et pour vous-mêmes. (*Les murmures s'apaisent.*)
Tout ce que je pourrai pour vous, sauf mon honneur, je le ferai.

DES VOIX

Merci ! nous sommes vos enfants.

LE TONNELIER

Mais il faut nous faire justice de vos gens, qui nous traitent comme des bestiaux ; d'abord ils nous ont tondus ras, ils ont vendu notre laine, puis ils nous ont dépouillés de nos derniers biens, et maintenant que nous n'avons plus rien, voilà qu'ils nous déchirent la chair et qu'ils la mangent.

LE DUC

Après ?

UNE VOIX

Laissez parler cet homme-là, corbleu ! il dit vrai.

LE TONNELIER

Ils sont riches de notre misère, eux qui sont venus ici comme valets ou palefreniers ; c'est en volant qu'ils se sont enrichis, car ils avaient faim d'abord et ils ont dévoré ; maintenant qu'ils ont assez, ils savourent. (*Des bravos.*) Il nous faut une audience pour écouter leurs méfaits et leurs trahisons, et il faudra les punir durement, comme c'est justice.

Le peuple applaudit ; le Duc est dans la plus grande agitation, lorsque tout à coup un homme sort de la foule, masqué et la main recouverte d'un gantelet de fer ; il monte rapidement et en dehors le mur inférieur au balcon, enjambe la balustrade et se fait place entre le Duc et le sire de La Gruthure. Moment de silence, d'étonnement et de curiosité parmi le peuple. Au bout de quelques instants, il frappe plusieurs coups violents sur la balustrade en fer du balcon.

L'HOMME MASQUÉ

Mes frères, vous voulez la punition de ceux qui dérobent le prince, c'est-à-dire les gouverneurs de Gand ?

LE PEUPLE

Oui ! oui !

L'HOMME MASQUÉ

Vous voulez l'abolition de l'impôt sur le sel, sur le blé, sur la bière, c'est-à-dire la cueillette ?

LE PEUPLE

Oui ! oui !

L'HOMME MASQUÉ

Vous voulez vos anciens chaperons, vos anciennes coutumes, vos vieux privilèges, c'est-à-dire vous voulez les libertés du passé.

LE PEUPLE, *avec plus de force.*

Oui ! oui !

L'HOMME MASQUÉ

Vous voulez vos bannières ? c'est-à-dire, enfin, vous voulez être aussi nobles que les nobles, parce que vous êtes autant qu'eux ?

LE PEUPLE

Oui ! oui ! nous voulons tout cela !

L'HOMME MASQUÉ

Vous avez entendu nos volontés, monseigneur, c'est à vous maintenant d'y pourvoir.

DE LA GRUTHURE

Le peuple, mon compère, se serait bien passé d'un tel avocat ; vous avez étrangement agi, descendez et allez avec les vôtres.

L'homme descend et se tient au pied de l'hôtel de ville.

L'HOMME MASQUÉ

Et nos demandes, monseigneur ?

LE DUC, *après avoir réfléchi pendant quelque temps.*

J'y accède.

Mouvement dans le peuple, applaudissements ; les groupes se dissipent peu à peu ; le Duc remonte à cheval et s'en retourne plus colère encore qu'à son arrivée.

SCÈNE V

VANDERIESCHE, COUSINOT, DES GROUPES, *dans le fond, qui s'éclaircissent de plus en plus.*

COUSINOT, *cherchant Vanderiesche à travers la foule.*

Eh bien, ai-je mal agi ?

VANDERIESCHE

Je me garderais bien de le dire, c'était d'après mon conseil.

COUSINOT *ôte son masque.*

Voilà, j'espère, une journée gagnée. Oh ! je l'ai vu, le Duc, de près ; il trépignait de colère et déchirait sa cotte de mailles. Et ce brave homme de La Gruthure, avait-il une peur amusante !

VANDERIESCHE

Je vous paie à boire, et du champagne pour cette fois !

COUSINOT

C'est la dernière fois, car je ne suis pas ici en lieu de sûreté ; je pourrais bien finir comme ces enfants qui s'amuse à troubler le sable de la mer après la marée et qui, à force de le remuer, s'y trouvent le pied pris.

VANDERIESCHE

Et moi aussi, car ma tournée n'est pas faite et j'ai encore Bruxelles et Liège, où il faut que j'aille rejoindre La Balue et les compères.

COUSINOT

Vous n'oublierez pas, avant cela, les douze florins que vous m'avez promis ?

VANDERIESCHE

Oui ! oui ! (*A part.*) C'est ce qu'on verra plus tard.

COUSINOT

Pour moi, je vais aller maintenant chez le Sanglier des Ardennes ; lorsqu'on a deux mains, on tend de chaque côté.

VANDERIESCHE

Est-ce un allié de France ?

COUSINOT

Je ne le pense pas.

VANDERIESCHE

Ou de Bourgogne ?

COUSINOT

Encore moins.

VANDERIESCHE

Quel est donc ce Sanglier des Ardennes ?

COUSINOT

C'est une bête guerrière, qui a des défenses pour tout le monde et qui éventre dans sa bauge tous ceux qui viennent lui donner la chasse.

ACTE PREMIER

Péronne 1467. — Une grande chambre, haute et spacieuse. Dans le fond, des fenêtres gothiques et à vitraux de couleur ; entre elles deux, porte à deux battants ; à gauche, porte latérale. Le plafond est doré et lambrissé. Sur le devant, à droite, une table à pieds tournés sur laquelle sont des papiers et des parchemins ; sur les lambris, des armures féodales et des bannières.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC CHARLES LE TÉMÉRAIRE,
PHILIPPE DE COMMINES, CHARLES DE VISEU.

CHARLES

Et ils se sont révoltés, dis-tu, Commines ?

COMMINES

Hélas ! ce sont les habitants de Langres eux-mêmes qui sont venus le dire. Comme vous le savez, les pauvres gens avaient vu les Liégeois se rebeller contre l'évêque, massacrer Robert de Marianes, son archidiacre.

VISEU

Et on dit qu'il y avait, parmi toute cette canaille, des gens de France, qui ont déchiré son corps en lambeaux et qui se faisaient un jeu de ce cadavre mutilé, comme dans une mascarade. Ce sont, m'a-t-on dit, un certain Vanderiesche, un ancien serviteur de votre contrée, et un autre vaurien de son espèce qu'on nomme Cousinot, un pilier de taverne, moitié féroce, moitié ivre, et qui vendrait son Dieu pour un cruchon de bière.

COMMINES, *à part.*

Celui-là n'est pas franciscain ?

LE DUC

L'évêque et d'Humbercourt, le gouverneur, que sait-on sur eux ? Ont-ils éprouvé le même sort ? Les canailles, sans doute, n'ont pas plus respecté la sainteté de l'un que la bravoure de l'autre ?

WISEU

On ignore.

COMMINES

Il faut espérer que la vue du sang les aura arrêtés.

LE DUC

Tu crois cela, toi, *pauvre tête bottée ?*

COMMINES, *à part.*

Encore !

LE DUC

Le sang, les arrêter ? Oh non ! C'est une liqueur qui vous enivre et vous brûle, cela vous rend fou, c'est une folie ! Eux, s'arrêter ? mais non, ils viendraient peut-être même jusqu'au pied de mon trône et là... (*Avec orgueil*)... là, ils se briseraient ! (*A Wiseu.*) On a vu des agents du roi de France, dis-tu ?

WISEU

Oui, cela est sûr.

LE DUC

Et c'est vrai, je suis fou d'en douter. N'ai-je pas ici La Balue, qui m'en a donné des preuves ? Lui aussi m'a donné les noms des misérables qui l'aidaient et du Lude, du Bouchage, et tant d'autres, que sais-je ?... car les hommes de cet homme-là sont tous des espions ou des bourreaux, jusques à lui qui cumule les fonctions et en remplit les charges.

Calmez-vous, mon prince; ne l'avez-vous point en votre possession? La clémence sied aux grands.

LE DUC, *avec ironie.*

Et le parjure aux rois n'est-ce pas? (*Une pause.*) Oui! je suis fou aussi, moi, plus fou qu'un alchimiste, plus sot qu'une vieille femme, de ne pas croire à la félonie du roi de France, qui est un lâche, un homme déloyal et sans cœur, et dont le blason devrait être souffleté par la main d'un gardeur de pourceaux.

COMMINES

Et s'il vous entendait?

LE DUC

Après? Je lui dirais bien en face. J'avais donc bien raison de me méfier de cette maudite entrevue; il m'a trompé, le renard, mais moi je suis un lion et il ne m'échappera pas. C'est lui qui a fait rebellionner toute cette canaille de Brabant, de Bruxelles, et Bruges aussi, et lorsque je suis entré à Gand, il y avait aussi probablement, parmi tous ces manants qui criaient, une main qui payait à boire et lançait des pierres à travers la foule. Mais par saint Georges! ils seront rudement punis, et il aura sujet de s'en repentir, de dire Pasques Dieu! et de faire plus d'un pèlerinage. Qu'on ferme toutes les portes du château, qu'on bouche les issues, qu'on double les gardes.

VISEU

Vous l'avez déjà ordonné.

CHARLES

Ah! c'est vrai... J'en ai peut-être déjà trop dit, car si les circonstances changeaient... La fortune, aussi elle, peut changer... Mais non, je la tiens sous mon genou, et lui, je l'emprisonne, je l'enchaîne, et puis je l'insulte; et je ris maintenant, car c'est moi qui triomphe!

VISEU

Que faire, monsieur le Duc?

CHARLES

Que faire?... C'est vrai, il faut agir. Je n'ose encore me décider, car je sens que mes résolutions seront terribles et qu'il y aura du sang dans mes sentences; que faire?... Eh quoi! j'hésite? Un roi dans mes mains! moi, Charles de Bourgogne! C'est à réveiller de bonheur l'ombre de mes aïeux couchés dans leur linceul, et j'hésite et je tremble presque devant un nom de roi? Mais il est mon prisonnier, c'est un traître, c'est maintenant mon esclave... et moi... Eh bien, j'ordonne qu'on le pende à mon gibet... qu'en dis-tu, Commynes?

COMMINES

Comme vous voudrez.

LE DUC

Qu'on le décapite, et qu'on le jette dans la fosse commune avec les chiens et les juifs... car j'ai son trône entre mes mains, j'en brise les planches et j'en fais son cercueil; et puis (*vite*) écrire à monsieur de Bretagne, le faire nommer roi, rassembler les grands, diviser la France... Oh! oui, c'est ainsi... Et... moi, pourquoi ne pas monter sur ce que j'aurai détruit, rebâtir la vieille Bourgogne démantelée? Quoi! ce rêve de mes jeunes ans, ce but de ma vie, ce travail de mes pères qu'ils ont entrepris depuis des siècles, serait-ce moi qui mettrais la dernière pierre à la pyramide, qui frapperais le dernier coup à cette lutte acharnée? Je serais roi!... Charles, Charles de Bourgogne... un trône! l'égal de l'empereur! Qui m'arrête? Est-ce un fantôme ou un délire?

UN VALET *entrant*.

Monseigneur, le conseil vous attend depuis une heure.

LE DUC

Qu'il attende! O Louis XI, Louis XI, je serais bien fou, bien insensé, plus insensé que toi, si tu portais de ton cachot sans y avoir laissé, avec tes fers, quelque chose de ta puissance et de tes richesses; et bien lâche aussi, puisque je t'ai sous mes pieds, de ne pas t'écraser comme un reptile. (*Un moment de silence.*) Je n'aurais jamais cru qu'un homme pût être aussi traître et aussi menteur. Est-ce ainsi que les Romains jadis observaient la foi des traités? Et lui... Au reste, on le connaît, jamais un roi aussi roitelet n'a paru sur le trône,

petit dans tout, dans ses actes, dans sa personne, tremblant à la guerre, avare et libertin, mais prodigue dans ses supplices... Et ces Liégeois, qui se sont soulevés encore une fois, qui ont tué l'archidiacre, pris l'évêque, incendié son palais ! Je vois de là leurs yeux sanglants, avec les membres de ce cadavre, et les Français excitant à déchirer, et puis le roi de France qui rit sous son chaperon, comme un renard quand ses louveteaux ont bien mangé ; mais, renard, je me ferai une fourrure de ta peau de bête.

COMMINES

Calmez-vous, encore une fois, Monseigneur ; la colère vous trouble et vous fatigue.

LE DUC

Par saint Georges ! laissez-moi. Vous êtes plaisants, vous autres, avec votre calme et votre sang-froid ; on voit bien que vous n'avez pas de cœur sous vos cuirasses. Laissez-moi, morbleu, laissez-moi jeter ici tout ce que j'ai d'amertume et de colère ; laissez bouillonner ma rage, de peur que sa lave ardente ne se répande sur vous et ne vous brûle, messieurs ! laissez-moi dire que je hais, que je hais dans l'âme, que cette haine maintenant s'est attachée à moi, qu'elle s'est mêlée à mon sang, à ma vie, que c'est mon bonheur enfin de maudire Louis XI ! (*A Commynes.*) Allez le chercher, qu'on me l'amène ici au retour du conseil. (*Commines sort.*) Mais pourquoi irais-je à ce conseil ? qu'y faire ? disputer avec des guerriers à demi morts et des vieillards endormis ? qu'y faire encore ? ma tête vaut bien les leurs. N'importe ! s'ils ne sont pas de mon avis, je les fais pendre tous.

Il sort.

VISEU

Voilà trois nuits qu'il ne se couche pas, ce pauvre Duc ! il jure, tempête, et pleure de rage. Ah ! doux Jésus ! que les jeunes gens sont fous, ils préfèrent la colère au repos, une armure à un lit, le travail au sommeil et l'amour à la bouteille.

SCÈNE II

CHARLES DE VISEU, COMMINES

LOUIS XI, *entrant entouré d'un piquet de hallesbardiers.*COMMINES, *aux hallesbardiers.*

Laissez messire le Roi, monseigneur le Duc va venir avant peu, c'est moi qui m'en charge.

LOUIS XI, *à part.*

Tout ceci ne sent pas très bon. (*A Communes.*) Grand merci, monsieur, de tous les honneurs que vous me faites. Serait-ce pour surcroît d'honneur que depuis hier on a doublé mes gardes, qu'on m'a relégué dans une pauvre chambre sous les toits, verrouillée et cadénassée, où je n'entends que le roucoulement des pigeons et la pluie qui tombe sur les tuiles ? Pour passe-temps, j'ai la vue d'un agréable château où le comte de Vermandois a enfermé ce bonhomme de Charles, roi de France ; c'est là, si je ne me trompe en histoire, car sur ce chapitre et la théologie j'en remontrerais à maint docteur de l'Université. Et puis on m'ôte tous mes amis, ce bon paillard de Balue, que je n'ai pas vu depuis trois jours.

VISEU

Mon maître vous l'expliquera.

COMMINES, *à part, à Viseu.*

Plus de respect, mon cher, c'est le Roi, après tout !

VISEU, *aussi à part.*

Lui, le prisonnier du Duc ?

COMMINES, *à part.*

Qu'importe ! il faut des égards, la politesse ne nuit jamais quand on a de l'esprit.

LOUIS XI, *à part*.

Je ne sais ce que je ressens, mais je ne suis pas à mon aise. Si Coitier était là, il me le dirait peut-être; rien n'est sûr ici. (*A Commynes.*) Comment va notre cher ami le duc de Charolais, c'est-à-dire le duc de Bourgogne, car, depuis que je suis chez lui, l'étourdi ne m'est pas encore venu voir.

COMMUNES

Mais...

VISEU

Assez mal... Les Liégeois lui donnent de la besogne.

LOUIS XI, *avec anxiété*.

Comment donc?

COMMUNES

Ils se sont révoltés.

LOUIS XI, *avec un calme affecté*.

Ah ! (*A part.*) S'il savait, Pasques Dieu ! Où suis-je ? (*Haut.*) Et puis ?

COMMUNES

Ils ont tué l'archidiacre, pillé l'évêque, brûlé son palais.

LOUIS XI

Les sacrilèges ! (*A part.*) Ah ! Notre-Dame ! ils se sont hâtés, les imbéciles, et quoiqu'ils n'aient fait que la moitié de la besogne... Si je les tenais là, je les tordrais de la belle manière... O Notre-Dame ! tire-moi de ce mauvais pas, sainte Mère de Dieu ! (*A Commynes.*) Et le Duc, dans de pareils moments, est fort en colère sans doute ?

COMMUNES

C'est comme un volcan.

LOUIS XI, *à part.*

Mauvais système, l'enfant, les charbons brûlent plus que la flamme. (*A Communes.*) Et il a sans doute quelqu'un qui l'aide dans ses affaires, quelque clerc sorti de chez les moines, qui le conseille et lui parle politique, quelque homme habile comme vous ?

COMMUNES

Lui ? il ne connaît que la colère et un coup d'épée ; quant au reste, pour la tête, elle vaut mieux quand elle a un casque.

LOUIS XI

C'est donc vous ici qui gouvernez tout, mon compère, car vous m'avez la mine d'un homme fort habile.

COMMUNES, *à part.*

Quel brave homme ! (*Haut.*) Eh ! mon Dieu, non, il ne se sert pas de gens habiles ; ce n'est pas comme vous.

VISEU

Non ! il taille les plumes de ses traités avec le tranchant de ses glaives.

COMMUNES, *à Viséu.*

Tais-toi, imbécile d'orateur, avec tes mots ampoulés ; laisse-moi causer.

LOUIS XI

Et vous, vous allez à la guerre ?

COMMUNES

Mon Dieu, oui. Il n'y a que la guerre ; mais on la fait bonne et franche, il est vrai.

LOUIS XI, *à part.*

Et nous autres, sourde et ferme. (*A Viséu.*) Mais, mon gentil sire, seriez-vous aussi complaisant que vous en avez l'air ? rendez-moi un service.

VISEU

Volontiers, mais lequel ?

LOUIS XI

Pour l'amour de Dieu, allez me chercher mon fou, vous le reconnaîtrez à ses grelots, à son babil et à sa bosse pointue.

VISEU

J'y vais.

SCÈNE III

COMMINES, LOUIS XI

COMMINES

Il fait bien de sortir.

LOUIS XI

Oui, je l'ai envoyé à propos.

COMMINES

Eh bien ?

LOUIS XI

Eh bien ?

COMMINES

Que dirons-nous ?

LOUIS XI

Ce qu'il vous plaira, mon compère.

COMMINES

Que les temps sont mauvais, n'est-ce pas, et que ce siècle-ci est bien celui des gens habiles.

LOUIS XI

Oui, oui, ceux-là sont contents chez moi; mais ici, qu'y faites-vous? En temps de guerre on se fait tuer; à la paix on chasse, c'est, Pasques Dieu! il est vrai, un amusement royal que je prise fort, mais jamais ici on ne devise gaie-ment le soir, auprès d'un pot de vin.

COMMINES

Le soir, il s'assied sur un banc, baisse la tête sur sa poitrine et pense; et quand ses gardes font trop de bruit en jouant aux dés, il les fait taire.

LOUIS XI

Il n'aime ni les gentilles filles, ni le bon vin, ni les contes joyeux. Je me souviens que, quand nous récitons, à la cour de son père, les joyeuses nouvelles, il sortait.

COMMINES

Mon Dieu, je n'ai jamais connu un homme plus chaste; il boit de l'eau de rose, et s'il parle, c'est pour se faire obéir.

LOUIS XI

Ce n'est pas comme moi, je parle beaucoup et souvent trop; je suis un bonhomme franc et qui ne me méfie guère des autres, mais, on m'aime trop parce qu'on ne me craint pas assez; c'est pour cela que j'aurais besoin d'un homme qui sût bien gouverner, régler les finances, qui fût économe, sage sans morgue, gai sans paillardise et qui connût bien les hommes sans les haïr.

COMMINES

Cela n'est pas facile. Moi aussi, je ne fais rien de bien; ici je perds mon temps, je voudrais un emploi où il y eût à gagner et à apprendre; je suis bien chancelier, mais jamais je ne mets mon esprit à profit, et j'en ai, dit-on, et de la science pas mal, non celle des livres, mais celle de l'expérience, ce qui est plus rare et plus utile.

LOUIS XI, *à part.*

Vante-toi plus fort, rusé matois! (*A Commynes.*) Et les nouvelles de Liège, qu'en dit-on?

COMMINES, *à part.*

Oublierait-il ? je l'avais cru plus malin. (*Au roi.*) Le Duc est furieux.

LOUIS XI

Et contre qui ?

COMMINES

Contre vous.

LOUIS XI

Il a tort... Et comme cela, le Duc ne rit jamais ?

COMMINES

Mon Dieu non ! ses plaisanteries sont autant de jurons ou d'insultes, et puis il les répète si souvent que cela fatigue ; ce n'est pas, comme vous, un homme de belle humeur et de bon esprit, car vous avez la réputation d'un fameux roi.

LOUIS XI

Oui, oui, nous avons quelque vaillance, et à Montlhéry nous avons combattu aussi bravement que les paladins de Charlemagne ou les chevaliers de la Table ronde ; pour la prudence...

COMMINES, *à part.*

Il arrive enfin.

LOUIS XI, *ouvertement.*

Vous vous appelez Commynes ? (*Commines s'incline.*) C'est un nom qui me plaît, tape là dedans, camarade. Que disais-je donc ?

COMMINES

Vous parliez de votre prudence.

LOUIS XI

Oui. Eh bien, le duc de Bourgogne...

COMMINES, *à part.*

Ah ! ah ! il faut tout lui dire. (*A Louis.*) Eh bien, mon roi, voilà trois jours qu'il ne dort pas, la colère et l'orgueil l'étouffent, il a juré de vous tuer.

LOUIS XI

Ah ! qu'il fasse ce qu'il voudra. Commynes, mon ami, vous êtes un brave homme, venez en France, vous verrez quel vin on y boit et quel roi on y sert. (*Le fou entre en faisant des cabrioles.*) Ah ! c'est lui !

COMMINES

Et maintenant, il est à son conseil à délibérer sur vous.

LOUIS XI

Et tu es puissant, dis-tu ?

COMMINES, *avec fierté.*

Un homme comme moi...

LOUIS XI

On le voit. Eh bien, vas-y donc, travaille ; il y a des choses qui se comprennent et qui ne se disent pas.

SCÈNE IV

LOUIS XI, BAMBOCCIO *fou.*

LOUIS XI

Il était temps qu'il partît, j'allais étouffer. Ah ! mon cousin, voilà des jours que tu pàieras par ton sang ! (*Le fou reste immobile et fait seulement des gestes ridicules.*) Je l'ai à moi, enfin ; c'est un homme prudent et comme il m'en faudra un... Mais il a peut-être encore plus de vanité que de pouvoir sur ce maudit conseil. S'il allait venir !... et puis, l'idée est trop horrible pour qu'elle soit vraie. Malepeste ! où suis-je ?

Il se promène agité, mord ses lèvres ; son fou est monté sur le chambranle élevé de la cheminée.

LE FOU, *chantant.*

*Allez-vous-en, allez, allez,
Souci, soin et mélancolie,
Me croyez-vous toute ma vie
Gouverner comme fait avez ?*

LOUIS XI, *en colère.*

Tais-toi, vieille bosse ! je ne suis pas d'humeur à écouter tes chansons.

LE FOU, *continuant.*

*Je vous promets que non ferez,
Raison sur vous aura maîtrise ;
Allez-vous-en, allez, allez,
Souci, soin et mélancolie.*

LOUIS XI

Tais-toi, avec ce bête de rondeau de Charles d'Orléans ! il n'y a qu'un enfant ou un fou qui dise de pareilles choses.

LE FOU

N'est-ce pas, mon oncle, que vous êtes bien content quand vous avez appelé un homme un fou ? Bel argument ! un fou ! Eh bien, un fou est un homme sage et un sage est fou, car qu'est-ce qu'un fou ? c'est celui qui dort en plein vent et pense qu'il fait chaud, boit de l'eau et croit boire du vin ; un fou parle aux oiseaux, il embrasse les boucs et les appelle ses beaux-frères ; il sourit aux chiennes croyant parler à des femmes. Un fou est la plus belle invention de la sagesse.

LOUIS XI

Je t'ai pris à mon service pour m'amuser et tu as moins d'esprit que moi-même.

LE FOU

Pourquoi ne cumulez-vous pas les deux fonctions ? la chose n'est pas rare ; par exemple...

LOUIS XI

Silence, Pasques Dieu !... Communes, si tu manquais... Il est cependant bien intéressé ! mais je ne lui ai pas assez promis d'or, de richesses ! On ne l'écouterait pas, peut-être... Oh ! non !... Et si Charles allait prendre une résolution terrible, s'il allait venir ici ! Il me semble le voir déjà, pâle, menaçant, et les valets rouges derrière lui... Je tremble et j'ai pourtant affronté la mort.. Quoi ? Oh ! non ! je ne peux mourir, je n'ai pas assez régné pour mourir, et cependant... ces imbéciles de Liégeois... Mais si j'allais mourir, car c'est un fou que ce Charles de Valois ; dans sa colère s'il allait me tuer !... Oh ! pourquoi ai-je oublié, avant de partir pour ce fatal voyage, de faire tirer mon horoscope par Angelo, je me serais épargné bien des angoisses ; je n'ai jamais autant souffert.

LE FOU, *chantant.*

*Adieu, belle compagnie,
Je prie Dieu qu'il vous maudie,
Et le jour que vous reviendrez
Allez-vous-en, allez, allez,
Souci, soin et mélancolie.*

LOUIS XI

De grâce, mon pauvre fou, tais-toi, tu me fais mal. (*A part.*) Pas de faiblesse devant ce bouffon ; il m'en coûte de dévorer tout cela. Ah ! mon Dieu !... Dieu ! que j'étais insensé ! c'est que je m'étais trop fié à moi-même, et vous m'en avez puni. Pardon, douce mère de Dieu, n'est-ce pas que vous m'en avez assez puni ? Car je vous aime et vous êtes une gentille maîtresse qui ne voudriez pas laisser mourir un de vos bons serviteurs... Oh ! j'en tirerai une vengeance terrible ; après lui, les autres ; mais tous y passeront.

LE FOU, *l'interrompant.*

Dis donc, mon oncle, penses-tu qu'un œuf cassé en deux puisse faire deux diadèmes ? Pour moi, on pourrait en faire une bonne omelette, tandis que sous les couronnes on ne trouve souvent que des dindons de basse-cour qui ne valent, à manger, ni leur vilain plumage ni l'arbre où ils perchent.

LOUIS XI, *toujours plus agité, sans l'entendre.*

Ou bien s'ils allaient me détrôner, ce qui serait pire encore ! Lui, Charles,

à ma place ! Ah ! la couronne est faite pour des têtes plus larges... Et sans doute ils me feront moine, et il faudra abandonner tout, peines, travaux ; alors ils diviseront le royaume, et moi... Oh ! non, ils me tueraient plutôt !... Et s'ils allaient me faire subir des supplices inventés, de longues agonies, la torture, ses dents de fer, ses tenailles rouges et les lambeaux de chair qu'on vous arrache avec des pinces !... (*Il tombe à genoux.*) Pitié ! Pitié ! Sainte Vierge !

Il se découvre et fait plusieurs signes de croix devant les images en plomb de son chapeau.

LE FOU, *à tue-tête.*

Vive la bouteille ! non les petits verres, mais les grandes tonnes où l'on nage. (*Il tire de dessous son habit une gourde et boit.*) Vivent les prêtres ! c'est le seul état où l'ivrognerie soit un devoir. Par la gorge de ma mie, toi, ma mie, ma bouteille, oui, le pape qui a inventé la messe valait bien l'Éternel qui fit les fontaines.

LOUIS XI

Et cependant il me respectera peut-être si Commynes... Non, il est trop fou et trop colère ; il a peut-être un poignard à la main, un poignard nu ; il s'avance, saute sur moi et je sens le froid de l'acier qui avance dans ma poitrine... C'est que je manquerais donc tout !... Et puis mourir ! la mort ! je n'y avais jamais pensé, cela doit être terrible... un Dieu, ou Satan... mais cela doit être creux et plein de ténèbres.

LE FOU, *après avoir bu.*

Rien ne désaltère comme de boire. Vive la boisson ! vive la folie ! vive la gaieté ! Je brave tous les conquérants de la terre, depuis Attila et papa Charlemagne jusqu'à mon fils le duc de Bourgogne ; ils ne pourraient m'enlever ni ma verrue tant elle est clouée à mon nez, ni ma bouteille parce que, fût-elle grande comme le tonneau de l'Électeur, je l'aurais vidée en une seconde. Vive la bombance et la paillardise !

LOUIS XI

J'aurais dû écouter les conseils du vidame d'Amiens. Était-il inspiré ? car pour moi aucun pressentiment ne m'a averti ; j'aurais dû dire à Dammartin de s'avancer jusqu'à Liège. Mais prévoyais-je tout cela ? Le passé n'est plus,

mais le présent ? et l'avenir ?... Que lui dirai-je quand il va me menacer, l'épée nue ? Irai-je lui proposer des provinces ? mais il me prendra tout mon royaume ; si je lui offre ma couronne, il arracherait ma tête... Oui, je lui promettrai de l'or, des richesses, je signerai des traités ; et puis, point de trésors et je brûlerai les conventions. Mais suis-je maître de tout cela ? que faire ? que devenir ? Quel enfer que la vie !

LE FOU, *faisant sonner ses grelots
et donnant des coups de poing à ses vessies.*

Corps-Dieu ! je suis en joyeuse humeur aujourd'hui et si j'étais Jupiter, je voudrais ôter mon pourpoint et... m'entourer de nuages pour faire des fredaines. Par les tetons de toutes les filles ! quand j'ai bien bu, bien mangé et que j'ai le palais chaud, j'aime autant chiffonner une robe, écouter mon cœur qui fait tic tac, baiser une gorge grasse, que de manger un jambon doré, entrelardé de blanc, couronné d'ail, de guirlandes de boudins et de festons de saucisses ; et il y en a cependant qui valent bien en grosseur et largeur le cul d'un moine ou la mine d'un pape !

LOUIS XI, *presque pleurant.*

Enfin ! quand viendra-t-il donc !... Il va venir, et puis... oh ! (*A Bamboccio.*) Dis donc, mon cher fou, mon mignon, mon cher ami, que j'ai toujours traité comme un enfant, écoute.

LE FOU, *sans l'écouter, les bras étendus,
la gourde d'une main, son bonnet de l'autre, criant à tue-tête.*

Oh ! j'aime en hiver à gratter mes poux au soleil, et en été à boire à l'ombre

LOUIS XI

Écoute ton maître.

LE FOU

Après,

LOUIS XI

Tu sais que nous sommes ici chez Charles ?

LE FOU

Oui ! oui ! mauvais vin.

Et que les Liégeois se sont révoltés, que le Duc est en colère, une colère de géant ou de bête féroce, et qu'il va venir, qu'il va me tuer. Dis, crois-tu qu'il vienne ? Oh ! non, il ne viendra pas ! sans doute quelque affaire pressée l'aura retenu, il sera parti subitement en Allemagne, que sais-je ?... Oh ! je t'en prie, dis-moi donc qu'il ne va pas venir, qu'il ne viendra pas, car tu dois le savoir, toi ! tu étais là ! Dis-moi donc quelque chose qui me fasse rire, qui me déride... je t'en prie ! tu es taciturne aujourd'hui... Et puis, s'il vient, tu me cacheras d'abord, n'est-ce pas ?... Qu'est-ce que cela te fait ? tu te mettras devant moi, et tu lui conteras d'abord quelque chose de plaisant et de naïf qui le fasse rire, qui chasse sa colère. N'est-ce pas, tu le feras, mon enfant ? car tu as de l'esprit, de la malice, du génie même... Tiens, je te ferai ministre. Oh ! je t'aime, mon fou ! (*Une pause.*) En effet, s'il était tué par hasard en montant l'escalier ? si on l'avait assassiné ? si Du Lude ou quelque autre prévoyant tout... oh ! non ! mon cœur se brise à force d'angoisses.

Le Duc entre à grands pas sans être averti, il parle à la cantonade.

LE DUC

Bien ! bien ! nous allons le voir, saint Georges ! (*En entrant il aperçoit le bouffon, se retourne avec mépris vers le roi et lui dit.*) Je ne m'attendais pas à voir des baladins et des costumes de théâtre dans une entrevue royale ; au reste, quand le maître a un masque, l'esclave peut bien avoir des grelots. A côté du mensonge, la folie. Va-t'en !

Louis XI est resté dans la plus grande anxiété.

SCÈNE V

LE DUC, LE ROI. *Ils restent longtemps muets,*

LE ROI

Eh bien, mon cousin de Bourgogne ?

LE DUC, *péniblement.*

Eh ! nous sommes bien imprudents pour un roi de France ! nos bons amis de Liège valent bien les canailles de France.

LE ROI

Que me font les Liégeois, à moi ?

LE DUC

Assez de ruse, morbleu ! Que vous font les Liégeois ? c'est vous qui les avez révoltés, c'est vous, qui êtes là, sous ma main, roi que vous êtes !

LE ROI, *avec calme.*

Oui, encore une fois, je suis étranger à cette populace et canaille de Liège.

LE DUC

Ah ! si j'avais des fleurs de lis à mon blason royal, je me garderais bien de les ternir comme vous le faites par la perfidie et la lâcheté.

LE ROI

Que dites-vous, Charles de Valois ? que vous ai-je fait ?

LE DUC

La colère m'étouffe ! Rien, peut-être ? mais tu es mon prisonnier et je te rançonne.

LE ROI

Allons donc, mon doux ami ! Vous rappelez-vous nos doux ébats en Dauphiné ? Vous riez sans doute.

LE DUC

De rage peut-être... Encore une fois, vous avez violé les traités de Conflans et de Saint-Maur, et... il y a trois jours que je n'ai dormi de colère... je vous aurais tué d'abord.

LE ROI

Charles de Bourgogne, tu te declares en rébellion contre ton roi ?

LE DUC

Qu'importe !

LE ROI

Suis-je donc en sûreté chez vous ?

LE DUC

Plus que moi-même; je me jetterais au-devant du coup qui voudrait te frapper. Non ! je tiens à ta vie maintenant, elle m'est utile (*à part*) comme le pain qu'on mange. (*Haut.*) Il faudra d'abord que vous m'aidiez à punir la trahison des Liégeois qui se sont soulevés pour vous.

LE ROI

Mais...

LE DUC

Je le veux ! et puis vous signerez le traité.

LE ROI

Lequel ?

LE DUC

Celui qu'on écrit maintenant, et à ce traité pas un mot ne sera changé.

LE ROI

Est-ce là tout ?

LE DUC

Oui. (*Il va vers la porte du fond et appelle à grand cris.*) Holà ! Quelqu'un ! Commynes ! Viseu ! d'Esquerdes ! ici !

Les susnommés entrent, le sire de Créqui tient une grande charte sur ses mains,

SCÈNE VI

LE DUC, LE ROI, BALUE, COMMINES, VISEU,
CRÉQUI, CHARNI, LA ROCHE, D'ESQUERDES.

LOUIS XI *s'avance vers Balue.*

Bonjour Balue, sais-tu quelque chose ?

BALUE

Rien, mon roi.

LE DUC

Lisez ce traité, Louis de France, vous signerez ensuite et jurerez sur la croix de Saint-Laud que nous avons fait prendre dans vos malles; la voilà.

Il montre une cassette portée par l'un de ses gens.

LOUIS XI, *à part.*

Dieu de Dieu ! Et mes écus d'or et mes onguents qui étaient à côté, qu'en a-t-on fait ? Sainte Vierge !

Il s'assied à la table, prend la chartre, et lit ; de temps en temps son front se rembrunit, il se mord les lèvres.

LE DUC, *à Balue.*

Il a rué d'abord, mais enfin il se résigne.

BALUE

Il ira à Liège, soyez sûr; il vous damne dans son cœur.

LE DUC

Oui, j'en ris, cela m'apaise.

COMMINES, *à part, considérant Louis XI.*

Pauvre grand homme !

LOUIS XI, *en sursaut.*

Oh ! ceci, monseigneur, est trop audacieux et trop arrogant. Vous lèverez des aides, vous assemblerez des vassaux en Vimeu, dans toute la Somme ?

Le Duc lui indique la table du doigt.

WISEU *le remet à écrire et lui dit :*

Monseigneur le veut.

LOUIS XI

Ceci est encore pire : seigneurie pleine et entière, des parlements libres en Flandre.

Même jeu.

LE DUC, *à un seigneur.*

Demain, messieurs, nous partons pour Liège.

COMMINES, *bas à Louis XI.*

Nous vous y suivrons, sire.

CHARLES, *montrant Balue.*

Et monseigneur l'évêque viendra avec nous, notre bon allié le roi de France nous aidera à punir les révoltés.

LOUIS XI, *à part.*

Pasques Dieu !

WISEU, *au roi.*

Signez, sire.

LOUIS XI, *signant, à part.*

Nous effacerons la boue de cette lâcheté avec du sang. (*Moment de silence.*)
Et puis, une autre fois, nous ne viendrons plus aux entrevues de notre cousin, mais nous tâcherons au contraire de l'attirer dans les nôtres.

ACTE SECOND

PREMIER TABLEAU

A Tours, dans une salle basse, porte au fond, à gauche ; sur le devant de la scène, une porte secrète ; ornement sévère et modeste, pas de dorures.

SCÈNE PREMIÈRE

DUNOIS, CHABANNES, LORD CLAIRFOND, *capitaine des gardes écossaises*, LE DUC D'ORLÉANS. *Ils attendent la venue du Roi.*

CHABANNES

Eh bien, messieurs, savez-vous quelque chose des affaires ? irons-nous bientôt en guerre ?

DUNOIS

Hélas, non ! je ne l'espère pas ; j'aurais dû naître au temps de Charlemagne ou de saint Louis. Comme j'aurais frappé de larges coups d'épée sur les Saxons et les Sarrazins ! les armes entamaient facilement ces corps sans cuirasses et pénétraient plus avant dans les chairs, mais maintenant...

Il s'arrête.

CHABANNES

Oh oui ! c'était là le bon temps ! comme il y avait des mêlées sanglantes, acharnées, et les coups de lance, et les chevaux qui galopaient sur les cadavres et s'abattaient tout fumants de carnage sur une poussière mêlée de sang !

Assez, monsieur de Chabannes !

CLAIRFOND

Et moi aussi, j'aimerais mieux, par saint Dunstan ! chasser les aigles sur mes montagnes, ou poursuivre l'Anglais dans nos vallées que d'être un capitaine de gardiens écossais ; sans doute j'aurais la tête plus fière et la mine plus rosée au grand air que de faire le guet au haut des tours. Mais, pardieu ! j'aurais aussi le ventre moins gros et la bourse moins garnie ; et puis c'est un grand roi que le roi de France, un joyeux compère qui paie bien ses amis et qui n'est pas fier pour nous autres.

D'ORLÉANS

Qui nous dit en effet, messieurs, que nous n'irons pas bientôt en guerre contre le duc de Bourgogne ? c'est un vaillant champion, qui frappe fort.

DUNOIS

J'ai une vieille haine de famille contre la Bourgogne, il faudra tôt ou tard que je casse son blason avec mes talons.

CHABANNES

Et pourquoi, monsieur Dunois ? c'est un vaillant homme après tout, qui défend ses États. Chacun son métier, nous défendons bien les nôtres !

D'ORLÉANS, *bas*.

Assez ! encore une fois, messire de Chabannes ; je veux bien que Charles ait de la vaillance et de la furie guerrière, mais pour le reste c'est un enfant furieux.

DUNOIS

Sa fierté, c'est là tout son avoir. Oh ! pour moi, je les hais dans l'âme, lui et toute sa race.

D'ORLÉANS

En effet, il est dur et cruel ; récemment encore, il vient de faire mettre à mort le jeune bâtard de la Huriade.

CLAIRFOND

Une si bonne lance !

D'ORLÉANS

Pour avoir tué un moine par dépit de perdre au jeu ! voilà un fameux crime, n'est-ce pas, messeigneurs ? pour jeter dans l'autre monde un homme valeureux et plein de jeunesse !

DUNOIS

Il ferait mieux de ne pas brûler les couvents ni violer les religieuses, le paillard qu'il est !

CHABANNES

Oh ! non, Dunois ! sa maîtresse, c'est la guerre, son oreiller le plus doux, c'est un casque.

D'ORLÉANS

D'accord. Et injuste, l'est-il ?

DUNOIS

Plus qu'un Turc. Quant au roi Loys, c'est plaisir de le servir et de voir comment il punit les traîtres. Ce gros imbécile de La Balue et son ami l'évêque de Verdun, ces deux oies engraisées dans la basse-cour de France, sont maintenant dans leur cage, à se repentir d'avoir été traîtres, parjures, et d'avoir voulu mordre la main qui les avait nourris et les avait élevés. Tant mieux, ma foi, ce méchant parvenu ne sera plus à se mêler de nos armes et de nos marches.

CHABANNES

Pour Dieu ! ne raillez pas ainsi, Dunois !

DUNOIS

C'est là mon plaisir. Quand ils étaient puissants, il fallait les saluer si bas que cela nous cassait les reins ; maintenant l'évêque d'Évreux, si galant homme du reste, compose des vers pour sa maîtresse ou une épitaphe pour sa tombe. Il fait bien.

D'ORLÉANS, *haut*.

Oui, Louis XI est juste. (*Plus bas.*) Il frappe également les vilains et les nobles.

CHABANNES

Pour ces derniers, c'est le gibet, mais pour les autres, les cages.

D'ORLÉANS

C'est qu'il ne veut pas avilir la noblesse, c'est une viande plus noble.

CHABANNES, *à part*.

Et un gibier qu'il aime fort.

Olivier aussitôt sort de la petite porte secrète, le plat à barbe et la serviette sous le bras, le rasoir à la main. En voyant du monde il est fort surpris, il n'est plus temps de se reculer.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER

Tous les seigneurs le saluent.

OLIVIER

Pardon, messieurs, mais le roi n'est pas là ?

CLAIRFOND

Vous voyez, monsieur le comte de Meulan.

CHABANNES, *à part*.

J'enrage ! oh ! maudit barbier, puisses-tu t'enfoncer toi-même ton rasoir dans la gorge !

DUNOIS

Eh bien, messire le Daim, vous qui êtes un homme d'importance et du conseil du roi, que savez-vous ? les nouvelles de Bourgogne ou de Bretagne ? irons-nous bientôt en guerre ?

OLIVIER

Moi, monseigneur ? je ne sais rien. Que suis-je ? le simple barbier du roi, hélas, et c'est bien assez pour mes faibles mérites. Demandez plutôt à messire Philippe de Commines, mais moi !..

DUNOIS

Sans doute c'est là un homme de beaucoup de sens, mais vous...

OLIVIER, *avec hypocrisie.*

Moi ? Oh !..

CLAIRFOND, *venant à Olivier.*

Messire, vous parlerez au roi, n'est-ce pas, pour l'augmentation de vin pour mes archers, et puis pour mon neveu qui a une mauvaise affaire avec les moines.

OLIVIER

Tant pis ! le roi les aime, vous savez.

CLAIRFOND

Ah ! monsieur Olivier le Daim, je vous en prie ! le pauvre enfant !

OLIVIER

Hum ! la chose est difficile.

CLAIRFOND

Oh ! monseigneur le comte de Meulan, vous êtes si puissant !

OLIVIER, *bas.*

Eh bien, nous verrons.

Au même instant, le roi entre appuyé sur Tristan ; Olivier va au devant de lui avec son plat à barbe.

LOUIS XI

Non, non, nous sommes pressés maintenant ; pour tantôt.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LOUIS XI, TRISTAN.

LOUIS XI *entrant, aux seigneurs.*

Ah ! bonjour, messieurs.

DUNOIS

Eh bien, sire, pouvez-vous nous dire quand nos épées iront entamer la Bourgogne ? car, mordieu ! la main m'en brûle.

LOUIS XI

Merci, Dunois ; peut-être bientôt, car les nouvelles... allons, je puis vous dire les nouvelles... oui, cela pourra venir.

CLAIRFOND

Nous vous en remercierons tous, sire, et mes archers seront les premiers au feu.

LOUIS XI

Non, non, lord Clairfond, vous êtes d'une vaillance trop guerrière, vous resterez toujours ici à garder notre personne ; on a ce qu'on a de plus cher près de son cœur. Et puis quand nous les aurons vaincus, nous ramènerons ici les prisonniers, et cela réjouira le peuple de voir marcher à pied et avec des fers ces gens qui siégeaient sur un trône et tuaient à cheval.

TRISTAN

Cela est vrai, jamais le populaire ne rit tant que lorsque c'est une noble tête qui tombe sous la hache.

LOUIS XI

Pauvre peuple ! on te dépouille, on te mange, mais calme-toi ! je saurai tuer tes oppresseurs ; de la patience, Jacques Bonhomme, ton tour viendra.

*Quand Adam bêchait
Et qu'Ève filait,
Où étaient les gentilshommes ?*

*Cessez, cessez, gens d'armes et piétons,
De piller et manger le bonhomme
Qui de longtemps Jacques Bonhomme
Se nomme.*

N'est-ce pas, messieurs, que c'est une chose injuste et douloureuse pour Dieu que de voir ainsi tant de châteaux forts, de chevaux et d'armures contre ce pauvre peuple, qui n'a que ses bras. Pourquoi auraient-ils seuls le droit de chasse ? je les ai abolis et j'ai bien fait, n'est-ce pas, messieurs ?

TOUS

Oui, certes

LOUIS XI

N'est-ce pas ? Et vous, Chabannes, lorsque vous vous êtes engagé dans la ligue du Bien public, vous ne saviez trop ce que vous faisiez.

Tous rient.

CHABANNES

Mais, sire...

LOUIS XI, *malicieusement.*

Allons...

CHABANNES, *avec un dépit concentré.*

Oui, j'étais poussé.

LOUIS XI

A la bonne heure ! j'aime qu'on soit franc, car j'en donne moi-même l'exemple. (*Se tournant vers Olivier.*) Et puis je hais encore ces maudites canailles comme il s'en trouve tant, gens d'esprit du reste, mais mauvais comme de vieux tigres, tout fiers d'un nom qu'on leur jette comme un manteau sur les épaules d'un mendiant, qui s'insinuent partout, et qui, pour être le valet d'un grand, se croient plus nobles qu'un simple bourgeois. Pour moi, je m'entoure de ma vieille noblesse française, que j'aime comme mes yeux, car que voit-on à ma cour ? les noms les plus illustres, un Bourbon, un Chabannes, l'homme le plus fidèle du royaume, Dunois, d'une illustre origine, un comte de Meulan, de vieille noblesse.

Oui, sire, vous êtes un grand prince.

OLIVIER

Et puis vous êtes bon catholique, l'Église vous aime comme son fils aîné.

LOUIS XI

Courtisan, va ! que tu sais bien ton métier ! tes confrères te ressemblent. Courtisans ou barbiers, ce sont de bons diables, qui font tous si bien la barbe que, si l'on n'y prenait soin, ils vous enlèveraient la tête. Que disais-tu donc ?

OLIVIER

Que l'Église vous aimait, car vous êtes bon catholique.

LOUIS XI

Oh ! je le sais. (*Riant*). Cependant son fils La Balue chante une drôle de gamme ; avouez, messieurs, que vous n'en êtes pas fâchés, car ce maudit évêque vous ennuyait tous.

CHABANNES

Oui, sire, nous le haïssions dans l'âme, comme tous ceux qui vous entourent et qui n'ont, pour avoir votre amitié, que de l'intrigue et des mains prêtes à tout faire.

LOUIS XI, *en colère*.

Et vous avez tort, monsieur de Chabannes, grandement tort ; nous vous aimons pour votre vaillance, mais vous avez parfois l'humeur bien arrogante pour un vassal !

CHABANNES

Pardon, sire !

LOUIS XI

Oui, vous avez tort, car on peut avoir de la fidélité et de l'esprit sans être noble ; une cuirasse ne préserve pas d'un mauvais cœur, pensez à Saint-Pol, messieurs ! Eh bien, j'aime les braves gens qui m'entourent, comme Commynes et M. le comte de Meulan, et j'entends que vous le respectiez, celui-là, comme moi-même, car c'est mon meilleur ami et mon meilleur conseil.

OLIVIER

Ah ! sire, j'en suis indigne !

LOUIS XI

Ce que nous aimons surtout, c'est le compère Tristan. Voilà un homme au moins ! l'humeur toujours régulière comme un drap noir, peu envieux, et pas de fierté ; et puis après, du talent plus qu'aucun de nous tous. Certes, si Charles de Melun avait eu un maître comme toi, il ne serait pas mort au quatrième coup. Quel maladroit que ce bourreau-là ! mutiler ainsi un galant homme ! décidément maintenant, je ferai décapiter tous mes nobles à Paris.

TRISTAN

Trop d'honneur pour moi, mon roi.

LOUIS XI

Bien, bien. L'heure presse, nous avons à faire, retirez-vous, messieurs... Tristan et Olivier, restez !... Pendant ce temps-là, messieurs, allez prendre vos flèches, car dans une heure nous poussons le cerf.

Ils sortent.

SCÈNE IV

LOUIS XI, TRISTAN, OLIVIER LE DAIM,
COMMINES, LE FOU.

LOUIS XI, à *Commines qui entre.*

Bienvenu, Commynes, nous avons besoin de vous. Eh bien ?

COMMINES

Elle est ici... Alice de Montsoreau.

LOUIS XI

Elle viendra ?

COMMINES

Dans une heure.

Oh ! l'admirable homme ! (*Lui montrant une table couverte de parchemins.*)
Tu sais tout cela ?

COMMINES

Oui, j'ai passé la nuit à les lire.

LOUIS XI

En pleine révolte ! Bretagne, Bourgogne, Guyenne, Armagnac, de tous côtés... (*Apercevant le fou.*) Toi ! ici ! allons, dehors !

LE FOU

Il s'agit probablement de quelque gentillesse bien secrète puisqu'on n'y veut pas de moi.

LOUIS XI, *impatiente et le chassant à coups de houssine.*

Allons, hors d'ici !

LE FOU, *à part.*

A-t-il la main dure, le Roi ! et son bourreau la main légère !

Il sort.

LOUIS XI

En révolte, encore une fois ! mais pour le coup ils ne m'échapperont plus ! Ah ! ah ! toujours de l'arrogance et de la rébellion ! nous couperons le mal en tranchant le membre ; n'est-ce pas, Tristan, que les corps sans tête ne crient plus ?

COMMINES

Mais pas d'armées !

LOUIS XI

Les armées, c'est bon pour les sots comme mon cousin de Bourgogne.

COMMINES

Pour de l'argent, nous en avons.

LOUIS XI, *se frottant les mains.*

Brisons, Pasques Dieu ! car nous n'avons pas de l'esprit pour le dépenser en bons mots. Ainsi d'abord, la Bourgogne, c'est là l'épine !

OLIVIER

Je pourrais pour la...

LOUIS XI, *l'interrompant.*

Non ! Vous, vous resterez à nous raser, messire. Ainsi, la Bourgogne, c'est pour plus tard, et d'ailleurs il s'embourbe maintenant en Allemagne.

COMMINES

Il s'y brise.

LOUIS XI

Plût au ciel ! Pour notre frère le Breton, c'est une bête qui ne dira rien quand les autres auront la langue coupée ; il ne nous reste plus que le Satan d'Armagnac et M. de Guyenne. Pour ce dernier, Armand de Cambrai va nous servir. Du Ludes est-il ici ?

COMMINES

Oui, sire.

LOUIS XI

Dis-lui de venir. (*Commines sort. A part.*) Le talent d'un roi, c'est d'avoir des gens pour tout, un bourreau pour décapiter, d'autres pour assassiner par derrière, des gens habiles au conseil, des malins pour les négociations, des armées pour faire la guerre, et de l'or... oh ! de l'or, pour corrompre. Écoute, Tristan, je t'ai fait mon grand prévôt, je t'ai comblé de bienfaits.

TRISTAN

Je le sais, sire.

LOUIS XI

Écoute donc ! De valet que tu étais, je t'ai fait bourreau ; c'est là un grand honneur pour ceux qui aiment le travail, et si je vivais encore vingt ans, comme je l'espère, toute la noblesse de France te passerait par les mains ; tu abats toutes

les nobles têtes. Quel plus beau rôle pour un homme fier ! Eh bien, tu vas partir avec le cardinal d'Albi, car nous avons assez d'hommes pour t'en confier ; tu en prendras cinq mille, c'est assez ; nous pourrions t'en donner plus, mais il faut toujours en garder près de nous, cela est plus noble pour un roi et plus sûr. Tu t'avanceras vers Lectoure, tu cerneras cette ville, tu prendras d'Armagnac mort ou vif, c'est comme tu voudras ; empoisonne-le, si cela t'amuse ; entre amis on n'y regarde pas de si près. Du Bouchage te fera parvenir mes lettres et te donnera des avis. Tu entends ? demain il faut partir, va-t'en. (*Il sort.*) Approchez, M. Olivier ; pour vous, c'est autre chose. Connaissiez-vous un homme prêt à faire tout ce qu'on lui dit ?

OLIVIER

Moi, sire !

LOUIS XI

Tais-toi, ce n'est pas à cela que tu es bon. Veux-tu te faire pendre ? Il me faut un homme inconnu, obscur, qu'on puisse croire capable de tout, quelque chose qui tienne du moine, du médecin et de l'astrologue.

OLIVIER

Oui, j'en connais un, un curé ! celui de Saint-Jean-d'Angely.

LOUIS XI

Bravo ! Eh bien, il faut le compromettre, c'est un drôle qui a de vilaines intentions sur la vie de M. de Guyenne.

OLIVIER

Bien, sire.

LOUIS XI

Tu tâcheras aussi de ménager le duc de Rohan ; il est tout disposé à partir en Bretagne, il faut que je le garde à tout prix. Qu'on lui donne ce qu'il aime, des chevaux, des femmes, des dés, tout, car je suis libéral avec mes amis et j'aime à traiter les choses en grand. Demande à Tristan si jamais je me plains de ses comptes, et, tout brave homme qu'il est, je suis sûr qu'il me vole sur les sacs de cuir et les pourboires des aides.

OLIVIER

Bien, sire.

LOUIS XI

Nous te donnerons tantôt des instructions plus étendues; en attendant prends ceci (*il ouvre son pourpoint et tire une petite fiole parmi toutes les amulettes et les reliques qu'il a suspendues au cou*), c'est un cadeau de notre ami le duc de Sforza. Tu en prendras quelques gouttes et tu me remettras le reste; et tu auras soin de verser ce précieux baume dans un métal qui soit bien dur, car il ferait fondre le plomb comme du feu. Avec quelques gouttes un homme s'affaiblit et puis meurt. La sorcière italienne qui l'a inventé approchait de Dieu, car, tu vois, elle faisait mourir lentement comme une maladie. (*Il réfléchit quelques instants.*) Au reste, Sa Sainteté le Pape l'a béni pour moi, il n'a de puissance que pour ceux que je hais; contre tout autre (*il regarde fixement Olivier*), pour moi, ce serait comme un verre d'eau... tu entends?

OLIVIER

Oui, sire, vous êtes un grand roi.

LOUIS XI

Tu es bien bête, maître le Diable, car tes compliments sont aussi saugrenus qu'un sermon pour de jolies filles. Va-t'en dire à Du Ludes de se dépêcher, ce diable de Commynes est lent et froid comme un discours théologique. (*Du Ludes paraît.*) C'est bon, laisse-nous.

SCÈNE V

DU LUDES, LOUIS XI

LOUIS XI

Bonjour, messire Jean des Habiletés.

DU LUDES

Salut, mon roi

LOUIS XI

Commines a dû vous remettre un modèle de l'écriture de M. de Guyenne ?

DU LUDES

Oui, sire.

LOUIS XI

Et tu l'as remis à Armand de Cambrai pour qu'il en étudie les caractères ?

DU LUDES

Je l'ai deviné.

LOUIS XI

Ah ! le grand homme ! ton surnom n'est pas volé. Eh bien, mon compère, tu vas de suite nous composer cinq, six, ou vingt-cinq, si tu veux, une quantité enfin de lettres amoureuses.

DU LUDES

Ah ! ah ! c'est qu'il y a bien des tons à cette musique-là, depuis : mon chéri, je t'aime jusqu'à la mort, ce qui est le style d'une grande dame, jusqu'à : mon chaton, je t'ai attendu jusqu'à onze heures, ceci est le parler d'une bourgeoise.

LOUIS XI, *riant*.

Vieux renard, va ! mais c'est tout cela qu'il nous faut.

DU LUDES

Et les noms ?

LOUIS XI

Diable, s'il en faut, regarde sur mes tablettes, là, dans cette boîte qui a une serrure d'argent ; tu verras la liste des femmes qui ont aimé mon paillard de frère de Guyenne ; assieds-toi, et travaille.

Du Ludes s'assied.

DU LUDES

Oui, sire, je suis à la besogne, avant peu je vous aurai fait plus d'amour

que tout l'Olympe entier n'en a jamais eu, même dans ses moments les plus luxurieux.

LOUIS XI, *à part, pendant que Du Ludes écrit.*

Oh ! Sainte Vierge, aide-moi ! Si j'y réussissais pourtant, quel bonheur, grand Dieu !... J'aurai soin de faire modeler son image en cire par Angelo et de la percer chaque nuit, derrière l'autel, de mille coups d'épingle. Et puis Angelo m'a aussi annoncé que l'étoile sous laquelle il était né serait obscurcie dans six semaines au plus tard, par un quartier de lune, et la lune c'est moi et le soleil c'est Dieu. En outre, j'ai voté 200 autres cierges roses à la Sainte Marie... Oh ! meurs donc, rebelle ! meurs donc ! tu as le ciel et la terre contre toi. Allons, du courage, mon Loys de France, une jolie dame va venir, tâche de faire le galant et de te rappeler ton bon vieux temps de jeunesse ; la femelle, dit-on, est difficile, il faut la faire danser pour nous montrer ses grâces. Dis donc, Du Ludes ?

DU LUDES

Quoi, sire ?

LOUIS XI

Quand je dirai : les roses de la terre pâlisent à l'éclat de tes couleurs, et que je dirai cela bien haut, tu viendras m'annoncer que la chasse est prête et que l'on m'attend. As-tu fini ?

DU LUDES

Oui, sire.

LOUIS XI

Et cela est soigné ?

DU LUDES

S'il en fût.

LOUIS XI

Bien. (*Communes entre avec la Dame de Montsoreau.*) Merci, Communes. Messieurs, sortez s'il vous plaît. Pour vous, belle dame, approchez ; quand on est si belle on ne saurait être trop près d'un galant homme. (*Bas, à Du*

Ludes.) Quand Armand aura fini, tu glisseras les papiers sous cette porte (*il désigne la porte secrète*); qu'il les noircisse avec de la poudre et du foin mouillé. Allez, et qu'il se dépêche !

SCÈNE VI

LOUIS XI, ALICE DE MONTMOREAU.

ALICE

Vous m'avez fait venir, sire ?

LOUIS XI

Oui, ma belle. Allons, ne faites pas l'enfant, vous êtes timide comme une biche; est-ce que vous en seriez à votre premier amoureux ?

ALICE

Mon Dieu, oui. Vous savez comme moi que j'aime M. de Guyenne.

LE ROI

Et il est fidèle sans doute.

ALICE

Oh ! certes !

LE ROI

Vraiment ?

ALICE

Oh ! oui... mais vous raillez, sans doute, pour me faire peur ?

LE ROI

Railler, moi ? jamais ! C'est que le joli frère était passablement chaud pour les belles. Diable ! en a-t-il fait de ces fredaines ! plus qu'un cardinal, et Jehanne de Châlons, Marcelle de Bourges, Pauline la Blonde, Julie de Roquefort, que sais-je, moi ? mais toutes femmes de bas étage, après tout, et qu'il daignait honorer de ses faveurs.

ALICE

Et il les a aimées ?

LE ROI

Pasques Dieu ! c'est qu'il les choyait fort ; il était fou, le pauvre enfant, et des cadeaux, et des vers à l'italienne, et des soupirs, le soir, au coin des rues ! Il fallait voir comme c'était beau et comme il jurait après les yeux de toutes ses maîtresses !

ALICE

Vous le calomniez, ce pauvre Henri.

LE ROI

Je me suis toujours étonné cependant qu'on l'aimât, une femme belle comme vous, par exemple, et qui serait digne d'un trône.

ALICE

Vous croyez ?

LE ROI

Oui, car enfin il est comme un autre : des yeux petits, des dents noires, des jambes tortues et puis je ne sais quoi de gauche.

ALICE

Oh ! non ; il y a dans sa voix un charme... cela vous enchante, sire

LE ROI

Pauvre folle ! Et jamais il ne vous est venu en tête, ma belle, de penser que ce qu'il vous disait, il l'avait répété à d'autres, car il vous appelle sa vie, son âme, la prunelle de ses yeux, son cœur, je suppose ?

ALICE

Oui, c'est cela.

LE ROI

Eh bien, c'était une machine qui parlait, montée sur un air et qui allait jusqu'à ce que les notes fussent passées. N'est-ce pas qu'il vous a dit souvent

des mots d'une langue étrangère, des sons inarticulés comme un homme qui dort ? Est-ce que tu n'as pas senti dans son haleine les baisers d'une autre femme ? est-ce que tu n'as pas vu sur ses joues les baisers d'une rivale ? (*Alice rêve.*) Et puis parfois il était soucieux, il était froid, brusque à tes caresses ; il revenait dans tes bras fatigué d'autres amours, et sous tes étreintes il rêvait peut-être aux délices d'une autre.

ALICE

Taisez-vous, vous êtes cruel !

LOUIS

Pauvre fille ! tu es folle, tu vois bien. Si l'on jetait des fleurs dans le ruisseau, elles se flétriraient, et toi tu te fanes sur la boue d'un tel cœur.

ALICE, *fièrement.*

Vous m'avez donc fait venir ici pour me faire pleurer, sire ?

LOUIS

Non, ma toute belle, c'est qu'on vous aime... Dites-moi donc, et il est généreux, n'est-ce pas, je le suppose ? Il vous donne sans doute des colliers, des diamants, des chevaux qui se cabrent et piétinent, et des robes de velours, et de la soie, et de l'or dans vos cheveux noirs ?

ALICE, *ennuyée.*

Non, il n'est pas riche.

LE ROI, *à part.*

La petite sotte ! elle tient encore. (*Regardant la porte.*) Est-il lent, l'imbécile ! (*Haut.*) Vous allez chasser avec lui et vous vous arrêtez dans quelque cabane de berger, et là il vous dit qu'il sera roi de France, vous serez reine et vous dormirez sur un trône. L'insensé ! Et puis il est jaloux, aussi à sept heures les croisées sont closes. Pour lui, de si beaux yeux ? ah ! c'est sacrilège ! (*Il se baisse vivement et ramasse les papiers qu'on a glissés sous la porte.*) Tenez, chère Alice.

ALICE, *après avoir lu, effrayée.*

C'est son écriture... Ciel, plusieurs ! Ah ! l'infâme ! Mais non ! je ne me

trompe pas... c'est vrai... Oh ! dites-moi que cela est faux, que vous raillez, sire ! C'est que je perds tout, mon amour, ma foi, mon Dieu !

LOUIS, *froidement*.

Vous voyez.

ALICE

Qui l'aurait cru ? son regard aurait trompé Dieu... Oh ! je m'en vengerai !

LOUIS XI

Alice, je t'aime, belle enfant !

ALICE

Un roi !

LOUIS

Oui, un roi t'aime ! Je suis jeune encore dans le cœur, va ; mes cheveux gris et mon front qu'ont ridé les chagrins ont plus de passion encore que la jeunesse et ses bouillants transports. Moi, si tu m'aimes, je te donnerai des diamants, des chevaux, je te donnerai une cour tout entière, et puis, si tu aimes le sang... je te donnerai des têtes.

ALICE

Grâce ! je sens que je vais vous aimer, vos yeux vont jusqu'au fond de mon âme.

LOUIS

C'est que tu es belle comme un ange ; tes cheveux sont si noirs, ta peau si blanche ! Les roses de la terre pâlisent à l'éclat de tes couleurs.

Du Ludes entre.

SCÈNE VII

DU LUDES, LES PRÉCÉDENTS.

DU LUDES

La chasse vous attend, sire.

LE ROI

Il faut partir, ma belle.

ALICE

Vous quitter ?

LE ROI

Hélas ! oui ! mais nous nous reverrons.

ALICE

Oh ! je l'espère !

Elle sort.

LE ROI, *appelant*

Olivier ! Olivier !

Olivier paraît.

OLIVIER

Quoi, sire ?

LE ROI

Tu vas suivre cette femme-là, tu sèmeras la jalousie devant elle pour qu'elle ne recueille que la haine et ne sème que la vengeance. Si les choses ne vont pas assez vite, pousse toi-même à la roue et puis, d'ailleurs, ne crains rien, car tu as le curé d'Angely pour sauvegarde. Alerte, Pasques Dieu !

OLIVIER LE DAIM

Comptez sur moi, sire, j'ai la langue discrète, l'esprit subtil et le bras fort.

SECOND TABLEAU

Une chapelle dédiée à Notre-Dame de Bon-Secours, au milieu d'une forêt ; dans le fond un autel, surmonté de la niche et de la statue d'une Vierge au manteau

d'azur parsemé d'étoiles ; à ses pieds, une lampe qui brûle ; à la droite de la Vierge, une fenêtre en ogives à vitraux de couleurs. Demi-jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS *seul, à genoux devant un prie-Dieu ; il reste quelques instants en silence, puis il lève la tête : son chaperon est à ses côtés et il a seulement sur la tête un capuchon de drap noir.*

Il me semble déjà entendre leurs pas, bientôt ils vont venir m'annoncer sa mort, car il va mourir... Mais quand donc ? Oh ! l'angoisse ! Je souffre plus que lui, et peut-être maintenant il râle et meurt... Olivier est un homme habile, qui n'aura pas laissé échapper les circonstances. Et puis nous avons deux hommes, De la Roche et le curé d'Angely, que le diable enlèvera avant peu... Cependant si sa maladie était vraie, s'il en réchappait, si le hasard seul m'avait trompé !... Non, c'est impossible !... Et puis j'ai placé à ses flancs cette femme jalouse et sombre, cet ange devenu démon, qui l'entraîne dans le gouffre. Oui, j'ai bien fait, toutes mes mesures étaient trop bien prises pour qu'il ne meure pas ; mais que de soins et que d'argent ! Sa statue est toute lardée de coups de stylet, j'aurais dû empoisonner la lame, cela est plus sûr, plus infailible. Mais il en est encore temps... Si l'on tarde trop... et puis au lieu d'un *Ave*, je ferais bien d'en dire cinq... Il est mort, oh ! oui ! Angelo me l'a promis et je le paie assez pour qu'il ne me trompe pas. (*Il se ragenouille.*) N'est-ce pas, mère de Dieu, qu'il est mort, bien mort ? Car c'était un paillard et un juif (*il fait plusieurs signes de croix*), et moi, je suis votre saint fils, votre chanoine de Notre-Dame, car monseigneur le Pape m'a permis de siéger au chapitre avec un surplis blanc et de servir la messe à Saint-Denys. Vous m'avez toujours aidé, aidez-moi encore, bonne Vierge ! je vous ferai brûler quatre cents cierges roses pendant trois jours, j'irai pieds nus et en répétant un *Confiteor*, faire mes dévotions à Tours, et puis j'ordonnerai des processions dans mon royaume pour le repos de son âme... O sainte Vierge ! s'il meurt, je te fais paver d'or une niche où tu reposeras aussi mollement que sur les nuages bleus, je te donnerai un cœur d'argent plus gros que sa tête. (*Il se relève et se promène à grands pas.*) Ils tarderont toujours, les imbéciles qu'ils sont ! S'ils savaient comme je souffre à attendre

ainsi, l'âme pleine d'inquiétudes et d'espérances ! Je veux prier, mais c'est en vain. (*Il écoute.*) Personne ! rien que le vent et les arbres. (*Il frappe du pied.*) Arrive donc, arrive enfin, bienheureuse nouvelle qui va me rendre maître de mon royaume pour y faire régner la foi, car je veux qu'on adore Dieu et que le peuple soit heureux... Mais moi, je l'adore aussi, car j'ai les genoux endurcis à force de prier et la poitrine toute déchirée par mon cilice, et cependant j'ai toujours au fond du cœur un poids qui me fait mal. Ah ! une couronne est un dur oreiller pour dormir !

SCÈNE II

LOUIS XI, DU LUDES

DU LUDES

Oui, sire !

LOUIS XI

Quoi ? il est mort ? (*Avec joie*) bien mort ?

DU LUDES

Et enterré !

LOUIS XI

Pauvre frère ! (*Tristan, Commynes, Olivier entrent.*) Hélas ! oui, messieurs, mon frère de Guyenne vient de mourir ; il sera fait des processions pour le repos de son âme et nous-même nous irons à Tours en pèlerinage.

OLIVIER, *bas au roi.*

On a mis la main sur le curé !

LOUIS XI

C'est un curé de Saint-Jean-d'Angely qui l'a empoisonné, mais, Pasques Dieu ! nous ferons bonne justice du Sarrazin, son interrogatoire ne sera pas long, et pour argument on lui montrera la corde. Ah ! pauvre frère ! cher ami ! nous sommes bien désolés de ta perte, toute la noblesse va être en larmes.

COMMINES

Sans doute, sire, mais enfin la Guyenne maintenant est à vous.

LOUIS XI

Il a raison, ce bon Commynes; il faut se consoler, n'est-ce pas? (*Bas, à Olivier.*) As-tu encore du poison?

OLIVIER, *bas*.

Oui, sire.

LOUIS XI, *bas*.

Le reste est pour lui, avant peu, il faut qu'il meure; si le diable allait dire que tu lui as proposé... il te perdrait. (*Haut.*) Je voudrais savoir comment il l'a fait mourir. Mais nous en tirerons vengeance, soyez-en sûrs, la Vierge sera contente de moi. Désirant avoir le plus tôt possible des nouvelles de mon frère, dont la santé m'inquiétait depuis longtemps, j'ai promis cinquante florins à celui qui m'annoncerait... C'est à vous, Du Ludes, vous savez?

DU LUDES

Merci, sire. Je m'étais avancé sur la route quand le courrier est arrivé; son cheval est tombé mort de fatigue, depuis deux jours il courait.

LE ROI

C'est bien, messieurs, sortez. Nous allons rester ici à faire nos dévotions à la Vierge, ce soir nous jouerons aux dés tous ensemble et nous ferons venir des musiciens pour chanter avec la vielle. (*Bas à Olivier.*) Dis au chef cuistre de me mettre dans les sauces de l'ail et des saucisses, je me porte bien et j'ai grand appétit. (*A Tristan.*) Pour toi, mon compère, ne vous éloignez pas trop, nous n'aimons pas être seul.

SCÈNE III

LOUIS XI

Enfin tout est fini ! Merci sainte Vierge, espérons que la révolte est morte avec lui. Hélas non, elle vit encore en Bourgogne et se pavane comme une reine

sous son pauvre manteau ducal... Quand donc serai-je roi ? Quand donc pourrai-je régner et agir dans cette France libre d'alarmes et de soucis, car j'ai la guerre au dehors et la rébellion au dedans, les coups d'épée sur le corps et la peste dans le ventre... Après ma mort, sans doute, ce que je fais sera pour mon fils, mon fils qui maudira son père comme j'ai maudit le mien... Pauvre père ! C'était un brave homme, un peu paillard, mais sans talent pour gouverner. Après tout, ce que j'ai fait est bien puisque cela est fait et qu'on ne peut toucher au passé... Le voilà mort, ce pauvre frère, enterré, cousu dans son linceul ! Oh ! dors-y bien, loin des soucis du monde, des tourments de la terre. (*Il s'agenouille devant les reliques de son chapeau.*) N'est-ce pas, doux Jésus, que tu lui feras un lit heureux dans ton paradis ? car, une fois mort, je ne lui en veux plus. Je suis bon, tu vois, les lions ne s'acharnent pas aux cadavres. (*Il retourne son chapeau d'un autre côté.*) N'est-ce pas, douce Marie, qu'il fallait qu'il meure et que tu me pardonneras pour moi, ton ami, cette gentille industrie ? car après tout, c'est un bon tour ; n'est-ce pas que tu supplieras Dieu pour moi, afin qu'il fasse brûler ce méchant abbé de Saint-Jean qui l'a fait empoisonner ? Car enfin, ce n'est pas moi, c'est lui. Et puis je ferai des dons aux églises, j'en bâtirai de nouvelles, et moi-même je me ferai moine sur mes vieux ans, et chaque jour, dans ma cellule, je me donnerai vingt coups de discipline et je dirai huit messes... Mais aussi, que fallait-il faire ? C'était bien le seul moyen, car c'était un traître, et quand Dieu nous a assis sur un trône, il ne faut en sortir que tiré par les pieds, comme disait un certain empereur.

Plusieurs éclats de rire.

LE FOU

Bravo ! Allons, pâlissez tous devant le roi de France, escamoteurs, sauteurs, paillasses, baladins tant anciens que modernes. Louis XI, vive Dieu ! vous fait sauter des têtes comme une muscade, il joue en grand et sa marotte est un gibet avec quelque tête fraîche encore qui sonne en haut comme un grelot tout neuf.

LOUIS XI, *appelant.*

Tristan ! Tristan ! (*Tristan paraît.*) Apprête tes affaires. (*Il sort.*) Vous étiez là, messire fou, comme un espion ?

LE FOU

Oui, je finissais derrière l'autel un jambon que j'avais commencé dans

ma route quand je suis venu pour voir ce que tu venais faire là, mon oncle; quand j'ai parlé, c'est que j'avais la bouche vide.

LOUIS XI

Tu vas finir ton repas dans l'autre monde, car j'ai l'humeur si joviale qu'avant peu je vais rire à mon tour, en faisant quelque malice de ma façon.

LE FOU

Voyons cela !

LOUIS XI

Tu vas mourir !

LE FOU

Qu'ai-je fait ?

LOUIS XI

Qu'en sais-je ? c'est un caprice, une idée, une folie qui me prend, à moi.

LE FOU

Mais enfin... vous riez ?

LOUIS XI

Sans doute, je ris, et toi tu vas grimacer. Oui, j'en conviens, tu es un bon diable et tu vas mourir. Tu sais que quand je l'ai dit, c'est fait. Tristan serait si chagrin, ce brave homme !

LE FOU

C'est donc un caprice ?

LOUIS XI

Mon Dieu oui, tout bonnement l'envie de voir si ta tête tiendra bien sur tes deux épaules, si ta bosse aura bonne grâce au haut d'un arbre, si les oiseaux pourront entamer ton vieux cuir. (*Riant.*) Pasques Dieu ! voilà qui est drôle ! Bamboccio à la potence ! plus drôle qu'aucun de ses mots ; et puis, console toi, tu auras le plaisir d'avoir une fleur de lis à tes pieds pour marquer que ton arbre est la possession du roi.

LE FOU, *effrayé.*

Assez ! sire, grâce ! que vous ai-je fait ? quelque chose de bien atroce, sans doute, jamais vous ne m'avez raillé ainsi.

LE ROI

Mais non, imbécile, je suis de bonne humeur ; vois donc comme je ris.
Il rit aux éclats.

LE FOU, *à genoux.*

Oh ! sire, votre haleine est de sang, vos regards me mangent !

LE ROI, *le relevant à coups de pied.*

Allons donc, paresseux, tu pleures ? Je te paie pour rire et je veux que tu ries jusqu'au bout, je veux que ton dernier soupir me fasse pâmer d'aise, et que tes convulsions soient neuves et amusantes. Un homme d'esprit de ta trempe ne doit pas mourir comme les autres... Tristan tarde bien à dérouler ses cordes.

LE FOU

Oh ! oui ! c'est parce que je vous ai entendu prier la Vierge pour votre frère, n'est-ce pas ? Non, je n'ai rien entendu, je ne dirai rien. Grâce, sire !

LE ROI

Peu m'importe ! Je savais que tu étais là. Crois-tu donc que rien m'échappe ?

LE FOU

Eh bien, laissez-moi vivre, de grâce !

LOUIS XI

La corde va te guérir des mauvaises nuits et du mauvais vin. Tristan ! le diable, est-il sourd ?

LE FOU

Allons, sire, un peu de pitié pour votre enfant !

LOUIS XI

Tu m'ennuies avec tes discours, chante plutôt quelque chose.

LE FOU

C'est que vous ne songez pas à la mort ! Je suis innocent et je vais mourir ! Pitié ! pitié ! Qu'est-ce que ma vie vous fait ? Frappez-moi, mais laissez-moi la vie, de grâce ! j'aime l'existence.

LOUIS XI

Adieu, mon camarade.

LE FOU

Vous ne voyez pas que je pleure, moi, et cela vous fait rire, vous ! Je suis un homme après tout ; j'ai plus de cœur que bien des nobles qui vous trahissent.

LE ROI

Je le crois sans peine, c'est parce que ta vertu les humilie que tu vas mourir.

LE FOU, *pleurant.*

Mourir ! mourir ! mais je suis jeune encore !... le bourreau !... Ah ! sire, vous êtes bon cependant, vous êtes clément, pardonnez-moi. Tout ce que vous voudrez, mais ne me faites pas mourir.

On l'entend sangloter.

LOUIS XI, *riant.*

Les larmes dans tes yeux sont aussi laides que tes grimaces sur ta bouche. Allons, confesse-toi à la Vierge !

LE FOU

Et je ne vous ai rien fait, sire, et vous me tuez ! Vous êtes dur comme un bourreau... Oh ! non, vous êtes bon, vous êtes grand !

LOUIS XI

Écoute ! Tu étais là, n'est-ce pas, derrière, et tu as tout entendu ?

LE FOU

Tout... mais le silence...

LOUIS XI

Assez ! Eh bien, cela est vrai, tu sais ce que moi seul sais, tu vas mourir.

Penses-tu donc que là tombe ne garde pas bien les secrets ? Tu vas lui confier les miens, sans doute. Tu te tairas, sans doute, mais tes regards, mais ta vue m'insulteraient sans cesse ; pourrais-tu te défendre d'un coup d'œil, d'un geste ?

LE FOU

Oh ! oui, oui.

LOUIS XI

Eh bien, tu vas mourir tout de même, car je le veux et je l'ai dit ; tu es mon hochet et je le brise, rien de plus.

Tristan paraît.

SCÈNE IV

LOUIS XI, TRISTAN, LE FOU

TRISTAN

Me voilà, sire.

LOUIS XI

As-tu des cordes toutes prêtes ?

TRISTAN

Oui, sire.

LE ROI

Eh bien, compère, voilà un homme pour toi.

LE FOU, *se tordant les mains.*

Grâce ! sire, grâce ! écoutez.

LOUIS XI

Allons, allons, dépêche-toi, Tristan, mon dîner m'attend. (*Se retournant vers le fou.*) Ça fera cependant un vilain morceau de viande pour les corbeaux.

ACTE TROISIÈME

1477, 5 janvier. — *La tente du duc de Bourgogne. Au fond, une porte ouverte, sans battants ; sur les murs, des faisceaux d'armes. A droite, un tabouret en soie noire qui sert de trône dans les jours d'audience ; la neige tombe.*

SCÈNE PREMIÈRE

Deux soldats gardant la tente.

PREMIER SOLDAT

Qu'il fait froid, camarade ! mes mains ne peuvent plus tenir le mousquet.

SECOND SOLDAT

Hier encore, dans ma compagnie, deux chevaux sont morts de froid et de faim. Nous n'avons plus de nourriture et si le siège de Nancy ne nous est pas plus heureux que Granson et Morat, nous avons la perspective de crever comme des chiens dans un fossé.

PREMIER SOLDAT

Et il ne faut pas nous plaindre encore !

SECOND SOLDAT

Non, car le Duc nous tuerait, il est dur comme du fer. Mais il souffre aussi, le pauvre homme ! que de désastres pour un grand prince ! Tant de défaites malgré un si beau courage ! il faut qu'il y ait un sort sur sa tête.

PREMIER SOLDAT

Je le crois. Et puis son caractère est changé, on dirait que quelque chose

le ronge sans cesse, son teint pâle est devenu livide, il ne mange plus et boit du vin outre mesure, lui si sobre d'ordinaire.

SECOND SOLDAT

Est-ce le malheur ou la maladie, je n'en sais rien, mais depuis Granson il est tout autre. Ces diables de Suisses nous ont si cruellement battus ! ils lui ont pris tous ses bijoux et toutes ses draperies.

PREMIER SOLDAT

Je me sens des faiblesses dans les genoux. Jehan, si je tombais, tu me relèverais rudement, car on dit que si l'on s'endormait ce serait pour toujours. Les yeux me piquent et s'obscurcissent, il me semble voir des taches de sang sur la neige et des feux follets bien loin qui courent entre les tentes.

SECOND SOLDAT

Du courage, morbleu ! j'en ai vu de plus dures. Quand nous avons été avec le roi de France assiéger Liège, c'était vers les Rois, comme aujourd'hui ; on cassait les pipes de vin avec les haches, la peau se déchirait et le sang sortait par les plaies. Du courage, l'enfant !

PREMIER SOLDAT

O sainte Vierge, du courage !... Et ma femme et mes enfants !... Ah ! tiens, je hais les guerres et la vie de soldat.

SECOND SOLDAT

Si le Duc t'entendait...

PREMIER SOLDAT

Qu'il me tue, s'il veut, je l'en remercierai.

SECOND SOLDAT

J'en conviens, c'est rude de se battre pour les autres, mais que veux-tu ? il le faut bien ; des temps meilleurs viendront peut-être.

PREMIER SOLDAT

En France, au moins, on n'est pas malheureux comme cela.

SECOND SOLDAT

Tais-toi, c'est ce qui me rend colère comme la foudre de voir toujours ce vieux filou de Louis XI qui, sans se battre, est toujours vainqueur de Charles, et lui enlève petit à petit duchés et richesses, tandis que nous autres nous avons tant de valeur et de courage. C'est comme un épervier qui battrait un aigle.

PREMIER SOLDAT

C'est vrai, il faut que cet homme-là soit maudit du pape pour être constamment si malheureux.

SECOND SOLDAT

C'est peut-être bientôt fini, le Duc a promis de faire ce soir les Rois dans la ville.

PREMIER SOLDAT

Hélas ! j'ai peur que la fête ne soit la fête des morts.

SCÈNE II

LE DUC, SA FILLE MARIE

LE DUC, *entrant, aux soldats.*

Allons, par saint Georges ! vous avez l'air de vous plaindre, vous autres. N'est-ce pas un poste d'honneur de garder ma tente, manants que vous êtes ! Attendez qu'on vienne vous relever. Bonne contenance. Morbleu ! du courage ! Si vous parlez, je vous fais pendre. (*Il referme la porte sur lui.*) Eh bien, Marie ?

MARIE

Eh bien, mon père ?

LE DUC

Tu as froid, n'est-ce pas, pauvre fille ?

MARIE

Oh ! oui, le temps est si dur ! les chevaux pouvaient à peine se tenir.

LE DUC

Mais pourquoi as-tu voulu m'accompagner dans ma ronde de nuit ?

MARIE

Pourquoi ? c'est que je ne saurais assez être avec vous, mon père, et il me semble à tout instant que je vais vous perdre, que je vais être seule en ce monde ; il me semble que ma vue vous fait du bien.

LE DUC, *l'embrassant.*

Oh ! oui, cher ange, ta vue me ranime et me soutient, car toi seule, tu m'accompagnes et tu ne m'abandonnes pas dans mes revers, comme mes troupes qui s'enfuient à chacun de mes désastres, ainsi que l'or d'une armure qui s'en va quand elle commence à vieillir.

MARIE

Du courage, mon père, notre dernière épreuve est peut-être passée ; et puis, chaque jour, je prie Dieu pour vous avec une âme si tendre, avec de si chaudes prières, qu'il doit m'écouter et s'attendrir.

LE DUC

J'ai besoin que ce soient tes lèvres qui le disent pour le croire ; depuis si longtemps les hommes me trompent ! Chaque jour de nouvelles trahisons, de nouvelles lâchetés ! Communes d'abord, René et le duc de Milan me trahissent, le roi de Portugal m'abandonne, Cyprien de Baschi ensuite, l'autre jour Campo Basso, aujourd'hui un autre viendra peut-être, et demain, qui sait ?

MARIE

Espérons, car vous n'avez jamais été ni traître ni parjure... Dieu...

LE DUC

O ! Dieu... Vois-tu, Marie, tu es trop jeune encore ; chaque malheur qui vous arrive est une croyance qui s'en va. Si Dieu m'aimait, il me donnerait la victoire. Je la mérite, n'est-ce pas ? j'ai trois défaites à ma gloire, Marie : Beauvais, Granson, Morat ; ce sont trois plaies que j'ai dans le cœur, elles saignent toujours et m'étouffent.

MARIE

Peut-être aujourd'hui même Nancy est à vous ?

LE DUC

Non ! j'ai dans l'âme une agonie qui me ronge.

MARIE

Jamais vous n'êtes si sombre. Qu'avez-vous, mon père ? dites à votre fille. Vous savez, elle a toujours des larmes pour vos peines et des soulagements pour vos chagrins.

LE DUC

Merci, Marie ! merci, pauvre ange ! tu souris et tu me fais pleurer. Oh ! oui, tu fais bien, car je sens parfois que je deviens insensé de colère et d'épuisement. Oh ! oui, réchauffe mon espérance dans ton jeune cœur, parle et que ton haleine me réchauffe, que ton front déride le mien ; et puis tu es si bonne et si douce, Marie, que je tremble sur toi en pensant à ce qui t'attend. Oui, je suis triste et sombre, n'est-ce pas ? parfois méchant, car j'ai des idées sinistres, des pressentiments terribles... cette neige-là peut-être sera mon linceul.

MARIE

Vous aussi, mon père, le découragement vous accable ? Vous, le chef de tant d'hommes, vous leur devez l'exemple de la fermeté plus encore que celui du courage.

LE DUC

Et ne vois-tu pas que je suis ferme, cruel, que je n'ai à la bouche que des mots de mort et de vengeance, que j'assiste à des agonies perpétuelles et que mon cheval marche toujours sur des cadavres ? ne vois-tu pas que tout ce qui m'entoure a quelque chose du sépulcre, que l'air que je respire est fétide déjà ? Et l'ombre de mes aïeux qui se relèvent la nuit de leurs tombeaux et qui me reprochent en pleurant leur blason terni dans la fange de trente combats ! Ne vois-tu pas que toutes mes passions contenues sous mon casque de guerre m'ont rendu malade et fou, et qu'elles me font mourir ? (*Il se penche sur l'épaule de sa fille.*) Oh ! Marie, Marie, et moi qui voudrais te voir assise sur des trônes et dormir dans la pourpre des empereurs !

MARIE

Oui, le malheur nous a poursuivis toujours.

LE DUC

Ma vie n'a été que calamités et périls et cependant on m'accuse ; on dit que je suis arrogant, plein de méchanceté et d'orgueil. Les malheurs que j'ai soufferts, les combats que j'ai livrés auraient rempli l'existence de toute une race royale.

MARIE

Mais la gloire aussi, mon père !

LE DUC

Je sens qu'elle se ternit avec les armes, à force de servir.

MARIE

Vous pouvez la relever. Du courage, oh ! je vous en prie. Nancy, Nancy, ce soir peut-être est à vous ; et Louis XI, pensez à lui.

LE DUC, *avec colère.*

Ah Louis XI ! Louis XI !... Eh bien, oui, je vais donner le signal, les trompettes vont retentir et les armures s'entrechoquer, se briser avec fracas, car c'est un dernier combat, un duel à mort, une lutte acharnée ; nous nous battons en champ clos, la France nous regarde et l'Europe battra des mains. (*On entend des fanfares.*) Qu'est ceci ? une sortie des assiégés ? Une ambassade, une entrevue, peut-être ?

UN SOLDAT, *entrant.*

Robert de la Mark, comte des Ardennes, demande audience pleine et entière à Charles de Valois, duc de Bourgogne.

LE DUC, *à part.*

Une insulte de plus ! (*Haut.*) Je l'accorde, qu'il vienne.

Le comte arrive entouré d'une compagnie de sa garde, tous portant une tête rouge de sanglier sur leur armure ; il est armé de pied en cap d'un costume complètement noir.

SCÈNE III

LE DUC, MARIE, LE COMTE ROBERT, SEIGNEURS *de sa suite*, LE SIRE
D'ESQUERDES, COMTE DE CHIMAI, *de la suite du duc*.

ROBERT

Salut, messire duc.

LE DUC, *se levant de son siège*.

Salut, comte. Sans doute vous venez comme les autres donner un coup de dent au lion qu'on croit mourant, et vous, Sanglier des Ardennes, vous venez me montrer les dents, mais, pardieu ! mon épée vous les cassera avant peu.

ROBERT

Elle se brisera elle-même avant cela, duc ; les brèches qu'elle a reçues l'ont si bien fatiguée, cette pauvre épée de Bourgogne, que sa garde est démontée et les armoiries en sont parties avec l'honneur.

LE DUC

Tudieu ! méchant comte des Ardennes, vassal rebelle et félon, si vous êtes venu ici pour insulter votre féal seigneur, il saura vous en punir et vous montrera que sa main, si fatiguée qu'elle soit, peut broyer une tête aussi petite que la vôtre.

MARIE

Oh ! mon père, de la patience ! ils sont tous armés, nous sommes seuls ici.

D'ESQUERDES

Ne craignez rien, monseigneur, ils me tueraient avant vous.

ROBERT

Ah ! vive le duc de Bourgogne ! qui a besoin pour se raffermir des larmes d'une fille et des encouragements d'un vieillard !

LE DUC

Cela est vrai, par saint Georges ! parce qu'il y a dans les larmes de cette

filles et dans les cheveux blancs de ce vieillard plus de fidélité et d'honneur qu'il n'y en a jamais eu dans votre jeune sang et dans la vile main que soudoie celle de Louis XI, dont tu es le salarié et le valet sanguinaire ; et encore une fois, moi, Charles de Valois, duc de Bourgogne, de Lorraine, de Provence et d'Anjou, comte de Charolais...

ROBERT

Assez de vos titres !

LE DUC

Eh bien, moi, gentilhomme, je te requiers de dire à l'instant la cause de ta présence.

ROBERT

La voilà ! Et n'oubliez pas avant tout, monsieur le duc, que je suis entré avec mes hommes, et que, fussiez-vous dix fois plus fort, chaque cheveu de ma tête qui tomberait serait la vie d'un des vôtres. Eh bien, Charles de Valois, je réclame justice contre le duc de Bourgogne qui, au mépris des traités, de la foi et du serment, a empiété sur ses droits en faisant arrêter mes messagers, en saccageant mes villages, en assiégeant mes frontières, et moi, Robert, comte de la Mark, je lui déclare à lui une guerre acharnée et sans relâche, en champ clos, à pied, à cheval, ou bien une bataille ouverte qui ne sera close qu'après le coucher du soleil depuis le lever de l'aurore ; et moi, son vassal, je me déclare en rébellion ouverte contre lui et lui jette en gage de bataille mon gantelet de fer à la face.

Il jette le gantelet.

LE DUC, *regardant de tous côtés.*

Personne ici ! personne pour relever ce gantelet ! et autrefois toute ma noblesse se serait précipitée dessus et s'en serait disputé les morceaux ! Mais ma noblesse, où est-elle ?... Non, comte de Chimai, c'est nous-même qui ramassons l'insulte, car nous-même nous en tirerons vengeance.

ROBERT

Je pourrais aussi me joindre à vos ennemis, mais je vous attends dans vos domaines, vous et vos limiers impériaux, et vous verrez alors qu'il faut un ogre et un géant pour manger de la chair du Sanglier des Ardennes.

LE DUC

Ta pitié me fait rougir et ta clémence m'outrage, va-t'en. (*Robert sort.*)
Et vous, monsieur le comte de Chimai, accompagnez-le à la sortie du camp
et sonnez le boute-selle, car à l'instant même nous assiégeons Nancy.

SCÈNE IV

MARIE, LE DUC

LE DUC

Tu l'as vu, Marie?

MARIE

Mon cœur en est brisé.

LE DUC

Et ne penses-tu pas que le sang qui a nourri notre vieux blason ducal
ne doive pas sortir de honte et se répandre d'indignation, quand on le salit
d'une telle boue?

MARIE

Oh ! oui, mon père !

On entend la trompette.

LE DUC

Adieu donc !

MARIE

Vous me quittez ? et si vous alliez mourir ! Oh ! restez !

LE DUC

Quoi ! j'entendrais de là les cris de ceux qui meurent pour moi, j'entendrais
les corps qui tombent, et les fanfares, et la guerre, et la poudre, et je resterais ici,
le cœur calme à regarder le carnage, sans y être ! Oh ! Marie ! il faut mourir
plutôt.

MARIE

Et si j'allais être seule sans vous ! Oh ! adieu, embrassez-moi !

LE DUC

Pauvre fille ! mais ne suis-je pas revenu de tous mes combats ?

MARIE

Mais celui-là, cette neige, cet hiver, tout cela est si lugubre, si horrible !
Les fanfares redoublent.

LE DUC

Écoute ! Entends-tu, Marie ? si je revenais vainqueur, si j'avais une couronne et que je la posasse sur ta tête, un sceptre dans tes mains !... Mais non, je m'enivre de mes espérances, elles me trompent. Ah ! je n'aurai pour manteau royal qu'un linceul et pour trône qu'une bière... peut-être. *(Il va à la porte.)* Saint Georges ! saint Georges ! mon cheval ! qu'on se dépêche !

MARIE, *à son cou.*

Oh ! donnez-moi plutôt de l'espérance, j'en ai besoin, je sens que tout va me manquer. Parlez ! votre figure est triste et vos yeux me feraient pleurer. Une pauvre fille comme moi, cela est si faible, mon père ! Vous, un homme, un guerrier !...

LE DUC

Non, mon cœur est tendre sous ma cuirasse. *(Le cheval paraît à la porte, conduit par un valet.)* Adieu, Marie, adieu ! bientôt je reviendrai ; mais si je meurs, ce sera en vaillant homme, je vais me battre comme un lion. Et pourtant je suis faible ! Tu sais, le griffon doré qui orne mon casque est tombé cette nuit et s'est cassé les ailes... mais il a encore ses griffes !

*Il sort.*MARIE, *courant après lui.*

Adieu ! adieu !

LE DUC

Adieu ! Marie !

*Marie lui embrasse les mains, se jette une dernière fois à son cou en pleurant.
Il monte à cheval*

SCÈNE V

MARIE, *seule.*

Seule... et il part !... et s'il n'allait plus revenir ? s'il mourait ?... oh ! il me semble déjà voir les murs de la Bastille, sentir les mains des bourreaux du roi. On dit que c'est un homme si féroce, ce roi de France, un vieillard usé et qui se rajeunit dans des bains de sang ! (*Elle regarde dehors.*) Ciel ! je ne le vois plus... ah ! si... le voilà dans un tourbillon. Dieu ! que la mêlée est sanglante !... il disparaît... Quand ce combat sera-t-il fini ? il y a un siècle que cela dure ! Est-ce que les hommes ne se laisseront pas de se déchirer les uns les autres ? et leurs filles ? et leurs mères ? (*Regardant.*) Comme il frappe ! comme son cheval est fier !... Dieu ! il avance ; je ne sais si la terre manque sous ses pieds, mais il s'enfonce, il disparaît... Ciel ! (*Appelant.*) Quelqu'un ! quelqu'un ! grâce ! au secours ! (*Un homme paraît.*) Va, retrouve le Duc, accours me dire où il est ; je te donnerai tout ce que tu me demanderas. Va donc ! mais pars vite !... Il me semble que le bruit cesse... Non, on entend comme un long cri. C'est toute l'armée qui pleure peut-être... Si la victoire était gagnée ? s'il triomphait, lui ! Ah ! j'ai quelque chose dans le cœur qui me dit que c'est cela, que j'ai raison... oui, il est si vaillant, si grand, mon père ! Oh ! je l'aime !

L'homme paraît.

SCÈNE VI

L'HOMME, MARIE

MARIE

Eh bien ?

L'HOMME

Oh ! princesse !

MARIE

Parle donc. Vit-il ? tu ne vois pas que chaque minute de retard est une torture !

L'HOMME

J'ai été au bout du camp, et de là... oui, il y a une grande rumeur et on dit que...

MARIE

Que dit-on ? oh !

L'HOMME

Divers bruits, qu'il est fait prisonnier, qu'il s'est enfui.

MARIE

Impossible ! non !

L'HOMME

Mais ce qu'il y a de certain...

MARIE

Quoi ? vite !

L'HOMME

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est mort.

Marie pousse un cri déchirant et s'évanouit.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

1477, à Plessis-les-Tours. Une chambre lambrissée en noir, des statues de saints et de saintes, une table sur laquelle sont des fioles, des tasses en étain.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS XI, assis dans un grand fauteuil vert, COITIER à ses côtés.

LOUIS XI

Et vous croyez comme cela, messire, qu'avant peu je serai délivré de cette maudite toux qui me râcle la poitrine avec des dents de fer ?

COITIER

Moi, je n'ai jamais dit cela, sire. Avant peu ? dame, qui sait ? Cela est possible après tout, la médecine est une si belle chose !

LOUIS XI

Oh ! le plus bel art que je sache ; j'ai toujours eu envie de l'apprendre, car il me semble qu'à la fin, à force de travail, on pourrait éviter la mort en rajeunissant le sang ; cette idée-là m'a toujours tenu. Qu'en penses-tu, toi, mon ami ?

COITIER

Cela pourra venir plus tard.

LOUIS XI

Plus tard ! Pasques Dieu ! et pourquoi pas maintenant ?

C'est que la science avancera, et puis la difficulté de se procurer des livres, le prix qu'ils coûtent, l'argent qu'il faudrait pour cela...

LOUIS XI

Quels livres donc ? car maintenant, depuis cette invention d'Allemagne, ils sont plus communs, aussi dit-on que l'imprimerie a ruiné la librairie.

COITIER

Et je le crois aussi. Quand le populaire sera savant, où seront les docteurs ? C'est une mauvaise chose, sire, je vous l'ai déjà dit.

LOUIS XI

Diable ! que veux-tu ? Mais quels sont ces fameux livres qui vous font vivre ?

COITIER

Mais... les livres égyptiens, qu'il faudra aller déterrer dans les Pyramides et les ruines des temples.

LOUIS XI

Et pas moyen de se les procurer ?

COITIER

Oh ! si... mais vous savez que je n'aime pas à demander.

LOUIS XI

Tudieu ! quel menteur ! On dit que mon médecin et mon confesseur ruinent la France.

COITIER, *offensé*.

Ah ! Et, comme cela, vous voulez mourir ?

LOUIS XI, *priant*.

Oh ! non ; parle, mon cher. Dis, tu sais que je ne t'ai jamais rien refusé, car je t'aime.

COITIER

Vous m'aimez ? Oh ! non.

LOUIS XI

Ne t'ai-je pas donné cinquante mille écus, une maison dans la rue Saint-André-des-Arcs, à Paris, et puis un évêché pour ton neveu ? l'autre jour encore, un pourpoint de velours bleu ? et, hier, une belle boîte d'Allemagne avec des distributions pour les onguents et les linges ? (*Il se verse à boire et boit.*) Que veux-tu de plus ?

COITIER

Oui ! mais je suis jaloux.

LOUIS XI

De qui ? de Tristan ? parce que c'est un médecin plus habile.

COITIER

Non, mais d'un autre.

LOUIS XI

D'Olivier ? parce qu'il me fait la barbe et qu'il se mêle aussi de chirurgie et qu'il donne aux vieilles femmes et aux vaches des remèdes pour vêler ?

COITIER

Non, sire, mais il y a un homme ici que vous aimez mieux que moi, en qui vous avez confiance pleine et entière, qui voit tous vos maux, les cachés et les plus intimes, tandis que moi... je vous aime cependant si bien !... cet homme, c'est Angelo Oleogatti.

LOUIS XI

Jaloux pour ce vieux chien italien qui ne sort jamais de sa niche ? jaloux de lui ? Est-ce qu'il mange à ma table ? est-ce qu'il dort à mon chevet ? est-ce que je le comble de présents et de richesses ? est-ce que j'en fais le compagnon de tous mes instants ? est-ce à lui que je confie mon existence et, par cela, celle de mon royaume entier ?

COITIER

Mais il a votre cœur.

LOUIS XI

Mon cœur ? parce qu'en mes jours d'ennui je lui donne ma main pour y lire ma bonne aventure ? Allons, Coitier, ne sois pas jaloux. Qu'est-ce qu'il te fait, ce pauvre astrologue, avec ses compas et ses sabliers ? Va, je l'aime peu au fond, je le garde seulement par habitude.

COITIER

Mais vous pâlissez, sire. Dieu ! quel teint ! oh ! mais vous êtes malade ! bien malade !

LOUIS XI

Oui, il me semble sentir... n'est-ce pas cela ?

COITIER

Des battements à la poitrine.

LOUIS XI

On dirait que mon cœur va se rompre.

COITIER, *lui prenant le pouls.*

Cela va bientôt finir... est-ce que vous ne le renverrez pas ?

LOUIS XI

Tu le veux donc bien fort ? Regarde donc comme je t'obéis ! C'est toi qui as exilé à Tours cette pauvre dame de Chaumengis : des yeux bleus et une gorge à faire pâmer d'aise Jupiter ! et j'ai quitté tout cela pour te plaire.

COITIER

Pas moi, mais bien Olivier, dont les avances avaient été repoussées et qui la haïssait dans l'âme.

LOUIS XI

Tu redoutais sa beauté comme un rival, mon compère. Pauvre fille ! la voilà maintenant mariée et mère de famille ; pour elle j'ai agi généreusement, je lui ai donné une maison, un mari, et des enfants... (*Un courrier entre.*) Ah ! ce sont les dépêches de Paris. (*Ouvrant le carton de cuir et brisant le cachet.*) Bah ! l'écriture de Nemours ! J'avais pourtant bien dit à Du Bouchage de ne

pas lui ôter les fers des pieds ni des mains. A qui se confier maintenant ? (*Brisant le sceau de la lettre.*) Ah ! ah ! une supplique ? (*Il tousse.*) Lis-la, Coitier.

COITIER, *lisant.*

« Sire, j'ai tant méfait envers vous et envers Dieu que je vois ma perte, et votre clémence est ma seule espérance... »

LOUIS XI

Ah ! ah ! c'est un exorde bien humble pour un haut seigneur. Est-ce que l'armure féodale commencerait à ployer sous mes coups, comme du fer-blanc ?

COITIER

« ... ma seule espérance. J'ai méfait envers vous, Votre Majesté, en voulant troubler la paix du royaume... »

LOUIS XI

Bon ! bon ! c'est pour être élevé qu'il s'abaisse ; mais, sois tranquille, mon cousin, on te hissera à un gibet tout neuf.

COITIER

« ... je suis coupable d'avoir su cette conspiration qui se formait contre vous et de ne pas vous l'avoir dévoilée... »

LOUIS XI

Un complice est un coupable. Continuez, Coitier.

COITIER

« ... mais pensez à moi, sire, mettez-vous un peu à ma place... »

LOUIS XI

Merci de la proposition.

COITIER

« ... et vous verrez à quel excès de malheur je suis réduit. Mes enfants, sire, mes pauvres enfants ! »

LOUIS XI

Tant pis pour toi, mon camarade.

COITIER

« Il y a déjà six mois que je suis dans cette terrible cage de fer, on m'a fait subir la torture. »

LOUIS XI

Pour un homme comme lui, qui a le tempérament vigoureux, se plaindre !
Et moi qui prends des médecines à vous faire sauter le cœur !

COITIER

« Que de supplices, sire ! Enfin l'on m'a condamné à mort et c'est vers vous que je crie comme vers le Seigneur pour implorer ma grâce... »

LOUIS XI

J'ai les oreilles dures, l'ami.

COITIER

« Vous qui êtes si bon ! »

LOUIS XI

Est-il bête lui ! Dis donc, Coitier, y en a-t-il encore long ?

COITIER

Deux lignes.

LOUIS XI

Dépêche-toi, car cela m'ennuie fort.

COITIER

« Enfin vous êtes bon et vous me pardonnerez, vous aurez quelque pitié de moi, en vous souvenant de notre vieille amitié, de nos jeux d'enfance ; j'ai la tête sous la hache, un signe de votre main peut l'arrêter.

« Votre pauvre JACQUES. »

LOUIS XI

Ah ! Jacques ! ton frère Jacques Bonhomme m'a chargé d'une mauvaise commission pour toi : c'est de te casser ses sabots sur la tête ; mais comme il n'est pas riche et qu'il irait pieds nus, Tristan s'est chargé de la besogne avec son couteau de table.

COITIER

« Écrit en la cage de la Bastille. »

LOUIS XI

Tu n'y chanteras plus bientôt, beau rossignol... mais j'ai agi peut-être avec trop de clémence envers le duc de Bretagne, car je suis trop clément, n'est-ce pas Coitier ?

COITIER

On le dit, mais pour moi je ne m'en aperçois guère. Y a-t-il, en effet, une plus misérable condition que la mienne, à la veille chaque jour d'être pendu si vous êtes malade ? aussi ai-je intérêt à votre santé plus qu'à la mienne.

LOUIS XI

Quand je souffre ?

COITIER

Je souffre aussi, car, je vous le dis, ma vie, c'est la vôtre.

LOUIS XI

N'est-ce pas que j'ai été trop bon pour le duc de Bretagne ?... Et pour réjouir le populaire la tête de Nemours sautera sous les halles. Cela l'amusera, ce pauvre peuple, lui qui aime tant les spectacles ; il lui faut un roi qui lui en donne de grands et de beaux, et celui-là ne sera pas vilain. Pauvre peuple !

COITIER

Adieu, sire.

LOUIS XI

Où vas-tu donc ?

COITIER

Étudier le sang que je vous ai tiré hier.

LOUIS XI

Mais vraiment, tu sais que j'aime que tu sois là... maintenant surtout ! Tiens, je me sens pire.

Non, non, vous vous trompez. (*A part.*) Il me tiendrait jusqu'à ce soir, et puis les Écossais ont de bon vin et il faut boire avec eux pour se rendre populaire, c'est ce que ne comprend pas ce barbier... aussi la différence...

Il sort.

LOUIS XI

Je n'aurais pas dû le laisser partir, mais il le voulait à toutes forces... Pendant qu'il est parti, si Angelo était là (*il remonte la scène, rejette un coup d'œil dans la galerie et referme la porte*) il ne me verra pas ainsi, je peux l'appeler... C'est que, s'il le savait, il serait capable de me donner une maladie de dix-huit mois. Comme il est méchant, cet homme-là ! je le crains, et j'ai beau l'enrichir, il est insatiable. M'aime-t-il lui-même ?... Angelo ! Angelo ! (*Il soulève une tapisserie.*) Viens, vieux juif, ne crains rien, il est parti..

Angelo paraît.

SCÈNE II

ANGELO, LOUIS XI

ANGELO

Pardon, maître, j'étais fort occupé quand vous m'avez appelé, et puis on ne risque rien à tarder quand on a des ennemis.

LOUIS XI

Pauvre Angelo !

ANGELO

Oh ! oui, bien pauvre ! je suis ignoré, confondu, méprisé.

LOUIS XI

Est-ce ma faute ? ce maudit médecin nous tyrannise tous, et s'il savait que tu es là...

ANGELO

Eh bien ?

LOUIS XI

Il me ferait peut-être mourir.

ANGELO

Tous ceux qui vous approchent peuvent en faire autant.

LOUIS XI

C'est vrai, mais lui seul peut me sauver.

ANGELO

Vous croyez cela ? Vraiment, je vous l'ai déjà dit, sire, vous êtes incrédule à ma science, comme un hérétique. Y a-t-il ici un valet d'écurie plus mal payé que moi ?

LOUIS XI, *d part.*

Tous deux se plaignent. (*Haut.*) Allons, Angelo, dis-moi ce que tu sais aujourd'hui.

ANGELO

Mais je ne sais rien.

LOUIS XI

Rien ? oh ! si, ta science est infinie.

ANGELO

Je lis, il est vrai, dans les astres la vie des rois et la destinée de leurs empires ; je pourrais dire juste l'heure de tel événement qui arrivera dans dix siècles ; mais cela est-il une science, auprès de celui qui fait des saignées, ou qui rase en cinq minutes ?

LOUIS XI

Tiens, voilà de l'or, vieux loup ! je n'aime pas les grognements, ils sont de mauvais augure. (*Il lui donne une bourse.*) Et puis, t'es-tu occupé de ce long calcul que je t'avais demandé ?

ANGELO

Lequel ?

LOUIS XI

Tu m'avais promis de voir, avec les quartiers de la lune et les tours du sablier, combien il me restait encore à vivre.

ANGELO

Oui, sire, et le résultat c'est...

LOUIS XI

Tais-toi, Angelo, tais-toi, au nom du ciel ! J'étais un fou de te demander cela, car alors je me portais bien et maintenant je suis malade. Tais-toi, car si c'était pour demain j'en mourrais d'avance. Pourquoi l'as-tu fini sitôt ? sans doute tu t'es trompé ! Tu feras mieux de brûler tes parchemins ou bien de les garder sérieusement. Peux-tu lire dans la main ?

ANGELO

Bagatelle ! (*Louis XI lui tend la main.*) Mais pas dans celle-ci, car il y a une cicatrice qui efface les plis.

LOUIS XI

C'est, un jour, la boucle d'une selle qui m'est entrée dans les chairs.

ANGELO

Je vous l'avais déjà dit.

LOUIS XI

Mais tu lis dans les étoiles, n'est-ce pas, Angelo ? Quand la lune est descendue sur les vallons et que tout marche dans les cimetières, tombeaux et squelettes, tes yeux percent l'azur et y voient écrite, dans une langue divine, la vie des hommes. Et moi j'ai le bonheur et la santé, la paix et autre chose que je ne saurais dire encore, n'est-ce pas, Angelo ? Car toi, tu es un bon astrologue, et on m'a dit qu'il y avait les bons et les mauvais ; les seconds ne prédisaient que malheur et calamité, mais les bons rendent heureux ; et toi, je t'ai pris à ma cour, je t'aime. (*Il lui donne de l'argent.*) N'est-ce pas que ma destinée est belle et sûre ? Mais dis vrai, ne mens pas, dis vrai, Angelo ; dis que Dieu m'aime et que je vivrai longtemps, bien longtemps..

ANGELO

Oui, sire, le firmament m'est ouvert comme un livre ; et tandis que les

autres dorment sur les terres, mes nuits se passent au ciel, où j'observe l'avenir comme un cadavre qui serait déjà mort.

LOUIS XI

Et as-tu pensé à moi ?

ANGELO

Hier encore.

LOUIS XI

Et qu'as-tu vu ?

ANGELO

Une étoile qui brillait sur un fond d'azur, elle était belle et entourée de ses fleurs de lis, mais elle était comme limpide et transparente, et on eût dit des nuages qui passaient par derrière.

LOUIS XI

Est-ce tout ?

ANGELO

Et il y avait dans un point comme un reflet de sang qui l'éclairait...

LOUIS XI

Est-ce tout ?

ANGELO

Oui.

LOUIS XI

Va-t'en, Angelo, c'est tout ce que je voulais de toi... Et tout était bien fini là, n'est-ce pas ?

Il lui donne de l'argent.

ANGELO

Bien fini ! (*A part.*) Si bien que la tache de sang s'étendit toujours et la dévora tout à fait.

Il sort ; on entend un grand bruit de chevaux, de trompettes ; Olivier entre en grand seigneur, accompagné d'écuyers, Tristan et Coitier dans la foule.

SCÈNE III

LOUIS XI, OLIVIER LE DAIM, JACQUES COITIER
TRISTAN L'HERMITE

LOUIS XI

Qu'est ceci, maître Olivier ? avons-nous conquis à nous seul la Bourgogne, que nous en rapportons, avec la crotte de ses routes, son ton d'arrogance et de fierté ?

OLIVIER

Hélas ! non, mon roi.

LOUIS XI

Veillez, avant, renvoyer toute cette suite qui m'ennuie. (*Il fait signe, les seigneurs s'en vont.*) Eh bien, notre ambassade ?... Assieds-toi donc, Tristan, pas de politesses entre bons compagnons... Et notre ambassade, messire le Daim ?

OLIVIER

Je ne pourrais vous dire cela maintenant.

LOUIS XI

Pas tant de discrétion ; tes amis les plus intimes, est-cela qui t'effraie ?

OLIVIER, *à part.*

Que lui dire ? par où commencer ?

LOUIS XI

Et tu as vu la princesse ?

OLIVIER

Non, ils n'ont jamais voulu que je lui parle seul. Ces maudits Flamands, sire, si vous saviez comme ils sont rudes et grossiers ; depuis que leur duc est mort, ils l'aiment.

LOUIS XI

Et comme cela elle t'a refusé ?

OLIVIER

Mon cortège n'était pas assez riche.

COITIER, *à part.*

Et l'ambassadeur, pas assez noble. Un vilain comme lui !

LOUIS XI

C'était prudence, car maître Olivier, tout grison qu'il est, est un galant qui aime les pucelles.

OLIVIER

Mais je suis vengé et les affaires ont été bien en France.

LOUIS, *avec intention.*

Et comme cela ils n'ont pas voulu de toi ?

OLIVIER

Ils prétextaient vos ruses.

LOUIS XI

Est-ce ma faute, Olivier ? qui l'a voulu ? Je te disais bien que tu serais mal en cette fonction, et qu'ils te railleraient de ta mince dignité de comte de Meulan. C'est pour les nobles. Va, je les hais et je sens dans mes veines un sang qui les hait.

OLIVIER

Les lettres ont été lues, et le peuple s'est révolté ; ils nous trahissent, dit-on.

LOUIS XI

En effet, l'idée n'était pas mauvaise de montrer leur correspondance.

OLIVIER

Quand on a su que Marie voulait se marier avec M. Charles, votre fils, leur colère a été terrible.

LOUIS XI

Et notre bru, que disait-elle ?

OLIVIER

Ils ont pris Hugonnet et Hymbercourt, ses ministres, les ont menés en place et là... ils les ont tués.

LOUIS XI

Bon !... comme ça elle se trouve seule.

OLIVIER

J'étais en face, chez Guillaume Rym, et Marie, qu'on avait forcée de venir, pleurait. Tudieu ! qu'elle est jolie ! j'ai pensé à vous, sire, si vous n'étiez pas marié...

LOUIS XI

Ah ! oui. Mais nous n'avons besoin de cela, et la Bourgogne prend le chemin de la France. Tiens, Olivier, tu ne t'es pas trop mal acquitté de la commission, je te donne cette petite baronnie de Champagne que tu m'avais demandée depuis longtemps.

OLIVIER

Merci, sire !

TRISTAN

Pour moi, j'espère bientôt faire aussi mon bénéfice sur Nemours ; ces grands seigneurs-là ont toujours quelque chose sur eux qu'ils donnent à leurs bourgeois.

LOUIS XI

Oui, oui, témoin cette petite pierre du connétable de Saint-Pol contre le venin ; il l'avait remise pour ses enfants, mais ils n'en ont pas besoin... et à Plessis, il y a tant de vipères !

COITIER

Pour moi, sire, rien, comme de coutume, n'est-ce pas ?

LOUIS XI

Vous vous trompez, monsieur, vous m'avez demandé une maîtrise des requêtes, je vous la donne.

COITIER, *embrassant ses genoux.*

Ah ! sire !

LOUIS XI

Allons, vous êtes tous contents, n'est-ce pas ? et moi aussi, car tout va bien... Et toi, Tristan, tu ne demandes rien ?

TRISTAN

Vous savez que je vous sers par amour.

LOUIS XI

Tu ne veux rien ?

TRISTAN

Rien que votre main à baiser.

LOUIS XI

Flatteur, va !

COITIER, *bas au roi.*

Non, sire, c'est qu'il y a du sang et qu'il le lèche.

SECOND TABLEAU

Plessis-les-Tours, vers 1482. Une chambre basse, petites fenêtres grillées avec de forts barreaux de fer.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS XI, *maigre et malade, vêtu de riches habits, dans un fauteuil,*
COMMINES, TRISTAN

COMMINES

Le messenger que vous avez envoyé en Suède arrivera demain.

LOUIS XI

Et que dit-on de moi en Suède ?

COMMINES

Vous verrez ! il vous rapportera des oiseaux du pays et des renards bleus.

LOUIS XI

Tristan, que fait-on dans les environs du château, car, depuis que je suis malade, je ne peux voir rien par moi-même ; ce dernier voyage que j'ai fait à Argentan, chez toi, Commines, m'a fatigué bien cruellement.

TRISTAN

Mais, sire, comme de coutume.

LOUIS XI

Ah ! c'est bon, je croyais qu'on disait que j'étais mort, depuis le temps qu'ils ne m'ont vu !

TRISTAN

Ils vous voient de loin, quand vous les regardez danser par les fenêtres.

LOUIS XI

Oui, mes amis, je sens que cela me fait du bien de voir de la joie : il me semble que si j'avais été du peuple, j'aurais été heureux, j'aurais bien dansé et bien ri et j'aurais bien haï les nobles.

TRISTAN

Oui, ces rustres-là sont heureux.

LOUIS XI

Et à Paris, que dit-on, Commines, quelles nouvelles ?

COMMINES

Indifférentes.

LOUIS XI

Mais je veux tout savoir, tout savoir, tu entends ? Je travaille maintenant avec plus d'ardeur encore que dans ma jeunesse, je me lève tous les jours à

trois heures et j'écris jusqu'à la nuit. N'est-ce pas, Commynes, tu sais et tout le monde le sait... ces bruits ?

COMMYNES

Ah ! mais c'est faux probablement ; on dit que les Flamands nous envoient une ambassade.

LOUIS XI

Encore ! que le diable les étrangle ! je n'aime pas à voir chevaucher l'étranger par mes routes ni la herse se baisser devant eux ; ces visites m'importunent. Pasques Dieu ! je finirai par ne plus les recevoir.

TRISTAN

Voulez-vous qu'on vous apporte vos oiseaux ? leur gazouillement vous distraira.

LOUIS XI

Non, cela m'ennuie, tout m'ennuie maintenant ; j'ai beau travailler, c'est en vain. J'ai fait venir le saint homme de Calabre, j'ai fait bâtir des chapelles, eh bien, tout cela... Tiens, Commynes, j'ai le cœur vide comme un échafaud nettoyé et balayé... Tristan, la petite chapelle au bout de mon parc est-elle bientôt finie ?

TRISTAN

On l'a commencée hier, sire.

LOUIS XI

Je veux qu'on mette dans l'autel les os de saint Martin, et puis qu'on surveille les ouvriers surtout ; tout en travaillant ils pourraient observer les sentiers qui conduisent au château. (*Il se lève et se promène.*) Qu'une pareille vie est ennuyeuse, toujours calme et froide comme le sommeil d'un tombeau. (*On entend dans le lointain des bruits d'instruments et de voix.*) Quel est ce bruit ? une surprise ? j'avais cependant bien défendu qu'on approchât d'ici. (*Il va à la fenêtre.*) Ah ! des bohémiens, des sorciers... Mais non, c'est une femme toute seule. Une femme ? On dit que quelques-unes ont des connaissances intimes et mystérieuses et une révélation divine, et que leurs sentences sont infaillibles et inspirées. Et puis Angelo commence à me lasser un peu... Tristan,

va me chercher cette femme et qu'on ait soin de voir si elle n'a pas d'armes cachées sous ses vêtements, un poignard tient si peu de place.

Tristan sort.

COMMINES

Une devineresse, sire.

LOUIS XI

Ami, n'as-tu pas entendu dire, comme moi, que les femmes parfois ont une finesse magique et que leur regard lisait dans l'avenir et dans la pensée, comme des démons ou des anges ?

COMMINES

Si elle allait vous annoncer quelque malheur ?

LOUIS XI

Non, une femme, Commines, cela doit avoir quelque chose de céleste et d'heureux ; il me semble que si une jeune fille m'aimait, cela me rafraîchirait l'âme comme un vent d'été. (*Alice paraît avec Tristan.*) Tu l'as fouillée, Tristan ?

TRISTAN

Soyez sûr, sire.

LOUIS XI

Tenez-vous là, vous autres ; au moindre mot, arrivez.

SCÈNE II

LOUIS XI, ALICE, *les pieds nus, presque en haillons, les cheveux gris, un chapeau à larges bords.*

ALICE

Est-ce là le roi ?

LOUIS XI

Oui, approche. Tu dis la bonne aventure, n'est-ce pas, bohémienne ?

ALICE

Mais on m'avait dit que le roi était mort.

LOUIS XI

Mort ! Oh ! non, c'est bien moi, c'est bien moi, vois-tu ! je vis encore et pour longtemps. Pasques Dieu ! si je savais qui t'a dit cela, je le ferais pendre.

ALICE, *se rapprochant du roi.*

En effet, ses yeux .. Ah ! qu'il est vieilli maintenant.

LOUIS XI, *lui tendant la main.*

Tiens, voilà, dis sans crainte.

ALICE

Non, sire, si j'allais vous annoncer des choses terribles ! car moi je suis une prophétesse de malheur et d'enfer, et cela tient de ma vie ; or, ma destinée, cela vient de vous.

LOUIS XI

De moi ?

ALICE

Oui, vous, sire, qui m'avez rendue folle, criminelle ensuite, et maintenant stupide de remords et de malheur. (*Se jetant au cou de Louis XI.*) Me reconnais-tu maintenant ?

LOUIS XI

Quelle est cette femme ?

ALICE

Alice de Montsoreau

LOUIS XI

Je ne la connais pas.

ALICE

Quoi ! Louis XI, quand tu penses au passé...

LOUIS XI

Je n'y pense jamais !

ALICE

Et que toutes les têtes sans corps viennent à ton chevet, n'as-tu pas dans le cœur quelque chose qui te tourmente et te ronge, des remords ?

LOUIS XI

Jamais !

ALICE

Jamais tu ne penses à ton frère, à la femme qui l'a tué ? Écoute, et si tu ne frémis pas, c'est que tu as l'âme dure comme le bois de tes gibets. Un jour, tu m'as fait venir ici, tu m'as montré des lettres mensongères, et tu commençais à me parler d'amour, de royauté et de chimères, quand tout s'est brisé là, et il a fallu partir. Un homme s'est attaché à mes pas, ce devait être un démon, un des tiens... et puis enfin la jalousie sombre, et puis l'ambition de l'amour que tu m'avais montré !...

LOUIS XI

L'amour chez moi, Alice ? l'amour dans mon cœur de fer ? je riais en te parlant, et lorsque tu vins te jeter dans mes bras, tu entraîs là dans la cage du tigre.

ALICE

On me donna du poison et je l'empoisonnai ! Infâme que j'étais ! Il mourut, et quand je me relevai du coup qui nous avait frappés tous deux et qui l'avait tué, c'était au printemps suivant, et les ronces entouraient déjà son tombeau.

LOUIS XI

Encore une fois, Alice, je ne te connais pas ; va-t'en, va-t'en, bohémienne d'enfer !

ALICE

Et puis je devins folle, je quittai le pays, je courus par la France, désespérée ; et puis, tu vois, mes cheveux ont blanchi, on me méprise, on me hait ; les autres femmes, même les plus perdues, ont horreur de moi, car au fond de ma vie il y a un crime. Parfois, vois-tu, Henri vient coucher dans ma couche, il m'embrasse, mais sa peau est froide comme un cadavre, sa bouche mord, ses lèvres ont du sang, et je suis venue ici, vieille n'est-ce pas ? te voir encore, Louis XI.

LOUIS XI

Que faire ?

ALICE

Non, je suis folle, j'avais cru !

LOUIS XI

Que je t'aimais, n'est-ce pas ? mais je t'avais déjà dit que j'avais menti, que j'avais pressuré ton cœur pour en faire sortir le poison mortel de mon frère, et maintenant que je n'ai plus besoin de toi, adieu ! (*A part.*) Cette femme-là a des secrets terribles. (*Haut.*) Tristan ! Tristan ! (*Il paraît.*) Voilà une femme qui s'est déclarée coupable de l'empoisonnement de M. de Guyenne, vite !

ALICE

Louis, Louis, je t'aime encore, je t'aime !

LOUIS XI

Et moi, je te hais. (*A Tristan.*) Dis à Coitier de venir, je me sens plus mal.

SCÈNE III

LOUIS XI, *seul.*

Mais je ne sais pourquoi il faut les appeler toujours, car ils me quittent. On dirait qu'ils veillent sur un mourant et que ses dernières grimaces les effraient. Mourir ! si j'allais mourir ! l'horrible chose que ce vide-là, tout plein de ténèbres ! C'est que je me sens plus mal, en effet, on me croit mort, et cependant j'ai bien assez pour occuper dignement une existence royale, j'envoie des messagers partout. Et que faire ! (*Coitier paraît.*) Approche, Coitier, je souffre, je souffre beaucoup ; des frissons, la fièvre, et des faiblesses, comme tu sais, mais plus fort que de coutume.

COITIER

Mais non, sire.

LOUIS XI

Tu te trompes, Coitier. Je vais te confier un secret, je me sens chaque

jour... ah !... et quand le moment sera venu, tu diras seulement : il est temps, sire ; car ce mot, la mort, m'effraie.

COITIER

Bien, sire.

LOUIS XI

Et puis chaque jour je suis plus triste ; j'ai un fils, n'est-ce pas, Coitier ?

COITIER

A Amboise.

LOUIS XI

Il me hait peut-être, mais je veux le voir ; tu entends, Coitier ? tu diras à quelqu'un de l'aller chercher avant peu.

COITIER

Oui, sire.

LOUIS XI

Cela me fera du bien de voir ce jeune enfant. Il a douze ans, n'est-ce pas ? il est encore pur, sans amertume et sans fiel ; mais peut-être, lui, aura-t-il peur de ma figure amaigrie et de mon front pâle.

COITIER

Rassurez-vous, sire, votre fils !

LOUIS XI

Et fais venir le saint homme de Calabre, j'ai envie de me confesser et de faire mes prières.

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au précédent.

SCÈNE PREMIÈRE

OLIVIER LE DAIM, TRISTAN L'HERMITE

TRISTAN

Il va bien aujourd'hui, n'est-ce pas ?

OLIVIER

Oh ! bien mal. Il s'est évanoui trois fois la nuit dernière, il a prédit qu'il ne passerait pas cette semaine et nous sommes aujourd'hui à samedi.

TRISTAN

Il fait plus que forces ; depuis longtemps il se contraint, mais il est déjà bien las de son rôle.

OLIVIER

Hier soir Commynes me disait : c'est merveilleuse chose de le voir ainsi se soutenir et continuer sa besogne, mais son grand cœur le porte.

TRISTAN

Il pourra bien lui défaillir tout d'un coup, avec les jambes, et ce sera une grande perte, messire le Daim, pour la France et pour moi. Commynes aussi en pleurera. Un enfant de treize ans et une femme pour gouverner, je n'en augure rien de bon, et nous pourrions bien tous deux suivre le chemin de notre maître.

OLIVIER

Pour moi, je ne crains rien.

TRISTAN

Vous avez tort, monsieur le barbier, votre rasoir a si bien écorché les nobles qu'ils vous renverront peut-être.

OLIVIER

Bien pour toi, un manant de ta sorte, mais moi ? un comte ?

TRISTAN

Ma hache est plus noble que votre blason tout neuf, messire, et, si vilain que je sois, on a plus besoin d'un bon bourreau que d'un mauvais barbier.

OLIVIER

Les services que j'ai rendus à l'État...

TRISTAN

Ne sont pas aussi nombreux que les miens.

OLIVIER

Mais ils sont moins odieux que les tiens.

TRISTAN

Vous vous trompez, les vôtres étaient humiliants, les miens cruels. Tout homme d'honneur aimait mieux passer par mes mains que de serrer les vôtres et de vous saluer comme son maître ; je faisais tomber les têtes, et vous, vous les abaissiez. Elles se relèveront, messire, rouges de colère et de vengeance.

OLIVIER

Aie plutôt peur pour ta peau, mauvais Satan !

TRISTAN

Merci de l'avis, mais un homme qui a toujours rempli loyalement ses fonctions n'a rien à craindre ; pas plus que M. de Commines, qui vivra puissant dans tous les gouvernements parce qu'on aura toujours besoin de ses talents. Comme le roi l'aime ! dans son voyage à Argentan, il le faisait coucher avec lui.

OLIVIER

Un simple écuyer de Bourgogne !

TRISTAN

Plus malin que la Bourgogne entière; aussi c'est une faveur qu'il m'a accordée le jour de l'exécution de Saint-Pol; ce jour-là, il était si content qu'il m'embrassa par trois fois.

OLIVIER, *à part.*

Un misérable comme lui ! le roi a des goûts bien bas. (*Des hommes entrent portant une caisse.*) Ah ! Ah ! ce sont des reliques de Turquie que M. Du Bouchage a été chercher jusqu'à Venise.

TRISTAN

Ce coffre-là doit contenir un pied de Jésus-Christ et les cheveux de la Vierge, qu'on vient de découvrir dans l'empire de Trébizonde; (*on place les reliques sur une table*); la vue de toutes ces choses le ranimera peut-être.

OLIVIER, *à part.*

Il finira par coucher sur des saintetés.

TRISTAN

Pauvre roi ! Depuis qu'il a fait appeler son fils et qu'il lui a donné publiquement ses conseils, il semble aller encore pire; la majesté dont il s'est dépouillé est quelque chose de lui-même qui n'est plus.

OLIVIER

Il ne veut plus qu'on l'appelle roi de France, et pour la première fois de sa vie, il serait fâché d'être obéi. Cependant il s'est à peu près résigné et il n'ordonne plus rien.

TRISTAN

Non, non, jusqu'au dernier moment il sera Louis XI. Hier encore j'ai exécuté deux Écossais qui dormaient pendant la nuit.

OLIVIER

Le voilà !

Louis XI entre, soutenu par Commynes et Coitier, presque mourant, la voix cassée.

SCÈNE II

LOUIS XI, COMMINES, TRISTAN, COITIER

COMMINES

Vous trouvez-vous mieux, sire ?

LOUIS XI

Non, mon bon Commines, j'ai beau voir mes chiens, mes oiseaux, mes combats de coqs, mes panthères, tout cela m'ennuie. Soutiens-moi, Commines Tiens, Coitier, prends-moi le pouls... Eh bien ?

COITIER

Un peu mieux, sire.

LOUIS XI

Merci... Ah ! ce sont les reliques que nous envoie le Turc ? Elles me feront du bien, j'espère. (*Il s'assied sur le lit de repos disposé en pente au milieu de la chambre.*) Ah ! que je souffre ! il me semble avoir du plomb bouillant dans les os.

TRISTAN

Du courage, sire !

LOUIS XI

Ah ! c'est toi, mon bon compère ? ta main, que je la presse dans la mienne, elle ne m'a jamais failli. Merci de tes encouragements, mais c'est aujourd'hui mon dernier jour, ce soir je dormirai en repos... Cela est-il vrai, Coitier ? Croistu que je vais mourir ?

COITIER

Non, sire, mais vous êtes malade, et gravement malade, sire.

LOUIS XI

Mais il y a de l'espoir, n'est-ce pas ? Si j'allais devenir bien portant, jeune,

seulement encore deux ans à vivre ! (*Il se lève, veut marcher, chancelle et se rassied.*) Je sens que je vivrai, n'est-ce pas ? Est-ce là ton avis, Commynes ? dis, toi qui as tant d'expérience.

COMMINES

Je l'espère tant, sire, que j'y crois.

LOUIS XI

Bon Commynes !... Et toi, Olivier, n'est-ce pas que je suis encore jeune et vigoureux ?... et puis on a vu des gens malades vivre longtemps, plus longtemps que d'autres qui se portaient bien. Réponds !

OLIVIER

Oui, cela s'est vu souvent.

LOUIS XI

Et toi, Tristan, toi qui sais jusqu'à quel point on meurt, est-ce que je te semble si près... de la tombe ? est-ce que mon front s'incline, est-ce que je n'y vois plus ? Je parle encore et demain je ferai un pèlerinage à Tours, cela nous fera grand bien... Le pèlerinage sera long et la route sera élevée... (*A Coitier.*) A boire, Coitier ! Si tu savais comme je brûle ! Est-ce qu'il n'y a de soulagements à tant de tortures que la mort ? Oh ! non ! tu vas faire cesser cela avec quelque remède nouveau et miraculeux, cela me soulagera. (*Il boit.*) Ah ! je voudrais quelque chose qui pût ainsi passer dans mon âme et la rafraîchir. Mes amis, rapprochez-vous de moi... plus près encore... et si la mort venait, vous m'en garantiriez, n'est-ce pas ? Quand il y a du monde, je ne crains rien, et puis... Coitier, approche-toi, viens, il faut que je te parle, écoute, éloignez-vous ! (*Commines, Tristan, Olivier sortent.*) Vous allez revenir quand je vous rappellerai, car je veux vous voir encore.

SCÈNE III

COITIER, LOUIS XI

LOUIS XI

Dis donc, Coitier, sais-tu que je me sens plus mal et qu'il faut que tu me guérisses.

COITIER

Cela n'est pas en mon pouvoir.

LOUIS XI

Tu railles, car je paie pour me guérir. Songes-y, Coitier, si tu me guéris, je te donnerai la moitié de mon royaume, je te le donnerai tout entier ; je paverai d'or et de diamants la maison qui te vit naître, je te ferai des présents et des dons comme Dieu seul en fit à l'homme ou les Césars à leurs maîtresses ; dis, Coitier ?

COITIER

Mais, sire, j'ai employé tous les moyens, j'ai tout étudié, tout approfondi, mais il arrive un temps aussi où la science finit, et là le gouffre... il est immense, sire, et nous engloutit tous.

LOUIS XI

Eh quoi ? est-ce qu'il n'y aurait pas des secrets inconnus jusqu'à présent et qu'on aurait découverts maintenant ? de vieilles choses révélées ? des breuvages mystérieux ?... que sais-je, moi ? mais cherche, Coitier, car j'aime encore la vie... La vie ! tu ne vois donc pas que je m'y cramponne de toutes mes forces, il y a longtemps de cela !... Mais elles m'abandonnent et je me sens défaillir.

COITIER

Rien, sire, je ne sais plus rien ; l'existence finit à des époques fatales.

LOUIS XI

Pourquoi cela ?

COITIER

Qu'en sais-je ? pourquoi les pourpoints s'usent-ils ?

LOUIS XI

Est-ce qu'en rajeunissant le sang avec des potions fortifiantes ?

COITIER

J'ai tout essayé, vous voyez.

LOUIS XI

Et il n'y a plus rien ?

COITIER

Rien, sire, *il est temps !*

LOUIS XI

Temps... de mourir, n'est-ce pas ? Non, non, je veux vivre encore et puisque tu renonces à tout, appelle Angelo.

COITIER

Angelo, sire ?

LOUIS XI

Oui, Angelo. Pasques Dieu ! me crois-tu déjà dans la tombe ? Angelo, dis-je, je veux le voir... Ah ! il est ici, lui, toujours fidèle, à mes côtés, comme l'inquiétude. (*Coitier soulève la tapisserie, Angelo paraît.*) Puisque tu te declares inutile et ta science vaine et fausse, va-t'en, Coitier, je te remercie de tes bons services.

SCÈNE IV

ANGELO, LOUIS XI

LOUIS XI

Viens ici, Angelo, viens ! Tu t'étonnes de ne pas me voir déjà dans le cercueil, n'est-ce pas ? un cadavre vivre si longtemps ! c'est pitié, n'est-ce pas ? Qu'il meure, le vieillard !

ANGELO

Oh ! non, sire.

LOUIS XI

Voilà ce qu'ils disent, vois-tu, mon bon Angelo, ceux qui veulent ma couronne ; et les méchants prient pour ma mort. Mais toi ?

ANGELO

Oh ! je vous aime sans doute !

LOUIS XI

On dit que je vais mourir, et Coitier lui-même l'a dit :

ANGELO

Vous êtes si malade ! et vous souffrez tant !

LOUIS XI

Et, l'insensé qu'il est, il a renoncé, et il a avoué son ignorance. Je te l'ai toujours dit, Angelo, qu'il en savait moins que toi ; sa science était humaine, la tienne est divine ou infernale, qu'en sais-je ?

ANGELO

Elle est grande, à coup sûr.

LOUIS XI

Oh ! oui, et plus grande que tu le crois encore. Eh bien, Angelo, tu vas me guérir, n'est-ce pas ? Tu vas me donner un baume contre la mort. Oui, en prenant ce mystérieux bain dans des herbes rouges bouillies avec des têtes d'enfants, le sang se ranime et se rajeunit de vingt ans. Si tu veux, je vais dire à Tristan... en peu de temps...

ANGELO

C'est impossible, sire.

LOUIS, *à ses pieds.*

Impossible, encore ! Mais tu veux donc que je meure aussi ? car ils se sont tous conjurés, les misérables !... mourir ! Eh quoi, cet élixir de longue vie inventé par un seigneur espagnol, qui fait vivre des siècles, si bien qu'enterré, on remue encore dans le cercueil et que les vers ne viennent pas, est-ce que tout cela est un mensonge ?

ANGELO

Oui, sire, quand la mort arrive, la terre entière réunie ne pourrait vous donner ni un souffle ni une minute de plus. La vie des rois est comme les haches d'exécution, elles coupent et s'en vont; on les montre longtemps comme ayant bien servi. Elles ont une fonction de sang qui les use vite, sire.

LOUIS XI

Assez, Angelo, réponds ! Toi qui lis dans le ciel et qui parles à Satan, jamais tu n'as donc eu de ces révélations mystérieuses ou infernales ? Est-ce que tu n'as pas fait un pacte avec le diable pour me faire vivre ? Et tu as pourtant travaillé, tu as lu dans ces livres de feu écrits par les démons, et rien ? rien, dans tout cela, qu'un peu de poussière ?

ANGELO

Rien, sire.

LOUIS XI

Et tes creusets, et tes fourneaux, et tes nuits sans sommeil, tes insomnies brûlantes, tes visions...

ANGELO

C'était pour chercher l'or... autre chimère !

LOUIS XI

L'or ! l'or ! mais j'en ai, Angelo, j'en ai plus que tu n'en as jamais rêvé; je t'en bâtirai des montagnes, je t'en élèverai des masses immenses. De l'or ? Angelo, cela est commun comme les pleurs. Vois-tu, fouille dans mes trésors, prends, prends à pleines mains, Angelo, prends mon sceptre, ma couronne, arrache mes fleurs de lis, tout, tout cela à toi pour une année de plus !... (*Angelo médite*) Et puis tu seras plus riche que le pape et l'empereur, tes chevaux auront des auges d'or, et tu marcheras sur des diamants; mais la vie ! n'est-ce pas, Angelo ? Voyons, cherche... c'est que tu avais oublié, et maintenant tu trouves, tu me dis que je vis, que je vivrai longtemps, que ceux qui me parlent de mort et d'éternité sont des insensés, car cela n'existe pas pour moi... Voyons,

parle ! Tu ne vois pas que j'embrasserais la trace de tes pas pour un mot d'espérance?... Ah ! je souffre ! je me meurs !

ANGELO

Sire, cette nuit j'ai regardé au ciel.

LOUIS XI

Et il y avait ?

ANGELO

Le ciel était pur et sans nuage, plus limpide que de coutume, mais votre étoile venait de disparaître dans l'ombre.

Angelo sort.

LOUIS XI

Lui aussi, il me laisse et il m'abandonne ! Il faut donc mourir comme un autre homme, comme si je n'étais pas roi... Un jour on doit arriver à ne plus mourir, et pourquoi pas maintenant, pendant que je vis ? mais non, car je me sens pire, ma tête tourne comme si on l'arrachait avec les mains ; il me semble entendre la cloche, voir le drap noir aux larmes d'argent, les cierges blancs et la fosse ouverte. Oh !

Le saint homme paraît.

SCÈNE V

LE SAINT HOMME DE CALABRE FRANÇOIS DE PAULE,
LOUIS XI

LE SAINT HOMME

C'est moi, mon fils.

LOUIS XI

Vous ! oh ! vous venez comme le Christ dans les moments les plus pénibles.

LE SAINT HOMME

Je viens, mon fils, pour vous embrasser avant la mort. Le moment est venu, sire, j'avais déjà appris que le drap du trône s'usait et s'envolait en haillons au souffle de Dieu.

LOUIS XI

Écoutez, mon père, je vous ai fait venir de Calabre et mes lèvres royales ont embrassé la poussière de vos pieds; je vous ai fait bâtir des chapelles et tout cela était justice, car vous êtes grand dans le Seigneur, et vous m'aimez.

LE SAINT HOMME

L'homme juste chérit ses frères.

LOUIS XI

Et vous allez me délivrer de la mort, n'est-ce pas?

LE SAINT HOMME

Dieu seul le peut, mon fils.

LOUIS XI

Mais votre sainteté ! mon père, vous qui parlez aux anges !... Ah ! la vie ! accordez-moi la vie !

LE SAINT HOMME

Pensez à votre âme, mon fils.

LOUIS XI

Est-ce que vous auriez autant de cruauté que les autres ? Pas de pitié ! Et j'ai tout employé, prières, jeûnes, mortifications ; j'ai créé des ordres, bâti des chapelles, des églises, vœux, pèlerinages, pénitence... la science humaine se trouble, Angelo m'abandonne, et le ciel aussi me refuse ses secours !... Ma position est atroce, tout me manque. O Dieu ! Dieu, accorde-moi la vie !

LE SAINT HOMME

Il vous la donnera tout à l'heure, longue, éternelle.

LOUIS XI

Oh ! ne me parlez pas d'éternité, vous me feriez mourir ; mais dites-moi plutôt quel saint il faut adorer, quel pèlerinage il faut faire. Est-ce que je me suis assez torturé, assez donné de tortures ? dites quelle église il faut bâtir, vous devez savoir cela, mon père. Si vous voulez, je ferai un pèlerinage à Jérusalem, pieds nus, et à chaque lieue je prierai la Vierge.

LE SAINT HOMME

Tu seras donc toujours insensé, homme faible et sans courage ? Rien de tout cela, roi ! tu vas mourir !

LOUIS XI

La mort ! la mort !... Qu'est-ce qu'il y a, mon père, après qu'on a fermé les yeux et qu'on ne respire plus ?

LE SAINT HOMME

Confessez-vous, mon fils.

LOUIS XI

Irαι-je en enfer ? on dit qu'on y brûle toujours et qu'on n'y meurt jamais !... Mais laissez-moi dans l'enfer de cette vie, mon Dieu !

LE SAINT HOMME

Vous avez trahi vos traités, n'est-ce pas, mon fils ?

LOUIS XI

Le Parlement me l'avait permis et je l'avais demandé à la Vierge.

LE SAINT HOMME

Vous vous êtes réjoui de la mort de vos ennemis ?

LOUIS XI

Oui, mon père, mais j'ai prié pour eux toute la nuit.

LE SAINT HOMME

Et maintenant, c'est le plus horrible ! vous avez exercé la vengeance avec délices ; pour un soupçon, la mort. Est-ce vrai ?

LOUIS XI

Grâce !

LE SAINT HOMME

Vous aviez une couronne et vous l'avez conservée avec du sang, et dans ce sang-là il y a celui de votre frère. Est-ce vrai, mon fils ?

LOUIS XI

Grâce ! grâce !

LE SAINT HOMME

Un autre encore ! on l'emprisonna, on le fit juger par des juges soudoyés, et on lui fit subir tant de tortures et de supplices dans son cachot que, lorsque le bourreau vint à prendre sa tête, cette tête avait des cheveux blancs. Est-ce vrai, mon fils ?

LOUIS XI

Oui, c'est vrai, bien vrai, mais il le fallait, mon père ! Les morts sont nombreux, mon père, et vous frémiriez peut-être si je vous disais toutes les têtes coupées.

LE SAINT HOMME

Et puis il y avait une femme, vous la rendîtes faussement jalouse, et la jalousie enfanta le crime ; mais ce sang est retombé sur vous, c'était le vôtre ! Vous l'avez trompée, cette femme, et lorsqu'elle revint avec ses remords, comme cela vous ennuyait, vous l'avez donnée au bourreau... une femme !

LOUIS XI

Grâce, mon père ! assez !

LE SAINT HOMME

Et vous vous repentez ?

LOUIS XI

Tu ne vois donc pas que mes craintes ne sont que des souvenirs et qu'ils m'assiègent, et que je voudrais vivre toujours dans cette vie qui me fait souffrir !

LE SAINT HOMME

Dieu vous absout.

LOUIS XI

Il m'appelle à Lui. Ah ! au secours ! donnez moi des reliques, cette croix, sur ma poitrine !

Il embrasse la croix à plusieurs reprises, se met en oraisons, et finit par tomber en faiblesse. Le saint homme se met en prières à ses pieds. Pendant cette scène muette, Olivier, Tristan, Coitier, Commynes, Dunois, Bourbon, Du Ludes entrent doucement ; ils se parlent à voix basse.

SCÈNE VI ET DERNIÈRE

LOUIS XI, LE SAINT HOMME, COMMINES, TRISTAN, COITIER,
DUNOIS, BOURBON, *etc.*, DU LUDES, OLIVIER

COITIER, *s'approchant du lit.*

Est-il mort ?

LE SAINT HOMME

Non, il soupire encore.

COMMINES, *avec douleur.*

Ah ! une tête si politique et si vaste !

LOUIS XI, *se relevant sur son lit.*

Ah ! qu'est ceci ?... oui, le convoi... Non ! c'est vous, mes amis ; vous

m'entourez, n'est-ce pas ? je vis encore maintenant, mais je vais mourir... je meurs.

TRISTAN

Adieu, mon roi ! adieu ! adieu !

LOUIS XI

Adieu, Tristan, adieu, Commines, mes amis, mes deux seuls bons amis !
Mais mon fils, où est-il ?

DUNOIS

Il est parti à Amboise.

LOUIS XI

C'est vrai, il est roi, lui, roi et jeune. Adieu ! ah !... quelles souffrances.
Coitier ! on me déchire, je meurs.

SAINT FRANÇOIS

L'éternité, mon fils !

*Louis XI retombe encore, puis tout à coup il se relève par un bond convulsif,
embrasse le crucifix et s'écrie :*

Mon frère !

Moment de consternation et de stupeur dans l'assemblée.

DUNOIS

Faites avancer le héraut noir, il est mort.

COITIER, *lui prenant le bras.*

Bien mort, cette fois ; le sang ne bat plus, il est froid.

*LE HÉRAUT, montant sur l'escabeau qui est
au pied du lit de Louis XI.*

Le roi est mort ! vive le roi !

LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS (1)

D'un pinceau délicat l'artifice agréable
Du plus hideux objet fait un objet aimable.
(*Le Législateur du Parnasse.*)

(1) D'après MAXIME DU CAMP (*Souv. litt.*, I, 238 et suiv.), cette tragédie en vers aurait été écrite en collaboration par Bouilhet, Du Camp et Flaubert, sur un sujet trouvé par ce dernier, vers 1845 ou 1846, en tout cas avant le voyage de Bretagne de 1847.

PERSONNAGES :

GONNOR, ancien chef des Bretons.

JENNER, amant d'Hermance, médecin de Gonnor.

ELFRID, rival de Jenner.

HERMANCE, fille de Gonnor, amante d'Elfrid.

AGÉNOR, confident de Jenner.

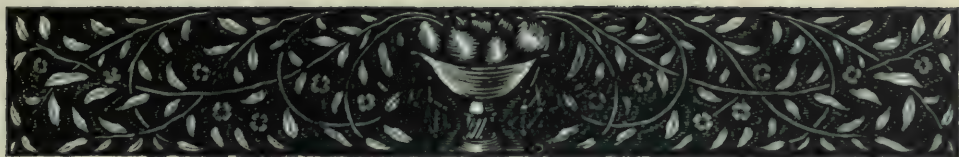
ISMÈNE, confidente d'Hermance.

HARPAX, confident de Gonnor.

UN GARDE, amant d'Ismène.

GARDES, SOLDATS.

La scène se passe dans un château d'Albion.



Le théâtre représente le vestibule du palais de Gonnor, donnant sur ses appartements et sur ceux de sa fille Hermance. On remarque, suspendues aux murs, les dépouilles des Calédoniens vaincus. Au fond, on voit de superbes jardins, ornés d'amours, d'ifs taillés et d'agréables berceaux de verdure.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

JENNER, *seul.*

Dévoré de soucis, j'abandonne ces lieux,
Où l'illustre Gonnor, fils d'illustres aïeux,
Étendu sur sa couche, à la douleur en proie,
Enlève de ces bords et l'espoir et la joie.
Quoi ! vingt ans incliné sur d'arides travaux,
J'ai de la race humaine étudié les maux ;
Des produits bienfaisants qu'engendre la nature
Vingt ans j'ai contemplé la forme et la structure ;
Sur les coteaux fleuris, dans les sombres forêts,
Ravissant de ma main la plante des guérets,
Plongeant un œil hardi dans les flancs de Cybèle,
Sondant de toutes parts la nature rebelle,
Et, poussé jusqu'au bout par un sublime effort,
Pour connaître la vie interrogeant la mort,
J'aurai donc vainement, depuis ma tendre enfance,
Des siècles disparus épuisé la science,
Pour ne pouvoir, hélas ! inutile instrument,
D'un prince malheureux soulager le tourment !

Ce funeste fléau qui désole nos rives
Et peuple les enfers de victimes plaintives,
Faisant de ce palais un funèbre tombeau,
Offre de ses rigueurs un exemple nouveau.
Ah ! les cœurs les plus purs et les plus nobles têtes
Ne sont point à l'abri du souffle des tempêtes !
Épouvantable mal, dont l'effet redouté
S'il n'enlève la vie enlève la beauté ;
De la vierge, par lui, j'ai vu le doux visage,
Horrible désormais, nous présenter l'image
De ce meuble vulgaire, en mille endroits percé,
Dont se sert la matrone en son zèle empressé,
Quand, aux bords onctueux de l'argile écumante,
Frémit le suc des chairs, en mousse bouillonnante.
Hélas ! qui peut lutter contre les coups du sort ?
Pour ravir à Pluton l'infortuné Gonnor
J'ai tenté les secours que prescrit la science ;
Des funestes humeurs j'ai banni l'influence,
Avec le sel mordant qui chasse, en flots confus,
Par des sentiers divers d'immondes résidus ;
J'ai moi-même arrondi, procédant par mesure,
En globules légers l'essence la plus pure ;
Armé d'un dard prudent, j'ai, pour calmer son mal,
De sa veine gonflée ouvert le noir canal ;
Sur son bras amaigri, la mouche de Cythère
Étala tous les feux de son âcre poussière,
Et sur ses pieds glacés j'ordonne en ce moment
La graine corrosive, odieux aliment
Qui du vil débauché caressant la mollesse
Des organes usés réveille la paresse,
Et qui porte à la fois, funeste et respecté,
Aux libertins la mort, aux mourants la santé.
Il est temps, en effet, qu'Esculape m'inspire.
Déjà de son cerveau s'empare le délire ;
En son égarement ce guerrier malheureux
Prodigue à ses coussins des baisers furieux,

Et des mots de l'amour empruntant le langage,
Sans souci de son nom, sans respect pour son âge,
Il semble dans ses bras étreindre un être aimé.
Il soupire ! il rugit ! son regard enflammé
A l'entour de son lit promène un feu lubrique,
Et, soulevant d'un bras sa nocturne tunique,
De l'autre il fait sur lui des gestes indécents
Qui font monter la honte à nos fronts rougissants.
Triste objet de pitié pour quiconque l'honore,
En ses transports fougueux la fièvre le dévore.
Cet endroit qui du corps est la base et l'appui
En fétides lambeaux se détache sous lui,
Symptôme trop certain d'un trépas qui s'avance !

.....

De le sauver pourtant je garde l'espérance ;
Mes amours sont liés au destin de Gonnor,
Et que ne peut l'amour, même contre la mort !
Car pour les yeux si beaux de sa fille chérie
Cent fois s'il le fallait je donnerais ma vie !
Mais, pâle et tout tremblant à son charmant aspect,
Je voile mon ardeur d'un timide respect ;
Jamais je n'oserai, lui découvrant ma flamme,
Étaler à ses yeux les langueurs de mon âme ;
Dans sa pure vertu, cette jeune beauté
Semble sur son autel une divinité !
Eh ! d'ailleurs, ô Jenner, que pourrait ton audace
Ne sais-tu pas son nom, ses trésors et sa race ?
L'orgueil que dans son sang ont transmis ses aïeux
Comme un sanglant affront repousserait tes vœux.
Je n'ai pas, pour aimer, ce que cherchent les belles,
Pas de chars éclatants, pas de coursiers fidèles,
Pas de fer destructeur qui pende à mon côté ;
Dans mon humble demeure, au fond de la cité,
Pas de vassaux tremblants, qui de dons magnifiques,
Chaque jour, à l'aurore, encombrement mes portiques ;
Un modeste salaire à peine vient parfois

Payer l'âpre labeur dont je porte le poids.
Pourtant, si de l'esprit on comptait la richesse,
Plus qu'un autre j'aurais des droits à sa tendresse,
Et ce rival heureux, insolent devant moi,
S'écarterait confus et pâlirait d'effroi.
Que sont les vains trésors que jette la fortune
Et d'un faste insensé la grandeur importune
Près de ces biens réels qu'un travail assidu
Donne au mortel béni qu'enflamme la vertu !
Fuyant l'éclat des cours et l'air qu'on y respire,
Nul remords ne me trouble en mon modeste empire,
Et des infortunés les vœux reconnaissants
Sont ma félicité, ma gloire, et mon encens.
Mais... de ma déité la suivante assidue,
Bonheur inespéré ! se présente à ma vue.
Oserai-je, en son sein confiant mon amour,
Du mal qui me poursuit lui parler sans détour ?

Ismène paraît.

SCÈNE II

ISMÈNE

Vous encore au palais, seigneur ?... Votre présence...

JENNER

Je ne puis de ces lieux prolonger mon absence,
Et du noble Gonnor l'état désespérant
Exige, de ma part, un soin persévérant.

ISMÈNE

Pensez-vous maintenant que cette maladie
Puisse, en nous frappant tous, attenter à sa vie ?

JENNER

Des destins rigoureux terrible est le pouvoir !

ISMÈNE

Grands dieux ! c'en est donc fait ?

JENNER

Conservons un espoir.

Peut-être que le ciel, éclairant ma pensée,
Loin des sentiers connus de la route tracée,
Va m'offrir, en ce jour, quelque moyen nouveau
D'arrêter ce guerrier sur le bord du tombeau.

ISMÈNE

O mortel généreux, dont la sollicitude
Du salut des humains fait son unique étude !

JENNER

Ah ! c'est trop me louer, Ismène. En ce palais
Je me sens retenu par de plus doux attraits,
Et malgré mes terreurs une amorce secrète
Me fait de ce lieu sombre une aimable retraite.
A peine suis-je loin de son seuil adoré
Que de regrets amers je me sens dévoré,
Et j'y suis rappelé par le charmant visage
Qui dans mon faible cœur fait un si doux ravage ;
Au sein de mes travaux son souvenir me suit,
Dans mes pensers le jour, dans mes rêves la nuit ;
Mais la cruelle Hermance...

ISMÈNE

Eh quoi ! seigneur, c'est elle
Pour qui vous nourrissez cette flamme fidèle ?
Hermance a su charmer vos yeux ?

JENNER, *revenant à lui.*

Qui te l'a dit ?

ISMÈNE

Vous-même, en ce moment...

JENNER

O délire maudit !
O passion fougueuse ! imprudente parole !

ISMÈNE

Seigneur, malgré vos soins, votre secret s'envole !

JENNER

Un vain songe t'abuse... et je n'ai point parlé.

ISMÈNE

Seigneur !

JENNER

D'un rêve, ici, ton esprit est troublé.

ISMÈNE

Malgré lui, croyez-moi, quelque chose transpire
D'un cœur qui de l'amour endure le martyre ;
Et ce n'est point à moi que les tendres amants
Pourraient de leur transport dérober les tourments.

JENNER

Hélas ! de Cupidon dans mon âme ulcérée
J'ai gardé, je l'avoue, une flèche acérée !...
Plutôt que d'adorer d'inflexibles appas
Mieux vaudrait pour Jenner le calme du trépas !

ISMÈNE

Vous, expirer ! Seigneur !... Songez-vous qu'une femme
Est légère en ses vœux, et mobile en sa flamme ?

JENNER

D'un espoir décevant tu trompes mes douleurs.
Non, je n'attends rien d'elle... et dis-lui, si je meurs,
Qu'à mon dernier soupir, présente à ma pensée,
J'ai béni son dédain dont mon âme est blessée ;
Dis-lui... Mais à quoi bon prolonger ces discours ?
Adieu, je pars, Ismène.

ISMÈNE

Ah ! respectez vos jours !

Je n'ose vous promettre un succès sans alarmes,

Je ne sais où trouver d'assez puissantes armes
Pour fléchir de son sein l'indomptable rigueur ;
Jamais de son esprit l'amour ne fut vainqueur ;
Délicate et timide en sa vertu trop pure,
Du mot le moins coupable elle craint la souillure.
Mais mon père expirant vous dut la vie un jour,
Et je promets mes soins à votre tendre amour.

JENNER

Qu'un propice destin récompense ton zèle !
Que les dieux bienfaisants... Mais que vois-je ? c'est-elle !
Adieu ! je ne pourrais supporter son abord,
Et j'évite l'amour comme on fuirait la mort.

SCÈNE III

ISMÈNE

Mortel infortuné, que ta dure influence,
O reine de Paphos, arrache à la science !
Hélas ! il ne sait point qu'un rival plus heureux
De la sensible Hermance a fasciné les yeux !

SCÈNE IV

ISMÈNE, HERMANCE

HERMANCE

Vous ici, chère Ismène ?

ISMÈNE

En ce lieu solitaire
Je goûtais du matin le zéphyr salubre,
Madame, et mon esprit, par la crainte agité,
Cherchait dans la nature un repos souhaité.

HERMANCE

Du repos, chère Ismène ? hélas ! ma destinée,
Aux soucis dévorants aujourd'hui condamnée,

En vain le redemande à l'aurore, à la nuit,
 Au calme des forêts, au sommeil qui me fuit.
 Entre deux sentiments mon âme partagée
 Succombe sous le poids dont le ciel l'a chargée.

ISMÈNE

Vous ! madame ? des pleurs ont roulé dans vos yeux ?
 Vous, fille de Gonnor, vous, maîtresse en ces lieux ?

HERMANCE

Gonnor ! à ce nom seul je tremble, chère Ismène ;
 Cruelle avec bonté tu réveilles ma peine,
 Hélas ! puisque celui qui m'a donné le jour
 Va peut-être bientôt manquer à mon amour !
 T'a-t-on dit ?

ISMÈNE

Reprenez, madame, l'espérance ;
 Jenner de le sauver m'a donné l'assurance.

HERMANCE

Que les dieux soient loués !... Mais dis-moi sans retard
 Quel espace Phébus a franchi sur son char ?

ISMÈNE

Au sommet de la tour dix fois l'airain sonore
 A résonné depuis le lever de l'aurore.

HERMANCE. (*Elle va à la fenêtre et soupire.*)

Que le temps semble long, quand, le cœur déchiré,
 On attend le retour d'un amant adoré !
 Aussi loin que mes yeux plongent dans l'étendue
 Nul poudreux tourbillon ne se lève à ma vue ;
 Je tremble ! il ne vient pas !

ISMÈNE

Qui, madame ?

HERMANCE

Celui

Pour qui mon cœur palpite et soupire d'ennui.

ISMÈNE

Peut-être que, lié par d'exigeantes chaînes
Et retenu trop tard au sein de ses domaines,
Elfrid n'a pu venir adorer vos appas.

HERMANCE

Je redoute plutôt qu'un funeste trépas...

ISMÈNE

De noirs pressentiments pourquoi troubler votre âme ?

HERMANCE

Hélas ! que ne craint point une timide flamme !
Peut-être qu'emporté par ses coursiers fougueux
Je vais le voir venir tout sanglant à mes yeux ?
Peut-être qu'en ses jeux son audace invincible
Aura voulu forcer quelque lion terrible ?
Peut-être des rivaux, de sa gloire jaloux,
Ont assouvi sur lui leur indigne courroux ?
Car tu sais comme moi que son âme bouillante
Aime d'un char léger la pompe étincelante,
Et qu'allant au péril demander des plaisirs
Il n'est jamais rapide au gré de ses désirs !
Mais d'un père expirant l'image vénérable
Accuse mon amour et le rendrait coupable.

ISMÈNE

Quoi ! d'un cœur délicat le tendre emportement
Veut au père, en ce jour, sacrifier l'amant !
Mais d'un scrupule vain pourquoi troubler votre âme ?
La piété doit-elle éteindre votre flamme ?
D'une amoureuse ardeur le transport innocent
Jamais n'a pu briser les doux liens du sang.

HERMANCE

En vain tu veux flatter ma passion brûlante,

Ismène, je suis fille avant que d'être amante ;
Le devoir et l'honneur...

ISMÈNE

Trompeuse illusion !

HERMANCE

Précepte impérieux !

ISMÈNE

Funeste fiction !

La sainte parenté d'un coup d'œil engendrée,
Madame, autant que l'autre est divine et sacrée.

HERMANCE

O dieux ! puisque en mon sein vous allumez l'amour,
Pourquoi voiler mon âme et me taire en ce jour ?
C'est lui, c'est lui que j'aime, et par qui ma pensée,
Malgré tous mes efforts, est sans cesse enlacée !
Tu le sais, chaque jour, par mes soins assidus
L'un à l'autre unissant de superbes tissus,
J'ourdis avec amour pour sa tête si fière
Le commode ornement dont la Grèce est la mère ;
Vient-il ? ai-je entendu le doux son de sa voix ?
Tout mon cœur palpitant est réduit aux abois,
Je sens mon corps brûlé d'un désir frénétique,
Et d'un œil curieux pénétrant sa tunique,
Je cherche à découvrir au pli des vêtements
A quel point a monté l'ivresse de ses sens !
C'est peu ; seule en ma couche, au sein de l'ombre obscure...
Mais je rougis et n'ose achever la peinture...
Te l'avouerai-je, Ismène ?

ISMÈNE

Achevez. Des amants

Comme vous j'ai connu les soins et les tourments ;
L'âge n'a point encore abattu dans mon âme
Le Temple qu'à Vénus avait bâti ma flamme.

HERMANCE

Oui ! c'est la nuit qu'il vient, fantôme gracieux,
Peupler ma solitude et flotter à mes yeux.
De mes bras caressants j'entoure son image,
Je crois sentir ma lèvre effleurer son visage,
Et d'un secours furtif aidant la volupté,
Je goûte avec moi-même un bonheur emprunté.

ISMÈNE

Je comprends ces ardeurs, j'ai connu ce délire
Que le sang vigoureux à la jeunesse inspire.
Comme vous enflammée et belle comme vous,
Madame, on a besoin des baisers d'un époux.
Le ciel, qui nous donna la faiblesse en partage,
A voulu qu'en retour nous aimions davantage;
Et si de la pudeur l'obstacle impérieux
N'arrêtait en leur cours nos désirs furieux,
Qui sait, qui sait, madame, oubliant la décence,
Où des sens égarés irait l'effervescence ?...
Nous aimons, on nous aime, et les hommes aussi
Par un moyen semblable apaisent leur souci.
Nourrissant un amour qui n'a pas d'espérance,
Il en est qui pour vous soupirent en silence
Et dont la passion, fertile en dévouement,
Peut-être effacerait celle de votre amant !...
J'en pourrais nommer un...

SCÈNE V

ELFRID

Pardonnez, belle Hermance,
Et ne supposez point que mon indifférence
Loin de vous jusqu'alors ait retenu mes pas ;
Je saurais, pour vous voir, affronter le trépas,
Endurer le supplice et mourir avec joie ;
Mais les tristes pensers dont votre âme est la proie,

Un père vénérable aux portes du tombeau,
 Semblent couvrir de deuil un entretien si beau.

HERMANCE

Sans doute le destin dont la rigueur m'accable
 Quoique à regret éloigne un sentiment aimable,
 Je pensais à mon père, Elfrid, et je pleurais.

ELFRID

Plein des même pensers, Hermance, j'accourais...
 Épanchant les pavots dont son urne est remplie,
 Morphée a-t-il calmé sa noire maladie ?
 L'oracle d'Épidaure aux sévères arrêts
 Permet-il à sa faim les présents de Cérès ?
 D'un doigt observateur la rare intelligence,
 Du sang dans ses canaux mesurant la cadence,
 A-t-il rendu l'espoir à ces nombreux amis
 Qu'autour du vieux guerrier l'estime a réunis ?
 Hélas ! où retrouver ce terrible courage,
 Qui naguère aux combats répandait le carnage ?
 Qu'est devenu ce bras, cet invincible bras,
 Terreur des ennemis et soutien des États,
 Qui, promenant la mort sur les champs de batailles,
 Abreuvait les sillons d'impures funérailles ?
 Languissant aujourd'hui, sans force, sans vigueur,
 Accablé sous le poids d'une longue douleur,
 Pourrait-il soulever cette vaillante épée
 Que du sang des vaincus les guerres ont trempée ?
 Coursiers, fiers compagnons de l'illustre Gonnor,
 Vous, dont la noble ardeur dans le repos s'endort
 Et qui, chaque matin, oubliant la pâture,
 Semblez de son trépas présager l'aventure,
 On ne vous verra plus, par Bellone emportés,
 Sous vos pieds triomphants ébranler les cités !
 Et c'est vous qui bientôt traînerez sa poussière
 Alors qu'il gagnera sa demeure dernière !

Hermance cache sa tête dans ses mains.

SCÈNE VI. (*Arrivée d'un garde effaré*).

ELFRID

Mais... quel garde, couvert de poudre et de sueur,
Se hâte vers ces lieux... et présage un malheur ?

LE GARDE

Seigneur, vous l'avez dit, car bientôt cette terre
Ne sera pour nous tous qu'un enclos funéraire.

HERMANCE

Grands dieux ! Qu'ai-je entendu ?

ISMÈNE

Répondez ! quel ennui...

LE GARDE

Déjà Phébus chassait les ombres de la nuit ;
Fidèle à mon devoir, je me levais, tranquille.
Tout dormait dans les champs, tout dormait à la ville.
Dans les bras du sommeil les mortels épuisés
Oubliaient un moment leurs travaux commencés,
Mais ceux que Mars enflamme et guide à la victoire
Pour un lâche repos ne vendent point la gloire.
J'allais ; mes compagnons qu'avertissait le jour
Pour me céder la place attendaient mon retour.
Seigneur, vous connaissez la puissante barrière
Des Calédoniens protégeant la frontière,
Où flottent menaçants, sur le haut des remparts,
De l'illustre Gonnor les brillants étendards ?
J'arrive, et je confie à la garde qui veille
Le mot que ne doit pas entendre une autre oreille...
Soudain, à mes regards quel spectacle nouveau !
O prodige ! ô terreur ! De ce sombre tableau
Quels mots retraceront l'aspect épouvantable,
Et de ce jour affreux l'aurore lamentable ?
A peine j'avais dit, que, pâles et tremblants,

Je vois frémir d'effroi ces guerriers chancelants ;
D'une épaisse sueur l'exhalaison impure
De leurs membres gonflés coule sur leur amure ;
Leur cuisante douleur en mille cris se perd ;
Comme sur un serpent d'écailles recouvert
Tout à coup de leur peau des rougeurs inégales,
En cercle se formant, sortent par intervalles ;
Leur face en est semée, et leurs traits confondus
Sont un amas sans nom qu'on ne reconnaît plus !
L'un sur l'autre tombant et roulant sur la terre,
Sans gloire et sans combats ils mordent la poussière ;
De leur sein palpitant un cri suprême sort
Que pousse la douleur et qu'arrête la mort.
Je fuis, plein de terreur, et leur fétide haleine,
Épouvantable adieu, me poursuit dans la plaine.
Loin du triste fléau, je cours vers mes foyers.
Déjà, de toutes parts, les humains effrayés
Jetaient jusques aux cieux des plaintes déchirantes ;
Pères, mères, enfants, époux, tendres amantes,
Sous le chaume expirants, surpris dans les chemins,
Ensemble moissonnés, accusaient les destins !
L'un, pressant dans ses bras sa compagne accourue,
Lui donne en son délire un baiser qui la tue ;
L'autre, brûlé de feux et de rage éperdu,
Met la coupe à sa lèvre, et meurt sans avoir bu ;
Ici, c'est un vieillard à qui la Parque envie
Quelques heures de plus qu'il aurait dans la vie ;
Là, des mères qu'aveugle un effroi criminel
Repoussent leurs enfants loin du sein maternel.
O doux liens du cœur ! humanité ! nature !
Plus de lois ! plus de frein ! tout marche à l'aventure.
Sur un maître expirant l'esclave déchaîné
Exerce la fureur de son bras forcené,
A la virginité la soldatesque impure
Sur le bord de la tombe imprime la souillure ;
Mais du fléau commun punissant chaque amant,

Le ciel sous le plaisir glisse le châtiment,
 Et, frappés sur le corps de leurs faibles victimes,
 Ils meurent enivrés en expiant leurs crimes.
 Partout enfin l'on voit d'odieux scélérats
 Assouvir leurs instincts en face du trépas,
 Tandis qu'aux saints autels la foule prosternée
 Entoure de ses vœux la sourde destinée,
 Ou maudissant le monde, elle-même et les dieux,
 Fait trembler les parvis de ses cris furieux.

.....

Mais... où suis-je?... est-ce un jeu de mon âme abusée?
 Des objets à mes yeux la forme est effacée!...
 Je sens par tout mon corps des frissons... des chaleurs,
 Et mes yeux malgré moi se remplissent de pleurs.

ISMÈNE

Qu'avez-vous?

HERMANCE

Qui vous trouble?

ELFRID

O guerrier que j'honore,
 D'où vient que vous tremblez et pâlisiez encore?

ISMÈNE

Le suc délicieux exprimé du roseau,
 Qui fond en un moment dans le cristal de l'eau
 Et qu'on mêle au parfum du fruit des Hespérides,
 Peut-il porter le baume à vos lèvres arides?

LE GARDE, *se pressant le ventre*

O dieux! un feu secret me déchire les flancs!

ISMÈNE

Ne puis-je, pour calmer ces désordres brûlants,
 Rafraîchir d'une main complaisante et timide ..

Vos entrailles en feu, sous la rosée humide ?
 Et pousser, à l'écart, doucement ajusté
 Le tube tortueux d'où jaillit la santé ?

LE GARDE

O souffrance ! ô douleur ! ô cruelle torture !
 Que de maux je subis ! quels supplices j'endure !
 De mon sein haletant le souffle est suspendu
 Et la peste fermente en mon sang corrompu ;
 Sur mes mains, sur mes bras, jusque sur mon visage,
 Le mal en traits de feu signale son passage.
 Si de mes vêtements je détachais le fer
 On frémirait à voir ce tableau de l'enfer :
 Les flammes de l'Étna, les neiges d'Hyrkanie,
 Alternant leurs fureurs se disputent ma vie.
 Je frémis... je chancelle... et tombe sous le faix...
 Et l'avidé Achéron...

Il tombe.

ISMÈNE

Malheureux ! Je l'aimais !

ACTE II

I

Agénor, aide et élève de Jenner, vient, envoyé par son maître, porter au malade une potion bienfaisante. Il tient cette potion dans ses mains, il doute qu'elle serve à grand'chose. — Pourquoi Jenner vient-il si souvent chez Gonnor ? ce n'est pas seulement l'humanité qui l'y appelle, mais aussi l'amour ; car il a découvert la flamme qu'il nourrit pour Hermance. — Agénor a de l'ambition, il gagne peu à aller faire des saignées et lever des vésicatoires ; or, comme il a de l'ambition, il a résolu de découvrir la chose à Elfrid dans l'espérance qu'il

en sera largement récompensé. — Il déteste d'ailleurs Gonnor, Jenner, Hermance, tout le monde, et lui-même. — Il va donc porter la potion au vieillard fébricitant, mais il regrette qu'elle ne soit pas nuisible.

Puissent tous les venins que mon noir cœur distille
Empoisonner Gonnor et perdre sa famille !

II

Elfrid arrive sur ces entrefaites, Agénor lui raconte comment il a entendu des soupirs, des sanglots dans l'ombre des nuits,

Quand Jenner languissant exhalait ses ennuis ;

comment, un jour, il a surpris des vers amoureux que Jenner écrivait et où le nom d'Hermance était mis en acrostiche. — Surprise et fureur d'Elfrid, il fait de grandes promesses au traître : ce sera lui qui sera le médecin de ses écuries et qui soignera ses vassaux ; il le poussera dans les concours et l'aidera de l'influence de son nom. — Après quoi il sort pour courir à la vengeance.

Pars, illustre guerrier...

III

Agénor seul.

Jenner arrive. — Condescendance hypocrite d'Agénor. — Qu'il est heureux de servir sous un maître tel que lui ! — Pendant qu'il parle, Ismène apparaît rapidement au fond et sort aussitôt pour prévenir de l'arrivée de Jenner.

V

Gonnor entre appuyé d'un bras sur sa fille et de l'autre sur son confident Harpax ; on voit dans ses fiers yeux une larme qui brille, à peine s'il peut marcher,

...et ses débiles mains

Ne pourraient soutenir les combats inhumains.

Il contemple avec tristesse et amertume les trophées des Calédoniens,

ces trophées qu'il a ravis, ces trophées... — Il parle de sa valeur passée, de son bras...

Et il voit se lever autour de ses murailles
 Ses aïeux réveillés au sein des funérailles.

Il est bien souffrant encore, pourtant un peu d'air lui fait du bien. — Il vient interroger

Le célèbre Jenner sur le présent danger,

et savoir combien de temps il lui reste encore, car il ne craint pas la mort, lui ! la mort ! lui qui tant de fois... — Hermance sort par discrétion pour les laisser seuls.

VI

Jenner le rassure : Consolez-vous, bientôt ça ira mieux, dans quelques jours vous mangerez, on vous permettra un œuf à la coque, vous reprendrez vos habitudes,

Et votre fille encor pourra chaque matin
 Mêler discrètement de sa main si jolie
 Au lait de vos troupeaux la plante d'Arabie.

VII

Hermance revient avec Ismène. — Aparté de Jenner qui soupire : non, jamais il n'osera. — Il est brûlé, il est glacé.

Hermance et Ismène reconduisent

...en ses appartements

Le guerrier malheureux qui se traîne à pas lents.

VIII

Elfrid arrive haletant, l'épée nue, insulte Jenner et le provoque, sans que celui-ci sache pourquoi. — Fierté froide de Jenner : ce ne sont pas ces

armes-là dont il se sert, lui, mais des armes de l'esprit. — Comparaison de la force physique à la force morale, du courage civil au courage militaire; inégalité des conditions, allusions à la révolution de 89 qui viendra, et à toutes les découvertes modernes de l'industrie, chemins de fer et messagers parisiens. — Alors en effet

Le plus simple mortel pourra pour quelque argent
Envoyer par la ville un courrier diligent.

Elfrid demeure confondu, il redoute en effet que ses vassaux ne se révoltent. — Transes. — Il suspecte Jenner d'être communiste et se propose de le dénoncer au souverain.

IX

Ismène revient et relève Jenner, en le remerciant d'avoir sauvé son amant qu'on avait cru mort à la fin du premier acte. — Mais ce n'est pas tout, répond Jenner, de guérir l'humanité, il faut prévenir le mal; peut-être un jour me sera-t-il donné... — Il sort majestueusement.

ACTE III

I

Jenner fait part à Agénor des éclairs qu'Esculape a fait luire à ses yeux; il a observé, en promenant par les bois ses ennuis, que les jeunes filles destinées par

...des parents inhumains

A souiller dans les champs leurs délicates mains,

et qui ont le soin des tendres génisses, portent quelquefois sur leurs doigts légers des proéminences curieuses, inconnues, et que celles-là ne sont pas attaquées du fléau. Si on pouvait donc extraire ce bienfaisant venin et l'introduire

dans le sein des mortels affectés, quel soulagement pour l'humanité ! quelle sainte gloire ! quel bonheur pour lui que de pouvoir sauver peut-être Hermance, dont la beauté à toute heure peut être ravie ! — Agénor fait semblant d'être satisfait de cette idée et l'approuve. — Jenner entre chez Gonnor.

II

Agénor au contraire en est désolé : oui, il réussira, tout lui réussit ; je le hais pour ses talents, à cause de sa bonté même pour moi. Eh bien, quand tout homme aurait la petite vérole ? j'en suis content. Une femme marquée de la petite vérole m'excite davantage, tant j'ai les goûts corrompus ; j'aime le gibier faisandé et les fromages pourris.

A ce degré d'horreur...

III

Elfrid arrive pour voir Hermance. — Il est choqué de ce qui se passe.

Le rustique mortel venu de l'Helvétie

lui a dit de parler à la confidente ; pourquoi ne peut-il voir Hermance ? — Ils épanchent ensemble leurs misères, leurs rages et les ulcères de leurs cœurs. — Agénor lui fait part de la découverte de son maître et se promet bien d'en empêcher l'exécution.

IV

Ismène vient excuser Hermance si elle ne paraît pas : c'était l'heure de sa toilette, il fallait la corser, faire bidet. — Elfrid va aller prendre l'air, dévoré qu'il est de jalousie, car Jenner est chez Gonnor, et Hermance y est peut-être. Que les médecins sont heureux ! c'est un métier bien propice aux larcins de l'amour ; ils voient même souvent ce que les femmes refusent de montrer à leurs époux. — Il est rongé d'inquiétude, de rage ; l'enfer est dans son âme. — Lui et Agénor rugissent en se séparant. — Agénor sort aussi pour accomplir ses noirs desseins.

V

Hermance, Ismène. — Le songe. — Elle a eu un songe : elle a vu un monstre bouffi, avec des creux, des bosses et des coutures, qui la voulait embrasser et se penchait sur elle ; elle sentait que chaque baiser lui faisait un trou. Une main mystérieuse tenant un glaive a paru dans les nuages ; une voix a dit : ce qui paraît donner la vie te donnera la mort, ce qui fait mourir prolongera tes jours. — Haletante, je m'éveillai... et toujours dans mon souvenir...

VI

Entrée de Jenner et de Gonnor juste à la fin du songe. — Gonnor approuve la découverte ; il a toujours cru au génie de Jenner, il admire la science, il regrette que ses parents ne lui aient pas donné plus d'éducation. — Mais les armes ! le service du Prince ! l'État ! Il a néanmoins toujours été curieux de la nature et désireux d'étendre ses connaissances ; il avoue qu'il aime, dans ses jardins, à cueillir des simples et à soigner des abeilles malades ; il a envie de se former, dans sa retraite, une bibliothèque des meilleurs auteurs ; il demande à Jenner des livres de médecine et d'accouchement. — Donc, si Hermance se livrait à l'expérience, elle ferait bien. — Hermance refuse.

VII

Elfrid paraît au milieu de la contestation et décoche à Jenner les plus fines plaisanteries sur la tentative à laquelle il veut se livrer : il ne croit pas à la médecine, il raille cet art divin. — Jenner ne répond que par des apartés, dans lesquels il invoque Esculape, Apollon. — Elfrid prie, même supplie qu'on ne livre pas le bras aux expériences de cet empirique, de ce mortel téméraire... il s'oppose à ce que ce bras soit exposé... ce cher bras... ce bras.

En vain Jenner représente qu'il est temps, bien temps ; que d'un moment à l'autre elle peut être attaquée. — Gonnor hésite, balance, il craint que sa fille ait la petite vérole, il craint que l'opération soit dangereuse, il est déchiré. O cœur d'un père ! — On hésite, on balance, Jenner lui-même est ébranlé. — Tout à coup Ismène, prise d'un beau mouvement, déclare qu'elle offre son bras.

ACTE IV

I

Hermance, Ismène. — Ismène raconte à Hermance l'opération qu'elle a subie : détails du vaccin, on ne souffre pas, le sang ne coule pas, c'est plutôt un plaisir. Vous devriez imiter mon exemple.

II

Gonnor arrive tout guilleret sur la scène, il est guéri, quelques traces légères se mêlent aux cicatrices de son visage, mais ne les font pas disparaître. — En effet, c'est le plus bel ornement du visage d'un guerrier, reprend Ismène. — Gonnor avoue qu'il regrette d'être avec tous ses membres, mais Mars en tout l'a toujours protégé. — Il vient engager Hermance à se faire vacciner. — Qu'importent les vaines railleries d'Elfrid ? elles sont sans fondement ; c'est un homme élégant, mais peu instruit et qui ne repose pas souvent sous les sacrés bosquets. Que signifie donc ce qu'il peut dire ? qui sait d'ailleurs si les justes dieux ne sauront pas le punir ?

III

A ces mots, le même garde arrive haletant, effaré. — Elfrid est atteint du cruel fléau. — Punition des dieux ! s'écrie Gonnor en levant ses nobles mains au ciel.

IV

Jenner survient avec Agénor. — Qu'il est heureux que Gonnor en soit réchappé ! — Mais Hermance devrait bien, puisque l'opération a réussi sur Ismène... — Oui, oui, s'écrie Ismène.

...C'est un mortel divin,
Prenez au nom des dieux son bienfaisant venin ;

mon père, mon amour, moi-même, tous nous lui devons la vie. On se rapproche des dieux par la science, un mortel instruit est l'image ici-bas de la Divinité, il la surpasse peut-être quand il y joint la bonté, l'humanité, la tendre pitié, car les dieux n'ont pas toujours ces qualités. — Agénor à part approuve cette idée, c'est bien sa façon de voir.

Enfin Hermance se décide. — Joie générale. — Aparté d'Agénor : il est au désespoir du bien qui va résulter ; c'est peut-être lui qu'on va charger de l'opération, alors il se promet d'être le plus maladroit possible et de lui couper tout le bras avec sa lancette. — Mais ce ne sera pas lui. S'il avait au moins à aller chercher le vaccin ! au lieu de vaccin il rapporterait le suc des plantes les plus vénéneuses, la bave des serpents, car, s'il pouvait, il inoculerait la peste au genre humain.

Hermance, Jenner et Ismène sortent pour l'opération, suivis d'Agénor qui va au moins repaître ses yeux d'un supplice, quelque léger qu'il soit ; c'est toujours beaucoup pour son âme altérée.

V

Le vieux guerrier reste seul. — Il sait voir la mort sur les champs de bataille, Bellone ne l'a jamais effrayé ; mais, quand il s'agit de son enfant, le cœur d'un père est toujours faible. La sensibilité d'ailleurs s'allie toujours à la bravoure : le lion est généreux. — C'est maintenant qu'on opère Hermance ; ô mon Dieu ! le cœur de Gonnor est agité.

VI

Ismène d'abord.

VII

Agénor ensuite viennent lui rendre compte de ce qui se passe : on découvre le bras, on le saisit, on a mis le vaccin sur la lancette, etc. — Cruelle perplexité de Gonnor.

VIII

Enfin la porte s'ouvre. — Hermance, pâle mais belle, s'élance au cou de son père. — Tendre effusion, elle est sauvée ! — Jenner jouit de ce tableau. —

Fureur sombre et concentrée d'Agénor : la voilà donc préservée du fléau, grâce à ce vaccin.

Jenner seul, à l'écart : Oh ! s'il était un vaccin contre l'amour !

ACTE V

I

Ismène, Agénor. — Agénor est venu clandestinement trouver Ismène pour tâcher de l'enlacer de ses intrigues. — Jenner réussit, Hermance est sauvée, Gonnor guéri ; donc tout va mal pour Agénor, Elfrid a même un commencement de petite vérole, il est temps encore d'arracher Ismène au parti de Jenner. — Agénor sonde celle-ci à ce sujet : il veut l'amener à lui, c'est-à-dire à tromper Hermance, à la livrer à ses propres mains ; alors Agénor en abusera. S'il ne peut jouir de la maîtresse, au moins il aura la confidente pour laquelle il se sent excité... Allons ! cueillons cette fleur... déjà pour elle ma main s'allume... soyons impudique et, Mercure et Vénus aidant, faisons sur la suivante des lubricités, car je désire

Avant que n'ait sonné la fin de la journée
En avoir à loisir une large soulée.

Ismène s'aperçoit de ses projets et le repousse comme un misérable. — Agénor se relève en blasphémant et en promettant la vengeance.

II

Hermance, Ismène. — Hermance épanche sa reconnaissance pour Jenner. — Ismène en profite pour lui parler de son amour. — Étonnement d'Hermance : son cœur éprouve un sentiment qu'elle ne peut définir.

III

Gonnor survient pour jouir encore une fois du spectacle de sa fille sauvée

de l'opération, invulnérable maintenant... Mais ne nous réjouissons pas, il faut toujours craindre les coups du destin. — Éloge de Jenner. — Gonnor ne sait comment le payer. — A la fin de sa tirade : par la reconnaissance. Jenner arrive.

IV

Comment me payer ? il est un prix inestimable, prix au-dessus des richesses et des empires ; si on me l'offrait, plein de fierté je repousserais

...en mon choix

Et tout l'or des puissants et le sceptre des rois !

C'est... c'est... — Quand il a désigné Hermance, étonnement de Gonnor qui consent. — Hermance reste muette.

V

Entrée d'Elfrid, qui vient enfin, las des langueurs qui le font soupirer, demander la main d'Hermance. — Il est tout couturé de la petite vérole, hideux, et à peine reconnaissable ; aspect dégoûtant, voix faible.

Dialogue coupé entre Elfrid et Jenner, qui tous deux demandent Hermance et s'invectivent : Jenner reproche beaucoup à Elfrid sa laideur. — Hermance à part en effet ne le trouve pas beau. — Enfin elle se décide pour Jenner. — Désespoir d'Elfrid ; il se tue sur la scène, on emporte ce malheureux.

VI

Le garde arrive, toujours effaré. — Récit. — Agénor a été atteint de la petite vérole ; il souffrait déjà beaucoup, quand il a voulu néanmoins caresser une bergère ; il a bu pour étourdir ses inquiétudes, mais ça a redoublé son mal, le garde l'a trouvé expirant sur le bord du chemin. — Allocution.

Ismène trouve que les dieux l'ont bien puni. — Ses forfaits.

Mariage d'Hermance et de Jenner.

Ismène demande alors qu'il lui soit permis d'épouser le garde.

Gonnor y consent.

Joie générale. — Vers qui enveloppe :

...Après tant de travaux,
Allons tous dans l'amour oublier tous nos maux ;

ou

...Puisqu'en ce jour
Les justes dieux enfin récompensent l'amour.

[FRAGMENTS RÉDIGÉS DES ACTES PRÉCÉDENTS :]

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

AGÉNOR *entre, portant à la main un immense bocal.*

Agénor doit avoir des cheveux très crépus.

Ministre diligent d'un maître qu'on révère,
Je prépare aux douleurs un baume salulaire,
Et ce vase puissant que je tiens dans mes mains
Enferme en son cristal la santé des humains.
Ah ! plutôt, que ne puis-je au monde que j'abhorre
Ouvrir, comme un volcan, la boîte de Pandore,
De l'aveugle destin jeu moqueur et fatal,
Qui fait porter le bien par qui cherche le mal !
Mais je redoute en vain l'effet de ce breuvage :
Gonnor a contre lui le fardeau de son âge,
Et, malgré ses efforts, Jenner ne pourra pas
Arracher le vieillard aux portes du trépas...
Pourtant dans ce palais on le voit, à chaque heure,
Du père qui languit à la fille qui pleure
Prodiguer avec art, doublement agité,
Le remède au mourant, l'espoir à la Beauté !...
Mais un penser nouveau s'éveille dans mon âme :
Ne vient-il en ces lieux que poussé par sa flamme,
Et cet empressement qu'il montre nuit et jour

N'est-il qu'un masque impur pour voiler son amour ?
Car ce n'est pas à moi, qui l'épiaï sans cesse,
Qu'il pourrait de son cœur cacher la folle ivresse ;
Mais je ne croyais pas qu'il fût assez pervers
Pour tromper un guerrier blanchi par les hivers.
Tirons de cette honte un profit pour moi-même,
Car je n'aime personne et personne ne m'aime.
Elfrid instruit par moi de cette passion
Pourra servir d'échelle à mon ambition.
Depuis mes tendres ans le travail m'importune
Et j'ai droit comme un autre aux dons de la fortune.

.....

SCÈNE III

AGÉNOR, *seul*.

Pars, illustre guerrier ! tes plus chers intérêts
Sont d'un lien fatal unis à mes projets !
Car, pareil au serpent qui se glisse en silence,
J'avance sourdement en rampant... mais j'avance,
Et suivant dans la nuit des sentiers ténébreux,
J'enlace ma victime en mes plis tortueux.
L'heure a sonné peut-être, et bientôt, je le pense,
Pour prix de mes efforts m'attend ma récompense,
Et ce qu'à la vertu ne donnent pas les cieux
La noire trahison va l'arracher aux dieux.
Vainement j'ai cherché dans les soins et l'étude
A me faire un destin libre d'inquiétude ;
Ayant vu dans sa fleur mon espoir emporté,
Il ne me reste plus que la perversité.
Que dis-je ? existe-t-il des vertus et des crimes ?
Je ne vois ici-bas que bourreaux et victimes,
Et ce n'est que la foi du mortel égaré
Qui dresse à la justice un autel vénéré.
Son esprit, tout peuplé des plus vaines chimères,
S'embarrasse soi-même en des lois mensongères.

Atome imperceptible en l'univers perdu,
Inconnu de lui-même en un monde inconnu,
Fragment ambitieux de l'inerte matière,
Qui, sorti du néant, retourne à la poussière,
Et, sans savoir le but où mène le chemin,
Roule au gré du hasard son fragile destin,
Des organes divers l'étonnant assemblage
Sous le nom de l'esprit n'est qu'un trompeur mirage,
Où l'orgueilleux humain d'un vain songe flatté
Au fond de son néant voit la Divinité.
Imagination, pensée, intelligence,
Haine, amour et vertu que le vulgaire encense,
Sont le produit banal de ces mille ressorts
Que l'aveugle nature a cachés dans nos corps.
Quand l'erreur sur le monde étendait son empire,
Des pontifes maudits l'hypocrite délire,
Étayant de l'autel l'ambition des rois,
Des superstitions a cimenté les droits;
L'humanité, courbée au joug de l'ignorance,
Entre crime et vertu vit une différence,
Et le prêtre grandi par cet abaissement
A de ses cruautés bâti le monument.
Que de fois incliné sur les sanglantes dalles,
Au funèbre reflet des lampes sépulcrales,
Et d'un fer curieux interrogeant la mort,
J'ai voulu pénétrer le problème du sort !
Que de fois, le cœur plein d'un studieux courage,
J'ai cherché l'âme humaine en sa fétide image !
Mais ces tristes débris, sur les marbres épars,
N'offraient que le néant à mes sombres regards;
Et j'ai ri dans moi-même, en songeant que la Parque
Ainsi que le pasteur emportait le monarque.
Devant tous ces tableaux mon cœur désenchanté
Est revenu, plus sage, à la réalité.
Pour bannir de mon sein la tristesse profonde
J'ai livré ma jeunesse aux passions du monde;

Étalant près des morts ma débauche sans frein,
En de hideux banquets j'engourdis mon chagrin,
Et, la lèvre trempée au flamboyant breuvage,
J'épouvantai le ciel de mon affreux langage.
Mes amis avec moi, dans de nocturnes jeux,
Troublèrent sans pudeur le calme de ces lieux.
Certes, Minos a dû, dans sa cour étonnée,
Sentir par nos horreurs son âme consternée,
Quand, imitant l'amour et ses emportements,
Sur des membres glacés, sacrilèges amants,
D'un doigt luxurieux égarant la mollesse,
Nous donnions à la mort une infâme caresse.
Vertu ! si j'ai foulé tes préceptes pieux,
Que faut-il accuser des hommes ou des dieux ?
Les hommes ?... Ces amis, troupe chère et cruelle,
Qu'auprès de moi l'étude abritait sous son aile,
Non, jamais ils n'ont pu, malgré leur vil effort,
A ce point de licence amener Agénor.
Les dieux ?... lorsque leur main façonna ma nature
Ne pouvaient-ils choisir une argile plus pure ?
S'il est vrai que tu sois aveugle, Dêité,
Le jour où je naquis que faisait ta bonté ?
Dieux maudits ! c'est à vous que mon juste délire
Reporte tout le mal dont je subis l'empire.
Que ne puis-je, arrachant le tonnerre à vos mains,
Faire crouler l'Olympe, au rire des humains.

ACTE III

SCÈNE II

AGÉNOR

A ce degré d'horreur, hélas ! j'en suis venu
D'aimer ce que l'amour a de plus corrompu.

Et ce n'est point assez sur de faibles victimes
D'exercer en fureur d'épouvantables crimes,
Promenant à la fois sur leurs flancs déchirés
La rage de mon bras et d'immondes baisers;
Pour exciter mon cœur en sa triste mollesse,
Il faut des cruautés qu'il épuise l'ivresse,
Qu'un soupir de douleur, que des cris déchirants,
Viennent dans nos festins chatouiller tous mes sens.
Longtemps il m'a suffi, dégradant la nature,
D'avoir avec l'enfance une jouissance impure,
Ou, dans mes premiers jeux, plein d'un tendre désir
De prendre à tout hasard pour me faire plaisir
Un cothurne défait, soit un casque, une épée,
Pourvu qu'elle fût longue et la garde assurée;
Le plus banal objet qui s'offrait à ma main,
Ma luxure aussitôt s'en emparait soudain
Et, sans plus réfléchir quel en était l'usage,
J'assouvissais dessus les flammes de ma rage.
Mais le temps a passé de ces douces amours,
Jusqu'au fond du tombeau j'y songerai toujours.
Heureux, s'ils avaient pu, retenant ma jeune âme,
Du volcan de mon cœur emprisonner la flamme !

Maintenant, ce qui m'amuse, ce sont des horreurs inutiles : cracher sur la croix, cirer mes bottes avec les saintes huiles ; j'aime même à faire souffrir la nature morte, je casse tout pour le simple plaisir de détruire ; je tourmente les animaux. Qui le croirait ? j'aime à souiller une oie et à lui trancher la tête, je déchire de mes ongles les faibles animaux.

Souvent le laboureur, regagnant ses travaux,
A trouvé par les champs sa génisse en lambeaux !

PIERROT AU SÉRAIL

Pantomime en six actes

SUIVIE DE

L'APOTHÉOSE DE PIERROT

DANS

LE PARADIS DE MAHOMET (1)

(1) Date incertaine

PERSONNAGES :

PIERROT.
CASSANDRE.
COLOMBINE.
LA MÈRE DE PIERROT.
LE PÈRE DE PIERROT.
LE MAÎTRE DE PENSION DE PIERROT.
DOMESTIQUES DE LA MAISON DE PIERROT.
UN CHAMEAU.
UNE AUTRUCHE.

UN OURS BLANC.
UN AFFREUX SERPENT.
LE GRAND TURC.
LA SULTANE FAVORITE.
DES EUNUQUES NOIRS.
TROIS MÉDECINS.
ODALISQUES DU GRAND TURC.
MAHOMET.
HOURIS DU PARADIS DE MAHOMET.



ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Des domestiques rangent un dîner sur une table. — On apporte quelques paquets et une malle énorme que l'on place dans un coin.

SCÈNE II

Entrent avec fracas : Pierrot, une couronne de lierre sur la tête, plusieurs couronnes passées à son bras gauche et plusieurs livres serrés sous son bras droit ; — le Père de Pierrot, qui porte une pile de livres, et la Mère de Pierrot chargée d'un poids pareil. — Joie générale. — Pierrot vient de remporter des prix au collège, les parents pleurent de satisfaction et embrassent leur enfant. — Le Maître de pension (grand col, lunettes bleues, chapeau bas de forme, habit en queue de morue, gants de coton et parapluie rouge) est félicité, congratulé, remercié ; — il témoigne de la modestie et fait des révérences. — On apporte la soupe.

SCÈNE III

Entrent Cassandre et Colombine. — Colombine est la fiancée de Pierrot, mais il ne doit l'épouser qu'après ses voyages, complément nécessaire d'une bonne éducation. — On se met à table.

Tristesse de la Mère, mélancolie de Colombine, regards ardents de Pierrot. — Le Père de Pierrot lui fait des recommandations d'éviter les excès de la boisson et des femmes ; — il doit surtout se tenir en garde contre elles, afin de conserver sa santé, pour n'en être que plus dispos ensuite à devenir le mari de Colombine. — Pierrot écoute avec une feinte obéissance. — Le Maître

de pension, le repas fini, embrasse son élève; — après mille bénédictions et encouragements, il s'en va.

SCÈNE IV

Alors la Mère de Pierrot lui montre, dans les paquets de voyage et dans la malle, tout ce qu'elle y a mis; — elle exhibe des tricots, des bonnets de coton, des caleçons, des bouts de manches, des caoutchoucs, un petit pot de chambre en cuir bouilli, un clysopompe, etc., etc. — Pierrot remarque qu'il lui manque des bottes fourrées, en faisant signe d'avoir froid aux pieds. — Il indique aussi qu'on a oublié de lui donner de l'argent, et qu'il désirerait fort, pour le soutenir dans son voyage, le portrait de Colombine. — Le Père, la Mère et le futur beau-père sortent, l'une pour lui acheter des bottes, l'autre pour aller quérir de l'argent, et le troisième enfin pour rapporter le portrait de Colombine.

SCÈNE V

Libres et seuls, Pierrot et Colombine épanchent leur tendre amour. — Pierrot est enflammé, Colombine très triste, ne vont-ils pas se quitter? — Il y aurait un moyen cependant, ce serait de fuir ensemble, mais comment? — Réflexions et perplexité de Pierrot. — Enfin, d'un bond rapide, il s'élance vers la malle, la vide avec fureur et jette tout par la fenêtre. — Puis, sans donner à Colombine le temps de réfléchir, il l'y pousse elle-même tout entière et ferme la malle. — Après quoi il vide complètement son sac de nuit et y introduit les restes du dîner, un jambon, deux bouteilles de vin et un bocal de prunes à l'eau-de-vie.

SCÈNE VI

Le Père, la Mère et Cassandre rentrent, l'heure du départ est arrivée, on entend la cloche du bateau. — La Mère donne les bottes, que Pierrot passe; — le Père donne l'argent que Pierrot met dans sa poche; — et Cassandre donne le portrait que Pierrot baise. — Puis on se fait les adieux, grande scène hydraulique. — Des domestiques prennent les paquets. (Pendant toute cette scène, on en a vu d'autres qui ont passé au fond, portant des sacs, ballots, caisses, etc.). — Pierrot saisit son sac délicatement; — les deux vieillards enlèvent la malle, chacun par un bout.

ACTE II

Le désert. La scène est complètement vide, pas un arbre, rien.

Le fond représente un ciel tout rouge

SCÈNE PREMIÈRE

Pierrot paraît, monté sur un chameau, ayant en croupe Colombine et devant lui le bocal de prunes à l'eau-de-vie. Il fait plusieurs tours de théâtre. — Le chameau s'arrête.

Pierrot alternativement embrasse Colombine et prend une prune. — Quelquefois il prend deux prunes sans embrasser Colombine, et celle-ci le tire alors par son habit pour qu'il lui donne un baiser. — A la fin cependant il trouve que les prunes valent mieux, il mange sans discontinuer et n'embrasse plus. — Vaines réclamations de Colombine.

SCÈNE II

On entend un bruit ; — effroi de Pierrot, qui cache le bocal dans sa poitrine ; — Colombine se tapit contre son dos. — Des cavaliers arabes, avec des lances gigantesques et de très longs arcs, des carquois à l'épaule, et des anneaux dans le nez, arrivent en caracolant sur des chevaux de carton, de toutes couleurs (chevaux terminés par des draperies, et dans lesquels le cavalier entre jusqu'à la ceinture). — Le chameau, à leur aspect, est tellement effrayé qu'il se sépare en deux ; — les jambes de devant s'enfuient d'un côté et les jambes de derrière d'un autre. — Par ce mouvement, Pierrot et Colombine tombent net par terre, et le bocal se casse. — Les Arabes examinent Colombine et la caressent de fort près. — Pierrot, exaspéré, veut se ruer contre eux ; — on lui donne un coup de lance sur la tête ; — il tombe évanoui. — Les Arabes s'en vont, emportant Colombine.

SCÈNE III

Pierrot reste évanoui. — La solitude est effrayante. — On voit alors (pour bien indiquer que l'on est dans le désert) passer silencieusement, au fond du

théâtre, d'abord : un ours blanc qui marche très lentement ; — ensuite une autruche, une patte en l'air, et glissant très vite, sur des roulettes ; — puis un serpent fort long, ondulant, gueule ouverte, trois dards. — Pierrot reprend ses esprits quand les animaux ont eu le temps de passer ; — il se tâte les membres. — Il semble chercher Colombine ; — mais tout à coup il se rappelle son malheur et s'arrache les cheveux. — Paroxysme de désespoir épouvantable. — Après le désespoir, réaction douce ; — il se laisse retomber dans une pose accablée. — Il aperçoit par hasard une prune, il la prend puis la rejette et s'arrache de nouveau les cheveux. — Cependant il regarde la prune. — Lutte de sa conscience. — Mais il se relève désespéré et veut en finir avec la vie. — Dans un mouvement brusque, il empoigne à la fois toutes les prunes et les avale, en même temps qu'il envoie une multitude de baisers du côté où Colombine a disparu. — Il essaie ensuite de s'étrangler avec sa cravate ; — cela lui fait mal, il s'arrête. — Il tire son couteau, entame son habit ; — puis referme son couteau et le remet dans sa poche. — Enfin une meilleure idée lui survenant, il se frappe le front. — Des deux mains à la fois il se tire le coton des oreilles ; — il en sort considérablement, et toujours, et toujours. — Il bat le briquet, le coton s'allume. — Explosion subite. — Pierrot tombe.

SCÈNE IV

Bruits de tambours, de trompettes, de grosses caisses, fanfares. — Marche turque. — Un bataillon de Turcs s'avance, très en rang, marquant le pas et emboîtant. — Ils ont des pantalons de calicot blanc passés dans leurs bottes noires, des vestes retournées à l'envers, des sabres de papier doré, des moustaches excessivement longues, dont les pointes doivent monter jusqu'au turban. — Air des plus farouches, ils roulent des yeux. — En apercevant Pierrot étendu, ils s'arrêtent ; — puis le ramassent. — La musique reprend. — Défilé. — On marque le pas.

ACTE III

*Les jardins du sérail. Sur le devant de la scène un petit massif?
à gauche, fenêtres grillées et porte grillée, en bois.*

SCÈNE PREMIÈRE

Pierrot, devenu captif et les fers aux chevilles, est poussé à coups de fouet par des eunuques noirs (jambes et bras nus, vestes de couleur, sabres recourbés, pistolets à la ceinture). — Ils se retirent après lui avoir donné plusieurs ordres. — Pierrot range des pots de fleurs ; — jardine.

SCÈNE II

Quand les eunuques sont partis, il se désole, il se lamente. — Il songe à Colombine, à son père, à sa mère, aux bords qui l'ont vu naître, aux prunes à l'eau-de-vie...

SCÈNE III

Mais la porte grillée s'entr'ouvre. — Il en sort quelques femmes, parmi lesquelles est Colombine (devenue suivante de la Sultane favorite) et la Sultane favorite elle-même, vêtue tout en blanc et voilée, sauf des yeux. — Elle aperçoit Pierrot et vient tourner autour de lui ; — elle se rapproche, l'observe. — Pierrot ne répond point. — Elle l'enhardit par des gestes aimables et même lui envoie un baiser. — Elle lui fait signe qu'elle l'aime ; — il s'approche. — En ce moment, Colombine, dans le fond, reconnaît Pierrot. — Sa surprise ; — elle n'ose avancer. — La Sultane lève son voile ; — Pierrot s'arrête ébloui. — Mais, comme l'éblouissement augmente, il se rapproche de plus près et lui colle un baiser sur la joue. — Le voile retombe après le baiser. — Colombine, dévorée de jalousie, arrive derrière Pierrot et tout à coup se présente à lui ; — il se mord le pouce. — Fureur contenue de Colombine. — La Sultane redouble ses avances. — Pierrot exprime à Colombine qu'il faut céder à la nécessité, que refuser serait fatal à tous les deux. — Indignation de Colombine. —

On entend une musique douce. — Terreur de la Sultane ; — elle fait signe

à Pierrot de se cacher derrière le massif d'arbustes; — ce qu'il exécute immédiatement.

SCÈNE IV

Entre le Grand Turc, appuyé sur les épaules de deux esclaves et fumant une pipe démesurée que porte un enfant noir. — Il a une longue barbe blanche, une tunique qui flotte, un riche turban. — Il s'avance et, avec un petit lorgnon, considère attentivement toutes les femmes, exprimant par des gestes divers ce qu'il pense de chacune d'elles. — Enfin il s'arrête à Colombine, avec des démonstrations de satisfaction. — Pierrot, dans son coin, se démène. — Le Sultan tire un mouchoir de sa poche et le jette à Colombine. — Elle tombe à genoux dans une pose extatique en joignant les mains. — Mais la Sultane, froissée, s'avance vers le Sultan, qui la repousse dédaigneusement. — Colombine profite de ce jeu pour exprimer à Pierrot furieux qu'il faut céder à la fatalité. — Rage de Pierrot qui tremble. — Cependant il a le temps de donner à Colombine un rendez-vous pour le lendemain, vers un endroit qu'il lui désigne du doigt; — car ils ont besoin de s'expliquer ensemble.

Quand le Sultan a suffisamment repoussé la Sultane, il part emmenant Colombine. — La Sultane achève de s'évanouir; — deux femmes la soutiennent.

SCÈNE V

Mais à peine le cortège du Sultan est-il sorti, qu'elle se réveille tout de suite; — chasse d'un geste ses esclaves; — et ordonne non moins rapidement à Pierrot de la suivre dans le harem. — Pierrot s'y glisse en tapinois, haletant, à quatre pattes.

ACTE IV

Autre partie des jardins du sérail. Une tonnelle. Sur des ronds de gazon, des Amours, des ifs et des buis taillés en pyramides, en dômes et en paons, avec des yeux et des becs de porcelaine.

SCÈNE PREMIÈRE

Colombine et Pierrot, après avoir débuté par de violentes invectives,

se réconcilient et s'embrassent, chacun ayant à se pardonner bien des choses.

SCÈNE II

La Sultane se présente. — Elle est en quête de Pierrot; — elle n'y tient plus; — elle l'adore. — A la vue du baiser qu'il donne à Colombine, elle entre en frénésie. — Elle se jette sur Colombine, prête à l'étrangler de ses deux mains. — Pierrot fait des efforts pour les réconcilier.

SCÈNE III

Mais, attiré par ce vacarme, le Sultan paraît. — Son étonnement stupide en voyant Pierrot entre ces deux femmes qui se le disputent, et le tirent chacune de leur côté, en embrassant chacune une joue. — Quand il a deviné de quoi il s'agit, il frappe du pied la terre avec fureur. — Il siffle dans un petit sifflet. — A ce signal, six eunuques noirs arrivent.

SCÈNE IV

Trois se saisissent de Pierrot, de Colombine et de la Sultane, et les trois autres s'en vont, sur un signe du Sultan...

SCÈNE V

... Qui, par des gestes furieux, annonce bien clairement aux coupables leur mort prochaine.

SCÈNE VI

Les trois eunuques rentrent, apportant deux sacs et un énorme rasoir. — Les deux femmes sont mises chacune dans un sac, et les esclaves vont les emporter; — quand le Sultan ordonne, pour l'exemple, qu'on leur découvre la tête et qu'elles restent là, afin d'être témoins du supplice de Pierrot.

Alors on va pour déshabiller Pierrot. — Un des esclaves porte la main sur un des boutons de sa culotte; — tandis qu'un autre approche le sabre. — Pierrot pousse des cris; — il joint les mains; — il demande grâce et déclare qu'il aime mieux mourir, cependant que les deux femmes s'agitent dans leurs sacs, en hurlant de désespoir.

Le Sultan, miséricordieux, lui accorde la faveur du trépas, et pousse même la condescendance jusqu'à lui laisser choisir son supplice.

SCÈNE VII

Donc, on apporte un pal, un sabre démesuré, et une longue corde à puits, que l'on attache à une branche d'arbre.

Pierrot, sommé d'opter au plus vite, va d'abord passer sa tête dans le nœud de la corde; — tire un peu; — fait une grimace; — et exprime clairement qu'il ne veut pas.

Deux nègres l'enlèvent et le suspendent sur le pal. — Il fait des mouvements tortueux de la croupe pour se l'enfoncer dans le cul. — Son effroi à la première sensation. — Enfin il déclare qu'il aime mieux le sabre.

Il va donc vers le sabre; — en essaie le tranchant sur son pouce; — et, après une longue hésitation, fait encore signe que non.

Le Sultan cependant perd patience. — Il s'avance précipitamment vers Pierrot et ordonne aux esclaves d'en finir.

On va donc décapiter Pierrot.

Le Sultan est placé à la droite du spectateur près de la coulisse, Pierrot à côté de lui, le bourreau à droite de Pierrot. (Dans le mouvement que fait le bourreau pour abattre la tête de Pierrot, rentrée du Sultan dans la coulisse, on lui substitue un mannequin.) — Le bourreau lève le bras. — Pierrot fait un bond en arrière et esquive le coup. — La tête du Sultan vole et son corps tombe à terre.

Pierrot soudain se précipite sur le cadavre. — Il s'empare du sabre, met le turban, passe les bottes du sultan, fouille dans ses poches et en tire de l'or dont il bourre les siennes et qu'il distribue aux esclaves.

A ce bruit entrent précipitamment des soldats. — Nouvelle distribution. — Enthousiasme de la troupe. — Harangue de Pierrot. — On l'emmène en triomphe, sans que personne se soucie des deux femmes, toujours restées dans leurs sacs; — et qui font des contorsions pour en sortir.

ACTE V

Intérieur du sérail. Grande salle du Trône.

SCÈNE PREMIÈRE

Pierrot sur le trône du Grand Turc, radieux. — Toutes les femmes et tous les esclaves, rangés sur deux lignes, le contemplent et se disposent à recevoir ses ordres. — On va procéder à la toilette royale; — les femmes, l'une après l'autre, lui apportent différentes pièces du costume; — on lui met successivement des babouches, une pelisse, un grand sabre, un turban, surmonté d'un croissant pareil à une tranche de melon et décoré d'une aigrette qui monte à l'infini. — Les femmes le parfument, le bichonnent; — lui toujours sérieux et beau sur son trône. — On apporte un grand pot de pommade de lion et on lui en frotte la lèvre supérieure; — aussitôt il lui pousse une paire de moustaches gigantesques, à pointes très relevées. — Puis quand la toilette est finie, il demande un miroir et se contemple dedans, avec bonheur.

La Sultane favorite sort de la foule pour aller embrasser Pierrot. — Il la repousse du bout de son long chibouk; — et lance sur l'assemblée des regards sévères.

SCÈNE II

A la nouvelle que Pierrot est devenu sultan, Colombine, accourant pleine de joie, monte les degrés du trône pour s'aller précipiter dans ses bras. — Il la renverse d'un coup de pied dans le cul et se rasseoit majestueusement. — Il fait signe alors à toutes les femmes de venir lui baiser les pieds; — ce qu'elles exécutent, y compris la Sultane et Colombine, malgré leur répugnance bien concevable. — Pendant que ces deux dernières s'acquittent de cette humiliante fonction, Pierrot a le sabre levé sur leurs têtes pour les tuer impitoyablement, si elles bronchent.

SCÈNE III

Quand le baisement des pieds est fini, il se fait apporter à manger. — Il mange, dévore, s'empiffre; — il s'impatiente quand on le sert mal; — il jette

des bouteilles à la tête des gens. — Il est féroce d'orgueil, ivre de grandeur. — Lorsqu'on a enlevé la table devant lui, on voit son ventre considérablement grossi.

Il manifeste le contentement de sa digestion et s'épanouit à loisir. — Bientôt des idées gaillardes lui viennent; — il se fait un abat-jour avec sa main et considère les femmes. — Il tire de dessous le trône (où il y a un coffre spécial) un mouchoir qu'il jette à l'une d'elles. — Puis il croit s'être trompé; — après quelque hésitation il jette un second mouchoir à une seconde femme. — Troisième, quatrième mouchoir. — Enfin, s'allumant de plus en plus, Pierrot empoigne les mouchoirs à vrac et les jette tous en pluie sur la scène. — Bataille générale des femmes, grande confusion, majesté de Pierrot.

SCÈNE IV

Tout à coup entrent, au milieu du brouhaha, le Père de Pierrot et le Maître de pension. (Le Père : en costume de voyage, bourré d'habits, on ne peut plus couvert de poussière, redingote en peau de taupe; grandes guêtres jusqu'au ventre, casquette à double visière, une valise sous le bras avec une botte qui dépasse par chaque bout. — Le Maître de pension est dans le costume du 1^{er} acte, sans paquets, excessivement couvert de poussière, des chaussons de lisière par-dessus ses souliers, un Cicéron sous le bras, et il porte son riflard dans un bel étui de toile bleue.)

Ils courent le monde depuis longtemps à la recherche de Pierrot et ils viennent d'apprendre sa nouvelle fortune. — Stupéfaction de ces deux honnêtes bourgeois, qui en croient à peine leurs yeux.

Le Père s'avance jusque sur les marches du trône et adresse à Pierrot une semonce violente sur son immoralité. — Pierrot envoie promener l'auteur de ses jours d'une façon dégagée. — Le bruit redouble dans le harem. — Le Père outragé prend un ton pathétique; — il lui rappelle ses devoirs filiaux, sa mère, son titre de bachelier, et du doigt lui montre le ciel. — Mais Pierrot répond qu'il est le maître.

Le Magister s'interpose. — Gravité de ce monsieur. — Pierrot lui fait des cornes. — Puis il ordonne à un eunuque d'aller lui chercher des musiciens. — Le calme se rétablit parmi les odalisques effarouchées.

SCÈNE V

Entrent les musiciens de l'orchestre dans le costume où ils seront venus ce jour-là au théâtre. (On désire qu'ils soient le plus crottés possible.)

Aussitôt ils entament un cancan. — Les femmes dansent et font des tentatives pour engager les deux bourgeois à danser. — D'abord ils s'y refusent; — mais Pierrot s'avance et, après avoir fait un seul pas, au grand scandale de son papa, il force, sous peine de mort, le Maître de pension à pincer aussi un léger cancan. — Contorsions de ce dernier. — Une odalisque lui indique les poses les plus gracieuses; — un eunuque lui façonne les articulations à coups de plat de sabre. — Il danse, son livre sous le bras et son parapluie sous l'autre, aussi gracieux qu'il le peut, mais roulant des yeux furibonds du côté de Pierrot, qui se tient le ventre de rire. — Le Père cependant est emporté dans un galop général. — Au cancan succède l'air de la polka et cette danse folâtre.

Après quoi, Pierrot renvoie les deux vieillards à grands coups de pied dans le cul. — Ils le maudissent dans une pose solennelle. — Pierrot leur fait un pied de nez.

ACTE VI

Dans l'intérieur du harem, les appartements secrets et voluptueux.

SCÈNE PREMIÈRE

Des femmes décolletées et les cheveux pendants, fumant des brûle-gueules et des cigarettes, sont étendues sur des coussins et boivent ensemble des petits verres. — Au fond de la scène est un immense lit, vu de face, et qui porte sur son traversin quinze à vingt oreillers rangés en ligne. — Un grand croissant tient les rideaux.

Pierrot, devenu considérablement gros et ne pouvant plus bouger, est languissamment assis dans un voltaire. — Il se sent mourir de pléthore. — Quand les femmes viennent le caresser, il leur fait signe qu'il ne peut plus rien pour leur bonheur. — Il s'en va; — il n'a maintenant ni appétit, ni sens, ni désir. — Il souhaiterait pourtant un médecin.

SCÈNE II

Entre un monsieur, vêtu à l'européenne, habit noir, cravate blanche, ruban. — Il tâte le pouls de Pierrot; — et la main lui en saute à plusieurs reprises, tant les pulsations du pouls sont violentes. — Il lui tapote la poitrine; — et fait de temps à autre des grimaces qui n'indiquent rien de bon. — Il sort.

SCÈNE III

On apporte une boîte remplie de pilules, grosses comme des noix. — Pierrot en avale quelques-unes, manque de s'étouffer; — se désespère. — Il envoie chercher un autre médecin.

SCÈNE IV

Entre un médecin, en robe noire et à bonnet pointu. — Il tire de sa poche un immense stéthoscope, long comme une trompette, qu'il applique sur le ventre de Pierrot.

Agacement de Pierrot qui lui demande ce qu'il faut faire. — Le médecin conseille des sangsues aux oreilles. — Il sort.

SCÈNE V

On apporte un grand bocal rempli de sangsues monstrueuses qui ont l'air de couleuvres (boudins de drap vert auxquels on mettrait une tête de serpent). — On les applique contre les oreilles de Pierrot; — qui fait des grimaces affreuses; — et il ordonne qu'on les lui retire et qu'on aille lui chercher un autre médecin.

SCÈNE VI

Entre un charlatan (moustaches réunies aux favoris, chic empire, bonnet grec, bottes à la russe, à glands d'or, redingote à brandebourg, croix et médailles des deux côtés de la poitrine). — Il considère Pierrot et lui fait tirer la langue. — Pierrot tire une langue effroyablement chargée; — et le charlatan recule trois pas, épouvanté. — Il s'informe s'il va à la selle; — Pierrot répond que non. — Le charlatan commande un lavement.

SCÈNE VII

Deux artilleurs, domestiques du charlatan, apportent un grand baquet, qu'ils vont mettre près de Pierrot. — Et un Turc (en costume de Turc comme ci-dessus, avec des bottes, mais ayant de plus larges lunettes et un tablier blanc) se présente, portant péniblement sur une serviette d'or, pliée en plusieurs doubles, une gigantesque seringue. — A cette vue toutes les femmes rabattent leur voile.

Il faut prendre le clystère. — Mais Pierrot, apercevant le calibre de la canule et se rappelant le pal, déclare qu'il ne prendra pas un tel remède. — Le médecin l'exhorte; — Pierrot se fâche. — En vain les femmes l'entourent et le sollicitent; — il refuse, il s'impatiente, empoigne la seringue, en arrose les assistants, la jette à la tête du médecin, et retombe exténué dans son fauteuil.

SCÈNE VIII

Il se désole et pleure de ce que personne ne peut le guérir. — Mais tout à coup il relève fièrement la tête et donne un grand coup de poing dans le tamtam qui, toujours par terre à ses côtés, lui sert de timbre.

SCÈNE IX

Entrent des esclaves. — Il ordonne qu'on lui apporte à boire et à manger; — il veut se souler, bannir le chagrin.

SCÈNE X

On apporte quantité de pâtés et de flacons. — Pierrot prend un verre d'absinthe, qu'une odalisque mélange et fait mousser, en versant de l'eau de très haut. — Alors Pierrot se met à manger et à boire sans discernement, pendant que les plus belles divinités de sa cour dansent des pas académiques en pinçant de la guitare.

Il entonne, il entonne. — Tout à coup il s'arrête; — tord la bouche; — pousse un cri. — Les femmes accourent. — Il crève; — son ventre hydropique se déchire en deux. — Et on en voit sortir des bouteilles de vin, des pâtés, du boudin, des fruits, un melon, un lapin vivant, un homard, etc.

APOTHÉOSE

LE PARADIS DE MAHOMET

Mahomet, assis sur les nuages, fumant une pipe qui descend jusque sur la scène, et dans laquelle brûle le globe terrestre.

De droite et de gauche, entourées de nuages, sous des tonnelles de capucines et de chèvrefeuille, des femmes en maillots rouges (costumes de danseuses de corde, beaucoup de ballon, archipommadées), avec des hommes en Hercules du Nord, sont assises à de petites tables rondes peintes en bleu, et boivent de la bière de Strasbourg. — D'un arbre à l'autre, guirlandes de saucissons, de poulets et de gigots. — Feux de Bengale.

Pierrot, dans son vrai costume de Pierrot, monte vers Mahomet qui lui tend les deux bras. — Redoublement de feux de Bengale. — La *Marseillaise*. — Tableau.

UNE NUIT
DE DON JUAN ⁽¹⁾

(1) Date incertaine.



I

Le faire sans parties d'un seul trait.

Commencement mouvementé comme action, en tableau deux cavaliers arrivent sur les chevaux essoufflés. Aperçu de paysage, mais pas encore trop indiqué, seulement comme lumière, dans les arbres; — on laisse paître les chevaux dans les broussailles, — ils s'y empêtrent la gourmette, etc. — Cela au milieu du dialogue, coupé, de temps à autre, par de petits détails d'action.

Don Juan se déboutonne et jette son épée qui sort un peu du fourreau sur le gazon. — Il vient de tuer le frère de doña Elvire. — Ils sont en fuite. — La conversation commence par des aigreurs et des brusqueries.

Paysage. — Le couvent derrière eux. — Ils sont assis sur une pelouse en pente sous des orangers. — Cercle des bois autour d'eux. — Terrain d'une pente légère devant eux. — Horizon de montagnes pelées par le sommet. — Coucher de soleil.

Don Juan est las et s'en prend à Leporello. — Mais est-ce ma faute, la vie que vous menez et me faites mener? — Eh bien, la vie que je mène, est-ce ma faute aussi? — Comment, ce n'est pas votre faute! — Leporello le croit, car il lui a souvent vu de bonnes intentions de mener une vie plus rangée. — Oui, le hasard en dispose autrement. Exemples. — Leporello reprend les exemples: désir qu'il a de connaître toutes les femmes qu'il voit, jalousie universelle du genre humain. — Vous voudriez que tout fût à vous. — Vous cherchez les occasions. — Oui, une inquiétude me pousse. Je voudrais.... aspiration. — Moins que jamais il ne sait pas ce qu'il voudrait, ce qu'il veut. — Leporello depuis longtemps ne comprend plus rien à ce que dit son maître. — Don Juan souhaite d'être pur, d'être un adolescent vierge. — Il ne l'a jamais été, car il a toujours été hardi, impudent, positif. — Il a voulu souvent se donner les émotions de l'innocence. — Dans tout et partout c'est la femme qu'il cherche. — Mais pourquoi les quittez-vous? — Ah! pourquoi! — Don Juan

répond par l'ennui de la femme possédée. — Embêtement que cause son œil, tentation de battre celles qui pleurent. — Comme vous les repoussez, les pauvres petites biches ! — Comme vous oubliez ! — Don Juan s'étonne lui-même de l'oubli et sonde cette idée, c'est une chose triste. — J'ai retrouvé des gages d'amour que je ne savais plus d'où ils me venaient. — Vous vous plaignez de la vie, maître, c'est injuste. — Leporello jouit scélératement à l'idée du bonheur de don Juan. — Les jeunes gens le regardent avec envie, lui, Leporello, comme participant à quelque chose de la poésie de son maître. Rêverie de don Juan à l'idée que lui soumet Leporello qu'il peut avoir un fils quelque part ?...

Et je vous ai vu désirer de revoir des anciennes. — Désir qu'a don Juan de pouvoir préciser dans sa pensée des visages presque effacés. — Que ne donnerait-il pas pour ravoir une idée nette de ces images !

Ce n'est pas tout de changer. C'est que vous changez souvent pour pire. — Amour des femmes laides. N'avez-vous pas été, l'an passé, fou de cette vieille marquise napolitaine ?

Don Juan raconte comment il a perdu son pucelage (une vieille duègne, dans l'ombre, dans un château). — Mais tu ne sais donc pas ce que c'est qu'un désir, pauvre homme (en lui saisissant le bras) et ce qui le fait naître ? — Excitation d'un désir physique. — Corruption. — Abîme qui sépare l'objet du sujet, et appétit de celui-ci à entrer dans l'autre. — Voilà pourquoi toujours je suis en quête. — Silence.

Il y avait dans le jardin de mon père une figure de femme, proue de navire. — Envie d'y monter. — Il y grimpe un jour, et lui prend les seins. — Araignées dans le bois pourri. — Premier sentiment de la femme, excitation du péril. — Et toujours j'ai retrouvé la poitrine de bois. — Comment, mais pourtant quand elles jouissent ! car je vous vois heureux. — Étonnement de la jouissance (calme avant, calme après), c'est ce qui m'a toujours fait soupçonner qu'il y avait quelque chose au delà. — Mais non. — Impossibilité d'une communion parfaite, quelque adhérent que soit le baiser. — Quelque chose gêne et de soi fait mur. Silence des pupilles qui se dévorent. Le regard va plus avant que les mots. De là le désir, toujours renouvelé et toujours trompé, d'une adhérence plus intime. (A des places différentes noter :

Jalousie dans le désir = savoir, avoir.

Jalousie dans la possession = regarder dormir, connaître à fond.

Jalousie dans le souvenir = ravoir, se souvenir bien.)

C'est pourtant toujours la même chose, dit Leporello. — Eh ! non, ce n'est jamais la même chose ! Autant de femmes et autant d'envies, de jouissances et d'amertumes différentes.

Que le vulgarisme de Leporello fasse ressortir le supériorisme de don Juan et le pose objectivement en montrant la différence, et pourtant il n'y a de différence que dans l'intensité !

Envie des autres hommes. Vouloir être tout ce que les femmes regardent. — Avoir toute beauté, etc. — Vous avez pourtant bien des femmes. — Qu'est-ce que ça me fait ? Le grand nombre de maîtresses, qu'est-ce que c'est comparativement au reste ? Combien m'ignorent et pour lesquelles je n'aurai jamais rien été !

Deux espèces d'amour. Celui qui attire à soi, qui pompe, où l'individualisme et les sens prédominent (pas toute espèce de volupté, pourtant). A celui-là appartient la jalousie. Le second, c'est l'amour qui vous tire hors de soi. Il est plus large, plus navrant, plus doux. Il a des effluves à la place où l'autre a des âcretés rentrantes. Don Juan a éprouvé les deux quelquefois à propos de la même femme. Il y a des femmes qui portent au premier, d'autres qui provoquent le second, quelquefois tout à la fois. Cela dépend des moments, des hasards et des dispositions.

Don Juan est las et finit par avoir l'envie de crever qui vous prend quand on a trop pensé, sans solution.

On entend la cloche des morts. En voilà un pour qui tout est fini. Qu'est-ce donc ?

Et ils levèrent la tête.

II

Don Juan escalade le mur et voit Anna Maria couchée. — Tableau. — Longue contemplation, — désir, — souvenir. — Elle se réveille. D'abord quelques mots entrecoupés comme faisant suite à sa pensée. Elle n'a pas peur de lui (le moins heurté possible, sans qu'on puisse distinguer le fantastique du réel).

Il y a longtemps que je t'attends. Tu ne venais pas. — Raconte sa maladie et sa mort. — A mesure que le dialogue prend, elle se réveille de plus en plus. — Sueur sur ses bandeaux, se lève lentement, lentement, d'abord sur les coudes, puis assise. — Grands yeux ébahis. Rentrer dans le précis. — Comment ?

C'est donc toi dont j'entendais les pas dans les bois, — étouffement des

nuits. — Promenade dans le cloître, ombre des colonnes, qui ne remuaient pas comme eussent fait les arbres. Je plongeais mes mains dans la fontaine. — Comparaison symbolique du cerf altéré. — Après-midi d'été.

On nous défendait de raconter nos songes — à propos du crucifix qui domine le lit d'Anna Maria, ce Christ qui veille sur les rêves. — Le crucifix est toujours immobile pendant que le cœur de la jeune fille est agité et saigne souvent.

Ce qu'est le Christ pour Anna Maria, mais il ne me répond pas dans mon amour. — Oh ! je l'ai bien prié pourtant ! Pourquoi n'a-t-il pas voulu, pourquoi ne m'a-t-il pas écoutée ? Aspirations de chair et d'amour vrai (complétant l'amour mystique), en parallèle avec les aspirations dévergondées de don Juan, qui a eu, dans ses autres amours, surtout aux moments de lassitude, des besoins mystiques. (Indiquer ceci, quant à don Juan, dans sa conversation avec Leporello.)

Mouvement d'Anna Maria entourant don Juan de ses deux bras. — Le gras de l'avant-bras porté sur les carotides et les poignets au bout des mains raidies, plus petites pour atteindre à lui ; une boucle des cheveux de don Juan, en se baissant vers elle, se prend dans le bouton de sa chemise.

La nuit animée, — feu des pâtres sur les montagnes. Là aussi on parle d'amour. — C'est l'amour qui les occupe. Tu ne connais pas la joie simple. Le jour vient.

Aspirations de la vie d'Anna Maria à l'époque des moissons. Matinées de dimanche les jours de fête dans l'église. — Les directeurs la tourmentent. — J'aimais beaucoup le confessionnal. Elle s'en approchait avec un sentiment de crainte voluptueuse, parce que son cœur allait s'ouvrir. — Mystère, ombre. — Mais elle n'avait pas de péchés à dire, elle aurait voulu en avoir. Il y a, dit-on, des femmes à vie ardente, — heureuse.

Un jour elle s'évanouit toute seule dans l'église, où elle venait mettre des fleurs (l'organiste jouait tout seul), en contemplant un vitrail pénétré de soleil.

Désirs fréquents qu'elle a de la communion. Avoir Jésus dans le corps, Dieu en soi ! — A chaque nouveau sacrement il lui semblait qu'une soif serait apaisée. — Elle multipliait les œuvres, jeûnes, prières, etc. — Sensualité du jeûne. — Se sentir l'estomac tiraillé, faiblesses de tête. — Elle a peur, elle s'étudie à se donner des peurs, etc. — Mortifications. — Elle aimait beaucoup les bonnes odeurs. — Elle flaire les choses dégoûtantes. — Volupté des mauvaises odeurs. — Elle en est honteuse devant don Juan, que cela enthousiasme.

— Anna Maria s'étonne de son désir. — Qu'est-ce? Comment se fait-il que je désire et qu'elle désire ce qu'elle ne sait pas? La volupté se glisse partout en elle (comme le dégoût chez don Juan). — J'entendais parler du monde. — Parle-moi! parle-moi!

La lampe s'éteint faute d'huile. — Les étoiles éclairent la chambre (pas de lune). — Puis le jour paraît. — Anna Maria retombe morte.

On entend les chevaux brouter et faire sonner leur selle sur leur dos. Don Juan s'enfuit.

Ton du caractère d'Anna Maria = *doux*.

Ne jamais perdre de vue don Juan. L'objet principal (au moins de la seconde partie), c'est l'union, l'égalité, la dualité, dont chaque terme a été jusqu'ici incomplet, se fusionnant, et que chacun montant graduellement aille se compléter et s'unir au terme voisin.

Poser = 1^o l'inconstance qui est le caractère même de don Juan — ennui de la femme possédée déjà;

2^o embêtement que donne la femme;

3^o étonnement du cœur qui l'oublie;

4^o désir de revoir des anciennes;

5^o c'est que vous changez pour pire — amour des femmes laides;

6^o légitimité et spécialité du désir — autant de femmes, autant de désirs et de voluptés;

7^o jalousie universelle du genre humain — désir de connaître à fond toutes — de là inquiétude et recherche — effort à attirer à soi;

8^o et pourtant de quoi vous plaignez-vous? — vous avez beaucoup de femmes;

9^o qu'est-ce que cela fait, le nombre des maîtresses?

10^o la femme à tête de bois;

11^o mais pourtant quand elles jouissent, — impossibilité d'une communion parfaite — lassitude — je ne veux plus de femmes.

La sœur Maria allait mourir — agonie — les prêtres — la mère — on referme les rideaux — le moine de long en large — il s'endort — deux hommes

descendent de cheval : don Juan et Leporello — coïncidence — angoisses — don Juan finit par se taire, il est triste et repasse toute sa vie.

Il entre — il voit — curiosité — prend la main de Thérèse — ah ! tu te réveilles — il la reconnaît quoiqu'il ne l'ait jamais vue — ils se reconnaissent — tu mourras si je t'embrasse — non, tu vivras — suspension — ils se couchent — il veut l'emmenner — il la prend pour la descendre sur son cheval — elle meurt sur le bord de la fenêtre.

Ce qu'elle avait donné à don Juan ne périt pas quand la statue du Commandeur l'engouffra.



TABLE DES MATIÈRES

LE CANDIDAT	page	I
LE CHATEAU DES CŒURS	»	77
LE SEXE FAIBLE	»	203
LOYS XI	»	287
LA DÉCOUVERTE DE LA VACCINE	»	405
PIERROT AU SÉRAIL	»	437
UNE NUIT DE DON JUAN	»	453

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE QUINZE DÉCEM-
BRE MIL NEUF CENT VINGT-QUATRE
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
BRUGES, (BELGIQUE).



PQ
2246
A1
1921
v.5

Flaubert, Gustave
Oeuvres complètes illus-
trées.
v.5

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

